

LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

1875

Compilé article par article en continu

Le Messager Evangélique – Année 1875

TABLE DES MATIERES

Notes sur la première épître de Jean	9
Chapitre 1	9
Chapitre 2	12
Chapitre 3	22
Chapitre 4	29
Chapitre 5	35
Pensées sur Ephésiens 6: 10-20.....	40
Glanures.....	46
ME 1875 page 17	46
ME 1875 page 36	46
ME 1875 page 59	48
ME 1875 page 100	49
ME 1875 page 159	49
ME 1875 page 260	50
ME 1875 page 300	50
ME 1875 page 320	50
ME 1875 page 378	51
ME 1875 page 399	52
ME 1875 page 417	52
ME 1875 page 440	54
Pensées	55
ME 1875 page 19	55
ME 1875 page 360	55
ME 1875 page 460 – Darby J.N.....	55
Sur la prière en rapport avec les réunions de prières	56
Purification et délivrance.....	68

Sur la prière.....	73
Le livre de l'expérience - Epître aux Philippiens	76
Philippiens 1.....	76
Philippiens 2.....	80
Philippiens 3: 1-14	87
Philippiens 3: 15-21; 4: 1-7	95
Philippiens 4: 8-23	101
Notes sur la seconde épître de Jean	109
L'inspiration des Saintes Ecritures	112
Notes sur la troisième épître de Jean	146
Réflexions pratiques sur les Psaumes (Darby J.N.).....	150
Livre 1.....	150
Psaume 1.....	150
Psaume 2.....	151
Psaume 3.....	151
Psaume 4.....	152
Psaume 5.....	153
Psaumes 6-7.....	154
Psaume 7.....	155
Psaume 8.....	155
Psaumes 9 et 10.....	155
Psaume 11.....	156
Psaume 12.....	159
Psaume 13.....	159
Psaume 14.....	160
Psaume 15.....	161
Psaume 16.....	161
Psaume 17.....	174
Psaume 18.....	176
Psaume 19.....	178
Psaumes 20-21.....	180

Psaume 22.....	181
Psaume 23.....	185
Psaume 24.....	187
Psaume 25.....	188
Psaume 26.....	191
Psaume 27.....	192
Psaume 28.....	194
Psaume 29.....	195
Psaume 30.....	195
Psaume 31.....	197
Psaume 32.....	198
Psaume 33.....	202
Psaume 34.....	203
Psaume 35.....	205
Psaume 36.....	206
Psaume 37.....	210
Psaume 38.....	213
Psaume 39.....	216
Psaume 40.....	216
Psaume 41.....	219
Livre 2.....	220
Psaume 42.....	221
Psaume 43.....	224
Psaume 44.....	225
Psaume 45.....	227
Psaume 46.....	228
Psaume 47.....	230
Psaume 48.....	230
Psaume 49.....	231
Psaume 50.....	232
Psaume 51.....	232

Psaume 52.....	236
Psaume 53.....	236
Psaume 54.....	238
Psaume 55.....	238
Psaume 56.....	240
Psaume 57.....	242
Psaume 58.....	243
Psaume 59.....	243
Psaume 60.....	244
Psaume 61.....	244
Psaume 62.....	245
Psaume 63.....	247
Psaume 64.....	250
Psaume 65.....	251
Psaume 66.....	252
Psaume 67.....	253
Psaume 68.....	253
Psaume 69.....	253
Psaume 70.....	253
Psaume 71.....	254
Psaume 72.....	254
Livre 3.....	254
Psaume 73.....	254
Psaume 74.....	257
Psaume 75.....	257
Psaume 76.....	258
Psaume 77.....	258
Psaume 78.....	259
Psaume 79.....	261
Psaume 80.....	261
Psaume 81.....	264

Psaumes 82-83.....	265
Psaume 84.....	266
Psaume 85.....	268
Psaume 86.....	271
Psaume 87.....	273
Psaume 88.....	273
Psaume 89.....	275
Psaume 90.....	276
Psaume 91.....	278
Psaume 92.....	279
Psaume 93.....	279
Psaume 94.....	282
Psaumes 95-101.....	286
Psaume 102	287
Psaume 103	288
Psaume 104	289
Psaume 105	289
Psaume 106	289
Livre 5.....	289
Psaume 107	289
Psaume 108	291
Psaume 109	291
Psaume 110	292
Psaume 111	292
Psaume 112	293
Psaume 113	294
Psaume 114	294
Psaume 115	295
Psaume 116	296
Psaume 117	297
Psaume 118	297

Psaume 119	298
Psaume 120	323
Psaume 121	323
Psaume 122	323
Psaume 123	324
Psaume 124	324
Psaume 125	324
Psaume 126	324
Psaume 127	325
Psaume 128	325
Psaume 129	326
Psaume 130	326
Psaume 131	327
Psaume 132	327
Psaume 133	329
Psaume 134	330
Psaume 135	331
Psaume 136	332
Psaume 137	332
Psaume 138	333
Psaume 139	334
Psaume 140	335
Psaume 141	335
Psaume 142	336
Psaume 143	337
Psaume 144	337
Psaume 145	338
Psaume 146	339
Psaume 147	339
Psaume 148	340
Psaume 149	341

Psaume 150	341
L'appel de l'épouse - Genèse 24	343
L'Eglise comme elle était au commencement et son état actuel - Darby J.N.	357
Le grand souper - Luc 14: 15-33 (Darby J.N.).....	368
Les églises et l'Eglise (Darby J.N.)	375
L'assurance.....	381
Matthieu 3: 13 et 4: 11	385

Notes sur la première épître de Jean

ME 1875 page 3

Chapitre 1

La grande vérité qui ressort de toute cette épître, est celle contenue dans le premier verset, c'est-à-dire que la vie éternelle, — ce qui est vie en soi-même et pas seulement une influence morale, — que la vie éternelle dis-je, est descendue, du ciel. La vie éternelle qui était auprès du Père, a fait son entrée dans ce monde en la personne de Christ. Ce que le premier Adam était, — la vieille nature, est entièrement mise de côté, bien qu'elle demeure en nous avec la nouvelle aussi longtemps que nous sommes dans ce corps. Mais il a y un second homme, Celui qui est venu du ciel, et qui est venu parce que le premier homme était rejeté. Il est venu en grâce. Et nous l'avons vue, nous l'avons entendue, dit l'apôtre, la parole de la vie: nous l'avons entendue, vue, touchée, en Christ. Il a marché ici-bas, une vie tout à fait nouvelle: c'est cela que l'apôtre appelle «ce qui était dès le commencement». C'était une chose absolument nouvelle, manifestée ici-bas.

Partout où la plénitude de la grâce est introduite, là où il s'agit de nos privilèges et de nos relations, nous trouvons le *Père* et le *Fils*, — Dieu sans doute, mais Dieu manifesté dans ces relations.

Jean, en vertu de la vie que Dieu nous a donnée, débute en nous présentant la plénitude des privilèges des saints en Christ: leur communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. Ceci amène à un second point: si vous dites avoir cette communion et que toutefois vous marchiez dans les ténèbres, tout est faux; votre vie est un mensonge perpétuel, car les ténèbres n'ont point de communion avec la lumière. Jean présente d'abord à nos yeux la parfaite grâce qui introduit la vie divine, la vie qui a été manifestée dans la personne de Christ et qui nous a été ensuite communiquée; puis il dit: elle est «lumière».

Dieu ne peut pas se départir de sa sainteté; et par conséquent la prétention d'avoir communion avec Lui tout en marchant dans les ténèbres, est un mensonge.

Un autre point vient maintenant, savoir le remède que réclamait notre état: Christ nous purifie de tout péché et nous rend propres pour la lumière. Puis, au chapitre suivant, l'apôtre nous dit que si quelqu'un dans sa faiblesse a péché, «nous avons un avocat auprès du Père, Jésus Christ le juste». La grâce a fait provision en vue du mal et a pourvu aux effets du mal, bien que, dans le péché, il ne puisse y avoir aucune communion avec Dieu.

La plénitude de la bénédiction nous est premièrement révélée; ensuite sa nature et son caractère, la lumière et la pureté de Dieu; puis viennent les moyens par lesquels nous pouvons, pauvres pécheurs perdus que nous sommes, avoir part à ces bénédictions, d'abord par la

purification, par le sang de Christ, et puis par *l'intercession* de Christ, notre avocat auprès du Père.

«Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché de la parole de vie». Christ est considéré dans ce monde comme le commencement de toutes choses; non que les saints d'autrefois n'eussent pas reçu la vie d'en haut, mais la vie elle-même n'avait jamais encore été manifestée.

«Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu» etc., a habité ici-bas dans un homme, corporellement. La vie éternelle est produite, maintenant, par la puissance de la parole, mais les apôtres l'avaient vue alors dans la personne d'un homme marchant sur la terre. Comme nous pouvons voir la vie naturelle en Adam, ainsi nous pouvons voir la vie divine en Christ. Si nous regardons à la vie en nous, nous la voyons unie à des chutes, mais nous pouvons voir et connaître sa beauté et sa perfection en contemplant Christ, Car «la vie a été manifestée; et nous avons vu, et nous déclarons, et nous vous annonçons la vie éternelle qui était auprès du Père et qui nous a été manifestée». Christ a fait briller la vie à nos yeux; en Lui nous la voyons et nous la connaissons, et notre spiritualité dépend du degré dans lequel nous la réalisons. Les apôtres l'avaient vue comme venue en chair; et elle nous est maintenant déclarée afin que nous ayons communion avec eux, et leur communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. Il ne s'agit pas seulement de justification devant Dieu par l'oeuvre de Christ, mais de communion avec Dieu en vertu d'une vie qui était en Lui devant Dieu, d'une vie parfaitement conforme à tout ce qu'Il est. La nouvelle nature qu'il nous donne, en sainteté, en amour, c'est la sienne. Il nous la donne afin qu'il y ait de la puissance; non que cette nature puisse me révéler quelque chose, mais elle me met en communion avec Dieu. Je ne suis pas seulement justifié devant Lui, mais j'ai aussi les mêmes pensées et les mêmes sentiments que Lui. Il les a en Lui-même; et les recevant de Lui, ils sont les mêmes en moi, ainsi il y a communion; il y a communauté de pensées et de joies et de sentiments entre le Père, le Fils et moi.

Nous avons reçu l'Esprit afin qu'il y ait de la puissance, si le Saint Esprit agit en nous. Tout ce qui est parfait dans les sentiments d'un homme, selon la nature divine, Christ l'a senti, et quand mon âme fait de Lui ses délices, contemplant la beauté de sa personne bénie, je sais qu'il fait aussi les délices de mon Père: il prend son plaisir dans la sainteté et l'amour, et nous y prenons plaisir, et c'est là avoir communion. Notre communion est avec le Père et avec le Fils. Ma portion bienheureuse n'est pas seulement que je suis accepté en Christ, moi qui étais autrefois un pécheur, mais encore que, Christ étant devenu ma vie, j'ai de la joie de la communion avec le Père et avec le Fils. Le Père a aimé le Fils, le Fils a aimé le Père; j'apprends leurs divines affections, et j'ai communion avec eux. Telle est la bénédiction dans laquelle il nous a introduits: c'est le bonheur parfait!

Il ne s'agit pas ici de ce que nous posséderons seulement dans le ciel. C'est sur la terre que le Fils a servi son Père, sur la terre qu'il n'a cherché que la volonté de Dieu; c'est sur la terre que la vie nous a été manifestée et non dans le ciel. Sans doute la plénitude de la

bénédition sera goûtée dans le ciel; mais Jean dit: «Nous vous écrivons ces choses afin que votre joie soit accomplie». Nous avons communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ; il n'y a rien au delà de cette bénédiction là, dans le ciel même.

«Et c'est ici le message que nous avons entendu de lui, et que nous vous annonçons, que Dieu est lumière et qu'il n'y a en lui nulles ténèbres»... Si Christ a manifesté la vie éternelle, il a manifesté aussi Dieu Lui-même. «Pendant que je suis dans ce monde, je suis la lumière du monde». Avec la révélation de la vie divine, il introduit ce qui éprouve toutes choses en nous, c'est-à-dire le côté pratique de cette vie. L'épître de Jean nous en entretient d'un bout à l'autre. «En elle était la vie et la vie était la lumière du monde». «Dieu est lumière et il n'y a en lui nulles ténèbres». La lumière est ce qu'il y a de plus pur, et elle manifeste toutes choses. Christ était cela, la pureté parfaite, et comme tel, il manifeste toutes choses. «Si nous disons que nous avons communion avec Lui et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons et nous ne pratiquons pas la vérité». C'est une impossibilité dans la nature même des choses. S'il n'y a pas la pureté de cette nature divine qui est lumière en nous, il n'y a point de communion avec Dieu, si nous disons que nous avons communion avec Lui, nous mentons et nous ne pratiquons pas la vérité. Dieu Lui-même est la seule mesure, car la chose qui est révélée c'est Dieu Lui-même. Nous ne pouvons pas donner la lumière à autrui non plus que la trouver pour nous-mêmes: la lumière était en Lui. Maintenant Dieu a été manifesté en chair; et c'est, pourquoi nous devons «marcher dans la lumière, comme Lui-même est dans la lumière»; et si nous faisons ainsi, «nous avons communion les uns avec les autres et le sang de Jésus Christ son Fils nous purifie de tout péché».

Le verset 7 nous dit le triple caractère de notre condition chrétienne en tant qu'hommes sur la terre: nous sommes dans la lumière comme Dieu est dans la lumière, jugeant toutes choses d'après Celui avec lequel nous avons communion; ensuite, ce que le monde ne connaît point: «nous avons communion les uns avec les autres», nous participons de la même nature divine, nous avons le même esprit demeurant en nous, ayant ainsi nécessairement communion les uns avec les autres, par le fait de cette nouvelle vie alors même que nous nous rencontrerions pour la première fois; — enfin, nous sommes aussi purifiés, car «le sang de son Fils Jésus Christ nous purifie de tout péché». Nous sommes dans la lumière comme Dieu est dans la lumière; nous avons communion les uns avec les autres; et le sang de Jésus Christ nous purifie de tout péché.

L'apôtre entre maintenant dans quelques détails au sujet de l'état pratique de notre conscience: «Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes et la vérité n'est pas en nous». C'est ici que la vérité dans le coeur est mise au jour (comparez Psaumes 51: 6). La nouvelle nature juge tout le péché qui est en nous; non que nous n'ayons appris la vérité, mais si Christ est la vérité en moi, la vérité jugera tout ce qui est du vieil homme, comme étant péché. Si quelqu'un a seulement une connaissance intellectuelle de la vérité, sa langue parcourra la terre; mais si la vérité est en nous toutes choses seront manifestées. Si je dis que je n'ai pas de péché, je me séduis moi-même et la vérité n'est pas en moi. Mais ce dont l'apôtre parle ici, ce n'est pas seulement de *dire* que le péché est en moi,

mais il parle d'un état où le coeur et la conscience sont touchés de manière à me faire reconnaître que *personnellement* j'ai suivi la chair.

«Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité».

Sa manière d'agir à notre égard est grâce et pardon, et il nous purifie parfaitement.

«Si nous disons que nous n'avons pas péché, nous le faisons menteur et sa parole n'est pas en nous» (verset 9). Dire que je n'ai *pas de* péché c'est me séduire moi-même, mais dire que je n'ai *pas* péché, c'est faire plus, c'est nier ouvertement la vérité de Dieu, parce que Dieu déclare que *tous* ont péché. L'apôtre veut deux choses ici: premièrement que nous reconnaissons que la vérité est en nous, et ensuite que nous confessons nos péchés. Un homme peut être infatué d'orgueil et ne pas aimer à confesser son péché, mais aussitôt que la grâce aura eu le dessus dans ce coeur, cet homme se haïra lui-même au lieu d'excuser son péché; il confessera son péché, il sera dans le vrai avec Dieu, et Dieu lui pardonnera, et tout sera en règle. Nous sommes devant Dieu dans le sentiment de sa faveur, avec la conscience d'être parfaitement nets à ses yeux.

Quand je viens à la lumière je vois bien vite la plus petite tache; si je marche dans les ténèbres, je ne fais aucune différence, tout est obscur; si nous sommes dans la lumière devant Dieu, tout se voit clairement. Mais si nous sommes purifiés et si nous sommes dans la lumière, nous voyons d'autant plus clairement que nous sommes sans aucune tache. Les deux premiers versets du chapitre 2 nous présentent le moyen pour être maintenus dans la lumière.

Nous avons donc vu deux choses dans ce premier chapitre: la plénitude de la bénédiction dans la communion avec le Père et avec son Fils, la nature de cette communion; et ensuite comment le pécheur peut y avoir part, — l'état individuel de l'âme jugeant et confessant ses péchés et donnant place à la vérité dans le coeur. Je ne puis pas me dire sans péché, et pourtant je me sais parfaitement net devant Dieu. C'est sur ce point que tant de personnes se trompent, ne comprenant pas que ce qu'il leur faut, c'est une nature divine qui, au lieu de prétendre à des oeuvres, juge toutes choses selon la lumière. Si la conscience est chargée de quelque péché, la communion ne peut exister, quoiqu'il y ait un précieux moyen de grâce qui purifie. «Le sang de Jésus Christ son Fils nous purifie de tout péché».

Au chapitre suivant, versets 1, 2, nous trouverons le remède à nos manquements journaliers: non pas Christ pour maintenir la justice, mais Christ pour rétablir la communion.

Chapitre 2

Les deux premiers versets de ce chapitre se lient au sujet du chapitre précédent. L'apôtre avait présenté les privilèges de la communion avec le Père et avec le Fils, qui sont nécessairement dans la lumière; il avait parlé de la parfaite vertu du sang de Christ, qui nous présente purs, dans la lumière. Maintenant il dit: «Je vous écris ces choses, afin que vous ne péchiez pas». L'objet de tout ce qu'il venait de dire, c'était que ceux auxquels il s'adressait ne péchassent point. «Et si quelqu'un a péché nous avons un avocat auprès du Père, Jésus Christ

le juste». Il ne s'agit pas ici exactement de ce que nous trouvons dans l'épître aux Hébreux, où la Parole nous présente un Sacrificateur devant Dieu, parce qu'il s'agit de la possibilité de nous approcher et que l'épître aux Hébreux, d'un bout à l'autre, nous montre que nous pouvons aller librement à Dieu.

Mais Jean, dans son évangile et dans cette épître, parle de quelque chose de plus que de s'approcher de Dieu seulement comme de simples adorateurs: il nous amène dans une intimité tout autrement grande avec Dieu. Autre chose, en effet, est la liberté de se présenter devant Dieu pour l'adorer, ou le privilège d'être admis à une intime communion avec Lui. Or nous entrons en relation avec Dieu, nous avons communion avec le Père et avec son Fils. Toutes les fois qu'il parle de la grâce, l'apôtre parle du *Père* et du *Fils*; mais quand il parle de la lumière, il dit *Dieu*. Au chapitre 8 de l'Évangile, alors que tous sont convaincus de péché, c'est de Dieu qu'il s'agit: «Avant qu'Abraham fût, je suis». Quand il est question de la grâce, Il dit «Je suis le bon Berger»; le bon Berger met sa vie pour les brebis, et elles connaissent sa voix; il les introduit dans la même intimité avec Lui que celle qui existe entre Lui et son Père. Toute la perfection de l'amour se trouve dans une relation de cette nature.

L'Avocat est *auprès du Père*. Il est là pour rétablir la communion interrompue, car nous ne cessons pas d'être fils et d'être agréables. La question n'est pas de savoir si, pécheur perdu, je puis ou non m'approcher de Dieu; mais il s'agit de la perte de cette intimité que trouble une seule parole oiseuse, ce qui montre encore plus clairement que l'apôtre parle ici d'âmes sauvées et amenées à Dieu et non pas d'acceptation devant Dieu. La sacrificature même n'a rien à faire avec l'acceptation, bien moins l'intervention de l'Avocat. Celle-ci suppose que nous sommes de méchants enfants, souvent désobéissants, hélas! et perdant ainsi la liberté de cette intimité que Christ comme Avocat vient alors rétablir. La grâce est à l'oeuvre mais pour juger le péché sans jamais en amoindrir la portée.

Nous avons deux choses à considérer ici: d'un côté notre position devant Dieu et de l'autre le mal qui est incompatible avec cette position. Christ a pourvu à tout et pour toujours: «Nous avons un avocat auprès du père, Jésus Christ le Juste». La position qui nous est faite auprès de Dieu est immuable devant Lui, parce que Christ le juste a sa place auprès de Dieu pour jamais. «Et lui est la propitiation pour nos péchés». Ainsi l'intercession de Christ auprès du Père est fondée sur cette acceptation premièrement de sa personne, et ensuite de son oeuvre pour nous. Acceptés, rendus agréables dans le Bien-Aimé, rien ne peut nous ravir notre précieuse part. Lui-même, le Juste, paraissant pour nous devant la face de Dieu (comp. Hébreux 9: 24); et cependant le Seigneur ne tolère rien qui soit contraire à sa sainte nature; il ne passe pas sur le péché. «Nous avons un avocat»; et si Christ est l'avocat pour ceux qui ont commis quelque faute, c'est parce qu'il est la propitiation pour leurs péchés. Ayant parfaitement répondu sur la croix à toutes les exigences de la justice de Dieu quant au péché, il nous introduit en Lui, selon sa propre acceptation, dans la présence de Dieu.

«Il est la propitiation pour nos péchés et non pas seulement pour les nôtres, mais aussi pour le monde entier». Le sang versé est placé sur le propitiatoire, et en vertu de ce sang, nous pouvons aller et prêcher l'Évangile à toute créature (comp. 2 Corinthiens 5: 18-21).

L'apôtre ne veut point dire que tous soient réconciliés, mais que la grâce de Dieu n'est pas pour les Juifs, seulement, mais s'étend bien loin, en faveur de tous les habitants de la terre. Par ce sang nous pouvons nous tenir dans la présence de Dieu; mais là, la conscience devenant attentive à chaque manquement, l'intercession de Christ intervient.

L'apôtre passe maintenant à un autre sujet, savoir aux preuves devant les hommes de l'existence de la vie divine en nous. L'amour pour les frères, et la justice pratique ou l'obéissance, en sont les traits essentiels et démonstratifs. Nous avons vu cette vie divine en contraste avec le péché, maintenue dans nos âmes par la grâce de Christ; puis vient, maintenant, cette même vie manifestée dans ses fruits ici-bas. On provoquait les saints à mettre en question s'ils possédaient réellement la vie; c'est pourquoi l'apôtre, pour les rassurer et les garder dans la conscience et la certitude de la profession de la vie éternelle, donne ici les traits de cette vie qui ne se rencontraient pas chez plusieurs de ceux qui faisaient la plus bruyante profession. «Et par ceci nous savons que nous le connaissons, savoir si nous gardons ses commandements» (2: 3).

Remarquons ici que, d'un bout à l'autre de cette épître, Dieu et Christ sont tellement confondus et *un* dans la pensée de Jean, qu'il parle de l'un, et puis de l'autre, comme d'un seul. «Or nous savons», dit-il (5: 20) «que le Fils de Dieu est venu; et il nous a donné une intelligence afin que nous connaissions le Véritable, et nous sommes dans le Véritable, savoir dans son Fils Jésus Christ; lui est le Dieu véritable et la vie éternelle». Dieu se révèle à nous en Christ. Il n'y a point ici de confusion, comme quelques-uns pourraient l'estimer; mais au contraire la manière de parler de l'apôtre met en évidence la gloire de la personne de Christ. Voyons encore à la fin du chapitre qui nous occupe. «Et maintenant, enfants demeurez en lui, afin que quand il sera manifesté, nous ayons de l'assurance et que nous ne soyons pas couverts de honte, de par lui, à sa venue. Si vous savez qu'il est juste, sachez que quiconque pratique la justice est né de lui» (2: 28, 29). La manifestation de Christ occupe la pensée de l'apôtre au commencement de la phrase qui finit par Dieu lui-même. Il en est de même encore ici, à propos des commandements: «Et par ceci nous savons que nous le connaissons, savoir si nous gardons ses commandements». Ce sont les commandements de Christ, et en même temps les commandements de Dieu aussi. «Celui qui dit: Je le connais, et qui ne garde pas ses commandements est menteur, et la vérité n'est pas en lui». Quelqu'un vient, disant qu'il connaît Dieu, et toutefois ne gardant pas ses commandements, — la vérité n'est pas en lui; car la vie divine est une vie d'obéissance et si Christ est notre vie, les principes de la vie de Christ sont les mêmes en nous. Si le principe de l'obéissance n'est pas là, en nous, la vie n'y est pas. Et ce n'est pas tout. «Mais quiconque garde sa parole, — en lui, l'amour de Dieu est véritablement consommé: par cela nous savons que nous sommes en lui» (2: 5). Il y a donc bien plus que le simple fait que celui-là est menteur qui dit connaître Dieu, et qui ne garde pas ses commandements.

Une chose à remarquer ici, c'est que toutes les déclarations de Jean sont absolues; il ne les modifie jamais en introduisant les difficultés ou les obstacles qu'elles peuvent rencontrer dans le corps. «Quiconque est né de Dieu», dit-il, chapitre 3: 9, «ne pratique pas le péché»,

car il parle ici selon l'essence même de la nature qui ne peut pécher. Ce n'est pas une question de progrès ou de degré: «il ne peut pécher, parce qu'il est né de Dieu». «Quiconque est né de Dieu ne pêche pas, mais celui qui est né de Dieu se conserve lui-même, et le méchant ne le touche pas» (5: 18). Le méchant touche souvent le chrétien, mais il ne peut jamais toucher la vie divine; c'est ce que Jean établit d'une manière abstraite et absolue, conformément à la vérité elle-même: une multitude de passages parlent de nos fautes et de nos inconséquences, mais si la chair agit, ce n'est pas la vie nouvelle, mais l'apôtre nous donne ici la mesure de cette vie en elle-même. «Quiconque garde sa parole, — en lui l'amour de Dieu est véritablement consommé». Ceci est absolu. Quand je me permets une seule parole oiseuse, ce n'est pas «garder sa parole».

Cette vérité est d'un poids immense, parce que si j'étais sous la loi et que je prisse sa parole comme loi, je n'arriverais jamais à la vie. La loi me dit d'aimer Dieu, et en cela je manque. Mais ici, la révélation que j'ai de Dieu en Christ est l'amour parfait. L'amour de Dieu est manifesté, et si sa parole demeure dans nos cœurs sa parole est amour, et son amour est consommé en nous: «Quiconque garde sa parole, — en lui l'amour de Dieu est véritablement consommé», consommé *en lui*, non pas seulement *pour* lui. Quand la parole est gardée, elle est la puissance de Christ en nous; c'est là l'amour de Dieu réalisé complètement en nous. Nous pouvons manquer à garder la parole, mais l'apôtre n'entre pas dans ce genre de modifications; il parle de la vérité en elle-même dont nous expérimentons la force dans la proportion où nous gardons la parole de Dieu dans nos cœurs. Le Saint Esprit est la puissance, mais nous ne pouvons séparer celle-ci de la parole. Le Saint Esprit habite en nous et nous avons cet amour demeurant dans nos âmes, — l'amour de Dieu manifesté en Christ. Toutefois, si je viens à désobéir, le péché prend place dans mon cœur au lieu de Christ.

«Quiconque garde sa parole, — en lui l'amour de Dieu est véritablement consommé: par cela nous savons que nous sommes en Lui». Or nous sommes en Lui, dit Jean; nous demeurons en Dieu. Si je dis que je suis en Lui, j'ai trouvé cette force et ce refuge en Lui. Maintenant il nous reste à marcher comme Lui a marché. Si Christ est notre vie, nous devons marcher comme Lui, non pas être ce qu'il était, mais nous ne devons pas *marcher* selon la chair. L'apôtre ne dit donc pas: Vous devez être tels que Christ était, mais: «Celui qui dit demeurer en lui, doit lui-même aussi marcher comme lui a marché» (2: 6). Si vous dites *demeurer* en Lui, c'est dire que vous êtes toujours là, et vous devez donc toujours marcher comme Lui a marché.

Il n'y a jamais aucune raison pour marcher selon la chair.

La chair est en nous, mais ce n'est point une raison pour que nous marchions selon la chair: nous sommes toujours libres de marcher par l'Esprit, et nous sommes placés dans la liberté devant Dieu pour ce qui concerne la marche. Si j'ai une nature charnelle, le commandement se trouve en contradiction avec la volonté de cette nature: je veux aller en ville, par exemple, et je suis envoyé à la campagne: j'en suis contrarié. Si, au contraire, je désirais aller en ville, et que mon père m'y envoie, disant: Il faut que tu ailles en ville; obéir à cet ordre est la liberté. Il en est ainsi maintenant des commandements de Christ; ils sont selon la nouvelle nature que je possède déjà. Christ étant ma vie, toutes ses paroles sont

l'expression de cette vie. Quand donc elles me sont données, elles ne font que me donner l'autorité de faire ce que ma nouvelle nature aime à faire. Toutes les paroles de Christ sont l'expression de ce qu'il était; de sa nature, de sa vie et de son être; et quand nous avons été rendus participants de cette nature, elles nous guident et nous dirigent; c'est donc là la liberté, une vraie et sainte liberté. Nous devons marcher comme Lui a marché.

«Bien-aimés, je ne vous écris pas un commandement nouveau, mais un commandement ancien que vous avez eu dès le commencement. Le commandement ancien est la parole que vous avez entendue» (verset 7) «Dès le commencement» signifie ici depuis le commencement de Christ; depuis qu'il a été manifesté sur la terre.

«Encore une fois je vous écris un commandement nouveau, ce qui est vrai en lui et en vous», etc. L'apôtre parle ainsi, parce que ceux auxquels il s'adressait attendaient quelque chose de nouveau. Je me glorifie d'une chose, dit-il, c'est que le commandement est ancien, parce que c'est ce que Christ a été quand il était sur la terre. Mais si vous voulez quelque chose de nouveau, c'est Christ en vous, votre vie, par le Saint Esprit. Cela est vrai en Lui et en nous, parce que les ténèbres s'en vont et que la vraie lumière luit maintenant. La chose était vraie en Lui alors qu'il marchait sur la terre; mais maintenant toute cette vérité de la nature divine est aussi vraie de vous que de Christ. C'est donc bien une chose nouvelle: elle est ancienne, parce qu'elle était en Christ lui-même, mais c'est une chose nouvelle, parce qu'elle est en vous aussi bien qu'en Lui.

Nous venons de voir le premier grand principe de la vie divine, l'obéissance, une marche dans la pratique de la justice. Maintenant nous arrivons au second côté de la vie de Christ en nous, savoir l'amour pour les frères. Vous êtes dans la lumière, car Dieu est lumière; mais Dieu est amour aussi bien que lumière, et vous ne pouvez avoir une partie de Dieu sans l'autre partie. Si vous avez la lumière, vous devez certainement avoir aussi l'amour. Christ sur la terre était la lumière du monde; mais il était amour aussi; c'est pourquoi si vous l'avez pour votre vie, vous aurez l'amour et la lumière.

«Celui qui dit être dans la lumière et qui hait son frère, est dans les ténèbres jusqu'à maintenant. Celui qui aime son frère, demeure dans la lumière, et il n'y a point en lui d'occasion de chute» (versets 9, 10). Dans la nature même et la voie de cette vie, il n'y a aucune occasion de chute. Mais «celui qui hait son frère est dans les ténèbres, et il marche dans les ténèbres, et il ne sait où il va, parce que les ténèbres lui ont aveuglé les yeux» (verset 11). Tout ceci est vrai en détail; car si je hais mon frère, je marche dans les ténèbres, mais l'apôtre ne nous donne ici que le principe. C'est une chose ancienne, parce que c'était Christ sur la terre, mais c'est une chose nouvelle, parce que la chose est vraie en Lui et en vous. — «C'est le Dieu qui a dit que du sein des ténèbres la lumière resplendit, qui a relui dans nos coeurs pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Jésus Christ» (2 Corinthiens 4: 6). Les traits distinctifs de la vie divine en nous, sont ainsi placés devant nous. Le premier de ces traits, c'est la lumière, — l'obéissance, — car il ne peut y avoir de justice sans obéissance. Christ dit: «L'homme ne vivra pas de pain seulement mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu», — c'est pourquoi l'apôtre pose ce principe de la dépendance

obéissante, qui est la justice. L'autre trait caractéristique de la vie de Christ en nous, c'est l'amour.

Dans la première partie de ce chapitre deuxième, l'apôtre nous présente donc, comme supplément au chapitre précédent, Christ comme Avocat, et puis, dans le reste de l'épître, les preuves de cette vie divine manifestée dans l'obéissance et l'amour pour les frères; ces traits qui ont brillé si merveilleusement dans la vie de Christ lui-même.

L'apôtre, en introduisant ce sujet, explique pourquoi il écrivait et quelle était sa pensée en écrivant.

En premier lieu, il s'adresse à tous les chrétiens, qu'il appelle «enfants»; puis il distingue différentes classes de chrétiens, et il s'adresse à chacune de ces classes en particulier, et leur dit pourquoi il leur écrit. Il ouvre son cœur à ceux auxquels il écrivait et met d'importantes vérités devant nos yeux. Les «enfants» du verset 12 sont les mêmes que ceux des versets 1 et 28; mais ils diffèrent des «petits enfants» du verset 13 et du 18. Dans le premier cas Jean a en vue tous les chrétiens, les appelant ses «enfants», tandis que dans les autres versets, il distingue entre les pères, les petits enfants et les jeunes gens; mais aux versets 1, 12 et 28, il s'agit de tous les saints.

«Je vous écris, enfants, parce que vos péchés vous sont pardonnés par son nom» (verset 12). — Tous les chrétiens ont part à ce privilège; leurs péchés leur sont pardonnés par son nom. Jean avait dit auparavant: «Et par ceci nous savons que nous le connaissons, savoir si nous gardons ses commandements», non qu'il voulut jeter l'ombre d'un doute sur le pardon qui est la part des chrétiens; au contraire, il désirait établir les saints dans la vérité, car il dit: «Je vous écris, enfants, parce que vos péchés vous sont pardonnés par son nom». Leur pardon est chose certaine, il leur écrit parce qu'ils sont pardonnés. L'épître ne s'applique pas à des personnes non pardonnées; l'apôtre en écrivant suppose toujours le pardon comme un fait acquis. «Vos péchés vous sont pardonnés par son nom». C'est là la condition commune de tous les chrétiens. Mais lorsqu'il arrive aux différentes classes de chrétiens, nous voyons que Jean leur donne à chacune une position et un caractère particuliers. «Pères, je vous écris parce que vous connaissez celui qui est dès le commencement». Parmi les «enfants» du verset 12, il peut y avoir d'anciens chrétiens comme aussi de petits enfants. Les «pères» connaissent celui qui est dès le commencement, Christ dans ce monde, Christ manifesté en chair. «Vous connaissez celui qui est dès le commencement». Connaître Christ, c'est la fin de toute expérience, — le connaître, non dans une connaissance de soi-même, où l'âme est seulement occupée d'elle-même, mais dans une connaissance de soi-même qui nous dépouille de nous-mêmes et nous donne Christ. Un jeune chrétien est occupé de ses propres sentiments: la nouveauté et la joie du pardon dans toute sa fraîcheur remplissent son âme, tout naturellement. Quelle joie indicible d'être pardonné! A mesure que le chrétien avance dans la vie, il est de plus en plus dépouillé de lui-même et plus préoccupé de Christ. Christ est son unique pensée: Christ est ceci, Christ est cela.

Au verset 14, l'apôtre, en écrivant aux «pères», ne fait que répéter ce que déjà il leur avait dit. Il a plusieurs choses à ajouter quand il s'adresse aux jeunes gens; mais quant aux pères, c'est toujours et seulement: «Vous connaissez celui qui est dès le commencement». La découverte sans cesse renouvelée de notre folie et de notre faiblesse nous amène à Christ et nous fait sonder de plus en plus les trésors de sa grâce et les perfections de sa personne. Toute bonne expérience finit dans l'oubli de nous-mêmes et nous amène à être occupés de Christ.

«Jeunes gens, je vous écris parce que vous connaissez le Père». Les petits enfants en Christ, ceux qui ne sont qu'enfants, ont l'esprit d'adoption. L'apôtre n'a pas l'idée que même le plus faible chrétien ignore sa qualité d'enfant de Dieu. Connaître Christ intimement, dans les richesses et l'excellence de sa personne, c'est être un «père» en Christ; mais le plus jeune chrétien sait qu'il est enfant et que le Père est maintenant son père; il en est de même pour le pardon qui est la part de tout chrétien. «Vous n'avez pas reçu un esprit de servitude pour être derechef dans la crainte, mais vous avez reçu l'Esprit d'adoption par lequel nous crions: Abba, père!» Je ne veux pas dire que vous ne trouverez pas des personnes qui doutent; plus d'un, à la question s'il est ou non enfant de Dieu, estimera plus humble de répondre d'une manière dubitative; et toutefois, quand il s'agit de ce qui se passe entre lui et Dieu dans le secret de son coeur, il dira dans sa prière: «Abba, père!»

Quand l'apôtre s'adresse une seconde fois aux trois classes de chrétiens, il n'ajoute rien à ce qu'il dit aux «pères», car tout se résume dans la connaissance de Christ. A l'égard des «jeunes gens», il entre dans plus de détails à cause des difficultés du chemin; il montre que la Parole est le secret de toute force pour eux, la parole de Dieu dans un monde où tout ce qui est dans le monde n'est pas du Père mais du monde. La pensée de Dieu entre dans ce monde, et c'est ce dont nous avons besoin. Il n'y a pas de chemin au désert, — l'Ancien Testament nous le dit. Nous avons maintenant la pensée de Dieu, sa Parole, comme fil conducteur à travers le labyrinthe de ce monde. C'est pourquoi, à ceux qui sont dans la lutte, l'apôtre dit: «Je vous écris, jeunes gens, parce que vous êtes forts, et que la parole de Dieu demeure en vous, et que vous avez vaincu le méchant». Christ lui-même, par cette Parole, obtint la victoire sur l'Ennemi alors que celui-ci vint et lui offrit tous les royaumes du monde; il répondit par la Parole, et il vainquit le méchant.

L'apôtre donne ensuite un avertissement: «N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde: si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui; parce que tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie, n'est pas du Père, mais est du monde». Toutes ces choses sont du monde; et la gloire de ce monde n'a rien de commun avec le Père.

Deux grands principes se partagent les coeurs des hommes: Dieu et ce monde. Jean nous le dit partout, et tout le Nouveau Testament avec lui. Jean ne dit pas que vous n'aimez pas Christ, mais qu'il y a deux grands systèmes, l'un qui est du Père, l'autre du monde. Toutes choses appartiennent à Dieu comme Créateur; mais elles sont toutes dans un état de chute et moralement éloignées de Dieu. Au point de vue moral, ce monde est l'oeuvre du diable. Dieu créa le paradis, mais l'homme pécha et s'en fit chasser et puis fit ce monde. Caïn sortit de la

présence de l'Éternel et fonda une ville, l'appelant du nom de son fils. Ensuite Dieu envoya son Fils; mais le monde n'a pas voulu de Lui et l'a rejeté, attirant le jugement sur lui-même. Mis à l'épreuve de toutes les manières, avant la loi, sous la loi et enfin par la présence du Fils de Dieu, il se montra tel qu'il est, et il est un monde jugé. Mais Dieu, le Père, a un chemin à Lui au milieu de ce monde et où on ne peut être à la fois du Père et du monde. Si vous aimez le monde, l'amour du Père n'est point en vous. Vous pouvez être tentés par le monde, et avoir à le surmonter; mais si vous l'aimez, l'amour du Père n'est point en vous, parce que le Père a un système à Lui, et vous êtes allés à l'autre système. Cela est toujours vrai. L'Évangile de Jean nous montre la vie divine dans la personne de Christ, tandis que son épître nous la présente dans la personne des saints. La même vérité se retrouve dans Jean 8: «Vous êtes d'en bas moi, je suis d'en haut: vous êtes de ce monde moi, je ne suis pas de ce monde». Devant Dieu il n'est point de chemin neutre; ceux qui sont de ce monde sont d'en bas, et ceux qui ne sont pas de ce monde sont d'en haut. «Moi, je ne suis pas de ce monde»; «je suis d'en haut»; — parce qu'il venait d'auprès du Père. Vous êtes de ce monde, et par conséquent «d'en bas», car ce monde est le monde de Satan. Si donc l'amour du monde est en vous, l'amour du Père ne peut pas être en vous. Il y a un système où l'amour du Père est manifesté; si vous appartenez à cette sphère, vous avez vaincu ce monde, qui n'a rien de commun avec le Père.

L'apôtre ajoute: «Le monde s'en va et sa convoitise, mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement». Les oeuvres de Satan ne peuvent durer; leur puissance séductrice n'a qu'un moment, puis elles prennent fin; «mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement». Une autre épître nous dit la même vérité: «Toute chair est comme l'herbe et toute sa gloire comme la fleur de l'herbe: l'herbe est séchée et sa fleur est tombée, mais la parole du Seigneur demeure éternellement».

Ayant mis ainsi «les jeunes gens» en garde contre l'amour du monde, l'apôtre s'adresse aux «petits enfants». Le nouveau converti ne se soucie pas du monde; mais, quand il a fait quelques pas, la première joie s'évanouit; le monde ternit la fraîcheur; s'il n'est pas vigilant, si son âme cesse d'être remplie des choses qui ne se voient pas, il glisse peu à peu dans le monde. Si le cœur est rempli de Christ, les yeux ne voient même pas les choses environnantes. Au chapitre 5, Jean parle de victoire sur le monde. Dès que nous sommes gagnés par l'esprit du monde, c'en est fait de la puissance et de la jouissance spirituelles; les pensées du Père et les pensées que le monde suscite sont exclusives les unes des autres. Lorsque le Saint Esprit m'occupe des choses divines, j'ai la conscience que j'appartiens à la sphère à laquelle elles appartiennent.

Jean donc se tourne vers les «petits enfants», et leur dit, verset 18: «C'est la dernière heure». Une longue période de 1800 ans s'est écoulée dès lors, et il n'est pas moins vrai encore aujourd'hui que «c'est la dernière heure», seulement la patience du Seigneur attend pour faire grâce, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance. Mais c'est la dernière heure, parce que c'est la puissance du mal. Lorsque la puissance du mal était dans le monde, Christ vint ici-bas et fut rejeté; ensuite, quand Dieu forma l'Église par la présence du Saint Esprit, pendant que Christ était dans le ciel, en sorte qu'il y avait un homme dans le ciel

et le Saint Esprit sur la terre, une puissance de rédemption fut introduite dans le monde de Satan. Cela n'était pas la dernière heure. Mais maintenant les antichrists étaient déjà entrés sur la scène, et l'apôtre dit: «C'est la dernière heure», parce que ceci aussi avait failli, et qu'il n'y avait plus désormais que le jugement à attendre. «Petits enfants, c'est la dernière heure; et comme vous avez entendu que l'antichrist vient, maintenant aussi il y a plusieurs antichrists, par quoi nous savons que c'est la dernière heure; ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient pas des nôtres, car s'ils eussent été des nôtres, ils fussent demeurés avec nous; mais c'est afin qu'ils fussent manifestés comme n'étant aucun d'eux des nôtres». Ces petits enfants avaient rompu avec le monde et son train; mais voici un nouveau genre de mal qui est entré dans le lieu même de la puissance divine: des hommes s'étaient élevés, abandonnant Christ, et le danger pour les saints était d'autant plus grand. Les saints avaient rompu avec le monde; ils savaient ce qu'il valait; mais ici la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes est entrée, et l'apôtre met en garde les petits enfants contre les dangers de la dernière heure. Les mêmes avertissements nous sont donnés à nous aujourd'hui, Dieu en soit béni, même pour ces «derniers jours» comme Paul les appelle. Mais il y a toute sécurité là où l'âme regarde à Christ. Il est remarquable de voir comment l'apôtre voit toujours la présence de l'Esprit dans les saints. Les croyants peuvent être de «petits enfants», mais Dieu ne permettra pas qu'ils soient tentés au-delà de ce qu'ils peuvent supporter. Ils peuvent être des «jeunes gens», mais Dieu leur donne du discernement; ils ne connaissent pas la voix des étrangers, — quelles que soient du reste les prétentions dont ceux-ci se parent; c'est une voix qu'ils ne connaissent pas, mais ils connaissent la voix de Christ, et ils la suivent.

Nous avons vu que «les petits enfants» connaissaient le Père; et maintenant nous trouvons que ces mêmes petits enfants ont l'onction du Saint, en sorte qu'ils sont capables de juger par une connaissance divine. Jean insiste auprès d'eux sur le fait qu'ils sont à même, étant ainsi enseignés de Dieu, d'éviter tous les pièges de Satan. «Vous avez l'onction de la part du Saint, et vous connaissez toutes choses. Je ne vous ai pas écrit parce que vous ne connaissez pas la vérité, mais parce que vous la connaissez, et qu'aucun mensonge ne vient de la vérité. Qui est le menteur, sinon celui qui nie que Jésus est le Christ? Celui-là est l'antichrist qui nie le Père et le Fils». Il nous donne ici le vrai caractère de l'antichrist. Il y avait plusieurs antichrists, parce que l'esprit de l'antichrist s'était introduit. Jean nous donne ici son caractère complet: Il prend un certain caractère Juif, niant que Jésus soit le Christ et il est opposé au christianisme, niant le Père et le Fils.

Vient ensuite un point d'une importance immense pour le temps actuel, où l'homme aime tant à parler de développement. «Pour vous, que ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous: si ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous, vous aussi vous demeurerez dans le Père et dans le Fils». C'est de la personne de Christ que l'apôtre parle. Au lieu de parler de l'église comme d'un corps qui enseigne, je dis que l'église est enseignée.

Ce qui est révélé dans la personne du Seigneur Jésus Christ, est ce qui était dès le commencement. Mais si mon âme se repose sur ce qui est dès le commencement, sur le

Seigneur Jésus Christ, je suis l'objet des enseignements du Père. «Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux..., concernant la parole de vie». «Pour vous donc que ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous». La personne de Christ est le grand centre; et c'est par la révélation de Lui, du Fils, que l'église a été formée; elle existe en vertu de ce qu'elle a été enseignée de Dieu, n'ayant jamais à enseigner elle-même. Dieu peut susciter dans son sein des personnes pour enseigner, mais ce sur quoi l'apôtre insiste, c'est «ce que nous avons entendu dès le commencement». La réalité de la vie divine en nous se démontre par la manière dont nous retenons le point de départ, — Jésus Christ. Il est la pierre de touche pour toutes choses. Ceux qui insistent sur l'autorité de L'Eglise, n'ont jamais la conscience de leur qualité d'enfant. Si je suis enseigné de Dieu, je connaîtrai comme une certitude ce que je possède en Lui; tout est toujours absolument certain pour la foi. Si j'ai trouvé le Père, je sais que je suis enfant un enfant méchant peut-être, mais néanmoins enfant. «Si ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous, vous aussi vous demeurerez dans le Fils et dans le Père. Et c'est ici la promesse qu'il nous a promise, — la vie éternelle». Il m'a promis la vie éternelle, donc je l'aurai c'est chose parfaitement assurée.

«Je vous ai écrit ces choses touchant ceux qui vous égarent; et pour vous, l'onction que vous avez reçue de lui, demeure en vous, et vous n'avez pas besoin que personne vous enseigne; mais comme la même onction vous enseigne à l'égard de toutes choses et qu'elle est vraie et n'est pas mensonge; et selon qu'elle vous a enseignés, vous demeurerez en lui». Il y a un vrai enseignement divin. Dieu peut se servir d'un instrument pour nous le présenter, mais il n'y a point de vraie foi sans cette onction de la part du Saint. Il peut y avoir conviction de péché avant que nous sachions que nous sommes sauvés, mais aussitôt que la personne de Christ m'est divinement révélée, je dis: j'ai la vie éternelle, la vie que Dieu a envoyée dans le monde.

Les petits enfants en Christ, plus particulièrement exposés à des dangers, reçoivent ce genre d'avertissement; mais des chrétiens plus avancés dans la connaissance de Christ savent très bien d'où viennent ces choses. Ce que, dans le christianisme d'aujourd'hui, on considère comme des connaissances très avancées, l'apôtre le dit aux petits enfants; mais le caractère distinctif des plus avancés, des «pères», c'est leur connaissance de Christ.

Au verset 28, l'apôtre s'adresse de nouveau à tous les chrétiens, les exhortant à «demeurer en Lui». *Dieu* en Christ est tellement devant sa pensée, qu'il dit «Lui» sans autre désignation. Il venait de parler de l'onction «et selon qu'elle vous a enseignés, vous demeurerez en Lui». Plus haut, il a plutôt parlé de Dieu, mais quand il dit: «quand il sera manifesté», nous savons qu'il a Christ en vue. «Et maintenant, enfants, demeurez en lui, afin que, quand il sera manifesté, nous ayons de l'assurance et que nous ne soyons pas couverts de honte, de par lui à sa venue» (verset 28). S'ils ne demeureraient pas en Lui, l'apôtre avait travaillé en vain, et il était, pour autant, couvert de honte. La même vérité se retrouve dans la seconde épître (verset 8): «Prenez garde à vous-mêmes, afin que nous ne perdions pas ce que nous avons opéré, mais que nous recevions un plein salaire». L'apôtre Paul aussi nous dit: «Si

quelqu'un édifie sur ce fondement... du bois, du foin, du chaume, l'ouvrage de chacun sera rendu manifeste, car le jour le fera connaître, parce qu'il est révélé en feu; et, quelle est l'oeuvre de chacun, le feu l'éprouvera... Si l'ouvrage de quelqu'un vient à être consumé, il en éprouvera une perte» il sera démontré un mauvais ouvrier (1 Corinthiens 3: 12, etc...) Jean exhorte les disciples à demeurer en Christ afin que son oeuvre à lui ne soit pas perdue et qu'il ne soit pas couvert de honte comme mauvais ouvrier. «Demeurez en lui, afin que, quand il sera manifesté, nous ayons de l'assurance et que *nous* ne soyons pas couverts de honte» etc. L'apôtre ne dit pas: «afin que *vous* ayez de l'assurance, afin que *vous* ne soyez pas couverts de honte» etc. Il en est de même dans la deuxième épître.

Jean revient ensuite au second grand sujet de l'épître, à cette communication de la vie divine de Christ, comme notre vie, qui produit en nous les traits du caractère de Dieu, «ce qui est vrai *en lui et en vous*». Dieu est amour, ainsi le chrétien aime; Dieu est saint, et le chrétien est saint aussi. Dans sa toute puissance, Dieu naturellement demeure seul; mais dans ce qu'on appelle son caractère, nous lui sommes semblables, étant nés de Lui; et, participants ainsi de la nature divine, nous sommes capables de jouir de Dieu aussi bien que de lui être semblables.

Remarquez encore que Dieu et Christ, comme nous l'avons déjà vu, sont si absolument *un*, que l'apôtre dit: «afin que nous ne soyons pas couverts de honte de par lui, à sa venue», et immédiatement après: «si vous savez qu'il est juste, sachez que quiconque pratique la justice est né de lui». Le chapitre 7 de Daniel nous présente la même vérité. L'Ancien des jours qui y est décrit est, au 1^{er} chapitre de l'Apocalypse, le Fils de l'Homme. L'apôtre nous montre, en Christ, quels sont la nature et le caractère de Dieu dans un homme, et ensuite il nous montre que cela est vrai de nous aussi comme ayant la même vie. Lui, vivant sur la terre, est juste, et si quelqu'un pratique la justice, il est né de Lui il a cette nature.

Chapitre 3

«Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu». Quand la grâce paraît, il est question de nouveau du Père. Nous sommes appelés enfants de Dieu, parce que nous sommes réellement tels. «C'est pourquoi le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne l'a pas connu». Qui est ce: «il», que le monde n'a point connu? C'est Christ ici. — Le monde ne l'a pas connu, et pour la même raison ne nous connaît pas; nous avons la même vie et le même caractère que Lui avait. Le monde ne peut pas discerner et reconnaître ce qui est de Christ en nous, parce qu'il ne l'a pas discerné en Christ. C'est pour nous un immense et précieux privilège, de discerner sous les traits de l'Homme Jésus Christ de l'homme le plus humble qu'il y eut jamais, Dieu devenu homme. La Parole était Dieu, et la Parole devint chair.

Dieu nous a donné cette même vie, et quand nous avons trouvé Christ, nous savons que nous avons trouvé Dieu dans toutes ses richesses, tout près de nous; et le monde ne peut pas nous connaître. Ici encore Dieu et Christ sont tellement identifiés dans la pensée de l'apôtre, qu'il est impossible de distinguer entre eux.

«Ce que nous serons n'a pas encore été manifesté». On n'a pas vu encore ce que nous serons. A la transfiguration, pour un moment, le voile qui recouvre notre condition future a été soulevé, mais pour ce qui est de la révélation de la chose, elle n'a pas apparu encore. Mais étant des saints de Dieu, nous avons la même vie, nous savons que nous lui serons semblables. L'apôtre identifie Dieu avec Christ et en un sens nous identifie avec Lui. Sa gloire n'est pas encore manifestée: quand elle sera manifestée, nous lui serons semblables, car «nous le verrons comme il est»; non pas comme il sera, mais comme il est maintenant dans la gloire céleste à la droite de Dieu. La chair ne pourrait pas voir cette gloire et vivre. Daniel tomba comme mort, Jean de même, devant elle, mais nous Lui serons semblables, et ainsi capables de le voir comme Il est. C'est là un sujet de bonheur infini. Nous devons être transformés à l'image du Fils de Dieu, afin qu'il devienne le premier-né entre plusieurs frères. Si nous avons seulement la connaissance de l'existence de cette gloire, et que nous ayons en même temps la pensée que nous ne devons pas lui être semblables, nous ne pourrions pas être heureux. Mais nous avons cette gloire avec la conscience que nous sommes comme Lui est. «Nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est», c'est-à-dire dans la gloire, tel qu'il est à la droite de son Père, et nous le verrons ainsi.

«Et quiconque a cette espérance en lui se purifie comme lui aussi est pur», — cette espérance de lui être semblable; — «celui qui a cette espérance en Lui», — en Christ — celui-là se purifie comme Lui est pur. La gloire est ma part, elle est à moi et je vais Lui être semblable; je dois donc, autant que faire se peut, Lui ressembler dès aujourd'hui, me purifier selon la mesure de sa pureté. Nous sommes appelés par la gloire à être à Sa hauteur pratiquement. Paul dit: «Pour moi je ne pense pas moi-même avoir atteint le but, mais... je cours droit au but pour le prix de l'appel céleste de Dieu dans le Christ Jésus». Mais lorsque Christ viendra, il transformera nos corps vils à l'image du corps de sa gloire; alors nous aurons atteint le but. Il y a un rapport frappant entre la gloire et la marche présente. Aussi longtemps que nous sommes dans ce corps corruptible, il n'y a pas un atome de gloire; mais l'Esprit de Dieu fait l'application de toute cette gloire à nos affections. L'ardent désir de mon coeur est d'être semblable à Christ, et par conséquent je lui deviens peu à peu semblable en esprit. Il en est de moi comme d'un homme qui verrait une brillante lumière à l'extrémité d'un long et obscur passage; je n'ai pas la lumière avant d'avoir franchi le passage, mais à chaque pas j'en ai davantage. Je n'ai pas la gloire avant d'être *dans* la gloire; mais j'en ai davantage à mesure que je m'approche de Christ. Ainsi, dans l'épître aux Ephésiens, nous voyons Christ, qui a aimé l'Eglise et s'est donné lui-même pour elle, sanctifiant l'Eglise et la purifiant, afin de se la présenter n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable. L'Esprit prend des choses de Christ, et nous les communique, et nous transforme ainsi à l'image du Fils de Dieu. Aux Philippiens l'apôtre parle de l'effet pratique, par une vraie résurrection sur le coeur. «Pour le connaître lui et la puissance de sa résurrection... si en quelque manière que ce soit, je puis parvenir à la résurrection d'entre les morts». C'est la chose actuelle, et elle est appliquée à mon coeur maintenant. «Non que j'aie déjà atteint le but... mais je poursuis le but, cherchant à le saisir; vu aussi que j'ai été saisi par le Christ Jésus». Christ l'avait saisi en grâce pour le conduire à la gloire; maintenant il avait cette gloire et la poursuit. C'est la gloire en résurrection appliquée

au coeur de l'homme tout le long du chemin. Il en est ainsi ici: «Quiconque a cette espérance en lui se purifie comme lui est pur». La gloire merveilleuse qui nous attend, enchaîne les affections, purifie le coeur et forme le vrai sentier chrétien à travers ce monde; c'est une espérance sanctifiante qui tient l'âme loin du mal en l'occupant de Christ.

«Quiconque pratique le péché, pratique aussi l'iniquité, et le péché est l'iniquité». Si je pratique le péché, c'est l'indépendance de la chair et rien de commun avec Christ; je fais ma propre volonté en dépit de Dieu si je peux; et si je ne Me purifie pas comme Christ est pur, je donne carrière à l'iniquité sans frein de la chair; c'est tout l'opposé de Christ. Il n'y a point de terme moyen. Il n'y a rien de bon dans ce monde: c'est ou Christ, ou la chair. L'homme a péché et a été chassé du paradis, et rien de ce qui est de l'homme n'est reconnu de Dieu maintenant. Dieu avait fait le paradis et l'homme n'y vit plus; Dieu a fait le ciel, et l'homme n'est pas dans le ciel; entre les deux il n'y a rien que Dieu reconnaisse. Dieu n'a jamais créé le monde tel qu'il est, ni l'homme tel qu'il est, c'est-à-dire l'état moral dans lequel le monde et l'homme se trouvent. Le monde s'est formé lorsque Dieu eut chassé l'homme de sa présence. Alors Caïn jeta les fondements d'une ville, et s'établit lui et sa semence en dehors de la présence de Dieu. Il faut toujours, ou bien dire: «Vous êtes d'en bas», ou bien: «Je suis d'en haut». «Je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite aucun bien». Si donc la loi est appliquée à la chair, la chair la transgressera toujours.

«Et vous savez que Lui a été manifesté, afin qu'il ôtât nos péchés; et il n'y a point de péché en lui». Il n'y avait point de péché en Lui; et il vint pour ôter le péché.

Jean nous présente ensuite l'opposition entre les deux choses de la manière la plus forte. «En Lui il n'y a point de péché; quiconque demeure en Lui ne pèche pas; quiconque pèche ne l'a pas vu ni ne l'a pas connu». Jean dit aux mêmes personnes: «Si nous disons que nous n'avons pas de péché nous nous séduisons nous-mêmes...» (1: 8). Mais ici: «Quiconque demeure en Lui ne pèche pas». La nature divine ne peut pécher. Ce qui est né de Dieu ne peut pécher; et c'est là ce que *nous sommes*, pour autant que nous sommes en Christ, comme dit l'apôtre: «Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi». Cela, je n'ai pas besoin de le dire, n'est pas le péché. La Parole ne voit jamais le chrétien comme étant dans la chair, mais: «Celui qui pratique la justice est juste comme lui est juste»; vous n'êtes pas seulement changés, mais vous êtes faits participants de la nature divine. «Enfants, que personne ne vous égare; celui qui pratique la justice est juste, comme lui est juste». On est fait participant de la même nature, qui marche dans un seul et même chemin. Christ est mort parce que nous étions coupables; et ce dont il est question maintenant, c'est de la communication de cette nature. Un homme peut se vanter d'être un grand théologien, et ne pas pratiquer la justice. Alors je lui dis que ce n'est pas là la nature divine. Le 6^e chapitre aux Romains nous le dit, verset 2: «Car nous qui sommes morts au péché, comment vivrons-nous encore dans le péché?» Vous êtes *morts*; — comment vivrez-vous dans le péché? Par votre négligence, vous pourrez tomber dans le péché; mais ce n'est pas là vivre dans le péché. Jean nous présente généralement la vérité en elle-même, d'une manière absolue, afin que nous la connaissions dans toute sa force soit d'un côté, soit de l'autre. «Celui qui pratique le péché,

dit-il maintenant, est du diable, car dès le commencement, le diable pêche». «C'est pour ceci que le Fils de Dieu a été manifesté, afin qu'il détruisît les oeuvres du diable. Quiconque est né de Dieu, ne pratique pas le péché». Comment le ferait-il? «Car la semence de Dieu demeure en lui; et il ne peut pécher, parce qu'il est né de Dieu». L'apôtre ne dit pas qu'il ne devrait pas pécher, mais «qu'il *ne peut* pécher». Ce n'est pas ici une question de progrès, mais il s'agit de nature. La nature qu'un homme a reçue par la naissance est la nature qu'il a: il en est ainsi de quelque animal que ce soit. *Nous*, nous sommes nés de Dieu, et nous avons cette nature-là; et je dis que *cette nature-là* ne peut pas pécher. Nous possédons le trésor dans un vase de terre, sans doute; la chair est là; mais la nouvelle nature est une nature sans péché. «Quiconque est né de Dieu, dit l'apôtre, ne pratique pas le péché, etc.».

«Par ceci sont rendus manifestes les enfants de Dieu et les enfants du diable: quiconque ne pratique pas la justice n'est pas de Dieu, et celui qui n'aime pas son frère». Ces deux traits de la vie divine, savoir la justice pratique et l'amour pour les frères, se montrent dans une foule de détails de la vie. Une nature simplement aimable, vous la trouverez dans un chien et chez d'autres animaux: c'est la nature animale, mais l'amour des frères est un motif divin. J'aime les frères parce qu'ils sont de Dieu; j'ai communion avec eux dans les choses divines. Un homme peut être d'un caractère naturellement très peu aimable, et cependant aimer les frères de tout son coeur; et un autre pourra être très aimable et n'avoir pour les frères aucun amour. Un peu plus bas, l'apôtre ajoute encore: «Nous, nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons les frères». L'amour des frères est le grand trait distinctif de la nature divine. C'est la vie de Christ qui est en nous, reproduite dans nos voies et dans notre marche. Eviter seulement le péché est autre chose, parce qu'il y a plus en Christ que l'absence de péché: il y avait en Lui la manifestation de cette nature divine. Il était la nature divine passant à travers ce monde; et Christ avait un amour spécial pour les disciples, comme nous, nous avons un amour spécial pour les frères. Christ était un être nouveau, introduit dans ce monde pour y manifester Dieu; et c'est à quoi nous sommes toujours appelés, savoir, à représenter Dieu dans ce monde. «Vous êtes la lettre de Christ» (2 Corinthiens 3: 3); on devrait lire Christ en vous, comme Israël pouvait lire les dix commandements sur les tables de pierre. Si on lit cela, on ne lira pas du mal. Nous avons la chair pour lutter contre la chair, non pour marcher selon la chair. Il ne s'agit pas d'un effort à faire pour être semblables à Christ, mais du fait qu'étant pleins de Lui, nous devenons une lettre de Lui. C'est pourquoi Christ a parlé de demeurer en Lui: «Celui qui mange ma chair... demeure en moi». Christ est devenu notre vie; mais il est aussi notre vie dans nos exercices d'âme de tous les jours. Nous sommes envoyés dans le monde pour y manifester Dieu: alors se présentent les difficultés et les obstacles, et si nous ne sommes pas remplis de Christ, nous cédon devant eux. Mais si nous sommes remplis de Christ, nous le manifestons au milieu des difficultés; — autrement, on verra en nous de la colère, de l'emportement ou quelque autre mal. Mais il n'est nul besoin que nous vivions dans la vieille nature: nous sommes toujours sans excuse si nous le faisons, parce que Christ est à nous.

Les premiers de ces versets nous montrent encore une fois ce qu'est ici «le commencement». L'objet qui doit fixer nos regards, — pour ce qui concerne la vie, et ce que cette vie est, — c'est Christ manifesté dans ce monde. «C'est ici le message que vous avez entendu dès le commencement, savoir que nous nous aimions l'un l'autre» (verset 11). Christ seul pouvait nous donner la vraie mesure et le caractère de toutes choses: il est «la vérité». La lumière divine, une lumière telle que celle-là, n'était pas, avant que Christ vînt. Il était Lui, le Témoin fidèle. Ensuite nous trouvons une autre chose: il y a la vie mauvaise ou le vieil Adam, et la vie bonne qui est Christ: les deux principes sont à l'oeuvre. Dans l'un, nous voyons la haine, et ses oeuvres sont mauvaises; dans l'autre, l'amour et la justice; ces choses vont ensemble. Depuis Caïn et Abel, il en a toujours été de même jusqu'à aujourd'hui: ceux qui sont réellement enfants de Dieu sont haïs; c'est pourquoi il est dit: «Il était du méchant, et tua son frère». «Par ceci sont rendus manifestes les enfants de Dieu et les enfants du diable: quiconque ne pratique pas la justice, n'est pas de Dieu, et celui qui n'aime pas son frère»; car tels sont l'esprit et la nature, — l'état d'éloignement de Dieu, — dont le diable est la source et la puissance. «Car c'est ici le message que vous avez entendu dès le commencement, savoir que nous nous aimions l'un l'autre, non comme Caïn était du méchant et tua son frère. Et pour quelle raison le tua-t-il? Parce que ses oeuvres étaient mauvaises et que celles de son frère étaient justes» (verset 12). Ne soyez donc pas étonnés si le monde vous hait (verset 13): cela est naturel. Satan est le prince de ce monde, et en outre, la haine est naturelle à l'homme irrégénéré. Nous étions dans un état de mort, spirituellement; et partout où il en était ainsi, l'esprit de Satan dominait et gouvernait, et il y avait de la haine contre les enfants de Dieu; mais nous vivons maintenant de cette vie nouvelle, et «nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons les frères». Si quelqu'un n'aime pas son frère, il demeure dans la mort. C'est là que nous en sommes tous, naturellement. L'apôtre est occupé du principe même de la vie: si je découvre seulement un signe qui me dise que j'ai devant moi un arbre sauvage, je sais ce qu'est l'arbre, car l'arbre est connu à son fruit. D'un autre côté, ayez la vie de Dieu, et le fruit y répondra. Il ne s'agit pas ici d'un changement de la nature humaine telle qu'elle est, parce que cette nature demeure dans la mort; mais la nouvelle vie que nous avons reçue est une vie qui porte son propre fruit, précisément comme la greffe qui est entée sur un arbre: les rejetons qui sortent du vieux tronc sont ce qui provient de la nature de l'ancien arbre.

«Quiconque hait son frère est un meurtrier, et vous savez qu'aucun meurtrier n'a la vie éternelle demeurant en lui» (verset 15). La bonne greffe n'est pas entée en lui, la chose est bien évidente.

L'apôtre s'élève ensuite jusqu'à la source de la vie: «Par ceci nous avons connu l'amour». Quel est cet amour? Comment puis-je l'exprimer? En ceci, «c'est que lui a laissé sa vie pour nous». Et si Christ est réellement ma vie, il sera, en esprit en moi, la même chose qu'il a été Lui-même. Christ a observé la loi, parce qu'il était né sous la loi; mais la loi exige de l'homme qu'il aime Dieu et son prochain; et cela Christ l'a fait. Mais Christ a été plus: il était la manifestation de l'amour de Dieu pour l'homme, et spécialement pour ses disciples, alors

qu'ils n'aimaient pas Dieu. Lui, l'activité de l'amour divin, il a laissé sa vie; et par ceci nous connaissons ce qu'est cet amour de Dieu. Mais vous devriez manifester ce même amour. C'est un immense privilège. Non seulement je suis appelé à faire certaines choses, mais je suis appelé à être un témoin de Dieu dans un monde qui est sans Dieu. Ce témoignage n'a pas de limites. Je devrais marcher sur les pas de Christ, et il y a des hommes qui ont marché ainsi, jusqu'à la mort. De nombreux martyrs ont laissé leur vie pour Christ. «Nous devons laisser nos vies pour les frères». Ce n'est pas là seulement un immense privilège mais une vérité essentielle. Nous devons manifester Dieu dans ce monde, parce que Christ est en nous; car si nous sommes enfants de Dieu, nous avons communion avec la source de la vie, et nous devrions par conséquent manifester cette vie dans notre marche, — être «l'épître de Christ» connue et lue de tous les hommes.

«Celui qui a les biens de ce monde et qui voit son frère dans le besoin, et qui lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeure-t-il en lui?» Nous avons ici un autre signe démonstratif de la nouvelle vie qui nous a été communiquée: l'amour de Dieu *demeure* en nous, — non pas seulement l'amour pour Dieu, car il s'agit de l'esprit dans lequel un homme marche, vis-à-vis de ses frères. C'est la puissance de cette nature divine demeurant en nous, qui se manifesterait en amour pour Dieu et les hommes. L'amour de Dieu demeurant en nous est le chemin de Dieu lui-même, qui, par l'Esprit, apporte son amour dans nos cœurs. Ce n'est pas l'amour de Dieu pour nous, mais la puissance de cet amour opérant en nous, en sorte qu'il ne sera pas longtemps sans se manifester envers les autres.

«Enfants, n'aimons pas de parole ni de langue, mais en action et en vérité. Et par ceci nous saurons que nous sommes de la vérité, et nous assurerons nos cœurs devant Lui» (versets 18, 19). L'apôtre est occupé maintenant de l'effet de la marche avec Dieu, celle-ci donnant, non pas la connaissance du pardon, mais l'assurance devant Lui. Jean leur écrivait parce que leurs péchés étaient tous pardonnés; mais si je cherche à avoir de l'assurance de cœur devant Dieu, il faut que je marche dans ce chemin. Si mes rapports avec Dieu font peser sur moi un reproche continu, comment appellerait-on assurance le sentiment qui remplit mon cœur? Si je ne marche pas selon Dieu, ou bien je m'écarterai de Lui, ou bien, si je me trouve dans sa présence, son Esprit me reprend continuellement et ce n'est pas là de l'assurance.

«Que si notre cœur nous condamne, Dieu est plus grand que notre cœur, et il sait toutes choses» (verset 20). Dieu sait de moi une foule de choses que je ne sais pas moi-même. Si un enfant a la conscience mauvaise, il se tient à distance quand son père arrive; dans le cas contraire, il court au-devant de lui et se jette dans ses bras. Mais il n'aura pas ce genre d'assurance, si son cœur lui fait des reproches. C'est ici ce à quoi nous avons à nous appliquer continuellement, c'est-à-dire d'être près de Dieu, et avec une entière assurance en Lui, — sans aucune arrière-pensée qu'il a peut-être quelque chose contre nous, non pour nous condamner, mais pour ce qui est de l'assurance présente. Quoi de plus précieux que cette pleine et parfaite assurance en Dieu qui nous fait compter sur Lui et sur l'activité présente de son amour pour nous? Ce n'est pas seulement une question du jour du jugement, mais il s'agit

des rapports actuels de l'âme avec Dieu et des voies de Dieu envers l'âme. «Bien-aimés, si notre coeur ne nous condamne pas, nous avons de l'assurance envers Dieu». Plus loin, au verset 14 du chapitre 5, il est dit: «Et c'est ici la confiance que nous avons en Lui, que si nous demandons quelque chose selon sa volonté, il nous écoute». Nous sommes amenés à un sentiment présent d'assurance envers Dieu, de manière à ce que nous attendons de Lui tout ce qui est bon. Un enfant qui marche dans la désobéissance ne peut pas avoir d'assurance envers son père: il peut savoir que son père l'aime, mais aussi, qu'il va le châtier. Mais quand le coeur ne reproche rien, l'enfant attend tout de l'amour de son père. Ainsi ici: «Quoi que nous demandions, nous le recevrons de Lui, parce que nous gardons ses commandements et que nous pratiquons les choses qui sont agréables devant Lui». Ceci n'a rien à faire avec notre acceptation devant Dieu; il s'agit de tous ces témoignages journaliers de l'amour du Père sur lesquels l'enfant apprend à compter. Combien peu d'âmes, hélas! connaissent cette bienheureuse confiance, cette assurance en Dieu. Et pourquoi? Parce qu'on a la fausse et fâcheuse pensée de placer l'acceptation de la part de Dieu et le pardon des péchés, au terme de la course chrétienne, au lieu que l'apôtre a commencé avec le pardon. «Je vous écris, enfants, parce que vos péchés vous sont pardonnés par son nom» (2: 12); et maintenant il parle de l'assurance du coeur envers Dieu. Nous trouvons la même vérité dans l'évangile du même apôtre: «Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole; et mon père l'aimera...» Ce n'est pas là la grâce qui sauve et dont il est question quand l'apôtre dit: «Nous l'aimons parce qu'il nous a aimés le premier», car ici nous lisons: «Celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et moi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui». On le voit, Jean parle ici de l'activité présente de cet amour pour Christ.

C'est un grand privilège que de pouvoir dire: Je n'ai qu'à demander à Dieu une chose qui est selon sa volonté, et je suis sûr de l'obtenir. Il m'aime avec une telle tendresse que je ne puis rien demander sans qu'il me réponde: J'ai besoin de force, il me la donne immédiatement; un obstacle quelconque embarrasse mon chemin, il l'ôte également. Je puis demander à mon père selon la chair quelque chose, et lui pourra être obligé de me dire qu'il ne *peut* me le donner, qu'il ne *peut* pas s'en occuper dans ce moment; mais il n'en est jamais ainsi avec Dieu. Nous ne pouvons rien demander à Dieu qui soit selon sa volonté, sans qu'il nous le donne. Dans le chemin de l'obéissance, j'ai toute la puissance de Dieu à ma disposition: je peux voir des montagnes devant moi, toute la puissance de Satan; — qu'importe? Si je marche dans le chemin de l'obéissance, «demandez tout ce que vous voudrez, et il vous sera fait!» J'ai une pleine assurance présente en Dieu; il n'est jamais trop occupé pour m'entendre; tout ce que nous pouvons rencontrer est à nous. «Quoi que ce soit que nous lui demandions, nous le recevons de Lui, parce que nous gardons ses commandements». Il s'agit ici du gouvernement direct de Dieu à l'égard de nos âmes. La question du bien et du mal s'élève entre nous et Dieu dans nos rapports avec Lui. Au point de vue de notre responsabilité comme hommes, nous étions perdus; maintenant nous sommes sauvés, et Dieu, dans ses voies, s'occupe de nous sur ce terrain, et il prend son plaisir à faire tout pour nous. L'apôtre ne dit pas que tout ce que nous voulons, nous le recevons, mais «quoi que nous demandions». Il s'agit de la volonté de la nouvelle nature qui est réellement l'obéissance. Dans ce chemin d'obéissance, Dieu exauçait

toujours Christ, car Christ était obéissant; et il nous exauce, nous; il nous place, dans cette vie de Christ, dans la même position que Christ.

«Et c'est ici son commandement que nous croyions au nom de son Fils Jésus Christ, et que nous nous aimions l'un l'autre selon qu'il nous en a donné le commandement. Et celui qui garde ses commandements demeure en Lui, et Lui en cet homme, et par ceci nous savons qu'il demeure en nous, savoir par l'Esprit qu'il nous a donné» (versets 23, 24). L'apôtre aborde ici un autre point de la plus grande importance. Nous n'avons pas seulement la vie divine, mais Dieu par son Esprit demeure en nous. Il y a puissance de communion, aussi bien que la vie. Dieu qui est amour, demeure avec nous; c'est plus que d'être simplement sauvé. Comme il est dit d'Israël: «Ils sauront que je suis l'Eternel leur Dieu, qui les ai tirés du pays d'Egypte, *pour habiter au milieu d'eux*», ainsi Dieu dit de nous: «Votre corps est le temple du Saint Esprit» (1 Corinthiens 6: 19). Christ fut l'homme obéissant, et Dieu demeurait en lui; et en celui qui maintenant est un homme obéissant, Dieu aussi demeure. Christ a dit: «Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai». En nous la chose est vraie seulement dérivativement par son Esprit, toutefois il demeure en nous. Dans l'homme obéissant, Dieu demeure, comme en Christ lui-même: «Et par ceci nous savons qu'il demeure en nous, savoir par l'Esprit qu'il nous a donné». La présence du Saint Esprit en nous nous donne la conscience que Dieu habite en nous. L'apôtre n'ajoute pas dans cette dernière partie du verset que nous demeurons en Lui; mais il établit seulement que l'effet de la présence du Saint Esprit était et est, que nous savons que Dieu demeure en nous.

Chapitre 4

Maintenant l'apôtre met les saints en garde contre les faux esprits (versets 1-6). Tout esprit n'est pas le Saint Esprit. Beaucoup de faux prophètes sont dans le monde; les saints doivent être sur leurs gardes. La question ici n'est pas de savoir si quelqu'un est converti, mais si celui qui parle, parle par l'Esprit de Dieu ou par un démon. La pierre de touche à cet égard, c'est la confession de Jésus venu en chair. Celui qui est dirigé par Dieu, confesse Jésus Christ *lui-même* ainsi venu, non pas seulement que Jésus Christ est venu. Confesser que Jésus Christ est venu, c'est reconnaître une vérité; confesser Jésus Christ *venu en chair*, c'est reconnaître la personne et la seigneurie de Jésus. Une fois que nous avons discerné un démon, il est important que nous le traitions comme un démon, autrement notre épée est brisée entre nos mains. Céder à des considérations humaines, user d'amabilité en de pareilles circonstances, nous laisse sans force contre Satan. Ce n'est pas avoir communion avec Dieu dans ses pensées quant à Satan. Combien la parole est précieuse en présence de tels dangers! Si nous savons la tenir ferme avec droiture et humilité, rien ne nous fera broncher. Dieu est fidèle, et il gardera le plus faible des siens. Mais en dehors de cette soumission à Dieu et à sa parole, quelle que soit du reste la beauté des sentiments d'un homme ou son intelligence, on tombe tôt ou tard sous la puissance de l'ennemi. Mais un autre point se présente ici: nous n'avons pas seulement la vie de Christ, mais Dieu demeure en nous, et nous en Dieu. Ceci a été pleinement manifesté en Christ; et plus nous y penserons, plus nous verrons que la vie que nous avons reçue et que

nous possédons, est une vie de dépendance. Notre Seigneur lui-même a dit: «L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu». C'est pourquoi nous voyons qu'il était un homme qui priait toujours, et qui s'appuyait sur son Père, parce que, quoiqu'il fût Dieu, il ne se prévalait jamais de sa divinité pour prendre une position fautive comme homme, mais il prit la position de dépendance. C'est là qu'il nous place, dans une position de dépendance, et par conséquent dans une position de puissance venant d'en haut. Ce n'est pas une question de sincérité, mais il s'agit de cette humilité qui est le sentiment de la dépendance et qui cherche dans un autre son secours et sa force.

Quel privilège et quel motif pour vivre saintement que cette habitation de Dieu en nous! Et si nous désirons glorifier Dieu, la présence de son Esprit est la puissance pour le faire. Dans quelle étroite communion avec lui, Dieu nous a introduits en nous pardonnant nos péchés, en nous sauvant et en nous donnant une vie dans laquelle nous marchons avec Lui! C'est une vie qui se déploie au milieu d'épreuves toujours nouvelles, mais dans laquelle nous l'avons Lui-même, par le Saint Esprit, comme puissance qui demeure en nous; et nous avons à veiller à cela aussi, à ce que cette vie des saints se développe selon Christ. L'expérience journalière entre en scène ici, et nous apprenons notre faiblesse, si nos yeux ne sont pas fixés sur Christ.

Le chapitre précédent se terminait par le grand fait du don du Saint Esprit. Au premier verset de celui-ci, l'apôtre abandonne ce sujet pour distinguer entre les esprits, non pas seulement pour discerner les hommes mauvais. L'action de Satan dans l'Eglise est infiniment plus étendue que nous ne pensons; et si nous ne l'envisageons pas ainsi, comme l'action de Satan, nous n'avons point de puissance contre elle. Si nous entrons en accommodement avec elle, nous ne pouvons pas avoir de puissance, parce que Dieu ne peut pas faire un compromis avec Satan.

Au verset 6, nous trouvons une autre chose: «Nous, nous sommes de Dieu; celui qui connaît Dieu nous écoute; celui qui n'est pas de Dieu ne nous écoute pas: à cela nous connaissons l'Esprit de vérité, et l'esprit d'erreur». La réception de l'enseignement des apôtres est l'une des preuves qu'on connaît Dieu. «Celui qui n'est pas de Dieu ne nous écoute pas». Une personne qui ne prête pas l'oreille aux Ecritures comme telles, n'est pas de Dieu.

Ayant introduit le fait additionnel du don du Saint Esprit, l'apôtre s'occupe maintenant de la troisième partie de notre sujet, savoir de l'amour des frères, et il montre l'élévation de la source d'où celui-ci procède. Ce n'est pas seulement une oblation, ou quelque chose qui est juste, mais la nature même de Dieu, — ce que Dieu est, comme Christ est la parfaite expression de la justice humaine. L'apôtre remonte à la nature de Dieu lui-même: «Bien-aimés, aimons-nous l'un l'autre, car l'amour est de Dieu». L'amour vient de Dieu; il a sa source en Dieu. Parce que nous sommes faits participants de la nature divine, nous pouvons dire que «quiconque pratique la justice est né de Lui». Ici je ne vais pas plus loin: c'est une vie de justice. Mais maintenant je dis: «Quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu». Ce n'est pas seulement un devoir que j'accomplis, mais il s'agit de la nature même que je possède. Si quelqu'un a cette nature, il a la nature de Dieu. Jean ne parle pas des simples affections naturelles; on les trouve aussi chez les animaux; mais ce qui occupe l'apôtre, c'est une

question relative à la nature divine. Le trait distinctif de l'amour divin, c'est qu'il est avant tout, quand nous étions encore pécheurs. Il est haut élevé au-dessus du mal: «là où le péché abondait, la grâce a surabondé». «Celui qui aime connaît Dieu»; c'est beaucoup dire! Parce que je suis un homme, je sais ce qu'est un homme. Un animal ne peut pas dire ce que je suis, parce qu'il n'a pas ma nature. Dans ce sens-là, quand nous aimons, nous avons la nature de Dieu, nous savons ce que Dieu est. Nous pouvons avoir beaucoup de choses à apprendre, mais toutefois, nous avons été faits participants de Sa nature, et nous savons par conséquent ce qu'est cette nature. «Quiconque aime est né de Dieu et, connaît Dieu». Si cette nouvelle nature est en moi, je jouis de ce qu'elle est, j'ai une nature capable d'en jouir. Toute nature jouit de ce qui va à cette nature. Si nous avons la nature divine, nous jouissons de Dieu; nous le connaissons en jouissant de ce qui appartient à notre nature.

«Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour». Si je n'aime pas, je ne connais pas Dieu, parce que c'est là ce que Dieu est. Je connais Dieu: c'est là une vérité d'une immense importance, relativement aux saints. Je possède la nature qui jouit de Dieu; et voilà ce que sera la jouissance éternelle.

«En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique au monde, afin que nous vivions par Lui». L'apôtre porte nos regards en dehors de nous-mêmes, pour trouver les preuves de cet amour. Il ne regarde pas au-dedans comme font tant d'autres: «En ceci est l'amour, — non en ce que nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aima» (verset 10). Si je veux connaître l'amour divin, l'amour de Dieu, je ne regarde pas au-dedans de moi, parce que: «En ceci est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que Lui nous aima et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés». Il y a une autre chose ici qui montre la perfection de cet amour, c'est qu'il n'avait pas de motif. L'amour est ce que Dieu était. «Si nous aimons ceux qui nous aiment, quelle récompense en avons-nous?» La manifestation de cet amour a un double caractère ici: en premier lieu, Dieu envoie son Fils pour être la propitiation pour nos péchés. Dieu nous aima quand nous étions coupables et souillés: «Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique...» L'amour de Dieu pour nous est ainsi démontré, quand il n'y avait absolument rien en nous à présenter à Dieu, quand, en nous, il n'y avait pas un mouvement vers Dieu; — mais il y en avait en Dieu pour nous. Envisagés comme hommes nés d'Adam, nous n'avions point de vie spirituelle. C'est pourquoi cet amour est un amour parfait; rien en nous ne le motive, et c'est pourquoi il est parfait en soi; et il s'exerce envers nous, selon nos besoins. Ici, nous avons la preuve de cet amour.

«Bien-aimés, si Dieu nous aima ainsi, nous aussi nous devons nous aimer l'un l'autre» (verset 11). Quelle conclusion pratique pour nous! Puisque Dieu m'a tant aimé, ne dois-je pas aimer les frères? Me laisserai-je arrêter par ce qu'il peut y avoir chez eux de désagréable ou de peu avenant, puisque Dieu m'aima quand j'étais haïssable?

En second lieu, Dieu lui-même est présent. Je ne suis pas seulement devenu participant de la nature divine, mais Dieu lui-même est présent d'une manière très remarquable: «Personne ne vit jamais Dieu». Comment puis-je connaître et aimer un être que je n'ai jamais

vu? «Si nous nous aimons l'un l'autre, Dieu demeure en nous et son amour est consommé en nous» (verset 12). L'apôtre Paul exprime la même pensée d'une manière différente: «L'amour de Dieu a été versé dans nos coeurs» (Romains 5: 5). Mais qu'est-ce qui rend la déclaration de l'apôtre si remarquable ici? Au premier chapitre de l'évangile de Jean, nous lisons: «Personne ne vit jamais Dieu». Comment, encore une fois, puis-je connaître et aimer quelqu'un que je n'ai jamais vu? «Le Fils unique qui est au sein du Père, lui, l'a fait connaître», c'est-à-dire que l'évangile de Jean, qui place Christ devant nous, nous dit: Vous n'avez pas vu Dieu; et pourtant vous l'avez vu, parce que Celui qui était les délices du Père, — qui est dans le sein du Père, — l'objet le plus immédiat de ses délices — *lui* l'a fait connaître. Ainsi je connais Dieu. Christ me l'a fait connaître. Mais c'est là la réponse à la difficulté: «personne ne vit jamais Dieu». Ici dans l'épître, l'apôtre dit: «Personne ne vit jamais Dieu; si nous nous aimons l'un l'autre, Dieu demeure en nous, et son amour est consommé en nous». Ce qui est révélé en Christ est introduit directement dans nos coeurs, parce que le Saint Esprit est en nous. Lorsque Christ était dans le monde, lui, le Fils, il chassait les démons et faisait de grands miracles. En même temps il disait: «Le Père qui demeure en moi, c'est lui qui fait les oeuvres» (Jean 14: 10). Maintenant, par l'Esprit, il dit: «Nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui»; il fait de l'habitation de Dieu en nous, la réponse à cette difficulté que nous n'avons pas vu Dieu, comme la présence de Christ dans le monde était la réponse à la même difficulté que personne ne vit jamais Dieu. Nous ayant lavés dans le sang de l'Agneau, Dieu vient et demeure en nous. Nous connaissons Dieu de cette manière: «Si nous nous aimons l'un l'autre, Dieu demeure en nous et son amour est consommé en nous». Ce n'est pas seulement que la nature de Dieu est là; mais *Dieu* est là. C'est de cette manière que nous avons le sentiment que nous demeurons en Dieu, savoir par ceci que, comme Dieu demeure en nous et qu'il est infini, nous avons conscience que nous demeurons en Dieu. Il est notre demeure: nous demeurons en Lui; il est le lien de notre habitation. C'est la présence du Saint Esprit qui nous donne le sentiment, de la présence de Dieu en nous.

Mais l'apôtre en revient au côté, objectif de la vérité: «Et nous, nous avons vu et nous témoignons que le Père a envoyé le Fils pour être le Sauveur du monde». J'ai Dieu au-dedans de moi, et j'ai la connaissance de cet amour. Comment me l'a-t-il démontré? Il a envoyé le Fils pour être le Sauveur du monde. La preuve de l'amour, c'est ce qui a été fait sans moi — rien, absolument, en moi. Mais quelqu'un dit peut-être: je n'en suis pas là encore. — Dans ce cas, vous n'avez rien du tout! Si vous dites: Ce dont vous parlez est trop haut, trop glorieux pour moi, et je ne puis parler de Dieu, comme habitant en moi, — je réponds: Vous n'êtes pas chrétien du tout; «car quiconque confessera que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui et lui en Dieu» (verset 15). L'apôtre parle du précieux sentiment de l'habitation de Dieu en nous comme de notre portion, mais il déclare ensuite que c'est une chose vraie de tout chrétien; c'est pourquoi si je n'en jouis pas, cela tient à la présence de quelque obstacle. Si nous avons dans notre maison quelque grand personnage et que nous ne nous en missions pas en souci, l'honneur et le privilège de posséder un tel hôte seraient perdus pour nous; et nous pouvons marcher de telle manière que nous n'avons nul sentiment de la présence de Dieu en nous, suivant ainsi un train de vie sans communication avec le Dieu qui demeure en

nous. Le chrétien a reçu de Dieu une vie qui vit avec Dieu. C'est pourquoi l'apôtre, après avoir parlé de cette vie, dit: «Nous avons connu et cru l'amour que Dieu a pour nous. Dieu est amour, et celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu, et Dieu en lui» (verset 16). C'est là le caractère sous lequel il nous présente un chrétien: «Nous avons connu et cru l'amour que Dieu a pour nous». Il n'y a point d'incertitude: «Dieu est amour, et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu en lui». L'amour est la nature même de Dieu.

L'apôtre poursuit maintenant son sujet. Nous avons vu l'amour manifesté quand nous étions encore pécheurs, quand nous étions coupables, et que nous étions morts. C'est le point de départ pour nous. Nous étions spirituellement morts; il n'y avait pas dans nos coeurs un seul mouvement vers Dieu; — et alors Dieu nous aima. Mais nous avions une vie naturelle qui venait d'Adam, et nous, étions coupables par conséquent; — et alors Dieu envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés. Ensuite Dieu vient demeurer en nous, et nous en Lui: nous jouissons de cette précieuse communion par le fait de sa présence dans nos coeurs. Et puis l'apôtre parle d'une troisième chose, au verset 17: «En ceci est consommé l'amour avec nous, afin que nous ayons toute assurance au jour du jugement, — c'est que comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde» (verset 17). Maintenant ce n'est plus seulement que Dieu m'a aimé quand je n'étais qu'un pécheur, et que je jouis de Lui, ayant communion avec Lui; mais toute crainte pour l'avenir est absolument ôtée. Dieu me donne une parfaite assurance pour le jour du jugement, ce qui est une autre chose, L'amour amena Christ dans le monde pour des pécheurs tels que nous; mais il y a le jour du jugement. Quand je pense à l'amour, je suis tout heureux; mais quand je pense au jugement, ma conscience n'est pas entièrement à l'aise. Mon coeur peut avoir goûté l'amour, mais ma conscience n'étant pas parfaitement purifiée, quand je pense au jugement je ne suis pas tout à fait heureux. C'est à cela que Dieu a pourvu ici: «Comme il est, Lui, nous sommes noirs aussi dans ce monde» (verset 17). L'amour a été *manifesté* en nous visitant quand nous étions encore pécheurs; nous en *jouissons* dans la communion avec Dieu; mais il est *consommé* en ceci, c'est que je suis en Christ, et qu'il faudrait que Christ se condamnât lui-même au jour du jugement s'il me condamnait moi, parce que comme il est, Lui, je suis moi aussi dans ce monde. Je serai déjà glorifié avant de paraître devant le tribunal; le Seigneur aura changé ce corps vil et l'aura rendu conforme au corps de sa gloire. Quand j'arrive devant le tribunal, je me trouve dans ce corps changé et glorifié: je suis semblable à mon juge. S'il est ma justice, tel qu'il est, je suis cela maintenant, parce que je suis son ouvrage et que l'oeuvre de Christ est achevée, et que Christ paraît pour moi dans le ciel. Quoique j'aie toutes sortes d'exercices de coeur et que je sois éprouvé de toutes sortes de manières, néanmoins, «comme il est, Lui, je suis moi aussi dans ce monde». En ceci est «consommé» l'amour. Dieu lui-même ne peut rien faire de plus glorieux que de me rendre semblable à Christ dans sa présence. Il met fin au jugement, pratiquement comme objet de crainte, parce que je suis la même chose que mon juge: il juge par sa justice, et cette justice est ma justice. Je suis cela, «la justice de Dieu en lui». Je suis uni à Lui et, dans ce sens, comme Lui-même. En ceci l'amour est consommé, afin que j'aie toute assurance au jour du jugement. L'amour a été manifesté, et je suis malheureux si mon coeur ne répond pas à cet amour. Je n'ai pas toute assurance au jour du jugement, car il y a un

jugement, et pour que l'amour soit consommé dans mon coeur, il faut qu'il n'y ait pas de crainte au jour du jugement et que j'aie toute assurance dans ce jour; et cette assurance m'est donnée en ce que comme Christ est, moi aussi je suis. Je suis maintenant comme Lui est, non pas que je sois déjà dans la gloire, mais comme ayant Christ pour ma vie et comme étant uni à Lui. — L'apôtre tire maintenant immédiatement la conclusion: «Il n'y a pas de crainte dans l'amour, mais l'amour parfait chasse la crainte» (verset 18). Toute crainte a disparu. Si je crains mon père, je ne puis pas jouir de son amour, je serai tourmenté mais l'amour chasse la crainte. Je n'ai rien à craindre si Dieu m'aime parfaitement et ne fait rien que m'aimer. C'est là ce que le Seigneur exprime quand il dit: «Je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux»; comme il dit ailleurs: «Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix», la même paix qu'il avait lui-même, il nous l'a donnée. Il ne craignait pas son Père; il avait une paix et une joie ineffables. Eh bien! comme il est, Lui, nous sommes nous aussi dans ce monde. — Ensuite vient la conséquence de la connaissance de cet amour: «Nous l'aimons parce qu'il nous a aimés le premier». — Nous l'aimons; tel est le fruit et la conséquence de son amour dans nos coeurs. Tout cet amour qu'il a manifesté envers nous a été en nous, et est consommé avec nous. «Nous l'aimons parce qu'il nous a aimés le premier». Le coeur revient en arrière avec actions de grâces et amour envers Lui.

Mais maintenant, comme tout le long de cette épître, l'apôtre introduit comme une espèce de contre-épreuve. «Si quelqu'un dit: J'aime Dieu, et qu'il hâisse son frère, il est menteur; car celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas?» (verset 20). Si son image dans les saints n'éveille et n'attire aucune affection, vous ne l'aimez pas réellement. Vous pouvez *dire* que vous l'aimez, mais ce que vous dites n'est pas vrai. Nous trouvons tout le long de cette épître ces sortes de contre-épreuves. — Une autre chose est digne de notre attention ici: l'amour lui-même ne sort pas du lieu de la dépendance, dans son exercice. «Et nous avons ce commandement de sa part, c'est que celui qui aime Dieu, aime aussi son frère». Quelque béni que soit le travail de la nature divine en nous, il prend toujours la forme de l'obéissance. Il en a été ainsi, même de Christ. Quand il parle de sa mort, où toute sa perfection a été mise pleinement en évidence il dit: «Le chef du monde vient, et il n'a rien en moi; mais afin que le monde connaisse que j'aime le Père, et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais» (Jean 14: 30, 31). Il avait reçu le commandement, et en même temps c'était l'amour. Ainsi l'amour nous fait servir et aimer les frères, et en même temps, c'est l'obéissance. Tout ce qui n'est pas obéissance, n'est pas Christ. Ce que nous faisons n'est pas un commandement qui est contraire à notre nature, parce que nous trouvons notre plaisir à faire ce que Dieu commande; toutefois c'est l'obéissance, quoique ce soit l'obéissance d'une nature heureuse qui trouve sa joie à obéir, et cela parce que Dieu demeure en nous et se révèle Lui-même de cette manière-là, dans cette nature, à nos âmes.

La position du chrétien, sa condition actuelle au point de vue de ses rapports avec Dieu, nous est présentée ainsi d'une manière bien glorieuse. Ce n'est pas seulement que le Saint Esprit demeure en nous comme puissance (*cela* serait une preuve de la présence du Saint Esprit, c'est-à-dire de Dieu en nous, mais ne serait pas une démonstration que nous sommes

en Dieu); mais Dieu est amour, et celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu, et Dieu en lui.

En présence des jouissances et des privilèges qui nous sont présentés ici comme notre part, quelles pauvres créatures sommes-nous de ne pas savoir davantage réaliser Dieu, et jouir de lui! L'écriture nous dit que «l'âme des diligents sera engraisée» (Proverbes 13: 4).

Chapitre 5

L'apôtre nous fournit dans ce chapitre une espèce de résumé qui nous dit qui sont ceux auxquels il écrit; — non pas *ce* qu'ils sont, mais *qui* ils sont, et ce à quoi ils participent. Il avait parlé de l'amour des frères, par exemple, dans un chapitre précédent; maintenant vient la question: Qui est mon prochain, et qui est mon frère? «Quiconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu; et quiconque aime celui qui a engendré, aime aussi celui qui est engendré de lui». Il ne s'agit pas ici d'une pierre de touche, spirituelle ou morale, qui nous montre si l'amour est réel, mais nous apprenons *qui* sont ces enfants de Dieu, et puis: «Quiconque aime celui qui a engendré, aime aussi celui qui est engendré de lui». Si le sentiment qui m'anime est vraiment cet amour divin, j'aimerai celui qui est engendré de Dieu; pour l'amour du Père, j'aimerai *tous* les enfants, et c'est à ce point de vue que l'apôtre parle. Ensuite, au second verset, il introduit une contre-épreuve qui démontre si l'amour est réel. Je sais que j'aime Dieu par ceci: c'est quand j'aime les enfants de Dieu; mais je sais que je les aime réellement, si j'aime Dieu et que je garde ses commandements (verset 2). Si je les aime comme ses enfants, je l'aimerai Lui-même. Je l'ai déjà dit, nous retrouvons constamment tout le long de cette épître, des oppositions, des preuves et des contre-épreuves qui sont du plus grand profit. Ainsi, si l'Esprit est le Saint Esprit, il est aussi l'Esprit de vérité; les deux expressions se complètent, et maintiennent intacte la vérité. Il peut sembler que j'aime beaucoup les enfants de Dieu, tandis que je suis rempli seulement d'un esprit de parti; mais si j'aime Dieu, j'aime tous les siens pour l'amour de son nom. Autrement il est très facile que je sois animé seulement de sentiments naturels: — en introduisant Dieu, j'introduis *tous* les frères. C'est pourquoi Pierre nous dit de joindre à l'affection fraternelle, l'amour (2 Pierre 1: 7). «Par ceci, nous savons que nous aimons les enfants de Dieu, c'est quand nous aimons Dieu et que nous gardons ses commandements». Si j'aime les enfants de Dieu comme enfants de Dieu, c'est parce que je l'aime, Lui, qui les a engendrés. Je les aime ainsi tous, parce que j'introduis Dieu. C'est pourquoi c'est une question d'obéissance: «Car c'est ici l'amour de Dieu que nous gardons ses commandements, et ses commandements ne sont pas pénibles» (verset 3). La grande difficulté, c'est le monde; «mais tout ce qui est né de Dieu est victorieux du monde; et c'est ici la victoire qui a vaincu le monde, savoir notre foi» (verset 4). Nous avons reçu une nature qui appartient à un ordre de choses qui n'est du monde en aucune manière: «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde»; «vous êtes d'en bas, moi je suis d'en haut». Ce monde, comme système, est du diable, non point de Dieu. Tout ce qui est dans le monde: la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie, n'est pas du Père, mais du monde» (2: 16). Le Père est le chef, la source et la bénédiction d'un grand

système, auquel le monde est absolument opposé, en sorte que quand le Fils vint dans le monde, le monde le rejeta; et le monde, ainsi éprouvé, a été placé par ce fait en complet antagonisme avec le Père. Nous trouvons toujours que la chair est opposée à l'Esprit, le monde opposé au Père, et le diable opposé au Fils. Tout ce qui est né de Dieu, est victorieux du monde; c'est la vérité qui sanctifie. La difficulté c'est le monde; nous regardons aux choses qui se voient, et non à celles qui ne se voient pas; c'est pourquoi nous sommes faibles. La victoire qui a vaincu le monde, c'est notre foi: — nous n'avons pas seulement reçu une nature nouvelle; mais, comme créatures, nous avons besoin d'un objet pour cette nature, il nous faut quelque chose. C'est pourquoi l'apôtre ajoute: «Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu?» Celui qui croit est occupé de quelque chose. Quand je découvre que Celui que le monde a couvert de son mépris et qu'il a crucifié, est le Fils de Dieu, je sais ce que vaut le monde; c'est pourquoi quand ma foi est fixée sur Jésus, le rejeté et le méprisé du monde, le Fils de Dieu, j'en ai fini avec le monde, je l'ai vaincu comme ennemi.

L'apôtre nous dit ici brièvement qui sont ces saints: «Ils sont nés de Dieu», ils sont une classe de gens qui sont à Dieu comme étant vivants; ils vivent dans un monde autre que celui-ci, et qui est au Père. Jean parle ensuite de l'esprit et de la puissance dans lesquels Christ est venu, de ce par quoi nous sommes mis en rapport avec cette scène de bénédiction qui est du Père, et liés à elle. «C'est Lui qui est venu par l'eau et par le sang, Jésus le Christ, non seulement dans la puissance de l'eau, mais dans la puissance de l'eau et du sang» (verset 6). Nous sommes ramenés ainsi à un principe très vital, que nous avons trouvé tout le long de cette épître: Si Christ était venu par l'eau seulement, Jean-Baptiste aussi vint par l'eau: la Parole de Dieu étant appliquée à l'homme comme enfant d'Adam, ne pouvait pas le purifier. Christ venant dans le monde par l'eau, mettait l'homme à l'épreuve, et l'homme fut démontré ennemi de Dieu, et par conséquent absolument incapable de relèvement. Il fallait que l'homme fut racheté, et il s'agissait de rédemption, non de réparation, — de sang aussi bien que d'eau, et de ce grand fait, que la vie était dans le Fils, — non dans le premier Adam, mais dans le second. «C'est Lui qui est venu par l'eau et par le sang». Il y a une purification, mais elle est l'effet de la rédemption sur la nouvelle vie; elle vint du côté percé d'un Christ mort (voyez Jean 19: 34). Un Christ vivant, venant dans le monde, se présente à l'homme pour voir si un lien quelconque pourrait être formé entre Dieu et l'homme. Nous savons le résultat de l'épreuve: l'homme fut finalement condamné, et la mort est introduite. Il en fut toujours ainsi. Il n'y a pas de vie en nous. — «Si vous ne croyez pas que c'est moi, vous mourrez dans vos péchés» (Jean 8: 24). Telle est la raison pour laquelle le Seigneur dit qu'il faut que nous mangions sa chair et que nous buvions son sang (Jean 6). Si vous ne recevez pas Christ comme un Christ mort, vous n'avez rien; car la purification sortit du côté d'un Christ mort. C'est la mort à la chose ancienne; et une vie absolument nouvelle est introduite. Puis vient une autre vérité infiniment précieuse: nous avons un Christ mort, qui est vivant maintenant à toujours, et puis nous avons le Saint Esprit demeurant en nous; mais nous avons ce privilège, comme appartenant à un monde nouveau: «Il y en a trois qui rendent témoignage: l'Esprit, l'eau et le sang» (verset 7). Nous avons la purification, le Saint Esprit rendant témoignage; puis l'eau, la

puissance purifiante; enfin le sang, la puissance expiatrice; ces trois sont d'accord pour un même témoignage. Dieu ne purifie pas la vieille nature, mais il donne une nature nouvelle. «Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils». Ce n'est pas une amélioration du vieil Adam, mais le don du nouvel Adam: «Celui qui a le Fils a la vie; celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie». Le vieil Adam n'a pas la vie, il est rejeté; et il n'y aura pas deux Adam dans le ciel, mais le Fils, et ceux qui ont la vie dans le Fils, Dieu commença cette oeuvre à la chute, mais ne l'a pleinement manifestée qu'après la résurrection.

Il y a un autre point qui se rattache à celui-ci, savoir la *connaissance* de cette grande vérité. «Celui qui croit au Fils de Dieu, a le témoignage au-dedans de lui-même», parce que nous possédons Christ, par l'Esprit de Christ en nous. C'est pourquoi je sais que j'ai la vie éternelle, — que je suis un enfant de Dieu. Nous savons, nous avons la conscience et la bienheureuse assurance, que l'oeuvre a été accomplie, que le sang a été versé, et de plus, nous crions «Abba, Père», par l'Esprit qui demeure en nous. «Celui qui croit au Fils de Dieu, a le témoignage au-dedans de lui-même». Il a trouvé et il possède la chose: il a Christ en un mot.

Le péché de l'incrédule n'est pas qu'il n'a pas trouvé cela, mais qu'il fait Dieu menteur. Dieu a rendu un témoignage suffisant au sujet de son Fils; et «celui qui ne croit pas Dieu, l'a fait menteur» (verset 10). C'est pourquoi celui qui rejette l'évangile, rejette le témoignage de Dieu au sujet de son Fils. Le témoignage était suffisant. La Parole de Dieu nous parle de plusieurs qui crurent en Son nom, mais ils ne furent pas victorieux du monde, parce qu'il n'y avait pas chez eux de vraie foi, et Jésus ne se fiait pas à eux (Jean 2: 23-25).

«Et c'est ici le témoignage, que Dieu nous a donné la vie éternelle et cette vie est dans son Fils». Il est de la plus grande importance de bien comprendre que la vie nouvelle n'est pas un «*raccommodage*» de notre ancienne nature, mais le don que Dieu nous fait d'une nature nouvelle que nous n'avions pas auparavant, et cela, en recevant Christ comme notre vie. Et tout le reste est accompli. L'Esprit est le Saint Esprit présent dans le monde. L'eau, aussi bien que le sang, coula du côté d'un Christ mort (Jean 19: 34). L'eau purifie ce qui existe déjà; l'eau, c'est le lavage par la Parole, mais non sans la puissance du Saint Esprit; c'est l'application de la Parole par le Saint Esprit. Mais à côté de cela, l'eau donne l'idée du lavage par la Parole, c'est pourquoi Jean parle d'être né d'eau et de l'Esprit.

Une chose reste encore, savoir la confiance présente que nous avons en Dieu. «Je vous ai écrit ces choses, afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle. vous qui croyez au nom du Fils de Dieu» (verset 13); et puis, vient la confiance journalière: «Et c'est ici la confiance que nous avons en Lui, que si nous demandons quelque chose selon sa volonté, Il nous écoute» (verset 14). Nous sommes réellement réconciliés avec Dieu. Nous ne sommes pas dans une condition incertaine vis-à-vis de Lui; mais nous le connaissons, et nous avons de libres rapports avec Lui; nous avons confiance en Lui, une confiance présente, ce qui est autre chose que le simple fait que nous avons été sauvés. «Et si nous savons qu'il nous écoute, quoi que ce soit que nous demandions, nous savons que nous avons les choses que nous lui avons demandées».

Nous avons un autre privilège encore, celui de pouvoir intercéder pour d'autres, et ici l'apôtre nous fait jeter en même temps un coup d'oeil sur les voies de Dieu, en gouvernement envers un homme sauvé. «Si quelqu'un voit son frère pécher d'un péché qui ne soit pas à la mort, il demandera pour lui; et il lui donnera la vie, savoir à ceux qui ne pèchent pas à la mort. Il y a un péché à la mort: pour ce péché là, je ne dis pas qu'il demande. Toute iniquité est péché, et il y a tel péché qui n'est pas à la mort» (versets 16, 17). Ananias et Sapphira avaient péché à la mort. Il y a un gouvernement constant de Dieu, dans ses voies envers ses enfants, qui amène la discipline, si le péché n'a pas ce caractère de péché à la mort (car le péché peut aller jusque-là). Plus d'une maladie a sa source là et est une discipline de Dieu sous une forme ou une autre, une discipline positive qui, si le coeur l'acceptait réellement de la part de Dieu, serait pour le bien de ceux qui sont ainsi exercés. La discipline ne nous est pas toujours dispensée pour des fautes positives. Nous lisons dans Job chapitre 33, versets 18, 19: «Il garantit sa vie de la fosse, et son âme de l'épée; l'homme est aussi châtié par des douleurs dans son lit, et tous ses os sont brisés»; — et cela, comme nous lisons à partir du verset 17, «afin de détourner l'homme d'une action et de le préserver d'orgueil». Puis, au chapitre 36, verset 9, il s'agit de châtiement pour des choses positives: «Alors il leur montre ce qu'ils ont fait, et il leur fait connaître que leurs péchés se sont augmentés; il ouvre aussi leur oreille à la discipline, et leur dit qu'ils se détournent de l'iniquité». Il y a là une discipline positive de Dieu. Mais ici, dans notre épître, l'apôtre ne dit pas seulement qu'il y ait une pareille discipline, et que s'il y avait un interprète, un entre mille qui manifestât à l'homme son devoir, il aurait pitié de lui, disant; «Garantis-le, afin qu'il ne descende pas dans la fosse» (Job 33: 23); mais que maintenant, comme chrétiens, nous pouvons être nous-même, chacun un messager ou interprète. Le chrétien a le privilège de pouvoir intercéder; et en marchant avec Dieu, il a cette liberté d'accès auprès de Lui, pour être écouté, quoi que ce soit qu'il demande. Si donc vous voyez un frère pécher, et tomber sous la discipline de Dieu, vous allez à Dieu pour être cet interprète, «un entre mille», pour lui. Il s'agit ici de discipline et de châtiement pour le péché; et si nous savons intercéder, comme nous en avons le privilège et y sommes invités, celui qui est tombé sous la discipline sera relevé. Pour cela, il faut que nous marchions avec Dieu, afin que nous soyons capables d'être cet «interprète».

«Nous savons que quiconque est né de Dieu ne pèche pas» (verset 18). Il vit selon la chair, celui qui cède au péché. La nouvelle nature ne pèche pas; si quelqu'un pèche, en quelque manière que ce soit, cela vient nécessairement de ce qu'il agit dans la chair. Si nous marchons par l'Esprit, Satan n'a aucune puissance quelconque sur nous: «Celui qui est né de Dieu se conserve lui-même, et le méchant ne le touche pas».

«Nous savons que nous sommes de Dieu, et que le monde entier gît dans le méchant» (verset 19). L'apôtre résume tout dans ces deux sentences: «Le monde entier gît dans le méchant»; et: «Nous sommes de Dieu». Nous voyons obscurément des choses qui sont bien simples souvent, parce que nous voudrions sauver quelque parcelle du monde. Mais «nous savons que le Fils de Dieu est venu; et Il nous a donné une intelligence afin que nous connaissions le Véritable et nous sommes dans le Véritable, savoir dans son Fils Jésus Christ»

(verset 20). Dieu étant révélé en Christ, et nous étant en Christ, nous avons notre place dans une scène qui est complètement en dehors du monde.

La Parole nous fournit ici en passant un témoignage remarquable de la divinité du Seigneur Jésus Christ. «Nous sommes dans le Véritable, dit l'apôtre, savoir dans son Fils Jésus Christ: Lui est le Dieu véritable et la vie éternelle». Quelle consolation pour nous! Quand j'ai trouvé Christ, j'ai trouvé Dieu! Je l'ai trouvé, je le connais, je sais ce qu'il est pour moi: «Celui qui a le Fils, a aussi le Père».

Pensées sur Ephésiens 6: 10-20

ME 1875 page 12

Il peut paraître étrange, à première vue, que l'Esprit de Dieu nous occupe tout particulièrement de la lutte, dans une épître où nous trouvons la plus riche révélation des privilèges qui nous appartiennent comme saints, et spécialement la relation avec le Père et celle de l'Épouse. Pourquoi parler ici d'armure? Mais c'est précisément là où elle est nécessaire, qu'il y a une place aussi privilégiée. Nous n'entrons jamais dans la lutte avant de réaliser nos *privilèges*. Ce n'est pas ici, remarquez-le bien, la lutte entre la chair et l'esprit, mais la lutte dans les lieux célestes contre la puissance spirituelle de méchanceté qui s'y trouve: ce n'est pas le même combat que dans l'épître aux Galates où il s'agit de la chair convoitant contre l'esprit ([Galates 5](#)). L'épître aux Ephésiens nous place dans la nouvelle création, dont Christ monté en haut est le chef, lui qui a emmené captive la captivité, et nous a si complètement délivrés de la main de Satan qu'il peut faire de nous des vaisseaux de sa gloire dans ce monde: c'est là ce qui nous place dans la lutte. Si nous avons saisi et que nous tenions ferme cette place, qui nous appartient dans le Christ Jésus, il faut faire notre compte que nous serons engagés dans un combat particulier. Nous ne pouvons passer le Jourdain sans trouver le Cananéen et le Phérézien dans le pays. Le désert met le cœur à l'épreuve, mais le désert n'est pas Canaan. En Canaan, il ne s'agit pas des exercices du désert, mais de lutte, non contre la chair et le sang, mais contre la puissance spirituelle de méchanceté dans les lieux célestes.

Nous nous sommes occupés ailleurs de notre mort et de notre résurrection avec Christ, de notre position dans les lieux célestes en Lui, et nous avons pu voir le prix de cette vérité qu'il est si important de saisir clairement. Cette position glorieuse est la part de tout chrétien, mais beaucoup ne la réalisent pas: ils ont besoin qu'on leur parle du sang sur le linteau des portes, plutôt que du passage de la mer Rouge, figure de la mort et de la résurrection du Seigneur Jésus qui nous a entièrement délivrés de l'Égypte.

La question tout entière du péché a été vidée à la croix. Comme l'homme fut chassé du premier paradis, parce que le péché était consommé, l'homme est introduit dans le second paradis, parce que la justice a été accomplie et que la question du péché a été vidée par Christ, assis maintenant à la droite de Dieu dans la gloire. Entre Dieu et les saints il ne reste pas un atome de la question du péché; mais les saints passent par des exercices de cœur; tout en eux est mis à l'épreuve dans le désert. Alors vient le Jourdain: les saints passent par la mort, et ressuscitent; ils entrent dans le pays de Canaan, et mangent «du blé du pays». C'est en figure ce que l'apôtre exprime au commencement de notre épître par ces mots: «Bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ», nous présentant ainsi la place qui nous appartient en esprit maintenant, et qui sera réalisée bientôt. L'épître tout entière porte ce caractère d'un bout à l'autre; elle nous voit en haut, dans les lieux célestes, selon les droits que nous avons à cette place; mais d'abord nous trouvons les Cananéens dans le pays.

Nous sommes sûrs de notre place en Christ, mais ces ennemis de Christ ne sont pas encore mis sous ses pieds, et le fait même que nous sommes assis en lui dans les lieux célestes nous place dans une position de lutte avec ces ennemis spirituels. Quand on parle du Jourdain comme étant la mort, et de Canaan comme étant le ciel, on oublie que le combat caractérise Canaan. Dès que Josué entre dans le pays, un homme vient le rencontrer comme chef de l'armée de Jéhovah avec son épée nue à la main. L'armée de Jéhovah est un peuple racheté, un peuple si complètement serviteur de Jéhovah, que Jéhovah se sert de lui pour exécuter ses jugements contre ses ennemis. Comment Israël pouvait-il livrer les batailles du Seigneur contre la chair? Si Dieu se sert d'un peuple, il faut que celui-ci soit mort quant à la chair. Paul ne se tenait pas simplement lui-même pour mort, mais, quand il s'agissait du service, il portait toujours partout dans le corps la mort de Jésus (voyez 2 Corinthiens 4: 7 et suivants...). Il tenait complètement sous ses pieds tout ce qui était de Paul, en sorte que, pour lui, vivre c'était Christ, et rien de ce qui était de Paul n'apparaissait. «Nous qui vivons, nous sommes toujours livrés à la mort, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre chair mortelle...» Qu'est-ce qu'un homme mort et ressuscité a de commun avec le monde? Aussitôt que le Jourdain est franchi et que nous sommes non seulement morts et ressuscités, mais circoncis, ayant dépouillé le corps de la chair, mortifiant la chair, alors nous mangeons du blé du pays, l'opprobre d'Egypte étant roulé de dessus nous. Nous ne trouvons jamais la circoncision dans le désert. Qu'avons-nous à faire avec ce monde, comme morts et ressuscités avec Christ? Sans doute nous avons à traverser le désert pour atteindre la gloire, mais, étant un avec Christ dans le ciel, nous sommes les témoins et le témoignage de ce qu'un Christ céleste est dans le monde qui le rejette. Et, si vous savez tenir cette place, pensez-vous que Satan vous laissera tranquille? L'incrédulité, la superstition, la mondanité, — Satan en fait des instruments par lesquels il cherche à s'emparer des âmes. Les artifices de Satan sont des choses qui embarrassent et déconcertent, des «villes closes et fort grandes», — de grandes formes de piété sans la puissance, telles que nous les voyons de nos jours. C'est pourquoi nous sommes exhortés à revêtir l'armure complète de Dieu, afin que nous puissions tenir ferme contre les artifices du diable, et combattre contre la puissance spirituelle de méchanceté. Nous ne vaincrons pas par notre propre force, et nous avons à apprendre *quelle* est cette armure, dont nous avons besoin d'être revêtus.

«Tenez donc fermes, ayant ceint vos reins de la vérité». Les reins ceints de la vérité viennent les premiers: la soumission à la Parole marque l'état de notre âme; c'est pourquoi elle a ici la première place. Il ne peut y avoir aucune activité divine jusqu'à ce que «les reins» soient «ceints». Selon une figure usitée dans l'Orient où l'on ceint les longs vêtements qu'on porte, pour ne pas être entravé dans sa marche, l'âme est préparée et mise en ordre par la puissance de la vérité quand celle-ci lui est appliquée: les pensées, les intentions et les propos du coeur sont éprouvés par elle. Le Seigneur a dit: «Sanctifie-les par la vérité, ta parole est la vérité» (Jean 17: 17). Nous avons dans cette parole toutes les pensées de Dieu qui peuvent juger l'homme et lui apporter la bénédiction; et Christ en est le centre. Il était la lumière dans le monde; il mettait en évidence toutes les ténèbres qui le remplissaient, et il appliquait la vérité à tout ce qui s'y trouvait. Il manifestait tout ce qui est divin et céleste dans un homme,

en contraste avec tout ce qu'il y avait dans les hommes. Les hommes tiennent le monde pour un lieu de délices, mais Satan est le prince du monde: on ne le croit pas, mais il s'est montré tel en amenant tous les hommes contre Christ, à la croix, et bientôt il se mettra à la tête du monde contre Dieu. La mort n'avait pas été annulée et vaincue, jusqu'à la croix. La vérité, Christ lui-même, vint dans le monde, discernant les pensées et les intentions du coeur. Quand la vérité est appliquée effectivement, les reins sont ceints, notre condition tout entière, au lieu d'être flottante et de traîner, est comme un vêtement «troussé», et nous sommes propres pour le service actif. J'ai affaire à Satan, et à conduire les batailles de l'Eternel, en lutte contre la puissance de méchanceté dans les lieux célestes: pour cela, mon coeur a besoin d'être d'abord éprouvé et d'être introduit dans un monde céleste. Christ nous a amenés là, et il dit: «Le ciel est-il dans ton coeur?» La vérité me révèle tout ce qui, en moi, est opposé à Christ, et tout ce qui est céleste, en Christ: ma condition est l'effet de la vérité. Lui était la vérité; moi, je la reçois de Lui. Je n'ai pas besoin d'une armure pour marcher avec Dieu, j'ai besoin de m'armer contre Satan.

«Ayant revêtu la cuirasse de la justice». — C'est la seconde partie de l'armure, — la cuirasse de la justice, non de la justice auprès de Dieu; mais une armure contre Satan, mon âme étant en bon état et ma conscience n'ayant rien à me reprocher.

Ainsi armé, mes pieds marchent à travers le monde, «chaussés de la préparation de l'évangile de paix». C'est ici l'effet pratique de l'état de mon coeur; et quel état bienheureux! Quelle différence d'avec l'égoïsme qui dit: Il faut que je soutienne mes droits! Un homme qui est en paix avec Dieu, sera humble et débonnaire, comme a été Christ; il s'en va à travers le monde dans l'Esprit de paix, et porte à travers le monde le caractère et l'Esprit de Christ. «La paix de Dieu», une paix «qui surpasse toute intelligence garde le coeur et les sentiments». Un homme rempli de paix ne subjugué-t-il pas tous ceux qui l'entourent? Christ pratiquement jouissait d'une tranquille et parfaite paix; il la portait avec Lui dans tout ce à travers quoi il passait; en Lui, nous avons les fruits de justice semés dans la paix (*).

(*) Voyez Jacques 3: 18.

Ainsi nous avons d'abord les reins ceints, la vérité de Dieu appliquée, pour placer l'âme dans une bonne condition; en second lieu, la cuirasse, la justice pratique; et en troisième lieu, les pieds chaussés de la préparation de l'évangile de paix. Maintenant nous avons, par-dessus tout, à prendre «le bouclier de la foi». Il n'est pas nécessaire que je m'occupe de moi-même, quoiqu'il soit parfaitement bien que je me juge moi-même: il faut que je sache avoir foi en Dieu pratiquement. Je ne suis pas appelé à confesser le *péché*, mais des *péchés*, en reconnaissant la méchanceté de ma nature; mais cette méchanceté ne peut jamais servir d'excuse au péché. Si je pêche, c'est que je n'ai pas tenu mon oeil fixé sur Dieu, et qu'ainsi je n'ai pas su réprimer les péchés, et tenir l'ennemi étroitement enfermé. «Le bouclier de la foi», c'est avoir l'oeil fixé sur Dieu avec la parfaite confiance qu'il peut nous garder et nous faire marcher dans la lumière comme Lui est dans la lumière. Satan peut faire ce qu'il lui plaît, et lancer ses dards du lieu où il se tient caché: ses traits ne peuvent pas percer le bouclier de la foi. Christ, comme homme, l'a vaincu; car Christ n'a pas seulement ôté le péché, mais, par la

mort, il a rendu impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, le diable (Hébreux 2: 14); et l'apôtre nous exhorte à «résister au diable» afin qu'il s'enfuit de nous (Jacques 4: 7). La chair ne lui résiste pas; mais si nous lui résistons, il sait qu'il a Christ devant lui en nous, et il s'enfuit. Il ne s'agit pas du pouvoir de Satan, mais de la foi qui regarde vers Christ. Les dards enflammés de Satan ne traversent jamais le bouclier de la confiance en Dieu: ma faiblesse est précisément ce en quoi la force de Dieu s'accomplit. Qu'y a-t-il de plus faible que la mort, — Christ crucifié en infirmité? Qu'y a-t-il d'aussi méprisable pour l'homme que la croix? Mais Christ crucifié est la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu. Quand nous reconnaissons notre faiblesse, alors nous avons de la puissance de la part de Dieu pour surmonter Satan. Nous avons affaire à un ennemi très subtil; il sait comment s'y prendre avec l'homme; il est plus habile que le plus sage des hommes. C'est pourquoi, quand vous voyez des hommes savants et intelligents se faire les apôtres de toute sorte de folies et de choses mauvaises, souvenez-vous que Satan est par derrière: ils usent de sa puissance, et lui se moque d'eux. Si nous laissons tomber le bouclier de la foi, les dards enflammés pénétreront en nous.

Quelle bénédiction de savoir que nous possédons Christ pour passer à travers tout avec Lui; et si nous l'avons Lui, tout le mal qui est dans le monde ne peut pas nous surmonter. Jésus n'a pas dit: Parce que je vais à mon Père vous serez victorieux du monde, mais il a dit: «Ayez bon courage, *Moi* j'ai vaincu le monde». Quoiqu'il en soit, nous avons à vaincre dans un monde où Satan, comme puissance du mal, n'a jamais été plus activement employé qu'aujourd'hui. Prenez donc «le casque du salut» et «l'épée de l'Esprit». Ayant pleine confiance en Dieu, nous pouvons lever la tête, parce que nous avons pour bouclier le salut. En premier lieu il faut la piété de la marche; ensuite, la paix de l'âme; et en troisième lieu, la confiance en Dieu et le salut, pour nous couvrir. Alors, le croyant peut être actif: il prend l'épée de l'Esprit et combat, à l'abri de tous les assauts de Satan; il peut être actif, et user de l'épée de la parole.

Mais nous ne nous jugeons pas toujours nous-mêmes; nous ne veillons pas toujours, pour nous rendre compte si nous marchons pratiquement dans la conscience que nous sommes tout entiers pour Dieu, en sorte que Dieu peut être tout pour nous quand nous sommes dans le combat. La première chose qu'il nous faut, si nous devons être actifs pour le Seigneur, c'est d'être en règle avec Lui. Voyez Paul: il se jugeait toujours lui-même; il mortifiait son corps et le tenait asservi (1 Corinthiens 9: 24-27). Il était toujours complètement pour le Seigneur, et le Seigneur complètement pour lui; il était toujours dans le secret de la présence du Seigneur. Il avait ainsi la puissance de Dieu pour le service, la force de Dieu s'accomplissant dans sa faiblesse. Il n'était pas embarrassé ou distrait par les circonstances, quelles qu'elles fussent; il ne se retirait jamais en arrière; il avait le secret du Seigneur et pouvait vaquer à son service selon ce que sa présence et sa gloire exigeaient. «Je m'exerce», dit-il, «à avoir toujours une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes» (Actes des Apôtres 24: 16).

«Priant par toutes sortes de prières et de supplications, en tout temps, par l'Esprit, et veillant à cela avec toute persévérance et des supplications pour tous les saints et pour moi...» Après la parole de Dieu, nous avons maintenant «la prière»; ainsi, au chapitre 10 de Luc, nous voyons Marie aux pieds du Seigneur, écoutant sa parole; et puis, au commencement du

chapitre 11, les disciples lui disent: «Seigneur, enseigne-nous à prier». Ensuite, plus loin, dans le même évangile, le Seigneur leur montre «qu'ils devaient toujours prier et ne pas se lasser». Les apôtres établirent sept hommes pour servir aux tables, afin de persévérer eux-mêmes dans la prière (Actes des Apôtres 6: 4). Quand le Seigneur était dans l'agonie de la prière, Pierre dormait au lieu de veiller; et ainsi Pierre s'en alla et renia son Seigneur, tandis que le Seigneur faisait «la belle confession» (1 Timothée 6: 13), après que, lorsque les soldats vinrent pour se saisir de lui, il eût montré une calme puissance. Si vous voulez savoir ce que c'est que la prière, voyez le Seigneur dans l'agonie du combat, priant à Gethsémané: c'est là prier, sans précipitation ni agitation, l'âme étant parfaitement calme avec Dieu. Dieu nous a-t-il donné d'être associés à ses intérêts? Notre coeur ne soupire-t-il pas ardemment après la conversion des pécheurs? Ne désire-t-il pas voir les saints représenter Christ plus parfaitement? Eh bien! il faut aller à Dieu pour cela, et prier sérieusement et ardemment, veillant pour cela avec toute persévérance en attendant l'exaucement. — Paul, en parlant de la prière pour les saints, emploie le même mot dont le Saint Esprit se sert quand il parle de la prière du Seigneur à Gethsémané; il dit: «*Combattant* toujours pour vous par des prières» (Colossiens 4: 12). Ce sérieux et cette instance dans les supplications nous les acquérons quand nos coeurs sont associés aux intérêts de Dieu et que nous savons que ces intérêts ont besoin d'être soutenus dans d'ardentes prières, avec des supplications, veillant à cela avec toute persévérance. J'ai besoin d'avoir affaire à Dieu dans la prière, si je prêche l'évangile. La prière est l'expression d'une entière dépendance de la puissance de Dieu; ce n'est pas seulement demander à Dieu certaines choses, mais c'est combattre avec angoisse pour la réponse. On regarde volontiers l'apôtre Paul comme élevé au-dessus de tous les autres et voguant, pour ainsi dire, par dessus leurs têtes; mais que dit-il, lui? — «J'ai été parmi vous dans la faiblesse, dans la crainte et dans un grand tremblement»..., et: «Je vous ai écrit avec serrement de coeur et avec beaucoup de larmes» (1 Corinthiens 2: 3; 2 Corinthiens 2: 4). La foi va à Dieu pour les affaires de Dieu; elle nous associe si réellement à Lui et à leur sujet, que nous en faisons nos propres affaires. Dieu prend pour ses serviteurs des hommes qu'il a délivrés par son Fils des mains de Satan, disant: Je veux que Christ soit glorifié sur la terre, et je veux que ce soit par vous. Quelque pauvres et faibles que nous puissions être, nous avons cependant les mêmes intérêts que Christ, et sa puissance s'accomplit dans notre extrême faiblesse. Quelle bienheureuse position pour l'âme qui en jouit, que d'être faits l'armée du Seigneur pour combattre contre ses ennemis et contre Satan. Ceux qui, dans le combat, sont à l'avant-garde, ont tout particulièrement besoin de «l'armure complète» étant tout particulièrement exposés aux dards enflammés, et plus que d'autres sur le chemin des pièges et des assauts de l'ennemi; les traînards ne courent pas les mêmes dangers. Mais à ceux qui marchent avec Dieu, dans une parfaite dépendance de Lui et avec une pleine foi en Lui, il sera donné plus de force pour faire face à tout et surmonter tous les obstacles; car, comme dit Jean: «C'est ici la victoire qui a vaincu le monde, savoir notre foi» (1 Jean 5: 4). Mais nulle part, il n'est besoin d'une prière et d'une vigilance plus incessantes que là où l'on est aux premiers rangs dans la bataille.

Pour rendre témoignage à Christ, nous recevons d'abord «le casque du salut» de Christ. Combien peu nous savons ce que c'est que de veiller pour prier! Est-ce que tout ce par quoi

vous ou moi nous passons pendant la journée, est présenté à Dieu dans la prière et dans des supplications, par l'Esprit, veillant à cela avec toute persévérance et des supplications pour tous les saints? Pouvez-vous dire que vous perséverez toujours dans la prière? Vos coeurs s'élèvent-ils incessamment vers Dieu dans un ardent combat de supplications pour les saints? Je trouve que rien n'est si difficile et n'éprouve autant mon coeur quant à la bonne et juste manière de penser aux autres, que de me demander si mon âme est assez intéressée à eux pour que je puisse faire monter vers Dieu, pour eux, de continuelles et ardentes supplications. Pour faire ainsi, il faut que l'âme soit en règle avec Dieu. Autrement, je serai obligé de penser à moi-même, et mon intercession pour les autres se trouvera interrompue. C'est une chose glorieuse que de marcher avec Dieu dans la lumière pour être capable de prendre ses intérêts et de les soutenir, et, revêtus de cette armure, de tenir ferme contre Satan. Satan n'a aucune puissance contre ceux qui sont fidèles à Christ. Etre fidèle à Christ, c'est autre chose que de s'appuyer sur la sagesse humaine. Satan est beaucoup plus intelligent que tous les hommes savants d'ici-bas. Vous verrez toujours que c'est là où l'on ne se repose pas entièrement sur la rédemption, que Satan a le plus beau jeu avec tous ses artifices. Si, connaissant réellement l'oeuvre accomplie de Christ, on se reposait pleinement sur une complète rédemption, toute la superstition et le formalisme n'auraient aucune raison d'être; le fondement de ces systèmes c'est qu'il faut que l'homme fasse quelque chose pour mettre son âme en règle avec Dieu. Mais si Christ a vidé toute la question pour moi, je n'ai plus besoin de leurs moyens pour la vider. Ils peuvent bien dire de belles choses sur l'incarnation, mais ils ne supportent pas d'entendre parler de l'oeuvre accomplie de Christ ou de notre place auprès de Dieu comme chose établie par la rédemption une fois pour toutes, et à jamais. Les sophismes du rationalisme et de l'incrédulité sont sans effet sur une âme qui connaît Christ et qui a Christ demeurant dans le coeur.

Oh! chers amis, que le Seigneur nous garde dans une plus complète dépendance et une plus incessante communion avec Dieu, nous faisant marcher toujours dans la présence de Dieu et dans la lumière jusqu'à ce jour bienheureux, si proche, où Christ se lèvera et nous prendra auprès de Lui!

Glanures

ME 1875 page 17

Tout se flétrit et périt ici-bas, mais je connais dans le ciel un Christ, un Christ vivant qui ne change pas. Paul a pu dire: «Je ne sais pas seulement que j'ai la vie éternelle en Christ, mais je connais Christ lui-même comme personne vivante devant moi». Et vous, connaissez-vous ce Christ vivant, cet Homme dans le ciel avec ce coeur plein de toutes les affections. «Je connais Celui en qui j'ai cru»; je sais qu'il est puissant pour me garder. Moi, je ne serais pas capable de me garder moi-même un seul jour; mais, Dieu soit béni, ce Christ est là. S'il me laissait, je pécherais ou je deviendrais un hypocrite quelque jour; mais Lui est *fidèle* pour me garder; il est celui qui prend soin de moi, un gardien qui ne peut changer.

Si Christ devait me sauver du monde et de Satan, et non pas de moi-même, que deviendrais-je? Par nature j'ai une volonté propre. Il faut que Christ nous délivre de nous-mêmes; c'est pour cela que nous voyons souvent des chutes. Pierre avait bonne opinion de lui-même, et le Seigneur le laissa à lui-même. Il permit que David descendît jusque dans les profondeurs du péché, afin qu'il apprit combien il était différent du Seigneur de David. Si quelqu'un connaît Christ, il connaîtra aussi la bonne volonté de Christ à nous délivrer de nous-mêmes, et il dira: «Il y en a un là-haut qui, s'il doit briser mon coeur afin de briser le moi, me gardera toutefois jusqu'à ce jour-là».

Votre corps peut périr, et tout ce qui vous entoure être renversé: n'en soyez pas troublés, car vous pouvez dire: «La vie éternelle est à moi». Dites-le à vous-mêmes, et redites-le-vous toujours de nouveau, et marchez dans la puissance de cette vie.

Il y avait certaines raisons pour lesquelles Pierre et Jean marchèrent sur la terre avec Christ, Dieu manifesté en chair. Ils eurent le précieux privilège qui en découle; mais tout vaisseau est formé en vue d'un but spécial, et Celui qui les fit, a pu se servir de l'un, là où il ne pouvait se servir de l'autre; l'eau vivante remplissant chacun du désir d'être employé, parce que Lui avait fait ce vaisseau pour ce service particulier. En Pierre, Jean et Paul, nous voyons des vaisseaux par lesquels Dieu communiqua la vérité.

Il est doux d'avoir communion avec les saints dans la vérité; mais après tout, il faut que le coeur vive avec Dieu.

ME 1875 page 36

La chose importante c'est de commencer et de finir avec Christ, — le même Christ qui d'abord vivifie l'âme et qui la renouvelle jusqu'à la fin.

Une des raisons pour lesquelles il y a tant de faiblesse dans la marche des chrétiens, c'est qu'ils ne sont pas assez occupés de Christ. Si nous voulons être forts, il faut que nous soyons pleins de Christ, ne nous employant pas à quelque service que ce soit, sans nous rappeler que nous avons un Christ vivant qui a toute puissance et qui est à même, parfaitement, d'entrer dans chaque sentiment de nos âmes et dans chaque mouvement de nos coeurs, à mesure que nous avançons dans notre course.

Vous pouvez passer par un chemin d'affliction, mais vous ne pouvez pas dire que vous soyez «l'Homme de douleur». Vous pouvez être dans des abîmes où il n'y a pas à prendre pied, — «écoulé comme de l'eau»; mais lui, l'Homme de douleurs, a un coeur pour répondre à vos besoins en toute circonstance. Il passa lui-même par toutes les afflictions; *son* expérience rend pauvre toute la vôtre. Si vous pensez à l'expérience d'Abraham ou d'autres fidèles, la *sienne* est plus grande infiniment. Ses douleurs ont été sans péché. En nous, le péché les fausse plus ou moins. Dans l'épreuve, je cède à la chair par un point ou un autre; mais *rien* n'altéra jamais la perfection de cet Homme de douleurs: en Lui, il n'y avait aucun atome de la chair ou du péché qui pût venir au jour, comme il arrive chez nous.

Nous ne pouvons pas pleinement connaître ce que sont la chair et le monde, si ce n'est en contraste avec Christ: il est la pierre de touche de toute chose, et il a rempli la scène de ce monde qu'il traversait, de la glorieuse manifestation du caractère de Dieu. Si je ne pouvais pas aller à Lui quand je trouve le péché agissant en moi, quel refuge aurais-je? Précieux Sauveur, ne puis-je pas compter sur toi et ton intervention si je découvre en moi l'hypocrisie ou quelqu'autre iniquité? — Au milieu de toutes les choses étranges qui montent dans mon coeur, mon âme a besoin d'être là où (avec la conscience que tout est contre moi en rapport avec la chair, le diable et le monde) je puis dire que *Dieu est pour moi*; et si Lui est pour moi, qui sera contre moi?

Beaucoup d'âmes ont une intelligence bien plus claire de l'oeuvre de Christ que du fait de marcher avec Christ comme avec une personne vivante toujours occupée de nous; et jusqu'à ce qu'elles aient fait la découverte de cela, elles ne marcheront pas avec Lui. Nous ne pouvons pas marcher avec Christ dans cette vivacité de joie que nous voyons chez les premiers chrétiens, à moins que nous ne connaissions Christ comme un Christ vivant, qui a ses yeux toujours fixés sur nous.

Nous aimons Christ parce que Lui nous aima le premier. Jean nous dit quel est cet amour, au chapitre 17 de son évangile: Christ nous reçut de la main de son Père et nous aima comme tels. «Les hommes que tu m'as donnés du monde» «ils étaient à toi et tu me les as donnés». Il manifesta son amour pour nous comme une chose divine en Lui-même, absolument indépendante de ce que nous sommes. Il peut avoir à dire à Pierre: «Tu as confiance dans ton amour pour moi, mais avant que le coq chante tu me renieras trois fois». Néanmoins il pouvait lui dire, comme à tous les disciples: «que votre coeur ne soit pas troublé,... je vais vous préparer une place (et plus de 1800 ans se passeraient), et je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi afin que vous soyez avec moi pour toujours». Voyez comment, en demandant trois fois à Pierre: «M'aimes-tu», il détourne Pierre de toute confiance en son propre amour

pour qu'il se repose avec une implicite confiance dans l'amour de Celui qui savait toutes choses.

Toutes choses sont à nous, en Lui: Dieu qui nous l'a donné, ne nous fera-t-il pas don aussi librement, de toutes choses avec Lui? Que nous refuserait-il?

L'amour de Dieu est un amour qui nous rassemble dans la présence de Dieu lui-même, un amour qui communique la vie de son Fils à ceux qui sont morts dans leurs fautes et dans leurs péchés, et qui ainsi possèdent une vie qui est dans le Fils et que rien ne peut toucher. Est-il vrai que vous pouvez vous tourner vers Dieu et dire que vous avez cette vie-là? Une vie cachée avec Christ en Dieu! Si Christ, dans la présence de Dieu, est ma vie, il y a un lien entre moi et Celui qui est «le faisceau des vivants». Si la tête ne peut dire au plus faible membre du corps traversant les difficultés et les afflictions du désert: «Je n'ai que faire de toi» pourquoi cela? Parce que, étant unis au Chef par le Saint Esprit, dans cette vie, qui nous a été communiquée par le Père, Christ ne peut dire qu'il n'a pas besoin de nous. — Avez-vous jamais contemplé la face du Seigneur Jésus avec la conscience que vous êtes participants de sa vie? Et si vous avez ce privilège vous ne pouvez plus avoir la moindre incertitude au sujet de votre position devant Dieu à quelque égard que ce soit. Si vous avez la vie éternelle qui est dans le Fils unique, vous ne pouvez pas regarder vers le ciel sans voir que vous vous trouvez dans une position absolument nouvelle devant Dieu.

En regardant autour de lui en Eden, l'homme pouvait dire: Quel riche et libéral donateur est ce Dieu qui m'a placé ici! Mais que pouvons-nous dire, *nous* à qui la vie dans le Fils a été donnée? «Or notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ» (1 Jean 1: 3).

Si vous possédez cette vie, vous avez découvert et vous découvrirez, jusqu'à ce que vous vous en alliez à Lui ou jusqu'à ce qu'il vienne pour vous prendre à Lui dans un corps glorifié, quel contraste il y a entre vous et Lui; mais il ne s'agit pas de ce que *vous êtes*, mais de la part que *le Père vous a donnée*.

Qui était ce petit enfant emmailloté et couché dans une crèche? Que signifie la parole de ces anges disant. «Gloire à Dieu dans les lieux très-hauts?» Toute la gloire de Dieu fut manifestée en rapport avec la personne de Celui qui a dit: «Personne ne connaît le Père que le Fils», et: «Celui qui a vu le Fils, a vu le Père».

ME 1875 page 59

Si je m'occupe de moi-même, je ne trouve que misère. Tirerai-je quelque chose de la misère? Y découvrirai-je quelque besoin de Dieu? Hélas, non! Comment y en aurait-il? Mais je regarde vers *Dieu*, non pas à *moi*. Si Dieu se sert de mon péché pour manifester les vertus du sang de son Fils, dois-je être occupé de Lui, ou répéter:

En êtes-vous encore à attendre quoique ce soit de bon de vous-même. Si vous apportez un vase vide, vous pouvez le maintenir plein jusqu'à déborder, en le plaçant dans une fontaine, même si le vase est fêlé ou fendu.

La vraie expression d'une âme rachetée, c'est l'action de grâce, l'âme bénissant Dieu de ce qu'il a donné une telle manifestation de la volonté divine, — des ses plus profonds, riches et glorieux conseils, en Celui qui a dit: «Me voici, afin de faire, ô Dieu, ta volonté».

Si vous et moi nous connaissions davantage les voies de Christ, nous aurions bien plus de communion entre nous quand nous nous trouvons ensemble, nous parlerions davantage de ces choses que nous possédons en Christ comme notre portion.

Je ne puis jamais individuellement me trouver réellement près de Christ sans avoir conscience que le Saint Esprit est à moi; et ainsi aussi je ne peux jamais me trouver près de Christ sans le sentiment que j'ai la puissance de faire ce à quoi il m'appelle. Lui, a la puissance; et je n'ai qu'à m'avancer *avec Lui* et je ne faillirai jamais.

ME 1875 page 100

Si je disais: «Tout est misère et ruine autour de moi, et tout ce que je puis faire c'est de m'asseoir comme Lot dans Sodome», je trouverais que Christ ne peut manifester là sa gloire. Mais si je dis: Cet état de choses n'est pas tolérable, il faut que je sois saint et séparé de tout ce qui, dans son caractère, n'est pas en harmonie avec Christ, alors Christ pourrait dire que *cela* est semblable à Lui, et que si moi je n'oublie pas le Saint, Lui aussi ne m'oubliera pas.

Quelle ineffable consolation, qu'il y ait une gloire de Christ rattachée à nous individuellement. Christ peut fermer la porte et vous mettre de côté, — mais n'y aura-t-il pas de la douceur à pouvoir dire: Christ a fermé la porte? Qu'est-ce qui vaut mieux: La porte fermée par Christ, ou la porte ouverte par l'homme? De mille manières Christ peut fermer la porte et je ne dois pas me démener comme un méchant enfant parce qu'il l'a fermée. Il ne peut pas bénir une âme pleinement jusqu'à ce qu'elle puisse dire: «Que ta volonté soit faite». Si je me tiens en repos parce qu'il veut que je me tienne tranquille, alors il peut dire: «Lève-toi et va; que tu demeures tranquille, ou que tu marches, tu es, dans ce que tu fais, l'expression de ma volonté».

ME 1875 page 159

Après tout le renoncement de Christ pour moi, n'y aura-t-il pas aussi quelque renoncement de ma part pour Lui. Quand il dit: «Je t'ai racheté par mon propre sang, j'ai porté le poids de tes péchés», ne dirai-je jamais: «Tout ce qui n'est pas pour la gloire de Christ, je veux le rejeter?»

Qu'il est beau de se trouver dans ces rapports avec Dieu dans lesquels les Ecritures nous montrent que certains hommes ont vécu!

En vivant en communion avec Christ dans le ciel, vous trouverez la réponse à toutes les questions.

Christ dans le ciel, est la réponse de Dieu à toutes les difficultés et à toutes les questions qui peuvent s'élever.

Il «nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ» (Ephésiens 1: 3). — Quelles sont ces bénédictions? Ce n'est pas la cité d'or; mais nous sommes si étroitement unis à Christ que nous trouvons en Lui tout ce dont nous pouvons avoir besoin. Dieu peut nous regarder avec la même faveur qui repose sur Christ, parce que nous sommes cachés en *Lui*. Dieu ne peut pas retenir l'expression de son amour et de son bon plaisir à l'égard de Christ, et ainsi sa faveur s'étend sur nous. Il nous a amenés devant Lui selon toute la perfection de l'oeuvre de Christ, en nous délivrant de tout ce qui nous séparait de Lui. Christ s'est chargé de tout, et Dieu a été glorifié dans l'oeuvre du Fils de son amour: il y trouve ses délices. Toute la perfection de ce que Christ est et de ce qu'il a, Dieu nous la donne: nous sommes bénis de *toute* bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Lui; vivifiés ensemble avec Lui, ressuscités ensemble, assis ensemble dans les lieux célestes en Lui. Toutes les bénédictions qui sont liées à la position dans laquelle Lui se trouve, sont à nous. Réalisez-vous que vous êtes devant Dieu, un homme mort, enseveli, et ressuscité avec Christ? On trouve si difficile de croire que Dieu nous voit sans tache ni ride, *en Christ*.

ME 1875 page 260

C'est pour moi quelque chose de plus réel de connaître Christ comme homme dans le ciel que de le voir comme ses disciples ont pu le contempler ici-bas. La réalité de sa présence dans le ciel, Dieu la fait descendre dans mon coeur, et la lumière de cette réalité jaillit en rayons qui descendent à moi directement du ciel: c'est la foi en exercice. Mais je puis avoir la foi, et perdre de vue cependant la réalité d'un Christ vivant dans le ciel. Mon coeur peut ne pas être là haut avec toutes ses pensées et ses affections concentrées sur Lui.

ME 1875 page 300

Si vous me demandez de mesurer le péché, je ne puis vous indiquer d'autre mesure pour lui que la croix: là seulement vous pouvez vous former une idée de l'incompatibilité entre Dieu et le péché, et de l'impossibilité qu'il y a à ce que Dieu tolère le péché. Regardez vers le Crucifié: sa croix deviendra la mesure par laquelle vous mesurerez toute chose en vous.

ME 1875 page 320

Tout ce qui pourrait amener la condamnation sur moi, Christ l'a rencontré et y a satisfait, et il m'a rendu parfait à perpétuité. Le sang qui a été versé pour les pécheurs parle toujours pour moi dans la présence de Dieu, et je ne suis pas seulement parfaitement délivré de toute ma dette là, mais Dieu trouve ses délices à me donner tout ce que Christ a et tout ce qu'il est.

ME 1875 page 378

Si Dieu sème de la semence dans un coeur, quelque misérable que soit celui-ci par nature, Dieu s'attend à ce que, de cette semence, il germe quelque chose pour Lui. Son oeil regarde vers les siens sur la terre; et dans quel état différent, hélas, ne les voit-il pas, de celui où ils se trouvaient le jour de la Pentecôte? Quelqu'un dira peut-être: les circonstances ne sont plus les mêmes. Mais le Seigneur ne nous mesure pas par les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons, mais par Lui-même. Il se présente à Laodicée comme «le Témoin fidèle et véritable»; et, dans ce caractère, il éprouve et juge toutes choses. Ces yeux sont-ils fixés sur moi? fixés sur moi pour me sonder, pénétrants comme des flammes de feu, fixés sur moi avec un propos immuable, les yeux de Celui qui a pris la charge de me garder, parce que je suis une de ses brebis, une partie de l'Epouse ici-bas sur la terre? Oui, Dieu en soit béni, ils reposent sur moi!

Avez-vous cette confiance que Celui qui n'eut jamais un sentiment en dehors de la volonté de son Père et qui ne connaît pas de bénédiction en dehors de cette volonté, est occupé de vous, et qu'il règle toute votre bénédiction d'accord avec cette volonté?

Aimez-vous à vous trouver là où la lumière, descendant sur vous, manifeste vos voies et votre marche personnelle? Il fut un temps où ni vous ni moi nous n'aimions la lumière. En effet, la lumière manifeste tout. Si toute chose doit être manifestée devant le tribunal de Christ, quel effet produit sur vous la pensée que l'oeil de Christ repose sur vous, lisant dans la lumière en vous tout ce qui n'est pas pratiquement en harmonie avec elle. Il ne peut pas agir autrement qu'en étant fidèle à Lui-même; et s'il découvre qu'en quelque manière j'ai laissé quelque liberté à la chair pour agir en moi, pourra-t-il ne pas dire: Je ne t'ai pas racheté pour cela, mais pour que la vie opère en toi? Je n'oublie pas que tu es à moi, et je veille continuellement sur toi comme sur l'un de ceux qui sont prédestinés à être rendus conformes à mon image. Si vous me dites: Je n'ai personne sur la terre qui m'aime assez pour trouver quelque chose à reprendre en moi, qui m'associe assez à Christ pour découvrir en moi tout ce qui est contraire à Christ et pour m'en parler, — il y en a un dans le Ciel qui le fait, Christ Lui-même!

Jusqu'au dernier moment Il dit: «Voici je me tiens à la porte et je frappe»; jusqu'au dernier moment: «Si quelqu'un entend ma voix et qu'il ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je souperai avec lui, et lui avec moi». Avez-vous conscience que Celui qui est le compagnon de Jéhovah est occupé de vous, vous invitant à écouter sa voix? Il est merveilleux seulement qu'il ait persévéré si longtemps! Quel témoignage de sa grâce. L'église professante, comme ensemble, il la met de côté, et il s'adresse aux saints individuellement, disant à chacun: Si tu as entendu ma voix et que tu ouvres la porte, j'entrerai, etc., je te ferai jouir de ma communion, comme quelqu'un qui est mon «compagnon». C'est là son coeur. Le jugement va tomber sur l'église professante, mais Christ dit: «Ouvre-moi, et je souperai avec toi». Le coeur qui a reçu l'évangile sait la force de cette expression, «je souperai avec lui», il sait ce que c'est que d'avoir communion avec Lui.

ME 1875 page 399

Si Dieu m'a vivifié, s'il m'a ressuscité avec Christ et m'a amené à Lui, se révélant à moi comme le Dieu vivant et vrai, ne dois-je rien à ce Dieu qui a fait cela? Voudrais-je que ce Dieu n'eût pas la main ouverte pour recevoir quoi que ce soit de moi? Mon coeur, ainsi béni, ne serait-il pas inexprimablement triste s'il ne pouvait pas servir ce Dieu en quelque *petite chose*? Ayant été amenés par sa grâce là où nous sommes, n'est-ce pas pour nous un bonheur infini qu'il nous appelle à lui offrir «le fruit des lèvres» pour ce qu'Il a fait? C'est la réalisation continue, dans nos âmes, de ce qu'il nous a donné, qui fait monter de nos coeurs la louange; et l'infinie magnificence de Dieu se manifeste dans cette grandeur dans laquelle il peut prendre connaissance des choses les plus infimes. Quelques paroles de louange lui sont un «sacrifice agréable». On comprend que le sacrifice de *Christ* soit «agréable», ce seul sacrifice une fois offert par lequel nous sommes rendus parfaits à perpétuité; mais le même Esprit, après qu'il nous a dit l'excellence et la vertu de ce sacrifice, s'adresse à vous et à moi, nous invitant, vous et moi, à offrir des sacrifices. Oui, Dieu accepte, comme un sacrifice qui lui est agréable, une parole de louange qui monte du coeur, quelque faible qu'elle soit. Remplissant mon âme de la pensée de ce qu'il a fait, il m'invite Lui-même à lui rendre sans cesse «un sacrifice de louanges, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent son nom».

Voici un pauvre être souffrant sur un lit de maladie, murmurant les louanges de Dieu: — et Dieu a une oreille ouverte à un tel sacrifice, et il agrée ces louanges. J'étais auprès d'une mourante qui était pleine d'angoisse au sujet de ce que serait sa fin. Je lui dis: «Ne vaudrait-il pas mieux employer pour la gloire de Dieu le peu de temps qui vous reste?» «Comment», répondit-elle, «moi qui souffre ici, pourrais-je faire quelque chose pour la gloire de Dieu?» «Oui, vous le pouvez, si vous recevez de sa main tout ce que vous souffrez, lui disant en réponse à tout: «Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon devant toi». D'un côté, il décidera avec son Fils tout ce qui concerne votre fin; d'un autre, il agréera votre sacrifice de louanges. L'amour infini et la toute puissance se magnifient ensemble».

Le grand secret pour se trouver du côté lumineux de l'affliction, c'est de se placer de son côté divin. Qui peut dire qu'il sait rendre grâces pour *toutes* choses? Bienheureux qui le peut! car alors il ne sera pas du côté du monde, mais il verra Dieu en toutes choses; et c'est là le côté divin, où l'âme trouve un parfait repos en Dieu, voyant que *tout* est réglé et ordonné par Lui.

ME 1875 page 417

C'est ce qui est au-dedans de nous qui forme ce qui sort de nous. Si vous ne savez pas que vous êtes sauvé, vous demanderez à Dieu de remplir le vide que vous sentez en vous, ne sachant pas à quoi vous en êtes vis-à-vis de Dieu; mais si vous savez que vous êtes sauvé, vous éclaterez en actions de grâces. Jean à Patmos, ne disait pas: «Oh! s'il voulait m'aimer!» — mais il entend nommer Christ et la première pensée de son coeur vivifié est: «Oh! c'est Celui qui m'aime». Et il a besoin d'exprimer quelque chose de son bonheur. — «A *Lui*», dit-il, et *qui* est-

ce «Lui?» Quelqu'un qui était bien connu de Jean, «Celui qui nous aime et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang». C'est ici toujours la *première* chose que nous avons besoin d'avoir devant nos âmes. Si notre coeur n'est pas établi dans la paix, par la connaissance de l'amour personnel du Seigneur Jésus qui nous a lavés de nos péchés dans son sang, chaque jour nous apportera quelque nouveau sujet de trouble, et nous empêchera de faire quoi que ce soit pour Lui.

Est-ce que je sais que Christ m'a «approché» de Dieu? — Alors je ne puis plus faire un pas en avant sans ressentir le besoin de louer et d'adorer Dieu.

Quand je le verrai Lui, à la droite de la Majesté dans les cieux, ne dirai-je pas: «Lui, lui seul est digne?» Et si je souffre pour Lui ici-bas, est-ce que la louange ne montera pas de mon coeur vers Lui?

Lui seul, l'Agneau immolé, est reconnu dans le ciel digne de recevoir la puissance, et sagesse, et richesse, et force, et honneur, et gloire, et bénédiction. Là où Dieu habite. tout est placé devant l'Agneau.

Si nous regardons à Lui maintenant, le voyant dans cette gloire du ciel qui lui est donnée à Lui qui doit posséder toutes choses, et que nous disions: «Est-ce donc que la misère et le péché de l'homme ne l'excluent pas d'une telle place?» Dieu répond que nous n'avons absolument rien à lui apporter que notre péché et notre misère, et que l'amour qui s'est occupé de ce péché et qui l'a ôté, nous a donné un droit à la gloire du ciel; et à cause de cette misère dans laquelle nous étions et de cet amour, qui a été manifesté envers nous, nous pouvons dire qu'il y a une maison de miséricorde où des taches rouges comme le cramoisi sont blanchies comme la neige. Qui sera béni et adoré si ce n'est Celui qui, pour tous les haillons hideux du péché, donne des robes blanches, «la plus belle robe?» Lui seul est digne, Lui qui ne nous a pas seulement lavés et amenés à Dieu, mais qui s'attend à une réponse de notre coeur à son amour; mais qui encore a dans son coeur envers nous, la pensée de *récompenser*. Il n'oubliera pas la plus petite chose, faite pour Lui, avec l'oeil fixé, sur Lui, — une seule goutte d'eau froide. «Seigneur, quand est-ce que nous t'avons vu avoir faim... ou avoir soif?» En vérité, je vous dis, — c'est ainsi qu'il l'envisage Lui: «Vous me l'avez fait à moi-même». Quand nous l'entendrons louer les siens, ne dirons-nous pas du fond de nos coeurs: «C'est bien Lui, et Lui seul est digne de toute louange».

Pouvez-vous prendre votre place devant Dieu, toute sa lumière tombant sur vous, avec la pensée que là où cette lumière ne montre que haillons et linges souillés, rien absolument en vous qui soit propre pour sa présence, la même lumière vous apporte sa part, le témoignage qu'il est là *pour* vous et qu'il vous a donné son Christ comme votre titre pour être propres pour sa présence?

Si vous jouissez d'une vraie paix avec Dieu, vous y *demeurerez* avec la conviction que la seule chose qui soit digne que nous vivions pour elle, c'est de plaire à Christ. Si vous n'avez pas cette paix, votre moi sera à l'oeuvre pour tâcher de la trouver; vous penserez: «Il n'en est pas ainsi de *ma* maison envers Dieu; *je* suis ceci, *je* suis cela».

La pensée de Dieu était de vous unir à Christ dans la vie dans laquelle il vit maintenant, et il ne faut pas que vous regardiez jamais à vous-mêmes à part de Christ. Dieu vous unit à lui pour l'éternité. Vous êtes uni pour toujours avec Lui dans le même «faisceau des vivants»; et si la vie éternelle en Christ est à vous, vous pouvez prendre cette ceinture et en ceindre vos reins. Le corps peut dépérir et tout autour de vous être renversé, qu'importe, vous pouvez dire: *j'ai* «la vie éternelle». Ne cessez pas de vous le répéter toujours de nouveau, et marchez dans la puissance de cette vie.

ME 1875 page 440

Pouvez-vous dire: Je connais Celui qui est la vie, qui est lumière, en sorte que j'ai trouvé la lumière au sujet de moi-même et au sujet de Dieu: au sujet de moi-même, pour me voir une créature en chute; au sujet de Dieu, pour le connaître comme Celui qui m'a donné du repos en Christ, qui m'a rendu capable d'être en sa présence et en la présence du Seigneur Jésus dans la lumière, sachant qu'il n'y a plus de condamnation pour moi. Si je vois parce que je suis dans la lumière, je ne suis pas comme un homme qui tâtonne: toutes choses se présentent à moi dans cette lumière de la vie, qui luit avec tout l'éclat et la transparence qu'elle a dans Celui qui est l'expression de toute la pensée de Dieu. Où est-ce que je vois la lumière de la vie éternelle? Dans la face du Seigneur Jésus Christ, dans la personne de Celui qui est présenté comme «la lumière du monde».

Pensées

ME 1875 page 19

Le vrai culte de Dieu n'appartient plus aux Juifs — les chrétiens seuls ont maintenant l'autel divin (lisez Hébreux 13: 8-16). Le temps est passé où il y avait un culte terrestre, et où le chemin des lieux saints n'étant pas manifesté, on n'entrait pas dans le sanctuaire, dans la présence même de Dieu. Le grand sacrifice pour le péché, fondement de la position chrétienne, a été offert maintenant, et sa vertu introduit ceux qui y ont part dans le ciel même, où Christ est entré avec son propre sang, — et, d'un autre côté, sur la terre, hors du camp dans l'opprobre avec un Christ rejeté. Il n'y a plus de moyen terme; il n'y a plus de religion mondaine qui laisse l'adorateur dans le camp, en dehors du voile: un tel système où le monde peut marcher et où l'élément religieux est adapté à l'homme sur la terre, est la négation du christianisme. «C'est pourquoi», nous qui par le sang de Jésus avons libre entrée dans les lieux saints, dans la présence même de Dieu, «sortons vers lui hors du camp, portant son opprobre: car nous n'avons pas ici de cité permanente, mais nous recherchons celle qui est à venir». Les chrétiens maintenant doivent porter la croix, attendant le ciel avec Christ. Tout autre terrain, tout ce qui est à demi, s'est évanoui avec l'ancienne alliance. Mais si nous attendons la gloire, nous n'en devons pas moins, mais bien plutôt, rendre grâces à Dieu, Lui offrant par Jésus sans cesse un sacrifice de louanges, le fruit des lèvres qui confessent son nom, et n'oubliant pas la bienfaisance, et de faire part de nos biens, car Dieu prend plaisir à de tels sacrifices.

ME 1875 page 360

Celui qui nous parle maintenant est «le saint, le véritable». Il nous faut les deux, ainsi que la grâce et la patience pour les faire valoir. Il faut la vérité et le Seigneur nous la communique, mais il faut la sainteté, autrement la vérité même tombera en discrédit.

ME 1875 page 460 – Darby J.N.

Dites-moi que ce monde misérable m'est une entrave, que la chair m'est une entrave, que Satan rôde autour de moi; je l'admets; mais ce fait ne devrait pas fermer mes yeux à ce qu'ont toujours été et à ce que sont la pensée et les desseins de Dieu à notre égard. Il veut nous amener à cette gloire de Christ, et il nous a déjà formés pour elle. Ne supposez pas même un instant que Dieu n'entend pas que vous en ayez la joie. Du moment que je crois que Christ le Fils de Dieu est mort pour moi sur la croix, rien n'est trop grand pour moi. La question est ce que CELA vaut? On parle d'orgueil et de présomption! — Rien n'est trop grand pour que je l'attende en *Christ*. Ne vous laissez pas persuader que vous ne pouvez pas avoir le sentiment de ce que Dieu donne. Il veut que nous ayons une «ferme consolation, nous qui nous sommes enfuis pour saisir l'espérance proposée».

Sur la prière en rapport avec les réunions de prières

ME 1875 page 41

En considérant le sujet si important de la prière, deux choses réclament notre attention; premièrement, la base morale de la prière; secondement, ses conditions morales.

1. — L'Écriture nous présente la base morale de la prière dans des paroles comme celles-ci: «Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez ce que vous voudrez, et il vous sera fait» (Jean 15: 7). Et encore: «Bien-aimés, si notre cœur ne nous condamne pas, nous avons de l'assurance envers Dieu; et quoique nous demandions, nous le recevons de Lui, parce que nous gardons ses commandements, et que nous pratiquons les choses qui sont agréables devant Lui» (1 Jean 3: 21, 22). De même lorsque Paul réclame les prières des saints, il expose la base morale de sa demande, en disant: «Priez pour nous, car nous croyons avoir une bonne conscience, désirant nous bien conduire en toutes choses» (Hébreux 13: 18).

De ces passages et de plusieurs autres de même importance, nous apprenons que, pour que la prière soit efficace, il faut que le cœur soit obéissant, l'esprit droit, la conscience bonne. Si l'âme n'est pas en communion avec Dieu, si elle ne demeure pas en Christ, si elle n'est pas gouvernée par ses saints commandements, — si l'oeil n'est pas simple, comment attendrions-nous des réponses à nos prières? Nous serions de ces gens dont parle l'apôtre Jacques, qui «demandent, et ne reçoivent pas, parce qu'ils demandent mal, afin de le dépenser pour leurs voluptés» (Jacques 4: 2, 3). Comment Dieu pourrait-il, comme un Père saint, exaucer de telles requêtes?

Combien il est donc nécessaire de prendre sérieusement garde sur quelle base nous présentons nos prières. Comment l'apôtre aurait-il pu demander aux frères de prier pour lui, s'il n'avait pas eu une bonne conscience, un oeil simple, un cœur droit, la persuasion intérieure qu'en toutes choses il désirait réellement vivre honnêtement? Cela eût été impossible. On dit volontiers: «Souvenez-vous de moi dans vos prières», et assurément, rien ne peut être plus précieux que d'être porté sur le cœur des chers enfants de Dieu, quand ils s'approchent du trône des miséricordes; mais faisons-nous assez attention à la base morale de nos requêtes? Quand nous disons: «Frères, priez pour nous, pouvons-nous ajouter, comme en la présence de Celui qui sonde les cœurs: «Car nous croyons que nous avons une bonne conscience, désirant nous bien conduire en toutes choses?» Et quand nous-mêmes nous nous prosternons devant le trône de la grâce, est-ce avec un cœur qui ne nous condamne pas, un cœur droit et un oeil simple, une âme qui demeure réellement en Christ et qui garde ses commandements?

Ce sont là, cher lecteur, des questions sérieuses et qui sondent le cœur; elles descendent jusqu'aux racines et aux sources morales de notre être. Mais il est bon que nos cœurs soient sondés profondément à l'égard de toutes choses, mais particulièrement pour ce qui a rapport

à la prière. Il y a beaucoup de manque de réalité dans nos prières, une triste absence de la base morale, beaucoup de: «Vous demandez mal». De là, le manque de puissance et d'efficacité dans nos prières; — de là, la formalité, la routine, et même l'hypocrisie positive. Le psalmiste dit: «Si j'avais eu en vue l'iniquité dans mon coeur, le Seigneur ne m'aurait pas exaucé» (Psaumes 66: 18). Que cela est solennel! Notre Dieu veut de la réalité. Lui-même, béni soit son saint nom, est vrai avec nous; et il veut que nous soyons vrais avec Lui. Il veut que nous venions devant Lui, tels que nous sommes réellement, et avec nos besoins réels.

Hélas, combien souvent il en est autrement, en particulier et en public! Combien souvent nos prières sont plus semblables à des discours qu'à des requêtes, plus semblables à des expositions de doctrines qu'à des expressions de besoin. Il semble quelquefois que nous nous proposons d'exposer des principes à Dieu, et de lui apprendre beaucoup de choses. Voilà ce qui exerce trop souvent sur nos réunions de prières une influence si desséchante, et qui leur ôte leur fraîcheur et leur intérêt. Ceux qui savent réellement ce qu'est la prière, qui sentent de quel prix elle est, et quel besoin ils en ont, viennent à la réunion de prières afin de prier, non pour entendre des discours, des leçons ou des explications d'hommes à genoux. S'ils ont le besoin d'apprendre, ils peuvent assister aux réunions où l'on étudie la Parole de Dieu, aux instructions ou aux prédications; mais quand ils vont à la réunion de prières, c'est pour prier. Pour eux, la réunion de prières est le lieu où s'expriment les besoins et où l'on attend la bénédiction, le lieu où l'on confesse sa faiblesse et où l'on attend la force. Telle est leur idée, «du lieu où l'on avait accoutumé de faire la prière» (comp. Actes des Apôtres 16: 15); et c'est pourquoi, quand ils s'assemblent là, ils ne sont ni disposés, ni préparés à entendre de longues prédications sous forme de prière, à peine supportables si elles étaient de vraies prédications, mais ainsi, intolérables.

Nous parlons ouvertement et avec force, parce que nous sentons le besoin d'une grande sincérité de langage; nous sentons profondément quel besoin nous avons de réalité, de sincérité et de vérité, dans nos prières individuelles et dans nos réunions de prières. Il arrive souvent que ce que nous appelons une prière, n'est pas une prière du tout; mais la profuse exposition de certaines vérités connues et reçues, dont la constante répétition devient très pénible et fatigante. Que peut-il y avoir de plus affligeant que d'entendre un homme à genoux exposant des principes ou développant des doctrines? Il est impossible de ne pas se demander: Cet homme parle-t-il à Dieu ou à nous? Si c'est à Dieu, assurément rien ne peut être plus irrespectueux que d'essayer de lui expliquer les choses; si c'est à nous, alors ce n'est pas prier du tout, et le plus tôt nous quitterons l'attitude de la prière, le mieux ce sera; celui qui parle serait plus à sa place debout, et nous assis, pour écouter.

En parlant de l'attitude, nous voudrions avec tout amour attirer l'attention des saints sur une chose qui, à notre jugement, demande une sérieuse considération; nous voulons parler de l'habitude qu'ont plusieurs de rester assis pendant le saint et solennel exercice de la prière. Nous sommes bien persuadés, nous n'avons pas besoin de le dire, que l'important, dans la prière, est d'avoir le coeur dans une disposition convenable. En outre, nous savons et nous ne voulons pas oublier, que plusieurs de ceux qui assistent à nos réunions de prières sont des

personnes âgées, infirmes, ou délicates, à qui il serait impossible de s'agenouiller pendant un certain temps, peut-être même un moment. En outre, il arrive souvent que, là même où il n'y a pas de faiblesse physique et où il y aurait un réel et sincère désir de s'agenouiller dans le sentiment que c'est l'attitude qui nous convient devant Dieu, il est impossible, à cause du manque d'espace, de changer de position.

Toutes ces choses doivent être prises en considération. Mais, en accordant une aussi grande marge que possible à ces cas particuliers, nous sommes forcés néanmoins de reconnaître qu'il y a souvent un manque déplorable de révérence dans nos réunions publiques de prières. Nous voyons souvent des jeunes gens et des jeunes filles qui ne peuvent invoquer ni la faiblesse physique, ni le manque d'espace, rester assis pendant toute la durée d'une réunion de prières. Ceci, nous devons le dire, est choquant et irrévérencieux, et ne peut, nous le croyons, que contrister l'Esprit du Seigneur. Nous devons nous mettre à genoux quand nous le pouvons. Cette attitude exprime le respect et la révérence. Le divin Maître se mit à genoux et pria. (Luc 22: 41). Son apôtre fit la même chose, comme nous lisons au chapitre 20 du livre des Actes, verset 36: «Et ayant dit cela, il se mit à genoux et pria avec eux tous» (*).

(*) Voyez encore 2 Chroniques 6: 13; Daniel 6: 10; Esdras 9: 5; Esaïe 45: 23; Actes des Apôtres 9: 40; 21: 5; Romains 14: 11; Philippiens 2: 10; Ephésiens 3: 14; Apocalypse 4: 10; 5: 8; etc.

Et n'est-il pas séant et convenable de faire ainsi? Peut-il y avoir quelque chose de plus inconvenant; que de voir dans une assemblée des personnes demeurer assises, se mettant à leur aise, distraites, pendant que la prière est offerte? Nous considérons cela comme tout à fait irrévérencieux, et nous supplions ici instamment tous les enfants de Dieu, de prêter à ce sujet leur très sérieuse attention et de s'efforcer de toutes manières, soit par leur conseil, soit par leur exemple, à encourager la pieuse et scripturaire coutume de s'agenouiller pour la prière dans nos assemblées. Ceux qui prennent part à la réunion rendraient tout cela bien plus facile à tous égards par des prières courtes et ferventes. Mais nous parlerons plus loin de ce sujet.

2. — Nous allons considérer maintenant, à la lumière des Saintes Ecritures, les conditions morales ou les attributs de la prière. Rien n'est plus précieux que d'avoir l'autorité de la parole de Dieu pour tout acte de notre vie chrétienne pratique. L'Ecriture doit être notre seul, grand et suprême arbitre dans toutes nos difficultés; ne l'oublions jamais.

Que dit donc l'Ecriture quant aux conditions morales nécessaires de la prière en commun, car c'est le sujet qui nous occupe spécialement ici? Lisez Matthieu 18: 19: «Je vous dis encore, que si deux d'entre vous sont d'accord sur la terre pour une chose quelconque, quelle que soit la chose qu'ils demanderont, elle sera faite pour eux par mon Père qui est dans les cieux».

Nous apprenons ici qu'une des conditions nécessaires de la prière est l'accord unanime, l'accord du coeur, la parfaite unité de sentiment: toute note discordante apporte du trouble. Si, par exemple, nous nous réunissons afin de prier pour les progrès de l'évangile, la conversion des âmes, il faut que nous soyons d'un même sentiment sur ce sujet, que nous soyons *d'accord* devant Dieu. Il ne faut pas que chacun apporte quelque pensée particulière et à lui

personnelle, autrement nous ne pouvons pas nous attendre à un exaucement sur le fondement de la parole du Seigneur citée plus haut. Ceci est un point d'une immense portée morale, et qui influe beaucoup sur le ton et le caractère de nos prières en commun et de nos réunions de prières. Nous ne donnons pas sans doute à ce sujet une attention assez sérieuse. N'avons-nous pas en effet souvent à déplorer le caractère sans objet de nos réunions de prières, alors que nous devrions être occupés ensemble de quelque objet commun pour lequel nous implorons ensemble le Seigneur? Nous lisons dans le chapitre 1^{er} des Actes, relativement aux premiers disciples: «Tous ceux-ci persévéraient unanimement dans la prière avec les femmes, et avec Marie, la mère de Jésus, et avec ses frères» (*). Et dans le second chapitre: «Et comme le jour de la Pentecôte s'accomplissait, ils étaient tous ensemble dans un même lieu». Ils attendaient, selon le commandement du Seigneur, la promesse du Père, le don du Saint Esprit. Ils avaient la parole assurée de la promesse. Le Consolateur devait venir infailliblement; mais ceci bien loin de les dispenser de la prière, était la base même de cet exercice béni. Ils étaient dans un même lieu, ils priaient d'un commun accord: Ils attendaient l'Esprit promis. Hommes et femmes absorbés par un seul objet, attendaient dans un saint accord, jour après jour, ardemment, avec ferveur, qu'ils fussent revêtus de la puissance d'en haut. Ne devrions-nous pas nous rassembler comme eux, dans une même pensée? Sans doute, Dieu en soit béni, nous n'avons pas à demander la venue du Saint Esprit, car il a été répandu; mais nous avons à rechercher le déploiement de sa puissance bénie au milieu de nous. Supposons que nous nous trouvions placés dans un lieu où la mort et les ténèbres spirituelles règnent, où il n'y a pas un souffle de vie, pas une feuille qui remue: le ciel semble d'airain, la terre de fer, un formalisme desséchant domine partout; la routine, une profession sans puissance, la superstition sont à l'ordre du jour; jamais on n'entend parler d'une chose telle qu'une conversion. Que faire? Nous laisser paralyser ou gagner par cette atmosphère malsaine et mortelle? Assurément non! Que faut-il donc faire? Réunissons-nous, même si nous n'étions que deux à sentir le triste état des choses, et *d'un commun accord* répandons nos coeurs devant Dieu, et attendons-nous à Lui, jusqu'à ce qu'Il envoie une abondante pluie de bénédictions sur le lieu aride. Ne nous croisons pas les bras, en disant: «Le temps n'est pas encore venu»; ne nous laissons pas aller à ce funeste raisonnement d'une certaine théologie justement appelée fatalisme, qui dit: «Dieu est souverain; il agit selon sa volonté; nous devons attendre le moment choisi par Lui; les efforts humains sont inutiles; nous ne pouvons pas opérer un réveil; il faut prendre garde de ne pas causer ce qui ne serait que de l'excitation». Ces raisonnements sont d'autant plus dangereux qu'ils ont quelque chose de plausible. En effet, tout cela est très vrai, en tous points; mais c'est seulement un côté de la vérité. C'est la vérité, et rien que la vérité; mais ce n'est pas *toute la vérité*. Là est le mal. Rien n'est plus à craindre que de ne considérer qu'un côté de la vérité; on se garde plus facilement d'une erreur positive et palpable. Que d'âmes ferventes ont bronché et ont été complètement détournées du droit chemin, pour n'avoir vu qu'un côté d'une vérité ou avoir mal appliqué une vérité. Plus d'un serviteur utile et dévoué a été froissé et poussé hors du champ de travail, par l'insistance peu judicieuse qu'on a mise dans la présentation de certaines doctrines qui étaient vraies en partie, mais qui n'étaient pas la pleine vérité de Dieu. Rien cependant ne peut atteindre ou

affaiblir la force de la déclaration du Seigneur en Matthieu 18: 19. Elle subsiste dans toute sa divine plénitude, sa gratuité et sa valeur, devant l'oeil de la foi ses termes sont clairs et non sujets à méprise «Si deux d'entre vous sont d'accord sur la terre pour une chose quelconque, quelle que soit la chose qu'ils demanderont, elle sera faite pour eux par mon Père qui est dans les cieux». Voilà notre principe et notre autorisation pour nous réunir afin de prier pour toute chose quelconque qui serait placée devant nos coeurs. Si nous déplorons la froideur, la stérilité et la mort qui nous entourent, si nous sommes abattus par le peu de fruits apparents de la prédication de l'Evangile, par le manque même de puissance dans la prédication et l'absence de résultats pratiques; si nous sommes humiliés par la stérilité, la pesanteur et le ton peu élevé de nos réunions, autour de la table du Seigneur, ou devant le trône de la grâce, ou autour de la fontaine des Saintes Ecritures, que devons-nous faire? Nous croiserons-nous les bras dans une froide et incrédule indifférence? Nous découragerons-nous et donnerons-nous cours aux plaintes, aux murmures, à l'irritation peut-être? Non, à Dieu ne plaise! Mais réunissons-nous «d'un commun accord, — dans un même lieu», tombant sur nos faces devant notre Dieu, et répandant nos coeurs comme le coeur d'un seul homme, devant Lui, en nous appuyant sur la fidèle parole du Seigneur en Matthieu 18: 19.

(*) Il est intéressant de voir «Marie, la mère de Jésus», nommée ici comme étant à la réunion de prières. Qu'aurait-elle pensé, si quelqu'un lui avait dit que, plus tard, des millions de chrétiens professants lui adresseraient à elle des prières?

Là est le grand remède, la ressource infaillible. Oui, «Dieu est souverain»; mais c'est la raison même pour qu'on s'attende à Lui. Sans doute, les efforts humains sont vains, et nous ne pouvons opérer un réveil; mais c'est pour cela même que nous devons chercher la puissance divine, et demander à Dieu qu'il sauve des âmes. Sans doute encore, nous devons craindre ce qui ne serait que de l'excitation; mais la froideur, la mort, l'indifférence de l'égoïsme, ne devons-nous pas les craindre autant? Aussi longtemps que Christ est à la droite de Dieu, aussi longtemps que Dieu, le Saint Esprit, est au milieu de nous et dans nos coeurs, aussi longtemps que nous avons la parole de Dieu et la déclaration de Matthieu 18: 19, il n'y a aucune excuse quelconque pour la stérilité, la froideur et l'indifférence, aucune excuse pour des réunions pesantes et sans profit, aucune excuse pour le manque de fraîcheur dans nos assemblées ou de bénédiction dans notre service. Attendons-nous à Dieu dans un saint accord, et il bénira sûrement.

3. — Si nous lisons Matthieu 21: 22, nous trouvons une autre condition essentielle de l'efficacité de la prière: «Et quoi que vous demandiez en priant, si vous croyez, vous le recevrez». C'est une parole vraiment merveilleuse que celle-ci. Elle ouvre à la foi les trésors même des cieux. Elle ne pose aucune limite. Notre divin Seigneur nous assure que nous recevrons quoi que ce soit que nous demandions avec une foi simple. L'apôtre Jacques, sous l'inspiration du Saint Esprit, nous donne une semblable assurance en ce qui concerne la requête de celui qui demande la sagesse: «Si quelqu'un de vous manque de sagesse qu'il demande à Dieu qui *donne à tous libéralement*, et qui ne fait pas de reproche, et il lui sera donné; mais», — et c'est ici la condition morale, — «qu'il demande *avec foi, ne doutant*

nullement, car celui qui doute est semblable au flot de la mer agité par le vent et jeté ça et là: or que cet homme-là ne pense pas qu'il reçoive quoi que ce soit du Seigneur».

Par ces deux passages nous apprenons que, si nos prières doivent être exaucées, il faut qu'elles soient des prières *de foi*. C'est une chose que de prononcer des prières, et une chose tout à fait différente que de prier avec une foi simple, dans la pleine, pure et ferme assurance que nous aurons les choses que nous demandons. Il est bien à craindre que plusieurs de nos prétendues prières n'aillent jamais au-delà du plafond de la chambre où nous nous trouvons. Pour atteindre le trône de Dieu, nos prières doivent être portées sur les ailes de la foi; et quand nous prions ensemble, il faut qu'elles proviennent de coeurs ayant une même pensée, comme d'une seule âme, dans une sainte attente de foi quant aux choses que nous demandons.

Nos prières et nos réunions de prières ne sont-elles pas sous ce rapport tristement défectueuses? Et ce défaut, Dieu le rend manifeste par le fait que nous voyons souvent si peu de résultats de nos prières. Examinons sérieusement jusqu'à quel point nous comprenons réellement ces deux conditions de la prière, savoir, l'accord et la confiance de foi? S'il est vrai, — et nous le savons puisque Christ l'a dit, — que deux personnes, s'accordant pour demander avec foi, peuvent recevoir quoi que ce soit qu'elles demandent, demandons-nous pourquoi nous ne voyons pas plus de réponses à nos prières? La faute n'en est-elle pas à nous? Ne manquons-nous pas et *d'accord* et de *confiance*?

Le Seigneur, dans les précieuses paroles que nous lisons, Matthieu 18: 19, descend au plus petit nombre, à la plus petite réunion, — même jusqu'à «deux», quoique évidemment la promesse s'applique à quelque nombre de personnes que ce soit. Le point important, c'est que ceux qui sont assemblés, quelqu'en soit le nombre, soient tout à fait d'accord, et pleinement persuadés qu'ils recevront ce qu'ils demandent. Cela donnerait un ton différent et un tout autre caractère à nos prières en commun et à nos réunions de prières, hélas! si souvent pauvres, froides, mortes, sans objet ni liaison, et montrant tout autre chose que le sincère accord et la foi sans incertitude!

Quelle différence, si nos réunions de prières étaient davantage le résultat d'un vrai accord de coeur et de pensée de la part de deux, ou d'un plus grand nombre d'âmes croyantes, s'attendant à Dieu pour une certaine chose. et se réunissant pour la demander à Dieu et persévérer dans la prière jusqu'à ce qu'elles reçoivent une réponse. Combien peu nous voyons cela! Nous assistons à la réunion de prières, de semaine en semaine, et c'est une très bonne chose que nous le fassions; mais ne devons-nous pas être exercés devant Dieu, afin de nous rendre compte jusqu'à quel point nos âmes sont près de Lui, pour être d'accord entre nous quant à l'objet ou aux objets qui doivent être placés devant son trône? La réponse à cette question se lie à une autre des conditions morales de la prière.

Lisons dans Luc 11: «Et il leur dit: Qui sera celui d'entre vous qui, ayant un ami, aille à lui sur le minuit, et lui dise: Ami, prête-moi trois pains, car mon ami est arrivé de voyage chez moi, et je n'ai rien à lui présenter? Et celui qui est dedans, répondant, dira: Ne m'importune pas; ma porte est déjà fermée, et mes enfants sont au lit avec moi; je ne puis me lever et t'en

donner. Je vous dis que, bien qu'il ne se lève pas et ne lui en donne pas parce qu'il est son ami, pourtant, *à cause de son importunité*, il se lèvera et lui en donnera autant qu'il en a besoin. Et moi, je vous dis: Demandez, et il vous sera donné; cherchez, et vous trouverez; heurtez, et il vous sera ouvert; car quiconque demande reçoit, et celui qui cherche trouve, et à celui qui heurte, il sera ouvert» (versets 5-10).

Ces paroles sont de la plus haute importance, attendu qu'elles contiennent une partie de la réponse du Seigneur à la demande de ses disciples: «Seigneur enseigne-nous à prier». Que nul ne s'imagine même un instant que nous oserions prendre sur nous d'enseigner aux autres à prier. Dieu nous en préserve! Rien n'est plus éloigné de nos pensées. Nous cherchons simplement à mettre les âmes de nos lecteurs en contact direct avec la parole de Dieu, — les véritables paroles de notre divin Seigneur et Maître, — afin que, à la lumière de ces paroles, ils puissent juger par eux-mêmes, si nos prières et nos réunions de prières sont ce qu'elles doivent être.

Que nous enseigne donc Luc 11? Quelles sont les conditions morales que ce passage nous révèle? En premier lieu, il nous enseigne à être précis dans nos prières: «Ami, prête-moi trois pains». Il y a un besoin positif, senti, et exprimé; une chose dans la pensée et sur le cœur; et l'homme se borne à cette seule chose. Il ne fait pas un long exposé de toutes sortes de choses avec des paroles décousues et sans suite; sa demande est nette, directe et positive. J'ai besoin de trois pains je ne puis m'en passer; il faut que je les aie le cas est urgent; l'heure est avancée; toutes les circonstances rendent l'appel plus pressant. L'homme ne peut renoncer à la chose qu'il vient chercher: «Ami, prête-moi *trois pains*».

Sans doute, il semble que c'est un moment bien malencontreux pour venir, «minuit!» Tout est fait pour décourager: l'ami s'est couché, la porte est fermée, ses enfants sont avec lui au lit, il ne peut se lever; mais n'importe, le besoin est là. Il faut à l'autre trois pains.

Il y a là une grande leçon pratique. Trop souvent nos réunions de prières souffrent beaucoup de prières longues, décousues et sans objet précis! Nous employons beaucoup de paroles pour des choses dont nous ne sentons pas réellement le besoin et que nous ne nous attendons pas du tout à recevoir. Ne serions-nous pas quelquefois bien pris au dépourvu si le Seigneur nous apparaissait, à la fin de la réunion de prières, et nous demandait: «Qu'avez-vous réellement voulu que je fasse pour vous?»

Tout ceci réclame de notre part une sérieuse considération. Nos prières et nos réunions de prières gagneraient certainement beaucoup en fraîcheur, en profondeur, en réalité et en puissance, si nous y apportions des besoins *précis* pour lesquels nous pourrions demander la communion de nos frères. Il n'est pas nécessaire de faire de longues prières touchant toutes sortes de choses, quelque sincère et bien intentionné qu'on soit: l'esprit se perd dans la multiplicité des sujets. Combien il vaut mieux n'apporter devant le trône de la grâce, que ce qui pèse réellement sur le cœur, — le demander ardemment, puis s'arrêter, en sorte que le Saint Esprit puisse en amener d'autres de la même manière, à prier pour la même chose, ou pour une autre chose également positive.

Les longues prières dans nos réunions sont extrêmement fatigantes, et vraiment dans bien des cas, elles sont une calamité positive. On nous dira, peut-être, qu'on ne peut pas fixer un temps au Saint Esprit: loin de nous une si affreuse pensée! Mais comment se fait-il que nous ne trouvons jamais de longues prières dans l'Ecriture? La plus merveilleuse prière qui fut jamais prononcée dans le monde peut être lue lentement, avec calme et puissance, en moins de cinq minutes (voyez Jean 17). Et quant à la prière que le Seigneur enseigne à ses disciples, elle est bien plus courte encore. Voyez aussi l'énergique prière que nous trouvons au chapitre 4 des Actes, versets 24-30, et ces deux merveilleuses prières de l'apôtre que nous lisons dans l'épître aux Ephésiens, chapitre 1 et 3.

Quelqu'un s'imaginerait-il que nous voulions diriger le Saint Esprit? Nous nous écrivons encore: «Loin de nous une pareille pensée!» Nous comparons simplement ce que nous trouvons dans les Ecritures, avec ce que trop souvent, — pas toujours, grâce à Dieu, — nous trouvons dans nos réunions, relativement à la prière.

N'oublions donc pas ceci; que le Seigneur ne veut pas que nous usions de vaines redites, nous imaginant d'être exaucés en parlant beaucoup. Il parle des prières de ce genre en termes de haute désapprobation. Nous pouvons ajouter aussi que, pendant de longues années, nous avons toujours remarqué que les prières des frères les plus pieux, les plus spirituels et les plus expérimentés, étaient caractérisées par la brièveté, la simplicité et la précision. Cela est bon et profitable, et selon l'Ecriture; cela contribue à l'édification, à la consolation et à la bénédiction. Les prières courtes, ferventes, précises, apportent la fraîcheur et l'intérêt aux réunions de prières; d'autre part, comme principe général, les prières longues et décousues exercent sur tous la plus accablante influence.

Mais l'enseignement du Seigneur en Luc 11, renferme un autre trait moral important de la vraie prière: c'est *l'importunité*. Jésus nous dit que l'homme qui est allé trouver son ami, réussit à obtenir ce qu'il désire, simplement par son zèle importun. Il ne veut pas entendre parler de remise à un autre moment: Il lui faut les trois pains. L'importunité réussit là où le titre de l'amitié restait sans effet. Un besoin s'est présenté, l'homme n'avait rien pour y répondre: «Je n'ai rien à présenter à mon ami»; et il ne veut pas accepter de refus.

Jusqu'à quel point comprenons nous cette grande leçon? Ce n'est pas, béni soit Dieu, que Dieu veuille jamais nous répondre «de dedans». Jamais il ne nous dira: «Ne m'importune pas»; — «je ne peux me lever et t'en donner». Il est toujours notre «Ami» fidèle et toujours prêt; — un Donateur qui donne joyeusement, libéralement, et sans faire de reproches. Toutefois il encourage l'importunité, et nous avons besoin de nous en souvenir pour nos prières. Là où les besoins sont sentis, — «les trois pains», — là il y aura aussi généralement l'importunité et la ferme intention d'obtenir ce qu'on demande. Mais trop souvent, dans nos prières et nos réunions de prières, nous ne ressemblons pas à des gens qui *demandent ce dont ils ont besoin, et attendent ce qu'ils ont demandé*: nous sommes sans énergie, sans but, sans puissance, et au lieu de présenter à Dieu nos ferventes requêtes, nous retombons dans l'enseignement ou dans des entretiens fraternels. Nous sommes convaincus que L'Eglise de Dieu a besoin d'être

réveillée à cet égard, et c'est cette conviction qui nous a amené à présenter ces idées et ces réflexions.

4. — Plus nous méditons le sujet qui vient d'attirer notre attention, et plus nous considérons l'état de toute l'Eglise de Dieu, plus nous sommes convaincus du besoin urgent d'un réveil complet, en tous lieux, quant à la prière. Nous avons essayé de présenter à nos lecteurs quelques réflexions et quelques conseils sur ce point si important. Nous nous sommes exprimés en termes clairs; — nous avons signalé notre manque d'accord, de confiance, de persévérance dans nos prières et dans nos réunions de prières; nous avons parlé de plusieurs choses qui sont senties par tous ceux qui sont vraiment spirituels parmi nous. Nous avons parlé des prières longues, fatigantes et sans suite, destructives de la vraie puissance et de la bénédiction. Dans quelques cas, de chers enfants de Dieu ont été éloignés ainsi des réunions de prières; au lieu d'être rafraîchis, encouragés et fortifiés, ils étaient seulement fatigués, affligés et accablés, et ont cru meilleur pour eux de s'éloigner, se disant qu'une heure de tranquillité leur était plus profitable dans le secret de leur cabinet, là où ils pouvaient répandre leurs coeurs devant Dieu en ardentes prières et supplications.

Nous sommes tout à fait persuadés que ceux qui font ainsi se trompent, et que ce n'est pas là du tout le moyen de remédier au mal duquel nous nous plaignons. S'il est bon de se réunir pour la prière et la supplication, — et qui peut en douter? — alors ce n'est certainement pas une bonne chose, pour personne, de s'éloigner de ces réunions simplement à cause de la faiblesse et des fautes de quelques-uns de ceux qui peuvent y agir. Si tous les membres vraiment spirituels s'éloignaient par de telles raisons, que deviendraient nos prières et nos réunions de prières?

Nous nous rendons trop peu compte de quelle importance sont les éléments qui composent une réunion. Ceux-là dont on n'entend peut-être jamais la voix, s'ils y prennent part dans un bon esprit, s'attendant réellement à Dieu, en soutiendront merveilleusement le ton et y maintiendront la bénédiction.

Souvenons-nous d'ailleurs qu'en assistant à une réunion, nous n'avons pas à penser seulement à notre profit et à notre propre encouragement, mais nous devons penser à la gloire du Seigneur; nous devons chercher à être conduits par sa pensée et sa sainte volonté, nous efforçant de ne pas être occupés seulement de nous-mêmes, mais aussi du bien des autres; et, nous en sommes convaincus, notre éloignement volontaire «du lieu où on a accoutumé de faire la prière», n'amènera pas ce résultat et ne sera profitable à personne. Nous parlons, — nous le répétons avec intention, — de notre éloignement *volontaire* et *de propos délibéré*, sous le prétexte que nous ne trouvons aucun profit à ce qui se passe dans la réunion. Plusieurs choses peuvent nous empêcher d'y assister: une mauvaise santé, des devoirs de famille, d'autres devoirs, si nous sommes au service d'autrui. Il faut tenir compte de tout cela; mais, comme règle générale, *celui qui peut s'absenter volontairement des réunions des saints, est dans un mauvais état d'âme*. L'âme qui est dans un bon état, une âme pieuse, fervente, heureuse, ne fera pas ainsi.

Tout ce qui précède nous conduit naturellement à une autre de ces conditions morales de la prière, qui nous occupent ici. Lisons Luc 18: 1-8: «Et il leur dit aussi une parabole pour montrer qu'ils *devaient toujours prier et ne pas se lasser*, disant: il y avait dans une ville un certain juge qui ne craignait pas Dieu, et qui ne respectait pas les hommes; et dans cette ville-là, il y avait une veuve, et elle alla vers lui, disant: Venge-moi de mon adversaire. Et il n'en voulut rien faire pour un temps. Mais après cela, il dit en lui-même: Quoique je ne craigne pas Dieu et que je ne respecte pas les hommes, néanmoins, parce que cette veuve m'ennuie, je lui ferai justice, de peur que revenant sans cesse, elle ne me rompe la tête. Et le Seigneur dit: Ecoutez ce que dit le juge inique. Et Dieu ne ferait-il point justice à ses élus qui crient à lui jour et nuit, et il use de patience avant d'intervenir pour eux? Je vous dis, que bientôt il leur fera justice».

Ici, notre attention est attirée sur l'importante condition de la *persévérance* dans la prière. Ils devaient «*toujours prier et ne pas se lasser*». Nous avons vu que nos demandes devaient être l'expression d'un besoin senti, précis, présenté à Dieu d'un commun accord, importunément, avec foi et persistance, jusqu'à ce que, dans sa grâce, Dieu nous envoie une réponse, comme il le fera assurément si la base et les conditions morales sont convenablement maintenues. *Mais il faut persévérer*. Il ne faut pas nous lasser, ni cesser de demander, quoique la réponse ne nous vienne pas aussi promptement que nous pourrions l'attendre. Il peut plaire à Dieu d'exercer nos âmes en nous gardant dans l'attente pendant des jours, des mois, peut-être des années. Cet exercice est bon. Il est selon les voies de Dieu; il est moralement salutaire. Il contribue à rendre tout plus réel. Il nous fait descendre jusqu'à la racine des choses. Voyez, par exemple, Daniel: il demeura «trois semaines entières», en deuil, ne mangeant pas, s'attendant à Dieu dans un profond exercice d'âme: «En ce temps-là, moi, Daniel, je fus en deuil pendant trois semaines entières. Je ne mangeai point de pain agréable au goût, et il n'entra point de viande ni de vin dans ma bouche, et je ne m'oignis point du tout jusqu'à ce que ces trois semaines entières fussent accomplies».

Ce temps de séparation et d'attente fut bon pour Daniel; il recueillit une profonde bénédiction des exercices à travers lesquels il fut appelé à passer pendant ces trois semaines. Et, ce qui est particulièrement digne de remarque, c'est que la réponse à son cri avait été envoyée du trône de Dieu dès le commencement de son exercice, comme nous lisons au verset 12: «Alors il, me dit: Ne crains point, Daniel; car *dès le premier jour, que tu as appliqué ton coeur à entendre, et à t'affliger en la présence de ton Dieu, tes paroles ont été exaucées, et je suis venu à cause de tes paroles*. Mais (combien ceci est merveilleux et mystérieux!) le prince du royaume de Perse a résisté contre moi vingt et un jours; mais voici, Micaël, l'un des principaux chefs, est venu pour m'aider, et je suis demeuré là chez les rois de Perse. Et je suis venu pour te faire entendre ce qui doit arriver à ton peuple aux derniers jours». Ici-bas, le bien-aimé serviteur de Dieu menait deuil et s'affligeait, s'attendant à Dieu. Le messenger angélique venait avec la réponse; il fut permis à l'ennemi de l'arrêter; mais Daniel continua à attendre; il pria et ne se lassa point; et au moment convenable, la réponse vint. N'y a-t-il là aucune leçon pour nous? Nous aussi nous pouvons avoir longtemps à attendre, dans la

patience et la sainte confiance de la foi; mais nous trouverons que ce temps d'attente est des plus profitable pour nos âmes. Très souvent notre Dieu, dans sa sagesse et sa fidélité, en agit ainsi avec nous; il juge convenable de retenir la réponse, simplement pour nous éprouver quant à la réalité de nos prières. Le grand point pour nous, c'est que nous ayons un objet placé sur nos coeurs par le Saint Esprit et que nous présentions à Dieu; nous attendant à Lui et à sa fidèle parole, persévérant en prières jusqu'à ce que nous obtenions ce que nous demandons. «Priant par toutes sortes de prières et de supplications, *en tout temps* par l'Esprit, et *veillant à cela avec toute persévérance* et des supplications pour tous les saints» (Ephésiens 6: 18).

Tout ceci demande de notre part la plus sérieuse attention. Nous manquons aussi tristement de persévérance, que nous manquons de précision et d'importunité dans nos prières. De là, la faiblesse de ces prières, et la froideur fréquente de nos réunions de prières, qui ne sont quelquefois qu'une routine fatigante, une succession d'hymnes et de prières sans onction ni puissance. Nous parlons ouvertement et fortement, parce que nous sentons vivement. Il doit nous être permis de parler sans réserve. Nous supplions toute l'Eglise de Dieu, en tous lieux, de regarder cette question directement en face, de regarder à Dieu à son sujet et de se juger quant à elle. Ne sentons-nous pas le manque de puissance dans nos réunions publiques? Pourquoi ces saisons de stérilité autour de la table du Seigneur? Pourquoi cette pesanteur, cette faiblesse dans la célébration de cette précieuse fête, qui devrait remuer jusqu'au fond notre être renouvelé? Pourquoi le manque d'onction, de puissance, d'édification dans nos prédications? Pourquoi les folles spéculations et les questions vaines, soulevées et répondues tant de fois pendant ces quarante dernières années? Pourquoi toutes ces misères dont nous avons parlé, et sur lesquelles ont mené deuil en tous lieux tous ceux qui sont vraiment spirituels? Pourquoi la stérilité de notre service dans l'évangélisation? Pourquoi le peu d'action de la Parole sur nos âmes? Pourquoi le peu de puissance de rassemblement?

Frères bien-aimés dans le Seigneur, réveillons-nous pour considérer sérieusement cet important sujet. Ne nous contentons pas de l'état présent des choses. Nous implorons tous ceux qui reconnaissent la vérité de ce que nous avons exposé dans ces pages sur la prière et les réunions de prières, de s'unir de coeur ensemble, en ardentes prières et en supplications. Cherchons à nous réunir selon Dieu, à nous approcher de Lui comme un seul homme, nous prosternant devant le trône des miséricordes et nous attendant à Dieu avec persévérance pour un réveil de son oeuvre, pour les progrès de son évangile, pour le rassemblement et l'édification de ses saints. Que nos réunions soient réellement des réunions de prières, et non pas l'occasion de vaines redites et un prétexte pour indiquer nos cantiques favoris et entonner les airs qui nous plaisent. La réunion de prières, doit être le lieu où s'expriment les besoins, et où l'on attend la bénédiction; le lieu où l'on expose sa faiblesse et où l'on attend la force; le lieu où les enfants de Dieu s'assemblent d'un commun accord pour s'approcher du trône même de Dieu, pour pénétrer dans le trésor même des cieux et en retirer tout ce dont nous avons besoin pour nous, pour nos maisons, pour toute l'Eglise de Dieu, et pour la vigne de Christ.

Telle devrait être une réunion de prières, si nous sommes enseignés par l'Écriture. Puisse nous les réaliser plus pleinement en tous lieux. Puisse le Saint Esprit nous exciter tous et nous faire sentir puissamment la valeur, l'importance et la nécessité urgente de l'unanimité, de la confiance de foi, de la réalité, de l'opportunité et de la persévérance dans toutes nos prières, et nos réunions de prières!

Purification et délivrance

ME 1875 page 81

A propos de perfection, ce sujet si difficile pour beaucoup d'âmes, on a voulu établir que, s'il est vrai que la chair ne change jamais, ce qui du reste est parfaitement exact, toutefois, à supposer que nous péchions, nous sommes toujours parfaitement purs en ayant recours au sang de Christ, puisque ce sang purifie. Mais le recours au sang ne répond pas à la difficulté qui est en question: le sang doit purifier parce que nous ne sommes pas purs. Ce qu'il faut ici, ce n'est pas tant d'être purifiés que de trouver de la puissance.

Or le sang de Christ, quoiqu'étant le fondement de toute bénédiction, est en rapport direct avec la conscience, avec l'imputation, non avec la puissance; et l'idée du sang soulève immédiatement la question de l'état de ma conscience et le sentiment que je suis impur. On me dit qu'il y a assez de puissance pour nous mettre en relation avec Dieu, et ensuite que là nous sommes purs: mais on confond deux choses très distinctes, savoir la délivrance de la puissance du péché, et la pureté. Pour y voir clair, et pour savoir distinguer entre ces choses, il faut une attention sérieuse et sincère, parce que, jusqu'à ce que nous soyons délivrés en vertu d'un juste sentiment de la rédemption, le sentiment de la présence du péché et du manque de parfaite pureté se lie à la conscience et à la question de mon acceptation devant Dieu. Si vous considérez l'état de la plupart des chrétiens, vous verrez qu'ils ont, sans aimer à le dire, une sorte de sentiment qu'il *faut* qu'ils pèchent.

Il est parfaitement vrai que «si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes et la vérité n'est pas en nous»; et de fait, «nous manquons tous à plusieurs égards». Mais vous remarquerez que Jean, au chapitre 1 de sa 1^{re} épître, quand il en vient à parler de «pécher», des actes, se sert du passé: «Si nous disons que *nous n'avons pas péché*, nous le faisons menteur, et sa parole n'est pas en nous». Il ne dit pas: «Si nous disons que nous ne péchons pas»; et on ne peut déduire de ses paroles aucune conséquence que nous *devions* pécher. Lorsque d'autre part il parle du «péché», il emploie le présent: «Si nous disons que nous n'avons pas de péché». Christ a dit: «Ma grâce te suffit, et ma puissance s'accomplit dans l'infirmité»; et ailleurs nous lisons: «Dieu est fidèle qui ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de ce que vous pouvez supporter»; et: «Je puis toutes choses en Celui qui me fortifie». (*)

(*) 2 Corinthiens 12: 9; 1 Corinthiens 10: 13; Philippiens 4: 13.

L'existence de la chair non plus ne donne pas une mauvaise conscience, autrement je n'aurais jamais une bonne conscience, parce que, tant que je suis sur la terre, la chair est toujours en moi; et ce qui est en question pour moi, n'est pas non plus, si Dieu peut m'imputer un péché comme croyant, car Christ a porté tous mes péchés; ou bien s'il s'agit de péchés passés, ou de péchés futurs, puisque pour nous, chrétiens de maintenant, Christ n'a jamais porté d'autres péchés que des péchés futurs, quoique les péchés passés soient

nécessairement ce qui affecte la conscience. Ce qui est en question, c'est de savoir si cette sorte de puissance est introduite par laquelle je suis placé dans un état où le péché n'agit pas. Jamais je ne pourrais dire qu'il agit nécessairement, car Dieu est fidèle qui ne permettra pas que nous soyons tentés au-delà de ce que nous pouvons supporter; et si je porte toujours, partout, dans le corps la mort de Jésus, sa vie seulement opérera en moi, en sorte que si une pensée oiseuse entre dans mon esprit, je ne peux pas lui trouver une excuse. La grâce agit toujours dans l'intercession de Christ, notre avocat; mais je ne suis jamais excusable d'avoir permis à la chair d'agir en quelque occasion que ce soit. Si j'avais été fidèle à me tenir près de Christ, la chair n'eût pas agi; si j'avais été occupé de Lui, le mal n'aurait pas trouvé entrée dans mon esprit.

Voyez cette mère: on lui dit que son enfant a été renversé par un train de chemin de fer; elle se précipite... Fait-elle attention aux choses devant lesquelles elle passe? Non, elle court. Toutes ces choses qui auraient pu attirer son attention si elle eût été inoccupée, — une jolie toilette exposée dans la devanture d'un magasin, une gravure, un tableau, — rien ne la détourne maintenant, elle ne les voit pas. Ainsi, pour vous, sur cent choses qui sont une tentation, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui ne vous tenteraient jamais, si Christ occupait vos pensées. Si vous étiez pleins de Christ, il n'y aurait pas de place dans votre esprit pour les pensées oiseuses, au moyen desquelles Satan cherche à vous distraire par le monde qui vous entoure, s'il ne réussit pas à vous les faire rechercher positivement.

Or, si nous manquons, ce dont il s'agit, ce n'est pas d'ôter le péché, ni de sang, — mais d'eau, et de l'intercession de Christ comme avocat en notre faveur, pour la restauration de nos âmes. Au chapitre 13 de l'évangile de Jean, nous ne voyons pas que Christ ait mis du sang dans le bassin, mais il y mit de l'eau, et il lava les pieds de ses disciples. Si mes pieds ne s'étaient pas salis dans la boue, — ce qu'ils n'auraient pas dû faire, — ils n'auraient pas eu besoin de ce lavage; mais ils en ont besoin, et l'Esprit de Dieu applique l'eau de la Parole à ma conscience c'est là le sens du passage. J'ai souillé mes pieds, et c'est de l'eau que je reçois, et non du sang. L'eau, comme figure, nous présente toujours l'application de la Parole par la puissance du Saint Esprit. Christ nous a donné droit au ciel; mais pour notre relèvement et le rétablissement de notre communion avec Dieu, il opère en nous par la Parole lorsque cela est devenu nécessaire, — quoiqu'il faudrait que cela ne fût pas nécessaire.

Je le répète encore, l'existence de la chair n'interrompt pas ta communion, mais, si l'on permet à la chair d'agir alors la communion est interrompue: une seule pensée oiseuse l'interrompt. Elle cesse pour le moment absolument, car Dieu évidemment ne peut pas avoir communion avec le mal.

De plus, à propos de ce sujet, il importe de bien comprendre que Christ mourant pour nos péchés, et notre mort avec Christ, sont deux choses absolument distinctes. Nous sommes appelés à reconnaître que nous sommes morts avec Christ, et à vivre dans la puissance de cette vérité. Si nous sommes morts avec Christ, alors: «Tenez-vous vous-mêmes pour morts»; seulement, remarquez-le bien, ce n'est pas faire la découverte que je suis mort à un certain moment particulier, et introduit par la foi dans cet état (quoique toute vérité s'apprenne par

la foi); mais la vérité apprise ici, c'est que je suis mort dans la mort de Christ. C'est ma profession chrétienne: étant baptisé pour Christ, je suis baptisé pour sa mort (*); et quand l'apôtre porte partout dans son corps, la mort du Seigneur Jésus, il est bien évident que ce n'est pas sa propre mort qu'il porte, mais, comme il le dit, la mort de Jésus. Ce que je veux dire, c'est que Christ est celui qui a porté mes péchés, et qu'ainsi je trouve le pardon de mes péchés; mais il n'y a pas de pardon pour la mauvaise nature. «Ce qui était impossible à la loi, en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu ayant envoyé son propre Fils, en ressemblance de chair de péché et pour le péché, a condamné le péché dans la chair» (**). Mais quand Dieu fit cela, qu'arriva-t-il? Christ mourut; — donc, moi je suis mort. Si j'avais dû subir ce sort moi-même, personnellement sous la loi, j'aurais eu en partage la condamnation aussi bien que la mort; mais étant crucifié avec Christ, la condamnation est passée, et la mort est venue. Si je l'applique pratiquement, et que je dise sincèrement que je suis mort, comment Satan peut-il tenter un homme mort? Et comment pouvez-vous dire qu'un homme mort a des convoitises et une volonté méchante? — cela n'est pas vrai. Cependant la doctrine d'une pureté en nous-mêmes, à laquelle on atteint par la foi et à laquelle on parvient sans la connaissance de soi-même acquise par l'exercice de cœur sous la loi dépeint en [Romains 7](#), se répand beaucoup autour de nous et gagne des âmes honnêtes et sincères, par leurs besoins mêmes et leur aspiration à une délivrance qu'elles n'ont pas trouvée.

(*) Romains 6: 3. (**) Romains 8: 3.

On dit qu'il y a une purification qui nous rend actuellement semblables à Christ ici-bas; mais cela est anti-scripturaire. On demande: «Quand vous avez été convertis, n'avez-vous pas désiré d'être rendus conformes à Christ?» On égare ainsi les âmes; car cela je le désire maintenant aussi. L'Écriture enseigne que: «*Lorsqu'il sera manifesté nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est. Et quiconque a cette espérance en Lui, se purifie comme Lui est pur*» (*). C'est une chose bien différente! Si je suis déjà purifié, je n'ai pas besoin de me purifier. La conformité avec Christ que nous propose l'Écriture est la conformité avec Christ dans la gloire. Christ était absolument sans péché ici-bas; tandis que moi, si je dis que je n'ai pas de péché, je me séduis moi-même. Je suis appelé à marcher comme Lui a marché, ne permettant pas au péché de se mouvoir en moi; — mais il est là dans la chair!

(*) 1 Jean 3: 2.

La pensée tout entière qu'on nous présente, a pour effet de rabaisser le caractère et la mesure de la vie chrétienne. Je suis appelé à être semblable à Christ dans la gloire, et je le serai; jusque-là, quoique la chair soit en moi, sa présence, en elle-même, n'interrompt pas ma communion; et je devrais certainement, comme chrétien, en ne contristant pas le Saint Esprit de Dieu, vivre constamment à la lumière de la clarté sans nuage de la faveur de Dieu.

J'ose affirmer qu'il y a au milieu de nous beaucoup de chrétiens qui n'ont jamais compris réellement ce que c'est que d'être mort et ressuscité avec Christ: ils ne savent pas, quant à leurs propres âmes, saisir cela; ils ne sont pas ce que l'Écriture appelle des «parfaits» (*), ne comprenant pas que non seulement leurs péchés, les péchés du premier Adam, ont été pardonnés, mais que nous avons notre place dans le second Adam, et cela dans la puissance

de la loi de l'Esprit de vie qui est dans le Christ-Jésus. Nous serons effectivement parfaits quand nous lui serons semblables dans la gloire, — jamais auparavant; parce que c'est là ce à quoi nous sommes appelés (**). Mais si j'ai réalisé que je suis en Lui, mort et ressuscité avec Lui, — comme Lui est, je suis moi aussi dans ce monde, d'abord pour ce qui est du jugement, et ensuite quant à la puissance de vie et à l'état devant Dieu, reconnaissant l'état de mort du vieil homme pour la foi, par la mort de Christ sur la croix.

(*) Philippiens 3: 15. (**) Voyez Romains 8: 29; Philippiens 3; 1 Jean 3: 2, etc.

L'enseignement qu'on voudrait nous faire accepter, suppose qu'une personne peut, par la foi, passer dans un état de pureté, exactement comme, par la foi, elle connaît sa justification. Mais ceux qui avancent ces choses se séduisent eux-mêmes, et pour cette raison-ci: ils ne se connaissent pas encore eux-mêmes, et il faut cependant qu'ils y arrivent. Je répète ici, à ce propos, ce que j'ai dit ailleurs, c'est que pour sortir de Romains 7 d'une manière ou d'une autre, il faut y être entré d'abord, et avoir appris que vous n'êtes pas seulement coupable, que vous n'avez pas seulement une chair méchante, mais, ce qui est plus difficile et plus profondément humiliant, que vous n'avez point de force.

Supposez qu'une personne aie une dette et que je lui dise que toute sa dette est payée: si cette personne croit que je suis un homme de parole, elle n'a besoin d'aucune expérience, elle est satisfaite et très heureuse d'apprendre ce que je lui annonce. Mais supposez que je vous dise: «Vous êtes mort au péché»; c'est tout autre chose. Il ne s'agit pas ici du paiement d'une dette; c'est une définition absolue de votre condition. Vous objecterez peut-être: «A quoi bon me dire cela? — car je me suis mis en colère ce matin». Votre expérience me contredit, et vous ne pouvez pas sortir de la difficulté jusqu'à ce que vous soyez arrivé à la conviction personnelle, à la connaissance de vous-même, qui vous découvre que vous ne pouvez pas remporter la victoire sur le péché. C'est une découverte terrible à faire; mais c'est apprendre cette leçon que je n'ai point de force, non pas seulement que je suis coupable. «Le vouloir est avec moi, mais accomplir le bien, cela je ne le trouve pas»; et jusqu'à ce que vous soyez amené à vous écrire: «Misérable homme que je suis, qui me délivrera...?» — Je ne puis réussir; le péché est trop fort pour moi, — vous n'êtes pas arrivé là où il faut que vous soyez amené et où seulement vous trouverez la délivrance. Quand ce travail s'opère en moi, je puis savoir ou ne pas savoir que je suis pardonné, et la forme de l'expérience pourra en être modifiée, mais non la substance. Cette expérience s'acquiert toujours essentiellement sous la loi, c'est-à-dire en face d'une exigence qui veut que nous soyons dans un état donné. Mais vous dites: «Il faut que j'essaie, il faut que je fasse des efforts». Eh bien, «faites, faites des efforts». Et pourquoi? Parce qu'ainsi vous apprendrez que vous ne pouvez pas faire ce que vous voulez, et qu'alors vous direz, non pas «Comment ferai-je mieux?» mais, «Qui me délivrera?» Vous vous sentirez dans une position telle qu'il faut que quelqu'un d'autre vous en délivre. Vous faites la découverte que vous n'êtes pas seulement impie, mais *sans force*; vous avez appris ce que vous êtes, non pas seulement ce que vous avez fait; et ensuite vous trouvez là Christ en puissance, et la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus vous affranchit de la loi du péché et de la mort. Il ne s'agit ici ni de non-imputation, ni de purification, mais de

délivrance; et je trouve la question vidée et réglée quand j'en découvre la vérité et le fondement dans la croix de Christ, et non pas dans le fait que j'acquiers personnellement la pureté à un certain moment donné.

En terminant je voudrais vous adresser encore une question. Etes-vous heureux d'être mort et de n'avoir plus le moindre atome de volonté propre, ou de souhait ou de désir propre? N'y a-t-il rien dans votre coeur que vous voudriez réserver vis-à-vis de Dieu? C'est ici une pierre de touche pour nous. Avons-nous assez appris ce qu'est le principe de la volonté, on voudrions-nous en réserver une petite partie? — Notre état devrait être toujours un état de communion ininterrompue dans la puissance du Saint Esprit, sans aucun nuage sur nos esprits. Mais ce n'est pas là l'état réel des choses; et ainsi, c'est de puissance que nous avons besoin.

Sur la prière

ME 1875 page 116

Je ne crois pas que les promesses soient uniquement relatives à des prières présentées par les uns à Dieu pour les autres, bien que les exemples que nous trouvons dans l'Écriture se rapportent en grande partie à ce genre de requêtes: «Priez les uns pour les autres», «et pour moi aussi», «combattant toujours pour vous par des prières» (*), et tant d'autres passages. La prière de la foi ne se borne pas à cela. Il y a des prières pour que Dieu ouvre la porte pour l'Évangile; il y a des prières pour tous les hommes (**). Même s'il ne s'agit pas de la prière de la foi proprement dite, l'apôtre nous exhorte à présenter en toutes choses nos requêtes à Dieu; il arrive alors ou il peut arriver, que la seule réponse soit: «Et la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence gardera vos cœurs et vos pensées dans le Christ Jésus» (***)). Pour la prière de la foi, ou plutôt pour ce qui concerne la promesse qui lui est faite, Dieu a posé certaines limites relativement à la certitude de l'exaucement, telles que «en mon nom», «selon sa volonté», «si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez ce que vous voudrez», «si deux d'entre vous sont d'accord» (4*), pour ne pas parler de ce qui *arrête* la prière, comme le péché à la mort (5*). Mais, en même temps, je ne vois aucune limite posée à l'attente de la foi, *si Dieu la donne*. Si je demande mal, afin de le dépenser pour mes voluptés, je ne puis m'attendre à recevoir. D'autre part, le Seigneur nous parle de foi donnée et de certitude de réponse pour faire sécher un figuier ou pour transporter une montagne; et quoi que ce soit que je demande en priant, si je crois, je le reçois (6*). C'est là un principe d'une très grande importance. Disons d'abord un mot des limites dans lesquelles, à part la foi spéciale, la promesse expresse de l'exaucement est renfermée.

(*) Jacques 5: 16; Ephésiens 6: 18; Colossiens 4: 12; etc. (**) Colossiens 4: 3; Tite 2: 1, 2. (***) Philippiens 4: 6, 7. (4*) Jean 14: 13, 14; 16: 23, 24; 1 Jean 5: 14, 15; Jean 15: 7; Matthieu 18: 19. (5*) 1 Jean 5: 16. (6*) Marc 11: 24

Le premier passage que je veux rappeler, est celui-ci: «Si nous demandons quelque chose selon sa volonté, il nous écoute; et si nous savons qu'il nous écoute, quoi que ce soit que nous demandions, nous savons que nous avons les choses que nous lui avons demandées» (1 Jean 5: 14, 15). L'Écriture suppose ici que la demande est «selon sa volonté»; et dans ce cas, nous pouvons compter sur sa puissance pour l'exaucer. C'est là la confiance chrétienne générale; — et c'est une grande faveur de la part de Dieu que d'être assuré, dans le chemin de sa volonté, de l'intervention de celui qui est Tout-Puissant. Ailleurs nous lisons: «Si vous demeurez en moi et que *mes paroles demeurent* en vous, vous demanderez ce que *vous voudrez*, et il vous sera fait» (Jean 15: 7). Je ne doute pas que le Seigneur ne s'adresse ici aux douze; mais en principe le passage s'applique à tous les chrétiens: là où les pensées sont formées par les paroles de Christ, quand celles-ci demeurent en quelqu'un qui vit dans la dépendance et la confiance en Lui, celui qui demeure ainsi en Lui, avec ses pensées dirigées par Sa parole, a une volonté qui est pour ainsi dire celle de Christ: il demande ce qu'il veut, et

il lui est fait. — Dans un autre passage il est question de deux qui sont d'accord sur la terre (Matthieu 18: 19). Ici, la volonté individuelle est mise de côté: il s'agit de chrétiens qui ont un désir commun et qui sont d'accord pour le présenter à Dieu. L'accord délibéré et formel suppose une commune pensée chrétienne et elle sera accomplie. Ainsi aussi, quand je prie, m'approchant pour ce à quoi je puis lier le nom de Christ, — sous ses auspices, — le Père le fera. Ici encore, je ne doute pas que les douze ne soient spécialement en vue, quoique, en principe, la chose soit vraie pour tout chrétien, Un homme ne peut, par la foi, lier le nom de Christ, dans sa requête, à ses convoitises. Toutes ces déclarations supposent le disciple et la foi, comme Jacques, et le Seigneur lui-même, nous le disent expressément.

Mais il y a d'autres déclarations qui nous rejettent d'une manière plus générale sur la bonté de Dieu et sur son intérêt pour nous, et qui montrent que, lorsque la foi est en exercice, l'exaucement ne fera pas défaut: «Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous le recevrez, et il vous sera fait» (*). Ce que le Seigneur dit ici, suppose la foi et en quelque sorte l'intimité avec Dieu; le coeur est associé à ses intérêts, et alors, s'il y a de la foi comme un grain de sénevé, une montagne se déplace. Je ne doute pas que ce genre de foi ne fût plutôt celui des apôtres qui se sentaient intéressés à la cause de Dieu, identifiés avec Lui, et cela sur la terre; mais la déclaration n'est pas limitée. Partout où il y a une foi pareille, elle trouve la même réponse; Dieu est tout aussi occupé maintenant des détails de la bénédiction pour nous, qu'il l'a été des grandes oeuvres de ces jours-là. La bénédiction pouvait être alors plus palpable, plus concentrée aussi, mais non pas plus vraie. Aujourd'hui, pas plus qu'alors, un seul passereau ne tombe en terre sans Lui, et la vraie et fervent prière d'un homme juste est toujours d'un grand prix; seulement il faut que nous nous placions avec Dieu, car ceux auxquels ces choses étaient dites, étaient identifiés avec Lui et ses intérêts sur la terre. Ce fait donnait, sans doute à leurs prières une place particulière; mais néanmoins, si la foi (c'est-à-dire l'opération de son Esprit et de sa grâce) m'associe à ses intérêts maintenant, même pour des détails, sa promesse est là, et nous pouvons aujourd'hui comme alors compter sur Dieu et sur sa puissance exercée en amour. Il n'y a pas de limite: seulement c'est l'opération de son Esprit en nous, et par conséquent la foi qui compte sur l'exaucement. Présenter nos requêtes en étant soumis à sa volonté, est toujours bien; nous en avons un exemple même à Gethsémané, et aussi en Paul à propos de son écharde dans la chair. La réponse sera plus glorieuse et plus bénie que la requête, même quand l'exaucement ne correspond pas à la demande (voyez Jean 12; Psaumes 132; Psaumes 21, ainsi que la requête de Paul, au sujet de son écharde).

(*) Marc 11: 24.

Confions-nous en son amour, et cet amour ne nous fera pas défaut. S'il nous a donné de la foi pour attendre une réponse particulière, bénissons-en Dieu; seulement il ne faut pas, comme dit l'apôtre Jacques, que *notre* volonté intervienne. Il en fut ainsi pour les cailles dans le désert, lors même que Dieu répondit, ce qui n'est pas le cas en principe. Mais partout où se trouve une foi vraie et sincère, Dieu entendra certainement, bien qu'Il puisse nous donner des sauvegardes contre l'introduction de notre propre volonté.

Le livre de l'expérience - Epître aux Philippiens

Darby J.N. - ME 1875 page 121

Philippiens 1

Dans l'épître aux Ephésiens et même dans l'épître aux Colossiens, Dieu nous montre notre place avec Christ; mais dans celle aux Philippiens, nous voyons le croyant passant à travers ce monde, — y marchant comme chrétien. Il n'y a pas de doctrine dans l'épître aux Philippiens: le croyant y est vu courant vers le but, et cette course y est envisagée comme fournie dans la puissance de l'Esprit de Dieu, car ce qui caractérise le chrétien, c'est qu'il marche absolument dans cette puissance de l'Esprit. C'est pourquoi il n'est pas question du péché dans l'épître aux Philippiens (le mot même de *péché* ne s'y trouve pas), ni d'aucune lutte dans le sens propre du mot, non que celui qui court ait déjà reçu le prix, mais il ne fait jamais qu'une chose, il court par la puissance de l'Esprit de Dieu, cherchant à le saisir: il n'a pas saisi, mais il ne fait rien que courir pour atteindre; il est élevé au-dessus de tout ce qu'il y a en lui et dans le monde, élevé absolument au-dessus de toutes les circonstances.

L'épître aux Philippiens est l'épître de *l'expérience*, mais de l'expérience selon la puissance de l'Esprit de Dieu. Nous y apprenons cette leçon que, quoique nous puissions faillir, toutefois il est possible de marcher dans la puissance de l'Esprit de Dieu, — non que la chair soit changée, ou que la pensée soit admissible qu'on ait atteint le but, car il n'y a pas de perfection ici-bas; mais il est possible d'agir toujours d'une manière conséquente avec l'appel qui nous montre Christ dans la gloire comme but et prix de notre course. Il n'y est pas question d'atteindre certains degrés de progrès dans le monde; le chrétien y est considéré comme supérieur à toute espèce de circonstance, de contradiction, ou de difficulté, car son sentier est élevé, au-dessus de toutes ces choses.

Le fait que nous avons un *chemin*, montre que nous sommes sortis du lieu où Dieu avait placé l'homme, que nous ne sommes pas chez nous. C'est une grande grâce de la part de Dieu, que nous ayons un chemin dans le désert; et ce chemin, je n'ai pas besoin de le dire, c'est Christ. Adam n'avait pas besoin d'un chemin: il serait demeuré paisiblement dans le jardin, s'il était resté obéissant à Dieu. Mais nous, nous sommes d'Egypte et nous ne sommes pas en Canaan: nous courons vers le but. Une foule de choses se mettent en travers du chemin, mais la seule chose que nous ayons à faire, c'est de courir. A chaque pas, nous gagnons davantage de Christ: c'est comme la lumière d'une lampe au bout d'une allée; à mesure que nous avançons, nous en recevons davantage. Nous n'avons pas encore atteint la lampe elle-même, quoique la lumière qui en jaillit augmente à chaque pas que nous faisons en avant; mais nous sommes entièrement délivrés de l'esclavage du moi, et nous avons un mobile supérieur à toutes les circonstances, de sorte que quoique nous ne soyons pas insensibles à celles-ci, elles n'exercent aucune influence sur nous.

«Je rends grâce à mon Dieu, dit l'apôtre, pour tout le souvenir que j'ai de vous dans mes supplications, faisant toujours des supplications pour vous tous avec joie, à cause de la part que vous prenez à l'évangile depuis le premier jour jusqu'à maintenant». Les Philippéens avaient pris une part ardente à l'évangile et avaient montré un esprit d'amour, et l'apôtre faisait sans cesse des supplications pour eux tous. Chaque fois qu'il priait, il faisait mention d'eux. Il portait sur son coeur l'église de Dieu, et il en faisait de même pour les saints individuellement. Il pensait à tout le bien qu'il voyait en eux, et il rendait grâces à Dieu pour ce bien. Voyez le genre d'intérêt qu'il avait pour les saints: il pensait toujours à eux; — même aux Corinthéens, il dit: «Je rends toujours grâce à Dieu pour vous». Ce qui occupe Christ et ce à quoi il pense, c'est ce qui devrait nous occuper et c'est à quoi nous devrions penser. Si Christ est ma vie et par l'Esprit la source de mes pensées, j'aurai ses pensées en toute chose; car *il y a* ce qui est juste et bien selon Christ. Je dois être au milieu des circonstances dans lesquelles je me trouve, comme Christ y serait; et cela est la vie chrétienne. Il n'est jamais nécessaire que nous fassions quelque mal que ce soit, jamais nécessaire que nous agissions selon la chair. Bien qu'elle soit là, pourquoi faudrait-il que je pense par elle? Je ne le ferai pas si je suis plein de Christ, car c'est lui qui me suggère mes pensées.

Si j'entre dans le sentiment et les pensées de Christ, je ne pourrai supporter de voir du mal dans les saints: je désirerai de les voir semblables à Christ. Il opère maintenant dans le coeur des saints, comme nous lisons, Ephésiens 5: 26: «afin qu'il la sanctifiât en la purifiant par le lavage d'eau par la parole», et il faut que je marche avec Lui dans le même esprit; ce que je ne pourrai jamais faire, si je ne suis pas devant Dieu moi-même. Christ se livre d'abord lui-même pour les siens, et ensuite il s'occupe à les purifier et à les rendre tels qu'il veut les avoir: c'est aussi ce que nos coeurs devraient désirer de faire par l'intercession.

Il y a abondance de puissance pour un tel service, quoique nous ne sachions que bien misérablement en user. Le Seigneur peut déployer sa grâce maintenant, aussi bien qu'il le faisait dans les jours les plus glorieux de l'apôtre. Il y avait bien plus de quoi réjouir le coeur, quand David fuyait devant Saül, comme «une perdrix sur les montagnes», que dans toute la gloire de Salomon; car aux jours de la souffrance de David, il y avait la puissance de la foi. C'est avec *tous* les saints que nous devons «comprendre» (Ephésiens 3: 18), et nous diminuons notre bénédiction, si nous ne les embrassons pas tous. Il y a en Christ la capacité pour que nous le fassions, et si nous marchons dans un même esprit avec Lui, nous serons en repos à leur égard.

Prier pour les saints, donne à celui qui le fait la puissance de voir tout le bien qui est en eux. Les épîtres en rendent témoignage à la seule exception de celle aux Galates, où l'apôtre ne parle pas de ce qu'il pouvait louer, mais sans préambule, s'en prend au mal, car les Galates abandonnaient le fondement. Si nous prions davantage pour les saints, nous aurions plus de joie en eux, et plus de courage pour ce qui les concerne. C'est toujours un mal que de perdre courage au sujet des saints, quoique le cas puisse se présenter, où nous soyons comme Jérémie auquel Dieu dit: «Ne prie plus pour ce peuple». Le Seigneur est toujours présent et son amour ne peut pas faillir; ainsi, nous pouvons compter sur cet amour avec joie, avec

consolation et encouragement. Même quand il avait dit aux Galates «Je suis en perplexité à votre sujet», l'apôtre, regardant aussitôt à Christ, ajoute: «J'ai confiance à votre égard par le Seigneur» (*). Il voyait les saints sous l'oeil de Christ pour y être bénis. Et nous, jusqu'à quel point voyons-nous tous les saints avec le coeur de Christ étant consolés et encouragés, parce que nous savons qu'il y a assez de grâce pour eux? «Etant assuré de cela même que Celui qui a commencé en vous une bonne oeuvre, l'achèvera jusqu'au jour de Jésus Christ»; et comme nous lisons encore, un peu plus loin: «Afin que vous soyez sans reproche et purs, des enfants de Dieu irréprochables...»

«Parce que vous m'avez dans votre coeur, et que dans mes liens, et dans la défense et la confirmation de l'évangile, vous avez tous été participants de la grâce avec moi» (verset 7). Nous sentons peu combien c'est une chose réelle que l'unité de l'Esprit; nous en avons grandement perdu la réalité, quoique nous reconnaissons le fait comme une vérité. Cette unité existe par une puissance vivante qui est dans chacun des saints, en sorte que «si un membre souffre», les autres, non pas *doivent souffrir*, mais *souffrent avec lui* nécessairement (**). Le corps peut être dans un état si faible, qu'il lui reste bien peu de sentiment; mais en supposant que l'Esprit agisse dans les Indes, pensez-vous que les saints, ici en Europe, n'en seraient pas ranimés? Ainsi, quand les saints priaient pour Paul et que Dieu fortifiait Paul, des actions de grâce étaient rendues à Dieu de la part d'eux tous (***). L'opération de l'Esprit de Dieu exerce son influence bénie sur tous ceux qui entendent. Mais quand l'apôtre dut dire: «Tous m'ont abandonné» (ils n'avaient pas abandonné Christ, mais ils n'avaient pas de courage pour affronter les dangers) lui, Paul poursuivit seul sa route. Nous savons bien que si nous souffrons d'une douleur dans notre corps, tous nos nerfs en sont attaqués; nous ne pouvons ni lire, ni travailler aussi bien que nous le ferions autrement: il se peut même que l'action morbide soit assez intense pour que les nerfs spirituels n'aient plus guère de sentiment; toutefois le sentiment ne peut être détruit.

(*) Voyez Galates 4: 20; 5: 10. - (**) 1 Corinthiens 12.— (***) Voyez 2 Corinthiens 1: 11.

Le ton de l'épître aux Philippiens se montre au verset 8. L'apôtre n'était pas un homme oublieux; il se rappelle chaque trait de bonté, le moindre témoignage d'amour envers lui, et il demande dans ses prières que ceux qui se souvenaient ainsi de lui abondassent encore de plus en plus en amour et en connaissance et toute intelligence spirituelle, afin qu'ils fissent les choses qu'il était convenable de faire, sachant discerner ce en quoi une chose diffère d'une autre, pour qu'ils fussent des *connaisseurs* dans le sentier chrétien, n'évitant pas seulement de tomber dans le péché, mais ayant l'intelligence de ce qu'il convenait exactement qu'ils fissent dans les circonstances dans lesquelles ils se trouvaient; car notre mesure c'est *ce qui satisfait le coeur de Christ*, non pas, «quel mal y a-t-il en ceci ou en cela?» L'apôtre désire que les Philippiens discernent les choses maintenant, comme elles seront mises en lumière au jour de Christ. C'est comme s'il disait: «Je désire que vous pensiez au Seigneur Jésus et que vous sachiez bien ce qui plaira à son coeur, pour jouir ainsi du bonheur de plaire à Christ et de la joie aussi que donne la chose qui lui plaît, par l'active énergie de l'Esprit de Dieu».

Voyez maintenant comment Paul s'élève au-dessus de toutes les épreuves de ces quatre années d'emprisonnement, deux à Césarée et deux à Rome. «Frères, je veux que vous sachiez que les circonstances par lesquelles je passe, sont arrivées pour l'avancement de l'évangile (verset 4). Il eût pu dire: Si je n'étais pas allé à Jérusalem, et si je n'avais pas prêté l'oreille à ces Juifs qui m'ont induit à faire telle et telle chose, je pourrais être libre encore et prêcher l'évangile. L'apôtre ne fait pas ainsi; et laissez-moi vous dire ici, chers amis, qu'il n'y a rien de plus fou que de regarder aux causes secondes. Nous n'avons peut-être pas été sages; — mais celui qui vit au-dessus des choses d'ici-bas, sait qu'elles travaillent toutes ensemble pour notre bien. «Je sais que ceci me tournera à salut, par vos supplications et par les secours de l'Esprit de Jésus Christ» (verset 19). Nous apprenons ici aussi qu'il y a l'activité toujours plus grande et l'énergie croissante de l'Esprit de Dieu, ce que l'apôtre appelle «les secours», de sorte que, quoique nous n'ayons pas à attendre une seconde venue de l'Esprit, car il est venu, nous pouvons et nous devons nous attendre aux «secours» de l'Esprit et à tout ce que sa grâce nous apporte par la Parole.

«Selon ma vive attente et mon espérance que je ne serai confus en rien; mais qu'avec toute hardiesse, maintenant encore comme toujours, Christ sera magnifié dans mon corps, soit par la vie, soit par la mort» (verset 20). Nous voyons ici que l'idée de perfection dans la chair n'est qu'une folie, car Paul attendait d'être semblable à Christ dans la gloire. Le cœur est toujours droit quand il dit: «Pour moi vivre c'est *Christ*». Paul n'avait pas d'autre objet que Christ, et il marchait jour après jour par Christ comme source, par Christ comme objet, par Christ comme caractère de vie: tout le long du chemin, Christ était sa vie par la puissance de l'Esprit de Dieu, de sorte que la haine de l'homme et de Satan n'avait point de pouvoir sur lui. Le moi avait pratiquement disparu. Quand il pensait à lui-même, il ne savait pas ce qu'il devait choisir; s'il devait s'en aller et se reposer auprès de Christ, ou demeurer et le servir. Etre avec lui était de beaucoup meilleur; mais s'il s'en allait à Christ, il ne pouvait plus servir Christ. Ainsi le moi avait disparu comme mobile, et Paul compte sur Christ pour l'Eglise; et aussitôt qu'il a reconnu qu'il est «plus nécessaire à cause de *vous* que je demeure dans la chair», il dit: «et ayant cette confiance, je sais que je demeurerai et que je resterai avec vous tous pour l'avancement et la joie de votre foi» (verset 25). Il juge son propre procès devant Néron. Quand il pensait à lui-même, il ne savait pas que choisir; mais quand il pense à ceux qui sont chers à Christ et qui ont besoin de sa présence, il dit: «Je sais que je demeurerai».

Que le Seigneur, frères bien-aimés, soit notre seul objet, et qu'il nous accorde que nous ne nous laissions pas distraire de lui, afin que nous puissions dire: «Je fais une chose»; qu'il nous accorde la grâce d'être les vraies épîtres de Christ jusqu'à ce qu'il vienne. Quel glorieux et bienheureux témoin serait alors l'Eglise de Dieu!

Si nous avons moins de combats et de craintes que Paul, c'est que nous avons moins d'énergie que lui.

Philippiens 2

Avant d'aller plus loin, je voudrais dire encore quelques mots sur les derniers versets du chapitre 1. L'apôtre dit: «N'étant en rien épouvantés par les adversaires, ce qui pour eux est une démonstration de perdition, mais de votre salut, et cela de la part de Dieu; parce qu'à vous il a été gratuitement donné par rapport à Christ, non seulement de croire en lui, mais aussi de souffrir pour lui» (versets 28, 29). Il ne veut pas seulement mettre les Philippiens en garde contre ce danger, mais il leur montre que le combat est l'état naturel du chrétien. «Ayant à soutenir le Même combat que vous avez vu en moi et que vous apprenez être maintenant en moi» (verset 30). Les Philippiens étaient ici dans une tribulation positive; mais la vie chrétienne tout entière, est une vie de lutte avec Satan, non pas que nous devons y penser toujours, si nous avons revêtu l'armure complète de Dieu; mais si nous n'avons pas conscience de la victoire de Christ, nous courons risque d'être épouvantés; et quoique nous connaissions peu cette lutte, cependant en une petite mesure, nous la connaissons. Quand nous résistons à Satan, Christ est dans la lutte, et nous savons que Christ a lié Satan et l'a complètement vaincu; c'est pourquoi nous lisons dans Jacques: «Résistez au diable, et il s'enfuira de vous». Si nous marchons avec Christ, la puissance apparente paraît bien plus grande du côté de Satan et du monde que de notre côté, mais toute cette puissance n'est *rien*: nous nous laissons tromper quand nous sommes épouvantés par elle. Qu'importe que les villes soient grandes et murées jusqu'au ciel, si elles s'écroulent et que vous y entriez en les foulant sous vos pieds?

Vous voyez, bien chers amis, que ce ne sont pas ici, plus que pour Pierre marchant sur les eaux, les difficultés que nous pouvons rencontrer qui sont en question. Pierre marcha sur l'eau pour aller à Jésus; mais quand il vit que le vent était fort, il fut effrayé. Mais si la mer avait été calme comme un étang, il n'aurait pu davantage y marcher: vous n'avez jamais entendu parler d'un homme qui ait marché sur une eau quelconque. Pierre était complètement dans l'erreur en ce à quoi il regardait. Nous avons à nous rappeler que Christ a lié Satan, en sorte que maintenant il peut piller ses biens. Il permet peut-être que Satan en jette quelques-uns en prison pour qu'ils soient éprouvés, mais Satan n'y gagne rien: quand il se trouve devant une personne qui marche avec Christ, il n'a absolument aucune puissance contre elle. Nous pouvons avoir à souffrir, mais c'est là quelque chose qui nous est «gratuitement *donné*» de la part de Dieu, en sorte que Moïse a pu «estimer», — l'Écriture ne dit pas l'opprobre, mais — «*l'opprobre de Christ*», un plus grand trésor que les richesses de l'Égypte (*). Que les eaux soient agitées, ou que les eaux soient calmes, il sera toujours vrai que nous y enfoncerons, si Christ n'y est pas avec nous, et que nous marcherons sur elles, s'Il est avec nous.

(*) Hébreux 11: 24-26.

Mais abordons maintenant le second chapitre. La grâce qui nous associe à Christ est merveilleuse: nous sommes appelés à avoir la même pensée qui a été en Lui (verset 5). L'Écriture nous présente ici l'humilité de la vie chrétienne, comme dans le chapitre suivant elle nous montre l'énergie de cette vie. Ici, il s'agit de suivre le modèle que Christ nous a laissé, en marchant dans une humilité qui se montre dans l'estime qu'on a pour les autres, dans le vif

intérêt qu'on leur porte, et dans la douceur et la grâce de toute la conduite en rapport avec les choses de la vie journalière. C'est pourquoi l'apôtre parle de garder Timothée auprès de lui, et de le renvoyer aux Philippiens aussitôt qu'il aurait vu la tournure que prendraient ses affaires, car il comptait sur le vrai intérêt qu'ils portaient à tout ce qui le concernait. D'un autre côté, il n'avait pas voulu retenir Epaphrodite, mais l'avait envoyé, parce qu'il avait été malade et que les Philippiens l'avaient entendu dire et étaient dans une grande anxiété à son sujet, comme dirait un enfant: ma mère va être bien tourmentée quand elle apprendra que je suis si malade: c'est pourquoi Paul avait voulu l'envoyer, afin que les Philippiens le revissent et en eussent de la joie, et lui moins de tristesse. On voit dans les petites choses, en Paul, cette considération et cette attention, cet intérêt profond et persévérant pour les autres; le monde même en discerne la beauté, son égoïsme en jouit.

Les Philippiens avaient montré ces choses dont l'apôtre parle au verset 1, dans leur préoccupation de Paul; toutefois ils n'étaient pas parfaitement unis en Christ. Mais l'apôtre ne veut pas leur faire un reproche en présence de tout leur amour pour lui. Il leur dit: Je vois avec quelle affection vous êtes occupés de moi; mais si vous voulez me rendre tout à fait heureux, ayez une même pensée, «rendez ma joie accomplie». Il avertit les Philippiens de la manière la plus délicate; mais ils avaient besoin de l'exhortation.

Nous voyons ensuite sur quel principe est fondée cette unité de sentiment: «Dans l'humilité, l'un estimant l'autre supérieur à lui-même» (verset 3). La recommandation de l'apôtre est une sorte d'impossibilité, à un certain point de vue. Si vous êtes meilleur que moi, il est évident que je ne puis pas être meilleur que vous. Mais quand un homme est parfaitement humble, marchant avec Christ, trouvant ses délices en Lui, il se voit une pauvre, faible créature qui n'a à se préoccuper que de la grâce de Christ, et qui ne voit jamais rien en elle-même que des défauts: toutes les grâces, il les voit en Christ; et voyant cette grâce, même s'il en use, il sent quel pauvre instrument il est, la chair entravant et dégradant le vase et ne laissant pas jaillir la lumière. Mais quand il regarde à son frère, il voit toute la grâce que Christ a répandue en lui. Le chrétien voit Christ dans son frère, et toutes les bonnes qualités en lui.

Paul pouvait dire, même aux Corinthiens qui marchaient d'une manière bien triste: «Je rends toujours grâce à mon Dieu pour vous, à cause de la grâce de Dieu qui vous a été donnée dans le Christ Jésus» (*). Il commence par reconnaître tout ce qui est bon. L'amour reconnaissait tout le bien qu'il pouvait y avoir, et ainsi il amenait les cœurs à prêter attention aux répréhensions. Je découvre la grâce dans mon frère, et je ne vois pas le mal qui est à l'oeuvre dans son coeur; mais ce mal je le vois dans mon coeur. Quand Moïse descendit de la montagne pour la seconde fois, il ne savait pas que son visage était devenu resplendissant. Ce qui le faisait luire, ce n'était pas de considérer son propre visage (nous savons bien que cela, il ne pouvait pas le faire), mais de regarder à la gloire de Dieu; et elle luit par nous dans la mesure dans laquelle nous la contemplons, simplement et uniquement. Je vois dans mon frère toute la bonté, la grâce, le courage, la fidélité; et en moi, je vois tous les défauts. Comme je l'ai dit plus haut: sans doute, si vous êtes supérieur à moi, je ne puis être supérieur à vous; mais il s'agit ici de l'esprit dans lequel un chrétien marche. Tout esprit de parti, toute vaine

gloire ont pris fin, et il ne peut en être autrement, si le coeur est occupé de Christ. Ce n'est pas là me donner une fausse idée de moi-même, mais quand je regarde à la grâce, c'est Christ. Sans doute il faut que je m'occupe parfois de moi-même et que je me juge moi-même; mais ce qui est le meilleur, c'est de ne pas avoir à m'occuper du tout de moi-même. «Que dans l'humilité l'un estime l'autre supérieur à lui-même, chacun ne regardant pas à ce qui est à lui» (versets 3, 4).

(*) 1 Corinthiens 1: 4.

Voici maintenant le principe sur lequel tout ceci repose. «Qu'il y ait en vous cette pensée qui a été aussi dans le Christ Jésus» (verset 15). Le sentier qui a amené Christ de la gloire de la déité à l'abaissement de la croix, est ici placé devant nous — Christ n'a jamais fait que descendre, — exactement l'opposé de ce que fit Adam. «Etant en forme de Dieu, il n'a pas regardé comme un objet à ravir d'être égal à Dieu»; et non seulement il supporta tout patiemment, mais en outre «il s'anéantit lui-même». Il laissa la forme de Dieu, et fut trouvé en figure comme un homme; et étant un homme, il s'abassa lui-même, prenant la forme d'esclave. Sans doute, quand même il vint dans la forme d'homme, toute la gloire morale brillait en Lui, en parole, en oeuvre, en esprit et dans toutes ses voies; mais ayant laissé la gloire, il descendit, s'abaissant toujours davantage, jusqu'à ce qu'il n'y eut plus de place inférieure à la sienne. «Vous connaissez la grâce de notre Seigneur Jésus Christ, comment étant riche, il a vécu dans la pauvreté pour vous, afin que par sa pauvreté vous fussiez enrichis» (*).

(*) 2 Corinthiens 8: 9.

Il y a deux pas dans l'humiliation du Seigneur: le premier, c'est qu'étant en forme de Dieu, il s'anéantit lui-même; le second, c'est qu'étant trouvé en figure comme un homme, il s'abassa lui-même et devint obéissant (il n'y a rien d'aussi humble que l'obéissance, car celui qui obéit, n'a point de volonté du tout); et non seulement il fut obéissant, mais obéissant jusqu'à la mort (non seulement renonçant à sa volonté, mais se renonçant lui-même entièrement); et non seulement jusqu'à la mort, mais à la mort de la croix, supplice réservé alors pour les esclaves et les malfaiteurs seuls. De la forme de Dieu, il est descendu tout droit jusqu'à la mort, dans l'obéissance et l'humiliation tout le long de son chemin, en toutes choses l'opposé du premier Adam. Adam, en effet, n'était pas en forme de Dieu, et il s'éleva pour être comme Dieu, et fut *désobéissant* jusqu'à la mort, — exactement l'opposé de Christ dans l'esprit et le caractère de ses voies; et comme Dieu a dit: «Celui qui s'élève sera abaissé», Adam fut abaissé, parce qu'il s'était élevé. — Christ, au contraire, attendit que Dieu l'élevât, il s'abassa lui-même, c'est pourquoi aussi, Dieu l'a haut élevé. Dieu l'a placé comme homme sur toutes les oeuvres de ses mains, c'est pourquoi nous lisons, «il y a un seul Dieu, le Père..., et un seul Seigneur Jésus Christ» (*). Il ne s'agit pas ici de la nature du Seigneur, mais de la place à laquelle il est élevé: Dieu a placé toutes choses ses pieds *comme homme*. Toutes choses ont été créées par Lui, et pour Lui; mais il les possédera toutes comme homme, et ainsi, il s'associe des cohéritiers. Il est héritier de toutes choses comme homme, et il a tous les croyants pour cohéritiers. L'épître aux Colossiens nous le présente comme Créateur, comme Fils de Dieu,

comme Fils de l'homme, et comme Rédempteur, ce dernier titre nous disant son droit; — il est Rédempteur, — ce qui lui a donné droit à la possession de toutes choses. Toutes choses seront *réconciliées* par Lui, je ne dis pas *justifiées*, parce que les choses n'ont pas péché; mais elles ont toutes été souillées; et quand il les aura toutes réconciliées, nous les posséderons avec Lui comme ses cohéritiers, comme Eve n'était pas un de ces animaux auxquels Adam donna des noms, et n'était pas non plus seigneur comme Adam, ni ce sur quoi il était seigneur. Eve était pour Adam une aide ou une compagne pour dominer sur les choses. C'est sous son quatrième titre, celui de Rédempteur, quoique tous ces titres demeurent unis dans une seule personne, que Christ amène la création à une félicité pure. Les conseils de Dieu s'accompliront, et, nous, nous connaissons déjà la rédemption: «Il vous a réconciliés» (**), la rédemption est accomplie, quoique ses résultats ne soient pas encore produits, comme nous le dit ce passage: «afin que nous soyons une sorte de prémices de ses créatures» (***) .

(*) 1 Corinthiens 8: 6. — (**) Colossiens 1: 21. — (***) Jacques 1: 18.

Nous devons avoir le même sentiment, la même pensée qui était dans le Christ. Dieu lui avait «préparé un corps», ou, comme il est dit ailleurs, il lui avait «creusé des oreilles». Il avait pris la forme d'un serviteur comme homme. Il vint, — la plénitude de la Dèité — dans ce corps, et il y manifesta l'obéissance parfaite; et Dieu l'a haut élevé maintenant à sa droite. Il est entré là le premier; *nous*, nous n'y sommes pas encore: — nous sommes laissés sur la terre pour marcher ici-bas comme lui a marché. Quel privilège pour nous de voir la place qu'il a prise: son chemin le conduisait toujours plus bas; — et c'est là la pensée qui doit être en nous. C'est pourquoi aussi Dieu veut qu'au nom de Jésus se ploie tout genou des êtres célestes et terrestres et infernaux, ceux-ci même étant forcés de reconnaître ses droits à la gloire dans laquelle Dieu l'a élevé. Dans le caractère dans lequel il est exalté, il faudra qu'ils fléchissent les genoux devant Lui.

Le premier Adam n'est devenu chef de race qu'après qu'il a péché, et Christ non plus n'est pas devenu Chef d'une nouvelle race avant qu'il ait accompli la rédemption et fût Chef de justice. Comme l'homme fut placé dans le paradis, Lui entra dans le monde. Le premier homme et le second commencèrent chacun une course. L'un mit le comble à son péché, et finit ainsi sa course; l'autre accomplit la justice, et commença la sienne.

Quand *nous* parlons de nous abaisser, c'est d'être délivré de notre orgueil qu'il s'agit. C'est précisément ce que le chrétien apprend, et précisément ce que la chair n'aime pas. Moïse tua l'Egyptien par un reste d'orgueil de cour. Satan dit: je ne peux pas permettre cela; si tu ne prends pas la place complètement, tu ne peux pas l'avoir. Les armes du monde ne sont pas faites pour soutenir les batailles de Dieu; Moïse s'enfuit, et il demeure quarante ans au désert à garder des moutons au lieu de combattre. Alors, quand Dieu l'envoie, il n'a pas de force pour aller: il passe d'un extrême à l'autre. Notre part, dans les détails de la marche, est toujours d'attendre jusqu'à ce que Dieu nous élève, comme cet homme qui s'assied au bas de la table et auquel le Seigneur dit: «Ami, monte plus haut» (*). Si nous savons être contents de la dernière place, nous nous épargnons mille reproches et amertumes, que nous rencontrerons autrement.

(*) Luc 14: 7 et suivants.

Nous arrivons maintenant à un passage qui trouble souvent les âmes, mais bien à tort, comme nous le verrons. «Ainsi donc, mes bien-aimés, de même que vous avez toujours obéi..., travaillez à votre propre salut avec crainte et tremblement, car c'est Dieu qui opère en vous et le vouloir et le faire selon son bon plaisir» (versets 12, 13).

L'erreur qu'on commet ici, c'est de mettre en contraste le travail de Dieu et notre travail, tandis que le contraste est entre Paul et les Philippiens. En perdant Paul, les Philippiens n'avaient pas perdu Dieu qui opérait. Paul dit: Maintenant que je suis absent, travaillez vous-mêmes à votre propre salut. Lui avait travaillé pour eux; il avait eu affaire avec les artifices de Satan pour eux, dans ses soins apostoliques; son esprit de sagesse les avait dirigés dans le chemin. Maintenant il dit: Mon absence n'altère pas la puissance présente de la grâce; Dieu opère en vous Lui-même. «Ainsi donc, mes bien-aimés, de même que vous avez toujours obéi, non seulement en ma présence, mais beaucoup plus maintenant en mon absence, travaillez à votre propre salut avec crainte et tremblement. Les Philippiens avaient maintenant à faire face à l'ennemi, sans avoir Paul au premier rang pour les conduire en avant; qu'importe, dit l'apôtre, «travaillez à votre propre salut». — Je m'abaisse toujours, Dieu opérant en moi.

Le chapitre 2 nous présente le caractère de la marche humble de Christ, s'anéantissant et s'abaissant toujours jusqu'à la fin; le chapitre 3, la puissance et l'énergie de la vie avec Christ et la gloire comme objet de cette vie, tout cela ayant pour effet de produire exactement le caractère de Christ: «Faites toutes choses sans murmure et sans raisonnement, afin que vous soyez sans reproche et purs, des enfants de Dieu irréprochables au milieu d'une génération tortue et perverse, parmi laquelle vous reluisez comme des luminaires dans le monde, présentant la parole de vie» (versets 14-16). Ces paroles nous dépeignent clairement Christ lui-même. Repassez l'une après l'autre chaque expression du passage, et vous verrez Christ lui-même. Il a été tout cela, et c'est ce que nous devons être, nous. Le moi est entièrement surmonté et disparaît, Dieu opérant en grâce dans nos âmes, et l'effet produit est exactement ce que Christ était, l'humiliation constante, — et ainsi, sans reproche et pur, le Fils de Dieu irréprochable, l'expression de la grâce divine, quand il n'y avait ni volonté, ni orgueil humain, mais tout le contraire. Quelle beauté parfaite, quelle perfection dans cette vie, dans le caractère de cette obéissance, car c'est de cela qu'il est question dans ce chapitre, et non de l'énergie de la foi comme dans le chapitre suivant. Partout où conduisait le sentier de l'obéissance, là Christ allait. Il avait pris la forme d'un serviteur, et sa perfection était d'obéir.

Voyez au contraire l'effet produit sur une créature qui fait sa propre volonté, comme Adam! Quel affreux spectacle pour les anges: Dieu déshonoré, sa gloire ravalée dans le monde! Mais quand Adam a détruit la gloire de Dieu, Christ vient, et Dieu devient redevable à l'homme de Sa gloire, — non pas à nous, je n'ai pas besoin de le dire, — exactement comme il avait été redevable à l'homme du déshonneur que celui-ci avait jeté sur Lui; car par la croix Dieu a été glorifié dans tout ce qu'il est. Christ vient, et nous voyons ce que le péché était, l'inimitié délibérée contre la bonté de Dieu; mais tout ce que Dieu est a été glorifié: sa majesté maintenue, toute sa vérité mise en évidence, sa justice contre le péché manifestée, son amour

parfait constaté. L'expiation de nos péchés est une faible partie de la gloire de la croix: la croix est le fondement de la gloire et de la félicité éternelles.

Christ n'a pas seulement pris la forme d'un serviteur; il a pris cette place pour toujours. Comme il ne cessera jamais d'être l'homme, il n'abandonnera non plus jamais la vraie place de celui-ci devant Dieu. Christ a pris la forme d'homme et a accompli ses années de service sur la terre, selon la figure de l'esclave hébreu du chapitre 21 de l'Exode. Il aurait pu s'en aller libre comme homme, il aurait pu avoir douze légions d'anges pour le délivrer, mais il ne s'en prévalut pas, et il dit comme le serviteur hébreu: Je ne veux pas m'en aller et être libre, parce que j'aime mon maître, ma femme et mes enfants; ainsi son oreille fut percée, et il est devenu serviteur *pour toujours*: c'est là ce que Christ est. Quand le Seigneur, au chapitre 13 de l'évangile de Jean, allait passer de ce monde au Père et entrer dans la gloire, nous aurions pu penser qu'il cessait d'être serviteur, mais il n'en est pas ainsi: il se lève de là où il était assis au milieu d'eux, comme l'un d'eux, leur compagnon il se lève, et, se ceignant, il se met à laver leurs pieds. C'est là ce qu'il fait maintenant. Il dit: Je ne peux pas rester avec vous ici-bas, mais je ne veux pas vous abandonner; je veux que vous ayez une part avec moi, là où moi je vais; si je ne vous rends pas assez nets pour le ciel, vous ne pouvez pas avoir une part avec moi dans le ciel: c'est pourquoi il tient nos pieds nets.

Le chapitre 12 de l'évangile de Luc nous apprend que le Seigneur continue encore son service dans la gloire: «Il se ceindra et les fera mettre à table; et s'avançant, il les servira» (verset 37). Nous le voyons ici serviteur dans la gloire. C'est sa gloire en amour, quoique sous la forme de service. Non seulement la table du ciel sera pour nous, mais Christ lui-même sera Celui qui nous en fera jouir: il n'abandonne jamais sa place de serviteur. L'égoïsme aime à être servi, mais l'amour aime à servir. Ainsi Christ ne cesse jamais de servir parce qu'il ne cesse jamais d'aimer. C'est son amour s'exprimant dans son service envers nous qui rend tout doublement précieux pour nous.

Quand j'ai été amené à Dieu dans l'esprit de mon entendement, je peux m'abaisser comme Christ.

Quand l'apôtre parle de «travailler à notre propre salut avec crainte et tremblement», il n'a en vue ni la justification, ni notre place auprès de Dieu. Le salut, dans l'épître aux Philippiens, est toujours envisagé comme la fin de la course, comme son résultat final en gloire. Quel fut l'effet de la rédemption pour Israël? Ils entrèrent non dans Canaan, mais sur un sentier qui y conduisait à travers le désert. D'où seraient-ils nourris et qui les rendrait victorieux de leurs adversaires, car ils avaient des ennemis sur la route? Comme chrétien j'ai à poursuivre mon chemin en glorifiant le nom de Dieu et son caractère; le diable cherche à me détourner ou à m'arrêter: c'est pourquoi il y a la crainte et le tremblement. Un Israélite dans le désert ne mettait jamais en question s'il était en Egypte ou non. Un chrétien qui doute ne sait pas encore qu'il est racheté. L'Israélite pouvait ne pas recueillir de manne un jour, et ainsi ne pas avoir à manger ce jour-là; mais il n'avait nulle idée qu'il fût en Egypte. Il n'y avait que onze jours de l'Egypte jusqu'à Canaan, comme nous lisons au chapitre 1 du Deutéronome, mais les enfants d'Israël tournoyèrent quarante ans dans le désert avant d'atteindre les

plaines de Moab, sauf l'année qu'ils passèrent près de la montagne de Sinaï, parce qu'ils n'avaient ni courage, ni foi pour «saisir».

Satan se met en travers de notre chemin encore maintenant. Vous ne pouvez pas faire deux pas après avoir entendu la parole de Dieu, sans que le diable ne cherche à vous ravir le fruit que vous pouvez en avoir retiré. Il fera son possible pour éveiller l'orgueil en vous, et pour vous empêcher ainsi de manifester ce caractère de Christ qui nous occupe ici. Si vous étiez bien convaincus que vous êtes chargés de manifester ce caractère de Christ tout le long de votre sentier à travers ce monde, et que Satan est là cherchant à vous en empêcher, vous estimeriez que c'est une chose très sérieuse, et vous comprendriez comment Pierre dit: «Si vous invoquez comme Père Celui qui, sans acception de personne, juge selon l'oeuvre de chacun, *conduisez-vous avec crainte* pendant le temps de votre séjour ici-bas» (*). Satan cherche à salir mes pieds pour me faire déshonorer Christ de la manière la plus affreuse. Je suis en lutte avec Satan, avec le monde et avec moi-même, mais je suis en parfaite paix avec Dieu. Travailler ainsi à notre salut est une chose tout à fait différente de notre relation avec Dieu, et il faut bien se garder de confondre l'une de ces choses avec l'autre. Ma relation est parfaitement et pour toujours établie, et ma confiance en Dieu me rend capable de travailler comme il m'y exhorte.

(*) 1 Pierre 1: 17.

Chers frères, jusqu'à quel point travaillons-nous ainsi. La rédemption est complète; mais jusqu'à quel point nos âmes ne tenant aucun compte d'elles-mêmes, cherchent-elles à manifester ce que Christ a été ici-bas? Cela s'accomplit naturellement si je suis plein de Christ. Je ne dis pas ici que nous devons faire ceci ou cela comme Christ, quoique parfois cela ait sa place aussi; mais je suis occupé de ce que dit l'apôtre: «Quiconque a cette espérance en Lui, se purifie comme Lui est pur» (1 Jean 3: 3).

Cet esprit de grâce, de dévouement, et de considération pour les autres, vous le trouverez tout le long de ce chapitre dans ses différents traits; il se manifeste partout d'une manière admirable.

Avant d'aller plus loin, je désire encore faire remarquer qu'il est infiniment précieux de voir cette marche se continuer, quand l'Eglise était déjà déchuë et en ruine; «tous cherchent leurs propres intérêts» (verset 21), dit l'apôtre ici même, — alors déjà! Combien peu nous nous rendons compte du véritable état de l'Eglise primitive, quand nous parlons d'elle! Paul nous dit ici cet état: «Tous cherchent leurs propres intérêts»; et plus tard ce fut bien pis. J'attire l'attention sur ce point pour notre consolation, car l'apôtre exhorte les saints à poursuivre ce chemin de dévouement et de grâce dans le service en dépit de l'état de choses qui les entoure; comme ailleurs nous voyons Elie enlevé au ciel sans passer par la mort, dans un temps où il n'avait su trouver personne d'autre que lui qui n'eût pas fléchi le genou devant Baal, quoique Dieu en connût et s'en fût réservé sept mille. Nous trouvons également des choses plus glorieuses en David que nous n'en voyons jamais en Salomon, qui s'en va sacrifier à Gabaon où l'arche n'était pas, qui n'enseigna jamais à chanter auprès de l'arche en Sion, «sa

bonté demeure à jamais»; qui n'eut jamais un coeur que Dieu pût faire vibrer pour en tirer les louanges du Christ comme Dieu le fit en David.

Ne nous laissons donc jamais décourager, réjouissons-nous de tout ce qui est bon; et si nous voyons que tous cherchent leurs propres intérêts, sentons-nous pressés seulement d'être d'autant plus semblables à Christ nous-mêmes. C'est une consolation et un encouragement que le Chef, la Tête, ne peut pas faillir quoique les membres faillissent. Je ne peux pas me trouver placé dans une position où Christ ne soit pas suffisant en plénitude de puissance et de grâce. Ce qu'il nous faut, c'est seulement de nous trouver humblement à ses pieds, aux pieds du conseiller de nos coeurs. Si nous sommes avec Dieu dans la lumière, nous connaissons notre néant; et si tous cherchent leurs propres intérêts, sa grâce et tout ce qu'il est apparaissent d'autant plus.

Que le Seigneur nous donne de regarder à Lui, comme à Celui qui est notre vie et notre force.

Philippiens 3: 1-14

Le chapitre précédent nous a montré l'apôtre, mettant nos coeurs en contact avec le Seigneur Jésus qui laisse la forme de Dieu et la gloire céleste pour prendre la forme d'un esclave et s'abaisser toujours, et qui ensuite, comme homme, est souverainement élevé; et nous avons vu que c'est ce chemin que nous sommes appelés à suivre, étant remplis de la même pensée qui était en Christ.

L'apôtre ayant ainsi terminé ce qui concerne l'état et la condition d'âme dans lesquels nous devons nous trouver, regarde maintenant en avant vers la gloire. Les choses qui sont devant préserveront l'âme d'être entravée; Christ placé devant elle, en prendra pleine possession. Il ne s'agit pas ici du caractère de la vie ici-bas, de la grâce, du dévouement, de la considération pour les autres, comme au chapitre précédent qui tournait nos yeux vers un Christ se dépouillant de la gloire et s'humiliant lui-même; mais l'Ecriture nous présente l'énergie de la vie divine qui tend avec effort vers le but. Nous voyons quelquefois un manque d'énergie là où il y a de la grâce et de l'humilité; d'autres fois, au contraire, nous voyons beaucoup d'énergie là où il y a manque de douceur et de considération pour les autres.

Mais dans les choses de Dieu, il ne faut pas seulement une partie, il faut le tout; autrement tout cloche. Satan imitera une partie, mais on ne trouvera jamais le tout dans ce qu'il imite. Là où il y a et la grâce et l'énergie de la vie, là où Christ est tout, l'âme est délivrée de l'égoïsme, et la vie se manifeste dans la recherche de l'intérêt des autres, mais elle ne cédera pas quand il s'agirait de laisser Christ, je ne veux pas dire pour le salut de l'âme, mais dans notre sentier ici-bas. C'est dans ce sens que Pierre dit: «Ajoutez à l'affection fraternelle l'amour»; car si Dieu n'est pas introduit, nous n'avons pas la puissance de marcher selon Lui en grâce. Christ est monté dans le ciel et est tout pour nous; il est devant nous comme objet, et nous ne pouvons pas l'abandonner pour plaire à la chair, mais nous pouvons regarder vers Lui pour avoir la puissance de poursuivre notre course.

«Au reste, mes frères, réjouissez-vous dans le Seigneur». C'est là que l'apôtre place le point de départ: «Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur; encore une fois, je vous le dirai, réjouissez-vous». L'effet d'en avoir fini avec moi-même, c'est que je me réjouis toujours; et si je me réjouis toujours, c'est dans le Seigneur que je me réjouis. Rien ne sépare de l'amour, nous le savons; mais quand nous jouissons de ce que Dieu nous a donné, nous sommes exposés au danger de nous reposer sur la bénédiction et de perdre le sentiment de notre dépendance de Celui qui bénit. David disait: «Je ne serai jamais ébranlé. Eternel, par ta faveur, tu avais fait que ma force se tenait en ma montagne. Tu as caché ta face, et j'en ai été tout effrayé» (*). Quand sa montagne avait disparu, il avait découvert qu'il s'était reposé en sa montagne et non dans le Seigneur. Quand il dit: «L'Eternel est mon berger» (**), il n'était pas ébranlé, parce qu'il se reposait dans le Seigneur lui-même. Quand le coeur est délivré du moi, il se repose dans le Seigneur; mais le coeur est si perfide, que celui qui passe comme chrétien par une grande joie, tombe souvent après dans une faute, parce qu'il n'est pas demeuré dans la dépendance. Dieu le restaure, nous le savons, comme dit le Psaume: «Il restaure mon âme».

(*) Psaumes 30: 6, 7. — (**) Psaumes 23.

Paul ici, allait subir un jugement où sa vie était en question. Il avait été en prison quatre ans, dont deux, enchaîné à des soldats païens; et il dit qu'il savait être abaissé et être dans l'abondance, être rassasié et avoir faim (4: 11-13). Souffrance et affliction, joie et consolation, il avait tout traversé, et il n'était pas découragé comme aurait pu l'être un homme qui était forcé de vivre avec des gens grossiers et brutaux, toujours lié par une chaîne à un soldat, et pendant quatre ans de prison. Et ce n'était pas tout: Paul aurait pu dire: Je suis en prison et je ne peux pas m'employer à l'oeuvre du Seigneur. Mais non, il est avec le Seigneur, et il dit: «Tout me tournera à salut»; si même Christ est prêché dans un esprit de contention: «En cela je me réjouis et aussi je me réjouirai». Quand nous sommes sevrés de tout, nous sommes rejetés sur le Seigneur, et nous pouvons nous réjouir dans le Seigneur; et cela a lieu quand c'est Lui qui nous conduit.

Quel objet que celui que Paul avait devant lui, dans le Seigneur! Quelle énergie il produit! Les yeux de Paul sont fixés sur tout ce qui est au-delà du désert: il est un voyageur qui le traverse; et sur sa route, il se réjouit toujours dans le Seigneur. Qu'il prêchât en public ou qu'il reçût paisiblement chez lui tous ceux qui venaient le voir, il se réjouissait. C'est s'oublier grandement soi-même que de se réjouir toujours dans le Seigneur. Paul avait espéré aller en Espagne après qu'il aurait un peu joui des saints (*); mais ici il n'est plus question de l'Espagne, ni de jouir de la société des saints, toutefois Paul se réjouit toujours. Vous ne pourrez jamais porter le trouble dans le lieu fort de celui qui se réjouit toujours dans le Seigneur. «Au contraire, dit-il, nous sommes plus que vainqueurs» (**). Toutes ces choses sont des créatures, — «anges, principautés, puissances»; mais Christ demeure en nous; il est près du coeur. C'est là le grand secret. Il est entre nous et les tribulations; nous comprenons comment l'incrédulité est une entrave; mais c'est ici le secret qui fait que toutes choses travaillent ensemble pour le bien. On compte sur l'amour de Dieu; son amour est versé dans le coeur.

C'est là, je le répète, le grand point de départ: «Au reste, mes frères, *réjouissez-vous* dans le Seigneur».

(*) Voyez Romains 15: 23, 24. — (**) Romains 8: 37-39

Comme tout est simple aussi pour celui qui regarde vers Christ. La religion des pères, des ordonnances, et des oeuvres, — ces trois choses, dès qu'elles sont là, — font de l'homme, moralement parlant, un Juif. Cette religion est tout oeuvres, ordonnances et tradition. Je pourrais me glorifier de tout cela exactement de même, si Christ n'était pas venu. Mais comment l'apôtre juge-t-il tout cela? «Prenez garde aux chiens» (verset 2) — et sous ce nom de «chiens», il désigne quelque chose de méchant et d'éhonté.

Il faut que j'aie ma conscience *devant* Dieu, et Christ *de la part* de Dieu, autrement je n'ai rien. Un Juif pouvait courber sa tête comme un roseau, et tout faire, sans que son âme fût avec Dieu; c'est pourquoi Dieu méprise tout cela. Il dit: «Mon fils donne-moi ton coeur». «Toute bête de la forêt est à moi, toutes les bêtes aussi qui paissent en mille montagnes...; si j'avais faim, je ne t'en dirais rien». Qu'ai-je à faire de toutes tes offrandes, c'est toi que je veux, non pas tes offrandes. Caïn avait beaucoup plus de peine à labourer la terre qu'Abel n'en avait avec son agneau; mais la conscience de Caïn n'avait jamais été devant Dieu, ni n'avait jamais vu l'état de ruine que le péché avait apporté avec lui: nous voyons la dureté de son coeur relativement au péché et son ignorance pour ce qui est de la sainteté de Dieu il offre ce qui était le signe de la malédiction, ce qu'il avait gagné à la sueur de son visage. Abel offrit un agneau et il fut agréé. Si nous avons trouvé la vraie connaissance de l'oeuvre de l'expiation et de l'acceptation en Christ, nous sommes semblables à Abel. Le témoignage de justice se rapporte à la personne d'Abel; ce sur quoi il était fondé, c'était l'offrande d'Abel, qui était une figure de Christ. Dieu ne peut pas me repousser quand je lui présente Christ; je suis reçu auprès de Lui selon le passeport que je présente. Je sens toute l'impossibilité qu'il y a d'arriver à Lui par un travail quelconque de réhabilitation et de développement progressif. En venant à Dieu, il faut que je m'approche de Lui par son chemin, qui est Christ, et rien d'autre, et avec ma propre conscience, et non avec des ordonnances qui sont toutes des choses extérieures.

La manière dont l'apôtre traite ici ce sujet, est digne de remarque. Il ne parle pas d'une conscience chargée de son péché, mais de la vanité de toutes les ordonnances: c'est pourquoi il appelle le système tout entier d'un nom de mépris, «la concision» (verset 2). Que nos coeurs soient circoncis, c'est là la vraie ordonnance. «Nous sommes la circoncision, nous qui rendons culte par l'Esprit de Dieu», comme Jérémie dit: «Soyez circoncis..., et circoncisez vos coeurs». Il faut que la chair soit jugée et mise à sa place. La chair a une religion aussi bien que des convoitises mais il faut à la chair une religion qui ne tue pas la chair: «Satisfaire la chair en mortifiant le corps, — une dévotion volontaire et une fausse humilité qui n'épargnent pas le corps» (*), c'est là une oeuvre facile; mais ce n'est pas une oeuvre facile que d'en avoir *fini avec la chair*. Supposez que je puisse me dire, «hébreu des Hébreux», «quant à la justice qui est par la loi, étant sans reproche», un homme parfaitement religieux, — qui est-ce qui en recevrait de la gloire? Moi, — non pas Dieu ou Christ. Cette justice, pour Paul, n'a aucune valeur: elle accrédite le *moi*; c'est toujours «*moi*», et non pas Christ. C'est par là qu'elle se

manifeste: la chair en reçoit de l'honneur; elle peut coûter beaucoup et être pénible à acquérir; elle peut consister en pratiques par lesquelles je me punis moi-même, mais elle est absolument sans valeur. J'ai vu une personne irritée au plus haut point parce qu'on lui avait dit que Paul ne faisait aucun cas d'une pareille justice.

(*) Colossiens 2: 23.

La manière dont Paul envisage ce sujet est digne de remarque. Il n'introduit pas la chair ici comme péché, mais comme justice, — la justice légale et la vraie religion telle que l'homme peut la voir, mais quelque chose qui est absolument sans valeur: «Les choses qui pour moi étaient un gain, je les ai regardées à cause de Christ comme une perte» (verset 7). Paul était hébreu des Hébreux, et, selon la secte la plus étroite du judaïsme, il vivait comme pharisien: c'était là un gain pour lui. Mais ensuite, il dit: «Je regarde toutes choses comme étant une perte, à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur, à cause duquel j'ai fait la perte de toutes, et je les estime comme des ordures afin que je gagne Christ» (verset 8). Il ne s'agit pas du péché ici: quand l'apôtre parle de justice, il n'en parle pas en rapport avec les péchés, mais en contraste avec la justice qui est selon la loi. Celle-ci nous pouvons toujours la découvrir: tout ce qu'elle fait, c'est de donner de l'honneur au moi; — c'est là le mal; car qui voudrait avoir de sales haillons (c'est ainsi que nos justices sont appelées) (*), quand il pourrait avoir Christ pour sa justice? Paul avait vu si clairement l'excellence de ce que Christ est aux yeux de Dieu, ce en quoi Dieu trouve ses délices, qu'il nous dit: Je ne vais pas garder cette misérable justice, ou l'ajouter à celle qui est de Dieu. Les convoitises trompeuses sont détestables, mais cette chair religieuse est plus mauvaise encore. Cette justice n'était pas une vraie justice; c'était la glorification du moi, non pas le «moi» jugé; c'était le moi nourri et orné. Mais maintenant Paul veut en avoir fini avec le moi, et avoir Christ à sa place.

(*) Esaïe 64: 6.

Voilà ce que Paul voulait, et il nous l'expose maintenant plus en détail. Remarquez qu'il ne dit pas: quand j'ai été converti, j'ai regardé toutes choses comme une perte. Quand une personne est convertie, Christ est tout pour elle; le monde n'est qu'une tromperie, vanité, néant; il s'est évanoui dans les pensées, et les choses qui ne se voient pas remplissent le cœur. Mais plus tard, à mesure que la personne avance dans son chemin, accomplissant ses devoirs et ayant des relations avec ses amis, bien que Christ demeure toujours précieux pour elle, elle ne continue pas à regarder toutes choses comme une perte; souvent c'est seulement qu'elle a *estimé*. Mais Paul dit: «Je *regarde*», non pas j'ai *regardé*. C'est un grand point que de pouvoir le dire. Christ devrait occuper toujours une place comme telle qu'il a fait quand le salut fut d'abord révélé à nos cœurs.

Permettez-moi d'ajouter ici une chose qui me vient à l'esprit. Sans doute, si un homme n'a pas Christ au fond de son cœur, il n'est pas chrétien du tout, mais même là où Christ est dans un homme, et que cet homme marche d'une manière irréprochable, vous ne trouverez peut-être pas, si vous lui parlez de Christ, de l'écho dans son cœur, quoique du reste il n'y ait rien à redire à sa conduite. Christ est au fond, et une marche chrétienne régulière par dessus, mais entre deux il y a mille et une choses avec lesquelles Christ n'a absolument rien à faire:

pratiquement, la vie se passe sans Christ. Les choses ne peuvent aller bien de cette façon. L'affreuse légèreté du coeur seule peut nous laisser marcher ainsi sans Christ, jusqu'à ce qu'elle devienne le grand chemin de tout ce que le monde verse dans l'âme.

Paul nous dit maintenant quelle est la puissance par laquelle nous estimons toutes choses comme une perte. Il veut gagner Christ et il semble que ce soit un terrible sacrifice de faire abandon, de tout en vue de ce but. Mais il en est de cela comme d'un enfant qui tient un jouet entre ses mains: cherchez à le lui ôter, il le tiendra d'autant plus fortement; mais si vous lui en présentez un plus joli, il lâchera le premier. Paul estimait toutes choses comme une perte, comme des ordures; c'en était fait de ces choses pour lui. Je suis exposé à des tentations, je le sais, mais les neuf dixièmes des tentations qui harcèlent et entravent nos âmes, n'existeraient pas si Christ avait la place qu'il devrait avoir. L'or, l'argent, toutes les vanités d'ici-bas, ne nous tenteraient pas et ne nous obséderaient pas, si «l'excellence de la connaissance du Christ Jésus» avait sa place dans notre coeur: ce genre de lutte aurait pris fin. Nous aurions affaire alors avec les artifices de Satan, nous souffririons pour les autres; notre lutte ne serait pas celle d'un homme qui cherche à tenir sa tête hors de l'eau, mais nous serions occupés à empêcher d'autres âmes de se perdre.

Quand Christ a dans le coeur cette place qui lui appartient, les autres choses ont perdu leur valeur, l'oeil est simple et tout le corps est plein de lumière. Paul *avait* fait la perte de toutes choses; mais il dit: «Je les *estime*» comme des ordures. Il regardait vers Christ, comme vers un objet si précieux que pour Lui, il faisait abandon de tout. Et il gardait cette place à Christ, en sorte qu'il court pour *gagner* Christ. Il ne l'avait pas encore saisi, mais il avait été saisi par Lui; et il courait vers le but, les yeux fixés sur Christ, afin de le saisir. Qu'importe ce qu'est la route; — elle peut être rude, mais je regarde au but.

Deux choses sont ici devant l'esprit de l'apôtre (versets 8, 9): d'abord, «afin que je gagne Christ»; ensuite, «afin que je n'aie pas ma justice». Un homme portant un habit râpé, à qui on en donnerait un neuf, aurait honte du vieil habit: Ainsi en est-il de Paul quant au genre de justice qu'il avait autrefois. On ne peut pas posséder sa propre justice et celle de Dieu; et quand on connaît la justice de Dieu, on ne veut pas de sa propre justice, même si on pouvait l'avoir, selon cette belle expression du chapitre 1 de la première épître aux Corinthiens: «Or vous êtes de lui dans le Christ Jésus, qui nous a été fait sagesse de la part de Dieu, et justice, et sainteté, et rédemption» (versets 30, 31). Ce que nous sommes en vie de Dieu, cela Christ l'est pour nous *de la part* de Dieu.

L'apôtre poursuit: «Pour le connaître Lui, et la puissance de sa résurrection». La première chose, c'était gagner Christ; la seconde, connaître Christ. Là est la victoire sur toute la puissance du mal, sur la mort et sur toutes choses. L'apôtre voulait le connaître Lui, — son amour parfait et sa vie; il voulait l'avoir comme objet, devant son âme, occupant son âme et sa pensée et son coeur, et ainsi croître jusqu'à Lui; et puis connaître la puissance de sa résurrection, car alors toute la puissance de Satan était annulée. Il avait parlé de la justice comme de ce qu'il cherchait en Christ et non en lui-même, ni dans la loi; maintenant il veut connaître la puissance de la vie exprimée dans la résurrection de Christ. Une fois qu'il a connu

Christ comme une personne, et la victoire sur la mort, il peut entreprendre le service de l'amour comme Christ a fait, et il peut connaître «la communion de ses souffrances». Quelle immense différence d'avec l'état des apôtres tel qu'il nous est présenté au chapitre 10 de Marc, quand Jésus leur parle de sa mort: ils ne comprenaient rien aux choses qu'il leur disait: «ils étaient stupéfiés et remplis de crainte en le suivant», au lieu de se réjouir parce que la mort était devant eux. Mais celui qui connaît la puissance de la résurrection, a la mort derrière lui, et toute la puissance de la mort est brisée pour lui. Ainsi, quand Christ ressuscita, il dit: «Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre»; «allez par toute la création et prêchez l'Evangile». «Ne craignez pas ceux qui tuent le corps»; ils ont tué *mon* corps.

Quand j'ai trouvé la puissance de la résurrection, je puis servir en amour. Paul regardait la mort en face et ne parlait pas légèrement. Satan dit: Tu veux suivre Christ? — Oui. — Eh bien! la mort est sur ton chemin. — Que me fera la mort? Je ne serai que plus semblable à Christ en la traversant.

«Pour le connaître Lui et la puissance de sa résurrection», dit l'apôtre; et il ajoute: «et la communion de ses souffrances, étant rendu conforme à sa mort, si en quelque manière que ce soit je puis parvenir à la résurrection d'entre les morts» (verset 14). Paul entra si réellement dans ce chemin, qu'il se sert de paroles que Christ aurait pu dire: «J'endure tout pour l'amour des élus» (*). Tout était par la grâce, — une place tout à fait nouvelle; toute prétention à la justice avait disparu et aussi ce que Paul était comme homme. Christ lui était substitué comme justice. Christ était tout; et puis, il voulait «le connaître, *Lui*». C'est ainsi qu'on progresse; les affections sont maintenant engagées. En voyant les souffrances devant moi, je trouve la puissance de Sa résurrection, et ensuite le privilège de la communion de ses souffrances. Paul a eu une grande part ici; nous en avons une petite. «*Si en quelque manière que ce soit*, dit-il, je puis parvenir à la résurrection d'entre les morts», autrement dit, n'importe ce qu'il m'en coûtera, si même la mort est sur mon chemin, j'atteindrai ce que Lui atteignit, — la résurrection d'entre les morts.

(*) 2 Timothée 2: 10.

Cette expression de «la résurrection d'entre les morts» est ici, dans le texte original, un mot tout particulier, qu'on ne retrouve pas ailleurs dans le Nouveau Testament. Cette résurrection, la résurrection d'entre les morts, est une vérité d'une portée immense. Christ est «les prémices» (*), non des méchants qui sont morts, il n'y a pas besoin de le dire. Qu'est-ce qu'a été la résurrection de Christ? Dieu, — la gloire du Père, — l'a ressuscité d'entre les morts, parce qu'il trouvait toute sa satisfaction en Lui, à cause de sa justice parfaite, parce qu'il l'avait parfaitement glorifié; et ainsi pour nous aussi, la résurrection est l'expression du bon plaisir de Dieu en ceux qui sont ressuscités, elle est le sceau de Dieu sur l'oeuvre de Christ. Christ était le Fils en qui il trouvait son plaisir; et maintenant il en est de même pour nous, à cause de Christ. Pour Christ, c'était sa propre perfection qui lui donnait cette place; nous l'avons à cause de Lui. Il intervient en puissance pour retirer les siens d'entre les morts, tandis que les autres morts restent en arrière. C'est la résurrection *d'entre* les morts.

(*) Voyez 1 Corinthiens 15: 20-23.

«La résurrection d'entre les morts»: c'est ce «*d'entre*» qui est la force de l'expression. Il nous fait comprendre ce que nous lisons au chapitre 9 de Marc, là où, après la transfiguration, comme il descendait de la montagne, le Seigneur enjoignit à ses disciples de ne raconter à personne ce qu'ils avaient vu, sinon lorsque le Fils de l'homme serait ressuscité «*d'entre les morts*» (verset 9): «Et ils gardèrent cette parole s'entre demandant ce que c'était que «ressusciter *d'entre* les morts». Qu'est-ce qui étonnait les disciples? C'était cette idée de ressusciter d'entre les morts. Quand Christ était dans le tombeau, Dieu est intervenu en puissance et l'a ressuscité et l'a fait asseoir à sa droite, et, quand le moment sera venu, il ressuscitera les saints pareillement. Cette résurrection d'entre les morts est un acte infiniment glorieux de puissance divine, car la justice divine est là: ce n'est point une résurrection générale, et tout le chapitre 15 de la 1^{re} épître aux Corinthiens ne se rapporte qu'aux saints, car les méchants assurément ne sont pas ressuscités en gloire. Je ne connais rien qui ait fait plus de tort à l'Eglise que l'idée d'une résurrection commune et générale de tous les morts. Si tous les morts sont ressuscités ensemble, la question de la justice n'est pas vidée; mais la Parole nous dit: «Si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, Celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts, vivifiera vos corps mortels aussi, à cause de son Esprit qui habite en vous» (Romains 8: 11). Le caractère tout entier et la nature, et la signification, et le dessein de cette résurrection sont absolument particuliers et distincts; c'est la résurrection «d'entre les morts) (*). — Ce «*d'entre*», je le répète, est l'expression de la faveur divine qui repose sur celui qui est ressuscité, et c'est à cause d'elle que nous, chrétiens, nous sommes tous ressuscités, autrement l'expression de «parvenir», que nous trouvons ici dans les Philippiens, n'aurait pas de sens.

Paul dit: «Si en quelque manière», c'est-à-dire à quelque prix que ce soit. Qu'il m'en coûte la vie, n'importe, pourvu que j'atteigne le but.

«Afin que je gagne Christ» c'est la première chose; mais en courant pour *remporter* le prix au bout de la course, il y a aussi une autre chose, une chose présente «afin que je le *connaisse* Lui». On a demandé si ce «afin que je le connaisse», se rapporte à l'effet présent ou à la gloire à venir. Je réponds que c'est un effet présent *par* la gloire à venir.

«Frères, pour moi, je ne pense pas moi-même l'avoir saisi; mais je fais une chose: oubliant les choses qui sont derrière, et tendant avec effort vers celles qui sont devant, je cours droit au but, pour le prix de l'appel céleste de Dieu, dans le Christ Jésus» (versets 13, 14). L'appel céleste est l'appel «en haut». Nous voyons la liaison immédiate qu'il y a entre l'objet et l'effet présent. Paul désirait être semblable à Christ, maintenant, non pas seulement quand il serait mort dans son tombeau et que son esprit serait dans le paradis. S'il devait mourir, il savait qu'il serait semblable à Lui; mais ce n'est pas cela qu'il attendait, mais d'être rendu conforme à l'image du Fils de Dieu dans la gloire. Cela il le serait, mais il n'y parviendrait jamais avant que Christ vint et ressuscitât les morts. C'est là ce que j'attends. Si j'ai conscience que je n'atteins jamais, mais si j'attends de recevoir, je deviens chaque jour plus semblable à Lui, souffrant dans la puissance de l'amour dans lequel il sert le Père; et par le fait que mes regards sont fixés sur Christ dans la gloire, je suis transformé toujours plus à son image intérieurement. La

seule chose qui me préoccupe c'est d'être semblable à Lui dans la gloire, et avec Lui, là où il est.

(*) Comparer Luc 20: 34-36; 14: 14; et aussi Jean 5: 28, 29; Apocalypse 20: 4-6, 11-15.

La vie tout entière de Paul en découlait et en était complètement formée Le Fils de Dieu formait sa vie jour après jour, et Paul poursuivait toujours sa course vers lui, ne faisant jamais rien d'autre que cela. Ce n'est pas seulement comme apôtre, mais comme chrétien que Paul entraînait ainsi dans la communion des souffrances de Christ et dans la conformité à sa mort: tout chrétien devrait faire comme lui. Quelqu'un me dira peut-être qu'il a le pardon de ses péchés; mais je demande: Qu'est-ce qui gouverne votre coeur aujourd'hui? Votre oeil est-il fixé sur Christ dans la gloire? L'excellence de la connaissance du Christ Jésus est-elle devant votre âme, de telle façon qu'elle y gouverne tout et qu'elle vous fasse estimer comme une perte tout ce qui vous entraverait dans votre chemin? En êtes-vous là? Cette connaissance de l'excellence de Christ a-t-elle exclu de votre coeur toutes les autres choses, non seulement pour que vous ayez une vie extérieurement irréprochable et que vous puissiez dire que vous aimez Christ; mais la pensée de Christ dans la gloire remplit-elle votre coeur, je le répète, de manière à en exclure toutes les autres choses? S'il en était ainsi, vous ne seriez pas gouverné par les choses de néant de la vie de tous les jours.

Un ouvrier qui a une famille, n'oublie pas, à cause de son travail, l'affection qu'il porte à ses enfants; au contraire, quand il a fini son travail, il met de côté ses outils et retourne chez lui avec d'autant plus de joie qu'il en a été tenu éloigné son travail ne gênait ni n'affaiblissait les affections de son coeur.

Un autre danger contre lequel nous avons à veiller, pour nous trouver selon Christ dans nos occupations journalières, ce sont les distractions. Là où il n'y a pas d'autres objets, il peut y avoir des distractions. Il faut que nous veillions et que nous nous gardions de celles-ci aussi bien que des objets qui gouvernent le coeur, et que nous ayons des habitudes de jalousie de coeur pour Christ; autrement la faiblesse en sera le résultat immédiat, et quand nous entrerons dans la présence de Dieu, au lieu de nous réjouir dans le Seigneur, la conscience aura besoin d'être reprise. Il est réellement bien triste, de voir un chrétien marcher dans le monde de telle manière que, lorsqu'il revient à Christ, il découvre qu'il avait oublié Christ pendant qu'il y marchait.

Pourriez-vous dire comme Paul à Agrippa: «Plût à Dieu que non seulement toi, mais aussi tous ceux qui m'entendent aujourd'hui, vous devinssiez de toutes manières tels que je suis?» Etes-vous assez heureux pour cela? Pouvez-vous dire, je me réjouis tant dans le Seigneur et je vois une telle excellence dans sa connaissance que je voudrais que vous fussiez comme moi? Ce que nous avons à chercher dans les coeurs, c'est non pas: «*J'ai regardé*», mais «*je regarde*». Je demande si vous en êtes là, que vos coeurs regardent, comme réalité *actuelle*, toute chose comme une perte, à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus? Quoiqu'il en soit, nous avons à veiller à ce que nous n'ayons jamais un autre objet que Christ, et puis à ce que, ce qui est un mal même plus subtil, nous ne nous laissions pas distraire. Que le Seigneur nous donne, au contraire, d'avoir nos yeux oints de telle manière que nous le voyions assez

pour qu'il détache nos coeurs de toutes les autres choses, et que lui seul, à l'exclusion de tout autre objet, demeure devant nos yeux. Peut-être aurons-nous à charger la croix; mais, s'il en est ainsi, ce n'est pas seulement que nous souffrirons, ni toujours positivement que nous souffrirons *pour* Lui, mais nous souffrirons toujours *avec* Lui. Nous avons à traverser un monde qui ne se soucie pas de Christ, et nous avons besoin que le Seigneur nous donne d'avoir nos yeux fixés sur Lui pour qu'Il nous soit un sanctuaire et la puissance et l'énergie qui nous fassent surmonter toutes les difficultés que nous rencontrons dans notre course. Que le Seigneur nous donne, et il a dans son coeur de nous le donner, de dire: «Je fais une chose». Qu'il nous donne des coeurs vrais, et aussi des coeurs vigilants et diligents!

Philippiens 3: 15-21; 4: 1-7

Nous avons vu plus haut, frères bien-aimés, comment la vue de Christ produit une énergie qui pousse vers le but dans la gloire: Paul avait été saisi par Christ pour cela, et il cherchait à saisir Christ dans la gloire. Nous avons vu également que l'épître aux Philippiens envisage le chrétien comme marchant à travers le désert en vue du but où il possédera tout; mais n'oubliez pas qu'ayant la puissance de la résurrection de Christ en lui, il a déjà la puissance de la vie et veut la posséder dans la gloire; et l'effet pratique qui en résulte, c'est qu'il court droit au but comme quelqu'un qui n'a en vue que la gloire. Un seul objet est devant lui qui est de gagner Christ, et d'être ressuscité lui-même pour avoir part à la gloire.

C'est à cette fin que Dieu nous a prédestinés; savoir, «à être rendus conformes à l'image de son Fils» (*). — non pas pour que notre attente soit d'être semblables à Lui quand nos corps sont dans le tombeau et nous dans le paradis. Sans doute, «quand il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est» (1 Jean 3: 2); mais notre «bourgeoisie» ou «conversation», est maintenant «dans les cieux» (verset 20). Ni l'une ni l'autre de ces expressions ne rendent bien le sens de l'original; l'apôtre, dans le mot que nous rendons par «bourgeoisie», embrasse toutes nos vivantes et vraies relations, comme nous disons de quelqu'un qu'il est un Français ou un Anglais, quand nous voulons dire ce qui le distingue.

(*) Romains 8: 29.

Ce qui nous caractérise nous, c'est que nous sommes du ciel. C'est pourquoi Paul dit: «Je fais une chose», je cours, tendant avec effort vers le but; la place glorieuse sur laquelle mes yeux sont fixés, a déterminé ma vie tout entière. «Je cours droit au but pour le prix de l'appel céleste» (verset 14), c'est-à-dire de l'appel qui nous appelle en haut. Il n'y a pas d'autre perfection pour nous que celle dont nous jouirons là.

Quelle perfection! Mais du moment que nous avons discerné Christ s'anéantissant et se rendant obéissant pour nous jusqu'à la mort et à la mort de la croix, aucune gloire n'est trop grande comme réponse à ce qu'il a fait, car tout est le fruit du travail de son âme.

D'«arrhes de son amour», l'Écriture ne sait rien, quoique les hommes puissent en dire: Les arrhes de la gloire, nous les avons; mais «l'amour de Dieu a été versé dans nos coeurs»

(*). Paul éprouvait la puissance de la gloire sur son âme; et c'est ainsi que nous sommes appelés à «courir»; mais tous les chrétiens ne le savent pas. Si un homme est vraiment chrétien, il ne peut pas ne pas connaître la croix comme ce par quoi il a été racheté; mais il peut ne pas savoir qu'il va être avec Christ dans la gloire. Les «enfants» savent que leurs péchés leur sont pardonnés (**); c'est la commune part de tous de le savoir. Les «petits enfants» connaissent le Père, ils ont l'esprit d'adoption (***), mais les «parfaits» en Jésus Christ, comme l'apôtre les appelle ici (verset 15), connaissent beaucoup mieux la perversité de leur propre cœur, en même temps qu'ils discernent l'amour parfait de Dieu qui n'a pas épargné soit propre Fils, mais qui l'a livré, l'amenant à la croix pour nous, — l'amour étant descendu jusqu'au pécheur, là où il était dans ses péchés; ils savent que leurs péchés ne leur sont pas seulement pardonnés, mais que nous sommes tous perdus comme enfants d'Adam. Les «petits enfants» ne savent pas cela; ils ne savent pas que c'en est fait d'eux tous entièrement pour ce qui est de la nature qu'ils ont reçue d'Adam. Pour la foi, la vieille nature est chose morte, et «quand Christ qui est notre vie sera manifesté, nous serons manifestés avec Lui en gloire» (4*). «En ceci est consommé l'amour avec nous..., c'est que comme Il est Lui, nous sommes nous aussi dans ce monde» (5*). Voilà l'homme parfait.

(*) Romains 5: 5. — (**) 1 Jean 2: 12. — (***) 1 Jean 2: 13; Galates 4: 6; Romains 8: 15, 16. — (4*) Colossiens 3: 3, 4. — (5*) 1 Jean 4: 17.

Paul dit: «Nous tous donc qui sommes parfaits, ayons ce sentiment; et si en quelque chose vous avez un autre sentiment, cela aussi Dieu vous le révélera» (verset 15). L'un peut en être au premier pas, et vous, vous êtes peut-être plus avancé? Si vous êtes en effet plus avancé, vous n'avez qu'une chose à faire, c'est de montrer d'autant plus de grâce à celui qui l'est moins; car, quoiqu'il en soit, Christ l'a saisi et lui a pardonné ses péchés, et il apprendra encore une autre chose, c'est qu'il est mort avec Christ, — non pas seulement que ses péchés sont pardonnés, mais que, par la foi, le péché est ôté, le vieil homme, — ce moi qui troublait l'âme beaucoup plus que les péchés, — annulé. Nous devons tous avoir ce même sentiment, comme sachant que nous sommes associés au second Adam; et si tous ne sont pas encore arrivés là, nous devons cependant marcher ensemble dans le même sentier, et ce que les uns ne savent pas encore, Dieu aussi le leur révélera.

«Soyez tous ensemble mes imitateurs...», dit l'apôtre, se plaçant maintenant lui-même d'une manière remarquable devant les saints comme leur modèle. Il met en contraste ceux dont «la bourgeoisie (ou la conversation) est dans les cieux», et ceux dont «les pensées sont aux choses terrestres» (versets 17 et suivants). La fin de ceux-ci est la perdition; ils sont ennemis du christianisme. Ici, il ne s'agit pas de plus ou moins de lumière, mais de gens qui ont leurs pensées aux choses terrestres, non sur Christ dans la gloire. On ne peut pas avoir ses pensées aux choses terrestres et sur Christ en même temps; «l'amitié du monde», dit Jacques, «est inimitié contre Dieu». «Tout ce qui est dans le monde... n'est pas du Père, mais est du monde» (*). Les enfants sont «du Père». Lors de ma conversion, j'étais très étonné de trouver tant de choses sur le monde dans la parole de Dieu; mais je vis bientôt, quand j'eus à faire avec d'autres chrétiens, combien le monde les tirait toujours en arrière, sollicitant incessamment leurs cœurs.

(*) Jean 2: 16.

Ceux qui ont leurs pensées aux choses de la terre sont ennemis de la croix de Christ, l'apôtre le disait en pleurant. Qu'était la croix? Elle avait jugé toutes ces choses. Le Fils de Dieu, — la source, la racine, la plante du déploiement de toute gloire, Christ, n'a trouvé que la croix dans ce monde. Et qu'est-ce que le monde? Il n'a voulu Christ à aucun prix. C'est pourquoi, si je suis chrétien, j'en ai fini avec le monde. «Le monde ne me verra plus» (*). Le Saint Esprit n'est pas venu pour être vu; «le monde ne peut pas le recevoir, parce qu'il ne le connaît pas, mais vous, vous le connaissez parce qu'il demeure avec vous et qu'il sera en vous» (**). C'est ici la manière dont nous connaissons le Saint Esprit.

(*) Jean 14: 19. — (*) Jean 14: 17.

Le bien et le mal se rencontrèrent à la croix. La question du bien et du mal fut vidée là; et maintenant toute la question pour chacun de nous se résume en ceci: Sommes-nous avec le monde qui rejeta Christ, ou avec Christ que le monde a rejeté? Il n'y a rien de comparable à la croix: elle est à la fois la justice de Dieu *contre le péché*, et la justice de Dieu dans le *pardon du péché*; elle est la fin du monde du jugement, et le commencement du monde de la vie; elle est l'oeuvre qui ôta le péché, et en même temps le plus grand péché qui fut jamais commis. Plus nos pensées se tournent vers elle, plus nous voyons qu'elle est le grand centre de tout.

Ainsi si quelqu'un s'associe au monde, il est un ennemi de la croix de Christ. Comme chrétiens, nous avons à bien considérer si toute cette belle apparence dont le monde se revêt ne jette pas un voile sur nos coeurs et ne nous empêche pas de voir. Si je recherche ou si j'accepte la gloire du monde qui a crucifié Christ, je me glorifie dans ce qui est ma honte. Où est-ce qu'un homme est chez lui? Dans la maison de son Père, — non pas dans le désert aride qu'il a à traverser pour arriver là. Au second chapitre nous avons vu l'humilité, la grâce de la marche; ici, nous voyons la puissance et l'énergie qui délivre du monde qui nous empêcherait d'être semblables à Christ.

«Notre bourgeoisie est dans les cieus d'où aussi nous attendons le Seigneur... qui transformera le corps de notre abaissement», — non pas notre corps vil, dans le sens moral. J'ai le corps d'Adam maintenant, j'aurai le corps de Christ alors; toutes nos vivantes relations sont là où Christ est. Il viendra comme Sauveur, et accomplira tout, en transformant notre corps en la conformité de son corps glorieux (versets 20, 21). Le prix de la rédemption a été payé; mais la délivrance finale pour laquelle le prix a été payé, n'est pas encore venue. «Celui qui nous a formés à cela même, c'est Dieu» (*), mais la chose elle-même, nous ne l'avons pas encore: nous attendons que Christ vienne, pour l'avoir.

(*) 2 Corinthiens 4: 5

Bien-aimés frères, si nos coeurs sentaient réellement que Dieu va nous rendre semblables à Christ et nous introduire là où il est comme ses frères, si nous croyions pratiquement qu'il va nous introduire dans sa présence avec Christ et semblables à Christ, combien nous aurions de tout autres pensées sur le monde: nous serions parfaits alors, tendant avec effort et courant droit vers le but.

Si toutefois je rencontre la mort sur mon chemin, j'ai toujours confiance. Il n'est pas nécessaire que je meure, «et nous ne mourrons pas tous»; et ce que je désire, ce n'est pas d'être dépouillé, mais d'être revêtu, afin que ce qui est mortel soit absorbé par la vie (*). Si la mort vient, elle n'ébranle pas ma confiance; car, pour moi, «être absent du corps, c'est être présent avec le Seigneur».

(*) 2 Corinthiens 5: 1 et suivants; 1 Corinthiens 15: 51-57.

Dans ce passage de sa seconde épître aux Corinthiens, l'apôtre parle d'abord de l'espérance, de ce que «nous désirons»; ensuite il porte ses regards sur les deux choses qui sont la portion de l'homme, la mort, puis le jugement, car «il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela le jugement» (*). Quant à la mort, elle est un gain pour moi; car être absent du corps, pour moi, c'est être présent avec le Seigneur. Quant au jugement, cette chose si solennelle, — il est la «frayeur du Seigneur»: il me fait penser aux pauvres pécheurs qui ne sont pas convertis, et «je persuade les hommes». Le tribunal porte les pensées de Paul, non sur lui-même, mais sur les autres hommes, quoiqu'il dise «il faut que nous soyons tous manifestés devant le tribunal de Christ». Nous persuadons les hommes, et nous sommes manifestés à Dieu. Le jour du jugement produisait son effet sur l'apôtre; il lui faisait sentir alors l'effet de la présence de Dieu, comme il la fera sentir au jour du jugement. La conscience est ainsi tenue éveillée et vivante, et le tribunal devient une puissance sanctifiante au lieu d'être une puissance terrifiante. La puissance divine nous saisira; et comme Dieu présenta Eve à Adam, Christ, qui est Dieu, se présentera son Eve, son Eglise, à Lui-même le second Adam.

(*) Hébreux 9: 27

On a demandé si, quand l'apôtre dit: «Pour le connaître Lui et la puissance de sa résurrection», il parle d'une chose présente ou à venir? Je réponds que c'est la puissance présente produite par le regard fixé sur Christ: «Celui qui a cette espérance en Lui, se purifie comme Lui est pur». C'est l'effet actuel de la contemplation de Christ glorieux et de son attente. La rédemption finale viendra, et accomplira pour le corps ce qui est vrai maintenant de l'âme: il nous rendra semblables à Lui-même dans la maison du Père, et, ce que je trouve si infiniment précieux, il veut que nous soyons là avec Lui, sans même le besoin d'une conscience.

Ici-bas, il faut que ma conscience soit toujours sur le qui-vive, autrement je deviens immédiatement la proie de quelque artifice de Satan; mais là-haut ce ne sera plus nécessaire, là où tout sera félicité. Nous aurons le Saint Esprit alors aussi, et toute sa puissance employée à nous faire jouir de la gloire maintenant «l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs par l'Esprit saint qui nous a été donné», mais une grande partie de la puissance est dépensée à faire marcher le navire.

De fait nous avons, la plupart d'entre nous, des soucis, des épreuves, des tentations: — Dieu a pensé à tout; il a compté les cheveux même de nos têtes; et il nous a donné quelque chose qui nous sort de tout cela. Il s'occupe même du temps pour nous: «Priez que votre fuite

n'ait pas lieu en hiver»; «un passereau même ne tombe pas à terre sans la volonté de votre Père». Dieu pense à tout, et s'occupe de tout, et nous rend supérieurs à tout.

Il est beau de voir comment l'apôtre passe des pensées les plus glorieuses de la révélation de Dieu aux choses les plus ordinaires à travers lesquelles le chrétien a à faire son chemin; des choses si hautes qui viennent de l'occuper, il passe à deux femmes qui ne vivaient pas en bonne harmonie. Il en est de même aujourd'hui. La grâce n'est pas oublieuse: elle nous élève au troisième ciel, mais elle descend aussi aux choses les plus petites, et s'occupera d'un pauvre esclave qui s'est enfui de chez son maître, avec une délicatesse qui a fait l'admiration de tous les âges. Quelle était la consolation de Christ sur la croix? Il ne pouvait pas dire au pauvre brigand qu'il allait être dans le paradis sans lui dire que Lui-même y allait aussi: «Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis». Ainsi Paul, en parlant des femmes qui travaillaient avec lui, dit: «Dont les noms sont dans le livre de vie» (4: 2, 3). Dieu étant là, il y avait des affections divines: nous sommes placés dans le lieu des affections divines.

Je n'ai rien de plus à cœur quand je vais faire une visite que le désir que Christ soit tellement présent que ce qui viendra en évidence soit ce qui aurait été manifesté par Christ lui-même, non pas mes propres pensées. Nous savons bien peu quel bonheur il y a à avoir la pensée de Christ; — mais la pensée de Christ était de s'abaisser jusqu'à la croix.

«Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur» (verset 4). Qui était l'homme qui était propre à parler ainsi de la part de Dieu? L'homme qui avait été dans le troisième ciel? Non; mais celui qui était prisonnier à Rome. C'était bien là se réjouir *toujours*, comme dit ailleurs le psalmiste: «Je bénirai l'Eternel en tout temps»: quand j'ai le Seigneur avec moi comme l'objet de mon cœur, il y a davantage du ciel dans la prison que hors de la prison. Ce ne sont pas les gras pâturages et les eaux paisibles qui réjouissent l'âme: sa joie, c'est: «*Le Seigneur est mon berger*», — non pas les gras pâturages, quoique ceux-ci soient très beaux; et si même elle s'en est écartée, c'est: «Il restaure mon âme»; et si la mort est sur le chemin: «Je ne crains pas, car *Tu es avec moi*»; et s'il y a de terribles adversaires, il y a une table dressée en leur présence. Et maintenant: «Ma coupe est comble»: le Seigneur, son berger la conduit à travers toutes les difficultés et les épreuves de sa faiblesse, et il lui fait dire: «Quoiqu'il en soit, les biens et la gratuité m'accompagneront tous les jours de ma vie, et mon habitation sera dans la maison de l'Eternel pour longtemps».

Pour celui qui se confiait dans le Seigneur, plus la tribulation dans laquelle il se trouvait était grande, plus il faisait l'expérience que tout était pour le mieux. Paul dit: Je connais le Seigneur, étant libre, et je le connais étant en prison; il m'a suffi quand j'étais dans le besoin, et il m'a suffi quand j'étais dans l'abondance. Ainsi, il peut dire: «Réjouissez-vous *toujours* dans le Seigneur».

Que pouvait-on faire à un pareil homme? Si on le tuait, on ne faisait que l'envoyer au ciel; si on le laissait libre, il se dépensait pour amener les hommes au Christ qu'on voulait détruire.

Il est plus difficile de se réjouir dans le Seigneur, en étant dans la prospérité que dans la tribulation, car la tribulation nous rejette sur le Seigneur. Le danger est plus grand pour nous

quand nous ne sommes pas dans la tribulation. Mais nous réjouissons dans le Seigneur, nous délivrons entièrement de l'empire des choses présentes. Nous ne nous doutons pas, jusqu'à ce que Dieu ôte nos appuis, jusqu'à quel point les plus spirituels d'entre nous s'appuient sur eux, sur les choses qui nous entourent. Mais si nous nous réjouissons toujours dans le Seigneur, *cette* puissance ne peut jamais nous être ôtée, et nous n'en pouvons pas perdre non plus la joie.

«Que votre douceur soit connue de tous les hommes» (verset 5). Pensez-vous que les hommes croiront que votre conversation est dans les cieux, si vous mettez tant de zèle à la poursuite des choses de la terre? Ils n'auront cette pensée que s'ils voient que le cœur ne court pas après ses propres intérêts. «Le Seigneur est proche»: il va bientôt tout mettre en ordre. Combien votre cœur et vos affections seront gardés si vous passez au milieu des hommes en étant doux, débonnaire, et sans faire valoir vos droits; et quand les pensées et l'esprit ne sont pas tournés vers le monde, le monde le verra; c'est pourquoi l'apôtre dit: «Une lettre connue et lue de *tous* les hommes».

«Ne vous inquiétez de rien». Cette parole m'a apporté souvent une pleine consolation. Même s'il s'agit d'une grande tribulation: «Ne vous inquiétez de *rien*». Vous dites peut-être: Oh! il ne s'agit pas de mes petites affaires et de mes propres circonstances, il s'agit de l'état des saints qui marchent mal; — eh bien: «Ne vous inquiétez de *rien!*» Ce n'est pas que vous deviez être insouciant; mais vous voulez porter vous-même le fardeau, et ainsi vous accablez et vous torturez votre cœur. Combien souvent un fardeau possède l'âme d'une personne, et lorsqu'elle tente en vain de s'en décharger, le fardeau retombe sur elle et demeure son tourment. Mais cette parole: «Ne vous inquiétez de rien» est un commandement, et nous sommes bienheureux d'avoir un tel commandement.

Que faire donc, quand une chose vient m'inquiéter? Allez à Dieu. «En toutes choses exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications, avec des actions de grâces» (verset 6). Alors, au milieu de toutes vos inquiétudes, vous pourrez remercier et bénir. La merveilleuse grâce de Dieu se montre ici. Dieu ne dit pas que vous deviez attendre jusqu'à ce que vous ayez découvert si ce que vous désirez est bien sa volonté; non, mais il dit: «Exposez vos requêtes à Dieu». Avez-vous un fardeau sur le cœur? Allez à Dieu avec votre requête. Dieu ne dit pas qu'il vous donnera ce que vous demandez; comme Paul, quand il pria par trois fois le Seigneur de retirer l'écharde, reçut pour réponse: «Ma grâce te suffit» (*); mais la paix de Dieu gardera votre cœur et vos sentiments; — ce n'est pas vous qui garderez cette paix. Est-ce que *Dieu* est jamais troublé par les petites choses qui nous troublent, nous? Est-ce qu'elles ébranlent *son* trône? Dieu pense à nous, nous le savons, mais il n'est pas troublé; et la paix qui est dans le cœur de Dieu conservera le nôtre. Je vais à Dieu avec tout ce qui pèse sur mon cœur, et je le trouve, Lui, parfaitement tranquille au sujet de tout. Tout est sûr et certain. Dieu sait parfaitement bien ce qu'il va faire. J'ai placé le fardeau sur le trône qui n'est jamais ébranlé, avec la parfaite assurance que Dieu s'intéresse à moi; et la paix dans laquelle Il demeure lui-même, garde mon cœur, et je puis rendre grâces avant que ce qui pèse sur moi soit passé. Oui, Dieu en soit béni, Dieu s'intéresse à moi. C'est un bonheur pour moi de pouvoir

jouir de cette paix, et d'aller ainsi à Dieu et de lui présenter ma requête, peut-être une requête très peu sage, de pouvoir être avec Dieu au sujet de mes peines au lieu de m'appesantir sur elles.

(*) 2 Corinthiens 12: 8, 9.

N'est-il pas infiniment précieux pour nous de savoir que, tandis que Dieu nous élève dans le ciel, il descend aussi jusqu'à nous et s'occupe de tout ce qui nous concerne ici-bas. Pendant que nos affections sont occupées de choses célestes, nous pouvons compter sur Dieu pour les choses de la terre. Il descend jusqu'à nous et prend connaissance de tout. Comme Paul l'exprime: «Au dehors des combats, au dedans des craintes, mais Dieu qui console ceux qui sont abaissés, nous a consolé...» Il valait la peine d'être ainsi abattu pour recevoir une consolation comme celle-là. Dieu serait-il un Dieu de loin et non pas un Dieu de près? Il ne permet pas que nous voyions devant nous, autrement nos coeurs ne seraient pas exercés; mais quoique nous ne voyions pas Dieu, Dieu nous voit, et, il s'abaisse jusqu'à nous pour nous donner toute cette consolation-là au milieu de notre tribulation.

Philippiens 4: 8-23

Les deux premiers de ces versets terminent l'exhortation dans cette épître.

Nous avons déjà vu comment le chrétien doit marcher dans une complète supériorité à toutes les circonstances. Ce caractère de la puissance de l'Esprit de Dieu apparaît tout le long de l'épître. Le verset 8 nous montre l'effet de ce dont nous avons parlé plus haut: «Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur»: «Que votre douceur soit connue de tous les hommes»: «Ne vous inquiétez de rien, mais en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications avec des actions de grâces; et la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos coeurs et vos sentiments dans le Christ Jésus». Le coeur est délivré, car la paix de Dieu qui est immuable garde le coeur et les sentiments. Il n'y a rien de nouveau ou d'inconnu pour Dieu. Il est toujours en paix, faisant toutes choses selon le conseil de sa volonté. C'est ainsi que le coeur doit demeurer tranquille, et alors il est libre pour être occupé de tout ce qui est aimable et excellent.

Il est très important pour le chrétien de vivre habituellement dans ce qui est bon dans ce monde, où nous avons nécessairement à faire avec ce qui est mauvais. Nous étions nous-mêmes autrefois méchants, et il n'y avait que mal dans le coeur, dans les pensées et dans l'esprit: et encore maintenant, il y a du mal, non seulement dans le monde, mais dans notre coeur et nous avons à le juger là où il a été laissé libre d'agir. Mais nous ne pouvons toujours rester occupés du mal; il nous souille même quand nous le jugeons. Nous voyons au chapitre 19 des Nombres qu'il en était ainsi pour l'homme qui avait à faire avec les cendres de la génisse rousse: il servait réellement en ramassant les cendres et en les portant hors du camp, en un lieu à part; cependant il était souillé jusqu'au soir, et il en était de même pour celui qui faisait aspersion de l'eau de purification. Même le jugement du mal est quelque chose qui souille nos esprits. Il y a dans certains coeurs une tendance à être occupés du mal, mais il n'est pas

possible d'y vivre. En disant cela, je ne parle pas bien entendu de vivre dans le mal effectivement, mais de le juger, même en pensée.

C'est un point d'une grande importance que d'avoir le coeur accordé et formé de manière à prendre plaisir dans les choses dans lesquelles Dieu prend son plaisir. Même avec le sentiment qu'il juge le mal comme mal, le coeur n'est pas heureux. Nous sommes appelés à vivre maintenant comme avec Dieu dans le ciel. Est-ce que Dieu a à juger du mal dans le ciel? Nous savons que non; et il est très important pour nos âmes d'être avec le Seigneur dans le ciel, non seulement de faire les choses qui lui plaisent, mais d'être aussi dans un état d'âme qui puisse lui plaire. Repassez seulement une de vos journées, et demandez-vous si votre esprit y a vécu dans les choses qui sont «aimables» et «de bonne renommée». C'est de cela que l'apôtre parle ici. Est-ce l'habitude de votre esprit d'être occupé de ce qui est bon? Le mal nous enserme de tous côtés dans ces jours, mais on ne peut pas vivre en étant toujours occupé du mal. L'âme en est affaiblie; elle ne trouve aucune force dans une telle préoccupation. Le mal peut éveiller le dégoût, là où l'âme est dans un état spirituel; mais, même quand nous le jugeons, notre jugement sera toujours insuffisant, à moins que notre coeur ne soit occupé de ce qui est bon: nous serions capables de faire descendre le feu du ciel alors que Christ s'en irait seulement dans un autre village.

Christ a marché ici-bas dans la pleine puissance de la communion en ce qui était bon au milieu du mal, quoiqu'il eût à faire avec le mal. Il a dû dire: «Malheur à vous scribes et pharisiens». Nous aussi, nous pouvons avoir à faire avec le mal, mais nous n'agissons jamais comme il faut à son égard, à moins que nous ne vivions dans ce qui est bon: Nous ne serions jamais «doux» (je parle de la douceur de la grâce), non pas bien entendu de douceur envers le mal, car nous devons juger celui-ci péremptoirement. Paul eut à dire: «Je voudrais que ceux qui vous troublent se retranchassent même» (*). Il n'y a là aucune douceur, toutefois c'est dans l'amour que cette parole fut dite. Si le cas se présente que nous ayons à juger le mal, il faut que nous le fassions dans la puissance du bien qui est en nous. Le sentier dans lequel nos âmes sont appelées à marcher est ainsi tracé: «Au reste, frères, toutes les choses qui sont vraies, toutes les choses qui sont vénérables, toutes les choses qui sont justes, toutes les choses qui sont pures, toutes les choses qui sont aimables, toutes les choses qui sont de bonne renommée, — s'il y a quelque vertu et quelque louange, que ces choses occupent vos pensées» (verset 8). Que le Seigneur nous donne de nous souvenir de ces choses, frères bien-aimés. Dieu peut être obligé de juger, mais il demeure dans ce qui est bon.

(*) Galates 5: 12.

L'apôtre ajoute (et quelle bénédiction pour un homme quand il peut parler ainsi!): «Ce que vous avez et appris, et reçu, et entendu, et vu *en moi*, — faites ces choses, et le Dieu de paix sera avec vous» (verset 9). C'est ainsi, remarquez-le, que le Dieu de paix sera avec nous. Quand nous rejetons nos soucis sur Dieu, il dit: «La paix de Dieu qui surpasse toute intelligence gardera vos coeurs et vos sentiments dans le Christ Jésus»; mais ce que nous avons ici va plus loin. Paul avait une place à lui; il était un vase d'élite rempli par l'Esprit de Dieu, quoiqu'il fût le premier des pécheurs; mais toutefois, «portant toujours partout dans le corps la mort de

Jésus», «la mort», dit-il, «opère en nous, mais la vie en vous» (*). C'était beaucoup dire. Il a fallu qu'il eût une écharde dans la chair pour être propre pour un tel service, car sa chair n'était naturellement en aucune manière meilleure que la vôtre. Paul ne disait pas seulement: Je suis mort; mais il portait partout *la mort dans la chair*, en sorte que la chair ne remuait pas, (il était, nous le savons, un vase d'élite), et il le faisait par la grâce et la puissance de Christ, mais il le faisait. C'est pourquoi, comme nous l'avons remarqué au commencement de cette étude, il n'est jamais fait mention du péché dans l'épître aux Philippiens, parce que cette épître nous présente la vraie expérience de la vie chrétienne; et à peine aussi y est-il question de doctrine. Paul parle, d'un bout à l'autre, dans le sentiment de son expérience.

(*) 2 Corinthiens 3: 4, 7-12.

Si je cherche à marcher après Christ, il faut que je me tienne moi-même pour mort. Je ne dis jamais qu'il faut que je meure, ce qui supposerait que la chair est à l'oeuvre et en activité: la chair est là, sans doute; mais je dis: elle est morte. Je comprends parfaitement une personne passant par un état par lequel elle apprend ce qu'est la chair; et ce travail peut être plus ou moins long; mais quand une âme est foncièrement humiliée, pour dire: «En moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien» (*); alors Dieu peut dire: «Tiens-toi toi-même pour mort», et ne permets pas au péché de dominer sur toi (**). Le principe qui est la source de toute puissance, c'est que nous sommes *morts*. C'est ici la vérité fondamentale pour l'affranchissement. L'affranchissement vient quand, par la puissance de l'Esprit de Dieu, nous nous tenons nous-mêmes pour *morts*. Il n'en est ainsi que pour la foi. Christ est là en puissance, et moi je me tiens pour mort, et ainsi je puis agir en puissance.

(*) Romains 7: 18. — (**) Voyez Romains 11.

«C'est ici le témoignage, que Dieu nous a donné la vie éternelle; et cette vie est dans son Fils» (*). Mais n'y a-t-il pas autre chose? Assurément; car, en supposant que j'aie la vie et que la vieille nature soit toujours vivante, les deux natures se trouveront nécessairement en lutte continuelle l'une avec l'autre, et, à moins que je n'aie la puissance de l'Esprit de Dieu, il n'y aura point d'affranchissement du péché; et s'il y en a, la lutte cependant continue. Seulement si je dis que je suis mort réellement, ma délivrance de l'activité de la chair est pleinement réalisée. L'apôtre dit, dans la puissance et la possession de cette vie: «Je suis mort»; et quand il la réalise pratiquement, il dit: «Portant toujours partout dans le corps la mort de Jésus». J'ai reçu Christ comme justice devant Dieu, et comme vie en moi, et je tiens le vieil homme pour mort. Ce n'est pas seulement que j'ai la vie, mais je suis mort; de sorte qu'il y a autre chose qu'une égale chance à qui aura le dessus, du vieil homme ou du nouveau. Je *suis* toujours esclave, dans le sens pratique, jusqu'à ce que je sois amené à faire la découverte qu'il n'y a point de bien dans la chair, et que je suis mort en Christ: il faut que j'apprenne que je n'ai pas seulement fait des choses mauvaises, mais que le vieil homme tout entier, l'arbre lui-même, est mauvais, et que Christ qui est notre vie, est mort *au* péché aussi bien que pour les péchés (**); et quand je tiens le vieil homme pour mort, je trouve la liberté.

(*) 1 Jean 5: 11. - (**) Voyez Romains 6: 10; 4: 5

Je ne dis pas ici que je trouve le pardon, mais l'affranchissement: «La loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'a *affranchi*» (*). Sans doute je puis faillir, et je puis être amené sous la puissance du péché pour un moment, mais je ne suis plus son débiteur en aucune manière. Comment Dieu a-t-il condamné la chair? — Dans la mort. Ainsi, je suis libre, dans le fait de la vie traitant le vieil homme comme mort. Nous sommes appelés à manifester toujours cette vie de Jésus. En tenant ferme par la foi cette mort de Jésus, j'ai trouvé la croix pour la chair. L'apôtre dit: La mort de Christ opère en moi, le vieux Paul; et ainsi, il n'y a rien que la vie de Christ qui soit en activité pour vous; et il ajoute: Allez et faites comme moi; «ce que vous avez et appris, et reçu, et entendu, et vu en moi, faites ces choses, et le Dieu de paix sera avec vous»; Dieu lui-même sera alors présent avec vous.

(*) Romains 8: 2.

Quelle chose merveilleuse, frères bien-aimés, la vie de Christ donnée, — la chair tenue pour morte, et nous marchant en conséquence. Dieu se tiendrait-il loin de vous dans ce chemin? Non, «le Dieu de paix sera avec vous».

Il est remarquable de voir combien souvent Dieu est appelé le «Dieu de paix», tandis qu'il n'est jamais appelé «Dieu de joie». La joie est une chose inégale. La joie donne l'idée de l'ouïe de quelque bonne nouvelle, elle peut être mêlée en même temps à de l'affliction. Il y a vraiment de la joie dans le ciel pour un pécheur qui se repent, parce que cela est une bonne nouvelle dans le ciel; mais la joie n'est pas la nature de Dieu, comme la paix; elle est une émotion du coeur. L'homme est une pauvre, faible créature: il entend de bonnes nouvelles, et il en a de la joie; il entend de mauvaises nouvelles, et il en a de la tristesse. Ce sont les hauts et les bas de la nature de la créature. Mais Dieu est le «*Dieu de paix*»; la paix est quelque chose de plus profond que la joie. Regardez le monde et le coeur de l'homme; y voyez-vous jamais la paix? De la joie, nous en voyons dans une nature animale même, comme dans une bête qu'on met en liberté. Nous pouvons voir aussi dans le monde une sorte de joie, mais nous n'y trouverons point de paix: «Le coeur de l'homme est comme la mer qui est dans la tourmente quand elle ne peut s'apaiser» (*). On se harasse incessamment en courant après le plaisir, et on appelle cela de la joie. Le monde est un monde agité et sans repos; et s'il est sans repos dans la recherche de ce dont il a besoin, il l'est parce qu'il ne peut pas trouver ce qu'il cherche. Nous ne trouverons jamais la paix dans ce monde, à moins que Dieu ne la donne.

(*) Esaïe 57: 20.

Si nous marchons dans la puissance de la vie de Christ, le Dieu de paix est avec nous; nous avons conscience de sa présence; notre coeur est en repos, nous ne courons plus après quelque chose que nous n'avons pas trouvé. Même au milieu des chrétiens nous voyons des personnes qui n'ont pas de paix, parce qu'elles courent après ce qu'elles n'ont pas trouvé: ce n'est pas là la paix; mais jouir de ce qui est en Lui, tout en cherchant certainement à le connaître mieux, est un bienheureux repos pour le coeur: c'est la paix. Et quelle bénédiction d'avoir un tel sanctuaire dans ce monde — «le Dieu de paix» avec nous!

Nous voyons maintenant comment Paul est supérieur à toutes les circonstances. Il avait été dans le besoin, quoique dans une espèce de prison libre, et son coeur le sentait. «Or, je me suis fort réjoui dans le Seigneur de ce que maintenant enfin vous avez fait revivre votre pensée pour moi» (verset 10). Il dit, «maintenant enfin», comme si les Philippiens avaient été quelque peu négligents à son égard; mais il parle avec une délicatesse pleine de grâce, retirant immédiatement en quelque sorte ce qu'il avait dit, en ajoutant: «Quoique vous y ayez bien pensé, mais l'occasion vous manquait». La supériorité du chrétien n'est jamais de l'insensibilité, autrement elle ne serait pas de la supériorité: dans toutes les circonstances son coeur est libre d'agir selon la grâce du Seigneur Jésus Christ, et Lui n'était jamais insensible. Nous nous raidissons contre les circonstances, nos pauvres coeurs égoïstes aiment à se soustraire aux souffrances, mais Lui était toujours Lui-même dans toutes les circonstances, en sorte qu'on a pu dire qu'il n'y avait pas de caractère en Christ. Il était simplement toujours lui-même, parfaitement sensible à toutes choses, mais jamais gouverné par elles, toujours au milieu d'elles dans la puissance de sa propre grâce. Nous ne le voyons jamais insensible. Quand il vit les foules, «il fut ému de compassion pour elles», et quand il vit la bière, dans laquelle on emportait le fils unique de la veuve, «il fut ému de compassion envers elle». Au tombeau de Lazare, «il frémit dans son esprit, et se troubla» (c'est une expression très forte); il se troubla intérieurement: la puissance de la mort sous laquelle il voyait ceux qui l'entouraient, pesait sur son esprit. Quelque part qu'il fût, il n'était jamais insensible, mais il était toujours lui-même en grâce; car de celle-ci, son coeur était toujours vibrant. Sur la croix, il sait la parole qu'il fallait pour le brigand. Même quand il est obligé de dire: «Jusques à quand serai-je avec vous et vous supporterai-je?» il ajoute immédiatement: «Amène ici ton fils» (*). Il était parfaitement sensible, comme nous ne le sommes pas; dans sa grâce toujours prêt à répondre à tout appel. Ce qui se manifeste en Christ, c'est ce que nous devons chercher à être, étant parfaitement sensibles à toutes les circonstances, mais de telle manière, qu'elles trouvent Christ en nous, afin qu'il soit manifesté.

(*) Luc 9: 41

Nous avons vu comment Paul corrige ce qu'il avait dit: «Maintenant enfin vous avez fait revivre votre pensée pour moi», en ajoutant: «Quoique vous y ayez bien pensé, mais l'occasion vous manquait». Le Seigneur n'a jamais eu à se corriger lui-même. Paul était un homme «ayant les mêmes passions que nous». En Troade, il ne sut pas s'arrêter quoique une grande porte lui fût ouverte pour la prédication de l'évangile; il n'eut aucun repos dans son esprit, parce qu'il ne trouva pas Tite; en Macédoine également, sa chair n'eut aucun repos; et il nous dit de cette épître, dans laquelle il nous donne des directions inspirées pour l'assemblée, directions sans lesquelles nous ne saurions pas comment nous conduire, qu'il n'avait pas de regret de l'avoir écrite, et même il en avait eu du regret et cependant il avait été inspiré pour l'écrire: son coeur était tombé au-dessous de la position dans laquelle il se trouvait, à la pensée que tous les Corinthiens s'étaient tournés contre lui. Il est précieux pour nous en un sens de voir que, quoiqu'il fût un apôtre, il était si semblable à nous; mais il n'y a rien de semblable dans le Seigneur: Lui était parfaitement sensible à tout, et nous le voyons

toujours parfait à tous égards dans cette sensibilité, tandis que nous voyons que l'apôtre était un homme, bien qu'il soit intéressant de le voir sentant comme il l'a fait.

Maintenant Paul nous montre comment il était supérieur à toutes les circonstances qu'il traversait: «Non que je parle ayant égard à des privations; car moi, j'ai appris à être content en moi-même dans les circonstances où je me trouve... Je puis toutes choses en Celui qui me fortifie» (versets 11-13). On entend dire que nous pouvons toutes choses par Christ, comme une sorte de vérité absolue. Mais je dis: Vous, pouvez-vous toutes choses? Non, *vous* ne le pouvez pas. Vous me direz qu'*on* peut, et c'est très vrai comme déclaration absolue, mais ce n'est pas ce que l'apôtre entendait; il voulait dire que *lui* pouvait toutes choses. Il l'avait appris; c'était un état réel pour lui, non une proposition abstraite. «Je suis *enseigné* aussi bien à être rassasié qu'à avoir faim». Si je suis rassasié, il me garde de l'insouciance, de l'indifférence, et de la satisfaction de moi-même; si j'ai faim, il me garde de l'abattement et du mécontentement. Pour Paul, ce n'était pas seulement *on* peut, mais *moi* j'ai trouvé Christ tellement suffisant à tout, en toutes circonstances, que je ne suis dominé par aucune. Paul avait été battu de verges, il avait reçu des Juifs, quarante coups moins un, il avait été lapidé, il avait traversé toutes sortes de circonstances, mais il avait trouvé Christ toujours suffisant dans toutes les circonstances.

Ne dites pas: oui, mais Paul était alors un chrétien arrivé à l'âge mûr, et on peut bien parler ainsi à la fin de sa vie. Si Paul n'avait pas trouvé Christ suffisant en toutes choses depuis le commencement jusqu'à la fin, il n'aurait pu parler comme il le fait à la fin de sa carrière. La foi compte sur Christ, depuis le point de départ de la vie chrétienne. C'est le principe que nous trouvons au Psaume 23. Quand le psalmiste avait tout traversé, il dit: «Quoiqu'il en soit, les biens et la gratuité m'accompagneront tous les jours de ma vie, et mon habitation sera dans la maison de l'Eternel pour longtemps». Dans l'abondance ou dans les privations, je trouverai toujours que Lui suffit; mais pour être capable de faire cette expérience à la fin de la course, il faut la faire le long de la route.

Ne dites pas: Paul était un apôtre, il était un homme extraordinaire, un vase d'élite élevé bien haut au-dessus du mal qui me tourmente. Non, Paul avait une écharde dans la chair pendant qu'il écrivait, et quoique l'écharde ne fût pas la puissance, elle le plaçait dans le sentiment de son néant, là où la puissance pouvait agir. Le Seigneur ne voulut pas ôter l'écharde, quand Paul l'en supplia; il lui répondit: «Ma grâce te suffit». L'écharde paraissait un obstacle, mais quand l'apôtre prêchait, on voyait la puissance de Christ, non celle de Paul. Je rappelle tout cela afin que vous ne me disiez pas que Paul n'était pas exposé aux difficultés et aux pièges de la chair. Dieu l'avait élevé au troisième ciel, et ce privilège extraordinaire dont il l'avait fait jouir l'exposait à s'élever outre mesure; c'est pourquoi Dieu lui envoie une écharde pour amener Paul au sentiment de son néant; et alors la puissance du Seigneur s'accomplit dans l'infirmité. La puissance divine ne peut pas être là où est la puissance humaine. Si c'eût été la puissance humaine, ceux qui auraient été convertis par le moyen de Paul n'eussent rien valu, mais ceux que Dieu convertissait étaient dignes de la vie éternelle. C'est un grand point

que nous soyons réduits à rien; et si nous ne savons pas comment n'être rien, il faut que Dieu nous y amène; un homme humble n'a pas besoin d'être humilié.

Paul était dépendant de Christ, absolument dépendant de Lui, et nous voyons l'infaillible fidélité de Christ pour lui; mais, je le répète, Paul n'eût pas pu dire à la fin de sa course: «Je puis toutes choses par Celui qui me fortifie», s'il n'en avait pas fait l'expérience le long de sa route. C'est un glorieux témoignage. Christ est suffisant pour nous, là où nous sommes; mais il faut qu'il nous amène à être droits; il faut que notre âme soit dans la vérité de son état devant Dieu. Jusqu'à ce que ma conscience soit amenée là où je me trouve réellement, jusqu'à ce qu'elle arrive au sentiment de l'éloignement dans lequel je me trouve de Dieu et de mon infidélité envers Lui, ma conscience n'est pas droite, mais une fois qu'elle est arrivée là, Dieu dit: «Je t'ai amené où tu devais être; il n'y a plus de fraude, je puis te venir en aide». Job dit: «L'oreille qui m'entendait me disait bienheureux, et l'oeil qui me voyait déposait en ma faveur, car je délivrais l'affligé qui criait et l'orphelin qui n'avait personne pour le secourir» (*). C'était: Je fais ceci, je fais cela. Mais Dieu dit: Cela ne peut aller ainsi. C'est toujours moi, moi, moi; et Dieu livre Job entre les mains de Satan, jusqu'à ce Job maudisse le jour de sa naissance et jusqu'à ce qu'il dise: «Maintenant mon oeil t'a vu, c'est pourquoi j'ai horreur de moi» (**). — Tu en es venu maintenant où il te fallait venir, et maintenant je peux te bénir; et il le bénit.

(*) Job 29: 11, 12 – (**) Job 42: 5, 6.

Dieu ne veut pas que nous tenions seulement tout juste nos têtes hors de l'eau, mais il veut que nous marchions dans la puissance de sa grâce.

«Or, vous aussi Philippins, vous savez qu'au commencement, quand je quittai la Macédoine, aucune assemblée ne me communiqua rien pour ce qui est de donner et de recevoir, excepté vous seuls; car même à Thessalonique, une fois et même deux fois, vous m'avez fait un envoi pour mes besoins» (versets 15 et suivants). L'amour n'est jamais oublieux, il attache du prix aux actes de service, et les enregistre. Ainsi l'apôtre garde précieusement la mémoire de tout ce par quoi on lui était venu en aide. Dieu prend plaisir dans le service rendu à ses saints; il prend plaisir aussi dans ce qui est fait envers le monde.

«Mais mon Dieu suppléera à tous vos besoins, selon ses richesses en gloire par le Christ Jésus» (verset 19). Remarquez l'intimité dont ce «*mon Dieu*» est l'expression. C'est une parole d'une grande portée; c'est comme si Paul disait: Je le connais, *je peux* répondre pour Lui; J'ai passé à travers toutes sortes de choses, et je puis garantir qu'il ne m'a jamais fait défaut; je sais la manière dont il agit, même dans les petites choses de la vie de tous les jours.

C'est un grand point d'avoir confiance en Dieu, journallement et à toute heure, non pas en pensant que nous pourrions nous tirer d'affaire nous-mêmes et nous mettre à l'abri de la puissance du mal, mais en nous confiant en Dieu, complètement. Quelle est la mesure de ce par quoi Dieu suppléera à nos besoins? Rien moins que «ses richesses en gloire par le Christ Jésus». Il faut qu'il se glorifie lui-même, même quand un passereau tombe en terre; car pour Dieu, il n'y a rien de grand ou de petit. Il pense à ceux en qui il faut que son amour soit glorifié.

«Mon Dieu suppléera à tous vos besoins». Comment Paul pouvait-il dire cela? Je le répète, il connaissait Celui qu'il appelle: «Mon Dieu». Ce n'est pas qu'il n'eût pas été dans la nécessité, dans des besoins; mais il avait senti le prix d'y rencontrer Dieu et ses soins pour lui. Les circonstances peuvent paraître très sombres, mais nous avons toujours trouvé que s'Il nous conduisait à travers le désert où il n'y avait point d'eau, il y faisait jaillir pour nous l'eau d'un rocher. Dieu exerce toujours la foi, mais il y répond toujours: «Vos pieds n'ont pas été foulés, vos vêtements ne se sont pas envieux durant ces quarante ans». C'est un précieux résultat.

«Mon Dieu suppléera à tous nos besoins». L'apôtre comptait sur la bénédiction pour les autres. Quelle consolation! Au lieu de marcher par la vue, traverser ce monde dans le précieux sentiment de ce que Dieu est pour nous et ainsi pouvoir compter sur Lui pour d'autres. Nous craignons presque, quelquefois, de pousser des âmes dans le chemin de la foi, et nous ne devrions pas craindre, mais compter sur la grâce pour elles. La foi est toujours victorieuse.

Que le Seigneur nous donne de compter toujours sur Lui, et alors nous dirons: «Je puis toutes choses par Christ qui me fortifie».

Notes sur la seconde épître de Jean

ME 1875 page 161

Ce qui caractérise particulièrement cette épître, c'est la liaison de la vérité avec la manifestation de l'amour. La seconde épître de Jean et la troisième sont occupées de la réception à faire à ceux qui s'en vont çà et là pour prêcher: la troisième recommande ceux qui étaient sortis pour le nom de Christ à l'amour des fidèles qui, en recevant ces ouvriers, coopéraient avec la vérité; la seconde met la dame, à laquelle elle est adressée, en garde contre la réception de quelques personnes qui n'apportaient *pas* la vérité.

Dans sa première épître, l'apôtre avait insisté d'une manière très pressante sur la marche dans l'amour; et ici aussi il dit: «Or maintenant, ô dame je te prie, — non comme t'écrivant un nouveau commandement, mais celui que nous avons eu dès le commencement, — que nous nous aimions les uns les autres» (verset 5). Ensuite il met en avant ces deux préservatifs de la vraie charité, la vérité, et l'obéissance, — exactement ce que Christ était, quand il était dans ce monde. Christ était l'amour venu dans le monde, le témoin et le témoignage de l'amour; il était de plus la vérité et il était l'homme obéissant. Son amour pour son Père fut manifesté par son obéissance envers Lui en toutes choses. Il était la vérité en manifestant toutes choses, et en montrant exactement ce que chacune était. De plus, il vint ici-bas pour faire la volonté de Celui qui l'avait envoyé. Jean est occupé ici de ces trois grands principes: il insiste sur *l'amour*, l'amour divin; mais cet amour est toujours *la vérité*, parce qu'il est Christ; s'il n'est pas dans la vérité, c'est le reniement de Christ, car c'est dire qu'il peut y avoir de l'amour dans la vieille nature. En troisième lieu nous trouvons *l'obéissance* aux commandements de Christ. Ce à quoi un chrétien est appelé, c'est d'obéir à Christ, avec la vérité dans le coeur, et en ayant l'amour pour source de tout: et c'est là «Christ». On ne peut pas séparer ces choses. La chair peut prendre une certaine apparence, elle peut faire un grand étalage d'amour, mais il n'y a là ni vérité, ni obéissance; ce n'est pas Christ. C'est d'une question de conscience qu'il s'agit ici, non pas, en aucune manière, d'une question ecclésiastique, mais d'une affaire de conscience individuelle: tout fidèle homme ou femme, si le cas se présente pour lui, doit recevoir Christ dans ses membres, et rejeter quiconque renie Christ. L'apôtre nous fournit le principe qui peut nous diriger à cet égard: «A cause de *la vérité* qui demeure en nous, et qui sera avec nous, à jamais» (verset 2). Jean aimait la dame à laquelle il écrit, et ses enfants; mais c'était à cause de la vérité. Là où la vérité faisait défaut, il ne pouvait pas y avoir l'amour divin. Voyez encore au verset suivant: «Grâce, miséricorde, paix... de la part de Dieu, le Père, et de la part du Seigneur Jésus Christ, le Fils du Père, dans la vérité et dans l'amour»; et puis: «Je me suis fort réjoui d'avoir trouvé quelques-uns de tes enfants qui marchent dans la vérité, comme nous en avons reçu le commandement de la part du Père». L'apôtre introduit ici l'obéissance: ce dont il parle, était un commandement de la part du Père qui veut que son Fils soit honoré comme Lui-même.

«Or maintenant, ô dame, je te prie, — non comme t'écrivant un nouveau commandement, mais celui que nous avons eu dès le commencement, — que nous nous aimions les uns les autres: et c'est ici l'amour, que nous marchions selon ses commandements» (verset 5); comme Christ marchait selon les commandements de Dieu parce qu'il aimait Dieu. «Afin que le monde connaisse que j'aime le Père», dit-il «et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais» (Jean 14: 31). Il en est de même pour ceux qui le suivent. «C'est ici le commandement, comme vous l'avez entendu dès le commencement, afin que vous y marchiez» (verset 6).

L'apôtre ajoute ensuite: «Plusieurs séducteurs sont sortis dans le monde, ceux qui ne confessent pas Jésus Christ venant en chair; celui-là est le séducteur et l'antichrist». Si cet amour divin descendit ici-bas dans un homme, et qu'on reniât que Christ fût venu ainsi comme un homme, Christ n'était donc pas un homme saint venu en chair, car on ne pourrait dire de quelqu'un qui serait simplement un homme, qu'il vint en chair. Si quelqu'un disait: Je suis venu en chair; je demanderais: En quoi d'autre auriez-vous pu venir? Chair, c'est ce que vous êtes; vous n'êtes rien qu'un homme; mais quiconque «ne confesse pas Jésus Christ venant en chair, celui-là est le séducteur et l'antichrist». Christ est l'homme parfait, mais il est infiniment plus que cela.

«Prenez garde à vous-même». S'ils s'étaient tous détournés, l'ouvrage de l'apôtre eût été brûlé au feu, c'est pourquoi il dit: «Prenez garde à vous-mêmes, afin que nous ne perdions pas ce que nous avons opéré, mais que nous recevions un plein salaire». La rémunération du travail de Jean, dans ce sens, est pour ce qu'il a opéré dans les âmes des autres, comme il est dit du Seigneur Jésus: «Il verra du fruit du travail de son âme, et sera rassasié». Ainsi en sera-t-il de nous aussi, dans notre petite mesure.

Après avoir parlé de ces séducteurs, l'apôtre ajoute: «Quiconque vous mène en avant, et ne demeure point dans la doctrine du Christ, n'a pas Dieu». Si vous n'avez pas le vrai Christ, vous n'avez pas Dieu du tout: c'est là le premier grand principe général. Partout dans Jean, quand il s'agit de relation, Jean parle du «Fils»; s'il s'agit de nature, il dit «Dieu», non «le Père». Au chapitre 8 de l'évangile, c'est *Dieu*; et Jésus prend cette place: «Avant qu'Abraham fût, je suis». Un homme peut rejeter la vérité, et alors il n'a Dieu en aucune manière; il est en dehors de toute la sphère dans laquelle la grâce est manifestée; il n'a pas la doctrine de Christ, c'est-à-dire la vérité quant à Christ; il n'a pas Dieu du tout. «Celui qui demeure dans la doctrine [du Christ], celui-là a le Père et le Fils». Il a toute la manifestation de cette ineffable grâce, la parfaite révélation de Dieu dans sa propre plénitude au-dedans d'elle-même, non en dehors d'elle: mais il a Dieu au-dedans, et il a ainsi tout le bonheur dans lequel «le Père aime le Fils, et a donné le Fils pour nous»; il a «le Père et le Fils». «Or notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ». «Si nous disons que nous avons communion avec Lui, et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons, et nous ne pratiquons pas la vérité» (1 Jean 1: 6); nous n'avons pas communion avec Dieu parce que la nature de Dieu est lumière. L'apôtre parle d'abord du grand fait de n'avoir pas Dieu du tout: un homme est absolument sans Dieu s'il n'a pas Christ. Puis, quand il expose la vérité, il parle du Père et du Fils. Jean exhorte à la

fermeté les saints auxquels il écrivait; il ne veut pas chez eux de manque de décision. «Si quelqu'un vient à vous et n'apporte pas la doctrine, ne le recevez pas dans votre maison, et ne le saluez pas» (verset 10); si vous le faisiez vous encourageriez un tel homme et vous lui viendriez en aide; vous feriez des accommodements avec votre propre conscience, parce que vous accepteriez comme Christ quelque chose, qui est un faux Christ, et le plus grand déshonneur pour Dieu. Une apparence d'amour, comme celle-là, où la vérité n'est pas, n'a rien de Christ du tout; c'est le reniement de Christ, c'est dire que ce qui est faux est aussi bon que ce qui est vrai; c'est prendre parti pour l'antichrist autant et plus que pour Christ. «Celui qui le salue, participe à ses mauvaises oeuvres» (verset 11): le salut était un signe de reconnaissance et d'association.

«Ayant beaucoup de choses à vous écrire, je n'ai pas voulu le faire avec du papier et de l'encre, car j'espère aller vers vous, et vous parler bouche à bouche, afin que notre joie soit accomplie» (verset 12). Ici nous trouvons l'affection qui devrait régner entre les saints. Ce n'était pas une sorte d'amour abstrait seulement, mais l'apôtre se réjouissait de les voir, il y trouvait un véritable encouragement, et il avait de la joie à les voir bien marcher. Le Saint Esprit encourage toujours cette activité de l'amour, quelque ferme qu'il soit pour la vérité. Christ est venu dans le monde, et autour de ce centre (il n'y en a point d'autre) les âmes peuvent se rassembler et trouver Dieu en grâce. Si l'on ébranle cette vérité, il n'y a point de ressource du tout. Si Satan ne peut arriver à ses fins par la persécution, il tâche d'ébranler les âmes relativement à la vérité telle qu'elle est en Christ. «Il est un lion rugissant, rôdant autour de nous, cherchant qui il pourra dévorer» (1 Pierre 5: 8); c'est la persécution. Mais Satan n'est pas toujours un lion rugissant; il se présente aussi comme un serpent: il rampe et se cache, et ne rugit pas du tout; ainsi il est beaucoup plus dangereux. On est éprouvé par son opposition et sa fureur, mais c'est chose bien plus sérieuse, d'avoir à tenir ferme devant ses artifices; toutefois là où une âme se tient près de Christ, tout est simple. Il s'agit ici, dans l'épître qui nous occupe, d'une dame, et de la foi personnelle qui s'attache à Christ pour lui-même. La personne dont il s'agit peut n'être pas assez sage pour redresser le monde; mais il y a quelque chose à quoi la foi s'attache, il faut qu'elle ait Christ. Le secret de tout est la foi individuelle personnelle, qui se tient collée à Christ et à sa vérité. C'est une grâce merveilleuse de posséder ce qui est une pierre de touche pour toute chose, et une preuve de l'amour de Christ. Avoir un objet positif et distinct qui me conduit à travers tout selon la pensée de Dieu, c'est marcher comme Christ a marché, et si nous nous tenons collés à Christ, cela demeure toujours vrai.

L'inspiration des Saintes Ecritures

ME 1875 page 176

Le péché est entré dans ce monde, et a séparé l'homme de Dieu, seule source de la bénédiction et du vrai bonheur. Comment regagner Sa faveur; comment retourner à Lui? Question qui a toujours préoccupé l'esprit des hommes: toutes les classes et toutes les capacités, tous les pays et tous les âges en ont cherché la solution, mais en vain. Cette recherche devait être sans résultat; car, livré à lui-même, l'esprit de l'homme ne pouvait atteindre ces sommets. «Le monde, par la sagesse, n'a pas connu Dieu»; mais, ce qui échappe à l'investigation de l'homme, Dieu nous l'a révélé par son Esprit et l'a consigné dans sa Parole écrite.

Cette Parole a toujours été le point de mire des attaques de l'Ennemi, dont l'activité ouverte ou insidieuse a pour but de la supprimer ou de la détruire, de la corrompre ou d'en saper l'autorité. C'est ainsi qu'il cherche la ruine de l'homme. Celui-ci faillit dès l'origine pour avoir prêté l'oreille au mensonge qui mettait en question l'autorité de la Parole de Dieu; Satan cherche maintenant encore à ruiner et à détruire, en attaquant cette Parole qui nous parle de rédemption; qui nous présente la grâce et la gloire.

Le christianisme est la révélation que Dieu fait de Lui-même, en puissance et en grâce, pour le salut et pour la bénédiction de l'homme. Les grands faits que le christianisme dévoile sont les voies de Dieu en grâce. Dieu ne pouvait confier à l'agence de l'homme la communication de ces faits, sous forme de tradition orale; aussi a-t-il déposé la vérité dans sa Parole écrite. Les ténèbres ont régné durant des siècles, alors que cette Parole était ensevelie sous des monceaux de superstitions humaines. A peine la Réformation l'eût-elle remise au jour qu'on vit renaître l'a lumière, la joie, la sainteté, partout où l'Esprit de Dieu appliquait les vérités vivifiantes de l'Ecriture. — Dès lors la tactique de l'ennemi s'est trahie de bien des manières. Les uns ont nié les faits du christianisme; d'autres ont mis en question l'authenticité des Saintes Ecritures; d'autres enfin, qui ne rejetaient ni les faits, ni l'authenticité des livres sacrés, ont cherché et cherchent encore, hélas! avec trop de succès, à annuler la vérité en l'adaptant à la raison humaine. Ils représentent les faits de l'Ecriture comme des allégories et se débarrassent du surnaturel en l'expliquant selon la sagesse supposée de l'homme. Outre ces attaques ouvertes de l'esprit humain contre la vérité il est une manière plus insidieuse, mais non moins dangereuse, de la combattre. Tout en admettant ces grands faits du christianisme, une partie considérable de ses doctrines, et, tout au moins, l'authenticité de la plus grande portion des Ecritures, on nie leur divine inspiration et, par conséquent, leur autorité divine. Je me propose d'attirer l'attention du lecteur, dans les pages qui vont suivre, sur cette forme particulière de l'erreur.

La question spéciale, qui nous est posée, est donc celle-ci: Existe-t-il une révélation écrite de la part de Dieu, revêtue, par conséquent, de son autorité?

Nous ne voulons pas réduire la question à celle du caractère et du degré d'inspiration que nous revendiquons pour les Ecritures. Nous n'entrerons pas dans la discussion sur l'inspiration *verbale*, question intéressante pour ceux qui croient à une révélation de la part de Dieu. Notre tâche actuelle n'est pas non plus de défendre les faits et les doctrines du christianisme. Plusieurs, sans rejeter ces vérités, nient qu'elles nous aient été communiquées immédiatement de la part de Dieu. *Ce que nous voulons considérer, c'est l'existence d'une révélation écrite de la part de Dieu, et revêtue de Son autorité comme étant sa Parole.* Il faut bien tenir ferme la question sous cette forme-là: car, ce que l'on nie, c'est que nous ayons une communication de la vérité divine qui possède une autorité divine.

Or, *pour nous*, s'il n'y a pas d'inspiration de Dieu, il n'y a pas de vérité divine; parce que, une vérité qui n'est pas communiquée avec une certitude divine n'est pas une vérité divine pour nous: ou, pour parler plus exactement, un fait qui existe et qui n'est pas de cette création; un fait que l'homme ne peut connaître d'une manière naturelle, ne peut pas être une vérité pour mon âme, s'il n'est pas communiqué avec une certitude divine. Dans ce but, il pourrait y avoir une révélation immédiate à chaque individu, en chaque cas; sinon, il doit y avoir une communication inspirée, par le moyen d'autres personnes, soit de bouche, soit par écrit. Je ne parle pas de vérités révélées auparavant et appliquées à la conscience par l'Esprit, mais du moyen de posséder la certitude divine de la vérité, en sachant qu'elle est venue de Dieu. Un homme non inspiré peut être le moyen de communiquer la vérité qui existe déjà comme révélation de Dieu; et cette vérité, communiquée de cette manière, peut agir par la puissance de l'Esprit sur le coeur et sur la conscience; mais cet instrument de communication non inspiré, que ce soit par exemple un prédicateur ou un traité, ne constitue pas, pour l'auditeur, une base divine de foi. Cette base existait déjà auparavant dans le fait que Dieu avait daigné accorder une communication inspirée; ainsi l'effet produit par Dieu dans l'âme est que l'auditeur est amené à reconnaître cela. *Autrement*, bien qu'il puisse dire: «Voilà ce que je crois»; si je lui demande: «Pourquoi croyez-vous cela?» il n'a aucune réponse. Il ne peut pas rendre raison de sa foi.

Souvenons-nous donc que lorsqu'on parle d'autorité, en disant qu'il n'y a pas *d'autorité* en matière de foi, on peut remplacer le mot par *certitude divine*, et que la doctrine que nous combattons, c'est qu'il n'y a pas de certitude divine dans les choses de la foi, c'est-à-dire qu'il n'y a aucune garantie pour la foi. «Celui qui a reçu son témoignage, a scellé que Dieu est vrai; car celui que Dieu a envoyé, parle les paroles de Dieu». Or cette réception d'un témoignage divin n'existe plus dans le système qui nie l'inspiration. Tout témoignage de Dieu est exclu il n'y a plus de place pour la foi. On me dira: ceci est un argument *a priori*. Non, je ne fais que constater la vraie question, ce qui souvent la décide pour une âme sincère. Si quelqu'un contestait l'interprétation d'un passage, et que je fisse voir que sa manière de l'envisager, l'effet de son raisonnement, est de faire Christ méchant, ou de prouver qu'il n'est pas le Fils de Dieu; *constater* la question serait en effet la *décider* pour celui qui connaît Christ.

Au reste, il y a deux genres d'arguments *a priori* qu'il est important de distinguer, qui diffèrent du tout au tout, et qui même sont moralement l'opposé l'un de l'autre. Je suppose

que quelqu'un voudrait prouver que Dieu est menteur. Je réponds: «Cela ne se peut pas. Je juge votre raisonnement faux *a priori*». Dans ce cas mon jugement est sain, parfaitement logique et philosophique, si vous voulez parler ainsi: parce qu'il est beaucoup plus sûr, plus infailliblement sûr que Dieu ne peut pas mentir, tandis qu'il est très possible que votre raisonnement soit faux, lors même que je ne saurais pas en découvrir la fausseté. Combien n'y a-t-il pas de choses sur lesquelles le premier venu aura un jugement juste, bien que la capacité de raisonner juste lui manque. C'est là une sauvegarde que Dieu a accordée aux simples; c'est-à-dire une conviction divine sur des choses au-dessus de leur portée et de la portée de l'homme, tandis que le philosophe qui prétend les résoudre, s'enfoncé.

C'est aussi ce qu'on appelle raisonner *a priori*, que de dire: «Dieu ne devrait pas être ou faire telle ou telle chose». Mais la différence est du tout au tout. Dans le premier cas je mesure la folie de l'homme par la certitude de ce que Dieu est; dans le second, je mesure ce que Dieu devrait être ou faire en prenant la pensée de l'homme pour mesure, ce qui est nécessairement faux. «Tu pensais, dit Dieu, que j'étais comme toi-même, mais je te reprendrai, et je mettrai devant tes yeux les choses que tu as faites» (Psaumes 50: 21). Dans le premier cas, je dis: «Dieu est vrai; votre raisonnement qui le nie, ne peut pas l'être»; dans le second: «Voilà ce que je pense; et Dieu devrait être ou devrait agir selon mes pensées». Mesurer l'homme par la certitude de ce que Dieu est, et mesurer Dieu par l'homme, sont deux choses bien distinctes. On peut appeler cela des raisonnements *a priori*. Il est vrai que le premier suppose qu'on connaît Dieu, et tous les hommes n'ont pas cette connaissance. Dieu cache ces choses aux sages et aux intelligents, et il les révèle aux petits enfants.

Revenons à notre sujet: — Il est évident que nier *l'inspiration directe* et lui substituer la compétence des témoins (quelque fidèles et versés qu'ils soient dans la connaissance des faits qu'ils relatent), c'est substituer un témoignage purement humain au témoignage divin. Le but d'un tel système est d'exclure Dieu. Ce système prétend (car il ne serait, sans cela, que l'incrédulité ouverte) accepter la *révélation*, mais pas *l'inspiration*, c'est-à-dire que les apôtres, ou autres, employés pour communiquer la vérité, ont eu une base divine pour *leur* foi, mais que *les autres fidèles* n'en ont point. Car c'est là, tout simplement, l'effet de cette supposition. D'après ce système, la vérité a été révélée du ciel, c'est-à-dire divinement communiquée aux apôtres, etc., mais dès lors il n'y a plus eu qu'un témoignage humain, quelque pieux qu'il soit: aucune base divine en fait de témoignage, qui, de la part de Dieu (*), garantisse l'Eglise d'erreur. Or, ce serait presque assez de formuler cette doctrine pour la réfuter; mais de plus, nous avons la contradiction formelle de cette supposition dans la Parole même. «Mais Dieu», dit l'Apôtre, qui tenait à constater le contraire de la thèse que nous combattons «*Dieu nous les a révélées par son Esprit*» (**). La raison que donne l'Apôtre, pour cette révélation, est bien frappante: «Car quel est celui d'entre les hommes qui connaisse les choses de l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui? Ainsi personne ne connaît les choses de Dieu non plus, si ce n'est *l'Esprit de Dieu*. Mais nous, nous avons reçu, non l'esprit du monde, mais l'Esprit qui est de Dieu, afin que nous connaissions les choses qui nous ont été données par Dieu». J'allais insister sur ce même point, en raisonnant, oubliant que l'Apôtre avait dit la chose. Je ne fais

maintenant qu'insister sur la force de ce qu'il dit: «*Sans une communication divine, il n'y a pas de foi*». Nul homme ne connaît ce qui, non exprimé, se trouve dans l'esprit d'un homme, si ce n'est son propre esprit. Ainsi personne ne connaît ce qui est dans la pensée de Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu; mais cet Esprit, dit l'Apôtre, nous a été donné afin que nous connaissions les choses qui nous ont été données par Dieu. Ce qui est du ressort de l'homme — ce qui se trouve dans les limites de son intelligence — l'homme peut le connaître par le moyen des sens, du raisonnement, ou par le témoignage de l'homme; mais il n'en est pas ainsi des choses de la foi, des pensées et des vérités divines. Dieu seul les connaît, et Dieu seul peut les faire connaître; par conséquent l'homme les ignore entièrement, si Dieu ne les révèle pas. Or, il les fait connaître par son Esprit, c'est-à-dire par révélation, donnant le Saint Esprit lui-même, qui les révèle dans le coeur. Je parle de l'oeuvre apostolique.

(*) Je dis: de la part de Dieu, parce que personne ne conteste la possibilité que l'homme tombe dans l'erreur par sa folie ou sa négligence.

(**) Ce qui est vrai sous ce rapport d'un Apôtre ou d'un écrivain sacré doit être également vrai des autres. Je ne pense pas qu'on prétende que les communications faites par le moyen de Paul, soient d'un autre caractère ou d'une autre nature que celles faites par la bouche de Pierre ou de Jean, ou d'un prophète quelconque.

Or la question reste donc dans des limites très étroites. La voici: Les apôtres ayant reçu d'une manière divine la connaissance de ces choses, nous les ont-ils communiquées d'une manière divine, ou bien d'une manière excellente, sans doute, mais non inspirée? Dieu les leur avait révélées par son Esprit; comment les ont-ils communiquées? Leur inspiration était-elle «purement religieuse?» N'était-ce, chez eux, que cette opération de l'Esprit, que l'on trouve chez un prédicateur pieux et qui ne l'empêche pas d'être sujet à l'erreur? Rien de plus précis que le témoignage de l'Apôtre à ce sujet. A la suite du passage déjà cité, il dit: «desquelles aussi nous parlons, non point en paroles enseignées de sagesse humaine, *mais en paroles enseignées de l'Esprit*». L'idée de l'inspiration, pourrait-elle être formulée d'une manière plus absolue que par l'expression «*des paroles enseignées de l'Esprit?*» Ici donc, il n'y a rien d'équivoque. Lorsque l'apôtre proposait les vérités que le Saint Esprit lui avait enseignées, il le faisait avec des paroles que le Saint Esprit lui avait aussi enseignées; c'est-à-dire que c'était *Dieu lui-même parlant* par la bouche de l'homme. En outre, rien n'est plus absurde que l'idée d'une vérité révélée, sans qu'elle soit communiquée d'une manière inspirée. Dieu révèle à un homme — disons à Paul — pour la bénédiction de l'homme, la parfaite vérité divine; mais Paul n'a pas la capacité de la communiquer plus loin: il ne peut le faire que selon l'imperfection de son propre esprit et de ses pensées. Trouve-t-on le sens commun dans cette conception?

Quant à l'idée de réduire toute inspiration quelconque à «l'inspiration religieuse», elle est renversée par le fait, qu'il est question d'inspiration là où «l'inspiration religieuse» était impossible; comme dans le cas de Balaam, lorsqu'il «proféra son discours sentencieux» ayant «entendu *les paroles de l'Eternel*». De plus, Esaü, Jérémie et tant d'autres qui nous ont dit: «Ainsi a dit l'Eternel». «La Parole de l'Eternel m'est venue, en disant...» etc., sont tout autant d'exemples d'inspiration positive. Les prophètes proclament hautement leur inspiration; et nous en avons les résultats sous une forme écrite. Ils étudiaient leurs propres prophéties après

les avoir émises. D'ailleurs, on doit se souvenir que, si l'on veut appliquer les arguments qui nient l'inspiration, il faut le faire d'une manière universelle: l'Ancien et le Nouveau Testament restent debout ensemble, ou bien tombent ensemble. On ne peut, sans mauvaise foi, laisser de côté l'Ancien Testament, parce que les raisonnements, sauf peut-être en ce qui regarde le Canon, s'appliquent à tous deux. Mais l'Ancien Testament a-t-il de l'autorité, et le Nouveau n'en a-t-il point? Est-ce que l'Ancien Testament est la Parole de Dieu, et le Nouveau ne l'est-il pas? Il est très commode à nos adversaires de raisonner sur un sujet, et de laisser de côté la partie dont les preuves sont incontestables. Car, si l'Ancien Testament est inspiré, *l'inspiration est une réalité; et nous avons l'autorité absolue de la Parole de Dieu elle-même*. Les prophètes l'ont affirmée; le Seigneur l'a reconnue; il a reconnu l'inspiration de l'Ancien Testament, *tel qu'il est écrit*, et il a déclaré que rien ne pouvait en infirmer l'autorité. L'Apôtre aussi, a déclaré que ces écrits sont «divinement inspirés» et capables de «rendre sage à salut». Donc, le principe de l'autorité est vrai, le principe de l'inspiration est vrai.

Saisissons bien cela. L'inspiration de l'Ancien Testament est certaine; son autorité divine, incontestable. Il reste donc seulement ceci: — Le Nouveau Testament est-il aussi inspiré? On nous dit qu'il ne l'est pas, mais que c'est un compte rendu humain de ce que les écrivains pouvaient connaître, soit par leurs sens, soit par des révélations qui leur étaient personnellement adressées; mais qu'ils n'étaient pas inspirés pour les écrire. Souvenons-nous que ce qu'on nie, c'est l'inspiration elle-même. Mais celui qui nie l'inspiration, nie ce que le Seigneur et les apôtres maintiennent, car ils maintiennent l'inspiration de l'Ancien Testament. Un tel homme a donc perdu tout droit à ma confiance, et je ne puis admettre que son jugement vaille quelque chose, lorsqu'il me dit que le Nouveau Testament n'a pas l'autorité de l'inspiration.

Je ne multiplierai pas les citations pour démontrer que les prophètes donnent leurs prophéties comme inspirées, parce que cela se retrouve presque au commencement de chaque prophétie distincte; mais j'indiquerai des passages dans le Nouveau Testament, qui reconnaissent les écrits de l'Ancien comme ayant cette autorité: «Il fallait que toutes les choses qui sont écrites de moi dans la loi de Moïse, et dans les Prophètes, et dans les Psaumes, fussent accomplies» (Luc 24: 44). Jésus reconnaît «le recueil» appelé l'Ancien Testament, dans ses trois parties, encore ainsi intitulées dans les Bibles hébraïques d'aujourd'hui. Le Seigneur les place sur le même pied d'autorité au verset 27: «Et commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliquait dans toutes les Ecritures les choses qui le regardent».

«Sondez les Ecritures, car vous, vous estimez avoir en elles la vie éternelle, et ce sont elles qui rendent témoignage de moi» (Jean 5: 39). «Et l'Ecriture ne peut être anéantie» (Jean 10: 35). Ces passages montrent que les Ecritures de l'Ancien Testament étaient un recueil reconnu du Seigneur, et cela, dans les détails de ses divisions actuelles; reconnu comme ayant une autorité absolue. Mais en outre, les avoir par écrit — avoir la vérité communiquée sous cette forme — c'est quelque chose de plus, que d'avoir la vérité dite de bouche, quoique cette bouche soit celle du Seigneur lui-même. «Si vous ne croyez pas *ses écrits*, comment croirez-vous mes paroles?» (Jean 5: 47). Les écrits étaient donc l'objet de la foi, et par conséquent

avaient l'autorité de la Parole de Dieu: «Ils ont Moïse et les Prophètes; qu'ils les écoutent». «S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, ils ne seront pas persuadés non plus, si quelqu'un ressuscitait d'entre les morts» (Luc 16: 29, 31). Lorsque l'Apôtre prêcha à Bérée et leur communiqua la vérité, les Juifs, ses auditeurs, «examinaient chaque jour les Ecritures pour savoir si les choses étaient ainsi»; c'est-à-dire qu'ils employaient les Ecritures, *comme une autorité*, pour juger l'enseignement même d'un apôtre, et ils sont approuvés (Actes des Apôtres 17: 11). Nous avons donc l'inspiration de l'Ancien Testament constatée, son autorité reconnue par le Seigneur, et le recueil, tel que nous le possédons, déclaré authentique et reconnu comme revêtu de cette autorité que rien ne pouvait infirmer.

«Les Ecritures» sont reconnues de Dieu, comme un ensemble, une catégorie d'écrits à part, jouissant d'une autorité, savoir de celle de SA PAROLE. Comme il est dit: Proverbes 30: 5, 6. — «Toute la Parole de Dieu est épurée; il est un bouclier à ceux qui ont un refuge vers lui. N'ajoute rien à ses paroles, de peur qu'il ne te reprenne, et que tu ne sois trouvé menteur». Enfin, l'apôtre Paul (2 Timothée 3: 16), rend un témoignage remarquable à ce sujet, et qui signale ce genre d'écrits de la manière la plus précise. «Toute écriture est INSPIREE DE DIEU, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement accompli pour toute bonne oeuvre». Il ne s'agit donc que de savoir si le Nouveau Testament fait une partie des «Ecritures», ou si l'Eglise est entièrement privée d'une communication inspirée qui lui ait été confiée, et si elle ne jouit que de l'Ancien Testament.

Ici, je relève la folie d'un principe posé par quelques-uns de ceux qui nient l'inspiration. Ils disent que la prétention à l'inspiration se borne nécessairement à l'écrit qui la met en avant, ou au moins aux écrits du même auteur. Cette assertion n'a pas de sens. Pourquoi un auteur inspiré, ou le Seigneur, ne pouvait-il pas déclarer tous les autres livres ou quelques-uns d'entre eux inspirés? Il n'y a aucune nécessité d'autre part, que d'autres écrits du même auteur soient inspirés, parce qu'il y en a un qui l'est. Le Seigneur met son sceau sur tout l'Ancien Testament, et Paul déclare que toute écriture est *inspirée de Dieu*. Est-ce que cela prouve seulement l'inspiration de l'épître à Timothée où le passage se trouve? Ceux qui cherchent à renverser les fondements de la vérité par des raisonnements pareils, méritent la répréhension plutôt que la réfutation.

Mais il est un autre point à noter dans cette discussion. On affirme que nous ne pouvons pas profiter du Nouveau Testament avant de régler le Canon. Pourquoi? Supposons, ce que je ne crois pas à l'égard de la Parole, qu'un sauvageon se trouve dans mon jardin, est-ce que je ne peux pas profiter des bons arbres qui s'y trouvent? Si la seconde épître de Pierre est fautive, qu'est-ce que cela dit quant aux épîtres de Jean, ou à celles de Paul? Je pourrais admettre qu'une épître soit douteuse, — ce que je n'admets pas, — sans douter le moins du monde des autres.

J'en reviens aux preuves directes. Nous avons vu l'inspiration, l'autorité, le Canon même de l'Ancien Testament constatés, et les principes qui nient l'inspiration renversés de fond en comble; mais nous avons vu davantage. Paul a reçu les vérités qu'il a annoncées, *par*

révélation, et il les a communiquées par *des paroles enseignées par l'Esprit*; c'est-à-dire, par *inspiration*. Or il est certain, par conséquent, que les premiers disciples avaient la vérité communiquée par inspiration, pour être le fondement de leur foi; et le raisonnement qui refuse l'inspiration au Nouveau Testament, s'il était fondé, ne prouverait rien que ceci, c'est que Dieu aurait changé de manière d'agir, laissé les siècles suivants sans ce fondement, et leur foi sans base divine, différence assez incroyable. Mais lorsque Paul dit: «desquelles aussi nous parlons», veut-il appliquer ces mots seulement à ce qu'il a dit de bouche, et n'a-t-il rien proposé *par écrit*? Nous savons bien qu'il a proposé par écrit ce qui lui a été révélé, c'est-à-dire que ses écrits, dans ce but, ont été inspirés. Il le dit même, ce qui n'aurait pas été nécessaire après ce que nous avons trouvé dans le passage cité des Corinthiens. Mais Dieu nous a accordé cette preuve additionnelle: «Comment», dit-il, «*par révélation*, le mystère m'a été donné à connaître, *ainsi que je l'ai déjà écrit* en peu de mots, d'où vous pouvez comprendre en le lisant quelle est mon intelligence dans le mystère de Christ». On me dira: Cela se peut, lorsqu'il s'agit de vérités fondamentales, mais pour d'autres choses, non. Ce refuge même, l'Écriture le leur ôte. En parlant des détails des règlements intérieurs d'une église (1 Corinthiens 14: 35, 37), l'Apôtre dit: «La Parole de Dieu est-elle procédée de vous, ou est-elle parvenue à vous seuls? Si quelqu'un pense être prophète ou spirituel, qu'il reconnaisse que *les choses que je vous écris*, sont le commandement du Seigneur; *et si quelqu'un est ignorant qu'il soit ignorant!*» Donc, les communications de l'Esprit à l'Église ou au monde étaient la «Parole de Dieu» et ce qui était écrit par l'Apôtre, pour diriger les saints, était «le commandement du Seigneur». «Et c'est pourquoi», dit l'Apôtre aux Thessaloniens (1 Thessaloniens 2: 13), «nous rendons sans cesse grâces à Dieu de ce que, ayant reçu de nous la parole de la prédication de Dieu, vous avez accepté, non la parole des hommes, mais (ainsi qu'elle l'est véritablement) LA PAROLE DE DIEU laquelle aussi opère en vous qui croyez». Or nous avons vu que l'Apôtre met ses écrits sur le pied des «commandements du Seigneur», avec cette triste consolation pour ceux qui ne peuvent pas le discerner: «si quelqu'un est ignorant QU'IL SOIT IGNORANT!» Or est-ce que quelqu'un me dira que l'Apôtre, agissant dans ce même caractère, et s'adressant, de la même manière, en vertu de sa sanction et de son autorité apostoliques, aux Romains ou aux Galates, est moins inspiré que lorsqu'il s'adresse aux Corinthiens? Un tel raisonnement ne mérite pas une autre réfutation que celle-ci: «Si quelqu'un est ignorant, qu'il soit ignorant!» Dire que Dieu a voulu que la foi des Ephésiens et des Corinthiens reposât sur l'inspiration divine, et celle des Romains et des Galates sur une base humaine, ne mérite pas une réponse de la part d'un homme sérieux. — Nous avons un genre d'écrits, et ce genre d'écrits est inspiré, et s'appelle «les Écritures». Le chapitre 16 des Romains constate, je n'en doute pas, ce principe d'une manière claire, au verset 26. «Mais qui (le mystère) a été manifesté maintenant, et qui, par *des écrits prophétiques*, a été donné à connaître à toutes les nations, selon le commandement du Dieu éternel, pour l'obéissance de la foi». Ce passage signale, encore le genre d'écrits que nous appelons «les Écritures», comme des écrits qui ont l'autorité d'une révélation, d'un oracle de Dieu; ce sont des *écrits prophétiques*. Enfin, pour terminer cette partie des témoignages que nous possédons, Pierre, dans sa seconde épître, reconnaissant ce genre d'écrits en l'appelant «les Écritures», nous dit

en parlant de toutes les épîtres de Paul, que «les ignorants et les mal affermis les tordent, comme aussi les *autres Ecritures*», constatant que les épîtres de Paul font partie des «*Ecritures*»; terme très bien compris et ayant la force que nous lui donnons aujourd'hui, ainsi que les paroles du Seigneur le montrent. Je sais que plusieurs rejettent cette épître, mais je n'accepte pas leur dire comme une autorité.

L'existence des écrits prophétiques, des écrits du Nouveau Testament, qui ont l'autorité de la «Parole de Dieu», des «commandements de Dieu», est donc constatée de la manière la plus claire. Celui qui trouve les paroles de l'Apôtre que le Seigneur a envoyé, de plus d'autorité que celles des adversaires de l'inspiration, — celui qui respecte la Parole de Dieu et les révélations de Dieu, ne peut en douter. Or, s'il y a des écrits de Jean ou de Pierre ayant les mêmes prétentions, s'adressant de la même manière aux chrétiens, et cela parfaitement selon l'administration divine qui a été confiée à ces Apôtres; comme, par exemple, ceux de Pierre à la circoncision; est-ce que le chrétien dira: Les écrits de tel Apôtre sont inspirés; mais ceux de tel autre, tout en étant parfaitement du même genre, ne le sont pas, quoique l'écrivain parle expressément au nom de son apostolat, et comme exerçant l'autorité de sa mission? Je suppose maintenant leur authenticité, et qu'ils sont vraiment les écrits qu'ils prétendent être. Il ne s'agit pas de trouver les mots: *je suis inspiré*; ce qui s'y trouve est l'expression non équivoque de l'autorité. La foi des chrétiens les revêt, par conséquent, de cette autorité. Ils annoncent la vérité, comme ayant le droit d'imposer leurs pensées à l'acceptation des chrétiens; et, de fait, les imposant ainsi. Prenez la première épître de Pierre. Ne s'adresse-t-il pas avec une pleine autorité comme apôtre? Lorsque Paul dit: «Et si quelqu'un n'obéit pas à notre parole renfermée dans cette lettre, notez-le, et n'ayez pas de commerce avec lui», l'écrit n'était-il pas d'une autorité apostolique? Lorsque Jean dit: «Nous sommes de Dieu, celui qui connaît Dieu *nous* écoute, celui qui n'est pas de Dieu ne nous écoute pas» (1 Jean 4: 6); exerçant ainsi une autorité divine sur la conscience, croyez-vous qu'il voulait faire entendre que ces paroles prononcées avec tant de solennité, dans son épître, n'avaient point du tout une autorité pareille? Ce serait une contradiction flagrante, car, si l'on refusait ce qu'il disait, on ne l'écoutait pas. On ne peut pas attribuer cette autorité à ses paroles prononcées ailleurs, sans l'attribuer aux paroles mêmes qui la réclament. Si je dis: «Je vous ordonne de m'obéir», l'ordre que je donne et l'autorité de ce que j'ai déjà commandé, subsistent ou tombent ensemble. — Je ne puis croire que l'autorité de Pierre soit moins grande que celle de Jean ou de Paul; il a été envoyé avec la même autorité de la part du Seigneur.

Maintenant, qu'est-ce que nous avons démontré? Qu'il y a un genre d'écrits appelés «les Ecritures», — qui sont inspirés, — qui ont une autorité absolue comme la Parole de Dieu, — qui sont reconnus par le Seigneur et ses apôtres, et mis en avant par eux, constamment, avec la plus grande solennité. Nous avons trouvé qu'une très grande portion du Nouveau Testament fait partie de ces Ecritures; qu'il y a un corps d'écrits attachés à l'oeuvre apostolique, «des écrits prophétiques», employés par le commandement de Dieu, corps d'écrits qui a l'autorité de la Parole de Dieu. La question reste ainsi réduite à de très petites dimensions: L'assertion qu'il n'y a pas d'inspiration, ni d'autorité divine de «la Parole», a été

démontrée entièrement fautive. Elle est en opposition flagrante avec l'autorité du Seigneur et des apôtres, et cherche à renverser ce qu'ils maintiennent. La question qui reste est celle-ci: Est-ce que tel ou tel livre fait partie de ce recueil inspiré? Question très sérieuse, mais qui par le fait même qu'elle se pose ainsi, suppose l'existence et l'autorité de la Parole de Dieu, cherchant seulement à ne pas confondre les prétentions humaines avec l'autorité divine qu'elle respecte, et dont elle cherche à conserver toute la valeur intacte et sans alliage.

Ce n'est pas ici le lieu de donner en détail les preuves de l'authenticité de chaque livre du Nouveau Testament; ce serait écrire une introduction au Nouveau Testament. La grande question est vidée. Elle ne consiste pas à s'enquérir si tel ou tel livre est authentique, en admettant l'inspiration des autres, mais à mettre en doute l'inspiration elle-même. Or l'inspiration a été démontrée: *la vérité révélée a été communiquée par des paroles enseignées par le Saint Esprit*. S'il en est ainsi (faites-y bien attention), le système qui nie l'inspiration a le caractère, non seulement d'un principe faux, mais d'un principe hostile à Dieu, à sa bonté, aux fondements de la vérité qu'il a daigné nous communiquer, aux bases mêmes de la foi. C'est une chose bien importante de discerner la source et le caractère de ce qui se présente comme la vérité: — «Ne croyez pas à tout esprit, mais éprouvez les esprits pour voir s'ils sont de Dieu, car beaucoup de faux prophètes sont sortis dans le monde». Je juge solennellement en agissant d'après cette direction de l'apôtre, — du Saint Esprit, — que l'esprit en question vient du démon. Ce qui sape les fondements de la foi, en opposition aux déclarations expresses de l'Esprit de Dieu, vient de l'ennemi; or j'ai toujours trouvé que traiter publiquement, ouvertement, ce qui est de l'ennemi, comme étant de lui, est la sagesse de Dieu, et est accompagné de sa force et de sa bénédiction. Je traite ainsi la doctrine qui nie l'inspiration de l'Écriture.

Il y a un genre de preuves de l'autorité des Écritures, c'est-à-dire d'un recueil d'écrits ayant l'autorité de la Parole de Dieu, difficile à produire par cela même, et qui fait sa force: c'est l'appel continu, en écrivant aux fidèles, à la Parole écrite, comme à une autorité reconnue. Elle est employée comme une autorité que personne ne songeait à contester, sinon un incrédule avoué. Ouvrez le Nouveau Testament, presque à quelle page vous voudrez, vous trouverez la preuve de ce que je dis. — «*Il est écrit, il est écrit*», décidait toute question et terminait toute controverse. Il ne s'agit pas de prouver les Écritures; elles servent de preuve absolue et finale. C'est le témoignage le plus fort qu'on puisse avoir. Si je dis, en raisonnant sur quelque question d'affaires humaines: les lois disent ceci, et les lois disent cela, comme décidant la question; cela suppose leur existence, leur autorité, comme dominant toute controverse, et une autorité que personne ne peut mettre en question. Il en est ainsi de l'emploi des Écritures: «Ceci est arrivé afin que les Écritures soient accomplies». «Jésus, afin que les Écritures fussent accomplies, dit: J'ai soif». «Le Saint Esprit a bien parlé à vos pères par le prophète Esaïe». «Promis par les prophètes dans les Saintes Écritures». «Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures; et il a été enseveli et ressuscité, selon les Écritures». «Aussi l'Écriture prévoyant que, Dieu justifierait les Gentils par la foi». «Or l'Écriture ne peut être anéantie». «Laissez agir la colère, car il est écrit».

«Afin que par la consolation des Ecritures nous ayons espérance».

C'était le grand avantage des Juifs, par dessus tout, que les *Oracles de Dieu* leur avaient été confiés. «Car, que dit l'Ecriture?» «Les Ecritures peuvent nous rendre sages à salut». Les Juifs «anéantissaient *la Parole de Dieu* par leur tradition». «Il leur ouvrit l'esprit pour *entendre les Ecritures*, et il leur dit: *Il est ainsi écrit*». Est-ce en s'accommodant à l'homme, que le Seigneur ouvre l'entendement pour faire comprendre des choses qui n'ont pas une autorité divine? Non, les Ecritures sont traitées par les apôtres, par le Seigneur lui-même, comme ayant une autorité incontestable et divine, comme les *Oracles de Dieu*, comme la *Parole de Dieu*. Ceci est tellement vrai, que lorsque le Seigneur, pour l'accomplissement de sa mission divine, a dû subir la tentation de l'ennemi, l'Ecriture fut l'arme qu'il employa comme étant d'une trempe divine contre laquelle Satan n'avait aucune force, et ses ruses aucun succès possible. Il suffisait de dire: *Il est écrit*. Le tentateur se serait trahi, s'il avait mis en question l'autorité absolue de ce qui était cité. Sa meilleure ressource est de citer l'Ecriture à sa manière; mais elle ne fait pas défaut à cette épreuve. Le second Adam répond encore: «*Il est aussi écrit*». On peut, sans blâme, préférer la sagesse et la perfection de son Sauveur à la suffisance et à l'incrédulité du doctorat humain. Faites encore attention à l'importance de cet emploi de la Parole de Dieu, des Saintes Ecritures, des Oracles de Dieu, par les apôtres et par le Seigneur. — On dit: «Mais il y a des variantes, de mauvaises traductions, des choses que des connaissances plus avancées démontrent impossibles, de sorte qu'on ne peut pas prendre les Ecritures comme une autorité». Le Seigneur avait donc tort. Il y avait des variantes, de mauvaises traductions (celle en particulier des Septante), des inconséquences qu'on prétend montrer, au temps où le Seigneur a dit que «les Ecritures ne peuvent être anéanties». Lorsqu'il vint sa controverse avec Satan, par leur moyen, Satan, pour ne pas paraître Satan sans voile, n'ose pas les mettre en question. Il y en avait, lorsque l'apôtre les appelle «*les Oracles de Dieu*». Aucune de ces choses n'empêche le Seigneur de reconnaître leur autorité absolue dans toutes les occasions. «La folie de Dieu est plus sage que les hommes».

A l'égard des preuves de l'autorité de la Parole, elle porte sa démonstration avec elle, comme tout témoignage de Dieu. C'est là le principe fondamental. Elle n'exige pas de preuves, elle fournit des preuves de tout à l'âme. Le soleil n'a pas besoin d'être éclairé pour qu'on le reconnaisse; il éclaire. La Parole de Dieu n'est pas jugée; elle juge. Si Dieu parle, et nous avons vu que les Ecritures sont appelées sa Parole, malheur à celui qui ne sait pas que *c'est Lui qui parle*. Il y en a, bien sûrement, qui ne reconnaîtront pas que c'est Lui. Si ce refus de croire est absolu, ils seront perdus; leur jugement est écrit: «La lumière est venue et les ténèbres ne l'ont pas comprise». «La Parole de Dieu est vivante et opérante et plus pénétrante qu'une épée à deux tranchants, atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles, et jugeant des pensées et des intentions du coeur». On la reçoit, de bouche ou par écrit, comme étant la *Parole de Dieu*; si on la rejette, eh bien, l'on est perdu. Si l'on ignore quelques détails, ou si l'on se méprend sur quelque livre, on en perd d'autant par son orgueil: «Le témoignage de l'Eternel est assuré, donnant la sagesse aux simples... aussi ton serviteur

est rendu éclairé par eux». «L'entrée de tes paroles illumine, et donne de l'intelligence aux simples». Lisez tout le Psaume 119.

Cette conviction que la Parole se démontre elle-même, est de toute importance. Elle seule maintient le vrai caractère de la *Parole de Dieu*. Comme Jésus, elle «ne reçoit pas un témoignage de la part de l'homme». Celui qui ne croit pas au Fils de Dieu sera condamné. Celui qui ne reçoit pas le témoignage que Dieu a donné de son Fils, fait Dieu menteur, et n'a pas la vie; car selon les paroles du Seigneur lui-même, les Ecritures lui rendent témoignage. Le principe fondamental c'est que la Parole de Dieu doit être reçue par *la foi*; or le raisonnement de l'homme ne saurait être le fondement de la foi; s'il l'était, ce ne serait pas la foi en Dieu, ni la foi en sa Parole. «*Il a cru Dieu*». «Ils seront tous *enseignés de Dieu*»; «Quiconque a entendu le Père et a *appris de Lui* vient à moi».

Ayant posé ce principe, j'entre dans quelques détails sur les voies de Dieu à cet égard. Nous avons vu le Seigneur, sur la terre, mettre son sceau sur les Ecritures; mais remarquez qu'en faisant cela, il a mis son sceau *sur la foi de tous ceux qui les avaient reçues avant qu'il ait fait cela*. Ce n'est pas parce qu'il a dit cela, que les fidèles ont cru. Leur coeur, leur foi, avaient été mis à l'épreuve auparavant. Leur foi existait en ce qu'ils ont reçu le témoignage des Ecritures avant que celles-ci eussent été ainsi sanctionnées, au moment où elles ont été proposées à leur foi, sur le pied de *leur propre autorité*. Lorsque Jérémie parle, il ne s'ensuit pas que tous reçoivent son témoignage; il y en avait qui n'avaient pas «d'oreilles pour entendre», mais qui écoutaient les faux prophètes. C'est une question morale où il s'agit de reconnaître Dieu. Mais les fidèles, dans tous les âges, ont reçu les témoignages de Dieu, et les infidèles n'ont pas pu discerner Dieu dans ces témoignages. Cela n'est pas changé aujourd'hui. Dieu donne, dans sa Parole, une évidence morale assez grande pour la légitimer à la conscience. Lorsqu'il a établi quelque chose de nouveau, il a ajouté des preuves extraordinaires suffisantes. Mais avec cela vient *la responsabilité morale de celui qui écoute*; c'est ce que Dieu ne détruira jamais; et en même temps vient la grâce qui agit pour donner et affermir la foi. La réception de la Parole, et plus tard, l'intelligence de cette Parole, est une chose présentée à la responsabilité de l'homme. La grâce seule peut l'amener à la recevoir et la lui faire comprendre. Rien ne peut déplacer cette responsabilité, ni ôter la nécessité de cette grâce, ou en détruire l'efficacité. L'autorité du témoignage apostolique le plus positif, et qui exige la soumission de la manière la plus tranchante, ne peut pas changer cela. «Si quelqu'un pense être prophète ou spirituel, qu'il reconnaisse que les choses que je vous écris sont le commandement du Seigneur. Et si quelqu'un est ignorant, qu'il soit ignorant». Un Apôtre ne peut pas dépasser ces bornes. Car les choses communiquées par des paroles enseignées par l'Esprit se discernent spirituellement. Il en était ainsi du temps de tous les prophètes. «Ecoutez, dit Jérémie, et prêtez l'oreille, ne vous élevez point, car l'Eternel parle... que si vous n'écoutez ceci, mon âme pleurera en secret à cause de votre orgueil». Or, ce qui distingue l'état qui amène le jugement sur la maison de Dieu, c'est que sa Parole perd son autorité, sauf dans le résidu gardé par Lui. «Et toute vision vous sera comme les paroles d'un livre cacheté qu'on donnerait à un homme de lettres, en lui disant: nous te prions, lis ceci; et il répondrait:

je ne saurais, car il est cacheté. Puis, si on le donnait à quelqu'un qui ne fut point homme de lettres, en lui disant: nous te prions, lis ceci, il répondrait: je ne sais point lire. C'est pourquoi, parce que ce peuple s'est approché de moi de sa bouche, et qu'ils m'honorent de leurs lèvres, mais qu'ils ont éloigné leurs coeurs de moi, et parce que la crainte qu'ils ont de moi est par un commandement d'hommes», etc. Voilà l'état du peuple et la cause de son jugement. Alors le Seigneur dit: «Empaquette le témoignage, cache la loi parmi mes disciples... A la loi et au témoignage». — Il en est de même dans le Nouveau Testament: «Dans les derniers jours il surviendra des temps fâcheux». Quelle est alors la ressource? «Mais toi, demeure dans les choses que tu as apprises et dont tu as été pleinement convaincu, sachant de qui tu les as apprises, et que dès l'enfance tu connais les saintes lettres, qui peuvent te rendre sage à salut, par la foi qui est dans le Christ Jésus. Toute Ecriture est inspirée de Dieu». La ressource, aux derniers jours, c'est le respect pour les Saintes Ecritures, et l'assurance de leur suffisance: «Toute Ecriture est inspirée de Dieu». Ainsi, soit parmi les Juifs, soit dans l'Eglise, la ressource des mauvais jours c'est la confiance dans la divine inspiration des Saintes Ecritures. Le Seigneur l'a signalée et sanctionnée; mais cette confiance dans l'autorité de la Parole, existait avant qu'il l'eût sanctionnée. C'est cette foi, sans autre sanction que la Parole même, qu'il a sanctionnée. Témoignage précieux pour les temps qui viendraient après lui, car ainsi, cette même sanction s'applique aussi à ceux-là! L'Apôtre nous annonçant les mauvais jours, dirige d'avance nos pensées sur le même moyen d'assurer l'âme. Ceux qui ont eu foi aux Ecritures, avant le témoignage du Sauveur, ayant su, par grâce, distinguer ce qui était la Parole, avant que Jésus eût mis son sceau sur le tout, ont été ainsi approuvés de lui. Ceux qui le font après, ont déjà cette sanction.

Il y a un autre principe que je ferai remarquer ici: c'est que les «Oracles de Dieu» sont confiés à son peuple. L'Eglise ne peut pas nous imposer son autorité, mais elle a la responsabilité de garder le dépôt qui lui a été confié. Ainsi, Rome a manifesté son infidélité en ajoutant les livres apocryphes. Or, quoique l'Eglise puisse manquer à sa responsabilité, en détail, il est impossible pour le fond que Dieu manque à son Eglise, ou que Christ ne la nourrisse et ne l'entretienne pas. Dieu surveille tout cela, non pas afin que les *docteurs* ne s'égarerent pas, mais afin que les fidèles aient une nourriture de sa part, et une règle de vie parfaitement sûre. Ce ne sont pas les petits et les colporteurs qui trouvent la difficulté. Dieu leur a accordé et conservé la Bible, et leur conscience rend témoignage, par l'Esprit, que Dieu agit en eux-mêmes par cette Parole. Le Saint Esprit les rend capables, selon la mesure de leur spiritualité, de l'employer et de la comprendre. Un coeur plein de joie, parce qu'il est enseigné de Dieu, discerne la Parole. Ils la lisent dans une mauvaise traduction peut-être; ils y perdent sans doute quelque chose, mais Dieu a pris soin qu'il en reste assez pour que leurs coeurs apprennent avec certitude la doctrine et les voies de Dieu. Cette Parole est «l'épée de l'Esprit»; elle porte sa conviction avec elle, là où l'Esprit l'emploie selon l'efficace de Sa grâce. Elle laisse l'homme sous la responsabilité de l'avoir rejetée, partout où elle est présentée à sa conscience.

Un homme peu instruit dans la science, mais enseigné de Dieu, est beaucoup plus en mesure de saisir toute la vérité, lors même qu'il se servirait d'une traduction imparfaite, que le docteur qui prétend juger du Canon tout entier. Voici pourquoi: L'Eglise lui présente le Nouveau Testament, car les oracles de Dieu sont confiés à l'Eglise; cela ne donne pas la foi, il est vrai, mais c'est un moyen que Dieu emploie. L'Eglise les présente, non pas avec autorité, comme prononçant sur la Parole, mais comme fidèle dépositaire de ce qui lui a été confié; cela se fait par des parents, des amis, des ministres, et il y a une foi générale, dans l'Eglise professante, que c'est la Parole de Dieu. L'âme simple ne se met pas à juger de tout le canon du Nouveau Testament, avant que de le lire; elle le lit, et cette Parole *produit la foi*.

Un homme reçoit par l'enseignement de Dieu telle vérité, et encore telle autre. La Parole l'a jugé, la Parole lui a révélé Jésus. Pour lui, l'histoire de Jésus est toute divine; elle communique à son âme ce qu'il reçoit par une science divine, car ces choses se discernent spirituellement. Les Epîtres lui développent la doctrine divine. Il jouit de la Parole avec une certitude divine que Dieu lui a parlé. Il profite de tous les livres du Nouveau Testament sans savoir ce que le mot *Canon* signifie. Si un savant docteur veut lui ravir son trésor, savoir l'autorité et l'inspiration de la Parole qu'il sait être de Dieu, cette Parole devient, dans sa main, «l'épée de l'Esprit», pour lui faire voir la folie de la science humaine. Il plaint le savant de manquer de tout ce dont il jouit divinement.

Celui qui a mangé du pain, sait ce que c'est que le pain, sans être inspecteur des boulangers. Si, par la grâce, un croyant fait des progrès dans la connaissance divine, il voit l'harmonie de l'ensemble, l'adaptation des parties. Il a non seulement la «pleine assurance de la foi», mais encore la «pleine assurance de l'intelligence». Il voit la divine sagesse de la Bible, et non pas seulement la vérité divine qui est en elle. Il trouve peut-être un texte faussé par une mauvaise traduction; cela ne s'accorde pas bien avec ce qu'il sait être la vérité de Dieu; il vous dira: je ne comprends pas ce passage (je le suppose privé de tout secours spirituel, ce qui n'est pas le cas, selon les voies de Dieu dans son Eglise), mais, humble dans son coeur, il l'attribuera à son ignorance. Que fait le docteur? Il raisonne sur le Canon; il veut en juger avant de le lire, et il ne reçoit rien. L'esprit de l'homme ne se crée pas les choses de Dieu. La raison humaine ne peut pas prononcer sur l'autorité de la Parole de Dieu. On me dira: C'est se fier au sentiment; non, c'est se fier à Dieu. Ils seront tous «*enseignés de Dieu*». On ne connaît jamais l'autorité de la Parole qu'en y croyant.

Celui qui n'a que les pensées de l'homme, me dira: «Mais il faut savoir d'avance si c'est la Parole de Dieu, avant d'y croire». Je réponds: «Vous ne le pouvez pas». Il est vrai, heureusement vrai, qu'on reçoit le Nouveau Testament, comme la Parole de Dieu, sur la foi de ses parents ou de son éducation, mais on ne la reçoit *réellement comme telle*, que lorsqu'elle est «mêlée avec la foi» en ceux qui la lisent. Je reçois, pour ma part, avec une pleine assurance, le Nouveau Testament, tel qu'il est adopté par l'Eglise universelle.

Les circonstances m'y ayant appelé, j'ai examiné les témoignages extérieurs et je les trouve satisfaisants; mais cela ne produit pas la foi; cela peut être utile, pour écarter les objections de ceux qui ne vivent pas de la Parole et ne peuvent pas en juger. L'autorité de Dieu

n'est pas du ressort de l'intelligence humaine. Je sais que certaines épîtres ont été mises en question dans les premiers siècles, au moins en de certains endroits; mais je ne doute pas que l'Eglise de Dieu, en recevant comme inspirés les livres qui forment le Nouveau Testament, n'ait été *dirigée de Dieu*. Les moyens de communication ne sont pas la règle de l'autorité, mais ces moyens peuvent être employés selon la certitude de la règle: Une mère instruit son enfant dans la vérité; elle n'en est pas la règle; ainsi le pauvre chrétien reçoit le Nouveau Testament tel qu'il est distribué. Peut-être qu'il ne peut pas démontrer l'authenticité du recueil, mais il profite heureusement du fait que l'Eglise reçoit ce recueil. Lorsqu'il l'a lu, il le trouve divin. Dieu emploie ainsi des moyens, pour communiquer la vérité et le livre qui la contient. La masse des croyants en profite. C'est DIEU qui agit ainsi. S'il faut répondre à des incrédules qui contestent l'autorité de ce dont d'autres jouissent, il se peut que quelques-uns seulement sachent convaincre les contredisants, mais cela n'empêche pas Dieu d'employer ces moyens, et de donner la foi à ceux qui s'en servent.

J'ai dit que l'homme exercé dans la Parole, selon Dieu, trouve non seulement dans l'application de passage après passage à sa conscience, la preuve de sa divinité, mais, dans l'intelligence qu'il acquiert de la plénitude de Christ par ce moyen, il reçoit a conviction la plus profonde de la perfection de l'ensemble. Je prendrai un exemple dont on se sert parfois pour démontrer que le Nouveau Testament renferme des choses qui n'appartiennent pas à la sphère de l'intelligence spirituelle. L'Esprit de Dieu, dit-on, ne peut pas nous faire sentir la force d'une généalogie. Ce n'est que l'ignorance de la Parole — de Christ lui-même — qui se trahit dans une telle remarque. Pour faire ressortir la gloire variée de Jésus, d'après les conseils de Dieu à son égard, il importe de manifester les divers caractères qu'Il revêt; c'est le fond de la révélation de Dieu. Or sa relation avec Abraham et David, et sa relation avec Adam, forment des points capitaux dans cette révélation; c'est ce qui nous est présenté dans ces généalogies. Mais ce n'est pas tout. Elles correspondent exactement aux caractères des Evangiles auxquels elles sont respectivement attachées. — L'évangile de MATTHIEU, dont la généalogie a pour point de départ Abraham et David, s'occupe spécialement du *Messie*, — des relations du Christ avec les Juifs, de l'accomplissement des prophéties en Lui, et en même temps de son rejet comme Messie, et de la transition à d'autres voies de Dieu. — Celui de LUC nous présente les grands traits de la grâce venue dans «*le second Adam*», et les grands principes moraux qui s'y rapportent.

Dans cet évangile, la généalogie remonte jusqu'à Adam. — JEAN, au contraire, nous donne la personne du Sauveur, qui est au-dessus de toutes les questions des voies de Dieu en économie sur la terre. Les Juifs sont partout mis de côté comme réprouvés, ainsi il n'y a pas de généalogie. «*La Parole était Dieu*». L'évangile de JEAN commence avant la Genèse; à la fin, nous ne trouvons ni l'agonie en Gethsémané, ni l'abandon sur la croix, mais d'autres choses qui ne se trouvent pas en Matthieu ni en Luc. Ainsi les diverses gloires de Christ sont manifestées, et peu à peu la perfection admirable de la Parole brille dans toute sa splendeur. Les remarques des critiques pâlisent et s'effacent comme les étoiles devant le soleil, qui les fait disparaître avec les ténèbres qui permettaient qu'on les aperçût.

La Bible présente une perfection, dans ses parties et dans son ensemble, qui ne laisse aucun doute dans l'esprit de celui qui l'a goûtée, que cet ensemble ne soit divin dans son entier.

J'ai déjà parlé de la divinité de la Bible en détail, comme épée de l'Esprit, qui fait sentir sa force à l'âme, en la jugeant et en lui révélant Christ; maintenant je veux parler du tout; de ce qu'on appelle le *Canon*. — Si MATTHIEU manquait, on n'aurait pas le Messie fils de David, fils d'Abraham. — Si MARC manquait, on n'aurait pas le serviteur fait à la ressemblance des hommes, un prophète sur la terre. — Si c'était LUC, on n'aurait pas le fils de l'homme; enfin, si c'était JEAN, on perdrait le Fils de Dieu. — Dans les ACTES, on trouve la fondation de l'Eglise, par l'énergie de l'Esprit de Dieu; le commencement et le développement de l'Eglise à Jérusalem par l'instrumentalité des douze; puis les Gentils greffés sur le franc olivier par Pierre, apôtre de la circoncision; lorsque Jérusalem a enfin rejeté le témoignage, l'Eglise, pleinement révélée, et appelée par le ministère de Paul, apôtre des Gentils. — L'épître aux ROMAINS nous fournit les principes éternels des rapports de Dieu avec l'homme; le croyant établi en bénédiction, par le moyen de Christ mort et ressuscité, et la conciliation de ces choses avec la spécialité des promesses faites aux Juifs, par celui qui ne peut manquer à ses promesses. — Dans les CORINTHIENS se trouvent les détails de ce qui concerne l'intérieur d'une Eglise; sa marche, son ordre, son relèvement lorsqu'elle va mal, la patience et l'énergie de la grâce; le tout tracé par l'Esprit de Dieu, agissant par le moyen d'un apôtre, et déclarant l'autorité divine de ce qu'il ordonne. — Dans les GALATES, le contraste entre la loi et la promesse, ainsi que la source du ministère; en un mot, le jugement du judaïsme dans ses racines. — Dans les EPHESIENS, la relation du croyant avec le Père et avec Christ; la plénitude des privilèges de l'Eglise, corps de Christ; sa relation avec lui, et le mystère caché depuis les siècles, dans lequel tous les conseils de Dieu, pour sa gloire, sont développés. — Dans les COLOSSIENS, la plénitude qui se trouve dans la Tête pour le corps, et l'avertissement solennel de ne pas se séparer en pratique de cette position d'union avec la Tête, en laissant glisser au sein de l'Eglise les apparences d'humilité. — Dans les PHILIPPIENS, l'expérience faite par l'Apôtre, c'est-à-dire la vraie expérience spirituelle de ce que Christ est pour le chrétien, ou plutôt dans le chrétien, comme suffisant à tout, quelle que soit sa position; sa suffisance immédiate, lors même que celui-ci serait privé du soutien de l'apostolat; et la marche de l'Eglise dans l'unité de la grâce, dans l'unité maintenue par la grâce, lorsque l'énergie spirituelle de ses chefs humains viendrait à lui manquer. C'est une précieuse épître sous ce rapport. — Dans les THESSALONICIENS, l'attente de l'Eglise dans la fraîcheur de ses affections, et le mystère d'iniquité aboutissant à l'arrivée du méchant; mystère à travers lequel l'Eglise aurait à maintenir cette attente et ses affections. — En TIMOTHEE et TITE, les soins qu'on peut appeler ecclésiastiques, pour le maintien, soit de la doctrine, soit de l'ordre. La première épître à Timothée nous parle de l'ordre normal de l'Eglise; la seconde du chemin individuel, quand l'Eglise est en désordre et qu'il y a une fausse profession générale de christianisme. Ces trois épîtres présentent le salut et la vie. — Dans l'épître aux Ephésiens, l'Eglise avait été vue assise, comme un tout dans le ciel; dans l'épître aux HEBREUX, les fidèles sont considérés comme cheminant en faiblesse sur la terre, et Christ, par conséquent, est vu à part, pour eux, en la présence de Dieu dans le ciel,

en contraste avec les figures terrestres qui en avaient été données au milieu d'Israël. Ceci donne lieu à un développement magnifique de la personne du Seigneur, comme Dieu créateur, comme homme, et comme Fils sur sa propre maison, créateur de toutes choses; enfin, particulièrement comme Sacrificateur, selon l'ordre de Melchisédec, quant aux droits de sa personne; selon la ressemblance d'Aaron, ou plutôt en contraste avec Aaron, quant à l'exercice actuel de la sacrificature. Ceci donne lieu au développement de la vie de la foi qui est celle de tous les croyants, et à la séparation finale des Juifs croyants d'avec le camp de la religion terrestre, comme étant venus à la Jérusalem céleste. — En JACQUES nous est présenté ce ceinturon de la justice pratique, qui bride la tendance naturelle du coeur à abuser de la grâce (il faut que la foi soit réelle, une foi vivante); et les derniers rapports de Dieu avec les douze tribus (comme en Jonas avec les Gentils), lorsqu'un nouvel ordre de choses éclipsait par sa clarté et par sa perfection l'ordre auquel ces tribus avaient été infidèles. — Les épîtres de PIERRE nous parlent du gouvernement de Dieu: dans la première épître en bénédiction pour les saints, selon la mesure dans laquelle ce gouvernement s'applique à eux; dans la seconde épître, en rapport avec les méchants. La première épître nous présente le chrétien pèlerin sur la terre, dans la position où l'efficace de la résurrection de Christ l'a placé, selon une élection, non pas d'un peuple terrestre, mais pour la vie éternelle, Cette épître s'adresse aux Juifs de la dispersion (Pierre était apôtre de la circoncision), et leur convenait particulièrement, en les délivrant de l'idée d'un établissement terrestre, pour être pèlerins, par la grâce, sur la terre, en vue de l'héritage incorruptible. La seconde épître de Pierre est écrite en vue de son départ et de l'irruption du mal; elle les exhorte au progrès. D'un côté, elle présente le tableau et l'assurance de la gloire du royaume à venir, dans sa partie céleste, mais manifesté sur la terre; de l'autre, la corruption qui allait dégrader et ensevelir le nom chrétien; puis les conséquences de cela en jugement. Pierre ne voit jamais l'Eglise comme un tout dans le ciel, ainsi que l'envisage Paul; elle est, ou plutôt ses membres sont sur la terre, et ils y sont pèlerins. L'exactitude de tous les détails en rapport avec ce point de vue, même jusque dans la manière de présenter la gloire, montre, au 1^{er} chapitre de la seconde épître, une perfection qui déclare son origine divine. — JUDE développe d'une manière admirable tous les traits de cette apostasie, considérée comme corruption intérieure qui change la grâce de Dieu en dissolution (*), son commencement et ses conséquences, en nous conservant ce qui aurait été perdu sans cela, la prophétie solennelle d'Enoc, preuve de la clarté des témoignages de Dieu avant le déluge; de Dieu, constant dans ses desseins, depuis le commencement jusqu'à la fin. — JEAN nous présente tous les traits de la nature divine; premièrement ces traits manifestés en Jésus, et puis comme caractéristiques de la famille tout entière: cette épître est ainsi une sauvegarde contre toute prétention qui chercherait à séduire les fidèles, et à laquelle manqueraient ces traits. Elle développe le vrai caractère d'une pleine apostasie qui abandonne le Christianisme, qui nie le Père et le Fils; et elle fait allusion à l'infidélité juive qui nie que Jésus est le Christ. Elle est aussi le moyen de nourrir et de rassurer les fidèles, par le développement de ces qualités qui appartiennent à la nature de Dieu, avec qui, Père et Fils, si la lumière est en eux, ils ont communion; en qui, si l'amour est en eux, ils demeurent, et Lui en eux. — PHILEMON et les deux petites épîtres de JEAN nous font voir que si le mystère de Dieu nous est révélé par

l'un des apôtres, et la nature de Dieu mise en évidence par l'autre; s'ils nous élèvent à la hauteur de Ses conseils et de Son être, ils peuvent aussi s'occuper des rapports d'un esclave évadé avec son maître; des anxiétés, des difficultés pratiques d'une excellente dame qui devait rejeter ceux qui n'apportaient pas la vérité; enfin d'un bon et estimable frère, que l'épître instruit à recevoir les personnes auxquelles la charité chrétienne pouvait ouvrir la porte, insistant en même temps sur la vérité, mais reprenant la jalousie d'un certain personnage égoïste, qui désirait accaparer l'autorité à son profit. Ces épîtres nous font voir que cet *amour* qui demeure en Dieu, que Dieu lui-même est dans sa nature, qui se manifeste dans l'oeuvre glorieuse du Christ, — cette sagesse qui arrange tous les mystères pour son éternelle gloire, ne dédaigne pas de pourvoir à la délicatesse parfaite des rapports difficiles d'un maître avec son esclave, ni de manifester les soins les plus tendres à l'égard des détails de la vie. Cet amour, dans la perfection de sagesse et de grâce, lie la plénitude et la perfection de Dieu à tous les mouvements du coeur humain, à toutes les circonstances de la vie d'ici-bas, sanctifie un peuple qui doit demeurer avec Dieu, par la révélation de ce qu'Il est, et les forme pour sa présence, en créant des affections pures, et en faisant d'un amour saint le ressort de toute leur vie.

(*) L'épître de Jude et la seconde épître de Pierre offrent une différence morale profonde, dans les points mêmes où elles se ressemblent. Pierre parle de l'iniquité dans ses rapports avec le gouvernement de Dieu; Jude présente l'apostasie d'un premier état.

Dans l'APOCALYPSE, l'Esprit de Dieu, après avoir, dans une revue admirable de l'état de sept Eglises d'Asie, donné les éléments d'un jugement parfait de tous les états dans lesquels celui qui se trouve en rapport avec l'église professante peut être placé; après avoir en même temps encouragé la fidélité de celui qui écoute, par des promesses de bénédiction en haut, spécialement convenables à la difficulté de chacun de ces états; après avoir annoncé que cette bénédiction est préparée pour «celui qui vaincra» dans le combat où le place le déclin de l'Eglise — (déclin déjà commencé, du temps de l'Apôtre, par l'abandon de la première charité, et qui finira en forçant Christ de vomir de sa bouche ceux qui portent son nom); — après avoir fourni ainsi ce qui est nécessaire pour le chrétien, au milieu des difficultés que présente l'état de l'église professante, et révélé le jugement de Christ, et cela avec une perfection et une adaptation de détail admirables, — le Saint Esprit tire le voile pour montrer où tout cela aboutira dans le jugement du monde. — Il révèle premièrement des châtiments dans les circonstances, puis plus directement sur les hommes; ensuite, tous les traits de l'apostasie affreuse de l'homme; l'organisation diabolique de ses forces contre Christ, et enfin le jugement qui éclatera par l'arrivée de Christ lui-même, Roi des rois, et Seigneur des seigneurs. Ce jugement fera place à un gouvernement de bénédiction et de bonheur (Satan étant lié), qui ne sera interrompu que par la mise en liberté de ce dernier, pour mettre à l'épreuve ceux qui auront joui de ce bonheur, et pour amener ainsi le jugement final des morts, puis l'état éternel où Dieu sera tout en tous. C'est le développement coordonné et complet de ce dont Jude, 2 Pierre, 2 Thessaloniens, en s'adressant à l'Eglise, nous avaient communiqué les éléments moraux.

A la fin du livre, les rapports de l'Eglise dans le ciel avec Christ, de l'Eglise avec le temps de bonheur dont on jouira sous le règne de Christ, sont plus particulièrement développés.

Il y a un autre trait frappant de la perfection de l'Apocalypse qu'on peut ajouter ici, savoir son unité morale. La position de l'Eglise est bien constatée dans l'exorde et dans la conclusion, par l'expression de ses propres sentiments; mais il n'y a jamais, dans tout le livre, une pensée qui se rattache à la communication vivante de la grâce aux membres, de la part de la Tête. C'est un *livre prophétique de jugement* — premièrement de l'Eglise, vue dans sa responsabilité sur la terre, dans les chapitres qui en parlent. Il y a promesse, menace, avertissement, jugement exprimé sur l'état de l'Eglise, révélation des caractères du Fils de l'Homme, tout ce qui tient à la responsabilité. La Tête, source de vie et d'intelligence pour le corps, ne se trouve pas dans ces chapitres. Après le jugement de l'Eglise, vient celui du monde — l'Eglise étant vue dans le ciel — jugement progressif en sévérité, jusqu'à l'excision du méchant. Il se trouve, dans cette partie du livre, tout ce qui est nécessaire pour que les fidèles reconnaissent les voies de Dieu, et trouvent le chemin qu'Il leur a tracé pendant ces temps difficiles; mais jamais Christ, source vivante de grâce. Tout est à sa place, car c'est l'ouvrage de Dieu.

Le Nouveau Testament nous présente donc, depuis la manifestation de Christ-homme, en humiliation sur la terre, jusqu'aux temps éternels où Dieu sera «tout en tous», le développement parfait de toutes les voies de Dieu et de ce qu'Il est Lui-même, afin que l'homme jouisse de lui, le connaisse et le glorifie; que le fidèle soit gardé à travers toutes les difficultés et tous les dangers de la route, par la sagesse et les avertissements de Dieu, et qu'il comprenne sa sagesse et son amour infini. L'homme n'aurait pu composer ce tout; il n'aurait pas pu prévoir la nécessité de chaque partie. On y sent la spontanéité énergique de la vie, c'est-à-dire de l'Esprit de Dieu. Otez une seule partie, maintenant que nous possédons le tout, la lacune sera instantanément sentie par celui qui l'a vu et l'a goûté. La perfection du tout se manifeste comme en tout ce que Dieu a fait, depuis l'insecte qui s'égaie dans l'air, jusqu'à l'homme lui-même, créé à l'image de Dieu avec un corps admirablement construit, lié à une intelligence capable de jouir de Dieu, d'entrer en communion avec Lui, et même, par la grâce, d'exprimer quelque chose de son caractère et de ses voies.

La Parole n'est pas informe; c'est le corps complet des pensées révélées de Dieu, plus parfait que l'homme même auquel elle est adressée, parce qu'elle est plus immédiatement divine. L'homme qui fait le savant ne le comprend pas, ce corps, parfois il ne le voit pas: il en juge un membre selon la petite et mesquine histoire des faiblesses et des débats ecclésiastiques, les plus mesquins de tous les débats. Les choses de l'Esprit se discernent spirituellement. La perfection divine éclate à chaque page pour celui qui est spirituel, et l'unité de l'ensemble, la perfection de la liaison de ses détails, les rapports de ces détails entre eux et avec toutes les voies de Dieu, avec la personne de Christ, avec l'Ancien Testament avec le cœur de l'homme renouvelé, avec les besoins de l'homme pécheur, avec les dangers et les difficultés de l'Eglise survenus longtemps après — tout se réunit pour couronner d'une gloire divine la démonstration de la source et du vrai Auteur du livre où ces choses se trouvent. L'auteur en est d'autant plus évidemment Dieu, que les instruments humains sont plusieurs

et divers. Mais son unité et l'union intime de ses diverses parties par-dessus tout, démontrent un corps complet, et parfait. Si une seule articulation d'un doigt manque à un homme, ce n'est pas un homme tel que Dieu l'a fait; on le voit, il peut avoir la vie, mais il est imparfait. Otez un livre du Nouveau Testament, tout le reste est divin sans doute, mais ce n'est plus le Nouveau Testament dans sa perfection divine. Comme dans un noble arbre, l'énergie intérieure, la liberté de la puissance souveraine qui y agit, produit des formes variées, où, en détail, l'ordre humain peut sembler manquer, mais où une beauté se trouve, qu'aucun art humain ne saurait copier. Coupez-en une branche, la lacune se voit à l'oeil; la liaison minutieuse avec le reste est détruite; le vide qui se fait dans l'entrelacement des plus tendres feuilles, fait voir que la main spoliatrice de l'homme a été là.

Voilà donc comment le chrétien jouit de la Parole: chaque partie agit divinement en lui; et à mesure qu'il fait des progrès, le tout se déploie dans son ensemble, aux yeux de sa foi, avec une évidence divine qui se rattache à tous les éléments de sa foi, aux gloires diverses de la personne de Christ, et à la perfection universelle des voies de Dieu, perfection dont le chrétien n'a pas jugé a priori, mais qu'il a apprise dans la Parole même.

Quand je vois un homme, ai-je besoin de quelqu'un pour me dire que sa forme est complète? Plus je connais l'anatomie, plus j'en admire la structure; mais c'est la vue de l'homme même qui me fait comprendre sa perfection. Il en est ainsi de toutes les oeuvres de Dieu; seulement sa Parole exige, comme elle produit, l'intelligence spirituelle. Si quelqu'un est «prophète ou spirituel» qu'il la reconnaisse. Et savez-vous comment cette Parole dispose de ceux qui ne la reconnaissent pas? «Si quelqu'un est ignorant, qu'il soit ignorant». Il est humiliant, sans doute, d'avoir tout son savoir traité ainsi, mais c'est ce qui convient entre Dieu et l'homme. Je ne doute pas, je le répète, que les preuves extérieures ne confirment le jugement spirituel. L'homme savant qui se crée des doutes a besoin de preuves pour les lever. Le chrétien simple se nourrit de ce qui est divin, sans s'occuper des difficultés que le petit savoir de l'homme se crée.

Toutefois, comme il y a des âmes que préoccupent ces difficultés, je repasserai, pour en démontrer la futilité, quelques-uns des arguments dont on se sert pour nier l'inspiration. C'est une triste corvée, après avoir eu ses pensées dirigées vers la perfection de la Bible.

La première chose qui frappe, c'est que les arguments eux-mêmes sont tous pris en dehors des Ecritures. On a substitué, nous dit-on, au temps de la réformation, une autorité à une autre. Ce n'est donc pas par le moyen de ce qui a été trouvé dans la Parole que l'incrédulité juge de son autorité. — On veut que la foi se base sur une certitude historique, et une évidence morale extérieure. Cela indique qu'on ignore entièrement ce que c'est que la foi; qu'on n'a jamais eu une conviction divine, qu'on ne sent pas le besoin d'une foi divine, et qu'on ne connaît pas sa nature; car aucune certitude historique ni certitude morale ne peut être la foi, ni plus ni moins. *La foi vient de Dieu*, et reçoit un témoignage à l'occasion duquel elle met soit sceau que Dieu est véritable. Le rationaliste, qui n'a pas l'Esprit, ne peut envisager l'Ecriture que comme le témoignage de l'homme qui l'a composée. Cela se comprend. Il perd l'Esprit et la Parole à la fois, pour se réduire à sa propre raison. — On insiste sur l'imperfection

du texte du Nouveau Testament; sur ce qu'il est écrit dans une langue morte, qu'on le lit dans des traductions, et enfin l'on nous dit que les auteurs ont suivi les idées de leur siècle. Cette dernière objection n'est aussi qu'un jugement porté d'après les idées du siècle de ceux qui la présentent, et ne vaut pas une réfutation. C'est une accusation et non pas une preuve; or, cette accusation n'est qu'une calomnie. Le fait est que si elle était fondée, il faudrait en dire autant des discours du Seigneur, ou rejeter toute l'histoire comme fausse. (Voyez Jean 3: 33, 34; 8: 47). Quant aux autres objections, j'ai déjà montré que le Seigneur met son sceau sur les Ecritures de l'Ancien Testament, malgré les mêmes difficultés, de sorte que j'ai une certitude divine de la futilité de ces objections. J'ajoute quelques mots. Ceux qui raisonnent ainsi confondent la règle de foi avec les moyens de sa communication; ceux-ci se ressentent de l'imperfection des instruments. Personne ne prétend qu'une traduction soit divine, mais ce n'est que dire que la diligence humaine est employée pour profiter d'une oeuvre divine. Le dépôt, la règle de la foi, reste intact.

J'ajoute que si les nuages que forment les vapeurs qui se lèvent de la terre obscurcissent le soleil, ils ne font, après tout, que démontrer, tout en l'obscurcissant, la force de la lumière qui suffit pour toute oeuvre humaine, quoiqu'on ne voie pas cette lumière dans toute sa splendeur. Cette objection ne dit donc rien que ceci, que lorsque Dieu bénit, on profite de cette bénédiction selon sa diligence.

Mais on va plus loin. On dit qu'on ne possède pas même l'original dans sa pureté. Ce n'est au fond que le même principe. Tout ce que Dieu donne, il le place dans les mains des hommes pour qu'ils s'en servent, et les hommes ne savent jamais le garder comme ils devraient le faire. La révélation de Dieu a été placée entre les mains des hommes; de l'Eglise. L'homme ne l'a pas conservée dans une perfection absolue, soit. Dieu permet que l'homme fasse l'expérience de ce qu'il est: mais la foi sait que derrière tout cela il y a la fidélité de Dieu qui veille sur l'Eglise, et que Christ la nourrit et l'entretient. L'expérience apprend, et le jour du jugement démontrera que la foi en Dieu a toujours raison. Ainsi le croyant suppose bien qu'il est possible que la négligence de l'homme ait pu admettre quelques défauts en ce qui lui a été confié; mais il a pleine confiance dans la fidélité de Dieu. Son expérience, ainsi que nous l'avons vu, confirme sa foi; car il trouve la Parole divine. Le jugement de Dieu décide, pour l'incrédule, la question que la foi divine a déjà décidée pour le fidèle.

L'examen du texte, par les savants, n'a pas manqué de montrer la témérité du savoir incrédule, mais n'a laissé de doute sérieux que sur un *infiniment petit nombre de passages, ou plutôt de mots*, et aucun passage de la plus légère importance pour la vérité, n'a une nuance d'obscurité. On apprend que Dieu a été là, dans ses soins ainsi que dans son don de la Parole, quoiqu'il ait tout laissé extérieurement à la responsabilité de l'homme.

Dire que le sens de plusieurs passages est incertain, pour en nier l'inspiration, est un raisonnement trop absurde pour le répéter. C'est dire que l'ignorance et l'incapacité de l'homme sont une preuve que Dieu n'a pas agi dans une chose que l'homme ne comprend pas. Il y a une impudence superficielle, dans un tel raisonnement, qui décèle vraiment la valeur du

savoir humain. Le sens est incertain! Incertain à qui, je vous en prie? A celui qui refuse d'être enseigné de Dieu.

On dit que les écrivains du Nouveau Testament ont été dominés par la traduction des Septante. Le contraire est la vérité. Lorsque cette traduction donne le sens, ils s'en servent. La moitié de leurs citations sont des traductions exactes de l'hébreu, et s'il se trouve des passages où ils se sont éloignés du texte actuel de l'hébreu, les recherches des savants ont démontré qu'ils sont appuyés par le témoignage des plus anciennes traductions. En bien des cas, ils donnent le sens sans s'arrêter aux paroles. Une recherche consciencieuse sur ce point confirme puissamment l'inspiration divine des auteurs du Nouveau Testament.

On nous dit qu'il y a des inexactitudes, des erreurs et des contradictions. Je nie ces contradictions et ces inexactitudes. La mesure pour en juger est la certitude des connaissances de celui qui fait l'objection; faites-y bien attention. Or je ne m'y fie pas. J'ai trouvé bien des choses où l'homme veut émonder le fruit de la spontanéité de l'Esprit qui agit, et faire un carré ou un rond de ce bel arbre. Pour ma part, j'ai vu, dans sa forme actuelle, la perfection divine. Tout est divinement adapté au but que le Saint Esprit se propose. Nous avons vu que Jean ne dit rien de la prière de Jésus en Gethsémané; Matthieu ni Luc, rien de ce dont Jean parle. Qu'est-ce que cela me démontre? Que Jean n'y était pas? Non. Mais que l'Esprit est l'auteur des deux récits, et non pas Jean et Matthieu. L'homme aurait raconté ce que l'homme avait vu. Le Saint Esprit me présente dans l'un des Evangiles l'homme et le Messie souffrant; dans l'autre, la personne divine qui s'offre, et à qui personne n'ôte la vie. Je trouve la perfection divine où la sagesse humaine trouve des défauts. — Luc place l'offre des royaumes de la terre avant la tentation qui a eu lieu sur le faite du temple, et omet par conséquent «Va arrière de moi, Satan». Erreur, s'écrie le docteur mondain. Quelle perfection! dit le chrétien: Matthieu donne l'ordre historique, Luc l'ordre moral, car la tentation spirituelle, par la parole écrite, était d'un ordre plus avancé que la tentation de l'offre du monde entier. L'homme, — le Messie fils de l'homme, — le Saint s'appuyant sur les promesses, ont successivement leur place. Or cet ordre moral caractérise une multitude de passages de l'évangile de Luc, là où l'ordre historique n'est pas nécessaire à la vérité du récit. C'est le Saint Esprit qui écrit.

J'ai trouvé des difficultés dans la Parole; cela ne m'a pas étonné, ignorant que je suis; mais j'ai trouvé ces difficultés les unes après les autres, et comme le moyen d'une introduction plus complète dans la perfection, dans la sagesse et dans la beauté divine de la révélation de mon Dieu. Si j'en trouve encore, et j'en trouve, je m'attends à lui pour me les résoudre, et je ne dis pas: le sens est incertain; mais: le sens est incertain *pour moi*. Je ne dis pas: il y a de l'inexactitude, et moi je suis assez exact en dehors de la lumière divine pour la juger; mais: moi, je suis ignorant, et Dieu m'éclairera dans son temps.

On a été jusqu'à dire que les Ecritures elles-mêmes ne parlent pas de leur inspiration. C'est une ignorance ou une inattention qui rend, spécialement sur un sujet pareil, tous ces raisonnements indignes de l'attention d'un homme sérieux. L'Apôtre dit tout le contraire, de la manière la plus nette et la plus absolue. Nous avons vu la manière dont la Parole parle des Ecritures comme principe: je n'y reviens pas. J'ai déjà exposé la folie du raisonnement qui veut

qu'une déclaration d'inspiration ne puisse s'appliquer qu'au passage qui prétend être inspiré; je dis la folie, car pourquoi un passage ne *pourrait-il* pas dire: tous ces écrits sont inspirés? Le fait est que les passages qui en parlent ne s'arrêtent ni au livre qui les contient, ni aux écrits du même auteur. Ils établissent un principe, ou s'appliquent aux écrits d'un autre pour les placer sur le pied des Ecritures. Ils constatent l'existence d'un genre d'écrits ayant une autorité divine; ils attribuent cette autorité à tout l'Ancien Testament.

L'Eglise a pu se tromper, dit-on encore. Soit mais n'y a-t-il point de Dieu? Est-ce qu'il a permis que nous soyons trompés sur ce point essentiel? Ceux qui ne connaissent pas sa bonté, disent que oui. Ils prononcent hardiment sur des livres qui ont édifié l'Eglise pendant des siècles. Mais, que vaut ce jugement? Voilà ce qu'il faut décider avant de mettre en question le livre duquel on parle. Je n'admets nullement l'autorité de l'Eglise, mais je reconnais qu'il est de son devoir de garder le dépôt qui lui a été confié, et je crois à la fidélité de Dieu.

Dans un certain sens, tout est nécessairement remis au jugement de chacun: c'est-à-dire on est soi-même soumis à sa responsabilité. Un Socinien réclame le droit de nier la divinité de Christ et l'expiation. Si j'étais le Pape, je ne pourrais pas l'empêcher de penser ainsi; mais, si je suis chrétien, je sais qu'il est perdu s'il reste dans cet état. Je ne peux pas faire croire à l'inspiration du Nouveau Testament. Chacun en jugera; mais si quelqu'un rejette la Parole, la Parole le rejettera. Il est plus hardi qu'un homme ne devrait l'être; il ne sera pas plus fort que Dieu. Le salut ne dépend pas de la foi dans l'inspiration du Nouveau Testament. Un homme peut être sauvé sans savoir que le livre existe, par la vérité qu'il contient, parvenue à son cœur par la bouche de quelque croyant. Rejeter la Parole de Dieu lorsqu'elle est devant nous, c'est tout autre chose.

J'admets qu'il y a une différence entre l'inspiration du Nouveau Testament et celle de l'Ancien, non pas dans son autorité, mais dans son caractère. Les anciens prophètes disaient: «Ainsi a dit l'Eternel»; et ils annonçaient les pensées de l'Eternel avec ses propres paroles, sur un sujet particulier, au moment où Sa parole leur était adressée. Or, le Saint Esprit, descendu comme Consolateur pour conduire en toute vérité, est autre chose que l'Esprit prophétique, quoique le même Esprit. (Voyez 1 Pierre 1: 11, 12). «Il sonde toutes choses, même les choses profondes de Dieu». «Vous avez l'onction de la part du Saint, et vous connaissez toutes choses». Christ étant glorifié, le Saint Esprit demeure dans les disciples, et peut ouvrir tous les trésors qui se rattachent à la gloire du Seigneur, toute la tendresse de son amour, de ses relations comme homme, avec les siens. Dieu est devenu homme, et Dieu le Saint Esprit demeure dans l'Eglise; et, si j'ose le dire, s'humanise ainsi Lui-même ou, tout au moins, l'expression de ses pensées, en ne cessant pas d'être Dieu; il s'épanche en grâce et en bénédiction dans tous les détails, dans toutes les circonstances de la vie humaine. Il subvient à nos infirmités. «Celui qui sonde les cœurs sait quelle est la pensée de l'Esprit, car il intercède pour les saints, selon Dieu».

L'inspiration du Nouveau Testament partage ce caractère. Elle se développe dans l'unité de l'Eglise, en des sentiments, des affections; elle supplée aux besoins, en parlant de l'amour et des voies de l'homme-Dieu, au milieu d'un monde de pécheurs. Mais, si le Saint Esprit a

ainsi agi dans l'Eglise unie au Chef qu'il glorifiait, ce qu'il disait, ce qu'il faisait écrire, n'en était pas moins la Parole de Dieu, les pensées de Dieu communiquées par des paroles enseignées de Dieu. Comme Christ ne cessait pas d'être l'Eternel parce qu'il était homme, celui qui recevait son témoignage mettait son sceau que Dieu est véritable. Il ne faut pas abandonner (hélas! trop de docteurs humains l'ont abandonnée) cette présence du Saint Esprit dans l'Eglise, qui produit l'inspiration religieuse, c'est-à-dire l'énergie qui agit dans les chrétiens en puissance et en bénédiction, sans les constituer eux-mêmes en autorité. Il ne faut pas abandonner non plus l'*autorité* de ce qui a été communiqué, soit de bouche (si nous avons été présents pour en profiter), soit par des écrits inspirés par le Saint Esprit.

Remarquez aussi qu'il ne s'agit pas seulement de l'autorité apostolique, mais de l'autorité de la Parole de Dieu. Un prophète, qui parlait par inspiration, et qui pouvait dire: «le Saint Esprit dit: Séparez-moi Barnabas et Saul», avait la même autorité en cela que Paul ou Barnabas. Il n'était que la bouche de Dieu, comme ce que Paul et Barnabas disaient par la même inspiration, était la Parole de Dieu. C'est pourquoi, alléguer que les Evangiles ne sont pas écrits par des apôtres, n'a aucune valeur. Si un apôtre avait écrit sans être inspiré, son écrit n'aurait pas plus valu que celui d'un homme pieux. Si le plus petit dans l'Eglise a été employé par l'Esprit, son écrit a l'autorité de la Parole de Dieu. La valeur infinie de l'Ecriture ne provient pas de la personnalité subordonnée de ses auteurs humains, en aucun cas, mais de son divin Auteur.

Les deux Evangiles qui n'ont pas été écrits par des apôtres n'en sont pas, pour cela, moins parfaits dans la manière dont ils nous présentent Dieu manifesté en chair, selon l'aspect particulier que l'Esprit saint avait en vue. L'instrument employé pour nous donner l'histoire de notre Sauveur est sans importance; le seul point essentiel est celui-ci: «Christ nous est-il fidèlement présenté, comme Dieu voulait le présenter?»

On a surtout élevé des doutes sur *l'Epître de Jude*, la *seconde Epître de Pierre* et *l'Apocalypse*. Examinons brièvement ces trois livres. Je trouve dans l'épître de PIERRE l'assertion qu'elle est écrite par lui. Un ton de sainteté profonde et spirituelle, une dignité de conviction qui ne porte aucune apparence d'imposture, ce qui aurait lieu pourtant si elle n'était pas l'épître de l'apôtre Pierre. J'y trouve des allusions minutieuses à ce qui est arrivé à l'Apôtre, dont le récit se trouve ailleurs et qui ne seraient pas suggérées à un imposteur. Aucun écart quant à la doctrine divine. La solennité et l'autorité qui ne se trouvent nulle part que dans les écrits inspirés. Une application directe à l'âme, de la part de Dieu, de l'autorité des choses écrites, qui est la caractéristique de l'inspiration. On y discerne un emploi de la Parole qui a un caractère divin, ainsi que des faits de la vie de Christ; une connaissance et un emploi des grands principes de la vérité divine, qui sont d'une originalité incontestable, et en même temps d'une force divine qui se lie à toute la Bible; une absence d'amplification qui n'est que dans la Bible, et qui tient à la conscience d'autorité avec laquelle parlait celui qui était inspiré; ou qui était plutôt la conséquence naturelle de la divine autorité de celui qui parlait. Ceux qui ont lu l'épître de Barnabas, que certains rationalistes voudraient comparer à celle de Pierre, sauront juger de la différence, et du discernement de ceux qui ont pu la mettre au rang de

celle de l'Apôtre. Au reste, il n'est guère douteux que cette épître, dite de Barnabas, ne soit une imposture, bien qu'elle soit contemporaine de ce dernier. On n'a qu'à lire les épîtres des Pères dits apostoliques, pour voir que Dieu a gardé le témoignage de sa Parole par la contre-épreuve de la futilité des écrits des compagnons mêmes des apôtres. On ne trouverait guère, aujourd'hui, autant de non-sens dans les livres religieux faits pour des enfants. Nous avons une épître de Clément, assez bonne et aimable, écrite pour faire la paix à Corinthe, mais elle est la seule supportable, et cependant aussi loin du Nouveau Testament que, sans doute, l'humilité de l'auteur de la lettre aurait voulu la placer.

On accuse l'épître de JUDE, de faire usage de fables et de livres apocryphes. Où en est la preuve? L'épître, en général, est une profonde et admirable instruction sur les caractères de l'apostasie prédite en d'autres passages de la Parole; cette instruction fournit des éléments qui, tout en se liant avec le reste de la Parole, ne se trouvent nulle part ailleurs. Elle renferme des principes profonds de vérité éternelle et divine, et trace avec une étonnante clarté, en quelques mots, la progression morale de l'apostasie de l'homme, aussi bien que ses commencements historiques dans l'Eglise, commencements confirmés doctrinalement, auxquels il est fait allusion en d'autres passages du Nouveau Testament. Elle porte les mêmes marques d'inspiration et d'autorité divine que j'ai signalées en Pierre; le même contraste aussi, avec ce que nous savons être humain. Mais elle contient des fables, dit-on. Lesquelles? Est-ce la chute des Anges? Le Seigneur même assure que Satan est un être déchu. Nous savons, par Pierre, qu'il y a des anges réservés pour le jugement. La témérité de la science appelle fable tout ce qui est *au-dessus de sa portée*. Je crois Jude et Pierre appuyés, si cela était nécessaire, par d'autres passages. Toute révélation est une fable pour celui qui ne croit pas. — Peut-être est-ce Michel combattant avec le diable? Mais ceci, comme principe scripturaire, est reconnu non seulement dans l'Apocalypse et 2 Pierre, mais aussi dans le livre de Daniel (10: 20, 21) que le Seigneur a cité. Le même passage fait voir que Michel s'intéresse spécialement à Israël; il est appelé leur «prince». Nous trouvons la même chose en Daniel 12: 1, chapitre dont une partie est spécialement signalée comme digne d'attention, par le Seigneur Jésus. Ce chapitre déclare aussi que Micaël est l'instrument de Dieu en faveur d'Israël. On comprend facilement l'usage que les Israélites auraient fait du corps de Moïse, comme ils ont fait pendant des siècles du serpent d'airain. Nous savons aussi que l'Eternel l'a enseveli, prenant soin que personne n'eût connaissance de l'endroit où il le mettait. N'emploie-t-il pas les anges dans son service, pour ces choses, et Micaël en particulier, *pour Israël*, et *contre Satan* qui s'oppose à ce service en faveur de ce peuple? De sorte qu'il n'y a pas un élément de ce qui est dit en Jude qui ne soit appuyé en principe par le témoignage de la Parole de Dieu en général. Qu'il ait été donné à Jude d'ajouter un seul fait à tout cela, ne présente aucune difficulté à celui qui est imbu de la Parole. Il y a, au contraire, beaucoup de solennité dans l'enseignement. Rien de ces détails curieux et oïseux qui se trouvent dans les fables des livres apocryphes. Mais il y a ce qui jette une grande clarté sur ce monde de Providence invisible, que, par une foule de passages, nous savons exister, et dont le rideau sera tiré quand nous connaîtrons comme nous sommes connus. Si je raisonne ainsi, ce n'est pas que je doute de l'inspiration de Jude; non, car son épître a toute l'empreinte de l'amour, de la sainteté et de l'autorité de Dieu, et, sa place

évidente dans l'ensemble des livres du Nouveau Testament. Je montre, non la certitude de ce que Jude dit par inspiration, mais la légèreté des objections que l'on oppose à cette épître.

Quant à l'accusation de tirer des choses des livres apocryphes, quelle en est la preuve? Voici à quoi (je le suppose) on fait allusion. La prophétie d'Enoc se trouve dans un livre apocryphe, portant le nom d'Enoc, qui a été publié en Angleterre il y a quelques années, et qui existe dans la langue éthiopienne. Mais il n'y a pas la moindre trace de preuve que Jude l'ait tirée de ce livre éthiopien. Que l'auteur de ce prétendu livre d'Enoc ait eu connaissance de cette même prophétie, cela n'a rien d'extraordinaire. La prophétie elle-même est confirmée par une foule de passages de l'Ancien et du Nouveau Testament. La vérité divine en est démontrée par des passages sans nombre et sous toutes les formes. Est-ce une preuve de ne pas être dirigé de Dieu, que de conserver ce qui est certainement vrai et rien d'autre, tandis que celui qui compose le livre reconnu pour être une imposture y ajoute une masse de crudités? N'est-ce pas plutôt une preuve du contraire, si preuve est nécessaire, Jude nous donne une prophétie qui est vraie, et rien que cela. Un homme qui en a connaissance emploie le crédit de cette vérité pour y attacher une masse d'erreurs; on emploie cela comme une preuve que le premier n'a pas été dirigé de Dieu, et qu'il a dû tirer la prophétie vraie de celui qui en a fait un si mauvais usage. Et on appelle cela raisonner, et sagesse, et savoir! Pour le chrétien la préservation de cette prophétie est d'un touchant intérêt. En ajoutant le fait, à une vérité enseignée ailleurs, qu'Enoc l'a prononcée prophétiquement, nous avons le témoignage, qu'avant le déluge même, l'homme de Dieu qui marchait avec lui, qui a été retiré du monde comme l'Eglise le sera plus tard, a annoncé, déjà à cette époque-là, le jugement du monde qu'il quittait (*).

(*) Le fait est, qu'en comparant le passage de Jude avec celui du «Livre d'Enoc», on a la *preuve* que Jude ne l'a pas emprunté à ce livre. Ces deux passages diffèrent essentiellement quant à la doctrine et sont adaptés à leurs écrits respectifs.

«Toutes les voies de Dieu lui sont connues depuis la fondation du monde». Ses desseins sont arrêtés d'avance, quelles que soient sa patience et ses voies de support et de jugement avec l'homme, avant d'arriver à l'accomplissement de Ses desseins.

Enfin, dire que ce passage a été tiré d'un livre apocryphe, c'est une assertion dénuée de tout fondement. La date du livre apocryphe d'Enoc est controversée. Cette question devrait être résolue, avant qu'on ait une raison quelconque pour alléguer que Jude lui a emprunté sa prophétie. En examinant la question, j'ai acquis la conviction absolue que tel n'a pas été le cas.

Considérons maintenant l'APOCALYPSE. Ce livre, au fond, n'est rejeté que parce qu'il n'est pas compris. L'ignorance s'arroge les fonctions d'un juge et décide avec la témérité qui lui est naturelle. Le style de l'Apocalypse est obscur, en effet, pour celui qui n'est pas familiarisé avec la Parole; et le contenu offre la même difficulté parce qu'il traite de sujets qui tendent à le rendre obscur. Cependant il n'y a pas un livre dit Nouveau Testament dont la date et l'auteur soient constatés par des témoignages plus précis, plus anciens et plus compétents: pas un qui ait agi d'une manière plus sainte et plus solennelle sur la conscience des vrais chrétiens, qui se lie d'une manière plus admirable à toute la structure du Nouveau Testament, en

complétant tout l'édifice; et dont, à cet égard, l'absence serait plus sensible; pas un qui se lie autant à l'Ancien Testament, par les révélations qu'il développe en empruntant les figures qu'emploient les prophètes, tout en y mettant la différence qui était nécessaire pour le Nouveau Testament.

Cette manière d'employer l'Ancien Testament forme la plus parfaite liaison entre les choses célestes et les terrestres, liaison constatée par la doctrine positive du Nouveau Testament. Elle rend l'intelligence du langage symbolique plus facile et le but du livre plus évident. Il n'y a guère un point, depuis le premier chapitre de la Genèse, avec lequel l'Apocalypse ne se lie sans effort, et d'une manière entièrement au-dessus de tout art humain. C'est un livre qui montre l'empreinte, l'essor et la perfection des pensées divines, précisément dans ces représentations et ces symboles où l'homme a voulu, en dehors de la Bible, emprunter quelque chose à Dieu pour donner un caractère plus élevé aux créations idolâtres de son propre cœur. La création, les Juifs, l'homme, sa puissance dans le monde, l'oeuvre de Satan, celle de Christ dans ses résultats glorieux pour lui et pour la terre, l'Eglise, l'état des saints, dans leurs relations avec Dieu et avec la terre; le gouvernement et la patience de Dieu; les anges, — tous ces sujets sont traités) placés dans leurs relations les uns avec les autres et avec l'Eternel, sans que le livre manque cependant, en quoi que ce soit, à une seule doctrine révélée dans la Parole; n'en copiant pas les doctrines, mais les exprimant en de nouvelles formes, et dans des circonstances toutes nouvelles qui jettent sur les anciennes de nouvelles clartés et en reçoivent à leur tour.

Admirable terminaison d'un volume tel que le livre divin! On comprend qu'un livre qui, comme la Bible, donne toutes les voies de Dieu depuis la création, jusqu'à la rentrée de cette création (longtemps rebelle et misérable, mais maintenant rachetée), dans l'ordre et la bénédiction où la plénitude de la grâce divine la place en sûreté, en ne laissant dehors que ce qui est incompatible avec la bénédiction elle-même; on comprend qu'un livre qui révèle le Fils éternel de Dieu, qui était avant la création, au milieu de toute cette scène, pour en tirer la gloire de son Père et un ordre plus admirable que celui qui était perdu; on comprend, dis-je, qu'un tel livre ne se termine pas sans résumer tous les fils de ce merveilleux procédé divin, dans des résultats qui introduisent (lorsque l'oeuvre du Fils est amenée à sa perfection et toutes choses assujetties) le règne complet et parfait du Dieu éternel; la bénédiction du Dieu qui s'est fait connaître en Jésus. — Voilà ce que l'Apocalypse nous présente.

Qui est-ce qui (pour descendre dans quelques détails d'une autre partie de ce livre), en choisissant sept églises (nombre qui, à lui seul, suggère un ensemble parfait), aurait pu nous donner, en deux courts chapitres, toutes les positions morales dans lesquelles l'Eglise (et même chaque individu qui a des oreilles pour écouter) peut se trouver engagée depuis le commencement à la fin de sa carrière? Qui est-ce qui aurait pu avec cela nous donner la révélation la plus précieuse des bénédictions célestes, adaptées comme encouragement spécial aux difficultés de chacune de ces positions respectivement, et en même temps, des révélations de la gloire diverse et variée de la personne du Fils de Dieu, gloire qui rayonne sur toutes les parties du sujet avec une clarté pénétrante, et cela avec des détails propres à faire

la force de ceux qui se trouvent dans les positions dont ces chapitres traitent? C'est ce que font les chapitres 2 et 3 de l'Apocalypse. — On comprend aussi que lorsque les communications inspirées, faites à l'Eglise, prenaient fin; lorsque ceux qui veillaient, de la part de Dieu, s'en allaient, et que le mal, comme toute la Parole le témoigne, devait entrer à grands flots; on comprend, dis-je, que l'Esprit de Dieu ait ainsi laissé à l'Eglise, aux fidèles qui en ont besoin, un résumé moral qui pût répondre à leurs besoins dans les ténèbres morales qui devaient les envelopper; résumé qui, si Dieu réveillait les siens, expliquerait le cours des événements qui avaient eu lieu pendant ce temps de ténèbres, et ferait voir que si l'Eglise dormait, rien n'était arrivé sans Dieu; — un résumé qui fournirait aussi un avertissement du jugement qui tombera sur l'Eglise professante (résultat de cet abandon de Dieu et de Sa lumière), et fraiera le chemin à Ses voies envers le monde. Ce jugement terrible suit la réjection et la corruption de la dernière et de la plus miséricordieuse manifestation de Dieu à l'homme. Le déploiement final de l'iniquité de ce qui professe être l'Eglise, ne laissera lieu qu'au jugement, et lorsque le jugement sera exécuté, ce dernier livre de l'Ecriture nous dit que la justice sera établie dans le monde, par la puissance divine.

On comprend qu'un tel livre puisse clore les révélations de Dieu. Le rationalisme n'y voit que des spéculations historiques! Qu'il y ait des choses difficiles à comprendre dans une telle révélation, cela n'est pas étonnant. Il est vrai que son langage est figuré, mais il est plein d'instruction morale pour celui qui est spirituel. Dieu voulait que ce livre fût une lumière pour son peuple, car une bénédiction spéciale y est attachée pour ceux qui le gardent (1: 3). Ce n'est qu'à mesure que l'Eglise se réveille, qu'elle prend sa place en s'humiliant, et qu'elle comprend sa propre relation avec Dieu, qu'elle entre aussi dans l'intelligence divine de ce riche dépôt de tout ce qui éclaire sa position extérieure, et qu'elle comprend la manière dont Dieu reprendra le gouvernement du monde pour le placer dans les mains du Premier-né devant lequel tout genou devra se ployer. Le rationalisme préfère l'homme à Dieu; au moins il préfère l'entendre, et c'est vraiment le préférer. On criera à la calomnie; j'en suis content, car au moins cela montre que la conscience sent que, si cela est vrai, c'est une horreur; et qu'un système qui a cela pour racine et pour principe se condamne lui-même. Eh bien, je le répète, le rationalisme préfère l'homme à Dieu, et il l'avoue. — La Bible n'est plus pour lui la Parole de Dieu. La raison humaine prononce sur elle, sur sa vérité, sur sa valeur morale; mais il est évident que si elle était reconnue pour la Parole de Dieu on ne pourrait, on n'oserait faire une telle chose. Il est également certain que le rationaliste juge ainsi de la Bible et préfère se fier à sa propre raison, que de reconnaître une autorité divine, dans quelque livre que ce soit. Un auteur qui a récemment exposé cette doctrine, s'exprime ainsi: «La Bible n'est plus la Parole de Dieu, et je ne sais pas quel dommage il y a pour la piété, d'échanger la lettre d'un code contre les vivants produits de l'individualité apostolique, une autorité contre une histoire, et pour dire toute ma pensée, une ventriloquie cabalistique contre le noble accent *de la voix humaine*». — Si ce n'est pas préférer les communications de l'homme à celles de Dieu, qu'est-ce donc que cela? L'inspiration qui fait de l'homme la bouche et la voix de Dieu, est «une ventriloquie cabalistique!»

L'auteur préfère la voix humaine, elle est plus noble pour lui. Pauvres rationalistes! admirateurs d'eux-mêmes, pour lesquels la voix de Dieu trop clairement entendue est une frayeur de mort, un son inconnu qui fait trop voir ce qu'ils sont! Mais écoutez-la, même vous docteurs humains, tentés par Satan à explorer le bien et le mal tout seuls; écoutez-la, vous trouverez que c'est une voix de grâce qui saura vous restaurer si elle vous convainc, et couvrir votre nudité morale de la perfection et de la gloire du second Adam, du Fils de Dieu.

On prétend (c'est une des formes que prend l'erreur dans ces dernières années) que rejeter l'inspiration de la Bible et son autorité sur les croyants, permet au Saint Esprit de reprendre sa vraie place. Que l'Eglise ait méconnu d'une manière affligeante la présence et l'autorité du Saint Esprit demeurant en elle, c'est ce que je reconnais pleinement. Mais je ne comprends pas comment le rejet de l'autorité de ce que le Saint Esprit a déjà dit, relève cette autorité. Il me semble que c'est plutôt ouvrir la porte à des prétentions humaines et à des ruses sataniques. J'ai vu ce dernier effet produit par cette même cause, et, dans les écrits qui recommandent ce système, on se trouve livré à des prétentions humaines, sous l'apparence spécieuse d'une plus grande spiritualité. — «Au lieu de l'autorité de la Parole», dit le même auteur que nous venons de citer, «nous aurons la parole de l'autorité; au lieu de renvoyer le pauvre prosélyte aux articles d'un code, aux formules d'une dogmatique» (c'est ce que je ne veux pas plus que l'auteur en question), «ou aux feuilles de *je ne sais quels mystérieux oracles!* nous le renverrons à tous les grands prophètes de tous les temps, à l'enseignement vivant de l'Eglise, à la Parole de Dieu personnifiée dans ses serviteurs, à l'Esprit et à ses manifestations, en un mot, au contact immédiat du coeur avec la vérité». — Comment mon coeur est plus en contact immédiat avec la vérité, en écoutant «la voix humaine», qu'en écoutant les «paroles enseignées par le Saint Esprit», on a de la peine à le comprendre. «Les manifestations de l'Esprit», s'il ne s'agit que de l'exercice des dons spirituels pour l'édification de l'Eglise, et de l'énergie de l'Esprit manifesté dans ces dons, j'accepte: mais j'engage le fidèle à bien se mettre sur ses gardes contre de fausses prétentions à ces «manifestations». J'en ai vu, et j'y ai vu clairement l'ennemi, la puissance évidente et démonstrative de Satan. — Tout esprit n'est pas l'Esprit de Dieu, et Satan se déguise en ange de lumière. Ces «manifestations», accompagnées du rejet de la Parole et de son autorité directe sur l'âme, sont de l'ennemi des âmes. C'est le cas des Irvingiens, et il y en a eu d'autres. Il est probable que l'ennemi prépare des entreprises plus hardies encore en ce genre, si Dieu ne l'arrête pas. Je ne crois pas que l'Eglise en général reconnaisse assez le Saint Esprit pour avoir de la vraie force contre des prétentions pareilles. Et, ce n'est pas en abandonnant la Parole, que l'Esprit nous a donnée, que nous trouverons cette force.

Remarquez bien que vous êtes appelés à abandonner ce que l'auteur cité appelle: «je ne sais quels mystérieux oracles», mais qu'Etienne appelle «*des oracles vivants*», et Paul, «*les oracles de Dieu*» (et faites-y attention, «les oracles vivants» sont la lettre de l'Ecriture), pour vous livrer «à tous les grands prophètes de tous les temps», c'est-à-dire à tous les vagabondages de l'esprit humain, sans Dieu, peut-être sous l'influence de l'ennemi, et pour être ballottés sur la nier agitée de l'incertitude, sans carte et sans boussole, car, dit l'auteur, il

n'y a pas de Parole de Dieu, mais, «le noble accent de la voix humaine», et «une parole d'autorité!» Que ce soit un individu, ou un corps, qui assume cette autorité, il nous faut nous abandonner à la conduite de *l'homme* et non pas à celle de Dieu!

Le mal que ce système attaque, je le reconnais. C'est une des ruses les plus ordinaires de l'ennemi, lorsqu'un mal vieillit et perd son influence sur l'esprit de l'homme, de l'attaquer, pour fonder un autre mal plus en rapport avec l'état des esprits. Ainsi l'idolâtrie romaine a été attaquée par l'incrédulité moqueuse, aussitôt qu'elle a été ébranlée par le christianisme. Le rationalisme moderne suit la même voie; il attaque cette théologie dogmatique sans vie, qui se sert du nom de Dieu pour mettre des menottes, non sur l'homme, mais sur l'Esprit de Dieu. Mais en faisant cela, au lieu de nous ramener à l'autorité de Dieu, il relève celle de l'homme; au lieu de rendre la liberté et ses droits à l'Esprit, il nous livre à l'esprit de l'homme en publiant son incrédulité à l'égard de la Parole, et en minant tant qu'il peut tout ce qui est certainement de Dieu. Cela une fois ôté, et alors qu'il n'y a plus d'autorité, c'est-à-dire d'autorité de Dieu, seul moyen de la vraie liberté de l'homme, qu'il n'y a plus d'autorité que celle de celui qui parle, ou de l'Eglise, *qui est-ce qui sera libre?* On allègue que la foi en la personne du Sauveur demeurera; c'est, en effet, le centre et la force du christianisme, mais je ne sais pas trop ce que sera la foi, et à quel Sauveur elle s'adressera, si la Parole de Dieu nous est ôtée.

Ce système parle aussi du Saint Esprit. Je reconnais de plein coeur la manière dont on a contristé et oublié le précieux Consolateur envoyé d'en haut; mais ceux qui nient l'autorité de la Parole écrite, entendent par «l'Esprit» quelque chose de mystique, de vague, qui ne répond nullement à ce que l'inspiration dit du Consolateur, dont l'oeuvre est de glorifier le Sauveur. C'est une espèce de principe qui forme une communauté; non pas le révélateur de Christ et la puissance d'une personne divine dans l'Eglise.

Le Saint Esprit est la source de force, de puissance et d'intelligence dans l'Eglise et dans le chrétien; mais séparer la notion du Saint Esprit de l'inspiration et de l'autorité de la Parole écrite, c'est s'abandonner aux imaginations de son propre esprit, ou à une autorité purement humaine, quelles que soient les prétentions de cette dernière, ou la forme ecclésiastique dont elle se puisse revêtir. C'est l'autorité, et non pas la vérité, qui est établie. La Parole de Dieu est l'autorité de la Vérité et de Celui qui la révèle.

Il y a un point important que je n'ai pas développé, et sur lequel je désire ajouter quelques mots. C'est l'autorité de la Parole, indépendamment de l'effet qu'elle produit dans le coeur. Je puis être amené à reconnaître l'autorité de la Parole de Dieu par l'effet qu'elle produit sur moi; mais il est évident que ce n'est pas cet effet qui lui communique son autorité. Si la Parole produit cet effet, c'est qu'elle possède l'autorité que je suis amené à reconnaître, avant même que je l'aie reçue. Je la reconnais, parce qu'elle existe. Si Christ a prononcé les paroles de Dieu, ses paroles avaient de l'autorité quelle que fût l'incrédulité de son auditoire: c'est-à-dire, elles avaient une autorité intrinsèque. Elles ne l'ont pas perdue en étant écrites. Le Seigneur place *«les écrits»* en première ligne, comme moyen de communication. Si l'Apôtre nous a fait connaître la volonté de Dieu, avec *«des paroles enseignées par le Saint Esprit»*, les révélations qu'il a reçues et qu'il a ainsi communiquées, ont une autorité divine sur la conscience, lors

même qu'elles seraient rejetées par l'homme. L'autorité de la Parole est indépendante de sa réception par celui qui l'écoute; ce n'est pas lui qui en jugera, sauf à ses propres périls: «Les paroles que je vous ai dites seront celles qui *vous jugeront* au dernier jour».

Nous ne discutons pas ici l'authenticité du témoignage, mais son autorité, en la supposant authentique. — Où gît cette autorité? — Supposons que deux personnes lisent un livre de la Bible: le coeur de l'une est touché et convaincu de l'autorité divine de ce qu'elle lit; l'autre reste incrédule. Est-ce que l'autorité de la Parole dépend de la foi du croyant, ou est-elle la même pour les deux personnes, tout en étant méconnue par celle qui ne croit pas? Il est évident, ou que celle qui croit s'est trompée, ou, si elle a raison, l'autorité du livre, tout en étant méconnue par l'incrédule, est aussi grande pour lui que pour la personne qui s'y soumet. Donc l'autorité réside dans la Parole même, indépendamment de l'effet produit par elle, ou du jugement que l'homme en porte. Elle a une autorité intrinsèque. C'est le jugement du dernier jour qui le démontrera: «Les paroles que je vous ai dites *vous jugeront* au dernier jour». Il ne peut en être autrement de la Parole de Dieu, mais il est important de constater clairement ce principe.

La Parole elle-même l'établit: «Tu leur prononceras donc mes paroles, soit qu'ils écoutent, ou qu'ils n'en fassent rien; car ils ne sont que rébellion» (Ezéchiel 2: 7; comparez 1 Jean 3: 11-27). — «Celui qui croit au Fils de Dieu, a le témoignage au-dedans de lui-même». — Voilà la puissance intérieure du témoignage. «Mais celui qui ne croit pas Dieu, l'a fait menteur». — Voilà la culpabilité de celui qui ne croit pas. L'autorité de tout témoignage de Dieu est donc indépendante du jugement que l'homme peut porter sur ce témoignage. C'est le témoignage qui le jugera.

L'autorité intrinsèque du témoignage des Ecritures est donc clairement constatée; c'est une autorité indépendante de la réception du témoignage par celui qui l'entend, et tellement indépendante, que la Parole jugera celui qui ne lui obéit pas. Cela nous montre que Dieu l'a accompagnée d'une évidence morale assez grande, pour rendre coupable celui qui ne reçoit pas le témoignage, et qui fait Dieu menteur. Toutefois c'est la grâce de Dieu seule, qui peut vaincre la résistance morale du coeur de l'homme, incrédule de nature et de volonté, lorsqu'il s'agit de Dieu, et rempli de crédulité lorsqu'il s'agit de l'homme.

Il y a un autre point que je n'ai fait qu'effleurer, et que je désire mettre en évidence un peu plus clairement. Plusieurs circonstances témoignent que les récits des Evangiles n'ont pas seulement des hommes pour auteurs, mais le Saint Esprit. JEAN était un des trois apôtres qui ont accompagné Jésus dans le jardin de Gethsémané, tout près de l'endroit de son agonie: il n'en dit pas un mot. Rien de plus touchant et de plus solennel que l'agonie du Sauveur, et bien certainement Jean ne l'a pas oubliée, car il se rappelle bien d'autres circonstances qui ne se trouvent pas dans les autres Evangiles; par exemple, que les gens qui vinrent prendre Jésus reculèrent et tombèrent par terre. Jean a aussi accompagné Jésus jusqu'à la croix, mais il ne dit pas un mot sur le fait qu'il a été abandonné de Dieu, tandis qu'il raconte une foule de circonstances qui montrent que le Sauveur était aussi calme qu'il nous l'avait fait voir dans le jardin. Un *homme*, écrivant l'histoire des souffrances du Sauveur, n'aurait pas manqué de

raconter des choses si profondément intéressantes, dont il avait été le témoin oculaire. MATTHIEU, apôtre aussi, aurait raconté l'incident remarquable qui s'est passé dans le jardin de Gethsémané, dont il fut témoin oculaire, savoir que toute la bande est tombée par terre, mais il n'en dit rien, tandis qu'il raconte l'agonie de Jésus et sa prière, quoiqu'il ne fût pas l'un des trois qui accompagnèrent Jésus dans ce moment-là. Or, si l'on examine ces Evangiles, on trouve que cette manière de faire, inexplicable si la Parole n'est pas inspirée, est parfaitement claire et intelligible si les Evangiles sont inspirés. Un seul et même auteur les a écrits. Le Saint Esprit, dont l'oeuvre est de prendre les choses de Christ et de les communiquer, nous fournit en JEAN, les circonstances de l'histoire de Jésus, propres à faire ressortir la gloire de sa personne comme FILS DE DIEU, — la gloire de Celui qui *s'offre lui-même* à Dieu pour nous; et en MATTHIEU, ce qui est nécessaire pour faire connaître le MESSIE souffrant. Il en résulte, non seulement une harmonie entre les parties de chaque Evangile, mais aussi de tous les Evangiles entre eux, qui produit un ensemble complet et qui montre le dessein et l'oeuvre d'un seul et même auteur. Ce principe s'applique à tout le contenu des quatre Evangiles. J'ai appelé l'attention du lecteur sur le jardin de Gethsémané et sur la croix, comme étant des exemples frappants. Une personne bien versée dans les Evangiles, et ayant de l'intelligence spirituelle, saurait dire par la manière dont un sujet est présenté, quel est l'Evangile où tel passage doit se trouver. Comparez la liaison de la fin de Matthieu 21 et la parabole du commencement du 22; la manière dont la parabole analogue en Luc 14: 16, est introduite, et celle des vigneron, Luc 20: l'on trouvera que le contenu, la forme, les diversités de ces paraboles, se rapportent avec une perfection admirable au dessein de chaque Evangile: En MATTHIEU, le rejet de Christ en rapport avec les relations du MESSIE avec les Juifs; dans LUC, l'ordre moral des faits et les voies d'un Dieu de grâce, fondées sur la base plus large, plus morale et moins officielle, du caractère de FILS DE L'HOMME. On peut voir la même chose en comparant Matthieu 24 et Luc 21.

Il y a un autre témoignage de l'inspiration, dont le caractère tout particulier mérite d'attirer l'attention du lecteur. Il s'applique spécialement à l'Ancien Testament, mais il fait ressortir la différence entre l'inspiration de l'Ancien Testament et celle du Nouveau d'une manière très claire: Les prophètes ne comprenaient pas leurs propres prophéties, et les étudiaient comme nous pouvons le faire nous-mêmes. Nous lisons (1 Pierre 1: 11): «Recherchant soigneusement quand, et en quel temps l'Esprit de Christ qui était en eux, rendant par avance témoignage, déclarait les souffrances qui devaient arriver à Christ, et les gloires qui les devaient suivre. Et il leur fut révélé que ce n'était pas pour eux-mêmes, mais pour nous, etc.». Ils étudiaient ce que le Saint Esprit avait dit par eux-mêmes. Leur inspiration était tellement absolue et indépendante de l'action de leur propre esprit, qu'«ils recherchaient la portée de ce qu'ils disaient, comme l'un de nous pourrait le faire. Ce n'est pas là précisément le caractère de l'inspiration du Nouveau Testament; mais elle n'en est pas moins réelle. Elle est signalée dans les mots qui suivent, dans le passage cité: «lesquelles vous sont maintenant annoncées par ceux qui vous ont prêché l'Evangile, par le Saint Esprit envoyé du ciel».

«Le Saint Esprit envoyé du ciel», conduit en toute vérité, et ainsi l'inspiration agit *dans* l'intelligence et *par* l'intelligence; mais elle n'en est pas moins l'inspiration. Au contraire, l'apôtre Paul préfère l'inspiration qui agit par l'intelligence, à l'inspiration en apparence plus en dehors de l'homme. (1 Corinthiens 14: 14-19). «Si je prie en langue, mon esprit prie, mais mon intelligence est sans fruit». Daniel 12: 8, nous donne un exemple de ce dont parle Pierre. «Ce que j'ouïs, mais je ne l'entendis point, et je dis: Mon Seigneur quelle sera l'issue de ces choses? Et il dit: Va Daniel, car ces paroles sont *closes et cachetées* jusqu'au temps déterminé».

Le lecteur se souviendra, que le passage que je cite est celui auquel le Seigneur lui-même renvoie ses disciples, pour *qu'ils* le comprennent. Or, si le prophète n'a pas compris la révélation qu'il a communiquée, si les prophètes ont étudié leurs propres prophéties pour les comprendre, il est de toute évidence que ces prophéties étaient le fruit *d'une inspiration directe et positive*.

Je désire ajouter une considération qui tend à confirmer la vérité que je cherche à maintenir, et qui s'applique à l'ensemble de toute la Bible. On dirige notre attention sur le fait que la Bible n'est pas un livre, mais un recueil des productions de divers auteurs. C'est précisément sur ce fait que je fonde mon argument, mais en ajoutant à la circonstance que ce Livre a été écrit par divers auteurs, celle-ci: qu'il a été écrit en des siècles très éloignés les uns des autres. Malgré cette grande diversité d'époques et d'auteurs, il y a une parfaite unité de dessein et de doctrine, un ensemble de parties tellement liées entre elles, qui s'adaptent si parfaitement l'une à l'autre, que l'oeuvre EST EVIDEMMENT CELLE D'UN SEUL ESPRIT, D'UNE SEULE INTELLIGENCE, dans un but poursuivi depuis le commencement jusqu'à la fin, quelles que soient les époques de la composition des diverses parties. Et cela nullement par une simple uniformité d'idées, car les Promesses sont tout à fait distinctes de la Loi, et l'Evangile de grâce, distinct de tous les deux. Néanmoins, les parties sont tellement corrélatives, et forment un tout si harmonieux, que si l'on y fait tant soit peu attention, on ne peut manquer de voir QU'UNE SEULE INTELLIGENCE EN EST L'AUTEUR. — Or, il n'y en a qu'une qui a traversé les siècles pendant lesquels les divers livres de la Bible ont été écrits, savoir le SAINT ESPRIT.

Prenez la GENESE. Vous trouverez des doctrines, des promesses, des types qui sont d'un accord parfait avec ce qui se trouve plus développé dans le Nouveau Testament; des événements qui, dans ce livre, ne sont que des histoires racontées avec la plus grande simplicité, mais de manière à fournir le tableau le plus parfait de ce qui devait arriver des siècles plus tard. Des sentiments naturels à la piété, historiquement parlant, sont racontés de manière à avoir une signification qui, lorsque nous en avons la clef, projette sa lumière sur les doctrines les plus précieuses du Nouveau Testament, et sur les événements prophétiques les plus remarquables. — Prenez l'EXODE, vous trouverez la même chose. Tout est fait selon le modèle présenté à Moïse sur la montagne; tout fournit l'explication la plus claire que nous possédions des voies de Dieu en Christ. En même temps la Loi est donnée, Loi qui n'est pas imitée dans l'Evangile (lequel ne renferme pas une copie ou un arrangement humain), mais qui se lie à cet Evangile, de manière à rendre leur séparation impossible, et à donner à

l'autorité de cette révélation, un caractère divin et absolu. Sans cela, Christ serait mort pour subir les conséquences d'une institution à moitié humaine, car il a porté la malédiction de la Loi. Faites-y bien attention — c'était «la malédiction de la Loi», révélée à l'homme, et dont Il avait dit: qu'un seul iota ni un trait de lettre ne passerait pas, jusqu'à ce que tout fût accompli. Et de plus, ce n'est pas en raisonnant avec les Juifs, sur leurs propres principes, qu'Il l'a dit, mais en enseignant ses disciples d'après *sa parfaite sagesse à Lui*, et en exposant solennellement les principes de son royaume. — Prenez le LEVITIQUE. Les détails des sacrifices nous fournissent une lumière, qui jette sur l'oeuvre de Christ des rayons de clarté que rien ne saurait remplacer, et nous donnent la clef de tous les mouvements du coeur de l'homme, et la réponse à tous ses besoins, tels qu'ils se trouvent même chez les païens. Ces détails préfigurent l'oeuvre de Christ sous tous ses aspects, ainsi que cela est doctrinalement exposé dans le Nouveau Testament, soit par le Seigneur, soit par ses apôtres, et cependant, pour l'auteur inspiré, c'étaient des ordonnances judaïques. — Prenez les NOMBRES, histoire de la marche du peuple de Dieu à travers le désert. «Toutes ces choses, dit l'Apôtre, leur arrivèrent comme types, et elles ont été écrites pour nous servir d'avertissement, à nous que les fins des siècles ont atteints». Qui est-ce qui les a écrites *pour nous*? Certes ce n'est pas Moïse, quoiqu'il en ait été l'instrument humain. C'est CELUI qui connaît la fin dès le commencement, et qui dispose de tout selon son bon plaisir.

Tous les événements de la vie chrétienne sont déposés, dans ces oracles, d'une manière si complète, que l'Apôtre peut nous dire qu'ils «peuvent nous rendre sages à salut, par la foi qui est dans le Christ Jésus».

D'un autre côté, le Nouveau Testament est loin de répéter seulement le contenu de l'Ancien, ou d'annuler son autorité. Il introduit une lumière toute nouvelle qui, tout en mettant de côté une foule de choses, dont l'accomplissement ôte de la valeur, jette une clarté sur le contenu de l'Ancien Testament, qui seule, lui donne sa vraie portée. Tout ceci s'applique à la loi morale, à la loi cérémonielle, à l'histoire des patriarches, à la royauté de David et de Salomon, aux sentiments, exprimés dans les Psaumes, ainsi qu'à d'autres sujets. — N'est-ce pas un SEUL ESPRIT qui a fait tout cela? Est-ce l'esprit de Moïse ou de Paul? Non, certainement non. Faites aussi attention que tout cela se rapporte à Christ, et à toutes les gloires de Christ; gloires que Dieu seul a connues, pour les révéler d'avance, et pour donner dans l'histoire, dans les ordonnances de son peuple, et dans ce qui est raconté du monde même, précisément ce qui se rapporte au développement de tout ce qui serait manifesté dans son Fils Jésus. Ainsi, que dit Pierre? (Actes des Apôtres 2) «Hommes frères, qu'il me soit permis de vous dire avec liberté, touchant le patriarche David, et qu'il est mort, et qu'il a été enseveli et que son sépulcre est au milieu de nous jusqu'à ce jour. Etant donc un prophète, il a dit de la résurrection de Christ, en la prévoyant, qu'il n'a pas été laissé dans le Hadès, et que sa chair non plus n'a pas vu la corruption».

Je ne pense pas parcourir ici tous les livres de la Bible, pour faire voir les preuves de *cette unité de dessein*, manifestée dans une oeuvre faite par des instruments si différents et à des époques si éloignées, unité réalisée dans l'accomplissement d'une tâche qui ôte toute idée de

cette intention chez les personnes qui l'exécutaient. Je ne me sers de cette considération, que comme confirmation de la doctrine que je maintiens; mais pour celui qui connaît un peu la Parole de Dieu, cette preuve est d'une évidence incontestable.

Je n'ajouterai plus qu'un mot. En jugeant de l'inspiration par la précision du compte rendu, on se trompe entièrement sur ce qu'on doit chercher. Le Saint Esprit ne cherche pas l'exactitude qu'on demanderait pour reconnaître qu'un homme a dit la vérité. Le Saint Esprit a toujours un but moral ou spirituel; la révélation de quelque principe éternel de vérité et de grâce. Toute circonstance qui ne se rapporte pas à ce but est omise, sans que l'Esprit s'occupe de l'exactitude, sous ce rapport-là. Mais l'exactitude morale n'en est que plus grande, et le tableau présenté à la conscience beaucoup plus parfait. L'introduction d'une chose nécessaire à l'exactitude humaine, gênerait la perfection de l'ensemble, comme témoignage de Dieu, Dieu ne cherche pas à amuser l'esprit de l'homme par des histoires sans but, mais à enseigner son coeur par la vérité. Cela peut rendre quelquefois un récit difficile à coordonner, comme récit; mais il y a deux moyens d'expliquer la source des difficultés: l'ignorance de celui qui trouve une difficulté, ou l'impossibilité de la chose qui a fait naître son embarras. Or l'homme attribue volontiers à cette dernière cause, ce qui provient de la première. Celui qui comprend le but du Saint Esprit dans ce qu'il dit, saisit la perfection de la Parole, là où l'esprit de l'homme est arrêté par mille obstacles.

Notes sur la troisième épître de Jean

ME 1875 page 181

Nous avons ici en général le même grand principe qui nous a occupés dans la seconde épître; savoir l'amour de la vérité, seulement que dans la seconde épître, Jean avertit à l'égard de quiconque transgressait la doctrine de Christ, tandis qu'ici il encourage plutôt à de bons et aimables procédés et à la libéralité vis-à-vis de ceux qui allaient de côté et d'autre avec la vérité.

On voit ici la bonté qui est active au milieu des chrétiens. L'apôtre désire que Gaius prospère et soit en bonne santé comme son l'âme prospérait. Ce Gaius recevait les frères qui allaient de côté et d'autre, annonçant la Parole, et Diotrèphe était jaloux d'eux, non seulement refusant de recevoir les frères lui-même, mais empêchant même ceux qui voulaient les recevoir. Diotrèphe résistait au libre témoignage rendu à Dieu par ces hommes qui étaient «sortis pour le nom, ne recevant rien de ceux des nations» (verset 7). Ces hommes s'en allaient librement, comptant sur le Seigneur, et Diotrèphe ne voulait pas permettre des choses pareilles. Ainsi il ne voulait pas les recevoir lui-même; et si d'autres en avaient la pensée, il le leur défendait et les chassait de l'assemblée. L'apôtre écrit pour encourager Gaius à recevoir ceux qui étaient sortis pour le nom de Christ avec toute bonté et cordialité.

Il y avait en Diotrèphe un désir charnel: il aimait à être le premier, et il y tenait même si fort, qu'il débitait de méchantes paroles contre l'apôtre. Toutefois le point sur lequel Jean s'étend, en écrivant à Gaius, c'est qu'il était dans la vérité, et s'il parle de l'amour, il a toujours soin de le maintenir pur de la manière la plus expresse par ce qu'il appelle la vérité. L'amour véritable, c'est Dieu lui-même. «Dieu est amour»; et partout où l'amour est réel, il faut qu'il soit sauvegardé par la vérité telle qu'elle est en Jésus; autrement il n'est pas de Dieu. C'est pourquoi, avant de témoigner son approbation à Gaius pour son amour et pour l'hospitalité qu'il exerce envers les frères, l'apôtre dit: «Je me suis très fort réjoui quand des frères sont venus et ont rendu témoignage à ta vérité, comment toi tu marches dans la vérité» (verset 3). C'est là ce qui occupe Jean avant même qu'il parle de ce que Gaius fait pour les frères et pour les étrangers.

«Bien-aimé, tu agis fidèlement dans tout ce que tu fais envers les frères et cela envers ceux-là même qui étaient étrangers, qui ont rendu témoignage à ton amour devant l'assemblée; et tu feras bien de leur faire la conduite d'une manière digne de Dieu; car ils sont sortis pour le nom, ne recevant rien de ceux des nations». Gaius était évidemment un homme plein de bonté et hospitalier vis-à-vis de ces étrangers. «Nous donc, nous devons recevoir de tels hommes, afin que nous coopérions avec la vérité» (verset 8).

C'est une expression remarquable que celle-ci, *«la vérité»*. «Nous savons que le Fils de Dieu est venu, et il nous a donné une intelligence afin que nous connaissions le *Véritable*; et nous sommes dans le *Véritable*, savoir dans son Fils Jésus Christ, lui est le Dieu véritable et la

vie éternelle» (1 Jean 5: 20). Christ est «la vérité: — «Je suis le chemin, et la vérité et la vie». Tout ce qui n'était pas Christ était nature, et cela n'était pas la vérité; et sans celle-ci, nous serions toujours incapables de discerner le bien et le mal. Christ est «la vérité». Quand nous parlons de la vérité, nous voulons dire que c'est une personne qui dit exactement ce qui est vrai au sujet de toutes choses, quelles qu'elles soient. Christ nous dit la vérité au sujet de Dieu. Satan se revêt d'apparences très aimables comme lorsqu'il fait dire à Pierre, à propos des souffrances de Christ: «Dieu t'en préserve, cela ne t'arrivera pas!» Mais Christ, se retournant, dit à Pierre: «Va arrière de moi, Satan, tu m'es en scandale.». Christ dit la vérité sur ce que Pierre faisait. La parole de Pierre paraissait très aimable, mais elle était réellement le reniement de tout ce que le Seigneur avait à faire, et Christ dit la vérité sur ce point, et il fait ainsi au sujet de l'homme. Qui aurait supposé que l'homme aurait jamais pu faire les choses qu'il a faites quand Christ était ici-bas? Là nous apprenons la vérité quant à l'homme: toute sa méchanceté fut mise à découvert; jusqu'à la venue de Christ elle n'avait pas été pleinement manifestée. Ainsi encore, je ne sais pas ce que c'est que le péché jusqu'à ce que je l'ai vu à la croix de Christ; et il en est de même pour ce qui est de la justice. Christ est la vérité. Qu'il s'agisse de Dieu, ou de l'homme, ou de Satan, ou de la justice, ou du péché, la vérité au sujet de toute chose est en Christ, et si nous avons Christ, nous avons la vérité. Quand nous avons appris quel est notre chemin au milieu du bien et du mal, nous ne connaissons pas la vérité, à moins que nous n'ayons Christ: la vérité est en lui, elle n'est pas en moi. Aussitôt que j'ai Christ, et que je juge selon ses sentiments et ses pensées, je suis capable de dire: ceci est péché. Une chose peut se présenter sous une très belle forme, peut-être l'amour pour un père ou une mère, mais la vérité met en évidence toute chose. Dieu a montré qu'il était amour, et élevé au-dessus de tout mal; toutefois c'est toujours «la vérité». Si Dieu s'élève au-dessus du péché, il montre aussi ce que le péché est.

Il est d'une immense importance de tenir ferme Christ, autrement nous ne savons pas ce que la vérité est; Satan est le père du mensonge, et aucun mensonge n'est de la vérité. Pour l'apôtre, nous voyons que c'était sa joie d'avoir cette vérité plus affilée qu'aucune épée à deux tranchants, n'épargnant rien en lui. Il n'avait pas de plus grande joie que de voir ses enfants marchant dans la vérité. Alors, quand la vérité est établie et sauvegardée, la manifestation de l'amour est de toute beauté, «Bien-aimé, tu agis fidèlement en tout ce que tu fais envers les frères et envers ceux-là même qui sont étrangers, qui ont rendu témoignage de ton amour devant l'assemblée» (versets 5, 6). Voilà la manifestation de l'amour. Dès que la vérité est établie, en Christ comme la vérité, de sorte que notre propre cœur est jugé, alors Dieu est libre d'agir. Dès que j'ai la vérité, Christ, alors, délivré du moi, l'amour divin commence à agir dans sa vraie et propre voie. «Ainsi donc, comme nous en avons l'occasion, faisons du bien à tous, mais surtout à ceux de la maison de la foi» (Galates 6: 10). Dieu a un amour particulier pour les siens, mais il est plein de bonté même envers les passereaux; il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes.

«Et tu feras bien de leur faire la conduite d'une manière digne de Dieu» (il s'agit de ces prédicateurs itinérants), «car ils sont sortis pour le nom, ne recevant rien de ceux des nations». Ces hommes s'attendaient entièrement à Dieu.

«Démétrius a le témoignage de tous et de la vérité elle-même» (verset 12). Jean considère la vérité comme une chose qui est là, dans le monde, et qui passe par un chemin de service au milieu de toute sorte de luttes. Démétrius a le témoignage de la vérité elle-même; l'évangile lui-même lui rendait témoignage. L'évangile ou la vérité est personnifié ici. Quand un homme est haï à cause de la vérité, nous disons que c'est la vérité qui est haïe. L'évangile est l'amour dans la vérité, et l'amour dans la vérité, actif dans le monde. C'est là la substance de cette troisième épître de Jean: d'abord la vérité; ensuite, l'activité de l'amour et de la grâce qui coopère avec la vérité. Après cela, l'apôtre nous dit qu'il y avait des personnes qui aimaient à être haut placées dans l'église; elles ne recevaient même pas l'apôtre, mais ne lui ôtaient pas son pouvoir: «C'est pourquoi, si je viens, je me souviendrai des oeuvres qu'il fait» (verset 10).

«Bien-aimé, n'imites pas le mal, mais le bien celui qui fait le bien est de Dieu, celui qui fait le mal n'a pas vu Dieu» (verset 11). Nous avons vu la vérité d'abord, et puis la grâce envers les frères et envers les hommes en général. Si vous faites le bien, vous êtes de Dieu. Il ne s'agit pas seulement du mal; l'apôtre dit: «Celui qui fait le bien, est de Dieu», c'est le service actif de l'amour. Dieu ne fait pas le mal, nous n'avons pas besoin de le dire, mais il fait le bien.

«Démétrius a le témoignage de tous et de la vérité elle-même, et nous aussi nous lui rendons témoignage, et tu sais que notre témoignage est vrai» (verset 12). Démétrius était l'un de ces prédicateurs itinérants, dont Diotrèphe ne voulait pas et que l'apôtre encourage Gaïus à recevoir. Il est intéressant de trouver dans l'Écriture, non seulement de grandes doctrines, mais tous les détails intérieurs de ce qui se passait même alors. Nous oublions trop que les choses se passaient alors exactement comme elles se passent aujourd'hui: il y avait des gens qui s'en allaient prêchant la vérité, et il y avait des gens qui ne voulaient pas les recevoir. Voilà ce qui se passait dans l'intérieur de la chrétienté.

Nous pensons généralement que l'état d'alors était quelque chose d'extraordinaire, au lieu d'avoir compris qu'il y avait la même lutte entre le bien et le mal, et qu'en principe c'était la même sorte de chose que nous voyons autour de nous aujourd'hui. Le Seigneur laissait l'apôtre pour veiller avec l'énergie d'une vie qui ne pouvait pas défaillir en elle, sur l'Eglise qui déclinait, et pour nous donner les avertissements dont nous avons toujours besoin.

C'est une chose merveilleuse de savoir que la vérité est venue dans le monde. Ce n'est pas seulement que certaines choses sont vraies, mais la vérité elle-même est venue. Je possède ce qui est la vérité de Dieu Lui-même au milieu des pensées et des imaginations des hommes: «la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ». Nous avons vu ici deux choses, d'abord, la vérité qui est venue et a éprouvé toute chose; ensuite, la grâce envers les frères et même des étrangers, selon cette vérité. C'est une chose infiniment précieuse de posséder ce qui nous lie avec Christ en haut; c'est là le repos pour toujours. Ce monde tout entier passe,

et «l'esprit sort de l'homme, et l'homme retourne en terre, et en ce jour-là ses desseins périclent»; mais nous, nous avons la vérité au milieu de tout ce qui passe; la parole de notre Dieu demeure à toujours. Dans la paix, tenant ferme par cette parole, nous possédons, par grâce, ce que nous savons qui est éternel. «Christ est le chemin, la vérité et la vie».

Réflexions pratiques sur les Psaumes (Darby J.N.)

ME 1873 page 197 – ME 1874 page 13 – ME 1875 page 261 – ME 1876 page 38 – ME 1877 page 81 – ME 1878 page 351 – ME 1879 page 277 – ME 1880 page 298 – ME 1881 page 13 – ME 1882 page 280 – ME 1883 page 14

Mon but dans les pages qu'on va lire, n'est pas d'interpréter les Psaumes, ce qui a été essayé autre part, mais d'en tirer quelque instruction spirituelle et quelque édification pour nos âmes. Les Psaumes jettent une lumière toute particulière sur le gouvernement de Dieu et sur les sympathies de l'Esprit de Christ avec son peuple. Ces deux choses ont en premier lieu les juifs pour objet et pour centre de leur action; mais tout en admettant la grande différence qui existe entre l'état des juifs et le nôtre, entre la relation d'un peuple avec Jéhovah, et celle d'enfants avec leur Père, il n'en est pas moins vrai que les voies de Dieu en gouvernement s'appliquent aussi à nous chrétiens. Comme point de vue pour envisager le chrétien, le gouvernement de Dieu, quoique au second plan (l'autre point de vue, plus élevé, est céleste) n'en est pas moins d'une importance immense et d'un haut intérêt. C'est sur ce terrain qu'on découvre tous les soins de la tendresse divine de Celui qui a même compté les cheveux de notre tête; c'est ici que l'on apprend à connaître avec quel sérieux et quelle vigilance il faut marcher devant Dieu qui jamais ne se départ de ses saintes voies, dont on ne se moque point impunément, dont les yeux sont continuellement sur les justes, quoique sa grâce agisse en toutes ces choses pour nous rendre parfaits devant Lui selon SES voies. Le gouvernement de Dieu appliqué à la marche du Chrétien, est surtout exposé dans les épîtres de Pierre. (Voyez 1 Pierre 1: 17; 3: 10-15, ainsi que l'esprit et la teneur de toute l'épître). Dans la seconde épître, le gouvernement de Dieu se poursuit jusqu'à la consommation de toutes choses. La première épître présente surtout le gouvernement des justes; la seconde, le jugement des méchants, quoique ce jugement soit aussi mentionné dans la première comme mettant fin à la puissance du mal et introduisant la délivrance finale des justes. Pierre était l'apôtre de la circoncision; c'est pourquoi le gouvernement de Dieu s'offre à lui d'une manière spéciale quand il enseigne.

Livre 1

Psaume 1

Ce gouvernement sur la terre est clairement indiqué dans le Psaume 1^{er}, ainsi que le caractère de ceux qui jouissent de la bénédiction de ce gouvernement.

Il y est question de celui qui se tient séparé de la voie du méchant, qui prend plaisir en la loi de Jéhovah et y médite. La soumission au Christ, dans les conseils de Dieu dépositaire du gouvernement au terme de cette époque d'épreuve, tel est le sujet du Psaume 2^{ème}. Quelques mots seulement sur le premier de ces deux Psaumes, qui forment la base de tous les autres: nulle participation au conseil des méchants, à la voie des pécheurs, ni au siège des moqueurs; quoiqu'ici, en connexion avec la responsabilité humaine dans la marche, on est toutefois

préservé du mal. Les iniques forment des plans, suivent leur propre volonté, voient les choses à leur façon et font des arrangements pour arriver à leurs fins; ce n'est point là qu'on trouve le juste. Le pécheur va son propre chemin et s'y complaît; le juste ne marche point avec lui. Les moqueurs sont à leur aise et méprisent Dieu; le juste ne siège pas avec eux. Mais le jugement arrivera, et les pécheurs ne pourront subsister dans l'assemblée des justes introduits alors dans le repos par la gloire de Dieu.

Psaume 2

Le Psaume 2^{ème} annonce l'établissement du triomphe terrestre de Christ et de sa royauté en Sion, lorsque les gentils lui seront donnés en héritage. Ces événements ne sont pas encore accomplis.

Le gouvernement de Dieu ne met pas les fidèles à l'abri de la souffrance, ainsi que cela aura lieu alors; mais il fait tourner la souffrance en bénédiction spirituelle et retient encore sa colère. Glorieuse récompense de nos légères afflictions! Pour nous, le nom d'un Père est révélé dans ces afflictions mêmes. Nous invoquons comme Père celui qui, sans acception de personnes, juge selon l'oeuvre de chacun, et nous nous conduisons avec crainte pendant le temps de notre séjour ici-bas, sachant que nous avons été rachetés. Dans ce Psaume, les rois sont exhortés à se soumettre avant que le jugement n'arrive sur la terre. Mais ce jugement n'est pas encore exécuté, et nous avons à apprendre notre propre leçon dans la patience; c'est ce que les Psaumes vont nous enseigner.

Psaume 3

Examinons les enseignements des premiers Psaumes qui suivent. Les ennemis sont multipliés; mais la première pensée de la foi est: Seigneur; l'âme est en sûreté là; elle regarde delà ceux qui la pressent. Jéhovah devient ainsi l'objet de la confiance. Si le *Seigneur* entre dans mon coeur *avant* ceux qui me pressent, tout va bien. Mon esprit est en paix, parce qu'il *Le* voit intéressé à ce qui se passe. *Lui* est ma gloire, mon bouclier et Celui qui nie fait lever la tête. Remarquons encore qu'il ne s'agit point d'une vue indolente, insensible du bien et du mal, ni d'une confiance indifférente. Le désir et la dépendance sont actifs, ce sont les liens entre l'âme et Jéhovah. *J'ai crié* et il m'a répondu; point de doute à ce sujet; c'est la confiance que si nous demandons quelque chose selon sa volonté, Il nous entend; et que s'il entend nous avons les choses que nous avons demandées. Si nous sommes sincères, nous ne désirons pas recevoir quelque chose qui soit contraire à sa volonté; mais, au milieu de l'épreuve et des difficultés, quelle chose immense que la certitude de pouvoir compter sur l'oreille et sur le bras de Dieu, dans ce qui est selon sa volonté! Source de repos et de paix. Je me suis couché, je me suis endormi, je me suis réveillé, car le Seigneur me soutient. Que c'est grand et simple à la fois! Cher lecteur, pouvez-vous dire cela? L'épreuve trouve-t-elle votre coeur confiant en Dieu, comme en un père; et quand elle redouble d'intensité, votre esprit est-il tranquille, votre sommeil est-il doux? Votre coucher, votre dormir, votre réveil, portent-ils le caractère de la paix qui vous entoure, parce que vous savez que Dieu est, et qu'il dispose de toutes choses? Dieu se trouve-t-il ainsi placé entre vous d'une part et vos troubles et ceux qui vous pressent

d'autre part? Alors que peut-il vous arriver? Les «milliers de peuples» font-ils une différence, si Dieu est là? L'Assyrien s'est enfui avant de pouvoir même se lever pour exécuter une seule de ses menaces; ces menaces mêmes trahissent la conscience qu'il a de sa peur. Insensés que nous sommes de mesurer toujours les difficultés et les épreuves d'après nos propres forces et non d'après celles de Dieu, Lui qui est pour nous, si nous sommes à Lui! Qu'importe que les villes de Canaan aient des murailles élevées jusqu'au ciel, si ces murailles s'écroulent au son d'une trompette? Pierre eût-il marché plus facilement sur une mer calme que sur une mer en tourmente?

Notre sagesse est de savoir que nous sommes incapables de rien faire sans Jésus et, qu'avec Lui, nous pouvons tout ce qui est conforme à sa volonté. Le secret de la paix consiste à être occupé de Jésus pour l'amour de Lui; et alors nous trouverons la paix en Lui et par Lui, et quand l'affliction surviendra, quoique ne devant pas y être insensibles, nous y trouverons Jésus et sa tendre affection, et nous serons plus que vainqueurs.

Psaume 4

Le Psaume 4^{ème} nous présente un autre principe, non moins important: l'effet d'une bonne conscience lorsque nous crions à Dieu dans notre détresse. Il ne s'agit point d'une bonne conscience en tant que justifiés du péché, mais d'une bonne conscience en pratique, qui donne de l'assurance envers Dieu. Si notre coeur ne nous condamne pas, dit l'apôtre, alors nous avons de l'assurance envers Dieu.

Ecoute-moi lorsque je crie: O Dieu de ma justice. Il n'est pas dit: *Justifie-moi*, mais, *Ecoute-moi*.

L'âme est dans l'angoisse, mais autrefois elle avait été mise au large; elle avait déjà fait l'expérience de la bonté et de la fidélité de Dieu. Il est lui seul, la source de sa gloire et de son honneur. Combien c'était vrai de Christ! L'homme a diffamé sa gloire et a aimé la vanité. Mais il n'en reste pas moins vrai que selon le gouvernement de l'Eternel qui ne peut se renier Lui-même, Il met à part celui qui l'aime. Ils sont tiens, a dit Christ. Nous sommes un peuple qui lui appartient en propre. Cette vérité demeure, quoiqu'il en soit; mais en marchant dans la piété, elle nous devient présente, et nous donne confiance; nous voyons la clarté de la face de Dieu et nous sommes certains qu'Il nous exaucera. Nous n'avons pas perdu le sentiment de ce qu'Il est actuellement pour nous; notre âme n'est pas obscurcie. Or, rien ne s'obscurcit plus facilement que la dépendance de Dieu et la confiance en Lui. L'intégrité avec le sentiment de la dépendance donne courage. Certainement Dieu nous écoute lorsque, pleins de repentance, nous crions à Lui; mais ici, nous avons autre chose: L'intégrité du coeur donne assurance au jour de l'affliction, parce que notre esprit voit Dieu; nous l'apercevons à travers l'épreuve et nos regards sont fixés sur Lui. C'est ce que nous trouvons ici: «Pensez en vous-mêmes et demeurez tranquilles» adorez Dieu dans l'intégrité, sans crainte, et confiez-vous en Lui.

Bien des gens disent: «Qui nous fera voir du bien dans ce qui nous entoure?» Ils se découragent et désespèrent d'en trouver. Mais dans toutes les circonstances et au travers de tout, la clarté de Sa face est le seul bien solide et invariable. La faveur de Dieu vaut mieux que

la vie, en outre elle assure le bonheur. La puissance du mal n'a pas le dessus sur la puissance de Dieu. Lui-même en dispose, le détourne, le change en bénédiction, l'annule, comme bon lui semble. La foi trouve cela dans la clarté de sa face et l'âme s'élève au-dessus du mal pour se réjouir en Dieu. Il y a là plus de joie que dans les bénédictions temporelles. Ces dernières sont incertaines et précaires; de plus, elles ne sont pas Dieu Lui-même, et la clarté de Sa face dans l'épreuve, c'est Lui-même; elle donne à notre âme le secret du fait que Dieu est pour nous. Aussi «je me coucherai et je dormirai aussi en paix», mon repos n'est point troublé par l'insomnie qui craint l'atteinte du mal, car après tout c'est Dieu seul qui me protège dans la joie et dans l'épreuve.

Psaume 5

Le Psaume 5^{ème} me fournit l'occasion de dire maintenant, pour n'y plus revenir, quelques mots sur l'appel au jugement souvent mentionné dans ce livre. Toutes les fois qu'il se trouve en présence de ses ennemis, l'opprimé ne cesse de crier à Jéhovah. C'est à Lui qu'il regarde; mais il se fonde sur la justice du caractère et du gouvernement de Dieu qui ne sauraient avoir de complaisance pour le mal. Jéhovah exterminera l'homme fourbe et violent; rien n'est plus juste. Le chrétien sent que Dieu ne doit pas laisser durer à jamais le triomphe du mal; lorsqu'il réfléchit au gouvernement de Dieu, il se réjouit d'avance de l'extirpation du mal par le jugement; non pas en pensant au méchant, mais à la justice (*) et à son résultat. La vengeance appartient bien à Dieu, mais ce n'est point là l'élément dans lequel Il vit. La part du juif étant sur la terre («car les débonnaires hériteront la terre et jouiront à leur aise d'une grande prospérité»), il désire, pour son propre repos, la destruction de l'homme fourbe et violent. Différente est la part du Chrétien. Il laisse l'homme violent ici-bas et s'en va au ciel. Il vit et marche personnellement dans une époque de grâce qu'il quittera pour entrer dans la gloire. Même au temps du Millénium, pendant lequel Dieu exercera son gouvernement et retranchera le méchant, la grâce encore sera la place distinctive du chrétien. Le fleuve d'eau vive découle de la cité; les feuilles de l'arbre de la vie duquel il savoure les fruits mûrs, sont pour la guérison des nations. Pour le moment, la place du Chrétien n'est que grâce et patience. Il fait le bien, souffre pour la justice, endure patiemment et sait que cela est agréable à Dieu. Il voudrait surmonter le mal par le bien; il sait que ce mal sera jugé, que le jugement dévorera les adversaires et, en les considérant comme tels, il peut se réjouir de les voir désormais impuissants pour empêcher le bien; juste jugement dont son âme reconnaît la nécessité; mais, placé sur le terrain plus élevé de la grâce, le chrétien ne cherche point dans le jugement son gain et sa délivrance. Telle a été la position de Christ. C'est lui qui exécutera le jugement auquel son Esprit fait appel dans ces Psaumes. Mais au temps de sa marche terrestre, pendant laquelle il a été notre modèle, Christ n'a point appelé le jugement sur ses ennemis; «Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font»; telle fut sa prière quand leur violence était dirigée contre Lui, et dans le jugement il n'a point ouvert sa bouche.

(*) Le mot justice correspond aux deux mots anglais *justice* et *righteousness*; il s'agit ici du second qui signifie le contraire de l'iniquité ou du péché, comme dans Hébreux 5: 13; 1 Jean 3: 7.

Le Psaume 5^{ème} présente donc l'appel au jugement selon le gouvernement de Dieu sur la terre, jugement basé sur le caractère immuable de Jéhovah, et il attend le bonheur et la joie du peuple de Dieu, qui en découleront. Mais notre bonheur à nous est dans les cieux, où il n'est plus besoin de pareilles délivrances. Nous quittons cette terre.

Ainsi, tout en désirant faire ressortir la vérité et la justesse de ce Psaume, je ne le présente en aucune façon comme l'expérience d'un chrétien, sauf que notre cri dans la détresse et dans l'épreuve s'adresse aussi activement et sans partage au Seigneur — nous pouvons dire: à notre Père.

Psaumes 6-7

Les Psaumes 6 et 7 ont le même caractère que le précédent, en ce qu'ils appellent aussi le jugement. Mais le 6^e se place sur un tout autre terrain que le 5^e et, à certains égards, il peut présenter au Chrétien de la lumière en matière d'expérience. Quand le croyant est en angoisse, le mouvement naturel de la foi est de recourir à Dieu comme à la ressource et à l'espérance de l'âme. La grâce immense que Dieu déploie en étant pour nous, le sentiment que rien n'égale son amour, la confiance qui accompagne la soumission du coeur: toutes ces choses attirent le coeur vers Lui. Aussi n'est-il pas pour l'âme qui se confie en Lui, de temps plus doux que celui de l'épreuve. Cela suppose une volonté brisée, un coeur soumis et la connaissance de l'amour de Dieu. Dans le cas contraire, l'épreuve, par le moyen de la grâce, opère la soumission, puis elle est retirée; si elle continue, l'âme trouve son bonheur dans la sainte et parfaite volonté de Dieu et dans le fruit qu'elle y recueille. Mais il est un cas où l'épreuve, quoique tout aussi salutaire et pleine de grâce, offre un autre élément, dans lequel l'amour qui se confie en Dieu devient plus difficile à réaliser. C'est lorsque nous sommes éprouvés à cause de notre conduite. Il est difficile de voir l'amour de Dieu dans l'épreuve que nous subissons par suite d'un péché; il est difficile de ne pas être désolés en sentant que cette épreuve, fruit du péché, est une juste punition et qu'ainsi nous n'avons pas le droit d'y chercher l'amour. A qui nous adresser, si ce n'est à Lui? Mais comment chercher secours auprès de Celui que nous avons offensé? Telle est l'angoissante difficulté d'une âme qui, sachant qu'elle a attiré l'épreuve sur elle-même, sent qu'elle n'a pas le droit d'en réclamer la délivrance. Elle serait presque tentée de désespérer et de succomber sous la conscience de cet état. C'est en une occasion semblable que le Seigneur intercédait pour Pierre, de peur que sa foi venant à défaillir, sa confiance en Christ, son amour et son espérance en la faveur divine à se perdre, il ne tombât, par le moyen du remords et du désespoir, entre les mains de Satan. Pierre, il est vrai, ne subissait ni épreuve, ni châtement, mais le danger était le même. La foi empêche le désespoir, mais elle n'ôte point le sentiment du péché et de la justice du châtement; elle se confie en Dieu, en son amour, en sa bonté qui prennent maintenant le caractère de miséricorde dans l'esprit de celui qui souffre. Le sentiment du péché devient plus profond, la peur des conséquences diminue, et le coeur, humilié, se confie en Dieu malgré tout; néanmoins il sent que le châtement est mérité, et même, jusqu'à un certain degré, l'âme en souffre peut-être encore. Voilà l'état dont le psaume 6 nous fournit un exemple. Nous y trouvons le cri de détresse au fort de l'épreuve, le recours à la grâce, la prière à Dieu de ne

pas châtier *dans sa colère*, et la confiance devant la pensée que la colère serait une juste conséquence de son péché. Tout en reconnaissant que la colère est méritée, la foi s'appuie sur la grâce et dit: «Jusques à quand?» Il est impossible que Dieu abandonne à toujours ceux qui se confient en Lui; la lumière se fera. Il y a une relation avec Dieu, et la foi compte sur cette relation; le coeur peut exposer sa détresse à un Dieu dont les compassions sont connues. Cette confiance est pleinement exprimée dans les trois derniers versets. On remarquera aussi, à propos de ce psaume que, dans le gouvernement de Dieu appliqué à cette terre, la mort est envisagée comme un retranchement; c'était le cas pour les Juifs ainsi qu'on peut le voir dans l'histoire d'Ezéchias et même dans celle de Job, mais à certains égards, c'est aussi le cas pour le chrétien; il y a des péchés à la mort, et la mort peut être employée comme moyen de discipline (voyez 1 Corinthiens 11); elle peut aussi être différée (voyez les épîtres de Jacques et de Jean). Quant à notre Psaume, il n'entrevoit rien au-delà de la mort, si ce n'est les ténèbres; le gouvernement de Dieu fait de même. Lorsque le croyant a la paix, il considère la discipline, même justement sévère, comme un signe certain de la faveur divine. Son horreur du péché est d'un caractère beaucoup plus pur, parce qu'il redoute le péché même, non point ses conséquences. Peut-être les dards enflammés du méchant l'atteindront-ils, ou tout au moins la terreur le menacera; mais au travers de toutes ces choses, il voit la miséricorde et la fidélité de Dieu; Christ intercédant pour lui, sa foi ne défaut pas. C'est là cependant un terrible état; mais le coeur s'attache à Dieu et peut dire: «Jusques à quand?»

Psaume 7

Le Psaume 7^{ème} est un appel circonstancié à la justice et à la vengeance, uni à la foi dans le jugement de Dieu. Ainsi l'assemblée des peuples reconnaîtra Jéhovah et l'entourera. L'affligé s'attend à la colère de Dieu sur les iniques, tout en priant qu'elle se détourne de lui-même; et il l'attend avec la certitude de la foi. C'est ce que nous faisons aussi, en reconnaissant la justice parfaite et l'excellence de ces choses; mais il est impossible de voir dans ce psaume l'expérience d'un chrétien, sauf en ce qui concerne le sentiment de l'intégrité devant Dieu et la confiance en Lui. Le Psaume 7 est donc l'expression de ceux qui, en butte à la haine des méchants, cherchent la délivrance, et non point de ceux qui souffrent comme Christ et avec Lui, afin d'être aussi glorifiés avec Lui.

Psaume 8

Le Psaume 8 célèbre le gouvernement millénial de Jéhovah et la gloire du Fils de l'homme, en rapport avec le peuple juif et par sa bouche.

Psaumes 9 et 10

Je passe sur les Psaumes 9 et 10, dont le premier célèbre le jugement des ennemis d'Israël, et le second raconte la méchanceté de leurs oppresseurs. Ces deux Psaumes expriment l'assurance, pendant l'oppression, que Dieu la voit et n'oublie pas les humbles; puis, lors de la délivrance, ils célèbrent la fidélité de Jéhovah. Le monde est jugé avec justice et Jéhovah se fait connaître par son jugement. Il suffit d'attirer l'attention sérieuse du lecteur sur le jugement du monde, mentionné dans ces Psaumes, et sur la scène principale de ce

jugement dans le pays d'Israël. En toute occasion cependant, l'âme humble peut traverser l'oppression et l'épreuve dans la tranquille certitude que Dieu la voit et que sa cause est entre les mains de Dieu. Et même, ce qui est plus difficile, subit-elle une épreuve par sa propre faute, si elle s'humilie véritablement elle peut encore compter sur Dieu.

Psaume 11

Passons maintenant au Psaume 11 et examinons quels sont les sentiments de ceux qui, souffrant sous l'épreuve qui précède la délivrance, ont encore à posséder leurs âmes par leur patience. Une chose, en premier lieu, ressort distinctement de ce Psaume (chose toujours vraie, mais non manifestée publiquement comme elle le sera alors), c'est l'impossibilité de compter sur l'homme et d'en espérer le moindre secours, l'instabilité de tout ce qui est terrestre, la ruine complète amenée par le mal. Puisque les fondements sont ruinés, que fera le juste? Pour la foi, tout cela est vrai depuis que Christ a été rejeté; mais jusqu'à présent, tant que sa patience trouve à s'exercer, et qu'il y a encore des âmes à amener en communion avec Christ, la main de Dieu refrène le pouvoir du mal. Les choses auxquelles ce Psaume fait allusion, ne seront pleinement manifestées qu'au temps où le méchant dominera sur la terre avant que Dieu se lève pour le jugement et pour délivrer tous les humbles de la terre.

Des cas particuliers d'épreuve nous placent souvent, dans notre sphère restreinte, au milieu de circonstances analogues. Seulement, n'oublions pas que nous avons affaire à un Père qui nous discipline pour notre bien, pour notre profit céleste et éternel, avec le même amour par lequel il n'a point épargné son propre Fils mais l'a livré pour nous.

La question posée dans ce Psaume est celle-ci: «Puisque les fondements sont ruinés, que fera le juste?» A quoi aura-t-il recours comme assez divinement stable pour s'y appuyer? car le bien n'existe pas et les méchants n'étant arrêtés par aucun scrupule de conscience, usent de fraude pour détruire les justes. Il y a un moment où le Seigneur avertit de fuir, où il est tout à fait inutile soit d'agir, soit d'attendre avec patience. Mais tel n'est pas le cas ici, et cela n'arrivera que lorsque Dieu aura tout abandonné, pour un temps, entre les mains des méchants. La peur et l'incrédulité pousseront à fuir, comme l'oiseau, en un lieu de refuge et d'humaine sécurité. La foi regarde plus haut: «Je me suis retiré vers Jéhovah». Se réfugier en Dieu qui est au-dessus de tout, qui connaît tout, auquel rien n'échappe, dont la fidélité est immuable, qui prend même soin de la vie d'un passereau, qui enfin dispose de tout, quoi que l'homme propose, se réfugier en Dieu qui est notre Père, c'est la ressource et la paix du juste. Le propre de cela est de rendre notre marche parfaite et de nous tranquilliser en tout temps; car les circonstances ne gouvernent plus nos sentiments, et l'âme n'a pas d'autre motif de conduite que la volonté de Dieu; elle l'accomplit avec hardiesse, quand elle y est invitée, en vertu de sa confiance en Lui. De plus, nous sommes tranquilles, sachant que le résultat est entre les mains de Dieu auquel nous nous confions. Toutefois là ne se borne pas l'enseignement du Psaume 11. Sur la terre tout est bouleversement, confusion; point de sécurité pour le juste. Mais Jéhovah est dans le palais de sa sainteté; son trône est dans les cieux; ses yeux contemplent, et ses paupières sondent les fils des hommes; Il ne dort ni ne sommeille; aussi le juste peut-il Lui remettre sa cause. Nous trouvons en outre ici une

exposition des voies de Dieu au temps de l'affliction. Jéhovah sonde le juste. Lorsque les paupières de Celui qui voit toutes choses au point de vue de sa sainteté, sondent les fils des hommes, il a un but spécial quant aux justes. Il les éprouve et Il les crible. Cela est de toute importance. L'activité de Dieu dans ses voies envers les justes a pour but d'accomplir tout ce que Sa grâce s'est proposé à leur égard, de manifester Son caractère, de juger et de les faire juger tout ce qui ne s'accorde pas avec ce caractère divin, de leur donner ainsi l'intelligence de ce qu'Il est Lui-même et de les y conformer moralement; à la fois soumettant leur volonté et mettant en activité leurs affections par le sentiment de sa fidélité et de son amour. Briser la volonté est un moyen puissant d'ouvrir l'intelligence.

Son temple et Son trône gouvernent tout cela. Dans Son palais, chacun annonce sa gloire. C'est là que l'homme s'approche de Lui; là que sont révélés Son caractère et Sa nature, afin que, conformément à cette nature, l'homme puisse être associé avec Lui. Son trône dispose toutes choses afin de nous rendre dignes d'être associés au palais. La chair ne se plie pas volontiers à ces exigences; mais cela prouve combien l'action de Dieu est nécessaire et profitable. Il sonde les fils des hommes, aucun de leurs faits et gestes ne lui échappe, toutes choses sont découvertes aux yeux de Celui auquel nous avons affaire, et Il en juge. Mais Il sonde plus particulièrement les justes, et cela en contraste avec sa haine des méchants sur lesquels Il enverra le jugement. Lorsque Dieu sonde les justes, il s'agit avant tout de Sa nature et de Sa gloire, qu'Il n'abandonne pas. Quoique Sa face considère les justes et quelque plaisir que Son amour prenne en eux, Il ne saurait se renier Lui-même; c'est à Lui qu'Il veut les rendre conformes, tout en maintenant Son caractère en gouvernement. Dieu s'est servi d'Israël pour faire connaître à toute la terre qu'Il déteste le mal; et plus ce peuple était près de Lui, moins Il pouvait tolérer en lui l'injustice: «Je vous ai connus vous seuls d'entre toutes les familles de la terre; c'est pourquoi je visiterai sur vous toutes vos iniquités». Aujourd'hui encore, malgré toute Sa grâce, on ne se moque pas de Dieu. L'homme recueillera ce qu'il aura semé. Une foule de passages démontrent ce principe dans son application à Israël, et ce principe subsiste encore (Romains 2: 6, etc.). Ce sont, nous l'avons dit, les épîtres de Pierre qui surtout révèlent ce juste gouvernement de Dieu, la première, pour les justes, la seconde, contre les méchants. En sondant et en éprouvant les justes, Dieu revendique et maintient Son caractère au milieu de ceux qui sont près de Lui. Mais Il les sonde aussi pour leur profit, et prouve ainsi, d'une manière précieuse, tout le soin qu'Il prend d'eux. «Il ne retire point ses yeux de dessus les justes», dit Elihu. Il est possible que nous soyons affligés par diverses tentations, *si cela est nécessaire*, et nous devons l'estimer comme une parfaite joie (épître de Jacques), sachant que l'épreuve produit la patience. Or, en voici le résultat: «Que la patience ait son oeuvre parfaite, afin que vous soyez parfaits et accomplis» dans toute la volonté de Dieu.

Nous devons nous glorifier dans les tribulations (Romains 5); elles produisent la patience, et notre espérance n'en devient que plus brillante, l'amour de Dieu étant répandu dans nos coeurs — cette vraie clé de tout ce qui arrive.

L'amour de Dieu agissant en discipline, nous fait conclure deux choses exprimées en Hébreux 12.

La première, c'est qu'il ne faut pas mépriser la discipline qui a sa raison en nous, puisque c'est l'amour de Dieu qui l'applique; la seconde, c'est qu'il ne faut pas perdre courage, puisque c'est à l'amour que nous avons affaire.

Le livre de Job nous apprend que Dieu a deux buts différents lorsqu'Il éprouve les saints. L'un est de faire connaître les transgressions, les fautes positives dans lesquelles l'homme a abondé; l'autre, de détourner l'homme d'une mauvaise action et de rabaisser sa fierté (Job 33: 16, 17; 36: 7-9). Ce livre nous fournit une instruction toute divine des voies de Dieu quand Il sonde les justes. Il nous enseigne aussi cette autre vérité, importante pour les âmes exercées qui, trop souvent, s'arrêtent à des causes secondaires, savoir: que la discipline provient de Dieu, que Lui seul l'exerce. L'origine de toutes les épreuves de Job n'était point l'accusation de Satan, mais bien cette parole de Dieu: «N'as-tu point considéré mon serviteur Job?» Dieu l'avait considéré et avait vu que l'épreuve était nécessaire. Il est vrai que les instruments de cette épreuve étaient pervers, c'étaient des désastres causés par Satan; mais Dieu avait considéré son serviteur; Il avait sondé le juste, mais mesuré exactement l'étendue de l'affliction. Aussi est-ce Lui qui arrête Sa tempête au jour du vent d'Orient, qui châtie par mesure; et lorsqu'Il eut achevé Son oeuvre (oeuvre que Satan n'aurait jamais pu accomplir) et qu'Il eut amené Job à se connaître lui-même, alors Il le bénit abondamment.

Dieu nous humilie et nous éprouve afin que nous connaissions ce qu'il y a dans nos coeurs. Il nous nourrit du pain de la foi, mais c'est en fin de compte, pour nous bénir. Quand nous abordons l'épreuve avec la vérité et la puissance de la vie spirituelle, elle développe et fait ressortir en nous la douceur et la maturité de la grâce; elle détache notre esprit du monde pour le rapprocher de Dieu, et le rendre plus intime avec Lui. Quand l'épreuve est abordée par la chair ou la rencontre, celle-ci se révolte et décèle sa propre volonté; cet état est rendu sensible à la conscience devant Dieu et, en définitive, la propre volonté est détruite, fut-ce d'une manière insensible. Assurément ce n'est pas l'épreuve en elle-même qui peut conférer la grâce; mais dirigée par la main de Dieu, l'épreuve peut briser la volonté et mettre au jour des maux cachés et que l'on ne soupçonnait même pas; la vie nouvelle peut alors se développer d'une manière plus large et plus complète. Dieu prend une plus large place dans le coeur, il y a plus d'intelligence de ses voies, la dépendance et l'humilité augmentent, la vanité de ce monde devient plus évidente et sensible; on se méfie davantage de la chair et de soi-même. Le chrétien se vide ainsi de lui-même, pour être rempli du Seigneur; les choses éternelles et véritables parce qu'elles sont divines, ont une plus large place dans l'âme; et tout ce qui est faux est mis au jour et rejeté. Nos relations avec Dieu prennent plus de maturité, nous vivons plus constamment au milieu des scènes éternelles dans lesquelles Il a introduit nos âmes. Regardant alors en arrière, nous découvrons l'amour qui nous a conduits à travers tout et, plein de reconnaissance, nous bénissons Dieu pour chaque épreuve. Il n'y a que l'épreuve pour nettoyer de tout alliage, pour nous affermir dans une espérance plus glorieuse, plus complète et plus pure, et pour accroître notre intelligence de Dieu, étant, en proportion, dépouillés de nous-mêmes.

Psaume 12

Evidemment le Psaume 12^{ème} a été écrit sous le poids de l'extrême injustice et de la violence et sous le sentiment de l'isolement; la puissance humaine, ainsi que tous ceux qui s'y confient, font la guerre à l'âme du fidèle. Un cas pareil est rare assurément, mais il n'est pas impossible qu'on ait l'occasion de passer par les souffrances que décrit ce psaume, et des chrétiens individuellement peuvent être isolés et abattus. Le verset 5 annonce les jugements de Jéhovah qui mettront fin à l'oppression. Ces jugements ont souvent lieu encore aujourd'hui, comme conséquence du gouvernement de Dieu; mais ils ne constituent pas l'espérance directe et particulière du chrétien qui sait, au contraire, que sa place est de faire le bien, de souffrir en faisant ainsi, de supporter patiemment le mal, et que cela est agréable à Dieu. Son repos est autre part là où Dieu est pleinement glorifié. Il en est de nous comme de Christ qui fit le bien, endura ici-bas l'affliction qui en était la conséquence et ne fut pas délivré; inutile d'ajouter combien cela était agréable à Dieu. Il convenait que Christ souffrît et c'est notre profit, de sorte que nous pouvons aussi nous glorifier dans les tribulations à cause de leur fruit bien autrement précieux que le repos de cette terre et qui mûrit pour nous dans le ciel, parce qu'ainsi nous sommes rendus capables de jouir de Dieu plus intimement. Si donc nous souffrons pour la justice et si nous souffrons pour l'amour de Christ, nous sommes bienheureux. L'Esprit de gloire et de Dieu repose sur nous. Du reste, si nous attendons patiemment, Dieu nous délivre même aujourd'hui en mainte circonstance particulière. Dans tous les cas, et c'est l'idée principale de ce psaume, les paroles de Jéhovah sont des paroles pures; elles jugent tout ce qui est en l'homme, mais on peut se confier entièrement en leur réalité. Tout ce que sa bouche a proféré, Jéhovah le maintiendra en sainteté, mais Il l'exécutera en puissance. Notre sagesse est de nous tenir à la parole de Dieu envers et contre tout. Les épreuves extérieures ne sont que des moyens pour purifier et pour éprouver le coeur quant à la foi; la parole est la pierre de touche à l'aide de laquelle l'âme éprouve toutes choses, la mesure intérieure de son état devant Dieu et le fondement infaillible sur lequel repose sa confiance. Lorsque le coeur est éprouvé par la parole ou par les circonstances, c'est afin de le dégager de chacune des choses qui l'empêcheraient de se reposer sur toute parole qui sort de la bouche de Dieu et de se l'approprier. Certainement nous vivrons par elles.

Psaume 13

Le Psaume 13^{ème} continue à exprimer le travail d'une âme sous le poids des épreuves mentionnées au Psaume 10^{ème}. Ces épreuves, à proprement parler, nous concernent peu; toutefois le chrétien peut se trouver angoissé par le triomphe apparent et momentané de la puissance du mal; et alors il peut demander à Dieu de ne pas être délaissé, comme s'Il ne prenait aucun soin de lui. Dans ce psaume, nous voyons la différence entre la position de Christ et celle du résidu juif: extérieurement, Christ a été abandonné entre les mains des méchants, tandis que le résidu juif en général sera épargné et délivré; quelques-uns d'entre eux, il est vrai, tomberont en ce jour-là par la main de l'ennemi, afin d'obtenir une meilleure résurrection. Mais en parlant de ce psaume, j'ai surtout en vue l'enseignement moral qu'il renferme. Au milieu d'ennemis sans coeur et sans conscience, même en apparence oubliée

de Dieu, l'âme se confie en sa miséricorde, compte sur lui, sur sa bonté, sur sa fidélité miséricordieuse, et se réjouit de la délivrance avant d'être délivrée par la puissance de Dieu. Ainsi, en priant Dieu, nous le remercions avant d'être exaucés, sachant, dans nos coeurs, par la foi, qu'Il nous a entendus et qu'Il nous a répondu; nous le bénissons quoique sa réponse ne soit pas encore manifeste et c'est la vraie preuve de la foi. Cette assurance procure une paix indicible au milieu de l'affliction. Nous ignorons comment Dieu nous délivrera, mais nous savons que nous serons délivrés; Il dispose de tous les moyens. C'est en Dieu lui-même que nous avons confiance et, en regardant à Lui, le coeur reçoit une réponse réelle sur laquelle il peut compter. Les circonstances et la parole éprouvent le coeur; la confiance et la délivrance divine réjouissent l'esprit. Nous savons, même avant d'être secourus, que Dieu est pour nous. Il est bien naturel de prendre conseil en soi-même, quoique rien ne fatigue et n'angoisse davantage, mais ce n'est pas la foi. La tristesse tend à produire la mort. L'âme, même en se soumettant, se dévore elle-même, mais elle est illuminée quand elle se tourne vers Dieu. La conscience que c'est l'ennemi qui travaille contre nous, dispose notre âme à la confiance. C'est une pensée solennelle et pour l'homme, ce serait une pensée terrible; mais, avec Dieu, c'est un motif pour être assuré de la délivrance.

Psaume 14

Le Psaume 14^{ème} est un exemple frappant d'un principe fréquemment appliqué dans la Parole: des Psaumes et d'autres passages de l'Écriture s'appliquant clairement et d'une manière littérale aux juifs dans les derniers jours et aux événements de cette époque, sont cités comme représentant de grands principes qui prononcent moralement sur des vérités importantes en tous temps, vérités qui seront publiquement manifestées aux derniers jours par le jugement de Dieu. L'apôtre cite ce Psaume comme l'expression du jugement divin sur l'état des juifs déclaré par leurs propres écritures, et prouvant ainsi la nécessité d'une justice qui ne fût pas d'eux. Je n'ai que peu de chose à ajouter. Nous pouvons nous attendre à des difficultés provenant de l'absence de toute crainte de Dieu en ceux auxquels nous avons affaire; il semble presque impossible à celui qui craint Dieu, qu'un pareil état puisse exister, qu'il n'y ait dans le coeur aucune componction, aucune chose qui l'arrête dans sa méchanceté, et tout au moins dans une méchanceté délibérée; cependant cela arrive quelquefois quand on s'y attendait le moins. Mais le Seigneur voit tout cela, et c'est notre confiance.

Il attendra peut-être, Il patientera avec le mal, du moins, avec ceux qui le font, Il nous exercera de cette manière, mais Il voit tout cela. Puis Dieu Lui-même est avec la race juste. Il y a une influence produite par la présence de Dieu avec les justes, que les ennemis du Seigneur ressentent et qui, dans les justes, n'est connue que par la foi: nous en trouvons un exemple dans ce que Rahab apercevait parmi les Cananéens (Josué 2: 9), et l'apôtre fait allusion au même sentiment dans Philippiens 1: 28. Ce sentiment de frayeur qu'éprouvent ceux qui s'opposent à la vérité, peut être accompagné de vanterie et de violence; mais à coup sûr, la foi qui se confie en Dieu produit toujours un sentiment de frayeur chez les méchants, même lorsqu'ils réussissent. Les juifs, après avoir crucifié Christ, craignaient qu'après tout sa

disparition du tombeau n'aggravât encore la situation. Mais pour être ainsi soutenu dans l'épreuve, il faut que le fidèle ait le sentiment de la présence de Dieu.

Psaume 15

Le Psaume 15^{ème} est une preuve évidente que ces Psaumes s'appliquent directement aux juifs dans les derniers jours. Toutefois, les saints ne doivent pas perdre de vue l'existence actuelle du gouvernement de Dieu. Ce gouvernement est exposé dans les épîtres de Pierre: dans la première en faveur des justes, dans la seconde en jugement contre les impies. (1 Pierre 3: 10-15 applique aux chrétiens les principes selon lesquels Dieu agissait envers les juifs, comme peuple, principes que, d'une manière encore plus absolue, Il mettra en action dans les derniers jours, mais qui s'appliquent au temps de notre séjour ici-bas.) Ainsi le Psaume 15^{ème}, quoique essentiellement juif, nous enseigne des principes à suivre; le verset 4, par exemple, parle de ce qui, en principe, est en tout temps agréable à Dieu.

Psaume 16

Ayant fait ces remarques, je passe au Psaume 16 qui s'applique directement à Christ, mais qui contient, en même temps, de précieuses instructions pour nous-mêmes. C'est essentiellement Christ prenant la place d'un homme, et indiquant le chemin de la vie qui l'amènerait en la présence de Jéhovah où il y a un rassasiement de joie; ce chemin le conduisait à travers la mort puisqu'il venait pour nous, mais il se confiait en Jéhovah. Malgré le sens directement prophétique du Psaume, le sentier de Christ est en même temps un exemple pour nous; le bon Berger est allé devant ses brebis. Le Psaume 16 établit un principe essentiel: la confiance en Dieu même dans la mort. La place de dépendance dans l'obéissance et le fait que Dieu Lui-même était la seule portion de l'homme excluaient tout ce qui était en désaccord avec cette vérité. Ajoutons à cela le fait que Dieu n'était pas perdu de vue un seul instant. Tels sont les grands principes de la vie divine, de cette vie divine entrant sur la scène du péché et de la mort. Sans doute nous devrions parler de communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ dans ce sentier de la vie, mais ce sont les grands principes moraux, l'état subjectif de l'âme, qui nous sont représentés ici, et cela dans la personne même de Christ: c'est, remarquez-le, sa perfection comme homme, et devant Dieu, et envers Dieu. Il ne s'agit pas de la perfection divine, de Dieu manifesté à l'homme, mais de ce qu'il était comme homme dépendant de Dieu; il ne s'agit pas même de l'offrande de Lui-même, dans laquelle nous avons aussi à le suivre (1 Jean 3: 16), mais de sa place d'homme dans la perfection. Il s'agit de sa perfection devant Dieu, du principe qui le gouvernait. Par conséquent, même cette parole de Christ: «Ma bonté ne va pas jusqu'à toi», s'applique aussi à nous-mêmes. Affirmer qu'actuellement notre bonté ne va pas jusqu'à Dieu, paraît absurde; mais ces mots appliqués à Christ homme, à Lui qui était absolument parfait, indiquent la nature de cette bonté et établissent un principe que nous pouvons nous appliquer, et qui nous met à notre place. C'est la perfection de l'homme envers Dieu, ce chemin nouveau dont Christ est la perfection et l'exemple sur la terre. Mais cette pensée met en évidence la place infiniment bénie que nous occupons en tant que chrétiens, quoique au milieu de la faiblesse et de luttes intérieures

inconnues à Christ qui n'avait pas de péché. Malgré cette différence, la place de Christ est l'expression absolue de la notre devant Dieu; cela est pleinement révélé à la fin de l'Évangile de Jean, surtout dans le chapitre 17.

L'Épître de Jean aussi, qui d'abord présente Christ comme la manifestation sur la terre de la vie éternelle qui était auprès du Père, sa manifestation dans un homme que leurs mains avaient touché, enseigne que cela est vrai dans les chrétiens, de même qu'en Christ (1 Jean 2: 8), montre que la justice et l'amour sont le caractère de cette vie, et ajoute que, par la présence du Saint Esprit, nous demeurons en Dieu et Dieu en nous. Nous possédons cette vie éternelle descendue du ciel, mais dont il est dit qu'elle est dans le Fils seul; or celui qui a le Fils a aussi la vie. Voilà, en effet, ce qui donne à cette vie toute sa valeur. Les Psaumes assurément, ne peuvent pas la présenter comme l'Épître de Jean, qui en développe toute l'étendue et l'importance, et cependant nous voyons ici Christ prenant sa place parmi les excellents de la terre. L'apôtre Jean, tout en le laissant entendre, ne poursuit pas la vie éternelle jusqu'à sa présentation en gloire devant Dieu; il indique seulement que nous serons avec Christ dans le ciel. C'est Paul qui expose ce que Jean sous-entend; aussi bien n'avait-il vu Christ que dans la gloire. Jean présente la vie en elle-même et manifestée sur la terre la vie est la lumière des hommes.

J'ai déjà touché plus haut ce fait que le Psaume 16 présente un développement restreint de la vie de Christ sur la terre; mais cette restriction même éclaire et met à sa place propre, d'une manière directe et bénie, cette partie de la vie de Christ qui fait le sujet du Psaume. Christ, traversant ce monde, était la manifestation de Dieu lui-même (des traits divins de son caractère, non point de son titre et de sa nature divine); amour parfait, justice et sainteté parfaites, Il était la vérité dans la révélation de tout le caractère de Dieu. Quelle bénédiction! Et en cela nous avons à l'imiter. (Voyez Ephésiens 4: 32; 5: 1, 2; Colossiens 3: 10). Mais le Psaume 16^{ème} n'envisage pas Christ de cette manière; il le présente comme l'homme dépendant et soumis; il le présente aussi comme prenant sa place parmi le résidu d'Israël en contraste avec l'idolâtrie de ce peuple. Laisant de côté ce dernier point, je désire fixer nos pensées sur le caractère de la vie de Christ.

Cette expression: «Ma bonté ne va pas jusqu'à toi» pourrait convenir à la divine manifestation de la bonté sur cette terre. Mais, prenant en tout point, la place d'un homme ici-bas, le Seigneur nous montre la position véritable de l'homme vivant pour Dieu, non pas dans son innocence, moins encore certes dans le péché, mais parfait en justice et en vraie sainteté au milieu d'un monde de péché, connaissant le bien et le mal, tenté, mais séparé du péché et des pécheurs; non pas élevé au-dessus des cieux, mais propre à l'être par les désirs de sa nature et par sa marche vers ce but; dépendant, obéissant, ne prenant pas sa place *avec* Dieu, mais *devant* Lui, aussi responsable qu'un homme sur la terre, et fixant les yeux sur la place de la bénédiction parfaite comme homme avec Dieu, quand il serait dans sa présence et qu'il y aurait pour Lui un rassasiement de joie. Cette place, nous la partagerons avec Christ, quand nous aurons sa nature. Christ, ainsi envisagé, c'est l'homme confiant en Dieu, trouvant son plaisir et sa joie en Dieu, vivant de foi, et dans ce sens séparé de Lui; non pas Dieu

manifesté en chair, quoique cela fût également vrai de notre précieux Sauveur. Telle est notre place sur la terre, en tant que sanctifiés par la vérité, place bien au-dessus de celle du résidu juif; en outre, nous avons la conscience de notre union avec Christ par le moyen du Saint Esprit. Cette place dont je parle, le Seigneur la prend lorsqu'il dit au jeune homme: «Pourquoi m'appelles-tu bon? Nul n'est bon que Dieu seul. Si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements». Quant aux pratiques extérieures, le jeune homme avait peu de chose à se reprocher; mais il fallait plus que cela, pour caractériser la vie divine dans sa marche vers le lieu du rassasiement de joie, au milieu d'un monde de péché et de pécheurs; et cela avait été montré en Abraham et dans les saints de Dieu, en David et dans les prophètes: «L'Eternel est la part de mon héritage». Ah! si ce jeune homme avait eu le Seigneur Lui-même comme ce qui gouvernait et dirigeait son coeur! «Va», lui dit le Seigneur, «vends ce que tu as et donne aux pauvres, et viens, suis-moi». Mais il paraît que le Seigneur n'était point la part de son héritage; peut-être par la grâce, l'est-il devenu plus tard.

L'état qui est décrit dans ce Psaume, c'est l'état de l'homme considéré comme distinct de Dieu (il ne s'agit naturellement pas ici d'une séparation morale; je ne parle pas non plus de l'union de la nature divine et de la nature humaine en Christ). Toutefois, c'est l'homme participant de la nature divine (il n'en pouvait être autrement), mais ayant Dieu pour objet, pour assurance, comme ayant seul autorité sur lui; c'est l'homme, dépendant de Dieu en toute chose, et parfait dans sa foi en Lui. Cet état ne pouvait se réaliser que dans un être qui participât personnellement de la nature divine — Dieu Lui-même en l'homme — tel que Christ, ou médiatement tels que ceux qui sont nés de Dieu. Mais, nous l'avons déjà remarqué, Christ n'est pas considéré ici sous ce point de vue et il ne s'agit pas non plus du croyant comme étant uni à Christ. La présence divine en Lui est considérée non point dans la manifestation de Dieu en Lui, mais plutôt dans son effet: la perfection absolue de Christ comme homme. Sa marche est celle d'un homme moralement en présence de Dieu. Christ dépend ici de Jéhovah quant à sa résurrection, et il dit: «Tu n'abandonneras pas mon âme au séjour des morts», quoiqu'il ait pu dire également: «Détruisez ce temple et dans trois jours je le rebâtirai». Homme parfait, Christ pouvait dire: «Père, je remets mon esprit entre tes mains»; ainsi Pierre disait aux Juifs: «Celui que vous avez crucifié, Dieu l'a fait Seigneur et Christ», tandis que Thomas avait dit à Jésus: «Mon Seigneur et mon Dieu». Pierre, en effet, considère toujours Christ comme l'homme rejeté, comme le Messie exalté par Dieu; il n'annonce pas le Fils de Dieu comme Paul l'annonça tout d'abord dans les synagogues, quoique, par une révélation divine, Pierre ait été le premier à le confesser comme tel. Christ est donc notre modèle parfait; il nous montre ce qu'est l'homme parfait. Un principe essentiel qui caractérise en premier lieu le Psaume 16, c'est l'entier abandon de Christ entre les mains de Dieu, sa confiance en Lui. Il ne se garantit pas lui-même, ne compte point sur soi, mais s'en rapporte à Dieu: «Garde-moi, ô Dieu! car je me suis confié en toi». Cela est d'une immense importance. Christ, comme Dieu, aurait pu se garantir lui-même; mais il n'était pas venu dans ce but. Christ était venu en amour pour souffrir, pour obéir, et ainsi pour sauver aussi par grâce, mais pour glorifier Dieu. Moralement parlant, il ne pouvait dévier de cela. Si l'on parle de sa puissance, nul doute que Christ aurait pu se délivrer lui-même; et quant à son droit à la faveur de Dieu comme Fils, s'il avait demandé

douze légions d'anges, il les aurait eues. Mais alors, c'est Lui qui l'affirme, Christ n'aurait point accompli les conseils révélés de Dieu.

Cette soumission et cette dépendance étaient volontaires, mais parfaites, la seule chose convenable *dans la position* qu'Il avait prise. — C'était la foi parfaite. Il était le chef et le consommateur de la foi, de l'abandon de soi, de la dépendance, de la confiance; ajoutons que la parole de Dieu était la révélation en vertu de laquelle il agissait, ce à quoi il obéissait, l'arme dont il se servait, comme il l'a prouvé lors de la tentation au désert. Christ étant la Parole et la vérité en personne, tout ce qu'il disait exprimait ce qu'il était (Jean 8: 25); mais il n'en est pas moins vrai que Christ obéissait, comme homme, à l'autorité des Ecritures, en faisait usage et agissait par elles; c'est comme homme qu'il dit: «Garde-moi, ô Dieu, car je me suis confié en toi».

Un second principe renfermé en partie dans ce qui précède, c'est l'entière subordination à la volonté de Dieu (dans ce psaume, il s'agit de Jéhovah, Dieu révélé aux Juifs; pour nous, il s'agit du Père et du Fils, d'un seul Dieu, le Père, et d'un seul Seigneur, Jésus Christ). «Tu as dit à Jéhovah: Tu es le Seigneur». Remarquez ces mots: *Tu as dit*; c'est Christ qui l'a dit. Christ était bien Jéhovah, mais dans sa marche ici-bas, il n'a point pris cette place. Etant en forme de Dieu, et ne regardant pas comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, il a pris la forme d'esclave et a été trouvé en figure comme un homme. Prise volontairement, gardée parfaitement dans la mort et à travers la mort, la place qu'il prit fut l'humiliation. Cet acte volontaire était divin et prouvait son titre divin; les créatures n'ont pas de place à prendre, mais à garder, quoique lorsqu'elles n'étaient pas gardées par Dieu, elles n'aient jamais agi de la sorte. La place qui a été donnée à Christ comme homme, mais qu'il a méritée, est la gloire (Jean 17); Il s'abaisse Lui-même et est élevé au dessus des cieux. Il avait dit à Jéhovah: «Tu es mon Seigneur», ce qui signifie: Je te suis subordonné. Sans cesser d'être Dieu, il avait pris en dehors de la Divinité une place dont la Divinité seule pouvait remplir les conditions; dans cette place, Il devait satisfaire Dieu comme homme, glorifier Dieu dans un monde d'apostasie et de péché, ayant contre lui tout ce qui était dans ce monde, et la puissance de Satan, et, vers la fin, même la colère de Dieu, afin d'accomplir la gloire de Dieu en justice. C'est ainsi qu'il dit: «Ma bonté ne va pas jusqu'à toi» — aussi haut que toi. Christ devait remplir la place de l'homme dans la condition dans laquelle la gloire de Dieu s'y trouvait intéressée. Homme parfait, quand il se trouvait dans ce caractère, il était seul dans sa perfection: personne pour le secourir ou même pour compatir avec lui. Sa confiance devait être en Dieu dans la vie et à travers la mort, que dis-je? même sous le poids de la colère divine; mais ici c'était dans le chemin de la vie et même ce chemin Dieu le lui avait fait connaître (verset 11). Mais de plus il existait sur la terre des objets de la faveur divine, dont Christ ne se séparait pas. Il n'en parle pas ici comme ayant été choisis par lui (c'est le cas dans l'évangile de Jean, lorsqu'il dit à ses disciples: «Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis», quoique là aussi pour un service), ni comme étant choisis par la grâce de Dieu, mais comme étant les objets du bon plaisir de Dieu dans le chemin qu'ils suivaient, manifestés moralement comme les saints qui sont en la terre, les personnes excellentes qui étaient dans le sentier où Il devait entrer lui-même. Cela

est plein d'intérêt; il s'agit encore ici de la place morale de Christ homme, trouvant son plaisir dans ce en quoi Dieu trouvait le sien, comme il convenait à un être parfait avec Dieu, dont Moïse est le type remarquable en Hébreux 11: 24-26. Christ prend ici sa place parmi les saints, parmi ceux qui étaient réellement mis à part pour Dieu. Il la prit de fait dans l'humiliation et l'obéissance la plus parfaite, lorsqu'il alla se faire baptiser du baptême de Jean avec ceux que l'Esprit de Dieu poussait à s'humilier. Lors du premier et du plus humble acte de la vie divine, l'acte d'un coeur qui s'abandonne à Dieu en confessant le péché, Celui qui ne connaissait pas de péché se joignit à ceux qui venaient le reconnaître; car cet aveu de leur part était la vie divine, et les consacrait à Dieu. Ils étaient véritablement les «personnes distinguées» de la terre. Quelle douceur, quelle consolation dans le désert, d'y voir Christ marchant dans ce chemin, victorieux de toutes les tentations qui s'y rencontrent, comme on le voit aussitôt après son baptême, liant l'homme fort au moyen de la vie qu'il possédait et qui était victorieuse de toute la puissance de l'ennemi! Evidemment, quoique nous trouvions dans ce Psaume la vie divine, le fruit de la grâce, il ne s'agit point ici de Dieu se manifestant soi-même, d'une bonté qui aille dans son caractère propre jusqu'à Dieu, puisqu'elle confessait le péché, tout en étant la grâce divine en Christ pour faire cela. Ajoutons qu'il n'appartenait pas proprement à Dieu, comme tel, de mourir, quoique seul l'amour parfait, seul un être qui fût Dieu, ait pu mourir comme Christ mourut, ait pu se livrer lui-même, laisser sa vie, et ainsi donner à son Père un motif de l'aimer pour ce qu'il a fait. Christ homme, agissait à la place de l'homme, devant Dieu et envers Dieu, comme les hommes auraient dû le faire; mais il agissait d'une manière absolue, parfaite et libre dans son amour pour le Père, ce qu'il n'aurait pu faire sans être lui-même divin. Qu'une personne divine ait agi de cette manière, cela est d'une valeur au-delà de toute expression. Voilà, outre beaucoup d'autres choses, ce que le Sauveur a fait pour nous, Lui, homme à notre place, étant dans la perfection de cette place les délices de Dieu, et l'occupant suivant ce qu'elle devait être au milieu d'un monde pécheur, en quoi précisément il glorifiait Dieu. Il est très important pour l'instruction et pour l'assurance de nos âmes de voir ainsi Christ, objet adorable de délices. Ce sentier de Christ, ni l'oeil du milan, ni aucune pensée de l'homme ne l'aurait découvert, si Lui, l'homme parfait, n'y avait marché. Ce sentier de la vie, nous l'avons vivant, dans une personne, dans un être vivant qui doit être l'objet de notre amour. Assurément, la parole écrite nous fournit dans tous leurs détails les éléments de cette vie, mais en même temps, quelque nombreux et précieux que soient les préceptes qui dirigent notre marche, elle nous fait beaucoup connaître de cette vie, dans celle de Christ lui-même; en sorte que nous comprenons notre vie, selon le degré de spiritualité avec lequel nous saisissons, dans ses motifs, ou plutôt dans son motif et sa nature, la vie de Christ présentée dans les Evangiles ou d'autres portions de l'Ecriture.

Même quand il s'agit de préceptes, nous sommes exhortés à marcher d'une manière digne du Seigneur afin de lui plaire à tous égards; or pour cela, il faut évidemment avoir la vraie et pleine connaissance de ce qu'Il est.

Telle que je l'ai décrite, la vie divine, parfaite en soi, mais manifestée dans la connaissance du bien et du mal, et démontrée au milieu du mal démontrée en nous, qui sommes renouvelés

en connaissance selon l'image de Celui qui nous a créés — se présente ici dans la séparation complète d'avec le mal et surtout dans la confession de Jéhovah comme mobile et source de la vie. Il repousse tout ce qui peut être appelé un autre Dieu; il n'a aucune part à cela et le rejette absolument. Il s'attache à Jéhovah (verset 4). La fidélité envers Jéhovah caractérise la vie de Christ sur la terre; la fidélité envers Christ caractérise la nôtre; Christ est tout et en tous. Jéhovah est non seulement le Seigneur auquel il obéit, mais aussi la portion de son héritage. Christ n'a pas cherché autre chose; plus encore que les sacrificateurs d'autrefois, car son coeur et ses affections étaient engagés, Christ possédait en Jéhovah son héritage et la portion de son breuvage, la coupe qu'il devait boire ici-bas, c'est-à-dire sa jouissance en espérance, sa provision pour la route. Voici, je le suppose, la différence entre l'héritage et la coupe: l'héritage est la portion permanente de l'âme, tandis que la coupe est l'image de ce qui occupe les sentiments et de ce qui se présente à l'esprit de l'homme pour l'occuper le long du chemin. Dieu donne à boire la coupe de la colère aux méchants; le Seigneur eut à boire la coupe de la colère sur la croix. Ma coupe est comble — la bénédiction dont elle est pleine en dépasse la mesure; nous avons aussi coutume de dire: C'est une coupe amère. Il s'agit non seulement des circonstances que nous traversons, à moins que nos âmes ne leur soient asservies, mais de ce que nous ressentons, de ce que nos esprits éprouvent, de ce qui les domine dans ces circonstances. Au Psaume 23, par exemple, les circonstances sont toutes affligeantes, mais au travers de toutes, l'Eternel est son Berger, et sa coupe est comble de joie et de bénédiction. Ainsi pour Christ; Jéhovah est la portion permanente de son âme et, en même temps, tout le long de sa marche ici-bas, Celui sur lequel son coeur se repose; Jéhovah forme et caractérise ses sentiments bien plus que toute l'affliction qu'Il endure, sauf à la croix. Ma viande, dit-il, est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir Son oeuvre. Jamais l'homme n'a pu entrer dans les pensées de Christ, pas même ses disciples. Une seule, qui jadis se tint assise à ses pieds, a été mue dans son affection pour Lui par un sentiment auquel Christ a donné une voix, mais de manière à faire ressortir le mal profond qui dominait chez les autres; mais il avait une viande à manger qu'ils ne connaissaient pas. Jéhovah, la portion de son breuvage, était plus près de lui que les circonstances de la vie, auxquelles, en homme, Il était pleinement sensible et qui auraient pu l'oppresser. Nous en exceptons la croix, mais non, Il est sa portion là plus que partout ailleurs, car c'est la colère de Jéhovah Lui-même qui s'appesantissait sur son âme dans la coupe qu'Il but alors. A part cela, Jéhovah était si véritablement la grande circonstance et la substance de sa vie à travers toutes choses, qu'il pouvait seulement désirer que sa joie fût accomplie dans ses disciples. Cette joie de Christ venait de Dieu seul, voilà Sa perfection. Le monde, pour lui, n'était qu'un désert altéré et sans eau, mais la faveur de Jéhovah valait mieux que la vie; elle était sa vie en pratique au milieu d'un monde où il était sensible à tout, mais avec Jéhovah réalisé. Entre lui et toutes ces choses se plaçait Jéhovah et sa faveur, la vie de son âme. Tel aussi le chrétien, quoique peut-être isolé ou emprisonné: «Réjouissez-vous dans le Seigneur, je le dis encore: réjouissez-vous». L'homme naturel a des circonstances entre lui et Dieu; la foi a Dieu entre le coeur et les circonstances. Quelle différence! Il n'y a point de paix semblable à celle que procure le refuge dans le tabernacle, loin des insultes des hommes. Mais cela, c'est la vie divine au travers du monde; c'est avoir

Jéhovah pour héritage (pour nous, c'est le Père et le Fils, une révélation plus complète par le Fils lui-même), Jéhovah comme portion permanente de l'âme; Jéhovah comme la joie actuelle du coeur, comme la force qui le remplit et qui donne sa saveur à la vie (comparez Psaumes 64; 23). Vient en troisième lieu cette précieuse confiance, que Jéhovah maintient notre lot; alors nous n'avons confiance ni en nous-mêmes, ni en des circonstances favorables, ni en «une montagne en laquelle Jéhovah avait fait que la force se tenait», mais uniquement en Lui. Prends tes délices en Jéhovah, Il t'accordera les désirs de ton coeur. La foi s'appuie sur Jéhovah, sur l'amour du Père et de Jésus. Nous n'avons que faire des circonstances, sauf pour les traverser avec Dieu; ce ne sont pas elles qui nous procureront jamais un bonheur et une paix infaillibles. Christ a réalisé cela d'une manière parfaite; il n'avait que Jéhovah, ne comptait point sur autre chose. L'apôtre Paul en est aussi un exemple frappant, et c'est en principe, le sentier que chaque chrétien, une fois ou l'autre, sera exercé à suivre. La vie de la foi se résume ainsi: Dieu lui-même est la part de notre héritage et de notre breuvage, Il maintient notre lot. Pour nous chrétiens, cette vérité trouve un précieux développement dans la connaissance du Père et du Fils; mais le principe reste le même; c'est la vie de Christ; on en jouit, et à l'exclusion de toutes les choses qui pourraient devenir l'objet de la confiance ou la portion du coeur et en contraste avec elles. Ce principe, exprimé dans le Psaume 16, selon les relations d'un Juif, est essentiellement vrai en tous temps.

Je désire faire remarquer un trait caractéristique du Psaume 16^{ème} et qui ressort surtout de la comparaison avec le Psaume suivant. Les circonstances extérieures, quoique ici sous-entendues, ne sont pas mentionnées une seule fois; c'est une vie divine avec Dieu, qui ne connaît que Lui et ne vit dans l'intimité journalière que de Lui seul; on trouve, il est vrai, la mort, le Hadès, le sépulcre, mais ils ne sont mentionnés que comme une occasion pour l'exercice de la puissance et de la fidélité de Jéhovah. Ce Psaume nous dépeint l'homme vivant dans ce monde par Jéhovah, avec Jéhovah, en vue de Lui et jouissant de Lui pour toujours en dépit de la mort. Les circonstances ne sont que des circonstances, elles ne sont point le sujet du Psaume; la vie divine ne passe jamais. «Nos regards», dit l'apôtre, «n'étant pas fixés sur les choses qui se voient, mais sur celles qui ne se voient pas; car les choses qui se voient sont pour un temps, mais celles qui ne se voient pas sont éternelles»; telle est l'expression chrétienne de cette vérité. La première partie de la phrase, dont j'ai omis la citation, parle de l'effet de cette vérité quant aux circonstances; on la comparera mieux avec le Psaume suivant. L'apôtre exprime admirablement la vie elle-même en un seul mot: «Car pour moi, vivre, c'est Christ, et mourir», peut-on s'en étonner, était «un gain». Il est important de se rappeler qu'il y a une vie divine intérieure qui habite et se réjouit en Dieu, n'ayant pas affaire aux circonstances, quoiqu'elle nous rende capables de les traverser, mais favorisée en nous par les circonstances, parce qu'elles détruisent la chair et la propre volonté, et qu'ainsi nous vivons plus complètement de la vie intérieure avec Dieu, La conséquence en est pour l'âme un sentiment profond de bénédiction: «Les cordeaux me sont échus en des lieux agréables». Christ n'aurait pas pu dire cela de cette manière, s'il avait eu le royaume pendant sa vie ici-bas; nous ne pourrions pas le dire non plus, même dans le paradis terrestre ou si nous avions le monde entier à notre disposition.

Cette relation vivante avec Dieu jette une telle clarté, une telle auréole sur toutes choses, elle allume dans l'âme un sentiment si direct de la bénédiction divine, que rien ne peut lui être comparé, sauf l'entière réalisation de cette bénédiction en la présence de Dieu. Un homme avec Dieu, jouissant de Lui dans une nature capable de le faire avec la conscience du résultat final et nécessaire, lorsque cette jouissance sera pleinement accomplie sans aucun nuage; un homme tel que Christ a été dans ce monde avec Dieu, voilà la joie la plus parfaite qui puisse exister, sauf l'accomplissement éternel de tout ce qu'elle a fait connaître et goûter à l'âme. Il ne s'agit point ici de la part du Messie, mais de cette joie touchant laquelle Christ disait: «afin qu'ils aient ma joie accomplie en eux». Il va sans dire qu'Il héritera toutes choses, mais je ne pense pas qu'il s'agisse de cela en cet endroit; ce n'était point là la joie qui était devant Lui, pour laquelle il a enduré la croix ayant méprisé la honte. Il y a «un héritage incorruptible, sans souillure, inflétrissable, conservé dans les cieux pour nous», on en a la conscience lorsqu'on se réjouit en Dieu. La vie trouve là ses délices; en la présence de Dieu il y a un rassasiement de joie.

Les cordeaux échus en des lieux agréables représentent, ce me semble, la joie de Christ homme, en Dieu et dans ce qui était devant Dieu (comparez Colossiens 3: 1-3). Ce qui suit est l'expression de cette vie dans son activité envers Dieu: «Je bénirai l'Eternel qui me donne conseil». Dans la vie divine, nous avons besoin de conseil, de l'instruction positive de la sagesse (la sagesse est une direction, un guide divin dans la confusion du mal au milieu de ce monde), pour être sages quant au bien, non pas comme étant dépourvus de sagesse, mais comme étant sages; saisissant l'occasion, non point comme étant sans intelligence, mais comprenant quelle est la volonté du Seigneur. Jéhovah donne conseil; de sorte que si quelqu'un manque de sagesse, qu'il demande à Dieu qui donne à tous libéralement et qui ne fait pas de reproches. Voilà l'immense avantage d'être conduit directement par Dieu: Dieu est intéressé à conduire le juste dans le vrai sentier qui lui convient à lui-même à travers le désert où il n'y a point de chemin. L'innocence jouissant des bénédictions de Dieu n'avait pas besoin de chemin. En un monde séparé de Dieu, quel chemin trouver? Retourner en arrière? Impossible; aucun pécheur n'est jamais revenu à l'innocence; le chemin de l'arbre de la vie est fermé de ce côté. Comment donc un chemin à travers un monde sans Dieu? Mais Dieu qui peut faire un chemin, s'il donne une vie nouvelle et à cette vie un objet nouveau, — lui-même connu dans le ciel, — s'il y a une nouvelle création, et si nous sommes créés de nouveau. Or, Christ est une vie nouvelle; en accord avec cette vie et comme homme dépendant de Dieu, il traverse le monde et arrive à une nouvelle place donnée à l'homme. C'est Dieu qui a préparé le chemin pour l'homme revêtu de cette vie, il l'a préparé pour Christ qui était cette vie et par conséquent la lumière des hommes. Avec ce chemin, Dieu a aussi préparé les oeuvres qui y conviennent, «les bonnes oeuvres qu'il a préparées d'avance, afin que nous marchions en elles». Cette dernière pensée dépasse un peu, il est vrai, la portée du Psaume 16; il contient cependant l'idée de l'activité de la nature divine en l'homme et ne se borne pas à la marche juste et sainte de l'homme qui a cette vie, devant Dieu, chose, en son lieu, aussi importante que l'autre. Ainsi Moïse ne dit pas: «Montre-moi *un* chemin à travers le désert», mais: «Montre-moi *ton* chemin, afin que je te connaisse et que je trouve grâce devant tes yeux». Ce que Moïse

cherchait, Jéhovah le donne: le conseil et les directions de son amour. Voilà la marche de Christ, voilà comme il conduit ses brebis, allant devant elles; et maintenant nous sommes conduits par l'Esprit de Dieu, étant nous-mêmes fils de Dieu. C'est là le sentier divin de la sagesse, que l'oeil du milan n'a point découvert, le sentier de l'homme, mais de l'homme possédant la vie de Dieu, marchant au-devant de la présence de Dieu, vers l'héritage incorruptible, par un chemin non corrompu, le sentier de Dieu à travers ce monde. Mais, dans ce chemin, Dieu donne conseil, et pour cela il faut être dépendant de Dieu comme Christ l'était. «Tu me conduiras par ton conseil», dit même le résidu d'Israël, et nous lisons au Psaume 32: «Je te guiderai de mon oeil». Je le répète, Jéhovah est intéressé à conduire l'homme de Dieu et notre âme l'en bénit; c'est dans ce sentier que Christ marcha. La parole écrite est le moyen principal d'y marcher; toutefois, il y a aussi l'action directe de Dieu en nous par son Esprit; mais il y a de plus l'intelligence divine: «Durant les nuits mes reins m'enseignent». La vie divine est une vie intelligente; je ne sépare point cela de la grâce divine en nous, cependant c'est autre chose qu'un conseil donné par Dieu; nous pouvons être remplis de la connaissance de sa volonté en toute sagesse et intelligence spirituelle (Colossiens 1: 9, 10). «Et pourquoi aussi», disait Jésus aux Pharisiens, «ne jugez-vous pas par vous-mêmes de ce qui est juste?» Ainsi, dégagés des influences extérieures, les pensées secrètes et les mouvements intimes du coeur enseignent ce qui est conforme au sentier de Dieu dans ce monde. Un homme doué d'intelligence spirituelle, discerne toutes choses. Il s'agit de l'opération intérieure de la vie (en nous c'est par la grâce) touchant les choses divines et se manifestant par la connaissance du sentier divin, de ce qui est agréable à Dieu. En Christ cela existait d'une manière parfaite; en nous, cela existe selon la mesure de notre spiritualité; or, voici à quoi le chrétien doit être particulièrement attentif, c'est de ne point négliger ce qu'une vie divinement instruite lui suggère et lui fait conclure lorsqu'elle est dégagée de l'influence des circonstances environnantes. Cela peut paraître insensé, mais si l'on agit ainsi dans une humble dépendance de Dieu, il sera démontré, en fin de compte, que c'était sa sagesse. Du reste, l'intelligence divine se distinguera toujours d'une imagination exaltée.

D'abord, l'état de l'âme duquel je parle est tout l'opposé d'une imagination exaltée, car la prétention à une direction spirituelle spéciale n'est jamais humble; puis le contrôle que la parole de Dieu exerce et qui gouverne la vie divine tout entière est là pour juger toute fausse prétention. La vie divine est toujours absolument assujettie à la Parole: Christ qui était cette vie, même la Parole et la Sagesse, et précisément parce qu'il l'était, a toujours pleinement honoré la parole écrite comme étant les directions et l'autorité de Dieu pour l'homme. Cependant, en pratique, l'exercice de la vie divine ne se résume pas tout entier dans le fait qu'on est dirigé par Dieu; elle ne regarde absolument qu'à lui: «Je me suis toujours proposé Jéhovah devant moi», dit Christ comme homme ici-bas, aussi ne détournait-il jamais ses yeux de lui. Nos coeurs doivent l'avouer, pour eux c'est souvent le contraire. Quelle séparation de tout ce qui est mal, quelle puissance morale au milieu du monde, si nous étions ainsi constamment! Rien de comparable ici-bas à la dignité d'un homme qui marche continuellement avec Dieu, et cependant rien n'est plus éloigné d'une chute, parce que cette marche est dans l'humilité; l'humilité parfaite s'y trouve; l'orgueil et l'égoïsme ne sont ni

pratiqués, ni recherchés en la présence et dans la jouissance de Dieu; mais quelle absence du moi, quel renoncement de toute volonté, quel oeil simple et, dans l'intention, quelle activité remarquable et sérieuse, quand le Seigneur est l'unique objet, le but unique! Je dis: le Seigneur, parce qu'il est le seul objet qui puisse dominer et sanctifier le coeur; tout cède lorsqu'il s'agit de lui obéir; quand le devoir et l'intention du coeur vont ensemble, et sont une seule et même chose, il remplit à lui seul tout le coeur de lumière. Voilà ce que Jacques appelle «la loi parfaite de la liberté», parfaite obéissance, et néanmoins parfait propos arrêté du coeur, comme dit Jésus: «afin que le monde connaisse que j'aime le Père, et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais». Nous disons comme chrétiens: Christ est tout, et celui qui l'aime garde ses commandements. De même Jésus se proposait toujours Jéhovah devant lui. C'est là la perfection de l'homme comme tel; la constance et la pureté avec lesquelles nous agissons ainsi, sont la mesure de notre degré de spiritualité. Mais si Jésus s'est constamment proposé Jéhovah devant soi, assurément Jéhovah ne pouvait lui faire défaut, et il ne nous fera pas défaut non plus. Ayant marché de cette manière, Christ maintient les saints dans le même sentier que lui. «Je me suis toujours proposé Jéhovah devant moi; et puisqu'il est à ma droite, je ne serai point ébranlé». C'est par la foi que l'on connaît cela. Dieu peut permettre que nous souffrions pour la justice; Christ a fait de même; que nous soyons mis à mort; Christ l'a été; mais il ne peut laisser tomber à terre un seul cheveu de notre tête, il ne peut manquer de nous introduire dans la vie suivant le sentier dans lequel nous marchons; néanmoins il est ici question de la confiance en Jéhovah lui-même, de la foi, non point de la justice en Jéhovah, sujet du Psaume suivant. En marchant dans le sentier de l'homme suivant la volonté de Dieu et en ayant Dieu seul devant elle comme le but et l'objet qui sanctifie, — la foi sait que Dieu est à sa droite. Jéhovah protégera, comment et par quoi, n'entre pas en question; ce sera la protection de Jéhovah. Quelle force cela donne en traversant un monde où tout nous est hostile et quelle puissance de sanctification nous y trouvons! Il n'y a pas d'autre motif que Jéhovah, pas d'autre ressource que lui; hors de lui aucune chose qui puisse répondre aux désirs du coeur, et en laquelle il veuille chercher son assurance. Aussi quoiqu'il arrivât, Christ s'attendait patiemment à Jéhovah sans chercher d'autre délivrance; nous devons agir de même et voilà précisément ce qui rend la marche parfaite: nous ne dévions ni d'un côté ni de l'autre pour nous faire le chemin plus facile. Cette pensée devient celle de notre Psaume: la mort était devant Christ. Comme Abraham, appelé à sacrifier son fils dans lequel les promesses devaient s'accomplir, Christ, vivant sur la terre, devait renoncer à toutes les promesses qui lui appartenaient à juste titre, et avec elles, il devait renoncer à la vie. Son affliction à cet égard, car il ressentait toutes choses d'une manière parfaite, est décrite dans le Psaume 102; mais comme Abraham qui se confia en Jéhovah et reçut, en figure, Isaac d'entre les morts, Christ aussi, le chef et le consommateur de la foi, se confie parfaitement en Jéhovah, en vue de sa propre mort. Il se proposait constamment Jéhovah devant lui, Jéhovah était à sa droite, c'est pourquoi son coeur se réjouissait et sa gloire tressaillait de joie; sa chair habitait en assurance, car Jéhovah dans lequel il se confiait, n'abandonnerait pas son âme dans le Hadès et ne permettrait pas que son bien-aimé, ou son Saint, vit là corruption. «Ton saint» n'a pas ici le même sens que «les saints de la terre»; les saints sont ceux qui sont mis à

part, consacrés à Dieu; «Ton saint» est celui qui marche pieusement, qui est agréable à Dieu, c'est Christ connu dans ce caractère; le même nom lui est donné au Psaume 89: 19: «touchant ton bien-aimé». Remarquons qu'il est dit: *Ton saint*, celui qui appartient moralement à Dieu par la perfection de son caractère. Les chrétiens sont tels, mais pleins d'imperfections; ils sont saints, mis à part pour Dieu, mais ils sont aussi les «élus de Dieu, saints et bien-aimés», et doivent marcher comme tels, revêtant le caractère de grâce selon lequel Christ marcha ici-bas. La première partie de Colossiens 3 montre cette vie pleinement déployée en nous; Ephésiens 1: 4, la montre en résultat dans sa perfection. Cette confiance de l'âme pieuse en la fidélité de Jéhovah, la conclusion de la foi que d'après cette nature il ne peut en être autrement et la conscience d'être en relation avec Dieu comme objet de ses délices, tout cela est fort beau dans ce Psaume. Il n'est pas dit: «Tu me ressusciteras»; mais, dans la pensée de Celui en qui habite la puissance de la vie, il est impossible que Jéhovah laisse dans le Hadès, loin de lui dans la mort, l'âme qui possède cette vie et qu'il abandonne à la corruption l'objet de ses délices. Cette confiance et cette conclusion morales sont de toute beauté, «il n'était pas possible, dit Pierre, qu'il fût retenu par elle»; cela peut aussi comprendre sa personne, mais sa puissance ne saurait être séparée de cette grâce. La même confiance découlant de la vie en lui se manifeste en ce qu'il est sûr que Jéhovah lui fera connaître le chemin de la vie. C'est ici la perfection de la foi par rapport à la vie, mais cette foi est en Jéhovah. «Tu me feras connaître le chemin de la vie», peut-être à travers la mort, car si Christ devait être parfait avec Dieu, c'est là que conduisait ce sentier, mais non point pour y rester, sans quoi ce sentier n'eût pas été celui de la vie. Jéhovah ne pouvait pas lui en indiquer d'autre. L'homme, en dépit des avertissements, avait pris le sentier de la mort, le sentier de sa propre volonté et de sa désobéissance; mais Christ est survenu, l'homme obéissant. Il n'y avait pas de sentier pour l'homme dans le paradis, pas de sentier naturel de vie dans le désert du péché. L'homme n'avait pas la vie en lui-même; quel sentier de la vie nouvelle et divine en l'homme pouvait-il donc y avoir pour l'homme, dans un monde de péché au milieu d'hommes déjà séparés de Dieu? La loi, il est vrai, en avait proposé un, mais ce chemin-là n'avait servi qu'à manifester la corruption de la nature humaine; il donna la connaissance du péché et le rendit excessivement pécheur. Christ qui avait la vie, aurait, sans aucun doute, pu garder ce sentier, même il le garda parce qu'en lui il n'y avait pas de péché; en cela, toutefois, il était seul dans ce chemin et complètement séparé de nous qui sommes pécheurs. Mais dans un sentier de foi il pouvait s'associer à ceux qui étaient vivifiés par la parole, confessant le péché et non point observateurs de la loi, jugeant tout mal, séparés des pécheurs par la grâce qui les vivifiait et suivant, tout en n'étant pas du monde, le sentier de la foi à travers le monde vers le résultat définitif de la vie divine, qui n'était pas sur la terre et ne pouvait être atteint qu'en passant par la mort de la chair. Christ n'avait en soi rien à juger, rien à confesser, rien à quoi ou pour quoi il eût dû mourir; mais il pouvait marcher dans le sentier saint de la foi à travers le monde, sentier dans lequel eux-mêmes, vivifiés par la grâce, devaient marcher; mais pour eux, ce sentier saint était nécessairement la mort, car il existait une vie de péché. Christ aurait pu demeurer seul, il aurait pu avoir douze légions d'anges et monter au ciel; mais, je le dis avec révérence, quoique cela eût été juste en ce qui le concerne, devenir homme dans ce but

n'aurait pas eu de sens. Non seulement Christ meurt pour nous (la vie, non pas l'expiation, est le sujet de ce Psaume), mais s'étant proposé de nous accompagner, même de nous précéder, il parcourt ce sentier à travers la mort, afin d'en détruire pour nous le pouvoir. Comme il avait vaincu auparavant la puissance de Satan dans ce monde, de même il la détruisit dans la mort; mais ce sentier, il le parcourt seul, les disciples ne pouvaient pas le suivre aussi loin avant qu'il eût anéanti la puissance de Satan dans la mort: «Tu ne peux pas me suivre maintenant, mais tu me suivras plus tard»; ni la force de la volonté humaine, ni l'affection n'étaient suffisantes. Mais une fois mort au péché et fortifié par la force de Christ, Pierre, comme Christ, put se laisser ceindre et conduire par un autre là où la nature ne voulait pas aller. A partir du baptême de Jean, Christ se joignit à ces «saints qui sont en la terre», marcha dans le sentier de la vie, parfaitement séparé du péché, et seulement avec Dieu, faisant sa volonté, et fut l'exemple de ce sentier de la vie dans l'homme; puis étant mort au péché, Christ vit pour Dieu là où cette vie a son plein couronnement, là où le mal n'existe plus. Christ agit ainsi par la foi tout le temps de son séjour terrestre, mais comme homme en un monde séparé de Dieu et prenant la parole pour son guide, vivant de toute parole qui sort de la bouche de Dieu, comme aussi nous devons le faire. La résurrection a démontré la perfection d'une vie qui était constamment selon l'Esprit de sainteté. Mais maintenant Christ vit de cette vie là où elle a sa place propre, et c'est cela qu'il anticipe, quoique à travers la mort, dans une vie qui n'a jamais discontinué: «En ta présence il y a un rassasiement de joie». Cette présence, sans cesse l'objet de ses délices, est maintenant sa joie parfaite: «A ta droite il y a des plaisirs pour toujours».

Voilà la vie telle qu'elle est avec Dieu, la vie manifestée comme un homme dans ce monde, s'associant aux saints de la terre et marchant dans le même sentier qu'eux (ce n'est pas Christ les unissant à lui-même), la vie devant Dieu et, regardant toujours à lui, une vie que ni l'homme innocent, quoique sans péché, ni l'homme pécheur ne pouvaient connaître, une vie dont, en réalité, on ne devait pas vivre dans le Paradis et dont on ne pouvait pas vivre comme appartenant au monde, mais dont il vivait à Dieu à travers le monde, se proposant toujours Jéhovah devant soi. Telle est la vie que nous devons vivre. «Je suis crucifié avec Christ; et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi; et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi». Christ, ce Psaume le montre, vécut de la vie de la foi et ne vécut jamais que de foi; et ce fut là sa perfection. Dans ce monde, il n'y en a pas d'autre pour l'homme. C'est une vie qui n'a pour objet que le Seigneur lui-même, qui n'a, chose merveilleuse, pas un seul objet dans ce monde; car autrement ce n'est pas la foi, mais la vue ou la convoitise. L'homme innocent n'avait pas d'objet, il jouissait paisiblement de la bonté de Dieu; l'homme séparé de Dieu a beaucoup d'objets, mais tous ils détournent son coeur de Dieu et aboutissent à la mort. Moralement séparé de Dieu, il peut trouver la famine dans le pays sans que Dieu soit l'objet de son coeur. Mais la vie nouvelle qui descend d'auprès du Père, regarde avec désir vers sa source et devient en l'homme cette nature qui tend vers Dieu, qui a le fils de Dieu pour objet, comme le dit Paul: «afin que je gagne Christ». La vie n'a aucune part dans ce monde, et comme vie en l'homme, elle regarde à Dieu, s'appuie sur Dieu, sans chercher d'autre soutien, obéit à Dieu et ne peut vivre que de foi. Mais c'est une vie d'homme, elle ne va pas jusqu'à Dieu. Dieu comme tel, est

saint, juste, il est amour, mais ne peut évidemment vivre de foi, lui qui en est l'objet. Cette vie n'est pas non plus précisément la vie des anges, quoiqu'ils soient saints, obéissants et pleins d'amour; c'est la vie de l'homme vivant entièrement pour Dieu et en vue de Dieu dans un monde qui s'est détourné de lui, vivant ainsi par la foi; car il ne s'agit pas seulement d'un service dans ce monde, que les anges aussi peuvent rendre; mais, moralement, nous ne sommes pas du monde, puisque la vie est descendue du ciel: «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde», dit Christ. Toutefois, quant à notre place d'hommes nous sommes du monde, par conséquent nous devons vivre de manière à ne pas en être moralement. Objectivement nous sommes entièrement hors du monde, mais nous avons affaire avec Dieu, sans quoi ce serait de l'idolâtrie. Ainsi, tandis que cette vie est une vie d'homme et comme telle, rien de plus, cependant elle doit être absolument pour Dieu selon la nature de Dieu et ce en quoi elle vit, elle le vit à Dieu. Le Père qui est vivant avait envoyé Christ, et Christ vécut (dia ton Patera) à cause du Père; ainsi il dit: «Celui qui me mangera, celui-là aussi vivra à cause de moi». Dieu est la mesure de la perfection de motif et, par conséquent, pour l'avenir, celle de la perfection de jouissance, et le coeur se moule entièrement sur lui. Cette vie de l'homme, Christ la commença et l'acheva tout entière. C'est hors de cette vie que Satan cherchait à le faire sortir dans le désert, pour avoir une volonté à lui en changeant les pierres en pain; pour se défier de Dieu, en éprouvant si Dieu accomplirait ou non sa promesse; et enfin pour avoir un objet: les royaumes du monde. Cette dernière chose aurait détruit la nature même de la vie, et Satan pleinement découvert est aussitôt chassé. Christ ne voulait pas quitter sa place d'homme dans la dépendance, l'obéissance et la confiance illimitée en Jéhovah. Son sentier ici-bas était avec les excellents de la terre, parfait dans la vie qui était descendue du ciel, mais dont il vivait sur la terre en regardant au ciel. Quels que soient les privilèges de notre union avec Christ, il est très important que le chrétien vive dans la crainte de Dieu et dans la foi en lui, selon la vie de Christ. Il ne s'agit pas de notre responsabilité humaine sans loi ou sous une loi comme fils d'Adam; c'en est fait de nous sur ce terrain-là; mais de la responsabilité de la vie nouvelle de la foi, étrangère et voyageuse ici-bas vie descendue du ciel. «Dieu nous a donné la vie éternelle et cette vie est dans son Fils; celui qui a le Fils a la vie»; c'est une vie dont l'homme vit en traversant ce monde, mais qui est en dehors du monde quant à son objet; une vie de foi, qui trouve en la présence de Dieu un rassasiement de joie. Une vie d'homme, quoique parfaite pour Dieu et dans sa joie en lui, ne va pas jusqu'à Dieu. Voilà ce que fut Christ, et bien plus que cela; voilà aussi ce que nous sommes en tant que chrétiens; seulement n'oublions pas que le développement de cette vie en nous n'est pas, comme dans ce Psaume, en rapport avec le nom de Jéhovah, mais avec la pleine révélation du Père et du Fils. L'être béni qui vécut ainsi comme homme sur la terre est maintenant assis comme homme à la droite de Dieu où il y a des plaisirs pour toujours; il est avec Celui en la présence duquel il y a rassasiement de joie. Sa chair n'a pas vu la corruption et son âme n'a pas été abandonnée dans le séjour des morts. En vue de la joie qui lui était proposée, il a méprisé la honte et enduré la croix, *lui le chef et le consommateur de la foi.*

Psaume 17

Le Psaume 16 nous a montré la vie spirituelle intérieure de Christ, par conséquent aussi la nôtre, aboutissant à la joie ineffable de la présence de Dieu. Le Psaume 17 considère cette vie au point de vue pratique ici-bas et en rapport avec les difficultés qu'elle rencontre au milieu des hommes opposés à ce qui est juste. L'état de l'âme est toujours caractérisé, comme au Psaume précédent, par une entière dépendance de Dieu, mais quant à son intégrité envers Lui, et en opposition à l'homme, elle peut faire appel à la justice. Toutefois, elle ne se venge point elle-même, mais s'en remet entièrement à Dieu, et elle recueille ainsi les fruits de Ses voies en justice. Ne pas se venger soi-même, montrer la patience de la vie nouvelle au milieu du mal, regarder à Dieu et tout lui remettre — voilà le grand secret de la sagesse pratique. Cela suppose une marche intègre dans le sentier de la vie divine et ainsi la possibilité d'en appeler au jugement nécessaire de Dieu quant à cette marche, dans la connaissance de ce qu'il est et la confiance en lui; mais même alors on demande la délivrance, non point la vengeance, pourvu seulement que les plans des iniques soient déjoués. Si nous n'avons pas marché d'une manière intègre, la confiance en Dieu est encore notre vraie place; il épargne et restaure en grâce, car il est abondant en miséricorde. Mais ce point-là, quoique d'autres Psaumes s'en occupent, n'est pas le sujet de celui-ci. Ici la chose dont il est question, c'est la vie intègre à laquelle Dieu a égard et qu'il défend contre les hommes de ce monde; car il s'agit de Christ et des chrétiens, pour autant qu'ils vivent de la vie de Christ, quoique l'application directe de ce Psaume soit, comme toujours, à Christ et au résidu. Jéhovah écoute les justes et prête l'oreille à la requête qui ne part point de lèvres trompeuses. Remarquons que, dans ce Psaume, la vie de Christ est présentée comme devant rencontrer, dans le monde, l'opposition et l'hostilité des hommes du monde. Nous avons vu comment cette vie, associée aux saints de la terre, était séparée de la terre, la traversant comme étrangère, quoique y habitant humainement; mais, — et cela prouve que le coeur n'a toujours que Jéhovah seul pour objet, — la foi sait que les hommes de ce monde sont des hommes de la main de Dieu (*); ils servent à éprouver le coeur et, pour ce qui nous concerne, à nous garder étrangers dans ce monde, auquel nous sommes sans cesse en danger de nous mêler. Toutefois Dieu délivre de ces hommes-là. Pour des raisons infiniment précieuses, Christ ne fut pas délivré, aussi se livrait-il volontairement. Le coeur a ici le sentiment de son intégrité et compte par conséquent sur la délivrance; mais il n'y a aucun esprit de vengeance. C'est l'Esprit de Christ lui-même, plus élevé par conséquent que l'esprit du résidu, et bien plutôt l'esprit chrétien. Il y a la conscience de la justice et de l'intégrité, mais une entière dépendance du Seigneur à ce sujet, non pas pour ce qui concerne la justification, — il ne s'agit pas de cela ici, — mais pour ce qui concerne la délivrance. «Je n'ai rien sur ma conscience», dit Paul, «mais pour cela je ne suis pas justifié»; «si notre coeur ne nous condamne pas, nous avons de l'assurance envers Dieu». Jésus dit: «Le Père ne m'a pas laissé seul, parce que moi je fais toujours les choses qui lui plaisent». Il y a conscience de justice et confiance en Dieu; le coeur en appelle à lui à cause de la justice. Tout cela est juste, c'est une juste appréciation de Dieu, que d'avoir la confiance qu'il ne veut et ne peut pas être inconséquent avec lui-même.

(*) C'est ainsi qu'il faut traduire au verset 14.

Mêler à cette pensée un désir de vengeance, c'est en déchoir. Voici d'autres traits qui caractérisent cette vie consciente: Non seulement c'est une marche intègre, mais aussi un cœur éprouvé, dont les mouvements secrets sont seuls avec Dieu. Lorsque les reins enseignent, Dieu sonde, mais il ne trouve rien. Absolument vrai de Christ, cela est aussi vrai du chrétien quant au propos arrêté de son cœur et pour autant qu'il ne garde rien, qu'il ne cache rien à Dieu; cela peut arriver même après une chute, mais alors dans une entière et profonde humiliation: «Tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime». Même chose en Job, qui avait la ferme conscience de son intégrité et non pas celle de ne pas avoir failli. Les errements de la nature humaine devaient être réprimés et jugés, et il ne put le faire qu'après s'être humilié en la présence de Dieu. Dieu rend témoignage à Job qu'il s'était pendant longtemps maintenu intègre sous tous les rapports; il agissait comme devant Dieu en toute occasion, (sans toutefois se connaître lui-même comme il le fallait). Christ a toujours marché de cette manière, et son cœur étant mis à l'épreuve, il ne s'y trouva jamais autre chose que de l'intégrité envers Dieu. De plus, il avait un dessein arrêté, c'est que sa bouche aussi ne transgressât pas (*). Il était un homme parfait, comme le dit Jacques. Ensuite, à l'égard des actions des hommes, — car il marcha comme un homme dans ce monde, — la parole de Dieu était sa règle absolue; c'est par elle qu'il s'est gardé de la conduite de l'homme violent. Or il n'y a point d'orgueil, mais une entière dépendance de Jéhovah dans le droit sentier: «Affermis mes pas en tes sentiers afin que les plantes de mes pieds ne chancellent point». Telle fût la vie pratique de Christ dans ce monde; c'étaient là sa vie et sa marche en elles-mêmes.

(*) On peut traduire ainsi la fin du verset 3.

Dans ce qui suit, à partir du verset 6, cette vie intègre est présentée comme s'attendant à Dieu, en face de l'opposition et de l'hostilité qu'elle rencontre de la part des méchants. La bonté et l'amour de Jéhovah sont pour le fidèle l'unique appui en présence de l'ennemi; voilà encore la perfection. Le sentier de Christ était avec Dieu: point de concession pour être épargné, en plaisant aux hommes; aucune plainte de ne pas avoir sa portion ici-bas; il voit sans envie le succès et la prospérité des hommes de ce monde. La foi pleinement mise à l'épreuve reste la foi. Si nous avons confiance en Dieu et qu'il soit notre portion, nous avons courage pour marcher dans son sentier et ne pas trouver de satisfaction pour la nature; mais c'est de la foi. Autrement on désirera, en quelque manière, ce qui pourrait satisfaire le cœur naturel, et on risquera de céder, afin d'obtenir ce que la nature demande et que le monde donne — pas autre chose, après tout, que des gousses périssables. Toutefois le cœur de l'homme a besoin de quelque chose: s'il a le Seigneur, cela suffit, mais cela le met à l'épreuve. Nous trouvons dans ce Psaume la perfection quant au cœur et quant au sentier dans ce monde. Le grand secret c'est d'avoir le cœur rempli de Christ et d'être ainsi dans le chemin de la volonté de Dieu. Alors il n'y a plus de place pour une volonté et des actes qui font la guerre à l'âme, et desquels le moi est toujours le centre, comme Christ est le centre du cœur qui marche dans la foi; alors l'âme, a devant elle comme résultat béni «sa face en justice». Remarquez ces mots: *en justice*; ce n'est point la joie absolue en Dieu dont parle le [Psaume 16](#)ème, mais la justice

qui procure la joie en la présence de Dieu à ceux qui ont souffert pour elle et à cause d'elle ici-bas, dans les sentiers de Dieu, au milieu d'un monde hostile, en renonçant à eux-mêmes. «Dieu n'est pas injuste pour oublier». — «C'est une chose juste devant Dieu qu'il vous donne du repos avec nous». Le coeur aussi est satisfait, non pas ici précisément de ce que Dieu est, mais de ce que nous sommes. «Je serai rassasié de ta ressemblance quand je serai réveillé». — «Nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est». — «Nous sommes prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères». Prendre de saintes délices en Dieu, se proposer toujours Dieu devant soi, conduit à des délices parfaites et à une parfaite joie en lui, lors de leur plein accomplissement en sa présence. La fidélité à Dieu, intérieure et extérieure, au milieu d'un monde qui nous est hostile et peut-être nous persécute, aboutit à une juste récompense de gloire et à la présence, de Dieu en justice. Ces deux choses sont parfaites en Christ, et par Christ elles sont la portion des saints. Les versets 7 et 11 contiennent une application générale à ceux qui sont associés à Christ; mais, quoique applicable au résidu, ce Psaume montre la propre perfection de Christ, et ainsi celle du chrétien: le Psaume 17 s'occupe de la délivrance ici-bas, tandis qu'au 16 il s'agissait du passage parfait de la vie avec Dieu à travers la mort, jusqu'à la plénitude de joie en Lui dans sa présence. Ici, au contraire, il est fait appel à une juste délivrance d'entre les mains des hommes, et c'est ce qu'il est aussi permis aux chrétiens de désirer, quoiqu'ils puissent être honorés du martyre selon le modèle des souffrances de Christ; «le Seigneur me délivrera de toute mauvaise oeuvre et me conservera pour son royaume céleste», dit l'apôtre. Comme marchant dans le sentier de la justice, et comme opposée à toutes les machinations des hommes iniques, l'âme peut entièrement compter sur Dieu. Celui qui marche ainsi, Dieu le délivre par Sa droite. S'il a failli, il peut avoir la confiance d'être restauré. Mais il y a un sentier de justice tracé par Christ ici-bas en un monde de péché; il nous a laissé les traces bénies de ses pas et le témoignage des mouvements de son coeur, afin que nous y marchions et que nous en vivions.

Psaume 18

Le Psaume 18 est d'un profond intérêt, car il présente les souffrances de Christ, comme centre de toutes les délivrances d'Israël. Son cri du milieu de la souffrance a appelé sur ce peuple toute la faveur de Dieu en puissance. Aussi, pour cette raison même, ai-je peu de chose à dire touchant l'application de ce Psaume aux chrétiens. Le grand et précieux principe qu'il développe, c'est le cri au Dieu dans lequel on se confie au milieu de la détresse, cri qu'Il a sûrement entendu. Ici, comme en d'autres cas, Christ nous apparaît en exemple: «Cet affligé a crié, et Jéhovah l'a exaucé». Seulement il ne s'agit pas, comme au Psaume 34, de la tendre commisération de Dieu envers l'affligé, mais de l'intérêt que Jéhovah prend à un Christ souffrant qui a marché dans une parfaite obéissance à la loi. Ce Psaume est un chant de louange à cause de l'exaucement, Jéhovah s'étant fait connaître comme un «rocher» et un «libérateur»; mais, comme je l'ai fait souvent remarquer, ces premiers versets, servant d'introduction, expriment le résultat; puis nous trouvons le détail de ce qui conduit à ce résultat. «Je crierai à Jéhovah» (verset 3), car c'est son nom, son nom seul, à lui, le Dieu de

son peuple, qui inspire la confiance. C'est son nom qui est célébré; mais le motif de toutes ces louanges, c'est la réponse de Dieu au cri dirigé vers Lui dans la détresse au milieu des ennemis et dans les angoisses de la mort. «Il a ouï ma voix de son palais»; ainsi le palais de Jéhovah se trouve associé avec la terre, avec la délivrance et le triomphe terrestres. Une autre chose encore, et du plus haut intérêt, établit ce rapport: l'obéissance à la loi, comme motif pour être exaucé au jour de la détresse.

L'obéissance parfaite du Messie, ici-bas, et sa dépendance de Jéhovah, quand dans la détresse il criait à Lui, furent cause de sa délivrance et de son triomphe terrestres. Les deux Psaumes précédents anticipent la bénédiction céleste, quoique le 17^e s'occupe aussi de la confusion qui en résultera pour les ennemis de Christ; l'espérance proposée est céleste; la justice n'est pas une justice légale. Le premier de ces deux Psaumes montre un coeur qui se repose en Jéhovah; le second, un coeur en règle avec Dieu, dans ce monde, et attendant la justice.

Le Psaume 18 parle de l'obéissance aux statuts de Jéhovah, du cri dans la détresse, jusqu'aux angoisses de la mort; puis de la délivrance et du triomphe terrestres, comme résultat de la justice légale de Christ, lorsqu'il est dans la détresse, entouré des flots «de son puissant ennemi et de ceux qui le haïssent. «Remarquons bien qu'il s'agit ici de la puissance des hommes et de la mort; du cri que, dans ces circonstances, il jette devant Dieu, et non point de la main de Dieu, appesantie sur Christ souffrant pour le péché. La justice légale du Messie et sa détresse ont pour résultat le triomphe terrestre et la suprématie de David et de sa postérité. C'est le gouvernement de Dieu, ayant égard à la justice sur la terre, qui en Christ était parfaite (versets 25, 26). Mais cela, pleinement accompli lorsque les ennemis de Christ seront mis sous ses pieds, ne l'est pas encore maintenant, parce que Dieu prépare ses saints pour une demeure et une joie célestes, et que, pendant toute la durée de l'épreuve du premier Adam, Il leur montre, par diverses afflictions, que leur repos n'est pas ici-bas. Néanmoins ce Psaume contient aussi des enseignements précieux pour toute âme. En souffrant à cause de la justice, on peut sûrement compter sur Dieu. De plus, nous voyons ici, d'une manière bien douce, son intérêt et sa sympathie, éveillant en nous les plus précieuses affections.

Le Seigneur entend notre cri dans la détresse; au fort même de l'angoisse, nous pouvons avoir confiance, et les choses qui sembleraient devoir exclure cette confiance, en sont précisément l'occasion. Ce Psaume nous enseigne à invoquer le Seigneur dans l'affliction, quelle qu'en soit la cause; ainsi, non seulement nous savons que nous serons délivrés, mais nous apprenons aussi à connaître le Seigneur, dans sa sympathie, sa tendresse, son intérêt pour nous. «Jéhovah qui est ma force, je t'aimerai d'une affection cordiale»; le coeur s'adresse à Dieu Lui-même; puis il pense à tout ce que Dieu est pour nous: «Jéhovah est ma roche et ma forteresse et mon libérateur; mon Dieu fort et mon rocher; je me confierai en lui; il est mon bouclier et la corne de mon salut, ma haute retraite». Le coeur s'élargit, en pensant à ce que Dieu a été pour nous. Tel il est, en vérité! Quoique nos délivrances puissent ne pas être exactement de celles qui sont racontées dans ce Psaume, toutefois nous nous trouvons

souvent au milieu de difficultés et d'afflictions; alors, en criant au Seigneur, la délivrance arrive.

Remarquons, en outre, que les voies du Seigneur envers nous, aussi bien que son salut éternel, éveillent en nos coeurs de saintes affections, des affections confiantes, de la piété; non seulement des louanges, parce qu'Il nous a rachetés pour toujours, mais encore la connaissance journalière de sa sympathie et de sa tendre compassion. Il ne peut supporter de nous voir souffrir, à moins que cela ne soit nécessaire, et il y a telle épreuve qui suscite de l'amour pour Lui: «Ephraïm ne m'a-t-il pas été un enfant que j'ai aimé, car toutes les fois que j'ai parlé contre lui, je n'ai pas manqué de m'en souvenir?» Alors, il est vrai, Dieu se souvenait d'Ephraïm, quand il était sous le châtiment, tandis qu'ici nous avons la souffrance au milieu d'une marche intègre; mais, au fond, il y a de l'intégrité dans le chrétien, aussi bien qu'en Christ; par conséquent, il peut crier à Dieu dans le même cas. Toutefois, au Psaume 18, c'est le cri d'un coeur saint et calme, se confiant en Dieu et trouvant dans Sa fidélité une récompense; le coeur est attiré vers Dieu lui-même.

Psaume 19

Dans les Psaumes 16, 17, 18, nous avons trouvé Christ lui-même; sa position personnelle, la joie qui Lui est proposée dans le ciel, et son triomphe final sur la terre, comme y ayant souffert, Lui, le juste sous la loi. Les trois Psaumes suivants nous montrent le résidu pieux contemplant les divers témoignages présentés à la responsabilité de l'homme. Je ferai quelques remarques sur chacun de ces Psaumes. Nous avons, en premier lieu (Psaumes 19), le témoignage de la création; particulièrement celui des cieux, car la terre, donnée à l'homme, a été corrompue. Remarquons qu'il est parlé ici non pas de Jéhovah, mais de Dieu, de l'espérance en Dieu comme tel. C'est pourquoi l'homme pieux voit que le témoignage parvient jusqu'au bout de la terre et que les Gentils sont l'objet du témoignage de Dieu. Voilà un point fort important, que les Juifs auraient dû comprendre. Paul, qui le comprenait par le Saint Esprit, leur citait le Psaume 19 dans ce but, n'insistant pas sur ce qu'était ce témoignage, mais sur le fait qu'il parvenait en tout pays, jusqu'au bout de la terre. L'homme pieux peut se réjouir de ce témoignage rendu à la gloire de son Dieu; mais il en voit aussi l'étendue; il en comprend le caractère universel; il sait que c'est à Dieu que ce témoignage est rendu. Telle sera aussi la pensée du résidu dans les derniers jours (Psaumes 148).

En outre, l'homme pieux connaît aussi, par expérience, l'excellence de la loi divine; et quoi que, pour Israël, cette loi fut celle que Moïse lui avait donnée, nous devons l'entendre ici comme le témoignage de la parole de Dieu à la conscience. Je dis «à la conscience», parce que nous n'avons pas ici la révélation des richesses de la grâce, ou la manifestation de la personne de Christ et des voies de Dieu en Lui, mais bien le témoignage de la parole de Dieu concernant l'homme, et pour la conscience de l'homme, même quand il est pris dans un sens tout à fait général. Il n'est pas dit en cet endroit: la loi de Dieu, mais: «la loi de Jéhovah»: d'un Dieu connu selon sa relation d'alliance. Sa loi est donnée à son peuple, à ses serviteurs; elle est parfaite; elle exprime exactement la pensée de Dieu, touchant ce que l'homme devrait être devant Dieu, selon Sa volonté, maintenant que le mal est connu. Or, telle n'est point la pensée de

l'homme, même lorsqu'il prend plaisir en la loi de Dieu; c'est pourquoi l'âme est restaurée par elle. On a la conscience de cette action; car l'âme qui possède la vie, apprécie la loi de Dieu lorsque celle-ci est révélée (quoiqu'elle puisse l'avoir perdue de vue); l'âme est sensible, d'une manière vivante, à la vérité qui découle de cette loi. Comme parole de Dieu, elle a une puissance vivante pour celui qui vit; lorsqu'on ne la perd pas de vue, elle éclaire et dirige. Elle est pure et fait que les yeux voient; elle nous fait voir clair, quand nos coeurs et notre vie spirituelle sont obscurcis. Notre Psaume met cela en connexion avec l'état du coeur. Le fidèle s'en rapporte non seulement à la loi, mais au Seigneur Lui-même; on trouve, dans sa conscience, l'effet du sentiment de la présence de Dieu, la crainte du Seigneur. Dieu est introduit dans chaque circonstance; le coeur s'en rapporte à Lui et à son jugement sur toute chose. Ces choses sont pures, aucune tache ne saurait s'y trouver; c'est là un principe éternel, parce qu'il dépend de la nature même de Dieu. De plus, les actes et les voies de Dieu en tant que exprimés (car le mot «jugements» comprend aussi bien son appréciation que ses jugements *exécutés*; Il montre son jugement par ses châtements), puis en outre et généralement parlant, tous les jugements qu'Il porte, de quelque manière qu'Il les manifeste, ne sont que vérité et se trouvent pareillement justes. Ils sont donc, pour les fidèles, plus désirables que l'or et plus doux que le miel; chose infiniment douce et précieuse pour les saints, ils sont l'expression de la pensée de Dieu. Mais le coeur se trouve au milieu de dangers et de tendances humaines qui l'éloignent du Seigneur; alors les jugements qu'Il porte sur toute conduite humaine, nous servent d'avertissement; car la joie de la parole et, pour le chrétien, la joie du ciel, ne sont point suffisantes: nous avons besoin de la sagesse et de la prudence, capables d'indiquer, dans la confusion du mal, un sentier divin qui nous guide hors de l'atteinte du mal qui est dans ce monde. Ici même, la parole de Dieu nous atteint. Dans l'observation de ses jugements, il y a une grande récompense, une bénédiction réelle ici-bas, et la paix du coeur; l'âme est heureuse avec Dieu, elle traverse le monde en paix; le coeur du chrétien est ainsi entièrement libre pour servir les autres. Remarquez qu'il ne s'agit pas seulement de ce que la loi est, mais de ce que le coeur sait qu'elle est: le serviteur de Jéhovah est éclairé (ou averti) par elle. On y trouve ses délices, selon la nouvelle nature, et la conscience d'une relation avec Dieu (car nous sommes serviteurs de Dieu, bien que nous ayons avec Lui d'autres relations plus élevées, plus intimes et plus glorieuses). Cependant cette confiance et cette proximité ont pour résultat de faire éprouver le besoin de se connaître soi-même complètement, et de se défier de soi. «Qui est-ce qui connaît ses fautes commises par erreur? Purifie-moi de mes fautes cachées». Quoique trouvant mes délices en la Parole et l'appréciant, lorsque j'y pense, il se peut qu'en bien des choses je n'aie pas jugé mon propre coeur, ou que je ne sois pas moralement capable de le sonder, de manière à le juger selon la perfection de la Parole. il y a effectivement des progrès dans le jugement spirituel. Mais, avec de l'intégrité et de la confiance en Dieu, on Lui demande d'être purifié des fautes cachées et d'être gardé des actions commises par fierté, de celles qu'on commet en le méprisant ouvertement. Alors on sera pur, gardé près de Dieu, et l'on ne se détournera pas vers les idoles et la vanité. Des péchés peu apparents qu'on néglige, de la confiance en soi qu'on n'a pas jugée, conduisent à

l'oubli de Dieu et au reniement de sa vérité. Je ne parle pas ici de notre sécurité, par la grâce, mais du chemin où conduisent ces fautes-là.

Enfin, le désir vrai du coeur est indiqué au verset 14: «Que les propos de ma bouche et la méditation de mon coeur te soient agréables, ô Jéhovah!» La preuve véritable d'une vie pieuse, c'est la recherche du bien, intérieurement, quand on est en la présence de Dieu seul; la recherche du bien, *avec Dieu*, non pas devant les hommes, ou pour qu'ils en aient connaissance; sans même parler de l'hypocrisie, j'entends ici une marche avec Dieu. Finalement, nous voyons que la vraie intégrité reconnaît Dieu pour son rocher et son rédempteur, car il est impossible qu'on soit avec Lui, dans l'intelligence que nous donne une vie nouvelle, sans avoir le sentiment qu'on a besoin de Lui sous ces deux aspects.

Psaumes 20-21

Les Psaumes 20 et 21 nous font connaître le troisième témoignage présenté à la responsabilité humaine; ce témoignage, c'est Christ. Mais il y a ici encore un autre sujet, digne de notre attention; le Psaume 20 nous montre le profond intérêt que le coeur trouve à considérer le Témoin fidèle, au milieu de ses afflictions. Cette idée est présentée sous une forme juive, sans doute; mais la substance en est vraie pour nous aussi. C'est encore la confiance en Jéhovah, qui caractérise le sentiment de celui qui parle, car le Dieu de Jacob est présent à sa pensée; la foi en Lui se base sur cette relation. Cependant le Messie est contemplé au milieu des épreuves de sa vie terrestre, ne marchant que dans la piété envers Jéhovah et dans Sa dépendance. Rien ne saurait mieux que cela caractériser Christ comme homme. L'Oint de Jéhovah est délivré et exaucé; le coeur du fidèle est plongé, tout entier, dans cette pensée. Toutefois le résidu voit plus loin que cela (Israël aurait dû le voir aussi). Il voit (Psaumes 21) l'Oint de Jéhovah, qui avait demandé la vie, recevant en réponse à sa demande un glorieux prolongement de jours à perpétuité; une vie, dans la lumière immédiate de la face de Dieu, qui le remplit de joie; puis, après cela, sa main trouvant tous ses ennemis, et les faisant périr. Cependant, ici encore (comme dans Jean 17, où nous voyons en même temps, qu'il est un avec le Père), le Messie reçoit toutes choses de Jéhovah, comme un homme, et c'est ainsi qu'Il est envisagé par les fidèles. Pierre le présente de la même manière. Son privilège, c'est la faveur de Jéhovah; sa piété, la confiance en Jéhovah. Ce lien entre Lui et Jéhovah, occupe le coeur des fidèles qui sont aussi profondément attachés au Messie; or c'est là, effectivement, ce qui caractérisait Christ, qui ne cherchait, en rien, sa propre gloire, mais uniquement celle de son Père. Ainsi Jéhovah s'associe entièrement à Lui (Psaumes 21: 9); et, de son côté) le fidèle en fait de même. Comme le Messie est exalté par Jéhovah, en dépit de ses ennemis, de même aussi Jéhovah, en faisant cela, est exalté dans sa gloire. De là vient que le résidu, ayant les mêmes intérêts, chante et célèbre le pouvoir de Jéhovah (verset 13). Cet enchaînement des intérêts du résidu, ce lien profond de leur coeur au Messie, Messie et Jéhovah, caractérise la piété des fidèles; il est plein de beauté et d'intérêt. Toutefois, pendant sa vie, Christ n'a jamais pris ce titre vis-à-vis de ses disciples, parce qu'Il voulait leur enseigner plus que cela. Il était le fils de l'homme et parlait de Son Père, comme étant Lui-même le Fils de Dieu: «Mon Père», disait-il aux Juifs, duquel vous dites qu'Il est votre Dieu. Il possédait toutes les qualités

morales de Messie, Fils de Dieu; mais Il voulait détacher ses disciples des relations terrestres, pour les faire participer à des relations plus élevées et célestes. Voilà la différence qu'il ne faut jamais oublier de faire, toutes les fois que nous nous occupons des Psaumes. Nous contemplons, avec un profond intérêt, les afflictions et les souffrances de Christ, mais d'un point de vue plus élevé. Ce qui nous occupe, ce n'est pas le contraste entre la place officielle de Christ et son humiliation, mais l'amour divin et parfait, par lequel Il s'est anéanti Lui-même, pour descendre sur la terre, prenant la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes, et traversant dans un but d'amour toutes les épreuves et les douleurs d'un monde de douleurs. Dans tout cela, nous voyons sa gloire. La vérité est enseignée d'une manière bien plus profonde, dans le Nouveau Testament. Toutefois la manière dont Christ nous est présenté, dans les Psaumes, comme le vrai homme dépendant de Dieu, et sa piété, dans cette dépendance, sont très instructives pour nous qui pouvons y ajouter cette vérité plus profonde: la révélation du Fils de Dieu. On voit, en elle, la parole de vie.

Psaume 22

En commentant le Psaume 22, nous n'avons pas à développer ici la doctrine précieuse qu'il contient: l'introduction, sur une base toute nouvelle, c'est-à-dire la rédemption et la mort de Christ, de la grâce qui, s'élevant au-dessus de la responsabilité humaine, a mis fin, pour toujours, à celle-ci. Nous continuerons à nous occuper des sentiments et des pensées de Christ, car la piété, décrite dans cette partie des Psaumes, est la piété de Christ lui-même. Rien, au reste, de plus instructif, de plus sanctifiant et qui soit plus propre à donner de la profondeur à notre piété!

Nous trouvons ici ce qui donna occasion au cri suprême du Sauveur, cri qui ne pouvait être entendu, avant qu'Il eût bu, jusqu'à la lie, le calice de douleur. Il décrit toutes ses angoisses; elles grandissent, elles sont à leur comble. La violence, une violence furieuse et sans frein l'entoure; ce sont les taureaux de Basan; des lions déchirants et rugissants: mais ce n'était pas la résistance hautaine de l'homme qu'il leur opposait; il faut qu'il subisse, qu'il sente tout cela dans l'humble soumission de sa nature; qu'Il connaisse la faiblesse — mais jamais le péché — de la nature humaine, sauf en le portant pour l'ôter. Il s'écoule comme de l'eau, tous ses os se déjoignent, son coeur est comme de la cire, s'étant fondu dans ses entrailles; sa vigueur est desséchée comme de la brique, sa langue tient à son palais. Toutefois, il ne s'arrête pas ici à des causes secondes, et aussi ne le pourrait-il pas. Il est dans la poussière de la mort; mais c'est Jéhovah qui l'y a mis. Il s'agit ici de son état, de la poussière de la mort; mais Il regarde à la vraie source de tout, aux pensées et aux conseils de Jéhovah. Agir ainsi, percevoir moralement avec une sensibilité parfaite le caractère des ennemis qui sont les instruments de nos souffrances; mais regarder à travers tout à la sagesse, à la volonté et aux voies de Dieu, regarder à Dieu Lui-même, fidèle dans ses relations avec nous et source réelle de toutes choses, voilà, à cet égard, la perfection. Mais outre la violence, qui, comme instrument, avait mis dans la poussière de la mort, le Sauveur débonnaire, muet comme un agneau devant celui qui le tond; outre les moqueries et les mauvais traitements, que cette violence accumulait sur Celui dont la seule présence fit reculer et tomber par terre ses ennemis; il y avait encore la

manifestation du caractère des hommes, au pouvoir desquels Il se trouvait, après s'être livré Lui-même. «Des chiens l'environnaient», des créatures sans coeur et sans conscience, sans honte et sans entrailles, dont le plaisir consistait dans la honte d'un autre, insultant Celui qui ne leur résistait pas, outrageant le juste. Ils étaient aussi pervers que violents; ils le contemplaient, ils le regardaient. Dépouillé de ses vêtements, exposé aux regards endurcis de ceux qui jouissaient de leur iniquité et de sa honte, combien le Sauveur n'a-t-il pas dû sentir l'ignominie et la lâcheté de leurs insultes! Ils s'amusaient à partager entre eux ses vêtements; ils jettent le sort sur la robe de l'innocent. Pas un regard de pitié; personne pour secourir! Quelle détresse! Il regarde à Jéhovah, Il le supplie de ne pas s'éloigner de lui; et si lui n'a pas de force, il supplie Jéhovah, sa force, de venir à son aide.

Ici, nous touchons au moment suprême de cette heure solennelle. Quand, du côté des hommes, il est à l'extrémité, et qu'il ne rencontre pas un regard de compassion, pas une main tendue pour le secourir, Christ regarde à Jéhovah, le Dieu de l'alliance pour la foi d'Israël et pour celle du Messie; mais, ô mystère des mystères! ici-même, point de délivrance; il ne reste que l'infinie perfection de l'Etre béni. (Il fallait que cette perfection fût alors infinie).

Là encore, Christ se trouve associé, dans ce Psaume, avec Israël, quelle que soit, du reste, l'efficace de son oeuvre, en ce moment décisif et central de l'histoire divine, où la question du bien et du mal a été définie, résolue, et décidée pour l'éternité. Il fallait que le Dieu d'Israël abandonnât Christ, abolît l'inimitié et déchirât le voile qui cachait Dieu, en Israël; il fallait cela pour que, dans le plein résultat de l'amour divin en justice, la grâce pût régner par la justice en vie éternelle, par Jésus Christ notre Seigneur, pour tout croyant, tant Juif que Gentil, et pour l'entière gloire de Dieu, dans le ciel et sur la terre.

Remarquez toutefois que Christ est nécessairement présenté d'une façon différente, dans les Evangiles et dans les Psaumes. Là, c'est comme Fils qu'Il parle (sauf lorsqu'Il est abandonné) «Père, pardonne-leur», et plus tard: «Père entre tes mains je remets mon esprit». Ici, au contraire, il dit: «Jéhovah ne t'éloigne point!» Il a recours, pour lui-même, au Dieu d'Israël, son Dieu, et le résultat y correspond: le résidu est rassemblé, puis tout Israël, puis les nations milléniales et «le peuple qui naîtra»; tous ceux enfin qui, par appel, sont le fruit béni de l'oeuvre de Christ; mais il n'est point parlé du ciel.

Ayant signalé cette différence, importante pour l'application des Psaumes, même lorsqu'ils parlent de la croix, je désire ajouter quelques mots sur le caractère de la foi et de la piété de Christ dans ce Psaume, et sur sa confiance en Jéhovah, comme étant venu Lui-même au milieu du peuple d'Israël; «car c'est d'Israël, selon la chair, qu'est issu le Christ, qui est sur toutes choses Dieu, béni éternellement». Nous trouvons ici un sentiment profond de son état extérieur d'abjection et d'isolement qui contraste, d'une manière accablante, avec celui des fidèles, circonstance éminemment propre à produire, dans le coeur humain, l'irritation et le découragement, à faire oublier ce que Dieu était, si cela eût été possible pour Jésus: «Je suis un ver et non point un homme, l'opprobre des hommes et le méprisé du peuple». Ce n'était pas tout. Le Sauveur bien-aimé, «mis en la charge de Jéhovah dès le sein maternel, dont l'attente avait été en Jéhovah, lorsqu'il était aux mamelles de sa mère», qui avait recherché

Sa volonté et glorifié Son nom, Il devait déclarer publiquement, en face des insultes et des railleries de ses ennemis, que Dieu l'avait abandonné. La profondeur morale d'une pareille épreuve, personne ne saurait l'exprimer que Celui-là seul qui l'a subie; elle était en proportion de l'amour dont il jouissait, dans lequel il vivait, et de sa fidélité dans cet amour. Je parle ici d'épreuve et de piété, non pas d'expiation. Au milieu de toutes ces angoisses, le Seigneur est parfait à l'égard de Jéhovah. En premier lieu, sa confiance est parfaite; il ne dit pas: Jéhovah; car il n'y avait pas alors d'exercice de relation, comme avec son Père, en Gethsémané; mais il dit: «*Mon Dieu, mon Dieu*». Quelque terrible que soit cet abandon, la foi parfaite en Dieu, son dévouement à Lui, comme étant le seul qu'Il reconnaisse, demeurent absolus et inébranlables. Christ subjectivement, comme homme, est parfait; absolument parfait. En second lieu, un autre fait nous démontre cette même vérité. Quelles que fussent ses souffrances, et quoiqu'il ne se trouvât dans sa marche, aucune cause pour être abandonné, le témoignage que Christ rend à Dieu, le sentiment qu'Il a de la perfection de la nature et des voies de Dieu, reste le même et dans une élévation plus grande encore: «*Toutefois tu es le Saint, habitant au milieu des louanges d'Israël*». Que Dieu abandonne le juste, Lui le juste ne doute pas un instant de Sa perfection en agissant ainsi. Rien ne saurait exprimer d'une manière plus complète, la perfection de Christ, homme, sa position comme tel, et comment Il avait pris la place désignée par ces mots: «*Ma bonté ne va pas jusqu'à toi*». Nous ne voyons pas ici Christ contemplant les conseils de Dieu et comprenant leur accomplissement qu'Il avait lui-même entrepris; nous le voyons homme dépendant, sensible à l'épreuve qui l'atteint, mais parfait et fidèle, lorsqu'au milieu de ses angoisses, — dans lesquelles il comptait sur une réponse, la seule sur laquelle il pût compter — Dieu lui-même le laisse sans réponse.

Nous, nous pouvons répondre à cette question: «*Pourquoi m'as-tu abandonné?*» Nous y répondrons dans une éternelle adoration, nous qui croyons en Lui. Mais il nous importe infiniment de savoir non seulement que Christ a fait, par lui-même, la purification de nos péchés, en buvant la coupe de la colère, mais encore de connaître Christ comme celui qui a souffert personnellement sous l'abandon de Dieu; qui est entré, comme homme, quant à lui-même, dans tout le sentiment de cet abandon dans la douleur personnelle qui s'y rattache; parce que, quoiqu'Il en ait souffert tout seul, nous sommes ainsi conduits à la joie que Christ éprouva, en entrant de nouveau et plus que jamais, dans la lumière sans nuage de la face de son Père. Il y est entré en conséquence de la Rédemption, en accord avec la valeur de cette dernière, selon le bon plaisir de Dieu, qui reposait nécessairement sur Lui selon son acceptation, lorsqu'il eut parfaitement glorifié Dieu, là où le péché avait introduit la confusion en toutes choses. Ainsi, tout ce que Dieu était, mis en évidence par le péché (car le péché avait mis en évidence l'amour souverain, la justice, la vérité, et revendiqué la majesté de Dieu), se trouvait parfaitement révélé et glorifié. Les souffrances personnelles de Christ nous mènent, dis-je, à cette joie dans laquelle il entra, comme homme, auprès de son Dieu et Père, et qu'il nous communique, en nous introduisant dans la pleine bénédiction, dans laquelle il est entré, comme homme, puisque cette joie était la conséquence d'une oeuvre accomplie pour nos péchés. Dans cette oeuvre, il fut seul; mais il y était pour nous, en même temps que pour la gloire divine; il nous introduit dans la bénédiction, dont il jouit en conséquence de son oeuvre.

Ces remarques concernent la seconde partie du Psaume 22, et je désire seulement porter notre attention sur les sentiments de Christ qui s'y trouvent exprimés. Il a été retiré d'entre les cornes des licornes lorsqu'il était transpercé par la puissance de la mort; le jugement de Dieu, sur le péché, a été exécuté; il est passé. J'ai fait remarquer ailleurs un fait très instructif que voici: Dans les Evangiles, Christ, pendant sa vie, ne parle jamais de Dieu, comme de son Dieu, mais comme du Père; c'est là l'impression de sa propre relation personnelle; c'est là aussi le nom qu'il révèle à ses disciples. Jamais, dans l'histoire des Evangiles, il ne se nomme directement «le Christ», bien qu'il ait été présenté comme tel à Israël; mais ce n'est pas là le nom et la position qu'il prend lui-même, vis-à-vis de Dieu et de son Père; c'est dans cette dernière relation que nous avons à le connaître. Lorsque les Juifs lui disent: «Si tu es le Christ, dis-le nous ouvertement», il répond: «Je vous l'ai déjà dit». Mais, en tant que révélé à nous-mêmes, il est Emmanuel, le prophète qui devait venir, le Fils de l'homme, le Fils de Dieu. En parlant avec Dieu et de Dieu, il dit toujours: «Père» et «mon Père». En parlant avec ses disciples, il se nomme «le Fils de l'homme». Dans le Psaume que nous étudions, Christ dit: «Mon Dieu, mon Dieu». Il est l'homme dont Dieu s'occupe en jugement, mais, quoique abandonné, il est l'homme parfait dans sa propre relation avec Dieu, par la foi, et il dit: «Mon Dieu». Alors il déclare le nom de Dieu à ses frères et emploie ces deux titres, lui cet homme, qui est allé jusqu'aux limites de l'épreuve avec Dieu, revendiquant tout ce que Dieu est en justice, en vérité, en majesté et en amour. Tout ce que Dieu est, dans sa propre perfection, sa majesté, et dans ce qu'il exige, il l'est nécessairement pour nous et d'une manière obligatoire, quoique, selon les délices de son amour envers nous, parce que nous sommes en Christ; sans doute selon ses propres conseils, mais il l'est d'une manière juste, par conséquent nécessaire et inaltérable. Ce qu'il est comme Dieu, il l'est comme notre Dieu; car il est pour nous, par le moyen de Christ éprouvé sur la croix; le péché ayant été mis de côté, par le sacrifice de Lui-même. La perfection de Dieu, sans nuage, luit sur nous dans toute la bénédiction qui Lui est propre, comme elle luit sur Christ, en vertu de ce qu'il a glorifié Dieu dans la perfection selon laquelle Dieu est ainsi manifesté. Ce nom de Dieu, c'est-à-dire la réalité de cette relation, nous est déclaré. La nature et le nom de Dieu, pleins de grâce, ont été déclarés, sur la terre, par Christ, qui était le Fils unique dans le sein du Père. Or, l'homme pécheur, en inimitié contre Dieu, ne pouvait avoir aucune part à cela. «La lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas comprise». L'homme a vu Christ, et l'a haï ainsi que Son Père. Mais Christ fut fait péché pour nous, se tint comme homme responsable devant Dieu, avec Dieu, dans tous les attributs selon lesquels Dieu s'occupa du péché; en tout cela Il fut trouvé parfait, afin que l'amour pût s'exercer librement sans faillir à la justice. C'est pourquoi Christ dit: «J'ai à être baptisé d'un baptême, et combien suis-je à l'étroit jusqu'à ce qu'il soit accompli!» Car Il était cet amour — Dieu, en Christ, réconciliant le monde avec Lui-même, jusqu'à ce que cet amour pût se répandre, selon la perfection de Dieu, en justice; or cet amour ne pouvait se répandre librement, là où il y avait le péché; cela n'eut lieu que par le moyen de la croix, par le moyen de la perfection de Christ, lorsqu'il fut fait péché pour nous. Alors, en cela et par cela même, l'amour fut exalté et le caractère de Dieu pleinement déployé; son nom, le nom de Dieu qui

devait être révélé, fut pleinement manifesté. Aussi Christ pouvait-il dire: «C'est *pour cela* que le Père m'aime».

Mais ensuite, Christ entra dans quelque chose de plus élevé encore; dans la joie de l'amour de son Père, et tout cela comme homme. Il le fit lorsqu'il fut exaucé, mais la résurrection en fut la manifestation publique et évidente. Il fut ressuscité par la gloire du Père; alors il déclara ce nom à ses frères. Car maintenant, le péché étant, hors de Christ, la seule place de l'homme vis-à-vis de Dieu, celui qui croit, a, en Christ, la place de Christ ressuscité, dans la même relation que celle de Christ avec le Père. La mort étant intervenue, il ne peut pas avoir d'autre place. «Va vers mes frères et dis-leur: Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu». Maintenant, Christ emploie les deux titres de *Dieu* et de *Père*, et les applique tous deux à nous, parce que tout ce que Dieu est, il l'est, en justice, pour Lui, l'homme dans la gloire, et que Christ est rentré dans la joie de la communion de son Père, nous plaçant, en vertu de son oeuvre accomplie pour nous, dans la position où Il est Lui-même. Il nous y place, comme ses frères, participants, par grâce, de sa faveur et de son héritage.

Je me suis étendu, plus que je ne le voulais, quoique d'une manière pratique, sur la doctrine qui est en rapport avec le Psaume 22; car mon but est de montrer les sentiments et les affections de Christ. La première pensée de Christ, lorsqu'il est retiré d'entre les cornes des licornes, est de déclarer, à ses frères, le nom de Dieu et de son Père; quoique glorifié, il n'a pas honte de nous appeler ses frères. Parfait en amour, attaché aux excellents de la terre, une fois entré dans sa position de joie et de bénédiction, par une oeuvre qui leur fournit le droit d'y entrer aussi, il s'occupe de leur révéler ce qui les a placés dans la même position, avec Lui. Il les rassemble; puis, après avoir mis dans leur bouche la même louange que celle qu'il va prononcer, il donne le ton, comme homme, et fait entendre la louange au milieu de l'Assemblée. Comme nous devrions l'accompagner avec des voix joyeuses et des coeurs qui débordent! Quant à celui qui n'est pas au clair sur son acceptation, et sur le bonheur d'être un enfant de Dieu, en vertu de la Rédemption, il ne peut pas chanter avec Christ: «Je te célébrerai au milieu de l'Assemblée». Qui est-ce qui chante avec Christ? Celui qui a appris le cantique; celui qui peut le chanter, comme ayant échappé au jugement pour entrer dans la pleine lumière et la joie de l'acceptation. Le chapitre 1 de l'Épître aux Ephésiens (3: 4) nous montre cette position que nous occupons. Ici, nous voyons les saints entonnant, conduits par Jésus, un cantique de louange, en rapport avec la joie même dont Il jouit. La grâce de cette position est parfaite.

Je ne parlerai pas ici des résultats ultérieurs de l'oeuvre de Christ. Remarquons seulement que tout est grâce; qu'il n'est pas question du jugement (la grâce est fondée sur le jugement), et qu'ici rien ne dépasse les limites de la terre.

Psaume 23

Le Psaume 23 a été dicté par l'Esprit, de manière à s'appliquer soit à Christ mourant; soit au saint qui suit ses traces; soit au Résidu qui a été mis à part. Les souffrances de Christ de la part de Dieu ou de l'homme, ne sont pas considérées ici, non plus que celles des fidèles, si ce

n'est comme de simples faits, qui fournissent l'occasion de montrer les soins de Jéhovah. «L'Eternel est mon berger», — sa sollicitude constante et invariable, voilà le sujet du Psaume. C'est une vie passée, quoi qu'il en soit, sous son oeil et sous sa garde avec l'expérience que cette vie procure et avec l'assurance que l'amour de Jéhovah donne jusqu'à la fin et pour toujours. Cette assurance que le coeur éprouve, ne provient pas des choses qu'il donne, mais de lui-même. «L'Eternel est mon berger, je n'aurai point de disette». La puissance, la grâce, la bonté, l'intérêt du seul Fidèle: toutes ces choses donnent de l'assurance à travers toutes les circonstances, pour toujours, et pour chaque instant. Puisque c'est lui qui a entrepris et s'est chargé lui-même d'avoir soin de ses fidèles, comment ceux-ci manqueraient-ils de rien? Ni les événements qui peuvent survenir, ni les moyens qu'il emploiera, ne doivent nous préoccuper. Les soins du berger — voilà notre assurance. Le fruit naturel de sa sollicitude, c'est la sécurité des pâturages herbeux et frais, la jouissance paisible des rafraîchissements assurés de sa bonté.

En fait, l'homme, le résidu en particulier, Christ lui-même, sont au milieu d'épreuves angoissantes; de la mort, d'ennemis puissants. L'âme est-elle troublée et affaissée? — Il la restaure. Marche-t-on par la vallée de l'ombre de la mort? la mort étend-elle son voile obscur sur celui qui va descendre dans son ombre? Il est là, plus grand que la mort, pour conduire et pour soutenir. Des ennemis puissants, inexorables sont-ils là pour menacer et effrayer? Devant lui, ils sont sans force. Il dresse devant ses bien-aimés, la table où ceux-ci s'asseyent à l'abri et en sûreté. L'onction divine est le sceau de la puissance, lorsque tout est contre nous. Faiblesse humaine, mort, puissances spirituelles de méchanceté, tout cela n'est que l'occasion de manifester clairement que Jéhovah, le Berger, est la sauvegarde infallible de son peuple.

Assurément, Christ n'était pas une brebis; mais il fraya le sentier que les brebis doivent suivre; il se confia en Jéhovah. Il est le «Jéhovah-Berger» de ceux qui sont à lui. Il nous aime, comme Jéhovah l'aima et eut soin de lui. C'est donc la sollicitude infallible de Jéhovah, à travers toutes les choses qui assaillent la nature humaine, pendant qu'elle traverse le monde. Le fruit naturel et propre de cette sollicitude c'est des pâturages herbeux dans une paisible sécurité; dans l'état de ruine où est l'homme, et pendant sa marche au milieu des puissances du mal, c'est une puissance infallible qui soutient.

C'est pourquoi le coeur se confiant en Jéhovah, l'immuable, compte sur l'avenir; car l'avenir est aussi certain que le passé: «Les biens et la gratuité m'accompagneront tous les jours de ma vie, et mon habitation sera dans la maison de l'Eternel, pour toute la durée des jours». La confiance repose sur le Seigneur lui-même; c'est pourquoi toutes les circonstances, toute la puissance du mal, toutes les difficultés de l'homme mortel qui s'y rattachent, ne sont que des occasions de manifester la puissance de Jéhovah comme intéressé, dans sa fidélité immuable, à soutenir le fidèle au travers de ces choses.

Il est intéressant d'observer cette sollicitude de la puissance divine, gardant dans les pensées du Christ souffrant sa place infallible et certaine, au-dessus de toutes les souffrances particulières, de l'épreuve et de la mort du Seigneur. Telle est la bénédiction de l'homme

fidèle, pendant que la terre n'appartient pas au Seigneur et que la puissance du mal, la mort, et des adversaires puissants sont en vue. Jéhovah est la sûre demeure de la foi.

Psaume 24

Lorsque la terre appartiendra au Seigneur (Psaumes 24), «qui est-ce qui montera à la montagne de l'Eternel; qui demeurera dans le lieu de sa sainteté?» Ici, remarquons-le, la porte a été ouverte à tous; seulement Jacob possède une position d'acceptation, et la proximité de Jéhovah. Toutefois la bénédiction et l'acceptation en grâce, de la part de Dieu, qui est leur salut, sont la portion de tous ceux qui se sont purifiés pour rechercher Dieu, lequel a placé sa bénédiction en Jacob. Leur caractère est décrit; mais tous les Gentils qui le possèdent, ont accès à la sainte montagne de Jéhovah. Christ lui-même y entre, en triomphe, comme Jéhovah.

Le Psaume 24 clôt toute la série de Psaumes qui parle de l'association de Christ avec les excellents, avec les saints qui sont en la terre. Nous y avons vu Christ dans le chemin de la vie avec les saints; Christ dans le chemin de la justice, au milieu d'un monde méchant; Christ souffrant, centre de toute l'histoire d'Israël, objet de l'intérêt de Jéhovah quand il est identifié avec Israël; Christ, souffrant comme témoin de la vérité, l'objet des pensées et des affections du Résidu; Christ, souffrant comme abandonné de Dieu; Christ, entrant en personne, dans le sentier que les brebis doivent suivre, et leur manifestant ainsi les soins de Jéhovah, quoiqu'il soit lui-même le vrai Berger (Jean 10); enfin Christ, entrant dans le temple, en sa qualité de Jéhovah triomphant, d'Eternel des armées, lorsque tous reconnaissent Jacob et le Dieu de Jacob.

Quoique le Seigneur soit un modèle pour nous, sous plusieurs des aspects qui nous sont ici présentés, toutefois l'action réelle et efficace, sur la piété du coeur, est produite en le voyant véritablement homme, frayant le chemin devant nos yeux, et engageant toutes les affections de l'âme dans la contemplation de sa marche.

Dans les Psaumes suivants, nous trouvons de nouveau les pensées et les sentiments du Résidu, au milieu de ses afflictions, en rapport avec cette même position de Christ; mais nous y puiserons une grande instruction pour nos coeurs, dans un chemin qui est toujours celui de l'affliction et qui reste essentiellement tel, aussi longtemps que le mal règne ici-bas. En jetant un dernier coup d'oeil sur les Psaumes qui précèdent, nous pouvons signaler un développement progressif dans leur caractère: Les Psaumes 3 à 7 renferment des principes et un état généraux, indiquant que la justice ne règne pas encore par le jugement. Ceci est fondé sur les grands principes des deux premiers Psaumes: L'homme juste au milieu des méchants; le jugement encore à venir; et les conseils de Dieu concernant le Messie, annoncés, mais non encore accomplis au Psaume 8. Les Psaumes 9 et 10 renferment les événements concernant le peuple Juif et son pays, dans les derniers jours; puis dans les Psaumes 11 à 15, nous trouvons les relations, le jugement et les principes du Résidu, qui regarde à Jéhovah, dans cet état de choses. Enfin les Psaumes 16 à 24, ayant donné à connaître toute la position de Christ, par rapport à Israël, l'introduisant au milieu de ce peuple et indiquant le résultat de cette

introduction; nous trouverons dans les Psaumes suivants, beaucoup plus de détails touchant les expériences et les exercices des saints aux derniers jours. Ces exercices sont nécessairement fondés sur l'intervention et le sacrifice de Christ. Je n'entends point dire, pour cela, que les saints d'alors aient une idée claire du sacrifice de Christ, et que les expressions des Psaumes supposent cela, ni qu'elles conviennent à une âme affranchie. Mais de tels exercices ne peuvent avoir lieu sans l'intervention et le sacrifice de Christ; le Saint Esprit, dans le Résidu comme en toute âme, opère en vertu de ces deux choses, et afin de les faire reconnaître d'une manière complète.

Psaume 25

Dans le Psaume 25, nous trouvons, bien définie, pour la première fois, la confession du péché. Cette confession, jointe à la déclaration et à la conscience de l'intégrité du coeur, que contient le Psaume 26, forme la base subjective de toutes les expériences des fidèles: les Psaumes 27 et 28 en forment la base objective. Nous y trouvons Jéhovah, lumière et délivrance; puis, en outre, une détresse actuelle, sous l'oppression des iniques, et, en même temps, la confiance du coeur en Jéhovah. Mais plus on étudiera les Psaumes, plus on découvrira qu'ils s'appliquent proprement aux Juifs; et cela, d'une manière presque universelle; qu'ils ont trait à l'homme pieux et juste du Résidu, dont les pensées sont *en accord avec sa position* et lui sont fournies par l'Esprit de Christ, parlant par la bouche du prophète. Plusieurs parties des Psaumes peuvent être appliquées à Christ lui-même; il n'en est pas ainsi pour toutes. Cela nous montre deux choses que j'ai déjà fait remarquer: d'abord, que la possibilité d'appliquer ces passages à Christ n'implique pas qu'ils soient des prophéties qui le concernent exclusivement, ni que le Psaume tout entier s'applique à lui: J'ai encore fait remarquer le danger réel qu'il y aurait à envisager les Psaumes comme étant l'expression de la piété chrétienne. Sans doute, ils fournissent souvent une instruction précieuse, relativement à la confiance en Dieu, mais celui qui emprunterait la forme de sa piété aux Psaumes dans leur ensemble, celui-là fausserait le christianisme.

Passons maintenant aux détails. Dans les difficultés qui l'entourent, l'âme s'élève vers Jéhovah; c'est là le vrai moyen de surmonter les difficultés et d'avoir la paix au milieu d'elles. Un coeur vrai n'a pas d'autre refuge; *tout autre le détournerait de celui-là*. Au milieu de l'épreuve, il dit: «Mon Dieu»; il peut, par Christ, le dire maintenant et se confier en Dieu: «Que je ne sois point confus; que mes ennemis ne triomphent point de moi». Tel est, dans les difficultés, le premier désir de la foi. Mais la foi, quand elle est réelle, ne peut se borner à soi; elle est associée par grâce, à la bonté de Dieu, sentie dans ce désir même, et associée, par conséquent, avec tous ceux qui s'attendent à Jéhovah. Elle souhaite que les méchants (ceux qui agissent perfidement sans sujet, — ceux qui aiment l'iniquité; non pas ceux qui tombent dans le péché) soient confus. Comme principe général, ce désir n'est pas contraire au christianisme. Le chrétien ne peut pas souhaiter que ses ennemis individuels soient jugés; mais il désire que le mal soit ôté et que les ennemis du bien soient confus. Il aime et désire la justice; il souhaite que l'oppresser de la justice, des petits, des humbles et des justes, soit renversé et confus. Dans ses circonstances personnelles, le chrétien peut désirer cela comme résultat,

sans toutefois souhaiter du mal à l'individu. Sa confiance en Jéhovah l'empêche de faire la moindre démarche au détriment de son ennemi; mais il remet sa cause au Seigneur et la laisse entre ses mains, attendant d'être délivré par lui.

Il y a encore un autre trait distinctif du saint, dont le coeur se tourne repentant vers le Seigneur. Il cherche les voies de Dieu, ses sentiers, afin d'être conduit dans sa vérité et enseigné. Tel est le caractère très défini du bien, dans une âme sincère; elle ne cherche pas simplement un bon chemin, mais c'est le chemin du Seigneur qu'elle cherche. L'esprit du saint s'est retourné vers le Seigneur; il pense à lui, il estime son caractère; il a la conscience qu'il lui doit fidélité et service; qu'il lui appartient, et que tout lui appartient; il prend plaisir en son chemin et n'en cherche aucun autre. Toutefois, ce Psaume nous présente quelqu'un (le Juif) qui se retourne vers Dieu; non pas une personne nouvellement convertie. Israël (et le saint aussi) se souvient de ses fautes; mais il dit à Jéhovah: «Ne te souviens point des péchés de ma jeunesse, mais souviens-toi de moi selon ta gratuité». Il le prie de se souvenir de lui seulement de cette manière; car il sait que Jéhovah est plein de compassion, et c'est pour la gloire de son nom qu'il peut ainsi faire appel à sa miséricorde. Cette demande ne montre pas la connaissance du pardon, mais la confiance dans la grâce. Ce n'est pas ici une conscience purifiée, quoique cela découle de la réponse de Dieu; mais c'est une manière de s'approcher de Dieu qui lui est agréable. Nous en trouvons un exemple dans l'Evangile. La femme pécheresse s'approcha ainsi de Jésus, et elle s'en alla en paix.

Il y a une fidélité du Seigneur à sa propre bonté, à son caractère propre, élevé au dessus du mal; caractère qui le fait agir (une rançon ayant été trouvée, grâce à laquelle la justice est maintenue) pour la vraie bénédiction du pécheur qui s'approche ainsi de lui. Il est dit même de Joseph: c'était un homme juste et qui ne voulait pas faire d'elle un exemple. Quant à l'homme il a sans doute encore d'autres motifs; mais pour autant qu'il doit agir selon Dieu, le principe dont je parle trouve son application. L'Eternel est bon et droit. Il est bon envers nous; il aime la droiture et il aime à la voir; aussi veut-il l'enseigner, dans sa grâce, à ceux qui s'en sont écartés. C'est une grande douceur pour celui qui s'est égaré que de pouvoir compter là-dessus. Remarquez qu'au verset 8, il n'est pas dit *Sa voie (*)*; cela exprimait plus haut l'état de coeur du saint, tandis que les mots du verset 8 expriment la confiance du saint en ce qui se trouve dans le coeur de Jéhovah. Il ne s'agit pas proprement de ce qu'est cette voie; il va sans dire qu'elle est bonne; mais le Seigneur les y enseignera. Son amour actif s'occupera d'eux pour leur bien. Toutefois, lorsque le vrai caractère du saint restauré est décrit, le caractère de la voie n'est pas non plus oublié: «Il fera marcher dans la justice les débonnaires»; dans le chemin qui exprime la pensée de Dieu: «Il enseignera sa voie aux débonnaires».

(*) La version anglaise traduit ainsi le verset 8: Jéhovah est bon et droit; c'est pourquoi il enseigne les pécheurs dans la voie. (*Trad.*)

Mais, à un autre point de vue, on peut signaler, dans ce Psaume, une marche progressive. Il se divise en trois parties: versets 1-7; 8-14; et 15-22. Dans la première, l'âme persécutée et éprouvée, jugeant ses péchés précédents, mais confiante en Dieu et regardant à lui, s'adresse à lui touchant ses besoins et ses difficultés, en face de la puissance du mal. Dans la seconde

partie, cet appel à Dieu amène l'âme à parler de lui en déclarant ce qu'il est dans ses voies. Dans la troisième, l'âme regarde personnellement à Dieu, comme étant assurée de son intérêt pour elle; et invoque le regard de Dieu sur elle, sur ses ennemis, sur ses circonstances, comptant, en cela, sur son pardon, mais confiante en sa propre intégrité, dont elle a la conscience. Enfin, elle étend sa requête à tout Israël.

On peut encore remarquer une marche progressive dans les détails, quant à l'état de l'âme qui parle de Dieu. D'abord Sa bonté et Sa droiture font qu'il enseigne aux pécheurs la droiture de coeur. Ils s'étaient égarés dans leurs propres voies. Combien leur oubli des voies de Dieu était terrible! Mais le Seigneur, dans sa bonté et sa miséricorde, ne veut pas les laisser sans direction; leur état attire sa compassion. Le Seigneur aime le chemin de la justice et ne peut bénir ailleurs: aussi enseigne-t-il les pécheurs dans la voie. Or, reconnaître son péché, et connaître en même temps la bonté du Seigneur, a pour effet l'humilité, la soumission d'esprit, la petitesse, l'absence de fierté, du moi, de ce que les païens considéraient comme la source de la vertu. Dans cet état Dieu conduit dans le discernement et enseigne Sa voie. Non seulement la voie est enseignée à celui qui s'en était écarté; mais dès qu'il y a de l'humilité et de la soumission à Dieu, il conduit dans l'intelligence, dans l'esprit et dans la pensée de ses voies. Il forme par ses instructions, ceux qui le craignent à discerner ce qu'est la voie de Dieu lui-même. C'est là une conformité intérieure et morale avec Dieu, qui s'applique à discerner et à juger les circonstances. Cette conformité morale et ce discernement sont fort précieux.

Le verset 12 va plus loin; il nous montre quelqu'un craignant Dieu, marchant dans la conscience de Sa présence, de sa propre responsabilité vis-à-vis de Dieu et, de coeur, s'en référant à lui dans une entière dépendance de lui. Il y a ici plus que le discernement moral, il y a la connaissance de la voie choisie de Dieu. L'homme qui est guidé dans le discernement (*) saura ce qui est juste; il le fera et évitera le mal. Mais l'homme d'Issacar avait la connaissance des temps (1 Chroniques 12: 32). Il y avait une voie choisie par Dieu, au milieu du mal qui régnait; et celui qui craignait Jéhovah serait enseigné dans cette voie-là; il trouverait le sentier qui menait à une entière bénédiction. C'est là un grand privilège, duquel ni les ténèbres, ni la confusion qui nous entourent ne sauraient nous priver. Il s'agit de la voie choisie, par Jéhovah, au milieu de cette confusion; d'un sentier particulier d'alliance pour ceux qui le craignent.

(*) Nos versions ont au verset 9: il fera marcher dans la justice. La version anglaise dit: Il guidera dans le jugement (ou dans le discernement). (Trad.)

Il existe certainement, aussi pour le chrétien, un tel sentier au milieu de la confusion où se trouve actuellement l'Eglise de Dieu: Les paroles qui suivent (verset 14) nous le montrent avec un surcroît d'évidence. «Le secret de Jéhovah», car il a un secret pour les oreilles de ceux qui l'écoutent, «est pour ceux qui le craignent», ses amis, auxquels il donne à connaître sa pensée. C'est remarquable que Marie connaissait mieux cette pensée que Marthe; elle oignit d'avance le Seigneur pour sa sépulture; elle avait la pensée du Seigneur quant à la scène qui se préparait. La parole est toujours un préservatif contre de fausses prétentions à posséder la pensée du Seigneur; il n'en est pas moins vrai que le secret de l'Eternel est pour ceux qui le craignent. Quoique toutes choses semblent s'opposer à l'accomplissement de sa promesse

assurée, ceux qui le craignent en prévoient cependant le résultat; par la foi, ils comprennent qu'elle avance vers son accomplissement, et ils en verront enfin la pleine réalisation lorsque les voies de Dieu seront accomplies. C'est là une grande bénédiction; cela donne, tout le long du chemin, une tranquillité et une paix qu'aucune autre chose ne pourrait procurer, parce qu'on possède la pensée de Dieu. Ici se termine la seconde partie du Psaume.

En traversant le mal, l'âme ne se confie qu'en Dieu et en son amour fidèle: «Mes yeux sont continuellement sur l'Eternel, car c'est lui qui tirera mes pieds du filet». — Le Seigneur! voilà le secret de tout. On regarde hors du mal et l'on se confie en Dieu, qui est au-dessus de tout mal. La connaissance du secret de Dieu n'est ni de l'insensibilité au mal présent, même lorsque ce mal nous affecte nous-mêmes, ni de la froideur à l'égard de l'intérêt que Dieu prend à nous (non seulement à la justice, quoiqu'il soit toujours juste, mais à nous-mêmes). Le secret de Dieu, communiqué à ceux qui le craignent, fait naître l'intimité et la confiance «Tourne ta face vers moi, et aie pitié de moi car je suis seul et affligé». Le coeur est vrai avec Dieu; mais cela suppose l'intégrité, comme dans ce Psaume. Or, cette intégrité est en Christ, pour ceux qui sont vrais de coeur, quoiqu'ils confessent être, en eux-mêmes, les premiers des pécheurs, et que, dans leur chair, il n'habite aucun bien.

Le coeur peut raconter à Dieu toute l'hostilité de ses ennemis et laisser cela entre ses mains. Ayant mis sa confiance en Dieu, il s'attend à ne pas être confus. Christ seul a dû, pour nous, éprouver le contraire; mais une âme droite ne sera jamais confuse. Toutefois, le coeur du fidèle malgré cette intimité avec Dieu et cette confiance en lui, n'oublie pas son peuple (ici Israël; pour nous, l'Eglise) (verset 22); il lui est attaché, car c'est une conséquence nécessaire de cette intimité.

Je suis entré dans quelques détails sur les sentiments moraux dépeints dans ce Psaume; mais il ne faut pas oublier que tous ces sentiments se fondent sur le fait que le coeur a la conscience intime de ce que Jéhovah est pour lui ce qui prédomine, c'est la pensée de Jéhovah elle est la source de toutes ces expériences.

Psaume 26

Dans le Psaume 26 nous trouvons, comme je l'ai déjà dit, la conscience de l'intégrité plutôt que la confession des péchés; mais, comme dans le Psaume précédent, tout se rapporte à Jéhovah; à ce qu'il est et à l'attachement de l'âme à lui. Le fidèle en tire le principe de séparation d'avec les méchants; puis la joie finale dans *Son assemblée*, lorsqu'il y aura délivrance complète des hommes sanguinaires. L'esprit du Psaume 26 est cette intégrité, qui a gardé l'âme séparée des pécheurs par ses propres affections, par son attachement à Jéhovah et par sa confiance en Lui, vis-à-vis de la puissance du mal. Or, pour le moment, et par rapport aux saints, les méchants sont toujours les plus puissants, parce qu'ils peuvent agir selon leur propre volonté, sans conscience et sans frein. La conscience, en présence de Jéhovah, lui demande de ne point assembler le juste avec les pécheurs, lorsqu'il interviendra en puissance. Elle compte là-dessus, par la foi. Telle est l'expression du chemin et des désirs d'une conscience intègre, en présence du mal.

Psaume 27

Le Psaume 27 nous montre le coeur confiant en Jéhovah, mais toutefois exercé *devant Lui*, en présence des manifestations *extérieures* du mal. Qu'y a-t-il de plus capable de produire la frayeur que l'angoisse d'esprit? La confiance en songeant aux ennemis, et l'exercice du coeur en regardant à Dieu, réunies dans ce Psaume, me semblent très instructives, quoique étranges au premier abord. La confiance n'est pas de l'indifférence ni de l'insensibilité; elle produit de réels exercices du coeur avec Dieu; même des exercices accompagnés de crainte s'affirment par la confiance et la hardiesse en face de l'action hostile du mal. L'homme s'attendrait à de la crainte en présence de l'ennemi, et à de la confiance quand on est devant Dieu; tandis que la grâce, lorsqu'elle agit dans de vrais exercices du coeur avec Dieu, inspire de la hardiesse en face de l'ennemi. Il existe une puissance réelle du mal. Le coeur bien enseigné la sent (d'une manière plus ou moins spirituelle) dans ses sources intérieures et sa réalité; mais il la sent avec Dieu; il est alors en paix quant au résultat du conflit, et au milieu même de ce conflit. Ainsi Christ, dans l'exercice de son âme devant Dieu, suait des grumeaux de sang; mais il était parfaitement calme en présence de ses ennemis; bien plus, la seule mention de son nom les fit reculer et tomber par terre. Cela est plein d'instruction par rapport aux difficultés et aux peines de la vie chrétienne. Lorsque le coeur est exercé avec Dieu et devant Dieu, à l'égard de la puissance du mal, dont il a conscience, le mal même, quelle qu'en soit la puissance, est impuissant lorsqu'il apparaît, si nous admettons que l'exercice du coeur a été complet. «C'est ici votre heure», dit Christ, «et le pouvoir des ténèbres». Mais il avait senti tout cela avec Dieu, et, quant au fait même, il reçut la coupe de la main du Père, et non point de celle de l'ennemi qui, quant à Christ, n'avait nullement ce pouvoir.

Le Psaume 27 nous montre ces mêmes choses opérées, selon l'esprit de Christ, dans de simples hommes. Jéhovah est, par la foi, la lumière du saint: Il éclaire tout ce qui l'entoure. Quoique les ténèbres et leur pouvoir soient là, il n'existe pas, pour l'esprit, de pouvoir des ténèbres; elles dominent les ennemis, mais, de la part de Dieu, la lumière est dans le coeur du fidèle, et ainsi il marche dans la lumière. C'est une grande consolation! Mais le Seigneur est plus que cela. Il est une délivrance actuelle. A la vérité, Dieu ne pouvait être cela pour Christ, avant qu'il eût bu la coupe; mais Il est connu comme délivrance actuelle pour l'âme rachetée au milieu de l'épreuve. La même révélation de Jéhovah qui donne la lumière, nous donne, dans cette lumière, l'assurance d'être délivrés; je ne dis pas qu'elle nous fasse voir nécessairement la délivrance, car le moyen en peut être obscurci, mais elle nous en assure. Puisque Jéhovah est là, en lumière, il délivrera. Pour nous, c'est le Père, et quand il s'agit de gouvernement, le Seigneur; mais dès que c'est Dieu lui-même, évidemment il n'y a rien à craindre. Voilà ce qui est proclamé ici; soit que l'on pense à ces méchants, sans conscience qui les réprime; ou bien à la guerre, cette scène de violence terrible, où la volonté de l'homme est déchaînée. Que le Seigneur soit là, il sera pourvu à tout.

N'oublions pas toutefois qu'il y a un principe ou un état d'âme important, lié à cette confiance et qui en est la base: c'est d'avoir un oeil simple et de ne désirer qu'une chose; de regarder à Jéhovah, en n'ayant qu'un but; celui d'être avec Lui, en sa présence, là où il se

trouve et où on peut l'adorer, contempler sa présence ravissante et apprendre sa volonté et sa pensée. Mais cela est lié d'autre part avec la confiance en sa bonté. L'âme, sans défense en elle-même, sait que le Seigneur la cachera, au mauvais temps, dans sa loge et dans son tabernacle. Là, qui pourrait lui nuire ou la troubler? Quel amour nous trouvons en Dieu! Quel intérêt il porte à ceux qu'il aime! L'âme habite avec Lui, et elle habite en sûreté. Il ne s'agit pas ici d'une délivrance apparente, mais du secret de son tabernacle. C'est merveilleux de voir comment le Seigneur agit quand le mal est dans toute sa fureur et qu'en apparence il n'y a aucune ressource. L'âme n'en cherche pas; elle se confie doucement et tranquillement en Dieu, et trouve toute sécurité en Lui.

Le verset 6 compte sur la plénitude de la délivrance et des louanges dans le tabernacle de l'Eternel, qui n'est plus un lieu secret, un asile caché, mais le lieu béni des louanges publiques. Dans les versets suivants, nous trouvons les exercices de l'âme avec Dieu, tandis qu'elle s'attend à Lui pour être secourue. Le Seigneur avait dit: «Cherchez ma face», et il ne pouvait pas la cacher. L'âme reconnaît la possibilité de la colère; elle prie Dieu de la détourner et compte sur la grâce. Cela est bien important pour l'âme, car on s'attendrait à ce qu'elle ne se confiât en Dieu, qu'à condition qu'il n'eût rien contre elle. Il n'en est pas ainsi: le coeur peut reconnaître qu'il devrait s'attendre à la colère, et néanmoins se confier en la grâce. Il a connu un Seigneur secourable et s'attend à n'être pas abandonné d'un Dieu sauveur. Cette confiance est complète, plus complète encore que celle qui se fonde sur les liens les plus étroits selon la nature. Telle est, en effet, la confiance de celui qui connaît le Seigneur. Il a affaire avec Dieu seul, il Lui demande de lui enseigner sa voie et de le conduire par un sentier uni, parce que ses ennemis épient le moment où il s'écarterait du chemin. La pression des ennemis était grande; telle elle sera aussi pour les saints. Il y a une volonté de mal, de faux témoins, puis de la cruauté. La bonté du Seigneur, à l'exclusion de tout moyen humain, la bonté du Seigneur dans son gouvernement, telle est la ressource du coeur. En voici le résultat: «Attends-toi à l'Eternel», c'est lui qui fortifie le coeur, «attends-toi, dis-je, à l'Eternel». Voilà le secret de la force, au temps de l'adversité; alors il n'y a rien à craindre. Nous, chrétiens, nous avons pu connaître l'amour d'un Père dans notre chemin comme ses enfants et les soins de Christ, le bon Berger; mais le principe de notre confiance dans le Seigneur est le même. Il est remarquable combien toute idée d'une autre ressource ou d'une autre aide que celle du Seigneur est absente de ce Psaume. C'est là ce qui maintient l'intégrité, car le Seigneur ne peut secourir autrement qu'en maintenant la droiture de coeur. Au milieu de la ruse de ses adversaires, l'âme ne connaît rien, ni les ressources, ni la force, ni la sagesse, ni les plans de l'homme; rien, si ce n'est de chercher la face de Jéhovah. Avec Lui, tout est réglé; et ainsi, quant au coeur, tout est vérité et intégrité, Désormais, c'est Jéhovah que les ennemis concernent; tel est le secret de notre sécurité et de notre tranquillité dans l'épreuve. Sa grâce étant là, nous pouvons compter sur le Seigneur en tout temps. Si nous nous sommes égarés, avouons-le Lui; c'est un exercice vrai de l'âme en sa présence. Dans les rapports entre elle et lui, il agit selon la vérité; mais la grâce, et le secret de son tabernacle et la délivrance qui en découle, sont la place de l'âme.

Psaume 28

Quoique Jéhovah soit le sujet principal du Psaume 28, comme de tous ceux dont nous nous occupons, nous trouvons cependant ici un point spécial en ce qui concerne le juste: son *cri* à Jéhovah, ses supplications. En criant à lui, le coeur entre en liaison avec le Seigneur. Le cri implique l'intérêt que le Seigneur nous porte, intérêt que nous avons pour point de départ; il indique aussi que nous reconnaissons notre dépendance de lui. Ainsi, le cri et la prière à Dieu sont importants; ils indiquent l'état de l'âme. Nous pouvons désirer quelque chose du Seigneur, avoir foi en sa bonté qui aime à donner; mais crier à lui nous identifie avec lui d'une manière avouée, même devant autrui. Dans ce Psaume, l'âme est au comble de la détresse, le puits du *Scheol* est béant devant elle; mais le principe est toujours vrai, même lorsque nous intercédons pour d'autres. Ici la foi se montre dans le cri, lorsque, à vue humaine, tout espoir est impossible. Cette liaison avec le Seigneur est clairement indiquée ici, car nous y trouvons la raison pour ne pas être entraîné dans le jugement avec les iniques, Au Psaume 26, c'était l'intégrité du saint dans ses voies; ici, c'est la liaison avec le Seigneur, (constatée par le cri de l'âme vers lui,) qui est la sauvegarde du croyant en présence du jugement. Et, quoique ce soit sur la méchanceté des ouvriers d'iniquité que se fonde l'attente de leur jugement, toutefois il est déclaré que c'est leur mépris de l'Eternel qui est la cause de leur destruction. Le juste s'est confié en lui et a été secouru. Mais dans la délivrance que Dieu nous accorde, il y a plus, bien plus que le seul fait d'être délivré. C'est *Lui* qui nous a délivrés. Le coeur était attaché à lui, regardait à lui, l'adorait, croyait en lui, et il ne nous a pas fait défaut. Que cela est vrai, et combien cela attache, tout de nouveau, le coeur à lui: «Mon coeur a eu sa confiance en lui; j'ai été secouru et mon coeur s'est réjoui; c'est pourquoi je le célébrerai par mon cantique». S'attendre ainsi au Seigneur, avec confiance, c'est entrer réellement dans son caractère et s'y conformer; c'est l'estimer, l'honorer et y trouver ses délices, dans l'assurance que ce caractère ne peut changer; c'est apprécier le Seigneur; or, quiconque apprécie une chose moralement excellente, y est conforme, toutefois d'une manière dépendante. J'ai un ami, d'un caractère noble, fidèle et dévoué; je me trouve dans des circonstances où tout s'oppose à la probabilité, ou même à la possibilité qu'il me vienne en aide; cependant, je suis certain qu'il me secourra; je compte avec affection sur ce qu'il est. Evidemment mon appréciation n'a pas changé. Je le considère comme supérieur à toutes les circonstances, et gouverné par sa propre perfection. C'est là-dessus que je compte, c'est cela que j'apprécie. Quelles que soient les circonstances, mon coeur est avec le sien, appréciant sa conduite, quoique dans le chemin de la dépendance; et son coeur est avec le mien. Lorsqu'il a agi, je me réjouis en lui, je me réjouis de la juste appréciation que j'avais faite de mon ami; je le connaissais bien, je connaissais ce qu'il est; je me réjouis en sa perfection, à laquelle je m'attendais comme à une chose certaine, supérieure à toutes les circonstances. Son intervention m'a prouvé qu'il s'intéressait à moi. De même, lorsque Dieu délivre le chrétien, comme lorsqu'il délivrera le résidu dont parle ce Psaume, ils peuvent dire: «Celui-ci est notre Dieu, nous nous sommes attendus à Lui». C'est bien la même pensée que nous voyons chez Job, à travers sa coupable irritation. Il compte sur Dieu, il sait ce que Dieu serait et ferait pour lui, s'il pouvait Le trouver.

Le Psaume 28 nous montre donc un homme dont le coeur s'est confié en celui de Dieu, qui a trouvé ce coeur et se réjouit en lui, qui a réellement honoré Dieu, quoique seulement en s'attendant à lui dans une confiance inébranlable. Il trouve la satisfaction dans ce qu'est son puissant ami et dans son amour. Il se réjouit de la délivrance, car il a souffert, il a été opprimé dans sa faiblesse; mais il se réjouit, en trouvant les délices de son coeur dans son libérateur. Il possède un ami qui lui a formé le coeur d'après sa propre excellence, qui l'a formé pour se confier en elle.

Tout cela se trouve aussi dans le chrétien, mais d'une manière plus calme, parce qu'il est mieux instruit dans les choses célestes, qu'il connaît Dieu d'une manière plus parfaite, qu'il a moins d'anxiété touchant les choses d'ici-bas et qu'il ne regarde pas aux choses visibles. Mais le principe est le même.

Psaume 29

Le Psaume 29, envisagé au point de vue suivant lequel nous étudions maintenant les Psaumes, ne donne pas lieu à beaucoup de remarques. Il engage les puissants de la terre à reconnaître Jéhovah et à lui donner gloire, à lui rendre l'honneur dû à son nom. Je désire seulement faire remarquer la liaison qui existe entre cela et le culte; il s'agit de rendre honneur à Jéhovah dans son temple, là où il a placé son nom. Son nom a été révélé; la gloire est due à son nom, c'est-à-dire à lui-même comme ayant été révélé; son nom est à la fois la révélation de lui-même, et de sa relation avec son peuple. C'est dans son temple qu'il a placé son nom, de manière à former dans ce nom un centre d'association et un lieu révélé de culte. Ainsi, tandis que sa voix proclame la majesté de ce nom, ceux qui le connaissent sont rassemblés, par ce nom même, comme centre d'une commune adoration. La gloire du nom de l'Eternel est révélée et prouvée par le contenu des derniers versets. Jéhovah siège sur les flots (*); il domine et dirige, en vue de ses propres desseins, les mouvements tumultueux de la masse des peuples. Il siège aussi comme roi éternellement. Comme il est au dessus de l'agitation des hommes, ainsi il préside à jamais dans un gouvernement sûr et inébranlable.

Mais, outre cela, l'Eternel est en rapport avec son peuple; il lui donne la force, il le bénit en paix. Le verset 10 exprime la possession de la puissance sur toutes choses et en lui-même; le verset 11 annonce ce qu'il est pour le peuple. C'est, d'une part, l'invitation adressée aux puissants de la terre de connaître Jéhovah, d'autre part la bénédiction assurée d'Israël.

(*) Faussement rendu dans nos versions par: «l'Eternel a présidé au déluge».

Psaume 30

La grande vérité contenue dans le Psaume 30 est d'un profond intérêt pratique: c'est que la joie qui découle de la délivrance accordée par le Seigneur, (ici par Jéhovah) est plus grande, plus profonde, que les bénédictions de la prospérité, alors même que cette prospérité est reconnue comme venant de Dieu. Il se peut que la délivrance s'applique à des afflictions produites par nos fautes; ce sera certainement le cas du résidu juif; mais elle n'en est pas moins pleine et entière, et lorsque le péché, ou le mal, sont pleinement reconnus, la

restauration et la bénédiction sont absolues dans la communion avec Dieu. Le pardon, ou la pensée du pardon dans une âme qui n'est pas guérie, peuvent être accompagnés de regrets. Quand l'âme est guérie, elle apprend assurément à juger le mal, à être pleine d'humilité, quand on s'adresse à elle; à avoir toujours plus de tendresse délicate et de grâce pour les autres; mais, la guérison étant complète, l'âme entièrement éprouvée n'aura pas de regrets, parce qu'elle sera exclusivement remplie de ce que Dieu est pour elle. Elle aura la chair en horreur ainsi que les principes qui l'ont conduite au mal; mais, si le mal est réellement haï, on sera délivré de l'horreur que le mal inspire et la paix régnera dans l'âme. Il est vrai que le Psaume 30 ne poursuit pas ces pensées aussi loin; il s'occupe des circonstances extérieures; de la main de Dieu qui s'appesantit sur l'âme à cause du péché, plutôt que du péché qui y a donné lieu. De fait, les circonstances sont considérées ici comme exprimant la colère ou la faveur de Dieu, et c'est à cela que l'âme s'arrête. Elle avait été dans la prospérité, et l'avait attribuée à Dieu, mais elle fondait sur les circonstances l'assurance de son bonheur, quoiqu'elle les considérât comme lui ayant été accordées par Dieu.

En agissant ainsi et tout en reconnaissant Dieu comme celui qui donne et qui assure la bénédiction, elle se reposait sur la bénédiction et sur une bénédiction qui, au lieu de délivrer du mal, s'adressait à lui.

«Je ne serai jamais ébranlé. Jéhovah! par ta faveur tu avais fait que la force se tenait en ma montagne». Quoiqu'il puisse, dans ce cas, y avoir de la piété, cela pourrait facilement dégénérer en: «C'est ici le temple de l'Eternel, le temple de l'Eternel» (Jérémie 7: 4). Ce Psaume suppose, du reste, une piété vraie. Seulement il est dit: La faveur de l'Eternel avait donné une force stable à *ma montagne*, au lieu que cette faveur elle-même fût considérée comme la bénédiction.

Jéhovah cache sa face, et tout aussitôt l'âme sent ce qu'est la dépendance directe de Dieu, elle cherche Sa bénédiction immédiate. Les châtiments et les épreuves, qu'entraînent les fautes, surviennent, et alors l'âme éprouve que la faveur divine elle-même est la bénédiction dont elle a besoin; ce que Jéhovah est lui-même devient la source de la joie. Le fait que sa colère est sur le peuple est senti; non pas seulement les circonstances dans lesquelles cette colère s'exprime, mais le fait même que Jéhovah cache sa face à cause du péché. L'âme est amenée, quoique par l'angoisse et la détresse, dans une relation immédiate avec Dieu. Elle est amenée à considérer le «moi» non point comme un objet digne d'être cultivé, centre de sa propre bénédiction, mais comme étant pécheur et ayant besoin de la faveur de Dieu. Ainsi est produite, par grâce, une oeuvre douloureuse, mais extrêmement utile et importante, lorsque ce jugement de soi-même est opéré au-dedans de l'âme, de manière à produire l'intégrité spirituelle. La faveur de Jéhovah luit sur elle, on en jouit. Dès lors cette faveur elle-même est devenue la bénédiction, et la délivrance l'accompagne, au temps qui convient à Dieu. On entre ainsi, avec une sainte adoration, dans la vraie nature de Dieu; on ne le considère plus seulement comme un Dieu qui est utile à l'homme en le bénissant. Dans cet état, l'ennemi ne se réjouit plus à propos de nous et l'âme elle-même est guérie. Nous voyons que si Dieu montre ainsi sa colère, ce n'est qu'afin d'instruire et de discipliner les saints pour

un moment; et qu'eux-mêmes, étant purifiés, jouissent ainsi plus pleinement de lui. Littéralement ce Psaume s'applique au résidu juif, délivré au moment où il est arrivé jusqu'au bord du sépulcre; mais, pour eux aussi, le vrai travail d'âme est avec Dieu.

Je dirai encore quelques mots sur différents états d'âme, dans lesquels les saints peuvent se trouver actuellement et dont ce Psaume fournit l'occasion de parler. Il y a d'abord ce qu'on peut appeler comparativement l'innocence; c'est l'état d'une âme convertie qui ne commit pas la corruption et n'a pas de grands combats intérieurs. Dans ce cas-ci, on jouit de la grâce du pardon et l'âme est heureuse dans la connaissance de la bonté et de l'amour de Dieu, son Sauveur. Une telle âme en marchant tout près de Dieu, peut arriver à se juger véritablement et acquérir une profonde connaissance de Dieu. Autrement l'âme est superficielle, on a peu de connaissance de son propre moi, comme homme en la chair; la séparation de la sphère charnelle, du monde, sous son aspect aimable, est peu mise en pratique.

Vient ensuite l'état d'une âme qui, ayant péché, a passé par des exercices plus profonds, et se trouve amenée ainsi, d'une manière humiliante, à la connaissance du moi. C'est plutôt ce dernier cas que nous voyons dans le Psaume 30. Alors le pardon peut être connu et c'est un repos. Mais s'il y a eu de la légèreté ou de la bassesse vis-à-vis de Dieu, on a une certaine honte du péché, et l'on manque de cette libre confiance vis-à-vis de Dieu qui se montre naturellement quand on jouit de lui. Cette confiance est alors plus difficile à trouver. Mais dans ce cas, le moi n'est certainement pas mis de côté.

Un troisième état d'âme, c'est lorsque la racine qui a produit le mal est réellement jugée, c'est-à-dire non-seulement le mal lui-même, mais son point de départ, et que le *moi* est ainsi mis de côté en pratique. Alors la faveur divine est tout. Le coeur est intègre devant Dieu, et, quoique humble, plein de hardiesse vis-à-vis des hommes. Il a la conscience d'un lien entre lui et Dieu: la faveur divine; il connaît Dieu comme étant moralement à l'unisson avec lui, comme son soutien véritable et sa force. Le présent, non point le passé, est alors la place du coeur avec Dieu.

Psaume 31

Le Psaume 31 exprime une confiance absolue en Jéhovah — Dieu connu dans notre relation avec lui, — quand on traverse les phases les plus terribles de l'épreuve et de l'angoisse, et quand c'est le péché qui en a été la cause; toutefois, quand la foi est à l'oeuvre, on compte sur le nom connu de Dieu et, par conséquent, sur sa justice en le faisant valoir comme tel. Ce n'est pas que l'on compte avec orgueil sur Dieu; mais que l'on se confie en Jéhovah à cause de ce qu'il est lui-même — à cause de son nom (verset 3) — mais en confessant pleinement qu'on a failli et que c'est le péché qui a amené l'angoisse sur celui qui crie à l'Eternel. C'est moins la confession de l'iniquité elle-même, que la reconnaissance du fait que l'épreuve, du milieu de laquelle on crie à Dieu, est due à l'iniquité. Mais, étant à l'extrémité, l'âme est poussée à s'adresser en confiance à Dieu, selon la révélation qu'il a faite de lui-même.

Le caractère particulier de ce Psaume est la confiance et l'abandon de sa cause entre les mains de Jéhovah, parce qu'on le connaît personnellement. Une telle connaissance du Seigneur, une telle foi en ce qu'il est lui-même, que l'âme peut se confier en lui, et tout lui remettre, quand la détresse et l'hostilité des hommes sont à leur comble, c'est là un principe profond de la vraie piété; et, de plus, c'est un principe de parfaite justice, parce que l'âme ne peut regarder ainsi à Dieu que dans un état de justice. Jéhovah est connu comme ayant considéré la détresse de l'affligé; il a connu son âme au milieu de l'adversité. Les souffrances ne signifiaient pas que Dieu abandonnât celui qui souffrait; au contraire, Dieu connaissait et suivait l'âme de l'affligé; son coeur l'approuvait, il pensait à elle au milieu des circonstances difficiles et, quoique coupable, l'affligé regarde à Jéhovah à travers la souffrance, comme étant approuvé par lui. Il accepte la punition de son iniquité, mais dans ce sentiment de justice se confie en Jéhovah; et dans cet esprit, dans ce qui est parfait en principe, il s'en remet entièrement à Jéhovah; il sait que tout est dans sa main; il est content qu'il en soit ainsi (verset 15). Aussi dit-il: «Fais luire ta face sur ton serviteur»; et il compte, puisque Dieu se montre favorable pour lui, ne pas être confus, non plus que ceux qui se confient en Jéhovah. Il a réservé des biens pour ceux qui le craignent, et qui se retirent vers lui en présence des fils des hommes. Sa présence est un sanctuaire sûr et infaillible qui rend impuissantes toutes les entreprises de la malice des hommes. L'affligé admet que, sous l'extrême pression de l'angoisse (*) il avait dit un moment: «Je suis rejeté de devant Dieu»; néanmoins la foi s'était montrée dans l'appel qu'il faisait à Jéhovah et il avait été exaucé. L'Eternel garde les fidèles, de sorte que les saints peuvent l'aimer et avoir bon courage en toute circonstance.

(*) Faussement traduit par «précipitation» dans la version de Martin.

Il n'est pas dit que chacun ait à traverser des afflictions semblables à celles que décrit notre Psaume; mais lorsqu'elles sont la part du croyant, elles lui donnent beaucoup d'intimité et de confiance. Ce qu'est un Dieu connu, et le cri résultant de la foi en ce qu'il est, voilà le fond de ce Psaume. Je ne prétends pas que ce soit l'exercice le plus brillant de la foi; on le trouvera plutôt dans l'épître aux Philippiens, heureuse expression de l'expérience normale du chrétien ce n'est pas non plus l'exercice le plus fréquent; mais Dieu, dans les richesses de sa grâce, a, dans sa Parole, prévu chaque besoin et pourvu à chaque position. L'état d'âme, décrit dans ce Psaume, est une intime et profonde confiance en Dieu seul, très exercée, mais apprise à travers une détresse qui était nécessaire.

Psaume 32

Mais, au milieu de tous les exercices de coeur qui appartiennent à une âme renouvelée dans ses difficultés ici-bas, il est un point qui est le centre de tout, un besoin pour lequel à la fois le coeur et la conscience désirent ardemment une réponse; c'est la relation de l'âme avec Dieu, lorsqu'elle pense à son péché devant lui. Elle a besoin de confiance pour l'épreuve; de délivrance, et de secours. Elle est soutenue par des promesses, et le coeur et la volonté sont soumis aux voies de Dieu. Mais au-dessus de tout, l'âme a besoin de réconciliation avec lui, de la lumière sans nuage de sa présence; quant à son propre état, elle a besoin de pardon et d'absence de culpabilité. L'entière abolition de toute culpabilité devant Dieu et son pardon

complet sont liés ici, d'une manière admirable, avec la purification du coeur et de l'homme intérieur, toute fraude étant ôtée par la confession des péchés actuels. Mais l'âme commence, ainsi qu'elle le doit, avec Dieu; et trouve sa satisfaction dans les pensées de Dieu à son égard. Cela est juste. C'est seulement ainsi que le coeur peut être réellement purifié, que le péché est envisagé sous son vrai jour, et que Dieu a sa vraie place, choses sans lesquelles rien n'est en ordre. Cependant c'est la conscience d'être pardonné qui agit d'abord sur l'âme, après que la conviction et l'affliction à cause du péché ont été opérées, et que l'âme a été amenée à le confesser: «Que bienheureux est celui de qui la transgression est pardonnée». Il a péché contre Dieu, il a transgressé; tout cela est parfaitement pardonné. Mais c'était le péché devant Dieu et le mal, une chose haïssable aux yeux de Dieu, et qui l'est maintenant pour l'âme elle-même. Ce péché est expié, couvert; la propitiation a été faite. Ensuite l'état actuel de l'âme est présenté d'une manière absolue: Jéhovah n'impute point l'iniquité, et maintenant le coeur tout entier est ouvert devant Dieu; il ne s'y trouve point de fraude; comment y en aurait-il quand tout est mis à nu devant Dieu, que tout est mis en règle, et que le péché est entièrement ôté de devant ses yeux? Quelle bénédiction que d'avoir la lumière parfaite de Dieu brillant sur une âme sans souillure. Je ne dis pas: «sur une âme innocente», ce qui serait une bénédiction bien inférieure. En effet, la lumière parfaite n'est pas appropriée à l'état d'une âme innocente, tandis qu'il est infiniment précieux, quand on connaît le bien et le mal, et quand on sait ce qu'est la lumière, en contraste avec les ténèbres, d'en être illuminé, étant soi-même aussi blanc que la neige. Je ne nie pas qu'il ne s'agisse plutôt ici d'une relation personnelle avec Dieu, relation dont je vais m'occuper; mais, pour le chrétien, cette relation est la conséquence du pardon connu, du fait que le péché est couvert et qu'il n'est point imputé. Maintenant cette relation existe sur le pied de la foi, mais la chose n'en est pas moins réelle pour cela. Ce Psaume détaille aussi les voies de Dieu pour amener l'âme à l'état dont nous venons de parler, et Ses voies après qu'elle y a été amenée. La volonté orgueilleuse qui se refuse à confesser les fautes ne trouve aucun repos; (quelle grâce, que l'âme soit ainsi poursuivie!) mais l'âme réconciliée et en communion est guidée par Lui de la manière la plus intime et entourée de ses soins au milieu de l'épreuve.

Ce Psaume est donc l'expression de la bénédiction dont l'âme a la conscience dans le sentiment qu'elle est pardonnée. Quelle douceur d'être dans la pleine lumière de la faveur de Dieu, dans le sentiment que son amour a été en activité à notre égard! Le fait que cette faveur est imméritée n'est pas le plus vif sujet de notre joie, mais lui donne une grande profondeur, parce que c'est Dieu lui-même qui pardonne. Ensuite il y a la conscience que le péché a été ôté de devant Dieu; c'est une immense bénédiction. Qu'elle est douce la pensée qu'aucun péché n'apparaît plus devant la face de Dieu! Mais il y a de plus cette conscience bien nette, non pas qu'il n'y avait pas de péché, mais que Dieu n'en impute aucun; que c'est de sa part, une décision déterminée, arrêtée: Il ne l'impute pas. On est bien loin de nier le péché; ce serait de la fraude. Dans ce verset 2, ce sont moins les *sentiments* qui sont en jeu que la certitude judiciaire de cette non-imputation du péché, chose nécessaire pour produire la sincérité dans le coeur. Ceci se rattache à la confession.

Le verset qui nous occupe parle de la droiture non seulement en paroles et de confession, mais d'esprit. Il y a de la sincérité dans le coeur: l'âme n'a aucun désir de pallier ou de se cacher à elle-même le mal; elle se place elle-même devant le pardon, devant la non imputation, c'est-à-dire, qu'elle reconnaît son péché, au lieu de chercher à l'atténuer. On voit le péché *selon la vérité* et, à cause de cela, le péché n'est pas imputé. Or, la phrase est absolue et générale: «auquel Jéhovah n'impute point *l'iniquité*» (*). C'est ici la condition absolue de l'individu; ce n'est pas seulement que son iniquité, sa faute particulière lui est pardonnée, quoique cela aussi soit vrai, mais c'est la non imputation absolue de toute iniquité quelconque. Au jugement de Dieu, cet homme existe devant Lui comme n'ayant aucun péché. Alors mon coeur est ouvert et libre devant Dieu. J'ai la conscience de cela et je regarde vers Lui comme acquitté de tout péché, ayant la certitude qu'il n'en voit aucun sur moi. Par conséquent, il n'y a aucun nuage, rien à cacher. Toutefois ceci n'a lieu que si la confession a été faite. La non-imputation absolue, c'est le jugement actuel que Dieu porte sur moi, c'est la manière dont il me considère. Il ne voit point de péché, il n'en existe aucun entre moi et Lui. Mais, pour arriver à la conscience de cette précieuse vérité, il a fallu la confession. Jusque-là, Dieu appesantissait sa main sur l'âme, afin de l'obliger à confesser son péché. Quelle grâce de Dieu, de veiller ainsi sur une âme et aussi sur une âme égarée, pour l'amener à Lui! Celui qui parle dans ce Psaume a été amené, par grâce, à reconnaître le péché devant Dieu, sans chercher à l'excuser; en lui donnant son vrai caractère, avec un esprit réellement sans fraude, quelque humiliant que cela puisse être.

(*) C'est ainsi qu'il faut traduire et non pas: «son iniquité». *Ed.*

Tout cela est important moralement. Mais il y a plus: «Je ferai confession de mes transgressions» (verset 5). Ses actes eux-mêmes lui reviennent en mémoire; il prend la résolution de confesser ses transgressions, et tout est en règle: Jéhovah «a pardonné l'iniquité de mes péchés (*)». 1 Jean 1 applique cela au chrétien, car nous aussi, nous ne pouvons dire que nous n'avons pas de péché, et nous confessons nos péchés.

(*) L'auteur traduit au verset 5: «Je ferai confession... et tu pardonneras l'iniquité de mes péchés». *Ed.*

Il est instructif de voir ici le rapport entre l'absence de tout péché sur la conscience, et l'absence de fraude dans le coeur, lorsque celui-ci a été entièrement mis au large en vertu de la non imputation dont il a connaissance. Le coeur ne peut être mis au large autrement; mais il y est amené selon la vérité par la confession, et à la confession par la confiance. C'est seulement ainsi que le coeur est ouvert à Dieu, par le moyen de la grâce, c'est ainsi qu'il est rendu sincère; bien que nous soyons amenés à l'humiliation et à une volonté brisée, par le pardon manifesté dans cette promesse: «Il y a pardon par dévers toi, afin que tu sois craint».

Cette révélation de Dieu éveille chez les justes et chez les débonnaires la pensée et le désir de regarder à Lui au temps où il se révèle Lui-même comme le Dieu qui pardonne: au temps où on le trouve. Ainsi, pour Christ lui-même, il est parlé en Esaïe 49: 8, du temps de la bienveillance. Quand il eut été trouvé parfait, c'est-à-dire parfaitement éprouvé devant Dieu, Christ fut exaucé, car il avait été fait péché. L'apôtre commente ainsi ce passage: «Voici c'est maintenant le temps agréable; voici c'est maintenant le jour du salut». La révélation du pardon

et la joie d'une pareille relation avec Dieu, font que l'âme des saints le désire et se réjouit en un tel Dieu; aussi le chercheront-ils. En supposant qu'ils n'aient pas le sentiment de péchés actuels, ils savent toutefois qu'ils sont des pécheurs; et Dieu est ainsi révélé sous un caractère qui fait leurs délices; et leur âme s'attache à Lui. Ils le cherchent, non pas simplement pour trouver le pardon, car ils sont présentés ici dans leur caractère de débonnaires, de gens pieux; mais c'est Dieu lui-même, qui attire leur coeur, un Dieu qui pardonne, qui a ce caractère-là et ces voies-là. Et, remarquez-le, Dieu agissant ainsi, Dieu étant ainsi révélé, c'est le temps où on le trouve. Cette relation entre la piété du coeur, la bienveillance de Dieu et la puissance d'attraction qu'elle exerce, est fort belle, et l'effet en est profond dans une âme pieuse. Il faut qu'il y ait le sentiment du besoin, de la dépendance, et celui du besoin de la grâce, comme telle, dans le caractère tout entier de notre relation avec Dieu. Mais il y a, en même temps, une profonde réalisation de la grâce parfaite et divine, de l'amour, comme aussi de la bonté souveraine des voies de Dieu en tout cela; cette réalisation est proportionnée à la piété, quand la conscience n'est pas mauvaise. Heureux dans cette bonté, nous sentons que cette grâce nous sied et sied à Dieu; sommes-nous pieux, elle nous attire à Dieu. Aussi nous trouvons là un abri certain, quoiqu'il advienne.

En l'appliquant au résidu, ce principe est très clair. Israël a été profondément coupable sous tous les rapports. Dieu lui offre le pardon, comme on le voit dans ce Psaume, ainsi que partout dans Moïse et les prophètes. La chose est sentie; c'est ainsi que Dieu se révèle; le résidu pieux est touché de cette grâce; les péchés sont confessés, sans doute, mais les coeurs des fidèles sont attirés vers Dieu et le cherchent. Quand le débordement des jugements survient, ils sont mis à l'abri (verset 6). Dans tous les cas, l'âme qui connaît ainsi la bonté, peut compter sur Dieu. Dieu lui-même ainsi connu, est son asile. A la fin, les chants de délivrance seront sa portion (verset 7).

Ensuite viennent des promesses. Nous avons à traverser un désert où il n'y a point de chemin; mais au milieu des pièges de toute espèce, et du danger de faire fausse route, Dieu nous guide et nous enseigne. L'oeil du Seigneur est sur nous et nous dirige. Il ne se contente pas de nous tracer le chemin puis de nous y laisser seuls; non, lui-même nous surveille et nous conduit dans le chemin qui lui agrée, et qui est le fruit de sa sagesse, un chemin divin pour nous. C'est Dieu lui-même qui nous est présenté ici: la bonté de Dieu, la direction de Dieu, l'intérêt que Dieu prend en nous pour nous pardonner au besoin, pour nous guider avec l'oeil toujours vigilant de l'amour. Mais cela suppose que nos coeurs sont attentifs à l'oeil de Dieu. Le chemin consiste à faire attention à Lui et à suivre son regard avec intelligence. Ainsi l'âme est enseignée intérieurement dans ce qui est agréable au Seigneur et formée d'après Lui en connaissance. Ce principe est largement développé dans le Nouveau Testament (Philippiens 1: 9-11; Colossiens 1: 9, 10; 3: 10; Ephésiens 4: 24); même Moïse dit: «Si j'ai trouvé grâce devant tes yeux, fais moi connaître ton chemin, et je te connaîtrai afin que je trouve grâce devant tes yeux» (Exode 33: 13).

C'est la connaissance spirituelle de la voie de Dieu, acquise sous sa conduite, et la communion avec Lui, fondée sur sa faveur. Aussi sont-ils avertis, de ne pas être comme des

animaux sans intelligence qui ont besoin d'être conduits par des moyens extérieurs. Il se peut que Dieu doive nous conduire ainsi, et il le fait quelquefois en grâce, par sa providence; mais dans ce chemin, il n'y a point d'intelligence spirituelle, pas d'assimilation morale à sa nature, pas d'accroissement de la jouissance de notre nouvelle nature en lui, ni d'accroissement de capacité pour connaître Dieu. Le résultat de ce qui précède est indiqué aux deux derniers versets dans les voies judiciaires de Dieu. Seulement il faut bien remarquer que c'est en Jéhovah Lui-même, que l'âme est appelée à se réjouir, non pas dans les conséquences, quoique la gratuité environne ceux qui se confient en l'Eternel. Dieu, Lui-même, connu par le pardon, connu par sa bonté toujours accessible, comme un sûr asile de l'âme, comme celui qui la guide de ses soins et de son oeil, c'est ce Dieu en qui l'âme, ainsi enseignée, est invitée à se réjouir. Paul dit, de même; «Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur; je vous le dis encore, réjouissez-vous». Nous nous glorifions en Dieu, par notre Seigneur Jésus Christ, par lequel nous avons obtenu la réconciliation. Il remplit l'âme et Il est au-dessus de tout.

Psaume 33

Je n'ai que quelques principes à indiquer en parlant du Psaume 33. Tous les Psaumes, jusqu'à la fin du 39, décrivent l'état moral du résidu juif aux derniers jours. Je dis: son état moral, plutôt que sa condition sous l'oppression de l'ennemi; l'idée du pardon donne à ces Psaumes une couleur plus brillante, quoique le sentiment de la condition du résidu s'y trouve aussi comme autre part. Le Psaume 33 fait suite au dernier verset du 32. La pensée du pardon ayant mis un nouveau cantique dans la bouche de celui qui parle, il peut, avec une confiance plus éclairée et en regardant à la parole et aux oeuvres de Dieu, rechercher les principes d'après lesquels les hommes devraient agir. La terre est considérée comme étant sous le regard et la direction de Dieu: Son gouvernement s'exerce sur elle. Cette vérité qui sera pleinement manifestée à la fin, s'applique aussi au côté inférieur de la vie chrétienne. (Comparez Psaumes 34: 12-16; 1 Pierre 3: 10).

Nous trouvons ici quelques principes généraux: «Les oeuvres de Jéhovah sont avec fermeté». Je puis compter qu'Il agira d'après les principes connus de sa sainte volonté; par conséquent sa parole, qui est essentiellement juste, peut me juger maintenant; c'est là toujours un principe important. Sans le faire publiquement et d'une manière visible, le Seigneur gouverne toutes choses; ainsi je puis agir d'après sa parole et être sûr des conséquences. Je puis, sans doute, souffrir pour Christ; c'est une bénédiction encore meilleure; mais, agir selon la parole de Dieu, aura toujours la bénédiction pour résultat.

Depuis le verset 6, la puissance de la parole est montrée dans la création. La terre devrait craindre l'Eternel: «car il a dit et ce qu'il a dit a eu son être». «Il met aussi à néant les desseins des hommes., mais son conseil se soutient à jamais». Puis vient un autre principe: la bénédiction d'être le peuple choisi de Dieu, d'être son héritage. Il s'agit d'Israël; cependant la foi doit marcher maintenant selon la puissance de ce principe. «Revêtez-vous donc, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés». Nous ne sommes pas l'héritage de Dieu, mais ses héritiers; toutefois la hauteur de notre position, plus élevée que celle d'Israël, ne détruit pas le principe en lui-même, quoiqu'elle lui donne une application plus profonde. Nous avons à

traverser le monde comme des élus de Dieu, et c'est là une position extrêmement précieuse. Nous sommes élus selon la préconnaissance de Dieu, le Père; mais nous marchons dans la conscience d'être les élus de Dieu. Il dirige et forme tous les coeurs (verset 15). Quelle chose à savoir quand j'ai affaire avec les hommes! Il fait que toutes choses ensemble concourent à mon bien. Ainsi, tandis que toute force humaine n'est que néant, je puis m'attendre au Seigneur avec une pleine confiance. Son oeil aussi, ne se détourne jamais de moi. (Voir Job 36: 7).

Psaume 34

Le Psaume 34 va plus loin. Il traite, de la manière la plus admirable, le sujet de l'affliction et de l'épreuve. Jéhovah lui-même, comme toujours, est le refrain béni de ce Psaume.

Dans les quatre premiers versets, c'est spécialement l'esprit de Christ qui parle, mais comme donnant une expression au coeur de tous ceux qui sont éprouvés de cette manière, et afin que chacun de ceux qui possèdent la foi, en trouve ici l'expression. La force du Psaume est dans ces mots: «en tout temps» (verset 1). Il est aisé de louer Jéhovah, quand il permet que tout aille à notre souhait; mais, dans ce cas, Jéhovah n'est pas réellement loué pour ce qu'Il est. Nous voyons ici, dans l'épreuve, l'âme humble et soumise. Cet homme a cherché Jéhovah et a trouvé en Lui un ami prêt à la secourir. Voilà ce qui a rendu Jéhovah intime et précieux pour lui. Le coeur du saint était éprouvé, exercé, accablé par la détresse et l'injustice, mais sa volonté ne s'est point élevée avec fierté ou colère; au contraire, il expose avec confiance son affaire à Jéhovah, s'appuyant sur Sa bonté, et Jéhovah s'intéresse à lui. Ce n'est pas ici la haute et souveraine providence dirigeant les circonstances pour notre bénédiction extérieure (ce qui doit sans doute exciter aussi notre reconnaissance), mais c'est l'intérêt affectueux du Seigneur pour un coeur qui est dans l'épreuve. La chose est bien plus intime, l'intérêt plus profond, le lien formé plus doux et plus puissant. Nous ne trouvons pas ici l'orgueil de la volonté dans l'épreuve ou dans le succès, mais un coeur angoissé et humble, trouvant l'oreille et le coeur de Jéhovah qui lui sont ouverts. Consolé ainsi lui-même, il est capable de consoler les autres par la consolation dont il est lui-même consolé de Dieu. «Jéhovah m'a délivré de toutes mes frayeurs». Oh! combien souvent nous pouvons dire cela, même au sujet d'un malheur auquel nous avons lieu de nous attendre, et que Dieu a écarté! Cette connaissance du Seigneur conduit à l'exercice de l'amour, pour encourager les autres, tandis que le coeur en fait l'expérience et en est rempli. Cela est appliqué, par l'Esprit, au résidu (verset 5): «*Leurs* faces ne sont point confuses»; et le résidu rappelle le cas de Christ au verset 6. Le verset 7 énonce la même vérité d'une manière générale. Les versets 8-10 nous montrent comment celui qui s'est confié dans le Seigneur est rendu capable, par sa propre expérience, de donner aux autres la certitude qu'ils trouveront le même secours.

L'expérience de la bonté de Jéhovah est bien précieuse. Non seulement on en est assuré pour toutes les épreuves, mais le Seigneur lui-même est connu. On le bénit, on le loue. Le coeur demeure en Lui, il trouve sa joie et son repos en Lui et dans la bonté de ce Seigneur qui est seul dans ce qu'il est, et auquel nul ne ressemble. Cette bénédiction est infinie et divine dans sa nature comme Celui qui en est la source; elle est, pour notre coeur, plus intime

qu'aucun être humain ne pourrait l'être, car ce dernier existe toujours en dehors de nous, tandis que nous demeurons dans le Seigneur qui est notre soutien, le repos de notre cœur, comme il est la source de la bénédiction. Rien de comparable à cela.

Nul autre ne peut être aussi près de nos cœurs que Dieu, car Il est en nous. Quelle intimité que celle-là!

Il y a ici encore un autre principe, ce Psaume nous présente la marche dans laquelle on jouit de cette bénédiction (versets 7-10): craindre l'Eternel, se confier en l'Eternel et chercher l'Eternel. Le caractère de cette crainte de Dieu est indiqué aux versets 11-16, passage cité en partie dans l'épître de Pierre. La fin du verset 16 y est omise comme non applicable maintenant, quoique pour le chrétien le fait général du gouvernement de Dieu soit applicable dans la dispensation actuelle. Il importe de ne pas oublier cela. Il est parfaitement vrai, non seulement qu'on ne se moque pas de Dieu, que l'homme recueillera ce qu'il aura semé, que selon le gouvernement de Dieu, certaines conséquences sont attachées à une certaine conduite; mais encore qu'il surveille et gouverne directement ses enfants; il peut les rendre malades, les faire mourir, ou les délivrer de la maladie et de la mort en suite de la confession ou de l'intercession. «Les yeux de l'Eternel sont sur les justes, et ses oreilles sont attentives à leur cri» (verset 15), et de plus, «l'Eternel est près de ceux qui ont le cœur brisé et il délivre ceux qui ont l'esprit abattu» (verset 18). Puis (verset 14) il y a un sentier désigné par Dieu comme celui de la paix dans ce monde; non seulement comme étant en lui-même le sentier de la puissance spirituelle, mais comme étant celui de la paix et de la tranquillité ici-bas, par lequel on traverse paisiblement ce monde sous le regard de Dieu. C'est bien précieux pour nous. La grâce est un moyen de marcher ainsi, pourvu que le cœur soit occupé d'autre chose que des passions. Les pieds sont chaussés de la préparation de l'Evangile de paix. Autant qu'il dépend de nous, nous vivons en paix avec tous les hommes. Ce principe est vrai, même pour les hommes inconvertis. Ceux qui marchent dans cette voie, en général, ont des jours heureux, parce que telle est la conséquence du gouvernement public de Dieu. Il sied au chrétien de marcher de cette manière, mais d'autres le peuvent aussi. Ce gouvernement de Dieu est toujours vrai, comme nous le voyons en Job; seulement chaque fidèle devrait le comprendre.

Il reste encore un mot à dire. Ce gouvernement n'est point tel maintenant que les justes n'aient pas à souffrir, et bien plus encore, quand il s'agit du nom de Christ (voir 1 Pierre 3: 14-17). Mais Jéhovah veille sur eux; aucun passereau ne tombe à terre sans la volonté de notre Père. Il nous semble étrange de lire: «On fera mourir quelques-uns d'entre vous»,... et: «pas un cheveu de votre tête ne périra». Le gouvernement de Dieu n'est pas actuellement un gouvernement public, dont le but sera de supprimer tout mal, mais il s'exerce en vue des justes, sous la puissance du mal et au travers de cette puissance. Quand Christ apparaîtra, alors le mal sera entièrement dominé. En général, ceux qui vivent paisiblement vivront en paix; toutefois, en un monde où se trouve la puissance de Satan, les justes ont à souffrir, à supporter maintes afflictions, mais aucune n'est soustraite aux regards vigilants du Seigneur; et la délivrance arrivera d'une manière ou de l'autre.

Qui eût dit que ce Psaume serait littéralement accompli en Christ, lorsque Juifs et Gentils, prêtres et gouverneurs, unissant leur fureur contre lui, semblaient n'obéir qu'à leur propre volonté et à leur haine implacable? Pas un cheveu de notre tête qui ne soit compté. Je doute que le verset 20 de ce Psaume soit exactement une prophétie, quoiqu'il ait été accompli à la lettre en Christ. Je supposerais plutôt que le passage de l'Évangile de Jean se rapporte à Exode 12: 46. Au reste, en admettant que ce verset ne soit pas cité, Christ est évidemment un exemple parfait de la déclaration faite dans ce Psaume, comme grand principe général. Les soins de Dieu ne font jamais défaut; ils se montrent dans les plus petites circonstances et en dépit de toutes les pensées humaines, quoique Dieu puisse permettre que beaucoup d'afflictions arrivent à ceux qui se confient en Lui. Ces afflictions même seront sûrement une bénédiction. L'âme, apprenant ainsi les voies du Seigneur et se confiant en lui, peut le bénir en tout temps. Sous ce rapport, à la vérité, le christianisme nous fournit, à l'égard de la vie spirituelle, des expériences plus profondes. Mais il est précieux de connaître le Seigneur comme Celui qui veille ainsi sur nous, en amour; de connaître les soins d'un Père tendre, dans lesquels nous pouvons nous confier, et sous lesquels nous pouvons marcher paisiblement dans ce monde, cherchant le bien de ceux qui nous entourent.

Psaume 35

Le Psaume 35 contient un appel direct au jugement des adversaires, appel fait par l'Esprit de Christ dans le résidu; j'ai donc peu de remarques à faire sur ce sujet. Christ fut le premier à souffrir les choses qui doivent être l'objet du jugement; mais, comme nous l'avons vu, jamais Christ n'a personnellement le jugement en vue. Ce Psaume, toutefois, nous montre l'esprit dans lequel le jugement est requis. C'est après un temps de patience et de grâce infatigable, d'une grâce restée sans résultat, alors que, au lieu de se venger lui-même, le résidu s'en remettait à Dieu; c'est alors seulement qu'il s'adresse à Dieu pour obtenir la délivrance. Ceci est important à remarquer quant, à l'appel fait au jugement (versets 12-14). Ce n'est qu'au moment d'être englouti, qu'il supplie le Seigneur d'intervenir Lui-même et, certes, la chose aura lieu. Le pauvre ne sera pas toujours dans l'oubli; il ne convient pas que la méchanceté sans cœur, injuste et cruelle, ait toujours le dessus. Mais il convient que les saints soient patients et endurent tout, jusqu'à ce que le Seigneur lui-même intervienne. Tel est, en effet, l'esprit de ce Psaume; alors ils se réjouissent dans le salut de l'Éternel. Le sentiment de la justice divine qui inflige le châtement à l'iniquité cruelle est fort à sa place. En outre, nous trouvons ici le caractère et la voie du méchant, et ce qui l'avait précédée, la voie pleine de grâce de Celui qui avait trouvé le méchant «plus fort que lui».

Les versets 26 et 27 s'appliquent spécialement à Christ, mais le Psaume entier envisage tout fidèle intelligent, comme ayant attiré sur lui le flux montant de l'iniquité. Je veux encore citer quelques passages, afin de montrer l'opération de cet esprit dont j'ai parlé plus haut et jusqu'à quel point le Seigneur l'applique au résidu. Quant à Lui, il n'a jamais demandé ce jugement, mais il l'a prophétisé. 1 Samuel 24; 25; 26, nous montre l'esprit dans lequel David était gardé, quoique faible. David était, même alors, l'instrument particulièrement qualifié par la grâce, pour adapter la pensée de Christ, en ces Psaumes, aux circonstances dans lesquelles

le résidu, rejeté comme lui, se trouvera une fois. Il a même pu s'élever, quand Dieu l'a voulu, jusqu'à la déclaration prophétique des circonstances que Christ devait traverser, et a pu fournir, (honneur immense!) dans une foule de Psaumes, les paroles par lesquelles Christ lui-même pourrait s'exprimer (voir surtout le chapitre 24: 11-13 et la fin du chapitre 26). C'est ainsi qu'Abigaïl le garde dans cet esprit, par la miséricorde; mais il n'y a point de propre vengeance il s'en remet complètement à Dieu.

Les directions que le Seigneur donne à ses disciples, en Matthieu 10, indiquent aussi l'esprit dans lequel le résidu doit rendre témoignage à la commission qu'il a reçue de Lui, et qui va jusqu'à son retour (versets 13-15, comparez Psaumes 35: 13). Il importe que le chrétien comprenne que s'il doit agir selon l'esprit de Christ pendant sa marche au milieu de ce monde, esprit qui était bien différent du désir du jugement exprimé dans les Psaumes; toutefois ce désir est juste et légitime à sa place. En effet, ce désir du jugement n'est point celui de la vengeance personnelle, mais un appel adressé au Dieu juste et libérateur, après une patience parfaite sous l'oppression injuste des méchants; le coeur s'étant soumis à la volonté divine et ayant appris la leçon que Dieu voulait lui enseigner (Voir Psaumes 92: 12, etc.). Néanmoins le chrétien est sur un terrain tout différent.

Au point de vue que je viens d'indiquer, le Psaume 35 est important. Nous y voyons l'esprit du résidu exercé devant Dieu par l'épreuve, et intérieurement soumis; n'attendant que de Dieu la délivrance telle qu'elle était promise à Israël et au résidu lui-même, Sous le gouvernement divin révélé dans la loi et les prophètes.

Psaume 36

Le Psaume 36, quoique prononcé à l'occasion d'une très grande épreuve, est néanmoins et, dirai-je, pour cette raison même, rempli d'une consolation profonde. L'épreuve consiste en ce que les voies des méchants prouvent au coeur du serviteur de Dieu qu'il n'y a en eux, ni conscience pour les refréner, ni crainte de Dieu pour réprimer leur malice, ni aucune chose sur laquelle on puisse compter. Se flattant en soi-même, il machine les moyens de nuire et n'a point en horreur le mal. Combien souvent, hélas! le fidèle rencontre ces choses, lorsqu'il se trouve en conflit avec la puissance de l'ennemi. Il est dur d'être obligé d'admettre cette absence totale de conscience, cette malice préméditée et réfléchie; et cependant elles existent; notre coeur le sait bien, et la Parole les désigne comme des traits caractéristiques du méchant. Mais la consolation n'en est que plus profonde et plus bénie, parce que la grandeur même du mal, fait que l'âme s'abandonne entièrement à un Dieu fidèle et plein de miséricorde qui est au-dessus de tous les plans des hommes; de telle sorte que nous pouvons demeurer dans une paix parfaite. «O Jéhovah! ta gratuité est dans les cieux». Que pourrait faire le méchant? Ses desseins ne sauraient atteindre aux cieux, ni déjouer les plans et le gouvernement qui sont établis là-haut, ni se placer entre leur réalisation et l'âme du fidèle. La miséricorde est hors de l'atteinte des stratagèmes ennemis.

Il existe encore en Dieu une autre qualité: il est fidèle. La gratuité est la source de tous ses actes, qu'elle règle et dirige, pour ainsi dire. C'est notre consolation, mais je puis aussi

compter sur la fidélité de Dieu; elle s'élève bien au-dessus de toutes les machinations des iniques. Le principe immuable du gouvernement de Dieu en amour fidèle, la justice de sa manière d'agir, sont aussi fermes, aussi dominantes en force que les montagnes; ses voies en jugement et ses actes sont aussi profonds, aussi puissants que l'immense abîme. Impossible à nous de sonder à l'avance son comment et son pourquoi. Il opère au-dessus de la puissance du mal; mais aussi hors de l'atteinte de l'homme chétif; de sorte qu'il peut se servir de la malice des hommes pour accomplir ses conseils de bénédiction: «Tu conserves hommes et bêtes, ô Eternel». Du moment où nous introduisons dans nos circonstances le Seigneur connu ainsi, toute la malice des hommes, qui ne rencontre pas un frein dans la crainte de Dieu, n'a d'autre effet que de reporter notre confiance sur Dieu, non sur l'homme. C'est une épreuve réelle, mais c'est la paix parfaite. C'est une rupture complète entre le fidèle et l'homme éloigné de Dieu, mais c'est un lien étroit, formé entre le coeur et Dieu, dans une confiance qui ne s'attache qu'à Lui.

L'effet moral en est immense; il nous est retracé aux versets 7, 8: «O Dieu, combien est précieuse ta gratuité!» Désormais, on ne trouve plus seulement un abri contre la méchanceté, sans conscience, de l'homme; mais on se trouve à la source même de la bonté; en celui dans lequel on avait cherché et trouvé cet abri. «Les fils des hommes se réfugient à l'ombre de tes ailes», parce que sa gratuité est précieuse. Telle est la condition vraie et convenable de la créature; condition qui suppose le mal et le besoin de la grâce; mais qui trouve, dans cette grâce, sa seule ressource.

Versets 7-9. Il y a plus encore: Cette bonté qui l'a protégé et abrité devient la portion du fidèle. Tel est le résultat béni du fait que Dieu est devenu notre unique ressource, et que tout rapport avec l'homme est rompu: A l'ombre des ailes de l'Eternel, on est «abondamment rassasié de la graisse de Sa maison, et tu les abreuveras au fleuve de tes délices». Il y a des joies et des plaisirs qui appartiennent à la maison de Dieu; et plus encore, à Dieu lui-même. C'est là ce qui caractérise la joie des saints; ceci ne peut être notre partage que lorsque nous avons été rendus participants de la nature divine, puisque celle-ci trouve nécessairement sa joie là où Dieu trouve la sienne. Telle est la bénédiction spéciale des saints; Dieu nous l'accorde dans sa plénitude. Il nous donne sa propre présence, Il nous donne Christ.

Quelle bénédiction incomparable que celle de recevoir une nature capable de jouir des joies divines; de joies qui n'ont pour motifs que la plénitude des objets divins, dont nous sommes appelés à jouir sous tous les rapports! Regardant en haut, notre vocation est d'être saints et irréprochables devant lui en amour; de jouir de Dieu et d'être ses délices, selon la nature divine qui nous est communiquée; notre relation avec Lui, est d'être ses fils, adoptés pour Lui-même; le lieu de notre héritage c'est la maison de Dieu, notre propre demeure; puis, en tant qu'héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ, nous possédons tout ce qui lui est assujéti. Cette dernière portion est, sans doute, inférieure à l'autre; la joie n'en est pas moins divine, puisque cette possession acquise sera rachetée et rendue parfaitement heureuse sous le gouvernement de Christ. Nous l'avons, en outre, en communion les uns avec les autres. Le chrétien jouit de tout cela de la manière la plus élevée, parce que Christ est devenu sa vie, et

qu'Il l'a introduit dans la relation la plus élevée et la plus intime avec le Père. C'est ainsi que, par la puissance du Saint Esprit, nous avons communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. Notre joie est accomplie. Tout cela, quoique j'en aie parlé par rapport aux chrétiens, est établi en principe dans ce Psaume; or, en principe, cela est vrai de tous les saints; mais non pas au même degré que pour les chrétiens, «Dieu ayant en vue quelque chose de meilleur pour nous, afin qu'ils ne parvinssent pas à la perfection sans nous».

Notre Psaume continue ainsi (verset 9): «Car la source de la vie est chez toi, c'est en ta lumière que nous verrons la lumière». Jusqu'ici il a plutôt mentionné ce que Dieu est pour nous, considéré comme notre protection, notre asile, notre consolation; en un mot, comme notre ressource. Ensuite, ce Psaume nous ayant amenés à la grasse de la maison de Dieu et au fleuve de ses délices, il indique ce que Dieu est en bénédiction: celle-ci étant considérée davantage en Lui-même ou d'une manière intrinsèque. C'est plutôt ce qu'il est *pour* nous que *en* nous; cette dernière portion étant, par le Saint Esprit, le privilège des chrétiens. Ce qui est en nous, est vu ici en Dieu, comme sa source. Le Psaume dit: «C'est chez toi», tandis que le Seigneur dit en parlant du chrétien: «elle sera en lui» (Jean 4). Cependant, Dieu reste tel; et c'est ainsi qu'il est révélé et connu dans ce Psaume. C'est en Lui qu'est la source de la vie. La grande portée de cette parole n'a jamais été pleinement révélée avant la venue de Christ. En Lui était la vie. Il y avait un arbre de vie duquel l'homme n'a jamais mangé, ordonné pour être l'instrument de la vie de l'homme. Au temps des patriarches, la question de la vie n'était pas soulevée, mais il s'agit de ce que le Tout-Puissant est pour ceux qu'il aime et bénit. La loi rattache la vie, en tant que promesse, à l'oeuvre de l'homme et à l'arbre de la science du bien et du mal. La vie était une chose à atteindre. La vie est une connexion vivante avec la source de la bénédiction; ou, du moins, une jouissance vivante de la faveur de Dieu; elle n'est pas nécessairement le ciel. Aucune loi au monde n'était la vie ni ne pouvait la donner. Dieu la promettait à celui qui accomplirait la loi. Lui-même en est la source; mais la loi donnée à un pécheur, sur la base de sa propre responsabilité, loin d'être un moyen de vie, ne pouvait être qu'un ministère de mort et de condamnation. Elle parlait de la vie et la désignait comme une promesse faite à l'obéissance, mais, de fait, la loi fut trouvée être pour la mort.

Les Psaumes, quoiqu'ils parlent aussi de choses célestes, mettent en évidence la liaison du coeur du résidu avec Dieu; ils nous font connaître chaque battement de ce coeur dans la nécessité; ils nous font sentir tout ce que Dieu est pour lui. Tout cela a lieu selon l'opération de l'Esprit de Christ, quoique la délivrance temporelle soit toujours ici le désir principal. La vie et la résurrection, comme espérance de la foi, ont aussi nécessairement leur place dans les sentiments du résidu; mais on ne découvre cette espérance que dans les profondeurs de leurs plus intimes pensées. Cette espérance répond au besoin de ceux qui devront passer par la mort. Nous ne trouvons point, dans les Psaumes, la vie et l'incorruptibilité mises en lumière par l'Évangile; la vie dans un homme, le Fils de Dieu, comme Esprit vivifiant; la vie en nous, parce qu'il devient notre vie. Toutefois, comme l'Esprit de Christ parle dans les Psaumes, lui qui avait la vie en Lui-même, était sûr du sentier de la vie en ce monde. Or, ce sentier conduisant par la mort, selon le conseil pour l'accomplissement duquel Il était venu dans le

monde, Christ était sûr aussi de la résurrection; c'est-à-dire que son âme ne serait pas laissée dans le Hadès et que sa chair ne verrait pas la corruption. Toutefois ces choses étaient réalisées par Christ dans la dépendance de Dieu, comme homme.

Les remarques que nous venons de faire, trouvent leur confirmation dans notre Psaume. Le coeur du fidèle est séparé de l'homme qui, lui-même, est entièrement séparé de toute crainte de Dieu; alors, il cherche non seulement la protection et la bonté de Dieu, mais il voit que c'est chez Dieu qu'est la source de la vie. Nous savons que la mort est vaincue, que son pouvoir est annulé. Nous savons que la vie éternelle qui était auprès du Père est descendue du ciel. Nous savons qu'elle nous est communiquée, que Christ est notre vie, que celui qui a le Fils, a la vie; que nous sommes vivifiés selon l'excellente grandeur de sa puissance, selon l'opération de la puissance de sa force, dans laquelle il a ressuscité le Christ d'entre les morts et l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes; de sorte que la vie pour nous et en nous (car Christ est notre vie), est le triomphe final sur la mort et pénètre dans les lieux célestes. Voilà ce qui a été mis en lumière par l'Évangile. Jean annonce la vie descendue sur la terre, manifestée en Christ, puis communiquée à nous. Paul montre plutôt la vie dans la plénitude de son résultat céleste, suivant les conseils de Dieu en gloire. Évidemment notre Psaume ne parle pas de tout cela; il ne pouvait en être question avant la résurrection de Christ; et même il n'aurait pas pu y avoir de justice en cela. Qui est-ce qui avait droit aux lieux célestes avant que Christ y fût entré? En qui la vie pouvait-elle être manifestée en gloire avant que la Tête y fût entrée en résurrection? Toutefois, le principe, le fondement, la source de la vie sont vus et révélés dans ce Psaume.

Les Psaumes ne sont pas la loi, quoique la loi y soit encore reconnue. Mais ils présentent l'opération de l'Esprit de Christ et de vie en ceux qui sont sous la loi et en Christ lui-même; en ceux aussi qui ont à confesser qu'ils sont pécheurs sous la loi, et qui par conséquent, ne peuvent espérer d'obtenir la vie par le moyen de la loi; mais dont les yeux sont ouverts pour considérer la miséricorde, le pardon, la grâce et même le ciel; et encore, ce dernier, en tant que le sentiment de la joie de la présence de Dieu l'exprime, nous le trouvons atteint au Psaume 16 qui nous donne l'expression de la vie dans sa plénitude.

Ainsi, — pensée précieuse, — ce Psaume considère la source de la vie en Dieu, lorsque, sous la Loi, tout est mort et condamnation. Les fidèles des Psaumes ne peuvent pas dire: «la vie a été manifestée et nous l'avons vue»; encore moins: «*notre vie* est cachée avec Christ en Dieu»; mais ils ont appris, ils savent et peuvent dire: «c'est chez toi qu'est la source de la vie» (verset 9). Aussi s'abreuvent-ils au fleuve de ses délices. Où cette vie serait-elle satisfaite ailleurs? les besoins d'un coeur, même à son insu animé par elle, où pourraient-ils être contentés, sinon à ce fleuve, au fleuve dont les ruisseaux réjouissent la ville de Dieu? Nous qui sommes venus à Christ; nous qui avons bu de l'eau qu'il donne, nous avons en nous-mêmes une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle; et même, par l'Esprit, des fleuves sortent de nous; ils découlent de ce qu'il y a de plus intime dans la conscience de la bénédiction. Tout ceci, c'est la puissance de vie dans l'Esprit; cependant il est également précieux de savoir que la nature de cette vie est divine. J'ai fait remarquer autre part, que ce qui, dans l'épître aux

Colossiens, est présenté comme la vie et la nature, est appliqué au Saint Esprit dans l'épître, aux Ephésiens. Ici, dans ce Psaume, nous trouvons Dieu comme source de la vie. Quelle bénédiction de savoir que la source, c'est Dieu lui-même! Le Père a la vie en lui-même; cela est vrai de Christ comme homme; puis nous qui avons le Fils, nous avons la vie. La vie est considérée ici comme une source qui coule. C'est à Dieu comme étant la source de la vie que nos coeurs doivent s'attacher, afin que nous puissions sentir et connaître ce qu'est la vie; savoir que c'est une joie divine de posséder une vie divine dans sa nature et capable de se réjouir. La nature d'une telle vie est de se réjouir en ce qui est divin. En effet, elle ne peut jouir d'autre chose, sauf de la bonté ou de la vérité en tant qu'elles sont l'expression de ce qui est divin. Cette vie trouve sa joie dans les fleuves qui découlent intarissables de l'amour divin; fleuves dans lesquels nous nous abreuons de la bénédiction qui est en la nature de Dieu. Nous possédons une nature qui, étant spirituellement la même que celle de Dieu, doit et peut jouir de Lui selon la perfection de cette nature elle-même. Nous nous réjouissons en Dieu.

Il y a autre chose encore: «En ta lumière nous verrons la lumière». Dieu n'est pas seulement une source de vie, mais une lumière qui éclaire. Il a la vie en lui-même, mais il en est la source. De même aussi il est la lumière; il éclaire; il communique la lumière. Il en est de même de Christ: en lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Enfin, quant à nous, Christ est notre vie et nous sommes lumière dans le Seigneur.

Dans notre Psaume, on cherche la lumière comme consolation au milieu des ténèbres de l'épreuve, lorsque l'homme, sous la puissance de Satan, est manifesté comme étant réellement les ténèbres mêmes. Cela conduit à la découverte de ce que Dieu est. En principe et d'une manière abstraite, aucun autre Psaume ne nous fait autant approcher de ce qui a été accompli en Christ. Seulement ici ces choses sont vues en Jéhovah comme leur source et comme celui en qui elles se manifestent. C'est ce qui leur donne leur perfection divine: «C'est *en toi* qu'est la source de la vie, c'est en ta lumière que nous verrons la lumière». Au milieu des ténèbres et de l'épreuve, c'est la confiance que Jéhovah en grâce est une source de vie, et que dans sa lumière ils verront la lumière. En Christ nous trouvons, de toute manière, des vérités plus profondes; car, lorsque la vie était la lumière des hommes, non pas simplement pour une délivrance extérieure, mais lorsqu'elle brillait dans l'obscurité morale de ce monde, les ténèbres restèrent ténèbres et ne comprirent pas la lumière. Aussi longtemps qu'il fut dans le monde, Christ était la lumière du monde. Les hommes préférèrent les ténèbres à la lumière, parce que leurs oeuvres étaient mauvaises.

La fin du Psaume revient à l'espérance actuelle de la délivrance par le gouvernement de Dieu et à l'assurance de son accomplissement. La connaissance de Jéhovah et la droiture de coeur caractérisent ici les justes, tandis que les ennemis se distinguent par leur orgueil et leur malice. La foi du juste les voit d'avance tombés et incapables de se relever (verset 12).

Psaume 37

Le Psaume 37 est en rapport évident avec la manifestation du gouvernement direct de Dieu dans ce monde, telle qu'elle aura lieu quand les débonnaires hériteront la terre et que

les méchants seront retranchés. Nous avons déjà vu que les épîtres de Pierre contiennent tout particulièrement le rapport de ce gouvernement de Dieu avec la condition chrétienne, dans la mesure selon laquelle il s'y applique. Nous trouvons aussi, au commencement de Matthieu 5, mais avec un caractère beaucoup plus évangélique, quoique sans aller au delà du royaume des cieux, l'application de ce gouvernement en forme de promesses, relatives à l'état moral qui plaît à Dieu.

Ce Psaume contient en outre des exhortations intéressantes et fort instructives quant à l'esprit dans lequel le croyant doit marcher et quant au caractère de sa confiance en Dieu, au milieu du mal qui l'entoure. Le temps de la manifestation directe du gouvernement de Dieu n'est, il est vrai, pas encore arrivé et, sans aucun doute, à la veille d'être détruite, la puissance oppressive du mal grandira plus que jamais; toutefois, maintenant déjà, le mal est à l'oeuvre et c'est le temps de la patience. Jusqu'à la venue de Christ nous sommes, en principe, dans le mauvais jour; la patience avec le royaume de Jésus Christ trouvent place ensemble dans nos coeurs; mais son propre royaume avec sa gloire sont encore à venir. Toutes ces exhortations sont fondées sur la certitude qu'après tout Jéhovah est au-dessus de tout mal, qu'il aime ce qui est juste, qu'il n'oublie pas les justes et ceux qui se confient en lui, et qu'en fin de compte, c'est la volonté de Jéhovah qui aura la haute main. En attendant, la foi est exercée; tout ce qui est dans le coeur est jugé ainsi que la propre volonté qui pourrait nuire au caractère spirituel et empêcher la confiance dans le Seigneur qui conviennent au saint.

La première exhortation est relative à la tranquillité d'esprit. « Ne te dépite point ». Elle est générale et s'applique à la disposition d'esprit. Lorsque la propre volonté et le désir de se trouver à l'aise se mêlent à l'amour de la justice, lorsqu'on désire la justice (et on le fait parfois en partie à cause de la crainte qu'inspire la puissance du mal) tout en aimant la paix qui satisfait des intérêts égoïstes, on est enclin à se dépiter lorsqu'on voit les méchants réussir. C'est là, au fond, le même esprit d'incrédulité que celui des méchants; quoique avec d'autres désirs, c'est de l'incrédulité et de la propre volonté. La colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu. Nous ne devons pas nous dépiter, c'est de la méfiance; ni être jaloux, ce qui est plus mauvais encore, car c'est de l'égoïsme. Voici maintenant l'instruction positive touchant l'esprit dans lequel nous devons marcher, la ressource contre la puissance du mal: « Assure-toi en Jéhovah et fais ce qui est bon ». Selon la promesse tu en recueilleras le fruit.

Ensuite: (verset 4) « Prends ton plaisir en Jéhovah et il t'accordera les demandes de ton coeur ». De saints désirs qui ont Dieu pour objet seront satisfaits; on rencontrera l'opposition, la honte, peut-être la calomnie: « Remets ta voie sur l'Eternel ». Combien cela est vrai! C'est lui qui a toujours, comme on dit, le dernier mot, pourvu que nous ayons la foi d'attendre. Il accomplira ce que le coeur du juste désire, et rendra évidente la justice de ce dernier.

Au verset 7, nous trouvons le caractère le plus évident de la confiance: il consiste en ce que le coeur et les désirs s'attendent patiemment à Jéhovah. Que les circonstances tumultueuses, la violence et les efforts de l'ennemi, se pressent autour d'elle, l'âme attend patiemment qu'il plaise à Jéhovah d'intervenir quand il lui plaira. Que les méchants prospèrent, Jéhovah a son heure déterminée qui vient toujours à propos et met tout en ordre.

Il peut vouloir nous châtier pour notre avantage, amener ses desseins à maturité, patienter avec les méchants, faire ressortir sa gloire, ce qui est notre joie éternelle. Ainsi, ni dépit, ni colère, ni agitation, ni inquiétude; car, en laissant agir dans ces choses notre propre volonté pour combattre le mal, nous ne ferions qu'y tomber nous-mêmes; telle n'est point la patience et la foi des saints. «Les méchants seront retranchés»; les *saints* ne doivent pas être de ce nombre. «Ceux qui se confient en Jéhovah hériteront la terre», de même aussi les débonnaires (verset 11) et les bénis de l'Eternel (verset 22). Tout cela, sans doute, concerne les Juifs; mais, nous l'avons vu, le gouvernement de Dieu s'exerce toujours, quoiqu'il ne soit pas encore manifesté publiquement; et quand l'âme s'est attendue à lui patiemment, elle trouve sa bénédiction même ici-bas. La dernière partie du Psaume expose avec soin que la manifestation publique de ce gouvernement de la terre sera en rapport avec les Juifs; et quoiqu'il agisse plus secrètement pendant le temps de la grâce céleste, son existence n'en est pas moins réelle.

Il y a encore, sur la bénédiction, quelques passages que je voudrais faire remarquer: «Les pas de l'homme [de bien] sont conduits par Jéhovah». C'est une grande et précieuse bénédiction de penser qu'en ce désert, où il n'y a point de chemin au milieu de la confusion et de l'iniquité, notre Père dirige chacun de nos pas. Un jeune chrétien, plein de confiance en son zèle, pourra bien ne pas apprécier la valeur d'une telle ressource; mais combien d'expériences ne lui faudra-t-il pas traverser? Pour qui a vu le monde, pour qui en connaît les pièges, et a fait l'expérience que c'est un désert d'iniquité, sans chemin pour vous conduire, il est infiniment précieux de savoir que le Seigneur dirige nos pas. Le jeune chrétien, lui aussi, lorsqu'il est humble est dirigé par la grâce en s'attendant au Seigneur, quoiqu'il n'en comprenne que plus tard le privilège immense et ne saisisse point encore la sagesse et la miséricorde de Dieu. Mais ce n'est pas tout. Lorsqu'on est ainsi dirigé, le chemin est bon, il est divin; il n'y en a pas d'autre et le coeur y marche; car le chrétien est conduit par l'Esprit de Dieu; son coeur est dans les sentiers, comme dit Moïse: «Fais-moi connaître *ton* chemin (non pas *un* chemin), et je te connaîtrai». Si je connais les voies d'une personne, je connais aussi la personne. Dieu conduit par son Esprit qui agit sur l'homme intérieur et en lui, et la Parole sanctifie. Alors Il prend son plaisir à la voie du saint; Il trouve ses délices à voir un chemin divin suivi par un homme au milieu de ce monde d'iniquité. Christ a suivi ce sentier d'une manière parfaite, et Dieu y a pris ses délices. En tant que nous suivons Christ, notre voie fait aussi les délices de Dieu; elle est selon son coeur.

Remarquons bien qu'il n'y a pas d'autre chemin que Christ. Adam n'avait pas besoin d'un chemin; il devait rester où il était, pour y jouir de la bonté de Dieu. Dans un monde de péché, il n'y a point de chemin; tout y est péché, confusion. Mais Christ lui-même manifesta, selon Dieu, en ce monde, la vie divine et le sentier de cette vie à travers le monde auquel elle n'appartenait pas. C'est une chose toute nouvelle, manifestée en partie dans chaque saint pendant sa marche de foi ici-bas; mais ayant son existence propre et manifestée en Christ d'une manière parfaite. Tel est notre sentier. Nous avons à suivre les pas de Christ, il est le chemin qui mène au Père et c'est vers Lui que nous allons. C'est un privilège immense, de

savoir que nos pas sont conduits par le Seigneur pour nous garder du mal et qu'ensuite il prend plaisir à notre voie. Quel chemin au milieu de ce monde pervers! Comme nous devons soigneusement nous y tenir, sans nous en laisser dévier ni distraire! Nous trouvons ici, comme en Colossiens 3 et Ephésiens 4, 5, les préceptes bénis qui s'y rapportent.

Remarquons encore une autre grâce! Dieu veille sur le saint; s'il tombe (c'est-à-dire dans l'épreuve, non pas d'une manière charnelle), il n'est pas entièrement abattu (cf. 2 Corinthiens 4: 9, etc.), car Jéhovah lui soutient la main. Il peut entrer dans les vues de Dieu, dans le gouvernement de Dieu à son égard, que le saint soit abattu, qu'il soit mis de côté, pour ainsi dire; mais la main de l'Eternel est en cela, elle ne l'a pas abandonné, elle le soutient. Le vase peut être brisé ou déshonoré par les hommes, la puissance est de Dieu.

Il y a une raison morale pour les voies de Dieu. Il *aime* ce qui est juste (verset 28), outre cela, nous avons l'assurance de son amour souverain, il aime ses saints, ils sont gardés à jamais. Puis, en rapport avec les voies de cette justice, nous trouvons ici quelques-uns des traits qui distinguent le juste: «Sa bouche profère la sagesse», c'est-à-dire la pensée de Dieu, «et sa langue prononce la justice», c'est-à-dire la droiture des voies divines, au point de vue de Dieu; la manière dont Dieu juge du bien ou du mal. «La loi de Dieu est dans son coeur»; son coeur est dans le chemin de la volonté révélée de Dieu. «Aucun de ses pas ne chancelle». Nous devons donc nous attendre à l'Eternel et garder sa voie. La fin de l'homme intègre et de l'homme droit, c'est la paix. En pratique, il en est de même du chrétien. Il se peut qu'il soit châtié pour des fautes particulières, car les voies de Dieu sont, à travers la grâce, justes et immuables; mais s'il marche ici-bas d'un coeur intègre, durant les jours de sa vie, elle se terminera, pas encore en gloire peut-être, mais en paix. Craindre Dieu et marcher en sa présence c'est un grand moyen d'avoir la paix. Je ne parle pas de la paix, acquise pour la conscience d'un pécheur par le sang précieux de Christ, mais de la paix de Dieu qui remplit le coeur lorsqu'on expose toutes choses devant Lui.

Enfin, le Seigneur est la force des justes au temps de la détresse (verset 30). Il leur aide et les délivre; il les délivrera de leurs ennemis, parce qu'ils se *confient* en Lui. Cela est toujours vrai.

Psaume 38

Le Psaume 38 nous présente un état d'âme particulier. La relation du coeur avec Dieu est connue et appréciée, même avec confiance: «Puisque je me suis attendu à toi, ô Jéhovah, tu me répondras, Seigneur mon Dieu». Toutefois l'âme est au comble de l'affliction et de la détresse, qu'elle envisage comme le châtiment du Seigneur. Elle est sous le châtiment, mais elle prie pour en être délivrée. Du milieu de la détresse la plus profonde, affligée par une maladie répugnante, abandonnée de ses amis, entourée d'ennemis actifs, dans un état qui a quelque similitude avec celui de Job, l'âme regarde à Jéhovah. Le coeur attribue au péché toutes ces souffrances, mais tout d'abord il regarde à Jéhovah et voit sa main. Voilà ce qui montre de la foi et un esprit intègre.

L'ordre des pensées qui se suivent ici est remarquable: d'abord le jugement de Jéhovah, ensuite le péché qui en est la cause, puis la misère personnelle, l'abandon des amis, l'activité et le mauvais vouloir des adversaires; puis la conscience de tout cela, et, comme résultat, la confiance du coeur en celui qui a frappé et son recours à Lui seul. Enfin ce qui était au fond du coeur se découvre: c'est l'espoir en Jéhovah, la conscience de lui appartenir si intimement que le triomphe des adversaires de la foi est impossible, mais le sentiment de la nécessité de son intervention, parce que la pauvre âme pécheresse n'a aucune force en elle-même.

Tout cela conduit à l'expression d'une vraie intégrité de coeur. Non seulement le péché est reconnu comme étant la cause du jugement, mais il est aussi confessé; de plus, on se juge soi-même devant un Dieu en qui l'on se confie et ainsi l'on peut lui demander librement son secours. Désormais l'âme qui, par la grâce, a été rendue capable, en se jugeant, de se séparer du péché, est aussi capable de distinguer entre ses ennemis et les jugements que Dieu fait tomber sur elle par leur moyen. Dès lors, elle n'envisage les ennemis que dans leur propre malice, dans leur hostilité contre le serviteur de Jéhovah, dans leur haine de ce qui est juste, et elle peut réclamer le secours de Jéhovah contre eux. En effet, le croyant, quoique dans le passé il ait gravement péché et doive subir la juste humiliation qui en est la conséquence, poursuit en réalité le bien dans sa marche ici-bas; et s'il est vrai que l'Eternel se sert de la malice des méchants comme d'une verge, ce n'est certes pas le mal que les méchants haïssent dans les saints, mais bien au contraire, les rapports de ces derniers avec celui qu'ils reconnaissent pour leur Dieu. Néanmoins le jugement était juste. Telle sera l'histoire véritable du résidu lorsque, sous les coups terribles du châtimement de l'Eternel, il sera décidément converti. Mais aussi quelle instruction pour nous-mêmes, lorsque nous subissons un châtimement pour avoir mal fait!

Ce Psaume paraît se rapporter au châtimement compliqué d'un cas particulièrement grave; mais, lorsque nous sommes sous la discipline, comme il nous enseigne où nous devons regarder, par quoi il nous faut commencer! Il peut y avoir le sentiment que la main de Dieu nous châtie à cause du péché; que sa colère est méritée; mais si le coeur regarde à l'amour fidèle du Seigneur dans ses relations avec nous, nous crierons à Lui, pour qu'il détourne l'ardeur de sa juste colère et de son indignation. Il y a un gouvernement de Dieu en rapport avec Sa nature; et quoique ses châtimements ne détruisent ni notre foi ni la connaissance de notre relation avec lui (avec le Père), ni la certitude qu'il ne saurait y avoir de péché imputé au croyant, toutefois l'âme qui se sent sous le poids du gouvernement de Dieu, ne se tranquillise pas avec ces pensées. Elles sont, à coup sûr, d'une immense importance; elles forment la base de notre confiance; elles soutiennent et dirigent l'âme d'une manière très réelle; mais elles ne sont pas, dans le cas particulier, l'objet que nous avons directement en vue. L'âme a plutôt devant elle la sainte nature du Dieu avec lequel nous avons communion, et ce qu'il est nécessairement par rapport au péché. Le gouvernement de Dieu est selon cette nature, qui a été, il est vrai, glorifiée par l'oeuvre de la rédemption, quant à l'imputation du péché; mais quoique l'âme ne mette pas en doute la rédemption, elle a néanmoins, pour le moment et avec raison, le sentiment que Dieu, suivant sa propre nature et comme Seigneur

dans son gouvernement, doit voir le péché avec colère. C'est parce que nous avons une nature qui connaît Dieu et une conscience réveillée, que nous sentons cela à l'égard de nous-mêmes, de nos propres péchés; et la connaissance de la bonté de Dieu rend encore plus terrible le jugement que nous portons sur nous-mêmes. Ce n'est ni le désespoir, ni le doute quant à la justification; mais l'âme ne se cache pas derrière la connaissance de sa justification, pour échapper au sentiment de l'estimation que Dieu fait du péché. C'est parce qu'elle connaît le Seigneur, que l'âme le supplie d'arrêter la colère due à son péché; c'est parce qu'elle le connaît, qu'elle s'attend à celui dont elle a mérité le déplaisir. Dans l'épreuve, on regarde à la main et aux pensées de celui qui l'inflige; l'on interprète les voies de Dieu, parce que tout vient de sa main, et l'on recherche quelle est sa pensée. Dès lors, la relation avec Dieu étant présente à la conscience, le coeur saisit la valeur et la puissance de l'épreuve comme moyen de purification plutôt que comme exercice de la colère divine. Il peut dire: «Seigneur, *tout mon désir* est devant toi et mon gémissement ne t'est point caché».

Cette manière d'introduire le Seigneur dans les châtiments qu'il inflige; de l'introduire selon la plénitude de son amour et selon sa relation avec nous, est de toute beauté. Dieu devient ainsi, pour le coeur, la clef de Ses propres voies. Le coeur retrouve son équilibre et, comme nous le voyons à la fin du Psaume, il a la conscience que Dieu est pour lui, sa ressource contre l'épreuve qui l'accablait auparavant, épreuve à l'égard de laquelle, dans le sentiment du péché qui en avait été la cause, il suppliait Dieu de détourner sa fureur et l'ardeur de sa colère. Tel est le résultat, lorsqu'on regarde directement à Dieu et que l'on confesse simplement, du fond de l'âme, le mal qu'on a commis envers Lui. Les rapports entre l'âme et Dieu sont réglés, et, dès lors, on règle avec Dieu les difficultés que le coeur éprouve de la part des adversaires. Le secret de tout consiste à regarder directement à Dieu Lui-même, tel qu'Il est dans sa relation avec nous, en confessant sincèrement le péché tout en remettant toutes choses entre ses mains. La confiance en Jéhovah est le mobile de toutes les pensées contenues dans ces Psaumes.

La relation de Père, que Dieu prend vis-à-vis de nous, chrétiens, et qui est réalisée par la foi, modifie en un sens la nature de nos sentiments. Nous avons, quand nous regardons à Lui, une impression plus profonde de sa tendresse pour nous et de sa grâce, de sa compassion et de son amour; mais, en principe, notre sentiment est le même que celui qui est exprimé dans ce Psaume; s'il est vrai que nous nous confions en son amour, Dieu n'en reste pas moins devant notre âme et notre conscience comme un Dieu qui exerce le gouvernement d'une manière conforme à la sainteté de sa propre nature. On remarquera que l'âme, tout en exprimant à Dieu son désir, est entièrement soumise et se tait sur les injustices de ses ennemis, parce qu'elle espère et se confie en Dieu, et qu'elle s'en remet à Lui, après avoir, dans un esprit de confession, rejeté tout son fardeau sur Lui et considéré l'épreuve comme venant de sa main. Autrement l'âme n'aurait pas mis le Seigneur entre elle et ses ennemis (versets 13 et suivants).

Psaume 39

Le Psaume 39 exprime le néant de l'homme en présence d'un mal qui se présente avec des prétentions à la puissance, tandis que le saint s'en remet à Jéhovah. En présence des méchants il est resté muet, de peur qu'il ne parlât follement ou qu'il ne s'élevât contre eux, comme si lui aussi avait de la force, tandis que tout, dans l'homme, n'est que vanité. Ensuite, dans l'épreuve qu'il a à traverser, le saint voit la main de Dieu, il a recours à lui afin d'être délivré et aussitôt, pour ainsi dire, toutes les prétentions des méchants s'évanouissent. Jéhovah le châtie à cause de son iniquité. Le croyant est étranger en ce monde; il y séjourne avec Dieu qui seul connaît la durée de ce pèlerinage. Il ne dépend pas de l'arrogance ni du succès des méchants, il ne doit pas non plus s'inquiéter de leurs bruyantes prétentions; autrement il agirait comme étant de ce monde dont il n'a rien à réclamer. Vivons-nous toujours ainsi? Au verset 12, le saint prend cette place d'Abraham, de David et de tous ceux qui ont marché par la foi, mais sa requête comme juif croyant, ne va pas au-delà d'une délivrance terrestre; seulement il rapporte à Dieu le châtement et la délivrance. C'est aussi ce que nous pouvons faire, lorsque nous nous trouvons sous la discipline du Seigneur. En ce qui concerne le gouvernement et les voies de Dieu, ce désir est dans l'esprit du Nouveau Testament.

Psaume 40

Dans tous ces Psaumes, nous avons vu le saint en chute (le Résidu), regardant à un Dieu qu'il connaît selon sa relation personnelle et sa grâce immuable, malgré cet état de chute. Au Psaume 40, nous trouvons Christ prenant une position de patience, mais sans chute et fournissant ainsi un motif de confiance, même pour ceux qui sont tombés, puisqu'il prend sa place avec eux dans leurs afflictions et dans le sentier de l'intégrité sur la terre; car ils sont après tout les saints, les excellents de la terre. Aussi Christ ne manque-t-il pas de se placer lui-même sous le fardeau du mal et des péchés sous lequel Israël s'est mis par sa propre faute. Quoique ceci soit vrai sous tous les rapports, quant à la rédemption d'Israël, nous connaissons cependant cette vérité d'une manière plus profonde, car Christ a glorifié Dieu de manière à nous donner une place dans le ciel.

Telle n'est pas la pensée de ce Psaume; mais la manière dont Christ s'identifie ici avec Israël, selon l'intégrité du Résidu fidèle, est profondément instructive et nous fait entrer d'une façon admirable dans l'intelligence de l'un des côtés particuliers de ses souffrances. Christ n'est pas envisagé ici comme mourant pour faire l'expiation ou porter la colère, mais comme mourant au milieu des souffrances, des douleurs et de l'angoisse. En buvant la coupe de la colère, Christ ne souffre pas avec son peuple, mais pour son peuple. Ici, au contraire, Dieu est envisagé comme secourant Christ lorsque, dans son affliction, il s'attend à l'Eternel. Cette affliction pèse sur le Résidu, comme conséquence de l'opposition d'Israël, de ses fautes, de son abandon de Dieu. Christ qui a été fidèle à Dieu en toutes choses, comme il le dit dans ce Psaume, participe à cette affliction et y entre en grâce divine.

Il ne s'agit nullement ici de ses relations personnelles avec Dieu, mais de sa participation aux relations du Résidu avec Dieu, comme faisant partie d'Israël. Les siennes ont été parfaites; les leurs, quoique fondées d'une part sur la fidélité de Jéhovah, sont, d'autre part, actuellement le fruit du péché. Christ est ici à la fin de sa vie, terminée moralement déjà quant à son service. Pendant cette vie, il avait accompli la volonté de Dieu, dans le corps qui lui avait été préparé; il avait déclaré fidèlement la justice de Dieu dans la grande assemblée (verset 9), c'est-à-dire, publiquement au milieu d'Israël. Maintenant, à cause de ce témoignage fidèle envers les hommes, des maux sans nombre tombent sur lui. La même chose arrivera au Résidu; leurs épreuves, de la part des hommes, seront la conséquence de leur fidélité et de leur témoignage, mais avec cette différence qu'ils les auront méritées comme impliqués eux-mêmes dans les péchés du peuple.

Nous savons que ce qui est dit ici de Christ, a eu lieu en réalité quand son heure fut venue, l'heure de ses ennemis et de la puissance des ténèbres.

Dans ce Psaume, puisqu'il n'est pas question de ses souffrances en propitiation, mais de son association avec le Résidu, nous ne trouvons pas les paroles: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» comme au Psaume 22, qui contient le fondement de la grâce en justice. Ici, au contraire, il s'agit de la vie parfaite de Christ et de ses souffrances au moment de la quitter, souffrances au milieu desquelles il s'en remet à la fidélité et à la bonté de Jéhovah, instruisant ainsi son peuple à s'y confier à son tour, et lui fournissant dans l'épreuve l'exemple de sa propre perfection: «Je me suis patiemment attendu à Jéhovah!» La patience avait là son oeuvre parfaite, leçon importante pour nous! La chair peut attendre longtemps, mais jamais elle n'attend jusqu'à ce que le Seigneur intervienne, jamais avec une entière soumission.

Se confier en la puissance et en la fidélité seules de l'Eternel, telle était la perfection dans l'obéissance à sa volonté. Saül attendit *près* de sept jours, mais l'objet de sa confiance charnelle, son armée, diminuait; les Philistins étaient là; il n'attendit pas jusqu'à ce que Dieu intervint par le moyen de Samuel. Eût-il obéi, eût-il senti qu'il ne pouvait rien par lui-même et n'avait qu'à attendre, alors il eût dit: «Je ne puis ni ne dois rien faire jusqu'à ce que l'Eternel m'envoie Samuel». Mais la chair s'appuyait sur sa propre sagesse et se confiait en sa force, malgré les formes de la piété, et tout fut perdu. Epreuve et défaite de la chair! Christ éprouvé s'attendit patiemment à *Jéhovah*. Il fut parfait et accompli dans toute la volonté de Dieu. Tel est aussi notre sentier en vertu de la grâce.

Voilà l'importante instruction personnelle contenue dans ce Psaume, sauf que la propre perfection de Christ est toujours la plus grande de toutes les instructions. Ici il se présente lui-même comme modèle: «Je me suis attendu patiemment à Jéhovah». C'est-à-dire, j'ai attendu jusqu'à ce que Jéhovah en personne intervint. Quoique mis à l'épreuve jusqu'au bout, il n'y eut chez lui aucun mouvement de propre volonté; de là sa perfection.

Non seulement Christ ne désire dans son coeur aucune autre délivrance que celle de Jéhovah, mais il sait qu'il n'y en a pas d'autre, et que Jéhovah est parfaitement juste, lorsque

sa volonté morale a été parfaitement accomplie et que sa justice a été revendiquée quand il le fallait. Il y a la perfection connue de la volonté de Dieu, le seul titre de Christ; puis la perfection de sa soumission et son désir qui ne tend que vers Lui.

Comme il s'agit ici d'un modèle pour les saints, la mort n'est mentionnée qu'en tant qu'elle peut être une épreuve; le puits bruyant, le borbier fangeux sont des images de détresse, de terreur et, humainement parlant, de danger. La ressource, c'est de crier à Jéhovah et il est exaucé à cause de sa crainte. Ici Christ parle en personne, mais au verset 3, la délivrance le rend capable de s'adresser au Résidu: «Il a mis en ma bouche un nouveau cantique qui est la louange de *notre* Dieu»; ils peuvent chanter même la délivrance des maux venus sur eux en conséquence de leurs péchés. «Plusieurs verront cela, et ils craindront, et se confieront en Jéhovah»; ceci ouvre la porte aux Gentils.

Dieu est intervenu pour délivrer des effets du mal: et il a mis, dit l'affligé, mes pieds sur un roc, au dessus du mal et de tous ses effets. Cette fidélité de la grâce, cette délivrance divine manifestée chez Celui qui avait été plongé jusqu'au fond de l'épreuve, deviendrait un lieu de repos pour la foi d'autres fidèles, d'autant plus que Christ avait subi l'épreuve comme conséquence de l'état du peuple devant Dieu. Aussi la fidélité de Dieu et sa délivrance sont-elles appliquées à l'état du Résidu, bien qu'applicables aussi à tout fidèle éprouvé par la méchanceté d'autrui et la puissance du mal, qu'il a peut-être attirée sur lui-même. «Oh! que bienheureux est l'homme qui s'est proposé Jéhovah pour son assurance et qui ne regarde point aux orgueilleux», aux prétentions élevées de l'homme et au succès apparent de sa méchanceté, «ni à ceux qui se détournent vers le mensonge», qui abandonnent Dieu, pour chercher des refuges trompeurs et les déceptions de l'infidélité.

Ensuite, comme homme, Christ commence à réciter les merveilles de la fidélité de Dieu envers son peuple: «tes merveilles et tes pensées envers *nous* sont en grand nombre». Il s'associe au peuple.

Le verset 6 introduit sur la scène, à part de tous, l'être glorieux, celui qui, dans l'éternité, pouvait s'entretenir avec Jéhovah, le Fils, la Parole qui était avec Dieu, qui était Dieu, qui était dès le commencement avec Dieu. Selon ce qui était écrit de lui dans le rouleau du livre, il trouve préparée pour lui la place de l'obéissance (tu m'as creusé les oreilles, formé un corps), et selon les conseils divins et par amour pour nous, il entre librement et volontairement dans cette place d'obéissance. Une fois qu'il l'a prise en devenant homme, et qu'il a revêtu la forme de serviteur, ses délices sont de faire la volonté de Dieu; la loi de Dieu est au dedans de ses entrailles. Tel est Christ comme homme obéissant; se présentant dans sa libre volonté, prenant le corps qui lui a été préparé, entrant comme serviteur parfait dans la place de l'obéissance volontaire et joyeuse.

Le verset 6 nous présente la pensée et les conseils de Dieu; le verset 7, Christ se présentant librement pour faire la volonté de Dieu selon ces conseils. Mais n'oublions pas qu'il parle après s'être fait homme et que les versets 6 et 7, sont une révélation de ce qui s'est passé dans le monde éternel (pensée merveilleuse!) nous disant comment Christ est devenu

homme. Au verset 8 de même qu'au verset 5, Christ parle comme occupant sa place sur la terre. «Mon Dieu, j'ai pris plaisir à faire ta volonté et ta loi est au dedans de mes entrailles». Telle est sa perfection comme homme.

Aux versets 9, 10, nous trouvons la perfection de son service; il a prêché la justice devant tout le peuple d'Israël, il ne l'a pas retenue ni cachée au dedans de son coeur; c'est une leçon pour chacun de nous, mais il faut s'en servir sous la direction divine. Il a prêché la justice de Dieu, ses voies, sa nature, ses jugements, le jugement du mal et ce que Dieu était dans ce jugement, puis sa fidélité et sa délivrance (il y avait cela en Jéhovah pour Israël), sa gratuité et sa vérité. Il a prêché la justice à l'homme et cela d'une manière parfaite; il a pleinement déclaré ce que Jéhovah était envers Israël dans toute la perfection de sa nature et de son caractère. Tout cela il l'a fait, mais il en demande le plein accomplissement. Mais alors celui qui avait librement entrepris ce service pour la gloire de Dieu envers Israël, se trouve dans une position nouvelle (versets 11, etc.); son dévouement lui attire la haine du peuple, l'opposition de tous ceux qui prennent plaisir à son malheur.

Ce grand débat et la nécessité d'une délivrance font surgir la question de savoir quel est, aux yeux de Dieu, l'état de ceux qui ont besoin d'être délivrés. Or, quoique ce Psaume ne parle pas de l'expiation, nous voyons ici que l'expression gouvernementale de la pensée de Dieu à l'égard du péché d'Israël pèse sur l'âme de Christ, comme elle pèsera en effet plus tard, sur le Résidu; car celui-ci, impliqué dans le péché d'Israël, comme faisant partie de ce peuple, sentira s'appesantir sur lui les conséquences des transgressions d'Israël. Ainsi le Résidu sera sous le poids, non pas de la condamnation (car ce fardeau, Christ l'a porté pour eux dans l'expiation), mais des épreuves et de la détresse qui seront pour eux l'expression du déplaisir de Dieu. Mais au milieu de tout cela, la foi vraie s'attendra à la gratuité et à la vérité de l'Eternel qui avaient été proclamées, tandis que la déclaration de la justice leur fera sentir qu'elle témoigne contre le péché, par l'angoisse qui en sera la conséquence: position analogue à celles des frères de Joseph devant lui.

Psaume 41

Le Psaume 40 nous a parlé du Seigneur venant prendre la place de l'obéissance dans un corps qui lui avait été préparé, descendant ici-bas pour être pauvre et misérable, et s'attendant patiemment à Jéhovah.

Le Psaume 41 parle de la bénédiction de ceux qui étaient capables de discerner cette place du misérable. Le Seigneur y était avant tous et l'a comprise mieux que personne; mais nous savons, d'après les béatitudes de l'Evangile de Matthieu, comment il déclare bienheureux ceux qui, en vertu de la grâce, sont comme lui pauvres en esprit. En réalité ces béatitudes sont, presque en entier, la description exacte de ce que Christ était, bien qu'elles soient présentées comme le caractère auquel est attachée la bénédiction: pauvre en esprit, débonnaire, pur de coeur, n'est-ce pas le portrait de Celui qui nous apportait la paix? Dans l'Evangile de Luc, il s'adresse plus directement à ses disciples: «Bienheureux *vous* pauvres»,

leur dit-il; mais il entre dans leurs épreuves et dans leur position, et quand il a mis dehors ses propres brebis, Il va devant elles.

Ce Psaume, tout en faisant le tableau d'un caractère général, a trouvé son accomplissement spécial en Christ, comme le prouve le verset 9, employé par le Seigneur pour parler de lui-même; et c'est l'identification de ce dernier avec le Résidu qui donne aux Psaumes un si profond intérêt. «Cet affligé a crié», (Psaumes 34) et nous trouvons ici l'intelligence de cette position: «Bienheureux celui qui use de discernement envers l'affligé» (verset 1). Nous trouvons d'autre part la confiance assurée que Jéhovah le maintiendra dans son intégrité et l'établira devant Lui pour toujours (verset 12). Lorsque l'affligé s'attend à Jéhovah, humble et soumis au milieu de l'épreuve, heureux celui qui entre dans sa position, y prend intérêt et en a l'intelligence spirituelle! Ce misérable, que poursuit la méchanceté des hommes, regarde à Jéhovah et s'attend à sa miséricorde en intégrité de coeur.

Livre 2

Les Psaumes 42 à 45, qui ouvrent le deuxième livre, offrent un détail qui donne un caractère tout particulier à la portée spirituelle aussi bien que prophétique de ce livre: c'est l'absence du nom que Dieu prend en rapport avec l'alliance. Au Psaume 46, nous trouvons la transition du nom de Dieu à celui de Jéhovah. Quelles que fussent les détresses et les afflictions décrites dans les quarante et un premiers Psaumes, du sein de l'angoisse le coeur du psalmiste regardait toujours librement vers Jéhovah; il était en pleine relation avec lui et jouissait du culte public dans lequel Son nom était célébré. Mais ici, chassé dehors, il n'a que le souvenir de ces choses; il est rejeté et ne peut plus que regarder, dans le secret de son âme et au milieu des circonstances du désert, à la nature et à l'essence même de Dieu.

N'oublions pas la différence qui existe entre la nature des relations avec Dieu comme Père et comme Jéhovah, ni que le fidèle attend ici une délivrance extérieure et le jugement qui doit l'amener. Toutefois le changement dans lequel ces Psaumes nous introduisent, nous fournira d'importantes instructions.

Le Psaume 22 exprime cette différence d'une manière frappante. Là, Christ lui-même, ayant été fait péché pour nous, était séparé de la jouissance de sa relation personnelle avec le Père; au milieu de souffrances humaines, il ne trouve pas, cette unique fois, le soulagement divin. Quant à la colère actuelle de Dieu, il va sans dire qu'aucune âme pieuse n'a jamais à la subir; mais, quant à l'affliction, la face de Dieu est cachée à Israël, et lorsque ce peuple est réveillé, il sent que Dieu lui cache sa face à cause du péché, quoique sa foi soit alors à l'oeuvre; or, telle est précisément la situation décrite par ces Psaumes. Nous y voyons la foi qui regarde à Dieu, lorsque toutes les circonstances sont contre celui qui la possède et l'exerce, et lorsque les fidèles sont exclus de la jouissance d'une communion publique et d'une relation avec Dieu, basée sur son alliance. C'est la situation dans laquelle Dieu place son peuple, lorsque la relation de l'alliance faite avec Israël est brisée ou qu'elle n'est pas connue. La foi reconnaissant la justice de cette situation, regarde, malgré tout, à la fidélité de Dieu comme faisant partie de sa propre nature. C'est, pour ainsi dire, une foi dénuée de tout, n'ayant, pour

la soutenir, aucune des choses que Dieu donne à son peuple comme témoignage de sa faveur. Il en résulte que l'âme est pleinement mise à l'épreuve.

Ce qui est en question ici pour l'âme, n'est pas de savoir dans quelle mesure elle jouit des dons de Dieu, mais dans quelle mesure son état peut se rattacher à ce que Dieu est, en Lui-même, et compter là-dessus. L'âme est ainsi mise à l'épreuve jusque dans ses profondeurs, parce que tout ce qui est de la chair est complètement jugé, et qu'il ne saurait y avoir aucune relation entre cette dernière et Dieu. Cela, à coup sûr, ne sera jamais compris que par une nouvelle nature, capable de saisir ce que Dieu est, et de s'attacher aux promesses par grâce et par l'oeuvre du Saint Esprit. Mais, de cette manière, la chair est complètement jugée; on connaît, on discerne toute la différence qui existe entre elle et le nouvel homme, toutefois on ignore encore la rédemption. En conséquence de la nouvelle nature, on a la conscience d'avoir le désir de faire le bien, et qu'il y a une faveur divine, mais on n'a point de paix. Le coeur est mis à l'épreuve, pour que nous nous abandonnions à la grâce dans une dépendance qui ne trouve aucune ressource en nous-mêmes. C'est en pratique le même principe que nous trouvons au chapitre 7 de l'épître aux Romains.

Psaume 42

En parlant du Psaume 42, nous ne pouvons nous attacher qu'au principe général qu'il renferme (à moins qu'il ne s'agisse d'un cas tout particulier d'expérience chrétienne): parce que ce Psaume suppose que l'on se souvient des bénédictions qu'on a autrefois goûtées en commun.

Voici le cas spécial dont je parle. Lorsqu'une âme a cru au pardon, qu'elle a reconnu son état de péché, mais sans avoir été réellement sondée, ou sans avoir découvert la nature toute pécheresse de la chair, il se peut que cette âme vienne à perdre sa première joie, et qu'elle connaisse Dieu juste assez pour éprouver l'angoisse de ne pas avoir la lumière de sa présence; mais alors ce sentiment même lui inspire un désir sincère d'en jouir. Un cas semblable a lieu quand une âme s'est crue chrétienne, et que, par l'opération de l'Esprit de Dieu, elle découvre qu'elle s'est trompée. Dans les deux cas, l'effet réel et bienheureux de la position dans laquelle nous sommes placés par la rédemption est ignoré. Ce Psaume ne dépasse pas l'espérance, mais celle-ci est rendue plus profonde et plus vraie par l'épreuve; il exprime plutôt le résultat de l'épreuve que l'épreuve elle-même par laquelle l'âme a dû passer; c'est pourquoi, toute délaissée qu'elle soit, nous trouvons ici une expression si bénie de son état. Elle a soif de Dieu Lui-même; différant en cela de l'âme du chrétien, qui peut se réjouir en Dieu (Romains 5); toutefois cette soif de Dieu est, sous certains rapports, quelque chose de plus profond que la première joie, parce que la joie n'est que partiellement réalisée, tandis que la soif est complète et que Dieu lui-même, en Lui-même, est l'objet que l'on désire. Le Psaume fait, sans doute, allusion aux circonstances, et c'est la perte qu'elle a faite de Dieu en rapport avec des circonstances heureuses qui la soutenaient plus ou moins, c'est cette perte qui oblige l'âme à s'appuyer plus absolument sur Dieu même, à le vouloir lui seul; et qui lui fait chercher sa joie auprès de Dieu. C'est cette soif de Dieu que l'âme spirituelle doit surtout rechercher dans ce Psaume. Celui qui parle ici, a perdu la joie de la multitude (verset 4), mais maintenant il soupire

ardemment après Dieu. Pour lui, le contraste est sensible, mais c'est de Dieu même qu'il ressent la perte pour son coeur. Voilà ce qu'il désire ardemment. Les personnes et les circonstances heureuses disparaissent de son esprit, comme elles ont disparu de la scène, bien qu'il en ait joui avec Dieu. Individuellement, le coeur a besoin de Dieu pour soi. La nature divine en nous soupire après sa joie en Dieu, seul objet dont la plénitude la satisfasse, parce que cette nature est divine; objet unique, grand et précieux, le seul qui remplisse tous les désirs et qui exclue tout autre objet.

Auparavant l'âme avait joui des bénédictions de la part de Dieu, et de Dieu lui-même *en elles*. Maintenant c'est Dieu qui devient nécessairement, et d'une manière consciente, la bénédiction tout entière. L'épreuve a jugé tout ce qui est de la chair quant à l'état subjectif de l'âme, elle a mis fin à cette jouissance médiate de Dieu, qui n'avait lieu qu'au moyen des circonstances. Alors la vie divine, pour goûter son entière bénédiction et la conscience de ce qu'est cette bénédiction, trouve sa joie parfaite en Dieu Lui-même, en Dieu seul.

Cet exercice de l'âme est remarquable par sa profondeur. Ce n'est pas que l'âme doive renoncer à la joie; mais la source de la joie, la pure bénédiction morale, prend une beaucoup plus grande place dans le coeur, et, comme nous allons le voir, le caractérise désormais. Vous rencontrerez des chrétiens qui, lorsqu'ils sont profondément éprouvés par la perte de bénédictions accordées légitimement par Dieu, deviennent bien plus calmes et ont un sentiment bien plus intime que le Seigneur est leur portion; libérés désormais de l'influence des circonstances, ils jouissent davantage de ce précieux centre de repos.

Ainsi l'adversaire contribue, bien que d'une manière douloureuse, — et même quand il s'agit de la discipline du Seigneur, les choses ne se passent pas autrement, — au progrès de l'âme dans cette direction. Les adversaires disent: Où est ton Dieu? (verset 10). En chassant le fidèle, ils l'avaient exclu de la jouissance publique des bénédictions accordées par Dieu et qui, pour Israël, se rattachaient à Son alliance. Job nous offre l'exemple d'une épreuve semblable. Où était désormais le signe que les fidèles eussent des bénédictions de la part de Dieu? Ils les Lui avaient attribuées, ils avaient proclamé la fidélité et la puissance de Dieu pour protéger; et maintenant leurs adversaires les raillent, et leur disent: «Où est ton Dieu?» comme plus tard les malheureux Juifs l'ont dit à Christ; mais ces paroles ont pour seul effet de rejeter l'âme vers Dieu, car elle n'a aucune ressource sauf ce que Dieu est Lui-même. Les adversaires lui avaient enlevé tout autre chose, en l'excluant des bénédictions dont l'abus tendait à mettre Dieu de côté. Ils avaient réussi à la priver de tout, ils ne lui avaient laissé que Dieu; elle espère en Lui; mais quelle est la conséquence? Implorera-t-elle des bénédictions? Nullement. Souvent l'âme, parce qu'elle cherche la joie, ne réussit pas à la trouver, car ce n'est pas cela qui purifie et qui bénit; or, pour bénir, il faut que Dieu purifie; tandis qu'une fois dépouillés de nous-mêmes et cherchant Dieu, nous trouvons la joie. De même ici, tout en se souvenant de la joie passée, l'âme s'écrie: «Je le célébrerai encore; son regard est la délivrance même» (verset 5).

Il y a encore d'autres points à observer dans ce Psaume. La fierté, la résistance stoïque contre l'épreuve, ne poussent pas l'âme vers Dieu; au contraire, elles la tiennent tout

spécialement loin de Lui, lui apprennent, ou prétendent lui apprendre à se passer de Dieu. C'est ainsi que les Stoïques enseignaient que l'homme de courage était l'égal de Dieu. Ici, l'âme a passé par l'affliction et elle sent sa dépendance, aussi peut-elle être à l'aise avec Dieu, à cause de Sa bonté et de Sa fidélité. Quand l'affliction est complète, sans ressources et sans secours, elle donne de l'intimité avec Celui qui a la volonté et le pouvoir de secourir. On est avec Dieu, on lui dit son affliction. Auparavant le coeur raisonnait avec lui-même; maintenant il dit: «Mon Dieu! mon âme est abattue au dedans de moi-même: c'est pourquoi je me souviendrai de *toi*» (*).

(*) L'auteur traduit ainsi le commencement du verset 6. (Ed.)

Ceci nous amène à un autre point. Les afflictions elles-mêmes viennent de Dieu. Le jugement intérieur de soi-même et l'espoir en Dieu, l'introduisent Lui seul en toutes choses. Les ennemis ont disparu en même temps que les bénédictions: «*Tes vagues et tes flots ont passé sur moi*» (verset 7). C'est Dieu qui commença à s'occuper de Job, sans confier son dessein ni à Job, ni à Satan; il se servit de la malice aveugle de l'Adversaire pour briser la nature insoumise de son serviteur, dont ce dernier lui-même ne se doutait pas, et pour amener une bénédiction. «Un abîme appelait un autre abîme», mais c'était «à la voix des torrents de Dieu».

Lorsqu'on voit ainsi la main de Dieu dirigeant toutes choses dès l'origine afin d'accomplir son dessein, on est amené à la conscience d'une relation d'alliance avec lui selon son caractère de Jéhovah (pour nous c'est avec le Père); et, selon cette relation, on s'attend à lui pour l'avenir: «Jéhovah mandera de jour sa gratuité, et son cantique sera de nuit avec moi et je ferai requête au Dieu Fort qui est ma vie». On acquiert ainsi de la confiance, de la hardiesse vis-à-vis d'un Dieu fidèle: «Je dirai au Dieu Fort qui est mon rocher: Pourquoi m'as-tu oublié?» Le mot *abandonné* n'est pas employé ici. Christ seul a été abandonné; la foi sait qu'elle ne le sera jamais. Mais, en vertu de cette confiance dans l'amour infailible de Dieu, le psalmiste demande à Celui qui est son rocher pourquoi il l'a laissé au pouvoir de ses ennemis. Chose digne de remarque!

Du moment que nous voyons la main de Dieu dans nos afflictions, nous pouvons attendre la délivrance, parce que c'est Dieu, et que sa main est sur nous en amour.

Et maintenant les outrages des adversaires deviennent une occasion de requête à Dieu (verset 10), car lorsqu'ils disent: «Où est ton Dieu?» la seule réponse c'est que Dieu se manifeste Lui-même. En attendant l'âme a ressenti plus profondément ce que c'était que de soupirer après Dieu. Toute légèreté de coeur ayant disparu, cette manifestation a infiniment plus de valeur. Ici les assurances de bénédiction sont augmentées, avant que l'âme angoissée n'ait dit qu'elle était assurée du salut de Sa face et qu'elle en ferait le thème de ses louanges; mais nous avons vu que le coeur purifié et exercé a été amené à se confier dans la fidélité de Dieu, selon la relation qu'il sait exister entre Dieu et lui. Le coeur, sans être encore délivré extérieurement, s'attache à Dieu comme à l'objet de ses désirs et de sa confiance. Aussi s'écrie-t-il maintenant: «Il est *le salut de ma face* et mon Dieu». Sa face reflète en joie le

resplendissement de la face de Dieu en amour. La détresse, la privation de toutes les bénédictions, même religieuses, qui lui avaient été données, ont fait que le coeur s'est rejeté sur Dieu et regarde à Lui comme à l'unique source de joie, avec cette confiance qui s'établit dès que l'âme est près de Dieu et qu'elle reconnaît, par la foi, la relation qui existe entre elle et Lui. Il ne peut en être autrement. Peut-être la paix complète, la pleine jouissance du coeur, se feront-elles attendre, si le Seigneur juge nécessaire de purifier encore et d'éprouver; mais on s'appuiera cependant sur lui avec confiance et l'âme sera amenée de cette façon à avoir réellement soif de lui. «Mon âme a soif de Dieu». Elle s'adresse à lui; nous ne trouvons pas ici la réponse, mais nous voyons l'état de l'âme amenée à espérer simplement en Dieu Lui-même, assurée que la clarté de Sa face brillera sur elle et qu'elle y trouvera la joie et la santé.

Encore un détail: c'est quand l'âme a été brisée, c'est quand la résistance de son orgueil a cédé, qu'elle se souvient de Dieu (verset 6). Quand elle voit la main de Dieu dans ses épreuves (verset 7), elle voit aussi que Jéhovah (Dieu connu dans sa relation avec elle) «donnera commandement à sa grâce»; or Dieu est le Dieu de sa vie et Il est son rocher.

Psaume 43

Dans le Psaume 42, nous venons de voir l'âme restaurée intérieurement et amenée à avoir véritablement soif de Dieu Lui-même; cherchant toute sa joie en Lui. Arrivée là, nous la voyons au Psaume 43 demander une délivrance qui la rende capable de jouir pleinement de Dieu en toute liberté. Dieu est devenu «l'allégresse de sa joie» et, ainsi restaurée, elle sera appelée de nouveau à l'adorer librement, à pouvoir exprimer la plénitude de sa joie et de sa reconnaissance. Dieu n'est pas nommé ici le Dieu de sa vie, mais le Dieu de sa force (verset 2). Jusqu'à ce que l'âme fût arrivée à considérer Dieu lui-même comme sa joie, ce cri de délivrance, cri naturel sans être mauvais, s'il était soumis à la volonté de Dieu (au fond, la soumission fait plutôt désirer d'être purifié, que délivré de l'épreuve), ce cri exprimait un certain désir de soulagement et de tranquillité, choses qui cependant, ne sont pas à mépriser lorsque c'est Dieu qui les accorde. Mais maintenant que l'âme est purifiée, le cri de délivrance se lie au désir de louer et de glorifier Dieu.

Notez ce changement qui s'opère dans une âme, traversant l'épreuve dispensée justement et en amour de la part de Dieu, quoiqu'injustement peut-être de la part des hommes. Il est naturel que le coeur désire d'être mis en liberté; mais, comme Elihu le dit à Job, si ce n'est pas en étant soumis aux voies de grâce de Dieu, alors c'est préférer l'iniquité à l'affliction (Job 36: 21); on manque ainsi à la fois de droiture et de soumission. Dès que le coeur est complètement restauré, le désir de la délivrance est parfaitement à sa place; il n'est plus que l'expression du besoin d'être manifestement en paix avec Dieu, ou de le glorifier et de le louer publiquement. Au Psaume 42, les ennemis outrageaient le fidèle, mais ils n'étaient, à ses yeux, que les vagues et les flots de Dieu (verset 7); la chose terrible, c'était leur question: «Où est ton Dieu?» Alors l'âme eut soif de Lui; maintenant elle désire qu'il lui soit fait justice et implore la délivrance (verset 1). Il y avait une épreuve plus sensible que l'oppression extérieure, quoique celle-ci existât encore; c'était la méchanceté directe des iniques: «Délivre-moi de l'homme trompeur et pervers». Le fidèle désire que la lumière et la vérité de Dieu

apparaissent, pour le conduire et l'introduire en la montagne de Sa sainteté. Ce n'est plus seulement la conscience que Dieu est la joie secrète de son âme, mais que ce Dieu qui est sa joie l'amènera maintenant, par sa puissance, à le louer, à l'adorer publiquement: Le Dieu Fort l'amènera là, et le fidèle sera en présence de Celui qui est l'allégresse de sa joie (verset 4). Cet espoir encourage son coeur et le ramène aussi à ce qui était le secret et la plénitude de sa joie; à son espérance que Dieu serait le salut de sa face. Moralement, Dieu était l'allégresse de sa joie; et cette allégresse tendait maintenant à se montrer dans une adoration publique et à paraître sur la face radieuse de celui qui en jouissait.

Dans le Psaume précédent, le résultat de l'épreuve est la soif de l'âme après Dieu, quoiqu'elle désire la bénédiction. Ici, ce dernier point est réalisé dans l'âme, mais quoiqu'elle ne soit pas encore rétablie dans les bénédictions extérieures et publiques, Dieu est son allégresse, son Dieu, et cette restauration extérieure est attendue prochainement.

Psaume 44

Le second livre des Psaumes présente à coup sûr un développement d'exercices moraux plus complet, plus profond, que le premier livre. L'âme y est mise en rapport direct avec Dieu; mais l'application de ces Psaumes à l'état du chrétien n'en est pas plus facile, par la simple raison, que ce livre n'a pas pour sujet les exercices qui découlent de la relation avec Dieu lorsqu'on est sous le poids de l'épreuve, les exercices de l'âme avec Dieu lorsqu'elle a perdu la jouissance de sa relation.

Pour appliquer au chrétien le contenu du premier livre, il suffisait de saisir la différence entre la relation de Jéhovah et celle de Père. Mais la relation du chrétien avec Dieu étant fondée sur la destruction de tout ce qui est dans la chair, quiconque a cette relation est placé, par cela même, au-delà de la position tout entière, exprimée dans le second livre des Psaumes. La condition chrétienne est céleste ainsi que les exercices qui en découlent; l'état chrétien proprement dit se trouve encore moins ici que dans le premier livre. Cependant, la relation avec Dieu d'une âme exercée y est mise en relief.

Dans le Psaume 44, les fidèles reconnaissent que c'est uniquement en vertu de la grâce et de la puissance divines qu'ils ont joui des bénédictions, des signes de la faveur de Dieu, dont ils sont maintenant privés. Le gouvernement direct de Dieu est reconnu: «O Dieu! c'est toi qui es mon roi!» C'est le langage d'Israël, toujours vrai pour nous, quoique l'autorité de Dieu, sans être moins absolue, soit infiniment plus intime dans nos relations actuelles; car Il est notre Seigneur par la rédemption.

Nous ne renions pas le Seigneur qui nous a achetés; telle est aussi la confiance des fidèles dans ce Psaume: ils se glorifient en Elohim et célébreront à jamais son nom, quoiqu'Israël fût rejeté et que ses ennemis eussent le dessus, ils restaient fermes, n'ayant point oublié Dieu, ni violé son alliance.

Deux grands principes sont en jeu ici: d'une part, la fidélité qui s'attache à la volonté, et à l'autorité de Dieu, malgré, la ruine et l'apparence du plus complet abandon; d'autre part, la confiance qui ne cherche pas d'autre secours que Dieu lui-même, alors qu'Il semble avoir

abandonné les fidèles. L'intégrité et la foi personnelle sont ainsi mises complètement à l'épreuve; or c'est précisément ce dont l'âme a besoin pour pouvoir être introduite de nouveau dans la pleine jouissance de bénédictions positives. Le fait que Dieu éprouve ainsi son peuple, est d'une haute importance (aujourd'hui c'est spirituellement qu'Il l'éprouve avant de lui faire trouver la paix). L'épreuve produit cette confiance absolue en Dieu Lui-même, qui caractérise le second livre des Psaumes; elle montre aussi, que le coeur fidèle préfère l'intégrité avec Dieu à toute espèce d'aise ou de confort; car, même si la confiance et la droiture ne leur rapportent rien, les fidèles tiennent à Dieu pour l'amour de lui; Lui-même est leur objet, à la fois moralement et dans ses droits sur eux. Dès lors, le coeur ne peut se tourner vers autre chose, car c'est Dieu qu'il lui faut; ni chercher aucun secours qui le ferait sortir des voies de Dieu.

Cette réflexion introduit un autre sujet auquel ce Psaume nous conduit: Les épreuves qui accompagnent l'abandon apparent dans lequel le fidèle se trouve, il les attribue à la propre main de Dieu: «Tu nous as fait retourner en arrière... tu nous as livrés comme des brebis destinées à être mangées, etc.».

Outre l'application individuelle, je voudrais faire encore une observation qui se rattache à notre Psaume. Lorsque Dieu châtie et couvre de confusion son peuple engagé dans une lutte publique avec la puissance du mal; lorsque, dans l'exercice de son gouvernement, il permet que le pouvoir de l'ennemi ait le dessus, c'est là, pour les siens, une épreuve immense, non seulement à cause de leur propre affliction, mais parce que le nom de Dieu est déshonoré. En cela l'ennemi triomphe, mais c'est là aussi que le gouvernement de Dieu se montre.

Nous apprenons dans ce Psaume, quelles sont les méditations de l'âme intègre au milieu de ces circonstances douloureuses; quoiqu'elle eût été froissée parmi les dragons, elle n'avait pas oublié Dieu, ni violé son alliance. Au contraire; s'il fallait que le gouvernement public de Dieu s'exerçât vis-à-vis de ce qui professait son nom et afin de séparer les fidèles qui pouvaient se trouver au milieu d'un peuple professant, — toutefois, quant aux fidèles eux-mêmes, ils souffraient réellement pour le nom de Dieu. Je crois qu'il faut distinguer ici entre le nom de Dieu et le nom de Jéhovah; sans doute, Dieu était Jéhovah, comme il est pour nous le Père; mais il s'agit ici de ce que Dieu est comme tel. Ce n'est pas seulement la fidélité à ne point renier le nom révélé, mais les souffrances avaient lieu à cause de ce que Dieu est; on ne se tournait pas, dans soit coeur, vers les idoles; on préférait souffrir tout au monde plutôt que renier le vrai Dieu. Les fidèles agissaient ainsi pour l'amour de lui, à cause de ce qu'Il était, quoique les bénédictions leur fissent défaut, et parce que le Dieu qui était en alliance avec son peuple était le vrai Dieu. Ils ne voulaient pas être éprouvés seulement en vue des bénédictions de l'alliance, mais pour l'attachement de leur coeur à ce que Dieu était dans Sa nature. En principe, il en est de même quant à nous. C'est de la joie, parce que l'amour de l'intégrité, la participation à la nature divine, — par laquelle nous nous réjouissons en ce qui est bien, en ce qui est de Dieu, — donne la conscience d'elle-même, c'est-à-dire la joie consciente propre à cette nature qui se réjouit de ce qui est juste et bon. Ce n'est pas de la propre justice, mais la joie consciente de la nature divine dans ce qui est bon; la propre joie divine selon sa nature.

Seulement, pour ce qui nous concerne, il faut que cette joie ait un objet: Dieu lui-même; alors cette joie est manifestée en nous, lorsque nous souffrons pour Lui. C'est pourquoi il est dit ici (car les ennemis haïssaient, Dieu): «Nous sommes tous les jours mis à mort *pour l'amour de toi*, et nous sommes regardés comme des brebis de la boucherie». Afin que les affections du coeur soient mises en pleine lumière et que les souffrances soient réellement pour l'amour de Dieu, il faut qu'il y ait absence des bénédictions qui appartiennent à Sa puissance. Les fidèles sont donc abandonnés, pour un temps, à l'oppression de l'ennemi; et cette dispensation, tout en scrutant leur coeur et l'intégrité de ses motifs, les amène à souffrir à cause de ce que Dieu est. Ensuite, au temps convenable, leur cri d'angoisse trouvera de Sa part une réponse, car il ne peut sans motif laisser au pouvoir du mal ce qui répond à sa nature: l'intégrité envers lui. Il en est toujours ainsi: bien que les sources de notre joie *puissent* être toutes dans un autre monde, néanmoins, comme règle, Dieu, conformément à son alliance, délivre dans ce monde-ci. Par rapport à la terre, ce cri des fidèles introduit le Messie.

Je crois voir, dans le Psaume 44, un progrès sur les deux Psaumes précédents. Ceux-ci représentaient le fidèle délaissé, il recherchait la lumière de la face de Dieu; alors tout allait bien. Ici, le fidèle, en dépit de tout, s'attache à Dieu lui-même, dans l'intégrité de son coeur. En principe, c'est la même chose dans ces trois Psaumes; mais d'une manière plus absolue dans le dernier, et c'est ce dont on a besoin. C'est précisément cet attachement à Dieu même, en dépit de tout, qu'il faut apprendre; car c'est là que l'on peut voir si le coeur est absolument pour Dieu.

Psaume 45

Ce Psaume a évidemment pour objet de célébrer le Messie, le Roi. Le coeur sent qu'il médite un sujet excellent. Lorsque Christ est devant l'âme, il la ranime, il la réveille. Ici, c'est en sa qualité de Roi victorieux, en sorte que nous trouvons ici plus exclusivement son triomphe humain, et moins l'appréciation chrétienne proprement dite de sa personne. La puissance du mal sera alors terrassée et le coeur s'en réjouira avec chants de triomphe. Pour nous, maintenant, la joie est plus profonde, plus divine. Collectivement, nous attendons l'Epoux; individuellement, le Sauveur qui n'a pas honte de nous appeler ses frères. En pensant à lui comme à une personne divine, nous sentons la profondeur de cette oeuvre divine, insondable, dans laquelle Dieu a rencontré le péché et l'a aboli pour nous; nous contemplons la gloire dans laquelle Christ est entré, et dont il est digne à la fois dans sa personne et par son oeuvre. Toutefois, nous pouvons comprendre la joie triomphante des Juifs délivrés, ou du moins celle que produit l'anticipation de leur délivrance par le moyen du Messie.

Mais à côté de cette joie, le Psaume 45 contient un principe d'une grande importance: La fille est appelée à oublier son peuple et la maison de son père, et le roi mettra son affection en sa beauté; alors, au lieu d'être bénie en ses pères elle sera bénie en ses enfants. (verset 16). L'association avec Christ rompt les anciens liens naturels et en forme de tout nouveaux. Ce principe est évidemment d'un caractère absolu et décisif; mais le verset 11 l'établit de la manière la plus forte: «Oublie ton peuple, et la maison de ton père, et le roi mettra son affection en ta beauté!» Pour le chrétien, s'il veut pouvoir marcher de manière à faire les

délices du Seigneur, il faut donc qu'il y ait une rupture complète d'avec tout ce à quoi la nature se rattache. Les doctrines qui forment la base de ce principe, ne sont pas exposées ici, cela ne conviendrait pas aux Psaumes. Il s'agit ici de l'état de l'âme, elle doit *oublier* tout ce qui, selon la nature, avait un droit sur elle; c'est l'introduction de Christ qui rend cela nécessaire. Christ lui-même aussi, en a fini avec le monde par la mort, et il est entré par la résurrection dans un monde nouveau. Son droit est absolu, en contraste avec tous les autres. En tout ce qui est selon la nature, il n'y a point de lien, point d'association avec les bénédictions dans lesquelles Il introduit; c'est un ordre de relations tout différent. Les relations anciennes à leur place revendiquaient naturellement leur droit sur le coeur; mais Christ, en nous amenant à Lui-même, en fonde de nouvelles dont il est le centre et Il possède un droit divin. On entre dans les nouvelles relations en abandonnant les anciennes par la rédemption qui nous en délivre. Il faut que Christ, de droit divin, possède le coeur tout entier, Lui, qui en se donnant pour nous et à nous, nous introduit dans une scène toute nouvelle en relation avec Lui. Lui seul peut prétendre à notre coeur; accepter d'autres prétendants, c'est renier Ses droits; c'est abandonner notre nature divine et notre position en Lui; c'est retourner aux choses anciennes. Etre à Lui voilà tout notre être et, comme la Parole l'exprime, «Christ est tout». Nous renions cette vérité si nous acceptons la concurrence d'autres droits que les siens.

Ceci peut se dire de la religion comme d'autre chose. Lors du règne de Christ, il faudra que le Juif cesse de se glorifier dans ses pères pour se glorifier en Lui; et quant à nous, quelque religion légale ou charnelle que nous ayons eue, tout est mis de côté; tout ce qui était gain est devenu perte; les choses anciennes sont passées; nous en avons été sortis. Christ et l'avenir qu'il donne, sont notre tout. *Christ* peut nous placer au milieu de devoirs actuels en rapport avec des relations humaines, et il le fait; mais quiconque regarde en arrière n'est pas propre pour le royaume de Dieu. Auparavant tout avait manqué; Christ est joie et bonheur, et cela d'une manière stable et en puissance. On trouvera cette vérité pleinement établie comme doctrine et comme expérience en 2 Corinthiens 5: «Si même nous avons connu Christ selon la chair, toutefois maintenant nous ne le connaissons plus ainsi. En sorte que si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création; les choses vieilles sont passées; voici toutes choses sont faites nouvelles».

Psaume 46

Le Psaume 46 nous présente une vérité très simple, mais bien solennelle et importante; une vérité dont les chrétiens ont besoin pour traverser les souffrances de ce monde, et pour se garder de la disposition à chercher du secours dans les efforts humains. «Soyez tranquilles et connaissez que je suis Dieu» (verset 10). Voilà l'exhortation; l'encouragement, le voici: «Dieu est notre retraite, notre force, et notre secours dans les détresses, et fort aisé à trouver». Si tel est le caractère de Dieu, lorsque les eaux viendraient à bruire et à se troubler et que les montagnes seraient ébranlées par l'élévation des vagues de la mer, nous pouvons être tranquilles. Qu'importe leur élévation et leur puissance, si Dieu, notre refuge, est présent. Seulement, il nous faut attendre qu'il intervienne et c'est là l'épreuve de la foi; aussi il ajoute: «Connaissez que je suis Dieu». On peut être mis à l'épreuve, soit comme exercice de patience,

soit en résistant à l'envie de se délivrer par des efforts humains; mais la vérité que nous trouvons dans ce Psaume est un encouragement précieux et béni, qu'aucune affliction quelconque ne saurait diminuer, car c'est de la créature que vient l'affliction, tandis que Dieu est Dieu. Toutefois, cela suppose que l'on ne cherche pas d'autre refuge; c'est la confiance parfaite, manifestée lorsque tout est contre nous.

Le point capital, c'est que *Dieu comme tel* est notre refuge et notre force. Il ne dit pas: «l'Eternel» et ne parle, plus bas, de Jéhovah que lorsqu'il est question de relations. Il s'agit de Dieu dans sa nature, en contraste avec l'homme et en général avec toute puissance quelconque car si Dieu est pour nous, qui sera contre nous La foi saisit cette vérité. Dieu est un refuge où nous pouvons trouver un abri et Il est la force, de sorte qu'aucune puissance adverse ne peut réussir à nous atteindre. L'angoisse est à son comble, un pouvoir insolent s'élève contre nous; Lui est notre secours actuel, notre abri infaillible; mais ce secours peut n'être pas toujours actuel en sa manifestation. Aussi l'on regarde à Dieu Lui-même et le fait que nous sommes absolument rejetés sur Lui et qu'il n'y a pas d'autre ressource, rend indifférente à nos yeux toute la puissance du mal, puisqu'il ne peut absolument rien contre Dieu. «Quelle est cette confiance sur laquelle tu t'appuies?» disait le roi d'Assyrie à Ezéchias. S'il s'agissait d'autres secours, nous pourrions les comparer ensemble, en peser la valeur; pour celui-ci, il ne faut que la foi: «Vous croyez en Dieu».

Tout effort est vain qui s'oppose à ce qu'Il nous aide; mais il faut savoir attendre le secours. Les moyens humains l'excluent, car alors c'est une autre espèce de ressource qui n'est pas la foi. Dieu peut nous demander d'agir, alors la foi le fait avec confiance; mais ce n'est jamais selon les voies humaines, et quand l'affaire est entre les mains de Dieu, dès qu'il ne s'agit point d'un devoir, notre rôle est d'être tranquilles et nous connaissons bientôt qu'il est Dieu. Les efforts de l'homme gâtent tout; les plans humains ne valent jamais rien. Dieu interviendra à sa manière et à son heure. Certes, *il y a* des devoirs; en avez-vous, accomplissez-les; mais quand il n'y a pas de devoirs et que la puissance du mal est à l'oeuvre contre nous, notre rôle est de rester tranquilles. Les efforts humains prouvent le manque de foi et de quiétude, les plans ne sont autre chose que la chair.

Nous avons vu ailleurs que l'intégrité est nécessaire pour se confier en Dieu, parce que c'est en la sainte nature de Dieu qu'on se confie. Cette confiance absolue est requise lorsque la puissance du mal va en grandissant; et le sentier du saint est caractérisé par la patience jusqu'au moment de la délivrance.

Nous trouvons encore ici une autre pensée. Dieu, le souverain dominateur de toute la terre, a une demeure où les rivières de sa grâce rafraîchissent; cette demeure, qui était la ville de Dieu, Sion et le temple, est maintenant l'Eglise. C'est là que coulent les fleuves rafraîchissants; il la préservera (il le fera pour l'Eglise d'une manière encore meilleure que pour Sion, la cité de ses fêtes solennelles), et c'est là qu'il entre dans le caractère particulier de sa propre relation. C'est là qu'il donne la paix, ayant détruit toute la puissance de l'ennemi. Alors quiconque aura attendu connaîtra ce que Dieu est; — mais nous l'apprendrons au milieu de scènes encore plus saintes et plus radieuses.

Psaume 47

Je n'ai que peu de mots à dire sur ce Psaume. C'est l'annonce prophétique du triomphe du peuple de Dieu, lorsque la délivrance est intervenue. Ce qu'il est utile d'observer, c'est combien le gouvernement du monde est en rapport étroit avec Israël. Dieu, le Souverain, est grand roi sur toute la terre. Puis, les peuples et les nations sont assujettis à Israël, et Dieu choisit l'héritage pour le résidu de son peuple, — Jacob lequel il aime. Tout cela aboutit aux louanges de Dieu Lui-même, en réveillant l'adoration de son peuple: quelles que soient les bénédictions et la gloire du peuple de Dieu, son bonheur est dans la gloire de Dieu Lui-même. D'abord Sa puissance est célébrée et ceux d'entre les peuples qui sont en relation avec Israël, sont invités à s'en réjouir avec chants de triomphe, parce que cette puissance est aussi leur délivrance et leur bénédiction; Israël sait cela et le leur annonce. Là ce peuple trouve enfin sa place; mais il en résulte que Dieu domine dans sa pensée. C'est ce qui arrive toujours quand l'âme connaît réellement la bénédiction; elle se tourne vers Celui qui bénit.

Alors, ce ne sont pas seulement des actions de grâce, mais l'âme célèbre tout ce que Dieu est en tant que connu des siens sous le caractère d'un Dieu qui les bénit. Sa propre gloire à Lui, est leur joie; ils ne le connaissent pas simplement à cause de ses bénédictions, mais dans sa propre gloire qui se fait connaître en bénissant. Ainsi les versets 5-8 célèbrent ce que Dieu est, manifesté et connu de cette manière. De même en Romains 5: 11, non seulement le salut est constaté, mais il est dit: «Nous nous glorifions en Dieu par lequel nous avons obtenu la réconciliation».

Ensuite, au verset 7, on est appelé à célébrer ses louanges avec intelligence. Les relations de Dieu sont établies au verset 8; et c'est un point que nous négligeons facilement, car nous sommes appelés à vivre et à louer Dieu conformément à ses relations avec nous. Il est pour nous «le Père», Christ est «le Seigneur»; tandis qu'ici, dans le royaume, il «est assis sur le trône de sa sainteté», et il «règne sur les nations», caractères qui n'ont affaire qu'au déploiement de sa puissance sur la terre. Les principaux des peuples se réunissent, s'associant à une nation particulière, qu'ils reconnaissent comme le peuple de la promesse, celui du Dieu d'Abraham. «Les boucliers de la terre sont à Dieu; Il est fort exalté»; telle doit être la dernière pensée qui domine dans le coeur des saints.

J'ajoute, en terminant, que ce Psaume s'occupe du règne de Dieu à son point de vue le plus général en rapport avec l'exaltation divine, mais en connexion avec Israël qui la célèbre.

Psaume 48

Le Psaume 48 contient des détails locaux et les jugements par lesquels le trône de Dieu est établi en Sion. Ce que les fidèles avaient entendu (Psaumes 44) ils le voient maintenant (verset 8). Ainsi se termine le tableau historique de cette période. Elle commençait avec le rejet du résidu, tandis que le méchant était assis en puissance sur le trône; elle se termine par l'établissement du trône de justice en jugement. Les événements des derniers jours passent devant les yeux des fidèles.

Psaume 49

Le Psaume 49 est un commentaire détaillé de tout ce qui précède, et nous montre la place que l'homme occupe dans ce tableau. Ce Psaume met en lumière la vanité du monde, et ses rapports avec le jugement de Dieu à la fin. Ce qui est dit ici s'applique à tous les temps, bien que cela ne doive être publiquement réalisé qu'alors. La mort prouve la folie de toute sagesse, de toute prévoyance et de toute grandeur humaines: observation générale d'après laquelle on se dirige rarement, mais qui est toujours vraie. Il est dit de la sagesse (Job 28: 22): «Le gouffre et la mort disent: nous avons entendu de nos oreilles parler d'elle». Ces derniers ne peuvent pas donner la sagesse positive, mais ils peuvent montrer d'une manière négative que cela seul a quelque valeur, qui n'appartient pas à l'homme mortel. L'homme établit sa famille, perpétue son nom; il disparaît; rien n'arrête la main de la mort. Il n'est pas au pouvoir de l'homme de racheter de la mort (verset 7). Il vient un matin (verset 14), où les justes auront le dessus sur ceux qui paraissent sages quant à ce monde. La mort se repaît d'eux; ou bien, comme ayant négligé Dieu, ils sont assujettis aux justes lorsque le jugement de Dieu arrive. Mais la puissance de Dieu en laquelle les justes se confient est au-dessus de la puissance de la mort; Il rachètera de la mort le résidu (verset 15). De même aussi ceux qui seront vivants à la venue de Christ pour l'Eglise, ne mourront point; ceux qui seront morts ressusciteront. Telle est la confiance du croyant: la mort ne l'alarme pas, car il se confie en quelqu'un qui est au-dessus de la mort, qui rachète (qui délivre entièrement de sa puissance), ou qui ressuscite.

Toutefois le chrétien va plus loin, quoique cela soit vrai aussi à son égard. Il peut dire: «Afin que nous n'eussions pas confiance en nous-mêmes, mais en Dieu qui ressuscite les morts», mais, de plus, il dit: «Nous avons en nous-mêmes la sentence de mort» (2 Corinthiens 1: 9). Il ne prend nullement, comme le résidu, sa part de ce côté-ci de la mort, en sorte que l'objet de son âme soit la délivrance de la mort pour vivre ici-bas. Christ étant mort, les rapports du chrétien avec ce monde ont cessé, sauf pour le traverser comme pèlerin. Il a la sentence de mort en lui-même; il ne connaît personne selon la chair, pas même Christ. Ses associations avec le monde sont terminées, il n'est plus qu'un serviteur de Christ dans le monde. Il se tient lui-même pour mort; il est crucifié avec Christ; toutefois il vit, mais c'est Christ qui vit en lui, et ce qu'il vit en la chair, il le vit dans la foi au Fils de Dieu qui l'a aimé et s'est livré lui-même pour lui, en sorte qu'il est délivré de ce présent siècle. Ainsi, bien que le chrétien soit placé sur le terrain de ce Psaume, quant au principe général, il est dans une position toute différente. Il n'est nullement question pour lui d'échapper à la mort (quoique extérieurement cela puisse avoir lieu, puisque nous ne mourrons pas tous), car la mort est un gain pour lui; de plus, il se considère comme mort, sa vie étant cachée avec Christ en Dieu; et Christ étant sa vie. Mais cela n'en montre que mieux la folie — sur laquelle le Psaume insiste — d'accumuler des biens, de s'élever soi-même et de compter sur l'avenir, dans un monde où règne la mort; de compter sur les choses auxquelles s'applique le pouvoir de la mort. «L'homme ne se maintient point dans ses honneurs».

Qu'il est difficile, même lorsqu'on est heureux en Christ, avec des pensées et des joies célestes, de ne pas regarder aux choses visibles, de penser que la sagesse, les talents, les

succès et l'approbation des hommes ne sont absolument rien que la pâture de la mort! Que le saint veille donc; qu'il ne s'effraie point lorsque le succès accompagne ceux qui n'acceptent pas la croix. Nous attendons le jugement de Dieu sur tout ce qui est puissant et élevé; nous exerçons ce jugement dans notre conscience. Il n'y a aucune intelligence divine, dans l'homme dont le coeur est attaché à la gloire de ce monde. Les hommes le loueront: il a réussi; il a établi ses enfants; il a relevé sa position. On louera cela en termes pompeux, mais cet homme n'a point d'intelligence! Son coeur est lié aux choses dont la mort se repaît et dont la mort est la mesure! *Tous* les motifs du monde sont pesés par la mort. Après tout, l'homme avec ses motifs est semblable aux bêtes brutes qui périssent — seulement il a plus de soucis.

Psaume 50

Cet enseignement que la mort nous donne, n'est pas tout; il y a encore l'exécution du jugement divin. Ce sujet introduit des considérations nouvelles: le contraste entre la religion cérémonielle que Dieu peut avoir ordonnée dans sa bonté envers l'homme, et cette justice pratique qui est nécessaire pour que Dieu puisse reconnaître l'homme. Mais on ne la trouvera que dans une relation spéciale avec Dieu, et selon le moyen qu'Il a ordonné pour cela. Les saints sont assemblés par le sacrifice. La grâce qui rachète et le sentiment qu'elle est nécessaire doivent intervenir pour que les saints soient reconnus de Dieu comme tels; mais c'est à Dieu qu'ils sont assemblés. (verset 5). Le jugement a lieu selon le terrain sur lequel l'homme est placé. S'il a des privilèges il est jugé pour en avoir abusé, mais c'est toujours selon le terrain moral sur lequel sa conscience se trouve. De même ici, quant à Israël, Dieu ne se plaint pas du manque de sacrifices. Il ne s'agit nullement d'une religion cérémonielle, mais de la méchanceté. Dieu ayant gardé le silence dans le temps de sa longue patience, le monde pourrait s'imaginer qu'on peut le satisfaire comme un homme, avec des formes extérieures, des sacrifices, des cérémonies, et pas de conscience; et que Dieu ne regarde pas plus loin. Mais Dieu met sous les yeux de l'homme *ce qu'il a fait* (verset 21).

Celui qui connaît Dieu de manière à pouvoir le louer, qui reconnaît ce que Dieu est, qui le bénit pour ce qu'Il est, et règle sa marche selon la justice; celui-là jouira de la bénédiction gouvernementale de Dieu (verset 23). Celui qui offre des sacrifices comme s'il pouvait ainsi apaiser Dieu, puis qui continue sans prendre garde à Lui dans sa conscience, celui-là Dieu le reprendra et mettra devant ses yeux tout ce qu'il a fait. Si la chose a lieu ici-bas, c'est pour le salut; si elle a lieu en jugement il n'y aura personne qui délivre (versets 21, 22).

Psaume 51

Ce Psaume nous enseigne que, là où il a une oeuvre de Dieu, elle dépasse encore de beaucoup en profondeur le contenu du Psaume précédent. *Dieu* avait annoncé le jugement; mais ici, l'âme, sous l'impulsion divine, espère en la miséricorde. Elle désire que Celui qui seul peut le faire, la nettoie d'une manière digne de Lui; car l'âme, ainsi enseignée, sent qu'elle a affaire avec Dieu, et recherche une purification appropriée à une telle rencontre. C'est ainsi que, en Jean 13, le Seigneur qui était venu de Dieu, qui s'en allait à Dieu, et entre les mains duquel le Père avait mis toutes choses, dit à Pierre: «Si je ne te lave, *tu n'as pas de part avec*

moi». Le péché aussi est confessé. Ce qui caractérise ce Psaume, c'est le fait d'avoir affaire à Dieu lui-même et, en outre, le sentiment de celui qui est intéressé à cela. Or, comme je l'ai dit, ce que nous trouvons ici s'étend beaucoup au-delà de l'objet dont le jugement s'occupe. C'est pourquoi, à partir du verset 5, nous trouvons des principes intérieurs, car il est question d'avoir affaire avec Dieu et non pas seulement du jugement des actes commis.

Il y a le sentiment du péché dans la nature, et dans l'origine de notre être; on sent que Dieu veut la vérité dans le coeur; mais il y a, de plus, cette confiance en Dieu qu'Il enseignera la sagesse divine dans le secret du coeur, cette sagesse que l'oeil du milan n'a point vue. Ceci est précieux à comprendre. L'âme envisage l'humiliation avec joie, comme étant le moyen de briser une volonté profane car, puisqu'elle la hait, elle désire la voir brisée. En ce sens, l'amertume de l'humiliation est douce. Il y a la conscience bénie que, lorsque le Seigneur nous lave, nous sommes entièrement nets, plus blancs que la neige. Précieuse pensée, que celle d'être nets devant Ses yeux! On y croit si peu, parce qu'on ne croit pas que c'est *Lui* qui purifie.

Jusqu'ici nous trouvons plutôt la valeur intrinsèque de la purification: ce que c'est qu'être net pour Dieu; ce qui, pour Lui, est nécessaire et ce en quoi le coeur prend son plaisir. Maintenant on recherche la joie, mais une joie qui vienne de Dieu. Le châtement, l'humiliation et tout le reste, étant considérés comme dispensés par la main de Dieu, on est autorisé dès lors, à désirer la joie, la faveur, la face de Dieu. Un tel désir n'aurait été auparavant qu'une jouissance égoïste quoique bien naturelle; mais Dieu ne donne pas la joie tant que le coeur n'est pas en règle. Pour jouir ici-bas de la faveur et de la joie, il faut que le coeur soit vrai, réellement purifié, en accord avec Dieu. D'autre part, on ne peut séparer le désir que Dieu détourne Sa face de nos péchés et qu'Il efface toutes nos iniquités, du besoin d'avoir un coeur net; mais, avec cette différence que maintenant ce désir s'exprime en face de la bonté de Dieu. Ce n'est plus seulement une chose requise par la sainteté de Dieu et à laquelle le coeur donne son assentiment, mais c'est l'oeuvre de Sa grâce, une chose qui vient de Lui: «O Dieu! crée-moi un coeur net». Donne-le moi, «et renouvelle au-dedans de moi un esprit bien remis» — un esprit recueilli, fixé calmement sur Dieu, seul objet du coeur; un esprit qui compte paisiblement sur Lui et s'attend à Lui. L'âme ainsi enseignée ne peut se passer de la présence de Dieu; sa frayeur est d'en être bannie. Elle n'a pas encore la pleine intelligence de la grâce et de la sûreté de la faveur divine, mais elle ne peut se passer de Sa présence; en être éloignée serait pour elle une misère immense; elle le sent d'autant plus que son oeil est davantage fixé sur Lui. C'est pourquoi l'âme supplie avant tout de ne pas être rejetée de devant Sa face, car elle l'a connue en vérité, comme répondant à ses désirs, comme lui étant nécessaire. En dehors de la présence de Dieu, il ne peut y avoir pour elle aucune joie.

L'action du Saint Esprit est connue ici comme la puissance de la joie; mais son habitation en nous n'est pas connue. L'âme demande de n'être pas privée de l'action du Saint Esprit. Il faut remarquer ici que le cas diffère de celui d'un chrétien; que nous le considérons au début de sa conversion ou lorsqu'il est restauré et qu'il rentre en communion. Jusqu'ici nous avons pu appliquer au chrétien les grands principes essentiels de la communion de l'âme avec Dieu; mais ces versets nous donnent l'occasion de constater la différence dont nous venons de

parler. Un chrétien intelligent ne pourrait pas dire littéralement: «Ne m'ôte point l'Esprit de ta sainteté»; il considère les effets de son péché d'une toute autre manière. Il a contristé l'Esprit, il a péché contre l'amour, mais il ne croit pas que Dieu lui ôte jamais son Saint Esprit. Lorsque le châtement est extrême et que le bouclier de la foi est à terre, peut-être le chrétien doutera-t-il qu'il ait le Saint Esprit ou même qu'il l'ait jamais eu; mais jamais il ne demandera qu'il ne lui soit pas ôté. Il a atteint la limite où il ne lui restera plus que le désespoir; il se croit réprouvé, et s'il pense qu'il avait le Saint Esprit d'une manière extérieure, comme en Hébreux 6, il juge impossible, puisqu'il l'a perdu, qu'il puisse être renouvelé encore à repentance. Mais, sauf dans ce cas extrême, ou bien, lorsqu'on fait usage d'Hébreux 6 pour sa propre condamnation (usage fréquent, tant que l'on n'a pas obtenu une paix réelle), il n'y a aucune pensée pareille chez un chrétien. Un homme peut douter qu'il ait le Saint Esprit, mais un chrétien intelligent ne pense pas que Dieu le retire. Il sera peut-être dans un état qui touche au désespoir; il sera profondément affligé, parce qu'il a contristé l'Esprit qui est en lui. Le résidu peut demander que l'Esprit agisse présentement en Israël, vit que Dieu reconnaît cette nation, chose que, du moins, le résidu espère. (Comparez Aggée 2: 5).

David de même, ayant péché, pouvait parler ainsi; un chrétien ne le pourrait pas. A la rigueur, ce cri pourrait provenir d'un chrétien inexpérimenté qui n'a pas trouvé la paix, et ne sait pas que Dieu n'ôte pas son Esprit au chrétien. Un chrétien connaissant la vérité, mais ayant failli dans sa marche et assailli par l'ennemi, pourrait demander de ne pas perdre pratiquement cette action de l'Esprit qui seule nous garde dans la communion, et qui tient élevé le bouclier de la foi; et la chose serait à sa place. Celui qui se trouverait ainsi privé de cette action, pourrait dire: «Rends-moi la joie de ton salut», et encore ne s'agit-il pas là de l'état de l'âme; mais seulement du point auquel elle revient. Dans le cas extrême, on va jusqu'à croire que l'on est perdu, quoique, après tout, l'espoir ne soit jamais tout à fait abandonné. Mais lorsqu'une telle âme vient à se repentir, les versets 11 et 12 sont d'un usage pratique, quoiqu'elle n'ait jamais lieu de dire: «Ne m'ôte point l'Esprit de ta sainteté».

Il y a une action constante du Saint Esprit pour conserver la foi vivante; cette action peut être la source d'une grande joie lorsque nous marchons avec Dieu; mais lorsque nous n'avons pas de joie, elle empêche l'ennemi d'introduire le doute dans notre âme devant Dieu. Elle conserve, comme je l'ai dit, la foi vivante. L'ennemi n'est pas, comme puissance des ténèbres, entre nos âmes et Dieu. Voilà, pratiquement, ce que l'âme désire dans ce Psaume; elle demande que la joie sensible du salut de Dieu soit rétablie, mais elle n'a pas la connaissance de l'habitation de l'Esprit, fondée sur la rédemption.

Il se peut que nous ayons à exprimer aussi, comme le verset 12, le désir que la joie du salut nous soit rendue et que notre coeur soit soutenu par le libre Esprit de Dieu; qu'il ait cette liberté devant Dieu et dans son service, dont jouit par l'Esprit (quand ce dernier n'est pas contristé), l'âme qui connaît la rédemption et la lumière précieuse de la présence de Dieu. En David il y avait l'incertitude que le pardon pût être répété, incertitude aggravée par la grandeur de son péché. Alors, en effet, l'acceptation définitive et permanente du croyant était encore inconnue. En Israël, dans les derniers jours, il y aura la connaissance de relations

longtemps goûtées — maintenant suspendues — quoiqu'il y ait de la confiance en Dieu à cet égard. Mais tel n'est point l'état du chrétien. S'il sait que le Saint Esprit habite en lui, il sait aussi qu'il y *demeure*.

L'âme en laquelle l'Esprit de Dieu agit, peut, à cet égard, se trouver dans les états suivants: Premièrement, exercée mais ignorante, ayant une idée générale de la miséricorde, elle s'appliquera à elle-même toutes ces conséquences du péché, vaguement peut-être, mais avec terreur. Secondement, lorsque le pardon est connu (mais surtout quand la conviction du péché qui accompagne cette connaissance, n'est que superficielle), sans que la justice de Dieu soit connue, l'âme qui a perdu le sentiment du pardon par une chute ou par insouciance, voit le jugement devant elle, sans avoir la justice; alors, toute joie précédente devient amertume; elle s'applique la réprobation prononcée en Hébreux 6, ainsi que tous les autres passages qui parlent soit de la persévérance comme d'une condition, soit de l'apostasie. Dans ce cas, l'âme n'était pas réellement affranchie. Elle a connu le pardon, non pas la justice; elle a connu le sang sur les linteaux des portes, mais non pas la Mer Rouge. Elle est en voie d'apprendre la justice divine et la paix durable devant Dieu en Christ ressuscité. Troisièmement, il y a le cas dont j'ai parlé plus haut, où la vérité étant connue, on a traité légèrement le péché; alors on se trouve sous la puissance de l'ennemi; il n'y a point de force pour appliquer la Parole ou les promesses, et l'on s'applique à soi-même chaque sentence amère. La justice de Dieu en jugement étant reconnue comme juste, c'est, pour ainsi dire, non pas Dieu, mais Satan qui est l'interprète de la Parole. Cependant Dieu se sert de tout cela comme d'un châtement pour remettre l'âme en règle, et celle-ci, par grâce, s'attache à Dieu, en dépit de tout.

En parlant de ces versets j'ai peut-être dépassé les limites habituelles, mais la chose m'a paru nécessaire, parce qu'on en abuse si souvent pour placer les chrétiens sur le terrain de l'Ancien Testament, et pour leur enlever la vérité de la demeure constante de l'Esprit en eux; tout cela est une fausse application de notre passage.

Je terminerai par quelques remarques sur les derniers versets. L'âme n'est pas encore restaurée ni libre devant Dieu, elle désire l'être. Une fois restaurée, elle peut librement enseigner les autres. Mais, tandis qu'elle désire un cœur net, il est un autre caractère du péché, le fardeau d'une âme qui a rejeté Christ: «*la dette du sang*». «Délivre-moi du sang versé» (verset 14). Il va sans dire que *nous* ne pouvons mettre Christ à mort; mais le péché est le même. Ainsi, dans le péché, il n'y a pas seulement la souillure, mais les sentiments sont mauvais; il y a de la haine contre Dieu, manifestée par l'inimitié envers les saints et surtout envers Christ. Nous pouvons comprendre comment Israël pourra faire une telle demande; car ils ont dit: «Que Son sang soit sur nous et sur nos enfants!» Mais, en pratique, nos cœurs aussi l'ont rejeté et n'ont pas voulu de Lui. Toutefois, l'âme qui a été approchée de Dieu par Sa grâce, peut demander d'être aussi nettoyée de cela; bien plus, en recevant le pardon de ce péché, elle voit que Dieu est en effet le Dieu de son salut; qu'il n'est pas le Dieu de jugement, mais que dans le cas du péché le plus extrême, Dieu est un Sauveur — qu'il sauve en amour. Alors l'âme chante hautement la justice de Dieu. (verset 14). Dans sa relation actuelle avec

Dieu, il n'y avait que le péché; la croix, c'était Dieu rencontrant le péché et le péché rencontrant Dieu dans l'homme. L'homme (c'est-à-dire le pécheur) n'avait que le péché.

Par la croix, il a montré qu'il n'était que haine et violence contre Dieu présent en amour. Mais là même Dieu devint, non pas un restaurateur, mais un Sauveur, un Sauveur parfait; et Il montra sa justice en ce qui concerne l'oeuvre de Christ, en plaçant l'homme, Christ comme homme, à sa droite. Alors seulement la justice de Dieu est connue; et, cette justice ayant triomphé dans le salut, l'âme la chante hautement. Telle est la vraie liberté; le Saint Esprit donné en est la puissance. La conséquence nécessaire c'est que les sacrifices n'ont plus de place; où seraient-ils? Comment reconnaîtraient-ils Dieu? Un esprit brisé, voilà ce qui s'accorde avec la croix, avec le corps rompu de Christ et les péchés pardonnés. Dieu ne méprise pas cet esprit. Cela répond à sa pensée dans la croix, à sa grâce envers le pécheur. Alors suivent la paix, la bénédiction et le service. Ici, naturellement, la chose a lieu selon l'ordre millénial juif, mais elle est réalisée en esprit dans le chrétien.

Psaume 52

Le Psaume 52 n'exige que peu de remarques. Il s'occupe du jugement en Israël, mais il contient quelques principes qui s'appliquent directement, à toute époque, au croyant qui ne regarde pas aux circonstances, lorsque prévaut la puissance du mal. Le mal se vante lui-même ainsi que sa puissance, mais la foi voit autre chose. La bonté de Dieu, devant lequel les hommes sont comme des sauterelles, dure tous les jours (verset 2), bien que le mal ait continuellement le dessus. Il n'y a pas de moment où cette bonté ne se trouve pleinement en Lui; pas de jour où quelque chose lui échappe, ou bien se trouve hors de sa portée. Il ne s'agit pas seulement de la puissance de Dieu, mais de sa bonté. C'est une grande vérité générale; mais nous chrétiens, nous disons, Notre Père! «Pas un passereau ne tombe en terre sans *votre Père*». D'un autre côté, il y a ici une pensée particulièrement précieuse; il ne s'agit pas de la bonté de Jéhovah dans sa relation avec Israël, mais de ce qui est dans la nature de Dieu. La bonté de Dieu, quelle ressource contre le mal! Comme telle, elle ne peut ni cesser, ni être interrompue. La fin de l'orgueil, c'est la ruine, mais celui qui s'assure dans le Seigneur et dans son amour fidèle, sera, lorsque tout le reste se flétrit, comme un olivier verdoyant planté dans les parvis de la maison de Dieu.

Psaume 53

Ce Psaume, comme nous le savons, apporte la conviction de leur état de péché irrémédiable, à ceux qui possèdent les plus grands privilèges. Le secret de leur conduite n'est pas nouveau; j'en dirai quelques mots. La voie du méchant tout entière a pour point de départ ceci: Pour lui Dieu *n'est pas*. La foi n'existe pas et Dieu n'est pas vu; tel est le secret de toute erreur, soit en pratique, soit dans le raisonnement humain. Plus nous examinons dans son ensemble le cours de l'activité humaine, nos fautes à nous, chrétiens, les errements divers de la philosophie, plus nous trouvons aussi que «Il n'y a point de Dieu» est à la racine de tout cela. Il s'agit ici d'une conscience qui ne tient aucun compte de Dieu. Le coeur n'a aucun désir de Lui, et la volonté est à l'oeuvre comme s'il n'y avait point de Dieu. C'est ainsi que l'insensé

dit en son coeur: «Il n'y a point de Dieu». Pourquoi donc le dit-il? Parce que sa conscience lui dit qu'il y a un Dieu. Sa volonté voudrait qu'il n'y en eût point; et comme cet insensé ne voit pas Dieu dans ses oeuvres, sa volonté ne voit que ce qu'elle veut. Dieu est mis de côté et toute la conduite de l'insensé est sous l'influence de sa propre volonté, comme s'il n'y avait point de Dieu. S'il réfléchit, il s'efforce de prouver que Dieu n'est pas, parce qu'autrement il ne pourrait pas continuer à faire ce qu'il veut. S'exaltant lui-même et se décevant lui-même, il en vient, quant à sa condition pratique, à vouloir que Dieu n'existe pas. Ce n'est pas qu'il le pense, mais il agit comme s'il le pensait, soit dans ses intentions, soit dans ses actes. Dans un certain sens, on peut dire que même il *pense* ainsi; car exclusivement occupé des choses présentes, aveuglé parce qu'il est devenu étranger à Dieu, mort quant au sentiment moral, jugeant d'après les choses présentes, il en tire des conclusions, et nie qu'il y ait un Dieu. Il vit dans ses pensées ainsi formées, et s'exprime, de cette manière, en son coeur. Lorsque sa conscience s'éveille, il sait bien qu'il y a un Dieu; mais il vit dans sa volonté et dans les pensées de cette volonté et, pour lui, il n'y a point de Dieu.

Il est étonnant de voir combien le raisonnement humain fait habituellement abstraction de l'existence de Dieu! Impossible qu'on regarde autour de soi, sans se rendre compte que la somme du mal est fort grande. Si l'on n'accepte pas la chute et le salut, que doit-on penser quand on ne voit pas Dieu intervenir, d'une manière immédiate, comme en Israël? On laisse Dieu de côté, et l'on se rend compte de tout comme s'il n'existait pas. Les hommes ne veulent pas placer toutes choses sur le terrain de la vérité; ils ne peuvent, par conséquent, introduire Dieu dans ces choses, et ils expliquent tout sans lui. Voilà ce qu'on appelle la philosophie. Or cela mène nécessairement sous la puissance du mal, car le mal existe et par conséquent sa puissance. Si Dieu n'est pas introduit, il faut, dans ce cas, que la puissance du mal ait le dessus, car où est celui qui l'en empêcherait? Toutefois Dieu retient, jusqu'à ce que son temps soit venu, le temps où il n'y a plus de bien à faire par la patience. Alors le mal arrive au comble, comme nous le voyons dans ce Psaume, et le résultat c'est le jugement dont il est parlé au verset 5. Mais remarquons que les principes du monde sont les mêmes à toute époque. Dès que j'agis comme si Dieu n'existait pas (c'est-à-dire sans m'inquiéter de Sa volonté), c'est comme si je disais dans mon coeur: «Il n'y a point de Dieu».

Si la peur dont il est parlé au verset 5 est celle de la congrégation des justes (*), comme je le pense, nous voyons combien les justes ont peu de raison de s'effrayer au jour de la puissance du mal; car plus ce dernier grandit, plus c'est Dieu que cela concerne. Le mal a-t-il atteint son extrême limite, Dieu seul est en cause, et, par conséquent, il n'y a plus aucune raison de craindre. C'est lorsque les méchants triomphent que Dieu les méprise. Le Psalmiste, comme Juif, désire ardemment cette époque, qui sera celle de la restauration d'Israël. Dans un certain sens, nous la désirons aussi, parce que nous désirons la disparition du mal et le repos de la terre; mais ce n'est pas la bénédiction la plus élevée.

(*) Il faut traduire ainsi le commencement du verset 5: «Ils se sont extrêmement effrayés là où il n'y avait point de peur».

Psaume 54

Ce Psaume contient un seul principe, mais des plus importants pour la pratique: Dieu seul et son nom; c'est-à-dire que la révélation de Lui-même est la ressource de l'âme. Les étrangers n'ont pas Dieu devant leurs yeux; il n'en est pas ainsi du croyant, et, pour lui, tout dépend du nom de Dieu. Le fidèle exprime sa dépendance et recherche Dieu selon Son nom. Ce nom tient la première place dans le Psaume. Il faut remarquer que Dieu n'est pas connu ici dans une relation d'alliance qui subsiste. Il ne s'agit pas de Jéhovah, sauf à la fin du Psaume, mais de Dieu, comme tel, en contraste avec les hommes et tout le reste; de Dieu connu en ce qu'Il est: comme source de miséricorde et de bonté, de laquelle nous dépendons. Mais Dieu s'est révélé Lui-même; il s'est fait connaître Lui-même aux hommes; son nom qui exprime ce qu'Il est, ce nom est connu et le coeur se confie en cela. Que cette confiance est douce! C'est la joie et le repos. Que pourrait faire l'homme, si Dieu est pour nous? Il se peut que je ne sache pas ce que Dieu fera; mais j'ai confiance en Lui. Dieu dit qu'Il est mon secours. Une fois que l'âme est délivrée ou qu'elle pense à la délivrance, tout ce que Dieu est en relation avec son peuple, devient pour elle un sujet de louange. Mais ce que Dieu est, comme Dieu, voilà sa ressource.

Psaume 55

Le Psaume 55 est l'expression d'une grande détresse d'esprit. Il y avait là des ennemis du dehors; mais ce qui pesait avant tout sur l'esprit du fidèle, c'était la haine de ceux qui étaient dans la plus intime relation avec lui. Ceci l'amène en présence de la mort et du jugement divin, parce que, comme instruments de Satan, ses ennemis voudraient charger son âme de la culpabilité devant Dieu (*). Le Seigneur Lui-même (quoique ce Psaume ne soit pas proprement une prophétie qui s'applique à Lui) a entièrement passé par là, je n'ai pas besoin de le dire. Ils cherchèrent à faire de Lui un coupable; ils triomphèrent lorsque Jésus fut abandonné de Dieu, et ils estimèrent qu'étant ainsi frappé, il était battu de Dieu et affligé. Ce Psaume a trait directement au résidu des derniers jours; mais, comme nous l'avons vu, dans toute leur angoisse, le Christ a été en angoisse.

(*) Traduisez au verset 3: «Ils font tomber sur moi l'iniquité». (Ed.)

C'est une chose très solennelle que de voir une âme chargée de l'iniquité par des hommes méchants, instruments de Satan. Le Seigneur a éprouvé cela plus profondément que personne, parce qu'Il s'est chargé de notre iniquité. Il ne s'agit pas proprement de la colère que Christ a portée, et que nous ne porterons jamais, mais du fait, que la puissance de Satan, par le moyen des méchants, veut mettre le poids de la colère sur l'âme du juste. Le Seigneur peut juger cette épreuve nécessaire, mais ce ne sera jamais qu'un cas exceptionnel pour les chrétiens.

On trouve ici de la confiance en Dieu, l'espoir que son oreille est attentive au cri du coeur qui se confie en Lui. Mais, jusqu'à ce qu'on ait regardé au Seigneur, la puissance de l'iniquité et l'iniquité elle-même épouvantent et écrasent l'âme. L'existence et la puissance du mal, — de ce qui est opposé à Dieu, — pèsent sur l'âme; et à cela se joint le fait que la confiance du juste en l'homme a été outrageusement trompée, car ce n'est pas un ennemi avoué, mais c'est

la main d'un ami qui a fait ces choses. Comment compter sur quoi que ce soit qui vienne de l'homme, si nos plus proches nous trahissent? Aussi le coeur éprouve-t-il ce que c'est que l'isolement; il ne peut compter sur rien. Le Seigneur a traversé et éprouvé cette puissance du mal: nous ne la sentons que lorsque la chair n'est pas brisée et qu'elle a besoin de l'être. Sans doute, le mal existe, mais, pour la foi, Christ a brisé sa puissance; toutefois, en tant que nous sommes pécheurs, cet effort de la puissance de Satan contre nous, aura nécessairement un caractère de jugement. Par grâce, nous pouvons être au-dessus de cela et avoir confiance. C'est pour cela aussi que Christ a prié pour Pierre; et, bien qu'ayant failli sous la puissance de Satan, il fut préservé de douter de l'amour du Seigneur et de descendre jusqu'au désespoir. La chose la plus terrible, dans ce Psaume, c'est que la méchanceté se présente comme la puissance du mal. L'esprit du fidèle recule d'épouvante devant ce manque de coeur; il voudrait fuir; car un esprit de grâce aimerait à se reposer en paix lorsque de tous côtés le mal l'entourne. Toutefois le coeur a la conscience de n'avoir aucune association avec le mal; il ne demande qu'à fuir, pour être seul, en repos, car il est dans une position où il n'a personne en qui se confier. Ceci le rejette entièrement sur le Seigneur, car, après tout, il n'a pas, dans ce monde, des ailes de colombe.

Le résultat est que la méchanceté est présentée devant le Seigneur, c'est-à-dire en pleine lumière; ce qui introduit naturellement le point de vue sous lequel tout est considéré dans les Psaumes: la patience en présence du mal, la justice qui doit envisager le mal sous son vrai caractère; et enfin la pensée du jugement. Sans doute, les Psaumes nous parlent aussi des souffrances de Christ sous le péché, même jusqu'à subir la colère, ainsi que de la grâce qui ressort d'un jugement déjà exécuté; mais, en général, les Psaumes présentent l'aspect du gouvernement de Dieu; car le jugement du mal et la délivrance de l'opprimé sont dans la nature de Dieu en tant qu'il gouverne et qu'il voit toutes choses. Jusqu'ici, le coeur gémissait sous l'oppression et dans la souffrance, en pensant avec horreur et affliction d'esprit au mal qu'on cherchait à lui imputer; mais maintenant, il peut, regardant au Seigneur, considérer le mal plus calmement quant à son caractère propre, et quant au jugement qui va suivre. De là, une pleine confiance en Jéhovah, connu comme le Dieu de l'alliance. Aussi, depuis le verset 19, le fidèle, en toute liberté d'esprit, envisage calmement toutes choses et en considère la fin. La conclusion ne se fait pas attendre. Elle est parfaite, elle est précieuse malgré le sentiment le plus profond d'un mal arrivé à son comble: «Rejette ta charge sur Jéhovah et Il te soulagera; Il ne permettra jamais que le juste soit ébranlé». Ici se terminent tous les exercices qui sont en rapport avec le fondement de notre foi; et, bien que ce Psaume exprime le désir du jugement, lorsque l'on considère le principe du verset 22, on y trouve le précieux soutien de la foi dans toutes les épreuves. Il y a deux points à remarquer ici: «*Rejette ta charge sur Jéhovah*». Quelle que soit l'épreuve ou la difficulté, rejette-la sur le Seigneur. Cela ne signifie pas que l'épreuve soit toujours retirée; dans ce cas-ci la chose n'aura lieu qu'à l'arrivée du jugement; mais «*Il te soulagera*». Cela vaut mieux que si les épreuves étaient retirées; car c'est Dieu venant directement se mettre en rapport avec nous, avec nos âmes; c'est le sentiment de son intérêt pour nous, c'est sa faveur, sa proximité; Il vient pour nous aider dans

nos besoins. C'est un état divin de l'âme, meilleur même que l'absence du mal. Dieu est un ferme appui pour nous soutenir.

Le second point est la fidélité infaillible de Dieu. Il ne permettra point que le juste soit ébranlé. Peut-être sera-t-il éprouvé; mais Dieu ne peut ni ne veut permettre que le mal dans le monde ait le dessus. Par le moyen du mal nous pouvons apprendre à avoir confiance, et, en ayant confiance, nous savons que le Seigneur nous gardera. Le caractère extrême du mal rend l'intervention de Dieu nécessaire; — montre d'autant plus clairement qu'il faut que Dieu intervienne.

Psaume 56

L'âme est sortie des profondeurs de la détresse intérieure, dans laquelle elle se trouvait au Psaume 55. En effet, bien que les ennemis du fidèle se tiennent aux aguets pour surprendre son âme, il ne s'agit plus ici de l'infidélité et de la trahison de ses amis; ce sont des ennemis qui cherchent à lui faire du tort. Il est effrayé plutôt que désolé, et regarde à Dieu à travers les difficultés. Aussitôt la foi est en activité. Dans le Psaume précédent, l'esprit du fidèle était profondément abattu au-dedans de lui; ici, il est seulement éprouvé; aussi peut-il bien vite se confier en Dieu, dont la Parole est, pour lui, le témoignage d'une délivrance certaine.

Dans le Psaume 55, c'est seulement au verset 19 et à la fin que le fidèle est capable d'introduire Dieu; tandis qu'ici Dieu est aussitôt devant l'âme. En réalité, les épreuves extérieures sont peu de chose, comparées avec les déchirements intérieurs de l'esprit: «L'esprit d'un homme soutiendra son infirmité; mais l'esprit abattu qui le relèvera?» (Proverbes 18: 14). La confiance du saint est donc en Dieu. Mais cette confiance en Dieu ne peut exister sans quelque révélation de Sa part. Or, quand l'âme peut regarder à Lui et avoir confiance, le témoignage qu'Il nous a donné dans son amour, ce par quoi Il a révélé ses pensées, devient à la fois le guide et l'assurance de l'âme. Combien la possession de ce témoignage est précieuse! Dieu ne peut faire autrement que de l'accomplir. Ces deux points — Dieu Lui-même et sa Parole — sont les pivots de la pensée dans ce Psaume. «Je louerai en Dieu Sa Parole». Sa Parole nous donne le témoignage certain de ce qu'il sera, de ce qu'il est pour nous.

Mais, lorsqu'il s'agit de Dieu, que peut faire la chair? Telle est la conclusion à laquelle l'âme arrive. Elle a des ennemis, peut-être forts et puissants, et elle n'est pas insensible à cela. Ils se tiennent cachés et complotent contre le fidèle qui n'a aucune ressource en la chair. Tout cela lui est utile, en lui faisant connaître le monde dans lequel il se trouve, et en le sevrant de la chair. Que peut-il donc faire? Rien du tout. Dieu devient sa seule ressource et cela lui offre autant de bénédiction positive que d'utilité. En réalité, si Dieu est pour nous, que peut faire la chair? Un homme du monde peut avoir des ressources charnelles contre la chair, mais un saint ne peut recourir à de telles armes: elles le détourneraient de Dieu, au moment même où Dieu l'amène complètement à Lui. Il ne peut pas dire «confédération» toutes les fois que le peuple, faible en la foi, dit: «confédération»; d'autre part il ne doit pas craindre ce que ce peuple craint, ni s'en épouvanter, mais il doit sanctifier l'Eternel des armées lui-même qui lui sera

pour sanctuaire. Ici le fidèle est amené, par ce qui est pour lui une occasion de crainte, à regarder à Dieu. *Dès lors*, que peut faire la chair? Dieu dispose de toutes choses, et Il a ses plans qu'il exécutera certainement.

Une autre bénédiction, non moins profonde, accompagne celle-ci. L'âme est dans l'épreuve, les méchants complotent contre elle, mais Dieu est avec elle dans l'affliction et enregistre tout cela. Il compte les allées et venues du fidèle; car ce dernier est considéré ici comme dépourvu des privilèges extérieurs qui appartiennent au peuple de Dieu et des bénédictions de Sa maison. Dieu enregistre tout cela et le fidèle peut être assuré, comme il l'exprime admirablement, que le Seigneur met chacune de ses larmes dans ses vaisseaux. Chaque affliction du fidèle est écrite dans Son livre. Précieuse pensée! Ainsi le coeur se confie en Lui, et il sait que, lorsqu'il crie à Lui, tous ses ennemis retourneront en arrière. Ensuite, comme il avait loué la Parole de Dieu avec foi, regardant à elle, soutenu par elle, comptant sur elle au milieu de ses frayeurs et de ses afflictions, (oh! que les saints sachent mieux le faire!) il veut la louer encore en comptant sur la délivrance par l'intervention infaillible de Dieu.

Ce Psaume nous présente encore, naturellement sous une forme juive, un autre principe en rapport avec ces exercices du coeur, principe que l'on rencontre toujours dans ces exercices, et qui, en tant qu'ils viennent de Dieu, est, en effet, l'un de leurs objets principaux. Je veux parler du sentiment que l'on appartient, qu'on a été livré, consacré à Dieu. «O Dieu! tes vœux sont sur moi». Cela se manifeste dans le sentiment de la louange, sentiment qui se traduira en louanges, lors de la délivrance; mais le coeur apprend dans ces épreuves, ce que nous sommes portés à oublier, que «nous ne nous appartenons pas à nous-mêmes». Ce sentiment, dans sa phase inférieure, se lie au besoin de la délivrance; dans sa phase la plus élevée, à la joie de savoir que Dieu nous reconnaît pour siens, en vertu de la rédemption qui, de fait, nous a rendus siens entièrement, comme ce fut le cas extérieurement pour Israël lors de la délivrance d'Egypte. C'est pourquoi les louanges sont déjà dans le coeur de l'opprimé; il a, par la foi, les choses qu'il a demandées, mais ces gratuités et ces délivrances sont, pour lui, un motif pour obtenir encore davantage. Ayant été délivré de la mort, il compte que ses pieds seront gardés de broncher. Il était sous la puissance et l'oppression de l'ennemi, du diable qui avait le pouvoir de la mort. Il est mis en liberté; désormais il lui faut marcher sans broncher et sans tomber en chemin, mais il a appris dans l'épreuve ce que c'est que la dépendance, et il regarde à Dieu pour être gardé. «Ne garderas-tu pas mes pieds de broncher?»

L'âme a encore appris autre chose dans sa détresse; elle connaît maintenant le bonheur de marcher devant Dieu dans la lumière de Sa faveur et dans la sécurité de Sa présence. Elle regarde à cela comme à l'objet en vue duquel elle doit être gardée. Elle désire sa propre paix et son bonheur, mais elle les désire devant Dieu. La «lumière des vivants» était la lumière de la faveur divine qui préservait Israël. Nous ne trouvons pas ici l'ordre le plus élevé de la joie, mais nous voyons une âme qui, du sein de la détresse et de l'oppression, s'attend à la fidèle bonté de Dieu, afin de pouvoir marcher devant Lui en paix et en sécurité.

Psaume 57

Au Psaume 57, nous trouvons les mêmes épreuves, mais avec plus de confiance. L'oeil du fidèle qui voit briller plus distinctement la puissance de Dieu et son secours, voit aussi plus clairement combien de mal et d'iniquité il y a dans ses ennemis, et s'arrête moins à ses propres difficultés. La chose reste toujours vraie, et nous avons à la noter, car notre coeur est perfide. Quand il sort de ses propres craintes et de ce qui personnellement l'opprime, il est en danger de *trop* s'appesantir sur la méchanceté de ses ennemis. Sans doute, il la verra toujours davantage, plus il regardera à Dieu. Le danger n'est pas là, mais dans le fait qu'on s'appesantit sur le mal. Il est dangereux de passer l'éponge sur le mal et de continuer tranquillement son chemin, mais il est aussi nuisible de s'y appesantir. Le mal ne nourrit pas l'âme — comment le pourrait-il? — et il en résulte peu à peu un esprit contraire à l'Évangile. Nous verrons le mal, si nous sommes près de Dieu, mais nous nous occuperons aussitôt de Dieu et non pas du mal. Dieu est entièrement au-dessus du mal.

Ainsi il y a progression dans ces trois Psaumes. Le premier verset des Psaumes 56 et 57, nous montre ce qui les distingue. Dans l'un, il est dit: «Car l'homme m'engloutit et m'opprime»; dans l'autre: «Car mon âme se retire vers toi». Au Psaume 56, le fidèle se confie en la parole de Dieu; ici, il en attend l'accomplissement par la main de Dieu et se retire sous l'ombre de ses ailes, jusqu'à ce que les calamités soient passées. C'est de là qu'il peut considérer d'avance Dieu s'élevant sur les cieux et sa gloire s'étendant sur toute la terre. Cela ne signifie certes pas que la puissance du mal existe moins qu'auparavant, car l'âme est penchée, courbée par elle (verset 6), mais les pensées se reposent davantage sur Dieu. Remarquez, de plus, qu'il n'y a aucune idée de résister au mal et de s'en débarrasser par sa propre force. L'âme s'attend à Dieu, et il le faut pour que son sentier soit parfait: c'est ce que Christ a fait.

Le Psaume précédent s'occupe du sentiment que Dieu prend part à l'affliction du fidèle; tandis que celui-ci considère plutôt le fait que l'âme désire y échapper, mais par la délivrance que Dieu accomplira et qu'il enverra du ciel. De plus, le fidèle voit les méchants pris dans leurs propres embûches; mais il n'a pas la pensée de contre-miner leurs plans; au contraire, s'abandonnant entièrement à Dieu, il voit que leurs plans deviennent leur propre ruine, et ainsi, le jugement est exécuté d'une manière frappante et la foi est hautement confirmée. Par la foi, il reçoit, pour ainsi dire, la louange préparée, et cela parmi les Ammim et les Leummim — les peuples et les tribus: qui ne sont pas proprement des païens adversaires et ennemis. Les épreuves du fidèle sont au milieu du peuple, de la part d'hommes avec lesquels il était associé; il ne s'agit pas de triompher de ses adversaires, mais d'être délivré là où il ne pouvait que courber son âme. Le résultat, c'est la louange parmi les hommes, dans une sphère plus vaste que celle au milieu de laquelle il avait été éprouvé; et il en est toujours ainsi, car Celui qui délivre est grand. De fait, le psalmiste considère la gloire millénaire à venir, alors que, dans le Christ, toutes choses seront réunies en un; mais je ne parle ici que de ce qui a trait aux voies de Dieu.

Psaume 58

Peu de mots suffiront pour ce Psaume; en voici le point capital: Pour les méchants, comme tels, il n'y a aucun espoir d'amendement; mais Dieu les jugera, en sorte que les hommes verront qu'il y a une récompense pour le juste, et un Dieu qui juge la terre. Y a-t-il parmi les hommes un jugement intègre et juste? Telle est la question. Il y a de la méchanceté dans leurs coeurs; on y trouve des plans et des trames. La méchanceté appartient à leur nature et à leur volonté, et se caractérise par la fausseté. Elle vient du serpent, elle est diabolique de sa nature, et ils se refusent à toute puissance d'attraction, à toute influence, quelle qu'elle soit. Dieu intervient, et Jéhovah juge; et bien que leur puissance et leur force soient comme celles des lions, ils se fondent, ils se réduisent à rien, lorsque sa main se fait sentir. La vengeance intervient, mais de plus (ce qui explique la joie que le juste en ressent), elle justifie le juste, démontre qu'il avait raison malgré sa faiblesse apparente et l'ennemi qui l'écrase; prouve enfin que Dieu est juste, et que, malgré l'oppression, il existe un Juge.

Psaume 59

Le but que je me propose ici me permet d'être bref sur ce Psaume. Il a trait directement au jugement que le fidèle invoque sur les nations. J'indiquerai seulement que, lorsqu'il s'agit du Seigneur et de ses saints, il faut attendre du monde une absence complète de conscience et de coeur; sentence terrible, mais confirmée par ces Psaumes aussi bien que par l'expérience. Le simple refuge du fidèle est en Dieu: «Dieu est ma haute retraite». On ne trouve ici ni plans, ni travaux de défense, ni recherche de moyens humains pour s'opposer à la puissance de l'ennemi. Avec ces moyens-là, nous pouvons réussir partiellement peut-être et pour un certain temps; mais, en nous servant d'armes charnelles, nous perdons la dépendance qui a pour conséquence l'intervention de Dieu, et nous perdons aussi la perfection de marche et de témoignage que l'on acquiert en s'attendant à Lui. Nous avons donné beau jeu à l'ennemi en reconnaissant comme compétente, pour résoudre la question du bien et du mal, la puissance du monde; puissance qui, après tout, restera entre les mains de ce dernier jusqu'à la venue de Christ, bien que Dieu la tienne sous sa direction souveraine. Le coeur du fidèle doit dire: «le Dieu de ma miséricorde» (verset 17); il le connaît comme tel; il tient à sa faveur et il a confiance en sa fidélité. Il prévoit la méchanceté qui n'a aucune crainte de Dieu. Les méchants reviendront, des gens sans coeur et impies (verset 14), mais le fidèle chantera la force de Dieu (verset 16). Et non seulement cela, mais, dans son affliction, il a fait l'expérience de la gratuité, des soins tendres et miséricordieux de l'Eternel, lui qui a besoin même de miséricorde à cause de ses manquements. Il louera à haute voix la miséricorde de Dieu, et cela lorsque apparaîtront des jours meilleurs, car cette miséricorde s'est manifestée aux mauvais jours. Dieu est aussi sa force, et c'est à Lui qu'il psalmodiera. Etant ainsi encouragé, le fidèle ne chante pas seulement de Dieu, mais à Dieu. La méchanceté des adversaires est considérée ici comme pure méchanceté. Il se peut qu'entre Dieu et le fidèle il y ait occasion à discipline, mais, quand il s'agit du fidèle et du méchant, le premier n'a donné aucune occasion à la perfidie de son ennemi. Cependant, se tourne-t-il vers Dieu, dans le sentiment de la puissance du mal qui est contre lui, il s'attend à la miséricorde. Son coeur aime

à se tourner de ce côté-là avec la conscience de sa propre faiblesse et de sa nullité. Pour lui Dieu est «le Dieu de sa miséricorde».

Psaume 60

Nous ne pouvons appliquer en principe le Psaume 60 qu'à nos combats extérieurs avec la puissance du mal. Dans ce conflit, Dieu peut trouver bon, selon son gouvernement temporel, de nous laisser là vaincus et dispersés; et c'est bien le châtement le plus sévère et le plus sensible en ces sortes de combats: car, servant la cause de Dieu, il nous faut la voir déshonorée sur la terre par notre faute ou par nos manquements. Sans doute, étant nous-mêmes au milieu du combat, il se peut qu'en nous l'orgueil ait aussi à être mortifié; toutefois le sentiment de douleur et d'affliction est un sentiment naturel qui doit remplir le coeur du serviteur de Dieu. C'est une chose terrible que de voir ceux qui occupent la place du peuple de Dieu et de ses témoins, rendus confus devant leurs ennemis, tandis que la cause de Dieu semble pour le moment avoir subi un échec complet. Dieu a donné une bannière à ceux qui le craignent, afin de l'élever en haut pour l'amour de la vérité. Il a mis *son* enseigne au milieu d'eux, et c'est une chose terrible, qu'avec elle, ils soient défaits et repoussés; qu'en disant: *Jéhovah Nissi* (*), ils voient l'ennemi avoir le dessus. *Jéhovah* avait guerre avec Amalek; mais lorsqu'un Hacan se trouvait dans le camp, Il ne sortait pas; car lorsque Dieu conteste, c'est afin d'exercer la conscience de son peuple: cependant, lorsqu'elle est ainsi abattue, la foi ne perd point courage quoiqu'elle boive le vin d'étourdissement. Elle regarde à Dieu, juge le mal s'il est là, ou reconnaît qu'il doit en exister, bien que, peut-être, elle ne le découvre pas encore. Mais Dieu a parlé dans sa sainteté. L'immutabilité de sa nature, qui ne supporte pas le mal, donne la certitude qu'Il accomplira sa parole en leur faveur. C'est à cela que la foi regarde — sur cela qu'elle compte. Et lorsqu'elle est obligée de demander: «Qui sortira avec nos armées?» elle répond: «Ne sera-ce pas toi, ô Dieu, qui nous avais rejetés?» — Alors tout est en règle. Celui qui avait ainsi discipliné son peuple, sera leur force, leur sûr et fidèle Libérateur. Par lui, quoique d'abord dispersés, les saints feront des actions de valeur. C'est que la foi regarde à Dieu à travers *tout*, car Il est fidèle et sa faveur est meilleure que la vie. Cette confiance est pleinement mise en lumière dans le Psaume suivant.

(*) L'Eternel mon enseigne (Exode 17: 15).

Psaume 61

Ici, le fidèle est encore tenu éloigné de la jouissance des bénédictions présentes. Il est au bout de la terre, mais il regarde à Dieu. Son coeur se pâme au-dedans de lui-même. Intérieurement il ne trouve aucune ressource contre les difficultés extérieures. L'orgueil défiera les difficultés et restera hautain même dans la destruction, mais tel n'est point le chemin du fidèle. Il faut ajouter que le courage naturel, qui se maintient au milieu de l'adversité, a toujours en vue quelque résultat qu'il espère; mais nous n'en trouvons aucun dans les circonstances du fidèle qui nous sont présentées ici. Il est expulsé; il n'a aucun sujet d'espérer une délivrance humaine, et l'orgueil est loin de lui. Il s'humilie sous la main de Dieu; mais il a une ressource — Dieu le conduit sur la roche qui est trop haute pour lui (verset 2). La

foi atteint ce qui est au-dessus des circonstances, lorsque la nature est écrasée par elles. Et si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Dieu s'intéresse à nous; nous le savons, Il l'a montré. Le coeur peut s'attendre à celui devant qui toutes les circonstances ne sont absolument rien; il se confie en Dieu et le moi disparaît sous son accablement. Dieu est le gardien, Il est la portion du croyant. Dès lors, tout le reste n'entre pas en ligne de compte. Il s'agit du contraste entre Dieu et les circonstances, et non pas entre les circonstances et nous. Dieu a entendu le cri du croyant en détresse, et, de même qu'il a confiance maintenant, il demeurera aussi pour toujours dans le tabernacle de Dieu. Le «rocher plus élevé que nous», tel est le secret de toute paix dans l'épreuve. Vis-à-vis des géants, les espions se comparent à des sauterelles. Dieu était-Il ainsi? Les murailles atteignaient jusqu'au ciel — qu'importe, lorsqu'elles s'écroulent?

Psaume 62

Ce Psaume a pour sujet *l'attente* du fidèle, attente qui implique la dépendance et la confiance; et toutes deux sont telles que nous attendons le moment que Dieu juge convenable.

La dépendance suppose que nous ne pouvons et ne devons rien faire sans Lui, que l'âme ne désire que ce qu'Il fait, et qu'enfin, agir sans lui, même pour nous défendre, est seulement l'action de notre propre volonté, partant l'indépendance de Dieu. Saül ne s'attendit pas à Dieu. Il attendit à peu près sept jours; mais s'il avait compris la dépendance de Dieu, et que rien ne pouvait se faire sans Lui, il n'eût rien fait jusqu'à l'arrivée de Samuel. C'est ce qu'il ne fit pas; il voulut agir de lui-même et perdit le royaume. La délivrance de Dieu est douce, elle est amour; c'est une juste, une sainte délivrance, digne de la révélation de sa faveur et de sa grâce. Elle est parfaite en sa place, en sa manière et en son temps. Lorsque la volonté n'agit pas, l'âme qui attend la délivrance la rencontre et en jouit dans sa perfection, et ainsi nous sommes parfaits et accomplis dans la volonté de Dieu,

Nous avons dit que l'attente implique aussi *la confiance*. En effet, pourquoi attendrions-nous, si Dieu n'intervenait pas? C'est ainsi que, dans l'intervalle, l'âme est soutenue, et la confiance est telle qu'on attend patiemment le moment du Seigneur. La patience a son oeuvre parfaite, en sorte que nous sommes parfaits et accomplis dans toute la volonté de Dieu. Sans doute, il y a aussi une manière active de compter sur Dieu, mais la confiance dont je parle laisse l'âme s'attendant à Lui d'une façon absolue et exclusive. Elle n'est pas d'elle-même active, elle s'attend à Dieu seul, comme il est dit aux versets 1 et 5 (*).

(*) Ces versets doivent être traduits: «Mon âme s'attend à Dieu seulement» (verset 1), et: «Mon âme attends-toi à Dieu seulement» (verset 5).

Les deux points qui sont en rapport avec cette attente, démontrent l'état de l'âme. «De Lui vient ma délivrance» (verset 1), et: «Mon attente est de Lui» (verset 5). Lui seul est le rocher et la délivrance; aussi l'âme confiante s'attend à Lui, ne cherche aucun autre refuge, ne regarde qu'à Lui seul pour la délivrance. Le coeur est donc, en principe, (Christ l'était de fait) parfait dans sa confiance, et rencontre dans la dépendance la perfection de Dieu; il n'accepte

rien d'autre, parce qu'il a l'assurance que Dieu est parfait et agira selon sa perfection au moment convenable.

Ainsi la foi correspond à la perfection de Dieu. D'un autre côté, il n'y a aucune activité quelconque de propre volonté; on n'accepte, pour se délivrer soi-même, aucune intervention qui, dans sa nature, soit inférieure à Dieu lui-même. C'est pourquoi l'attente patiente qui compte sur Dieu est un principe d'une immense importance, principe qui, dans les Psaumes, caractérise la foi et par conséquent Christ lui-même.

Mais il reste encore quelques points à remarquer. «Confiez-vous en Lui en tout temps» (verset 8). La *constance* accompagne cette confiance en Dieu, et elle se montre dans toutes les circonstances. Si je regarde à lui moralement, il est toujours suffisant, toujours le même, il ne change pas. Je ne puis agir sans lui, si je crois que lui seul est parfait dans toutes ses voies. Observez, toutefois, que ceci ne suppose pas qu'il n'y ait point d'exercices, ni d'épreuves du coeur; autrement, l'on n'aurait pas besoin d'être exhorté à s'attendre à Dieu. Mais si Dieu est fidèle et s'il attend lui-même que le moment réponde à la vérité et à son propre caractère, de manière à ce que ses voies soient parfaites, il est aussi plein de bonté et de tendre amour pour ceux qui s'attendent à lui. Il les invite à épancher leurs coeurs devant lui. Combien cela fut réalisé en Christ! De quelle manière n'a-t-il pas, en Jean 12 et surtout en Gethsémané, épanché son coeur devant Dieu! Dieu est toujours un refuge. Il agit au temps convenable. Il est toujours un refuge pour le coeur; et le coeur réalise ce qu'il est avant que la délivrance arrive. Sous certains rapports, c'est encore plus précieux que la délivrance elle-même; mais cela suppose l'intégrité.

Encore un point. Cette attente de la délivrance de Dieu a pour effet de nous faire comprendre qu'elle sera complète et parfaite lorsqu'elle arrivera. «Je ne serai pas ébranlé». Le fidèle devait attendre, en effet, jusqu'à ce que Dieu intervint en perfection; mais alors sa puissance le met parfaitement à l'abri. L'homme peut penser qu'il y a du secours en l'homme, ou en ce que l'homme possède, ou bien encore dans la force de volonté humaine; mais la foi sait que la puissance appartient à Dieu.

Le dernier verset montre que l'âme regarde à la parfaite et divine justice des voies de Dieu, mais avec la conscience de l'intégrité. L'intervention finale de Dieu, le jugement qu'il exécute, seront la délivrance du juste. Il s'est identifié dans son coeur avec les voies de Dieu sur la terre, et il a attendu jusqu'à ce que Dieu les accomplît parfaitement en puissance. Ce sera à la fois la fin du mal, et la miséricorde pour ceux qui ont cherché le bien et qui se sont attendus à Dieu, lui remettant la vengeance. Ce sera une juste récompense pour l'homme juste qui a attendu: son attente trouvera une réponse et la puissance du mal sera détruite. C'est dans ce chemin que nous sommes appelés à marcher. Dieu agit ainsi dans son gouvernement actuel, quoique l'accomplissement final manque encore, mais nous avons à compter sur Lui et à nous attendre à Lui de cette manière.

Psaume 63

Le Psaume 63 suppose l'entière connaissance des bénédictions que renferment les relations avec Dieu, mais non pas la pleine jouissance de ces bénédictions; bien au contraire, celui qui les connaît parfaitement se trouve ici dans une position qui est en contraste absolu avec leur jouissance. Or, dans ces conditions, ce n'est pas la bénédiction qu'il recherche et qu'il désire, mais c'est Dieu Lui-même et la révélation de sa gloire dans le lieu de sa demeure. L'être tout entier a soif de Lui. Le fait que le fidèle est dans ce monde, en une terre déserte, altérée et sans eau, n'a pour conséquence ni des plaintes, ni la recherche de la délivrance, mais la soif: on a soif de Dieu. Ce sentiment d'une nature qui Le désire ardemment, nous donne aussi la conscience qu'Il est notre Dieu. Les délices que trouve en Lui la nature divine qui est en nous, nous donnent le sentiment de cette relation. Ces deux choses ne peuvent être séparées. Si nous avons quelque connaissance de Dieu et que nous ne le connaissions pas comme *notre* Dieu, c'est le désespoir ou quelque chose d'approchant, et en tout cas Dieu n'est pas connu comme la source du bonheur, de manière à ce que nous le désirions. «*Mon Dieu*» et cette soif de Lui ne peuvent être séparés. Il ne s'agit pas de Jéhovah et des bénédictions, mais de la nature divine et de Dieu qui fait ses délices; mais non pas sans le sentiment de dépendance qui s'approprie ce qui est exprimé par les mots: «*Mon Dieu*». L'âme qui a des désirs de même nature que Dieu et qui, en vertu de cela, le souhaite Lui-même, sent moralement et réellement qu'Il est son Dieu. Cela n'a été réalisé parfaitement qu'en Christ; quant à nous nous ne pouvons plus le réaliser dès que nous perdons le sentiment de notre relation. Or, la chose est tout aussi vraie quand il s'agit non plus de la relation, mais de la nature de la jouissance, c'est-à-dire lorsque cette jouissance ne découle pas d'une relation, comme lorsque je dis: «*Père*», mais de la nature divine, comme lorsque je dis: «*Mon Dieu*».

Ce besoin, cette soif de Dieu s'accompagne nécessairement du désir de le voir possédant en plein sa puissance et sa gloire. Nous ne pourrions pas aimer beaucoup Celui auquel nous regardons, sans désirer qu'il jouisse de toute la plénitude de la gloire qui Lui appartient et que nous le voyons dans cette gloire. La joie que nous trouvons en lui vient de lui et nous sentons que nous lui en sommes redevables; c'est pourquoi nous désirons le voir en possession de tout ce qui lui est dû. Christ répond à ce sentiment lorsqu'il dit — «*Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, la gloire que tu m'as donnée; car tu m'as aimé avant la fondation du monde*». Mais le principe initial, la source de tout cela, c'est que Dieu Lui-même est désiré et connu comme notre Dieu, quoiqu'il en soit. Non — seulement le coeur peut s'approprier cela, comme je l'ai dit, mais il veut avoir Dieu lui-même et nul autre. La nature qui est de Dieu ne veut absolument que Lui seul. Lorsque Dieu est véritablement connu ainsi et que l'âme est identifiée avec Lui dans son désir, le fait qu'elle se trouve au milieu d'un monde où il n'y a pas même une goutte d'eau pour la rafraîchir, ne peut que rendre son désir plus intense. Mais cela dépend de ce qu'Il est connu, connu comme Il se révèle lui-même dans l'intimité de sa propre nature, dans le sanctuaire où il se manifeste et où il se fait connaître.

Une autre pensée s'ajoute à celle-ci: Lorsque Dieu est ainsi connu, tel qu'il est dans le sanctuaire, l'âme comprend son amour, sa grâce, sa faveur et sa bonté; elle garde le sentiment de ces choses, qui sont meilleures que la vie. «La vie», c'est la vie ici-bas, la jouissance actuelle de la vie dans ce monde, et, sous ce rapport, cette vie n'offrait absolument rien au fidèle. De même aussi Paul dit: «Si, pour cette vie seulement, nous avons espérance en Christ, nous sommes plus misérables que tous les hommes». Chez Paul, à la vérité, il s'agit plutôt d'affliction extérieure — dans notre Psaume, du sentiment intime, résultant de la vie dans laquelle le fidèle sent et parle ici-bas, qu'il ne se trouve pas la plus petite chose dans le monde qui puisse correspondre à cette nature ou la rafraîchir. Ceci a été parfaitement réalisé en Christ, et remarquablement développé en Paul, bien que, pour lui, ce fût le résultat de l'épreuve. Il se réjouissait toujours dans le Seigneur, lorsque rien ne rafraîchissait son esprit.

Dans le sentiment de cet amour, au milieu d'une terre déserte et altérée, les lèvres du fidèle louent son Dieu. Ceci est très doux; et, remarquez-le, c'est parfait dans sa nature, parce que c'est Dieu seul; car il n'y a absolument rien dans la terre où se trouve le juste. Dieu, son Dieu, est aussi son désir; l'amour de Dieu est le rafraîchissement de son âme. Or, ceci est la vie divine et parfaite dans celui qui possède la nature divine, bien qu'il soit dans le lieu de la dépendance; une vie connue seulement de l'âme née de Dieu, ou bien connue dans sa perfection céleste. Il en fut ainsi de Christ.

Voilà donc ce qui donne exclusivement sa couleur à la vie ici-bas. «Ainsi je te bénirai durant ma vie» ici-bas, dans cette terre déserte et altérée. C'est là tout ce en quoi consiste la vie de l'âme du fidèle *ici-bas*. C'est pourquoi, dans cette vie, il bénit Dieu, son Dieu. Toute sa vie, dans cette terre déserte, est, en esprit, hors de ce lieu. Là rien absolument n'attire son âme. Il ne trouve son rafraîchissement qu'en Dieu seul, car cette terre n'est qu'un désert pour la nouvelle nature. Cependant il n'est pas encore dans la pleine et actuelle jouissance de Dieu que donne sa présence; il est encore dans la terre déserte, altérée et sans eau, mais il bénit durant sa vie, il confesse et adore le Dieu qu'il connaît. Ainsi, séparé du tourbillon du monde, on trouve un bonheur parfait, une parfaite satisfaction du cœur. De plus, lorsqu'il n'y a rien pour attirer l'attention de la chair (chose insupportable pour celle-ci, mais, pour l'esprit renouvelé, une véritable délivrance), alors l'âme peut méditer sur Dieu Lui-même. Elle trouve en Lui-même la plus complète et la plus riche nourriture; elle est satisfaite; elle n'a besoin de rien autre; elle est rassasiée lorsqu'elle peut être ainsi seule avec Dieu, dans lequel est son plaisir.

Le Seigneur dit de ceux qui viennent à lui: «Celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif» (Jean 6: 35). Il présente la chose du côté négatif, parce qu'il s'agit dans ce passage de ce qu'il faut à la nature humaine ici-bas: Il n'y aura plus, dit-il, les besoins non satisfaits du cœur de l'homme dans ce monde. Notre Psaume, au contraire, présente le côté positif, parce qu'il parle des délices, de la complète satisfaction que la nature nouvelle trouve en Dieu. Les jouissances du cœur sont créées et satisfaites par la révélation de Dieu Lui-même. Dieu est l'objet exclusif de la joie et des délices du cœur; l'âme étant rassasiée, les louanges débordent et de la bouche sort un chant de réjouissance. Aussi

le psalmiste n'est-il pas obligé d'approfondir jusqu'à quel point nous sommes autorisés ou capables de louer dans notre état présent; il n'est question que de la nouvelle nature trouvant ses propres délices en Dieu et ne pensant à rien d'autre. Parce qu'elle pense simplement à Lui, elle ne songe pas à elle-même, et elle loue parce qu'Il est une source de louanges. Voilà la vraie simplicité. Lorsque mon oeil n'est pas simple, la pensée de Dieu découvre cela, est obligée de protester et me force à penser à moi-même; mais lorsqu'il s'agit simplement de la nouvelle nature, comme dans ce Psaume, tous ses plaisirs sont uniquement en Dieu, et la bouche le loue avec un chant de réjouissance. Cette simplicité de coeur est très précieuse. Remarquez qu'en parlant de cela, notre Psaume suppose quelqu'un qui est exposé aux distractions du monde; et c'est pourquoi il envisage la condition de l'âme solitaire, qui, au lieu de sentir sa solitude, est délivrée de la distraction pour se réjouir en Dieu.

Plus loin, le Psaume ne parle plus seulement des distractions, mais des circonstances adverses, de la force des ennemis. L'âme voit Dieu, son Dieu, comme ayant été son secours. Dieu était sa joie, et dans ce monde entièrement désert et sans eau, elle est rassasiée comme de moelle et de graisse. C'était sortir en esprit hors du monde pour se réjouir en Dieu; mais, pour ce monde aussi, pour traverser ses combats et ses épreuves, l'âme du fidèle a besoin de l'Etre béni, et la grâce de Dieu se déploie là richement. Nous nous réjouissons toujours dans le Seigneur en tant que nous regardons à la source de notre joie. Mais, si au dehors il y a des combats, et même au dedans des craintes, Il console ceux qui sont abattus; «parce que tu m'as été en secours». Nous trouvons ici la description d'une expérience déjà faite, tandis que Paul en parle comme étant lui-même en voie de la traverser. C'est pourquoi aussi ce Psaume nous présente une âme qui considère Dieu, qui veut se réjouir à l'ombre de ses ailes. C'est là le lieu connu de refuge et de confiance; c'est l'expression du bonheur de sentir en tout temps la faveur de Dieu, et la sécurité dans laquelle nous demeurons. Je ne sais ce qui peut arriver, mais Il sera là; et de plus, le sentiment de sa bonté, de son intérêt actif pour l'âme est pour elle une source de douce joie. Elle est heureuse de posséder pour refuge cette divine faveur; elle est activement occupée à la conserver. Voici donc la condition de l'âme dans son activité: elle suit Dieu de près. Elle veut le suivre, venir à Lui, jouir de Sa présence; elle dit avec certitude: «Ta droite me soutient».

Les derniers versets traitent du jugement qui, selon le gouvernement de Dieu, tombera sur les ennemis des hommes justes, et particulièrement sur les ennemis de Christ. Nous n'avons en vue proprement que la première partie de ce Psaume; toutefois remarquons ici, comme nous l'avons fait souvent, que Dieu gouverne. Nous pouvons compter sur son intervention, en tant qu'elle est nécessaire pour assurer la bénédiction de son peuple qui s'est attendu à Lui, bien que cette intervention n'ait peut-être pas lieu au moment où notre nature la désirerait.

En somme, ce Psaume nous montre une foi simple; l'âme trouve sa joie en Dieu Lui-même et se réjouit dans les soins assurés du Seigneur, dont la faveur l'a protégée comme un bouclier. Si nous comparons ce Psaume avec le Psaume 84, qui lui ressemble en plusieurs points, nous verrons que dans ce dernier il est question de la jouissance présente des bénédictions de

l'alliance, ainsi que du chemin par lequel on y arrive; tandis qu'ici, nous trouvons plutôt ce qu'est Dieu Lui-même, lorsqu'on est loin des bénédictions dans une terre altérée et sans eau; puis encore ce que sont sa protection, ses soins au milieu des difficultés, des dangers qui nous entourent. Ce point de vue nous deviendra fort clair, si nous nous souvenons que le deuxième livre des Psaumes a pour caractère prophétique l'expulsion du résidu hors de son pays.

Psaume 64

Le Psaume 64 décrit un état de choses qui caractérise ce monde et qui est familier à tout homme exercé au service de Dieu ici-bas; je veux parler de la voie des méchants qui haïssent la justice, et cherchent à accuser de mal les débonnaires. Cela montre combien la conscience est universelle et puissante, et une autre vérité en ressort aussi: c'est que l'on s'attend à ce que les principes de ceux qui se confient en Dieu et confessent son nom, ne produisent que ce qui est parfaitement bon, En réalité, c'est le plus fort témoignage qui puisse être rendu, soit aux principes de la foi, soit à l'incurable méchanceté du coeur humain. Les méchants reconnaissent que la foi doit produire et produit, comme le fruit qui lui est propre, ce qui est juste et parfait et qu'elle attend ce fruit de ceux qui marchent par la foi. D'autre part, ils montrent combien ils haïssent ce principe de la foi et ceux qui, par lui, s'attachent au Seigneur; car ils cherchent à découvrir l'iniquité et l'inconséquence dans la marche des enfants de Dieu. Quelle preuve terrible de la méchanceté du monde! Malgré cela, cette méchanceté est universelle, et on la trouve bien moins parmi les impies avoués, que parmi les honnêtes mondains. Il est vrai que nous avons ici, chez ceux qui cherchent à découvrir l'iniquité, non pas une immoralité évidente, mais, ce qui est pis, la méchanceté; ils tiennent leurs conseils secrets. Toutefois l'esprit du mal dans l'homme n'est pas différent, bien que les «conseils secrets» appartiennent au caractère extrême du mal. Mais, s'ils ne vont pas toujours jusque-là, les hommes montrent bien qu'il y a chez eux communauté de sentiments, d'action et de pensée, parce qu'un même esprit les anime.

Ensuite, leurs langues sont des instruments d'attaque et d'injures. Le saint n'a ni défense, ni remèdes extérieurs; mais en cela, aussi bien que par rapport à la violence, Dieu est son refuge. Remarquez-le: il parle de la frayeur de l'ennemi, car la méchanceté de ce dernier a pour but de produire la frayeur. Le fidèle ne peut tenir tête à cette méchanceté, car il n'a aucune arme à lui opposer, mais il présente à Dieu la difficulté en a lui remettant. Dieu éprouve les siens, mais le résultat, c'est que les méchants attirent le jugement de Dieu sur leur propre tête; la frayeur les saisira et ils verront et reconnaîtront l'oeuvre de Dieu. C'est ce que les fidèles doivent attendre pour que la joie soit complète; car leur délivrance étant divine, ils doivent attendre que le temps du jugement divin soit arrivé. Abraham fut étranger, et ses descendants restèrent sous l'oppression, «parce que l'iniquité des Amorrhéens n'était pas encore venue à son comble» (Genèse 15: 16). Peut-être aussi, pour nous, l'épreuve n'est-elle pas encore complète; mais, en tout cas, lorsque Dieu interviendra, ce sera le moment parfait. Notre délivrance n'est pas le seul résultat; comme elle arrive au moment fixé par Dieu, et ainsi selon la perfection de ses jugements, ce sont les voies de Dieu qui s'y manifestent. Les jugements de Dieu s'exerçant sur la terre, les habitants du monde apprennent ainsi la justice.

Tel sera l'effet du plein accomplissement du jugement; mais même en des cas particuliers, les hommes glorifient Dieu au jour de la visitation; ils reconnaissent que ceux qui se sont confiés en Lui ont eu raison; que ce Dieu qui paraissait ne pas intervenir attendait seulement dans sa sainte justice, et qu'Il a soin des justes. Ainsi ses voies sont parfaites et c'est un gain immense, car Dieu est glorifié.

Psaume 65

Le Psaume 65 a trait à la bénédiction de la création actuelle, et parle de la louange et de la joie qui jailliront lorsque Dieu abolira la puissance du mal; cependant il envisage l'effet actuel de sa bonté comme témoignant de cette bénédiction future. Ce Psaume attend l'introduction de la bénédiction universelle, car la création en travail n'attend pas seulement, comme ici, en vue de sa délivrance, l'intervention d'Israël, mais bien plus encore, la révélation des fils de Dieu et la bénédiction du peuple de Dieu; mais le coeur est prêt, et ceci nous conduit à un principe général, instructif pour nous en tout temps; c'est-à-dire la disposition du coeur à louer Dieu au milieu de l'épreuve et à se confier en la Toute-Puissance, dont la nature est de dispenser la bénédiction. Toutefois ce Psaume ne s'applique qu'aux circonstances du croyant. Le chrétien n'est jamais, *selon l'Esprit*, dans un état d'âme dans lequel il ne puisse louer. Son coeur peut s'être éloigné de Dieu, tellement qu'il faille que l'Esprit le reprenne et l'humilie; dans ce cas, la louange n'est pas prête du tout. Ici, bien que le coeur soit prêt, les circonstances ne fournissent pas d'occasion à la louange. La louange est silencieuse, quoiqu'il y ait la conscience qu'elle appartient à Dieu; le voeu sera rendu. Ceci peut être le fait du chrétien. Il peut dire dans l'épreuve, et c'est une pensée légitime: Je suis sûr que je le louerai encore et lui rendrai grâces pour sa délivrance. Il en est encore ainsi pour nous, maintenant, relativement à la louange la plus élevée. Dans les parvis célestes notre louange est encore silencieuse, — mais nous l'attendons et nous soupignons après elle. Le verset 4 montre clairement que notre Psaume est occupé de la forme juive de la louange. La pensée générale, c'est que nous attendons seulement l'accomplissement de la bénédiction pour que la louange déborde. La fidélité et la puissance de Dieu sont célébrées comme nous assurant cela, mais ici, c'est en jugement et pour des bénédictions terrestres; tandis que le chrétien, quels que soient les empêchements et les puissances ennemies, compte sur cette fidélité et sur cette puissance de Dieu pour l'introduire dans la cité céleste. Les transgressions ne barreront pas le chemin; par la grâce seule nous pouvons dire: «Tu *as fait* l'expiation de nos transgressions». Il entend nos prières et nous vient en aide.

De plus, il s'agit ici de la gloire du Seigneur, gloire nécessaire, même dans sa partie terrestre; mais que nous trouvons ici en principe. — «Toute créature viendra jusqu'à toi». Le Juif considérait cela comme une partie de la gloire. Les desseins de Dieu doivent être accomplis pour sa gloire, mais, dans sa grâce, il les a identifiés avec nous comme aussi Paul l'exprime par le Saint Esprit: «Autant il y a de promesses de Dieu, en lui (Christ) est le oui et en lui l'amen, à la gloire de Dieu par nous» (2 Corinthiens 1: 20). Certaine donc, que Dieu doit être glorifié, la foi voit, dans ce fait, notre propre gloire et notre bénédiction. Ce qui caractérise la foi, ce n'est pas de croire que Dieu est glorieux, mais d'associer cette gloire avec la

bénédiction de son peuple. Josué dit: «Que feras-tu à ton grand nom?» (Josué 7: 9). Moïse dit: «Les Egyptiens l'entendront» (Nombres 14: 13), et il en est toujours ainsi lorsqu'il plaide avec Dieu. Quelle source de sécurité, quel sujet de louanges, que Dieu ait ainsi identifié sa gloire avec notre bénédiction et avec les promesses qu'il nous a faites en Christ!

Psaume 66

Il y a, quant à la valeur morale de ce Psaume, un point qu'il est bien intéressant de noter: Je veux parler de la manière dont tout est attribué à Dieu lorsque vient la délivrance. On voit Dieu tout du long. Le Psaume remonte jusqu'à la rédemption originelle, source non équivoque de tout (verset 6), et va jusqu'à la bénédiction finale du peuple de Dieu qui sera la bénédiction du monde. Maintenant on découvre que, lorsque tout semblait être plongé dans l'obscurité, sa puissance était au-dessus de tout. «Il domine par sa puissance éternellement; ses yeux prennent garde sur les nations». Malheur à celui qui s'élève lui-même.

Mais, bien plus encore: Dieu est vu dans la tribulation, reconnu comme en étant l'auteur, bien que nos fautes aient pu en être l'occasion. C'est la vraie pierre de touche qui fait connaître si le coeur est droit — ce que le Lévitique, parlant d'Israël, appelle: «recevoir avec soumission la punition de notre iniquité» (Lévitique 26: 41, 43). On voit ici deux choses: Dieu les avait mis dans la difficulté et par elle il avait maintenu leur âme en vie. — Il en fut de même pour Job quant à ces deux points. — De plus, Dieu n'a pas permis que leurs pieds bronchassent, qu'ils fussent éloignés, par la tribulation, du sentier divin de la foi.

Les versets 10 et 11 reconnaissent cela; et si des instruments ont été employés dans ce but, ce n'étaient après tout que des instruments. L'épreuve était très grande; ils le sentent et le voient, mais c'était l'oeuvre de Dieu. Ce n'est pas tout. Dieu a en cela un dessein positif qu'il accomplit; il a un chemin, un lieu d'amour, et l'épreuve fait partie de son dessein, car il veut, par elle, préparer l'âme pour le lieu d'une si grande bénédiction. «Tu nous as fait entrer en un lieu fertile». Dieu envoie la difficulté, préserve l'âme qui s'y trouve, se sert de l'épreuve pour affiner l'âme comme on affine l'argent, ranime son espérance, laquelle repose ainsi plus entièrement sur Lui, et peut, d'un regard plus pur, considérer ses promesses; enfin, il la fait entrer dans un lieu fertile.

Ce Psaume fait ressortir en même temps quelques autres points, touchant l'état de l'âme. L'affliction l'a poussée vers Dieu; et quoique, pour nous, les voeux et autres choses semblables soient mauvais, cependant, bien que le fidèle soit sous le châtiment, l'espoir en Dieu produit dans son coeur le besoin de s'en rapporter à Lui et de se tourner vers lui comme vers la source d'une meilleure espérance. Pour que nous puissions avoir confiance en Dieu et que notre attente soit en lui au milieu de l'épreuve et du châtiment, il faut avant tout que notre volonté soit brisée; lorsqu'elle est brisée, nous le pouvons, même en ayant conscience que l'affliction est le fruit de notre propre faute, mais il faut pour cela de l'intégrité; alors des actions de grâces en sont le résultat. Dès lors, le coeur peut rendre témoignage pour Dieu vis-à-vis des autres (verset 16); il a connu l'intervention du Seigneur en sa faveur. Le fidèle a crié, Dieu l'a exaucé. «C'est ici», dit l'Apôtre, «la confiance que nous avons en Lui» (1 Jean 5: 14, 15); car ce

que l'on apprend ici par le moyen de l'affliction devrait être l'état constant de l'âme lorsqu'elle n'a pas à la traverser. Le sentiment dominant de l'âme est ici la reconnaissance, et il en sera toujours ainsi; elle y retournera, c'est-à-dire à Dieu — au secret de sa propre reconnaissance envers Lui, et c'est la joie du coeur. Le point capital du Psaume, c'est que l'on reconnaît tout cela après la délivrance; mais quand ce que Dieu est pour nous est reçu dans le coeur, le résultat c'est une foi qui y répond au milieu même de l'épreuve.

Psaume 67

Je n'ai qu'une remarque à faire sur le Psaume 67. Lorsque le coeur désire les bénédictions, même sur le peuple de Dieu, c'est la gloire de Dieu qui est le ressort de ce désir. Alors les bénédictions coulent en abondance et la louange monte à Dieu. Ce Psaume explique Romains 12: 15.

Psaume 68

Quelque frappant et intéressant que soit ce Psaume, je n'ai, pour mon but actuel, que fort peu à en dire. Une ou deux remarques me sont suggérées en passant. Il s'agit spécialement du caractère de Dieu en grâce; mais dans sa propre grâce souveraine, en rapport avec les Juifs; il ne se montre pas dans sa relation d'alliance, mais il les établit, comme autrefois en Sinaï, seulement il le fait maintenant en grâce et en puissance. Jah n'est point, j'en suis convaincu, le même nom que Jéhovah: c'est l'existence absolue de Dieu, et non pas son existence continue, qui fait que l'on peut compter sur la fidélité de Celui qui était, qui est, et qui vient. Il est ici, il vit à toujours et à perpétuité. Dans ce Psaume, il n'est appelé Jéhovah que lorsqu'il parle de son habitation et de sa demeure sur la montagne de Sion, parce que là il prend et sa position et son nom d'alliance. Nous avons Jah aux versets 4 et 18; dans le reste du Psaume, Adonaï est rendu par «Seigneur». Il me semble que ce dernier titre met Christ en rapport avec la restauration d'Israël, lui donnant la place de Seigneur, mais associant plus que le Psaume 110, ce titre avec son caractère de Jéhovah. Le verset 18 est naturellement le centre de cela, mais comme, suivant la promesse, il est Jéhovah en Sion, nous le voyons ici dans le caractère de celui qui, étant monté en haut après sa réjection, reçoit des dons comme homme. Il est au delà de toutes les promesses juives. Toutefois, ce même passage parle des Juifs rebelles; mais alors il n'est plus question de Jéhovah, mais de Jah Elohim. L'exaltation de Christ ramènera Dieu en souveraine grâce au milieu d'Israël.

Psaume 69

Le Psaume 69 est une prophétie si complète de Christ que je n'en fais l'objet d'aucune remarque. C'est une description détaillée de ses afflictions dans la vie et dans la mort. J'en ai parlé longuement autre part.

Psaume 70

Le Psaume 70 suggère une seule remarque. On consent à tout supporter, à être pauvre, nécessaire, méprisé, pourvu que le peuple de Dieu soit heureux et dans un état qui le pousse

à la louange. La bénédiction de Jéhovah n'est pas méprisée, mais pour la posséder on s'attend à lui.

Le véritable esprit de foi dans le fidèle, c'est que son coeur soit attaché au bonheur et à la bénédiction du peuple de Dieu.

Psaume 71

Le Psaume 71 ne nous retiendra pas longtemps. Il repose sur deux points: d'abord la *justice* de Dieu. — Le psalmiste ne réclame rien sur le pied de sa propre justice; mais il sait que Dieu sera conséquent avec Lui-même, qu'il ne le délaissera, ni ne l'abandonnera. C'est pourquoi il compte en second lieu sur sa *fidélité*.

Psaume 72

Le Psaume 72 nous montre la gloire de Christ comme Salomon; il n'est donc pas nécessaire d'ajouter ici aucune remarque sur son contenu.

Livre 3

Psaume 73

Ce Psaume, qui forme le début du troisième livre, traite du jugement temporel de Dieu en Israël, jugement qui répond aux anxiétés dont le coeur des fidèles est agité. Toutefois, comme ces anxiétés sont de tous les temps, nous trouverons ici le sujet de quelques remarques.

Les méchants réussissent; Dieu semble avoir oublié, et le coeur du fidèle porte envie aux insensés. Qu'est-ce que cela prouve? — Que trop souvent notre coeur désire avoir sa part ici-bas, ou, tout au moins, qu'il voudrait pouvoir concilier sa part à venir avec une portion actuelle sur la terre. Il est juste que l'on éprouve de l'affliction en présence du mal qui domine dans le monde, mais cette affliction se mêle souvent, dans nos coeurs, avec le désir de faire notre propre volonté et d'en finir avec le mal par le jugement. Lorsque notre volonté va de pair avec le sentiment de la domination du mal, nous éprouvons soit de l'irritation, soit du découragement, et, par conséquent, nous cessons de persévérer à bien faire. Les méchants prospèrent dans le monde. Quelle énigme! Où donc est le gouvernement de Dieu? Quelle est donc l'utilité du bien? Sans aucun doute, cette épreuve était particulièrement sensible alors que les bénédictions temporelles avaient été données comme un signe de la faveur divine. Mais les chrétiens sont rarement assez séparés de ce monde pour ne pas ressentir le succès de la méchanceté et éprouver le désir d'en tirer vengeance. D'autre part, l'indifférence à l'égard du mal est absolument condamnable. On voit par là que notre chemin est étroit. Pour nous y conduire, il faut que la grâce agisse dans nos coeurs, car nous avons à sentir le mal en lui-même, et combien il déshonore Dieu, en même temps que nous devons attendre le moment convenable où Dieu interviendra. Dans ses souffrances, Christ a réalisé cela en perfection.

Le seul lieu où l'on puisse apprendre, c'est le sanctuaire. La volonté y est soumise; Dieu y est connu; l'oeil n'y est pas obscurci par les passions du monde et par l'incertitude ignorante qui se demande ce qu'il faut faire, comme si ce n'était pas Dieu seul qui peut faire. En effet, quel autre que lui tiendra compte du bien, où qu'il se trouve?

Quel autre aura une patience parfaite vis-à-vis du mal, en sorte que le jugement n'atteigne que le mal, et qu'il soit le jugement véritable d'un mal sans excuse. Notre impatience ne pourrait jamais réaliser ces choses, lors même que nous jugeons justement le mal comme tel. Mais, dans le sanctuaire, la volonté est muette et Dieu est écouté. Ses voies sont justes et nous considérons les choses avec ses propres yeux. Le mal nous apparaît plus haïssable; nous comprenons combien la compassion est de saison, combien la patience est adorable, mais aussi combien le jugement est assuré. Ainsi le sentiment de la justice reste entier dans le coeur, mais dépouillé de tout besoin de vengeance: la colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu. Le jugement est juste parce que la patience est parfaite; il est d'autant plus terrible qu'il est libre de toute passion; il appartient à Dieu. Le moi est en jeu, lorsque les disciples désirent que le feu descende du ciel. Ils ne savaient pas de quel esprit ils étaient animés; et cependant les Samaritains, en un certain sens, méritaient réellement ce jugement. Mais lorsque Dieu se réveille au moment voulu, les méchants sont comme un songe; leur orgueil, leurs prétentions sont comme une image évanouie (verset 20). La foi accepte cela et ne cherche pas à rien hâter.

Une autre vérité précieuse ressort de ce passage. Il avait, été «stupide, sans connaissance, comme une brute en la présence de Dieu»; cependant il y avait en lui de l'intégrité et de la conscience. S'il avait donné vent à ses pensées,

lorsqu'il était sur le point de dire que la piété était inutile, il eût été infidèle à la génération des enfants de Dieu. Voilà ce qui l'arrête. Qu'il est beau de voir, au milieu des résistances de la volonté de l'homme, le coeur repris et restauré par les saintes affections, par la conscience qui craint de mettre une pierre d'achoppement dans le chemin du plus humble des enfants de Dieu! Cette occasion montre qu'il est réellement l'objet des affections; elle manifeste aussi la crainte de Dieu, qui prouve qu'on le connaît et qu'on l'aime, que l'on possède la nature nouvelle. Reconnaître Dieu est une marque importante qu'il y a du bien; mais ce que le coeur sait de lui-même, c'est qu'il était comme une brute dans ses raisonnements. Toutefois, remarquez ceci: tout en avouant sa folie, il arrive à reconnaître qu'en dépit de tout cela il était continuellement avec Dieu. Oh! combien la connaissance parfaite de nous-mêmes, lorsque nous nous connaissons comme nous avons été connus mettra en lumière la grâce patiente, invariable de Dieu qui veille sur nous tout le long du chemin, selon son amour adorable et selon l'intérêt qu'il nous porte! Au milieu de toute sa folie il était toujours avec Dieu, et Dieu l'avait pris par la main droite. Précieuse grâce! Dieu nous aime, a soin de nous, veille sur nous, s'intéresse à nous; en vertu de son amour souverain, nous lui sommes nécessaires pour qu'il soit satisfait. Il ne retire pas ses yeux de dessus le juste. C'est une magnifique expression de la grâce invariable. Or il est Dieu et non pas un homme; c'est pourquoi, ici, le coeur compte sur Lui.

Jusqu'ici le juste avait pu dire à travers toutes les défaillances de sa foi: «Tu m'a pris par la main droite»; maintenant, étant en communion, il ajoute: «Tu me conduiras par ton conseil». Il ne s'agit plus seulement d'être soutenu sans en avoir conscience, mais d'être guidé dans la communion par la pensée et la volonté de Dieu. Le fidèle voit cela dès qu'il s'est jugé et qu'il jouit de la communion. Cela ne signifie pas que Dieu ne nous guide pas et ne nous force à marcher selon ses propres conseils; employant le mors et la bride lorsque nous ne sommes pas en communion avec lui. Il ne peut manquer de le faire; mais alors l'âme ne le comprend pas, et, partant, ne peut en parler, comme elle le fait ici, dans la conscience qu'Il la conduit par son conseil.

Nous rencontrons ici, en nous tenant à la force du passage, la distinction bien claire de la position juive: «Tu me recevras après la gloire». Ce passage a été altéré pour l'adapter aux idées chrétiennes, et on en a perdu le véritable sens (Comparez Zacharie 2: 8). Après la gloire, c'est-à-dire lorsqu'elle aura été établie, Israël sera reçu; mais nous reviendrons dans cette gloire avec Christ (Colossiens 3: 4).

Le coeur est maintenant restauré par cette visite au sanctuaire: «Quel autre ai-je au ciel» que le Seigneur? — Notre pensée, à nous, peut être élargie par la connaissance du Père et du Fils; toutefois c'est la même vérité, seulement mieux connue.

Quel autre avons-nous dans le ciel que Dieu, le centre, la source, l'ensemble tout entier de la bénédiction? Sur la terre, il n'y a pour le croyant aucune source de bonheur en dehors de Dieu; il est, lui, la seule source; tandis que, si nos regards ne sont pas simplement fixés sur lui, il y aura une quantité de désirs de distraction. Ici l'oeil est tout à fait simple. Etant dans le monde, cela nous donne le sentiment que nous sommes seuls, mais seuls avec Dieu. Il en fut de même de notre bien aimé Sauveur: «Vous serez tous scandalisés en moi cette nuit... et vous me laisserez seul; or je ne suis pas seul, car le Père est avec moi». Dans un sens, le coeur accepte la prépondérance du mal, et il est séparé, d'une manière très bénie, de toutes choses pour Dieu. Voyez la bénédiction qui ressort de ce mal apparent: Si tout était paisible, bon et prospère dans l'état de choses présent et imparfait, le coeur s'abaisserait à cet état d'imperfection et deviendrait réellement mondain; mais la prépondérance du mal, tout en pesant sur l'âme, lui fait chercher un refuge dans le sanctuaire, tandis que la volonté est tenue en bride par le sentiment qu'on ne peut pas se séparer du peuple de Dieu. Le coeur est sevré du monde, et, dans un monde où le mal domine, il regarde à Dieu, le possède comme sa part unique dans le ciel, et n'a ainsi rien que lui seul au monde. Dieu occupe la seule place souveraine dans le coeur. Rien ne peut rivaliser avec lui, et, comme il est dit dans le Nouveau Testament: «Christ est tout».

A ceci se rattache une autre bénédiction, une bénédiction durable, tandis que la chair et le coeur sont consumés: Dieu est la force du coeur. Il le soutient avec une bonté et une puissance divines; il n'est pas seulement un soutien actuel, mais il est le partage du coeur à jamais. Ceci conduit à une sérieuse et douce conclusion: «Pour moi, mon bien est de m'approcher de Dieu». Là nous apprenons la vérité; là nous trouvons l'encouragement. Il a mis toute son espérance au Seigneur Jéhovah, en celui qui est souverain en force, ferme et

fidèle en ses promesses. Celui qui se confie en lui aura sûrement à raconter toutes ses oeuvres merveilleuses. Il se trouvera là où l'on peut les voir et en faire l'expérience; son coeur sera préparé à y prendre garde et à les comprendre; il aura la joie de témoigner de la fidélité de celui en qui il s'est confié. Au verset 20 nous avons seulement la puissance souveraine, au dernier verset nous trouvons aussi la fidélité de Dieu à soit alliance.

Psaume 74

Nous trouvons ici la confiance en la fidélité de Dieu, fondée sur la confiance en Dieu lui-même, lorsque la puissance de l'ennemi semble, quant aux circonstances extérieures, avoir enlevé tout espoir. Mais nous trouvons en même temps ce qu'il est pour son peuple. La rédemption a prouvé son profond intérêt pour les siens. Ils sont à Lui en propre. Tout en les acquérant par sa grâce souveraine et divine, il s'est associé avec eux (en grâce aussi, sans doute), d'une manière indissoluble; et le coeur s'écrie (verset 22): «O Dieu! lève-toi, défends ta cause». Quelle bénédiction! Moïse, de même, dit continuellement: «*Tu les as fait sortir*». Si donc le peuple se trouve au dernier degré de l'abaissement, si le tumulte des ennemis va grandissant toujours, c'est un motif de plus pour avoir confiance; car il s'agit de grâce, de grâce fidèle, et la puissance sur *toutes* choses est par devers Lui. Le coeur, loin d'être effrayé, supplie Dieu qu'il se souvienne des attaques et des insultes de l'ennemi, car les insultes s'adressent à son nom. Il est de fait que l'inimitié du monde contre son peuple se trouve être réellement contre le Seigneur. S'ils n'étaient pas son peuple, le monde ne s'occuperait pas tant d'eux. Il faut que le peuple de Dieu s'en souvienne, et n'oublie pas, au milieu de sa propre faiblesse, que c'est Dieu qui est en cause.

Psaume 75

Le Psaume 75 proclame l'avènement certain et le juste gouvernement du royaume de Christ; remarquez seulement que la foi rend grâces avant que ce royaume soit établi, et qu'elle avertit les pécheurs orgueilleux, car Dieu est le juge. Les prétentions humaines ne servent de rien contre lui. Remarquez encore ceci: Lorsque Christ prend le royaume, tout est confusion; la terre et ses piliers se dissolvent. Même alors, nos coeurs doivent pouvoir dire: Le nom de Dieu (pour nous le Père) est près, c'est-à-dire que tout ce en quoi Dieu se révèle est près de nous; en sorte que nous pouvons toujours avoir confiance, et être sans crainte. Les voies et les actes de Dieu sont d'accord avec son nom. Nous croyons en son nom de Tout-Puissant, de Très-Haut, nous croyons qu'il vengera l'Eglise persécutée, en jugeant Babylone et sa puissance; toutefois, comme je l'ai déjà dit, il ne s'agit pas pour nous directement du nom de Dieu, mais de celui du Père. Dans ce sens, il n'est question de gouvernement que par rapport à ses enfants. Christ a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père. Toute la puissance contenue dans ce nom qui est ainsi manifesté, toute la grâce et la fidélité qui s'y trouvent pour ceux qui sont ressuscités avec Christ, qui sont aimés comme il est aimé, voilà ce qui est toujours près de nous; et cette oeuvre merveilleuse de la résurrection de Christ le déclare, dût la mort elle-même être sur nous.

Psaume 76

Le sujet général de ce Psaume est encore le jugement exécuté en rapport avec Israël. Mais nous pouvons noter ici un principe général: c'est que le siège de la bénédiction de Dieu et de son trône, ou plutôt, que leur manifestation sur la terre, alors même que cette manifestation serait tombée au plus bas, est bien plus excellente que toute la puissance et la violence de l'homme. Lorsque Dieu les tance, les hommes tombent sans force. Lorsque Dieu se lève, que peuvent-ils faire? Mais l'exécution du jugement de Dieu sur la terre a son effet et son but immédiats: la délivrance des débonnaires. Il délivre tous les débonnaires de la terre. Son amour et sa fidèle bonté sont en exercice, même dans le jugement.

Un second principe, que la foi applique en tout temps, principe encourageant et consolant, c'est que Dieu fait tourner la colère de l'homme à sa louange (verset 10). Il fait tout servir à sa propre gloire, à ses desseins, et il arrête tout le reste. Lorsque la foi est exercée, elle compte sur Dieu, à travers tout, bien certaine que Dieu aura le dernier mot, le mot final en toute chose.

Psaume 77

Le Psaume 77 nous présente quelques points instructifs à noter. La plainte va plus loin, peut-être, que ne devrait aller celle d'aucun chrétien. Le verset 7, dans notre bouche, serait tout simplement de l'incrédulité, tandis que, pour le Juif, dont le peuple est rejeté dans tout ce qui touche à ses privilèges, la question surgit naturellement, comme en Romains 11: «Je dis donc: Dieu a-t-il rejeté son peuple?» Mais, abstraction faite de cela, nous trouvons dans ce Psaume beaucoup d'instruction pour un temps d'angoisse profonde, lorsque le poids de circonstances très difficiles, ou même notre propre faute, ont peut-être plongé notre âme dans une aride détresse, quant à ses circonstances extérieures. Le sujet de ce Psaume, c'est que le fidèle cherche actuellement et activement le Seigneur. C'est un appel direct du coeur, et non pas un simple désir, ni seulement de la soumission. Sa voix s'adresse à Dieu. Ceci est plus important que nous ne sommes disposés à l'admettre.

Je ne crois pas qu'il soit entièrement juste de dire que «la prière est le sincère désir de l'âme proféré ou non exprimé». Loin de moi la pensée qu'il ne puisse y avoir ni soupir, ni gémissement lorsque l'Esprit saint intercède, ou bien que le coeur qui s'élève à Dieu trouve jamais auprès de Lui ni refus, ni froideur. J'admets tout cela; mais il y a dans la prière la présentation actuelle à Dieu d'une difficulté connue, l'expression d'un besoin dans lequel nous nous trouvons. Le coeur s'exprime par une invocation positive. Ainsi il se présente lui-même devant Dieu, et la chose est très importante dans notre relation avec Lui. Il y a la vérité dans le coeur, et une vraie dépendance accompagnée de confiance; tandis qu'auparavant il n'y avait que soucis rongeurs, un coeur qui se repliait sur ses difficultés, une âme qui refusait d'être consolée. La volonté agissait et ne pouvait obtenir ce qui lui manquait. L'âme *pensait* à Dieu, mais sans trouver aucune consolation; elle n'avait que ses propres pensées sur Dieu; elle gémissait, mais ne priait pas, et l'Esprit était sans force (verset 3). Eveillé, le fidèle ne pouvait naturellement pas s'occuper de choses ordinaires; son trouble l'empêchait de parler. C'est le

tableau saisissant d'une âme en profonde détresse, mais cette peinture ne se trouve entièrement réalisée que lorsqu'une âme, sous la main de Dieu qui la châtie, a perdu le sentiment de la faveur divine ou bien ne connaît pas encore la paix. Toutefois cet état peut se rencontrer chez tous ceux qui, à un certain degré, ne regardent pas à Lui. Mais l'âme se tourne vers Dieu; elle se souvient d'avoir joui de sa miséricorde, d'avoir chanté des cantiques pendant la nuit. Le Seigneur a-t-il rejeté pour toujours? Il n'y a pas lieu, pour le chrétien, à une pareille question, mais bien à un châtiment terrible et douloureux, lorsqu'il a laissé tomber le bouclier de la foi, et que les dards enflammés du méchant ont atteint son coeur. Le seul cas semblable, c'est lorsqu'une âme, sans manquer toutefois de sincérité, a reçu légèrement l'Évangile de la grâce, tandis que le travail de conscience n'a lieu que plus tard. Lorsque, au lieu de s'entretenir avec lui-même et de raisonner avec sa propre misère, le coeur regarde à Dieu, il voit alors que toute cette misère est en lui-même et non pas en Dieu, et les choses prennent un tout autre aspect.

Le chrétien, lui, n'a pas besoin d'en revenir aux miséricordes passées (tandis que le Juif aura raison de le faire), parce que toute la faveur de Dieu repose actuellement sur lui et qu'il se retrouve dans la lumière de cette faveur, aussitôt que le nuage qui s'était élevé de son propre coeur est dissipé. Les Juifs avaient autrefois des bénédictions dispensées par la grâce souveraine, et ils font bien de s'en souvenir au temps de leur réjection, bien qu'ils ne soient pas rejetés pour toujours. Le chrétien n'est jamais rejeté; aussi n'est-il pas question pour lui de se souvenir, mais de rentrer dans la jouissance de la faveur divine, qui n'a jamais discontinué.

Dans le reste du Psaume, le chrétien apprend que la voie de Dieu est dans le sanctuaire. Si sa faveur est invariable, sa *voie* est néanmoins toujours d'accord avec sa sainteté, bien que, pour la même raison, elle soit aussi d'accord avec son fidèle amour. Du moment qu'Israël se convertit, c'est pour revenir à la souveraine grâce et à la rédemption. La voie de Dieu est dans la mer (verset 19); on ne peut en suivre les traces; elle est en puissance. Tous les mouvements, toute la force de ce qui semble indomptable, infranchissable, sont dans sa main.

En somme, ce Psaume présente le contraste entre le travail et l'agitation inquiète d'une âme qui s'abandonne à ses propres pensées, et l'état de cette âme qui se tourne vers Dieu et crie à Dieu lorsqu'elle se souvient de Lui. Le chrétien qui conclurait de tout cela à une interruption de la faveur divine se tromperait étrangement. Mais il peut apprendre ici qu'au milieu de souffrances accablantes, lorsque la propre volonté est à l'oeuvre, il n'y a aucun repos jusqu'à ce que son âme se souvienne de Dieu et qu'elle crie à Lui.

Psaume 78

Ce Psaume récapitule évidemment l'histoire d'Israël, pour les convaincre de désobéissance et d'incrédulité, et leur montrer l'inutilité, pour leurs coeurs, de toutes les voies de Dieu envers eux; il décrit ensuite avec magnificence comment Dieu recourt à sa grâce souveraine pour bénir; — mais on trouve en outre ici quelques-uns des signes de l'incrédulité et les avertissements qui les accompagnent. Il peut être utile de les examiner. Le grand

principe que je viens de signaler est lui-même du plus haut intérêt. La grâce souveraine est l'unique ressource de Dieu, s'il veut bénir l'homme. Quelque miséricordieuses que soient ses voies, elles manquent leur but. Il aime son peuple, mais il n'a aucune ressource pour le bénir que sa propre grâce. S'il agissait suivant le résultat de ses voies, il serait obligé d'abandonner son peuple, car «ils se sont renversés comme un arc qui trompe». Il en a toujours été ainsi. Mais lorsque le mal est à son comble, il se réveille dans son amour envers eux, à cause de leur misère, et de l'amour qu'il leur porte. Alors il accomplit à sa manière le plan de sa grâce. Il choisit la tribu de Juda... il choisit la montagne de Sion, laquelle il aime... il choisit David, son serviteur (versets 68 et 70).

Tel est l'enseignement général de ce Psaume. Parlons maintenant des caractères de l'incrédulité, car ils sont instructifs. La miséricorde et la fidélité passées de Dieu ne donnent aucun courage contre la difficulté présente; Dieu doit être connu par une foi du moment. Nous ne pouvons nous fonder sur les miséricordes passées pour nous donner confiance. «Le Dieu fort nous pourrait-il dresser une table au désert? Voilà, il a frappé le rocher... pourrait-il aussi nous donner du pain?» (verset 19, 20). L'expérience de la bonté et de la puissance n'aura pas pour résultat que l'homme se confie en elle, du moment que survient un nouveau besoin ou que la convoitise est en jeu. Les choses n'en allèrent pas mieux, lorsque «il donna commandement aux nuées d'en haut et qu'il ouvrit les portes des cieux et qu'il fit pleuvoir la manne sur eux, afin qu'ils en mangeassent». Le châtiment de leur convoitise, à l'occasion des cailles que Dieu leur avait envoyées, ne mit pas non plus un frein à leur volonté incrédule. Tant qu'il se trouve sous la main de Dieu, l'homme se souvient de Lui. Un peu de relâche... aussitôt apparaissent l'oubli et la propre volonté. Mais Dieu fut plein de compassion; il arrêta sa main étendue en jugement. «Ils tentaient le Dieu fort et limitaient le Saint d'Israël»; — ils se méfièrent de cette puissance de Dieu, qui était capable d'accomplir tous ses desseins de grâce envers eux, de faire ce qu'il fallait, pour son peuple, en chaque circonstance. Je limite Dieu, du moment que je suppose qu'une chose quelconque puisse ne pas être pour la bénédiction. Ceci est un grand péché, et, si nous songeons à tout ce que Dieu a fait pour nous, nous sommes doublement coupables. Le Saint Esprit prend invariablement pour point de départ la révélation de l'amour infini de Dieu, afin d'en déduire toutes les conséquences. Il a réconcilié; certainement il sauvera jusqu'au bout. Il n'a pas épargné son Fils; comment ne donnera-t-il pas toutes choses? C'est la bonté infinie; mais, douter de sa puissance, c'est douter qu'il soit Dieu. Ce doute nous empêche de placer notre espérance en lui. L'expérience devrait fortifier la foi; mais il faut une foi présente pour mettre l'expérience à profit. Que le Seigneur de grâce nous garde de limiter Dieu dans sa puissance, et par conséquent dans sa puissance pour nous bénir. Au lieu d'être portés à ne nous souvenir de Dieu que lorsque sa main s'appesantit sur nous, puissions-nous, au milieu même de bénédictions présentes, ne penser à lui que pour lui-même, et parce que nos coeurs lui sont attachés! Alors, au milieu des épreuves, nous serons capables de compter sur sa bonté et nous ne serons pas enclins à limiter sa puissance.

Psaume 79

Le Psaume 79 appelle le jugement sur les nations; mais ce sujet ne nous arrêtera pas. Le seul point que je désire mentionner, c'est la manière dont le coeur se tourne vers Dieu, lorsqu'il est très abattu. Il ne cherche pas même à se venger, mais, étant à l'extrémité sous l'oppression du mal, il se tourne vers Dieu, et se souvient ainsi de ses propres péchés. Il n'a pas d'autre refuge que le nom de Dieu. «Ne rappelle point devant nous les iniquités commises ci-devant; que tes compassions nous préviennent... O Dieu de notre délivrance! aide-nous pour l'amour de la gloire de ton nom; délivre-nous et pardonne-nous nos péchés, pour l'amour de ton nom» (versets 8, 9). Tel est l'effet du châtement, à supposer que nous connaissions Dieu. Il produit l'humilité du coeur, la véritable confession, la conscience qui sait n'avoir aucun droit à la délivrance, mais qui compte sur la bonté de Dieu et sur son nom, en un mot, sur ce qu'il est. L'âme se repose sur le fait qu'il y a compassion, que Dieu écoute le gémissement de ses prisonniers, et qu'il agira selon la grandeur de sa puissance pour préserver ceux qui sont voués à la mort malgré la force apparente du bras qui les retient.

L'ennemi avait outragé le Seigneur en injuriant son peuple. «Où est leur Dieu?» où est leur confiance? Alors le Seigneur se manifeste; voilà ce que son peuple attendait, aussi célèbre-t-il l'Eternel.

Ce Psaume met en lumière une autre vérité que nous rencontrons souvent dans l'Ecriture. Dieu n'est pas seulement un Dieu glorieux qui doit maintenir sa gloire, mais, ayant acquis un peuple sur la terre, il a identifié sa gloire avec ce peuple. La foi sent profondément cette vérité qui la pénètre de reconnaissance, et elle compte sur la délivrance et sur la grâce. Dieu délivre tout en garantissant sa propre gloire. Mais, pour la même raison, Dieu ne permet aucun mal, parce que son nom est lié à son peuple, comme Israël nous en fournit l'exemple: «Je vous ai connus vous seuls d'entre toutes les familles de la terre; c'est pourquoi je visiterai sur vous toutes vos iniquités» (Amos 3: 2). Ici, le châtement est sur son peuple et le nom de Dieu est outragé. Aussi, tout en s'humiliant et en recherchant la miséricorde et la purification, attendent-ils la délivrance, car le peuple de Dieu est devenu fort chétif.

Psaume 80

Le Psaume 80 est hardi dans ses invocations. Il passe de la délivrance d'Egypte à la connaissance, non pas de Christ, mais du Fils de l'Homme; et encore le considère-t-il plutôt comme le sarment que Dieu s'est fortifié pour lui-même. On ne trouve pas ici les mots qui rendent si clair le début du chapitre 15 de Jean: «Je suis le cep, vous, les sarments». Cependant notre Psaume va jusqu'à reconnaître l'homme de la droite de Dieu, le Fils de l'homme, qu'il s'est fortifié. Mais si, dans cette confiance en Dieu, et regardant au Fils de l'homme, ce Psaume parle hardiment; s'il attribue tout à la grâce, il porte néanmoins un caractère absolument juif. Il fait allusion à l'ordre des tribus dans le désert (verset 2); il connaît Dieu comme Celui qui est assis entre les chérubins (verset 1); il considère Israël comme la vigne de Dieu, et le Messie, dans son caractère juif le plus élevé, comme le Fils de l'homme; enfin, toute son espérance, c'est que Dieu ramènera son peuple. Nous allons examiner cette dernière expression, car elle

caractérise l'invocation de ce Psaume. On la trouve aux versets 3, 7 et 19; nous la rencontrons dans la même acception en Jérémie 31: 18, 19 et au chapitre 5: 21 des Lamentations. Elle offre donc un intérêt particulier.

La discipline seule, en elle-même, peut bien briser la volonté, humilier, lorsque Dieu agit, et faire ainsi une oeuvre préparatoire, mais elle ne ramène pas à Dieu. C'est ainsi que les fidèles sont amenés à dire ici, comme dans les désolations d'Ephraïm et de Juda, lorsqu'ils sont au plus bas, et qu'ils n'attendent plus aucun autre secours: «Ramène-moi», «ramène-nous». Ce n'est pas simplement une tristesse selon Dieu et la conscience de péché, ce qui n'est pas même, à proprement parler, la pensée de ce Psaume; mais il y a le sentiment qu'ils appartiennent à Dieu, qu'ils sont le peuple de Dieu, et en même temps l'objet de sa réprobation: — «ils périssent dès que tu te montres pour les tancer». Il est question ici des voies de Dieu envers son peuple, et ce Psaume peut s'appliquer aussi à un saint dans le temps actuel, lorsque Dieu agit ici-bas à son égard selon le témoignage qu'il a rendu. Il y a, je le répète, le sentiment de lui appartenir, mais le coeur qui repasse l'oeuvre de Dieu et les bénédictions qu'elle a produites autrefois, voit maintenant cette oeuvre détruite, témoignant ainsi de la puissance de l'ennemi. Cependant ce n'est pas à cette puissance que la foi s'arrête, mais c'est au courroux de Dieu. La foi se tourne vers Lui, comme à la source première de la bénédiction et de la puissance qui a opéré cette bénédiction, comme à Celui dont c'est l'oeuvre, et qui est toujours occupé en faveur de son peuple. La foi s'arrête à la beauté de l'oeuvre de Dieu, aux délices qu'il prend à cette vigne qu'il avait plantée pour lui-même, mais qui maintenant est arrachée; et la foi en conclut que Dieu interviendra en grâce. Mais cette intervention doit consister d'abord en ce que Dieu ramène à Lui son peuple.

L'état dans lequel ils se trouvent est en rapport avec la ruine générale, mais ce n'est pas ici la pensée principale: ils ne peuvent séparer leur propre état d'avec l'intervention divine. Il leur faut cette intervention, mais son premier acte doit être de les restaurer, de les ramener. Ils désirent la bénédiction, mais ils la veulent selon le caractère de Dieu, qui commencera d'abord par eux et les ramènera; et alors la face de Dieu reluira sur eux et ils seront délivrés. Quelle bénédiction, lorsque nous nous étions détournés de Dieu, de pouvoir l'invoquer, lui demandant qu'il nous ramène, et que sa face reluise sur nous de telle manière qu'elle apporte la bénédiction et une délivrance actuelle à son peuple. Le fidèle demande à Dieu de retourner et de visiter sa vigne; toutefois il ne s'attend pas à la restauration de l'état de choses primitif (ce n'est pas la manière de faire de Dieu), mais à l'établissement du rejeton que Dieu a fait devenir fort pour Lui-même. Il en est ainsi de nous maintenant: Nous attendons l'exaltation de Christ, quand même il ne s'agirait que de restaurer en détail les choses où nous avons manqué. Si nous avons failli, il ne nous sied pas d'attendre que Dieu rétablisse les choses sur le même pied qu'auparavant, comme si rien ne s'était passé — ceci ne pourrait pas être à sa gloire — mais nous pouvons nous attendre à ce qu'il intervienne pour montrer sa bonté dans ce qui manifeste sa grâce, et à ce qu'il écoute le cri de son peuple: «Que ta main», s'écrie la foi d'Israël, «soit sur l'homme de ta droite». C'est là qu'ils trouvent leur force et leur sûreté, et qu'ils sont gardés debout. — «Et nous ne nous retirerons point arrièrè de toi». Il en sera

pleinement ainsi d'Israël aux derniers jours, et il en est ainsi de nous en pratique. Sa présence est ce qui nous garde.

Mais la foi cherche encore une autre chose. L'éloignement de Dieu, la recherche de la propre volonté, ont pour résultat l'engourdissement et la mort; aussi, quand ils sont ramenés, ont-ils besoin d'être vivifiés; il faut que cette puissance qui ranime et qui donne la vie, rappelle leur coeur vers Dieu. Alors ils l'invoqueront avec un redoublement de sérieux et une confiance nouvelle: «Vivifie-nous, et nous invoquerons ton nom». Pour Israël ce sera réellement la vie d'entre les morts. C'est plus que la prière qui crie à Dieu dans l'épreuve; c'est le coeur qui, plein de confiance, en appelle à Dieu, après avoir été ramené à Lui. Cette scène prophétique montre évidemment la restauration d'Israël. Dieu ne cache pas maintenant sa face aux siens, mais il l'a cachée à Israël; toutefois les chrétiens peuvent reconnaître ses voies en gouvernement dans leur oeuvre, dans leur service, et dans leur état comme corps. En rapport avec notre sujet, je voudrais ajouter quelques mots sur le retour personnel à Dieu et la repentance, tels que nous les trouvons dans les passages de Jérémie cités plus haut. Ainsi, au chapitre 31: 18, il est dit: «Convertis-moi» ou: ramène-moi «et je serai converti». Nous avons donc en premier lieu l'action de Dieu en grâce, ramenant le pécheur, le convertissant. Ce dernier ne regardait pas à Dieu, il lui avait tourné le dos; et maintenant, de coeur et de volonté, il se retourne vers Lui. La repentance vient après: «Certes, après avoir été converti, je me suis repenti». — Mon coeur, ayant été tourné vers Dieu et amené dans la lumière, je me mis à l'oeuvre; je jugeai tout, aussi bien l'état de mon coeur que mes voies pendant mon éloignement de lui. Alors, introduit dans la vraie bénédiction, possédant la pensée de Dieu quant au bien, on reste confondu d'avoir pu désirer et poursuivre des choses si vaines et si mauvaises.

L'épître aux Corinthiens nous présente une autre pensée. La conversion que Dieu opère produit la tristesse (2 Corinthiens 7). La première lettre de l'Apôtre avait pénétré, par la puissance de l'Esprit, dans leurs âmes. Ce n'était pas encore le jugement complet de leur état dans la lumière, mais, leur propre volonté étant retenue par l'action divine, il y avait chez eux de l'affliction dans le sentiment qu'ils s'étaient écartés du droit chemin. Alors la conscience commença à agir et non plus la volonté; peut-être le moi y avait-il encore part en quelque mesure. Néanmoins c'était une tristesse selon Dieu, une volonté brisée, un coeur contrit; il y avait le sentiment que l'on avait suivi sa propre volonté et oublié Dieu. Les illusions d'une volonté perverse s'en sont allées, et dès lors commence l'action de la nature divine en nous, résultat du fait que nous avons affaire à Dieu. Cette action n'est pas accompagnée de frayeur lorsqu'elle est bien sentie; il n'y a nulle idée que Dieu veuille nous imputer le péché, ou nous condamner, mais bien la tristesse et l'affliction du coeur à la pensée que l'on a suivi la perversité et les tromperies de sa propre volonté. Cette tristesse produit un jugement du mal bien plus actif et plus décidé, et ce jugement est appelé ici *la repentance*. «La tristesse qui est selon Dieu, opère une repentance à salut dont on n'a pas de regret». Par cette conversion dont nous venons de parler, l'âme ayant été amenée, par l'opération de la grâce de Dieu, à s'affliger pour avoir écouté sa propre volonté, rentre maintenant (ou plutôt entre pour la

première fois) sous l'influence naturelle et sous l'action du nouvel homme non contristé. Elle juge avec l'énergie spirituelle tout le mal, comme Dieu le juge en principe. Le sentiment de la culpabilité n'a point disparu, mais, ce qui caractérise cet état c'est le jugement de la faute — le jugement du moi en tant que celui-ci y est impliqué. Le coeur est *pur* du mal, lorsqu'il le juge comme Dieu le fait et s'en sépare comme d'une chose qui lui est extérieure, à laquelle il est étranger. Or ceci est la sainteté. Elle gagne en profondeur à mesure que l'on connaît mieux le *moi*.

Nous en voyons un exemple dans le discours de Pierre au chapitre 2 des Actes. L'apôtre venait de mettre devant leurs yeux le péché du peuple. «Alors ils eurent le coeur saisi de componction et ils dirent à Pierre: Que ferons-nous?» Il n'était plus question de leur volonté qui leur avait dicté ce cri furieux: «Crucifie-le, crucifie-le!» Le péché a accompli son acte et ne peut plus se changer. La folie d'un tel acte se présente à eux, apportant l'angoisse à leurs coeurs. «Que ferons-nous?» Ils sont convertis, ils en sont arrivés à l'affliction et à la tristesse selon Dieu. Que leur dit Pierre? «Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ, en rémission des péchés». Ils étaient convertis, saisis de componction en songeant à la folie de leur péché; ils avaient encore à se repentir. Il y a une chose plus grande, plus profonde, plus complète qu'une âme amenée à la lumière; c'est lorsque le nouvel homme exerce son jugement sur ce que le *moi* avait été. Il ne s'agit plus d'une âme convaincue de la part de Dieu et se soumettant, dans le sentiment de sa culpabilité, à l'effet de Sa grâce et de Sa présence, mais il s'agit d'une âme qui rejette spirituellement, en communion avec Dieu, le mal comme tel, du terrain où le nouvel homme se tient avec Dieu. La contrition et l'humilité de coeur accompagnent cet acte, mais l'âme est rentrée dans sa liberté devant Dieu. Il y a une vraie repentance, du moment que le moi est mis de côté et que la nouvelle nature s'est emparée du jugement et de la volonté et juge librement, comme une chose rejetée, tout ce qui avait séduit la chair et ce en quoi elle prenait plaisir.

Psaume 81

Ce Psaume nous fournit l'occasion de noter quelques principes du gouvernement de Dieu. C'est lorsque l'on a été rétabli dans la bénédiction, que l'on peut considérer les voies merveilleuses de Dieu. Si le peuple avait été fidèle, loin d'être affligé, il aurait joui non seulement de la paix, mais d'une bénédiction actuelle et abondante. Loin de là, il ferma son oreille à Dieu; aussi Dieu les abandonna aux convoitises de leur coeur; ils marchèrent selon leurs propres conseils et tombèrent bientôt au pouvoir de leurs ennemis, toujours plus forts que le peuple de Dieu, lorsque celui-ci descend sur leur terrain. Dieu nous a délivrés. Nous avons été délivrés de l'esclavage et du fardeau du péché. La puissance divine (une puissance qui, tout en se manifestant par ses effets, a néanmoins sa source dans le secret des conseils divins) nous a répondu lorsque, sous le péché, nous étions dans l'angoisse et dans la détresse; et, dès lors, tout en ayant part, en vertu de notre position, à la plénitude de la bénédiction, nous sommes sous la responsabilité quant aux bénédictions présentes que nous avons reçues. «Si tu m'écoutais!» Ce que Dieu veut, c'est la vérité du coeur envers lui, c'est que non seulement l'on évite le mal quand il se rencontre, mais qu'il n'y ait point d'idole dans le coeur,

qu'il y ait la vérité dans le coeur vis-à-vis de Dieu. Mais Dieu nous appelle à cela comme étant déjà notre Dieu (nous disons maintenant: Père), qui nous a délivrés et sauvés et qui nous dit (sans doute lorsque nous sommes dans le sentier de l'obéissance): «Ouvre ta bouche et je la remplirai». Nous sommes appelés à élargir nos coeurs pour recevoir la bénédiction. Dieu a de riches, d'abondantes provisions pour nous, et nous engage à ouvrir largement notre bouche. Tout son désir est de la remplir de ses propres richesses, des richesses de bénédictions de la grâce données par sa propre main. Les richesses insondables de Christ nous appartiennent et sont communiquées à nos âmes. Mais hélas! souvent nous ressemblons à Israël: «Mon peuple n'a point écouté ma voix et Israël ne m'a point eu à gré».

Alors, en guise de châtiment, Dieu laisse les siens se nourrir du fruit de leurs propres voies: jugement terrible par lequel on est parfois humilié et amené à sentir l'amertume de la puissance de l'ennemi, et d'autres fois, ce qui est pire, porté à se croire finalement abandonné! Ce cas ne peut guère se présenter, lorsque l'âme a été réellement vidée du «moi» et de la propre justice si subtile dans sa nature. Toutefois les dards enflammés du malin sont terribles pour l'âme. Ce ne sont nullement ici les doutes d'une âme exercée sous la loi, l'incertitude de savoir si Dieu sera pour elle, si elle pourra échapper; mais c'est la frayeur que l'âme éprouve vis-à-vis d'un Dieu qui est contre elle. Tandis que, dans le premier cas, il s'agit du doute légal, dans le second c'est le doute du désespoir produit par Satan. Si le saint marche fidèlement, il aura sûrement des ennemis, Satan et ses machinations, à combattre, mais c'est de fait le Seigneur qui remporte la victoire sur eux. Ce combat est, après la patience de la foi, la preuve encourageante que le Seigneur est avec nous pendant la course. Nos adversaires sont ceux du Seigneur; avoir conscience de cela est une immense force. Ceux qui s'opposent à nous lorsque nous marchons dans le sentier du Seigneur, sont en tout cas, dans cette mesure, au nombre de ceux qui haïssent l'Éternel. Ils sont trouvés menteurs et vains dans leurs prétentions, tandis que le saint marche en paix par la puissance du Seigneur dans un chemin uni. Celui qui fait la volonté de Dieu demeure à toujours; il est nourri de la moelle du froment, de la connaissance la plus précieuse de Christ; tandis que la douceur de la grâce divine rafraîchit et satisfait le désir de l'Esprit.

Psaumes 82-83

Ces deux Psaumes ne m'offrent pas de remarque particulière en rapport avec l'objet de ces méditations. Au Psaume 82, le lecteur observera que Dieu juge les juges, spécialement ceux qui, en Israël, avaient la loi divine pour les guider. Ils tombent ainsi de la position qu'ils occupaient comme exerçant l'autorité de Dieu sur la terre, dans celle de l'homme responsable, et Dieu se lève pour juger la terre. Dans ce Psaume, Dieu s'occupe de l'iniquité de l'homme envers son semblable et de la différence entre le jugement confié à l'homme et la justice. Le Psaume 83 traite de la manière dont l'homme est coupable d'inimitié active contre Dieu, usant, dans sa haine pour le peuple de Dieu, de ruses, de conspirations, de violence, afin que même leur souvenir soit ôté de la terre (verset 4). Mais ces efforts de l'homme ont pour résultat final que «Jéhovah seul (le Dieu d'Israël) est Souverain sur toute la terre». L'oppression exercée de haut en bas par ceux qui représentent Dieu sur la terre, la rébellion

dirigée de bas en haut contre Dieu et se manifestant par la haine envers son peuple terrestre; tels sont les caractères de l'homme et l'objet du jugement de Dieu sur la terre.

Psaume 84

Bien que Dieu soit nécessairement le centre de tous les désirs du nouvel homme, il n'est cependant pas parlé ici, comme au Psaume 63, du désir qui a Dieu comme tel pour objet. Jéhovah est reconnu comme le Dieu vivant, mais comme un Dieu manifesté, en relation avec son peuple. Il n'est pas dit ici: «Mon âme a soif de Dieu», mais: «Eternel des armées, combien sont aimables tes tabernacles!» Ils ne seraient pas aimables si l'Eternel n'y demeurait pas, et si ces tabernacles n'étaient pas à lui. Il s'agit donc ici du bonheur que l'on trouve dans la jouissance d'une relation publique avec Celui qui demeure au milieu de son peuple, et non pas du bonheur abstrait que l'on trouve en Dieu même. Les tabernacles de Dieu sont un lieu de repos pour le coeur; c'est comme l'hirondelle qui a, de la part de Dieu, un nid où elle met ses petits. Et ceci est juste. Le désir de l'âme après Dieu lui-même est la racine et l'essence de la piété personnelle. Le secret de Dieu se trouve là, et l'âme est gardée dans la sainteté de sa présence, et exercée dans cette sainteté devant lui. Mais le vrai refuge de l'âme pieuse est là où Dieu manifeste sa gloire, où il est adoré. «Dans son palais, chacun le glorifie» (Psaumes 29: 9). C'est là que la louange est produite et s'exprime.

Il ne s'agit pas ici des exercices de l'âme, mais d'un coeur pieux débordant (et la chose ne peut avoir lieu que dans le nouvel homme) en actions de grâces et en adoration avec ceux qui sont d'un même sentiment, là où tous adorent, là où il n'y a rien d'autre que la louange; car l'autel de Dieu est le centre des désirs et des épanchements du coeur. Là Dieu se manifeste, là le coeur a trouvé une demeure loin des exercices et des épreuves; aussi comprend-il bien que dans ce lieu on louera Dieu incessamment. Ceux qui y demeurent n'ont rien d'autre à faire. Telle sera la bénédiction dans son parfait accomplissement.

Mais il est encore une autre chose (verset 5 et suivants). dans laquelle on éprouve la bénédiction: je veux parler du chemin, chemin qui conduit au sanctuaire en traversant le monde qui est la vallée des larmes. Celui qui, d'un coeur tranquille, marche en pèlerin vers le repos et la demeure de Dieu, a sa force dans le Seigneur. Aussi est-il appelé bienheureux. Si la demeure de Dieu, le lieu où sa gloire est manifestée et que cette gloire remplit, est l'objet vers lequel tendent tous les désirs du coeur, le chemin qui y conduit sera aussi dans le coeur. Ce chemin peut être rude, il peut conduire par la vallée des larmes, vallée où l'on trouve la croix, mais c'est le chemin qui mène au but et le coeur y est attaché. D'autre part, le coeur se confie en Dieu; Son amour est pour lui la clef de tout; c'est pourquoi il est dit: «Seigneur, par ces choses-là on a la vie et dans toutes ces choses consiste la vie de mon esprit» (Esaïe 38: 16). Elles changent la vallée de larmes en une fontaine et font trouver dans l'affliction les rafraîchissements de la grâce. Car il faut que la volonté soit brisée, que les mouvements de la volonté dans les désirs du coeur soient jugés, pour que la grâce, pour que Dieu lui-même (cette source de joie et de bénédiction) puisse avoir toute sa place. C'est ce que produisent les exercices et les épreuves du désert. La vallée n'est pas appelée la vallée de l'épreuve, mais celle des larmes; car, ce qui produit la fontaine rafraîchissante, ce ne sont pas simplement les

faits extérieurs, mais ce sont les exercices du coeur qui en découlent. Christ, l'homme parfait dans ses voies, était aussi un homme de douleurs, et il manifestait et exerçait son amour au milieu des souffrances. Nous avons besoin d'être humiliés et brisés afin de parvenir à cet état, mais c'est précisément ce qui change pour nous la vallée en fontaine. «Par ces choses-là on a la vie, et dans toutes ces choses consiste la vie de l'esprit». Dans la douleur de sa réjection, auprès du puits de Sichar, le Seigneur avait une nourriture à manger que ses disciples ne connaissaient pas.

Mais ce n'est pas tout: il y a des provisions de grâce qui sont directement fournies d'en haut; Dieu envoie en grâce la pluie sur son héritage, pour le rafraîchir lorsqu'il est altéré. La pluie comble les marais (*). Les communications de l'Esprit de Dieu, la révélation de Christ à l'âme, l'amour du Père, tout cela rafraîchit et réjouit le coeur et le détourne du monde pour le remplir de ce qui lui fait considérer le monde comme rien. Le nouvel homme goûte ces joies, et traverse joyeusement la vallée en pensant à ces choses. Il va de force en force. Ce ne sont pas des forces accumulées, et cependant la force est augmentée; mais cet accroissement de force, bien loin d'affaiblir la dépendance de Dieu, en augmente le sentiment. On se connaît mieux et l'on se défie beaucoup plus de soi-même; on est plus simple et l'on a un sentiment plus net que la force appartient à Dieu. Pierre nous en est un exemple. Le Seigneur lui dit: «Quand une fois tu seras revenu, fortifie tes frères». C'était un cas extrême quant aux moyens employés pour le produire, mais qui nous montre combien le jugement de soi-même et l'école de la dépendance sont le moyen d'avoir la force, parce que la force est réellement en Christ. «Ma puissance s'accomplit dans l'infirmité». Ainsi la force que nous avons et que nous sentons, au point où nous sommes amenés à réaliser la grâce et la présence de Christ, nous pousse plus loin et nous fait avancer dans notre voyage à travers le désert; nous en usons (je ne dis pas que nous l'usons) pour le voyage; nous employons cette force en chemin, mais ce n'est pas la même chose qu'éprouver la jouissance de tirer toute bénédiction de Lui.

(*) Ou plutôt: «La première pluie aussi la comble de bénédictions».

Cela nous conduit à nous rendre mieux compte du besoin que nous avons de Christ, et à une connaissance de nous-mêmes qui est augmentée par les choses que nous traversons. Cette découverte du «moi» n'est cependant pas toujours le résultat d'un jugement que nous formons sur nous-mêmes, mais elle provient du dépouillement du moi, et du déclin de sa puissance trompeuse sur notre coeur, qui nous fait nous abandonner plus simplement à Christ. C'est ainsi que nous avançons graduellement en force; Christ est davantage notre tout, et, si nous tombons en faute, le progrès se montrera en ce que le moi sera positivement jugé et l'âme restaurée. Le résultat sera notre apparition devant Dieu, où le moi n'existera plus, et dans le lieu où il a placé sa bénédiction, et où tous montent pour l'adorer et le glorifier. Même à présent il y a une réalisation partielle de cela, mais la chose ne sera accomplie certainement qu'en gloire, dans la Jérusalem céleste et dans la maison du Père. Mais tout cela produit la supplication, la supplication avec le sentiment de la Majesté divine, mais aussi avec la conscience d'une précieuse relation dans laquelle on se trouve. Il est Jéhovah, le Dieu des armées, mais il est aussi le Dieu de Jacob.

Il y a plus encore. Jusqu'à ce que nous soyons introduits en réalité dans les parvis de Dieu, nous dépendons de cette Majesté et de cette fidélité à son alliance (pour nous, c'est le nom du Père en union avec Christ), mais nous dépendons aussi du fait que Dieu regarde à Christ. C'est notre sauvegarde pour le temps présent et, dans un sens, pour l'éternité. Nous avons de l'assurance, de la confiance, et nous prions parce que Dieu regarde la face de son Oint. Mais cette confiance que nous avons sur le chemin de la vallée de Baca se lie au désir d'être dans Ses parvis. «Regarde notre garant, ô Dieu, repose-toi en lui», «car mieux vaut un jour en tes parvis que mille ailleurs». Mieux vaut se tenir à la porte de la maison de Dieu que jouir de tout ce que les tentes des méchants peuvent offrir, ou du droit d'y habiter. Dieu éclaire de sa glorieuse Majesté, et il protège. Il donnera dans une grâce parfaite qui ne connaît pas d'entraves, tout ce dont nous avons besoin quand nous sommes dans l'épreuve en chemin, tout ce qu'il faut à notre faiblesse, qui possède le privilège de pouvoir compter sur son secours. Et enfin, lorsque nous serons introduits dans la maison avec la capacité d'en jouir, il nous donnera la gloire avec lui-même. Nous pouvons compter sur lui pour toutes choses. Il est bon; il n'épargne aucun bien à ceux qui marchent devant lui. L'âme termine avec cette affirmation bénie: «Bienheureux est l'homme qui se confie en toi». Combien cela est vrai! Rien n'est hors de Sa portée, rien ne peut troubler sa puissance; rien dont son amour ne veuille se charger à notre place; rien dont sa sagesse ne puisse se servir pour notre bénédiction. Le coeur connaît son amour, et peut y compter; il sait que: «Bienheureux est l'homme qui se confie en lui».

Psaume 85

Le Psaume 85 fait ressortir un principe d'une grande importance pratique; c'est la différence entre le pardon de tout ce qui appartient à notre état précédent, et la bénédiction dans laquelle le croyant est introduit par la jouissance d'une relation avec Dieu. Il s'agit naturellement dans ce Psaume du rétablissement d'Israël dans la jouissance de la bénédiction, dans son pays, événement par lequel seront accomplies les promesses de Jéhovah; mais je ne parlerai ici que de ce qui nous concerne.

Le pardon est reconnu comme étant le fruit de la bonté de Jéhovah, de sa bonté assurée envers son peuple; aussi les fidèles comptent-ils sur une pleine et entière bénédiction; mais cette bénédiction et le pardon sont deux choses distinctes. Il en est de même pour nous: le pardon s'applique à tout ce que nous avons fait, en tant que nous sommes considérés comme appartenant au vieil homme et à ses actions. Nous sommes ramenés, et les fruits du vieil homme sont mis de côté pour toujours par le sacrifice de Christ; nous avons ainsi un pardon complet. Quant à notre état précédent, la colère est passée. Tous nos péchés sont couverts, mais, malgré cela, il reste encore l'éloignement de Dieu et il n'y a pas la jouissance de sa communion. La crainte du jugement et du Juge est passée, mais il n'y a pas la jouissance d'une bénédiction actuelle avec Dieu. Sa faveur qui repose sur ceux avec lesquels il n'a plus rien à débattre, et les communications de cette faveur dans une relation établie selon la nature et la justice divines, tout cela est encore inconnu. Il y a eu de la joie; elle est grande encore, car on se sent pardonné; mais ce pardon s'applique à ce que nous sommes dans la chair, et n'est pas la communion avec Dieu dans une nature qui, parce qu'elle vient de lui, est capable de

jouir de lui et n'a de goût pour nul autre. Quoiqu'on ait le pardon, cette distance de Dieu, cette impossibilité de jouir de lui avec une nature nouvelle et divine, se fait sentir à l'âme comme étant proprement la colère. Dans cet état on ne peut parler d'avoir été amené à Dieu, ni de repos, car on ne le trouve que dans la jouissance de sa faveur.

C'est aussi le désir exprimé dans ce Psaume. Les captifs de Jacob avaient été ramenés (*), mais il faut davantage à l'âme du fidèle: il désire être ramené à Dieu et qu'il n'y ait plus pour lui *aucune* colère (**). Cette parole est d'une immense portée; mais, sans elle, il est impossible de trouver le repos, lorsque nous connaissons, au moins en espérance, et l'amour et la communion. Peut-être avons-nous désiré de posséder le sentiment de sa faveur, mais nous ne pouvons l'obtenir ni par des progrès ni par des victoires: on ne l'obtient que par le pardon et par la délivrance, car nous sommes des pécheurs. Mais, lorsque nous avons découvert qu'il y a rédemption et pardon, alors ce n'est plus seulement le besoin de la conscience qui nous pousse à nous approcher, mais ce sont les désirs spirituels du nouvel homme. «Ne veux-tu pas nous faire revivre, afin que ton peuple se réjouisse en toi?» (verset 6). L'âme est vivifiée par la présence de l'Esprit de Dieu et se réjouit en Dieu lui-même. C'est ce que nous trouvons aussi en Romains 5: «Nous avons la paix avec Dieu;... et non seulement cela, mais aussi nous nous glorifions en Dieu par notre Seigneur Jésus Christ, par lequel nous avons maintenant obtenu la réconciliation». «Fais-nous voir ta miséricorde, ô Jéhovah» (car c'est la miséricorde, mais provenant d'un Dieu connu dans sa relation avec son peuple — comme pour nous c'est le Père connu en Christ), «et accorde-nous ta délivrance». L'âme a appris à connaître la grâce, et elle attend la réponse, parce qu'elle espère en la grâce. Ce n'est pas une angoisse légale, mais le désir de connaître Dieu dans sa faveur. «Il parlera de paix... sa délivrance est proche de ceux qui le craignent» (versets 8, 9).

(*) «Tu as ramené *et mis en repos* la captivité de Jacob» (verset 1). Les mots que nous indiquons en italiques doivent être retranchés de notre version ordinaire. Ils détruisent complètement le sens. (Ed.)

(**) Il faut traduire le verset 4 ainsi: «O Dieu de notre délivrance! ramène-nous et réduis à néant la colère que tu as contre nous».

Ceci est de toute importance pour l'âme; elle ne doit pas s'arrêter au pardon qui est sa première et urgente nécessité, mais elle doit comprendre qu'elle est appelée à jouir de Dieu, dans la communion sans nuage d'une nature nouvelle. Cette nature qui est moralement la nature divine trouve nécessairement toutes ses délices en Dieu; seulement, dans notre cas, cette joie dépend de lui et va en augmentant — nous nous glorifions en Dieu. Sans doute, ce sentiment doit être fondé sur la justice, et, comme nous allons le voir sur la justice divine. S'il en était autrement, ce ne serait pas Dieu; mais l'idée présentée ici n'est pas celle d'un règlement de comptes avec un Dieu qui met notre justice en question: il s'agit de jouir de la présence de Dieu, d'être en communion avec lui, selon la perfection dans laquelle nous avons été placés devant lui, de trouver en lui nos délices, dans la nature divine dont nous sommes participants. Voici comment la chose nous est présentée par rapport à Israël: «La bonté et la vérité se sont rencontrées; la justice et la paix se sont entre-baisées». C'est la bonté, car elle est accordée à des pécheurs en pure et souveraine grâce, mais c'est aussi la vérité, car elle

accomplit toutes les promesses de Dieu envers Israël. Pour nous, c'est bien plus que la promesse, car au fond il n'y a pas de promesse pour l'Eglise. Toutefois la réalisation de ces vérités est plus frappante dans le cas de l'Eglise, puisque la position de cette dernière en Christ correspond à la position de Christ lui-même. L'Eglise est, devant Dieu, dans la même faveur dans laquelle Christ se trouve comme ressuscité d'entre les morts. La justice semblait être contre le pécheur; elle l'était en effet; mais, en vertu de la justice divine, elle s'allie à la paix pour le pécheur. «La justice et la paix se sont entre-baisées». La paix correspond à la bonté et la justice à la vérité. Ils ont — nous avons — la paix par grâce; mais la justice par la foi en Jésus Christ nous introduit dans la pleine jouissance de la position dans laquelle il se trouve, sinon ce ne serait pas la justice. «La vérité germera de la terre»: en effet, c'est là que toutes les promesses seront accomplies pour Israël. Il n'est pas question de cela pour nous, mais d'être assis dans les lieux célestes dans le Christ Jésus. Il ne nous est pas dit non plus: «La gloire habitera dans notre pays» (verset 9); non, mais nous sommes par droit et par position dans la gloire de Dieu, en haut; mais dans tous les cas «la justice regarde des cieux» (*) (verset 11). Il ne s'agit ni pour Israël ni pour nous d'une justice qui regarde de la terre pour réclamer la bénédiction du ciel. Dieu a établi la justice dans les cieux mêmes, car Christ s'y trouve. Il y est en vertu de la justice de Dieu. La justice était une justice divine et céleste. Christ ayant glorifié Dieu, est glorifié auprès de Dieu et en lui: c'est la justice divine. Nos bénédictions célestes aussi bien que les bénédictions terrestres d'Israël en découlent. Au verset 12, nous trouvons en outre des bénédictions conférées d'en haut: tout cela est donc le produit de cette contrée céleste dont les joies et les privilèges nous sont octroyés pour en jouir.

(*) Notez comment ceci met de côté la justice légale qui regarde de la terre vers le ciel.

Le dernier verset a trait proprement à la terre, mais je désire faire ressortir une vérité qui s'y rattache. Le gouvernement actuel de Dieu ne s'applique ni au pardon, ni à la paix, mais à une marche dans la jouissance divine. Nous jouissons de cette précieuse communion en demeurant en Dieu et Dieu en nous, par l'Esprit Saint qui nous a été donné. Si nous le contristons, nous sommes affligés, humiliés, peut-être châtiés. Notre position reste la même, mais la réalisation et la jouissance de cette position dépendent des révélations et de l'action du Saint Esprit en nous, qui dépendent elles-mêmes de notre marche, de notre état, de notre obéissance.

C'est ainsi qu'en Jean 14 et 15, la jouissance des bénédictions et de la faveur divines dépend de la marche du fidèle. Cela doit être, du moment que cette jouissance est le résultat de l'habitation en nous du Saint Esprit: en effet, comment pourrions-nous jouir de la communion en amour, au milieu de pensées vaines ou mauvaises? La présence du Saint Esprit dépend de la justice, autrement dit, de la présence de Christ dans le ciel; et c'est par ce don du Saint Esprit que l'amour de Dieu est répandu dans nos coeurs. Nous demeurons en lui et lui en nous. Mais, lorsqu'il y a du mal la chair est à l'oeuvre, le Saint-Esprit est contristé, la communion est interrompue. Il n'est nullement question de notre relation (elle est établie par la séance de Christ dans le ciel), mais il est question de la jouissance des bénédictions dans lesquelles nous avons été introduits, il s'agit d'avoir communion avec Dieu. Ici toute notre

marche avec Dieu entre en ligne de compte, quoique je ne puisse bien marcher que par grâce. Le point sur lequel j'insiste ici c'est qu'il est de toute importance de saisir la différence qui existe entre le pardon (c'est-à-dire la grâce appliquée par l'oeuvre de Christ au péché et à tous les fruits du vieil homme) et notre introduction en lui, en justice, dans la présence et dans la communion de Dieu, là où n'entrent jamais aucun nuage, ni aucune question de péché. Nous pouvons sortir de cette présence, perdre non pas le droit d'y avoir part, mais la jouissance de cette bénédiction dans notre âme, et voir — non pas la paix avec Dieu, — mais la communion détruite; nous pouvons, dis-je, sortir de cette présence, mais jamais aucun nuage de péché ne peut y entrer. Nous sommes aimés comme Christ est aimé. Tout dépend de son oeuvre. Mais le pardon des choses hors desquelles nous avons été retirés, c'est-à-dire l'application de l'oeuvre de Christ à notre responsabilité comme enfants d'Adam selon la chair; voilà une vérité. Une autre vérité, c'est que nous ne sommes pas dans la chair, mais en Christ, dans la jouissance des choses dans lesquelles il est entré, lui, notre vie pour toujours.

Psaume 86

Le Psaume 86, bien simple dans ce qu'il exprime, est néanmoins rempli d'importantes vérités pratiques; car les richesses de la gloire et de la puissance de Dieu y sont mises en rapport avec la faiblesse d'une âme qui a été amenée à lui. L'âme trouve son centre, non pas en étant capable, dans son état de faiblesse, d'embrasser tout d'abord l'étendue de la gloire, mais en faisant de Dieu son centre; et ainsi elle célèbre Dieu, comptant sur sa puissance et sur la délivrance finale qui l'introduira dans la gloire.

L'âme a quatre titres à l'attention de l'Eternel: le croyant est affligé et misérable il n'est pas d'entre les orgueilleux de la terre il est saint, réellement mis à part pour Dieu; enfin, comme serviteur de Jéhovah, (il s'agit maintenant, comme nous l'avons souvent fait remarquer, du nom du Père et de Christ comme Seigneur) il se confie en lui et crie journellement à lui. Tel est l'état de l'âme du fidèle: il est affligé et saint, c'est-à-dire mis à part pour le Seigneur; il est serviteur; il se confie en Dieu et sa confiance n'est pas inactive, car il crie dans le sentiment de son besoin et de sa dépendance. Se confiant en la bonté de Dieu, l'âme demeure dans cette assurance ainsi que dans la conscience de la majesté du Seigneur, élevé au-dessus de tous ceux qui prétendent à la force. Lui seul est Dieu, lui seul est grand et fait des choses merveilleuses (verset 10). Alors l'âme désire être instruite de la voie de Dieu — elle n'a aucune envie de suivre son propre chemin. La vérité, la parole de Dieu est son guide.

Ici se présente un nouveau besoin: le coeur a la tendance d'être distrait par mille objets, par mille pensées fugitives, aussi demande-t-il au Seigneur de lui donner un seul but: «Unis mon coeur à la crainte de ton nom» (verset 11). Combien nous avons besoin d'avoir un coeur concentré tout entier sur Christ! Là se trouve la puissance; là aussi cette réalisation des choses divines qui transporte nos coeurs dans la scène céleste, qui les met en rapport direct avec les sources divines de la force. Lorsque d'autres pensées nous occupent nous sommes en dehors, dans un autre monde dont il nous faut être délivrés; nous ne sommes plus dans le monde divin et céleste dont nous avons à être des témoins.

La majesté et la gloire du nom de Dieu avaient été vues au verset 9; mais cela n'introduit pas l'âme dans la gloire comme dans sa demeure habituelle. En un sens c'est une chose trop élevée pour nous, et nous le sentons. Que nous sommes petits, et comme nous ne connaissons qu'en partie! mais cela nous engage, quelque pauvres et faibles que nous soyons, à concentrer de plus en plus toutes nos affections sur Dieu. Voilà ce qu'il faut, ce qui satisfait l'âme, ce qui répond à ses besoins. Pleine d'affection, d'adoration reconnaissante, elle est placée par grâce au centre de toute cette gloire. Aussi peut-elle dire: «Seigneur, mon Dieu, je te célébrerai de tout mon coeur». Selon le désir qu'il avait exprimé, le coeur «uni» désormais peut louer Dieu comme il est appelé à le faire, et comme il le fera bientôt en perfection. Nous sommes appelés à comprendre avec tous les saints quelle est la largeur et la longueur, et la profondeur et la hauteur, mais il nous faut auparavant avoir été amenés au centre: il faut que Christ habite dans nos coeurs par la foi et que nous soyons enracinés et fondés dans l'amour. Dès lors, le connaissant, nous glorifions son nom pour toujours. Notre petitesse a trouvé dans sa grandeur sa place et sa force. Nous sommes placés, comme je l'ai dit, au centre de la gloire. De là se déroule devant nos yeux la grande délivrance que Dieu a accomplie. Nous comprenons que la grâce suprême en est la seule source. Il ne s'agit pas simplement de reconnaître sa grâce dans l'ordre naturel des choses lorsque tout est en règle, mais il s'agit de la grâce, de la souveraine grâce, de l'amour divin dans son activité, descendu ici-bas pour nous délivrer des profondeurs du sépulcre. Ceci donne un caractère tout spécial à notre connaissance de Dieu. Nous dépendons entièrement de sa bonté, et cependant notre amour pour lui a un caractère très intime, parce que, par notre misère même, nous apprenons que nous sommes les objets de son amour dont la grandeur infinie nous est ainsi connue. L'âme, se confiant ainsi en Dieu et occupée avant tout de lui pour elle-même, voit s'élever contre elle l'inimitié des gens orgueilleux qui ne craignent point l'Eternel. Elle compte sur l'intervention de Dieu, et c'est une grande preuve de foi; mais sa confiance dans l'amour qui s'est intéressé à elle lui fait demander davantage. Elle se réjouit dans l'attente que Dieu manifestera qu'il est pour elle; or le fait qu'il est pour nous, c'est non seulement la délivrance, mais la satisfaction du coeur. L'âme ne demande pas autre chose; elle désire que Dieu montre par un signe qu'il est pour elle. Cette part assurée de tous ceux qui se confient en Dieu et qui marchent avec lui, le Seigneur, comme nous le voyons au Psaume 22, l'a désirée et ne l'a pas obtenue, lorsqu'il prit la dernière place et s'anéantit pour l'amour de nous; mais en cela même, parfait en amour, il glorifiait le Père, et était ainsi au-dessus de tous. Voilà pourquoi le Père l'aimait, pourquoi comme homme il a été glorifié d'une manière bien plus grande encore, d'une manière souveraine. Au moment suprême il ne fut ni soutenu, ni consolé dans l'épreuve; mais il était le seul qui dût faire cette expérience. Nous nous confions en Dieu et il nous délivre; Christ, parfait d'une manière absolue, a été seul dans cette perfection. Au moins, que le Seigneur nous donne des coeurs unis sans distraction à la crainte de son nom et dans l'amour du Père. Là est notre centre; là nous n'avons rien à craindre des ennemis (Philippiens 1: 27, 28).

Psaume 87

La fondation de Dieu, voilà ce qui rend toutes choses sûres et certaines (*). Ce qui provoque l'intérêt, ce qui affermit le coeur du croyant, ce n'est pas le fait que la cité de Dieu soit fondée sur les saintes montagnes, mais qu'elle repose sur le fondement de Dieu même. Il en est ainsi de nous: «Le solide fondement de Dieu demeure». L'Apôtre prononce ces mots lorsque l'état de l'Eglise était si mauvais que le fidèle était appelé à le juger et à se purifier de beaucoup d'entre ceux qui en faisaient partie. Néanmoins le fondement de Dieu demeure ferme, ainsi que son appel et son héritage dans les saints.

(*) Le terme français présente une équivoque: «*Sa* fondation» se rapporte en effet à Dieu et non pas à Sion. (Trad.)

Ce Psaume nous présente une autre considération qui semble bien dure à l'activité selon la chair: la foi attache plus d'importance à la cité de Dieu qu'à tout ce que l'homme a construit. Le point de vue de ce Psaume est essentiellement juif. Lorsque l'Eternel enregistre les peuples, les saints et le Messie lui-même sont comptés comme faisant partie de Sion. Voilà pourquoi des choses glorieuses sont dites de Sion, car il s'agit de la manière dont Dieu considère la cité. Pour nous, cette vérité se présente sous une autre forme, celle de l'Eglise: Christ en fait partie comme étant sa Tête, et non pas comme y étant né. Là sont les sources rafraîchissantes de Dieu. Mais, en pratique, lorsque l'Eglise de Dieu est méprisée, lorsqu'elle est formée de gens qui ne comptent pour rien dans ce monde, nous en vantons-nous parce qu'ils sont riches en foi et précieux aux yeux de Dieu? ou bien les grandeurs de cette Egypte, de cette Babylone, que Dieu jugera, éclipsent-elles à nos yeux la ville de Dieu? Jugeons-nous selon la pensée de Dieu, ou selon la pensée de l'homme? Les vaines apparences de ce monde ont-elles quelque poids pour nous; ou bien la foi au Seigneur de gloire nous porte-t-elle à estimer hautement les choses que Dieu estime glorieuses? Il a un peuple qu'il enregistre. Est-ce l'esprit du monde, est-ce l'Esprit de Dieu qui nous donne la mesure de ce qui est vil ou précieux? Pesons le langage de l'épître de Jacques. Que nos âmes soient pénétrées de la valeur des choses que Dieu estimera excellentes dans les demeures célestes.

Psaume 88

Au commencement de ce Psaume, Dieu est connu et invoqué, selon son nom révélé, comme l'unique Sauveur (verset 1), et c'est précisément à ce point-là que les exercices dont ce Psaume nous parle amènent l'âme du fidèle: tout ce qui du dehors pèse sur elle contribue à lui faire comprendre que ces choses viennent de la main, et, plus encore, du jugement de Dieu, en sorte que la délivrance ne peut être de sa part qu'un pur acte de souveraineté. «Jéhovah, Dieu de ma délivrance»; telle est la pensée dominante du Psaume.

La condition qui y est décrite est celle d'une affliction présente, au milieu de laquelle la nature ne peut trouver son compte; et l'éloignement de tous les amis et connaissances. Mais ceci n'est que la partie extérieure et négative de la souffrance. Ce qui pèse particulièrement sur l'esprit du fidèle c'est la mort, la mort comme témoignage de la colère de Dieu; et le coeur est amené à reconnaître ce fait, par conviction que le Dieu révélé de la promesse est l'unique

Sauveur. La vie du Psalmiste était «venue jusqu'au sépulcre» (verset 3). La fureur de Dieu pesait sur lui (verset 7). Cependant c'est Dieu qu'il invoque. Il s'agissait de la nature dépourvue de ses ressources, de la nature, avec le poids de la mort pesant sur elle, c'est-à-dire avec, sa destruction et sa fin. Or l'introduction de Dieu et de la foi en lui, d'une foi suffisante pour reconnaître que tout dépend de lui, ne font que rendre plus sensible le poids de sa colère. Et, de fait, telle est la mort considérée dans sa vraie portée. Christ la vit ainsi en Gethsémani, quoiqu'il ne pût tenir en tout point le langage de ce Psaume. Une âme convaincue la considère ainsi, lorsque dans son état naturel, comme enfant d'Adam, elle a les yeux ouverts pour reconnaître Dieu.

Toutefois ce Psaume ne va pas au-delà de cette vie, et de sa terminaison selon la nature, en rapport avec le judaïsme. Mais la foi en la révélation de Dieu, qui a fait sentir si profondément à l'âme ce qu'est la mort, en tant que colère de Dieu, porte le cœur à invoquer comme un Sauveur Celui qui a infligé cette colère. Telle est la valeur d'une pareille expérience. Elle nous montre notre véritable état, notre vraie relation selon Dieu avec la nature. Il n'y a aucun moyen d'échapper, car c'est notre état devant Dieu, en vertu de son jugement. Cela fait que nous en avons fini avec le moi, du moment que nous sommes délivrés; que nous connaissons la délivrance comme une grâce souveraine, comme la délivrance de Dieu; et l'âme trouve son repos dans cette révélation. Jusqu'au moment de la délivrance l'âme crie à Dieu; mais, lorsque la délivrance est obtenue, la chair avec tout ce qu'elle est demeure sous la colère, comme une chose jugée. Désormais elle ne pourra plus nous tromper, en sorte que nous mettions réellement notre confiance en elle; bien que nous puissions oublier pour un moment combien elle est mauvaise et que nous ayons même à veiller et à combattre contre elle. Mais, aux yeux de Dieu, l'état de la chair est toujours tenu comme une chose condamnée et mauvaise. Ce Psaume nous décrit de quelle manière l'âme arrive à reconnaître cela; parfois elle ne l'atteint qu'à son lit de mort. Il ne devrait pas en être ainsi, mais cela explique ce qui a lieu de surprendre souvent chez des personnes pieuses. Il faut que l'âme, pour être affranchie, ait réellement passé par là. Elle est alors sur le terrain du salut de Dieu: dans l'Esprit et non dans la chair.

C'est pour n'avoir pas vu cela que plusieurs ont été conduits à vivre d'expériences et non de Christ. Ils parlent d'un travail du Saint Esprit, ils disent connaître la méchanceté de la chair, la puissance de la loi pour faire mourir, ce qui signifie simplement qu'ils ne les ont pas apprises; autrement ils y seraient morts. Ils vivent dans ce Psaume, mais ils n'ont pas encore appris le salut et l'évangile ils ne savent pas qu'ils sont morts et ressuscités avec Christ. Ils sentent que la mort pèse sur eux, telle que ce Psaume la décrit, comme étant la colère de Dieu, mais ils n'ont pas reçu en eux-mêmes la sentence de mort, en vertu du fait que Christ est mort en grâce, pour eux, de manière à pouvoir se tenir eux-mêmes pour morts et crucifiés avec Christ, néanmoins vivants, toutefois non pas eux, mais Christ vivant en eux, Christ qui a été mort et a entièrement ôté tout ce qui pesait sur eux. Ils se trouvent sous le poids de la colère à cause de ce qu'ils sont par nature, ce qui est parfaitement vrai à sa place; mais ils n'ont pas «apprisi le Christ» et par lui qu'ils ne sont pas dans la chair, mais en Christ qui a tout porté, tout traversé

pour eux, en sorte que, maintenant, par lui, ils sont libres dans le nouvel homme en tant que ressuscités en Lui.

Psaume 89

Ce Psaume offre un trait remarquable qu'il est utile de signaler: — la confiance en la fidélité de Dieu, selon la Parole de sa promesse originelle, quand extérieurement tout semble la démentir.

L'attente de l'accomplissement de cette promesse est fondée sur la grâce et, de fait, sur Christ, en qui toutes les grâces promises se concentrent. «J'ai dit: Ta bonté continuera à jamais; tu établiras ta fidélité dans les cieux» (verset 2). L'accomplissement des promesses de Dieu sur la terre sera une source de louanges pour les habitants du ciel. Cependant la fin du Psaume nous parle comme si Dieu avait fait tous les hommes en vain. Triste pensée! — la puissance du mal domine, les hommes en sont les instruments volontaires et le bien n'a d'autre place que l'opprobre et l'affliction. Malgré cela Dieu est invoqué: Qu'il se rappelle la faiblesse de ses saints et leur opprobre. Néanmoins il y a de la confiance, et, quel que puisse être l'état des choses, il a accompli la rédemption, brisé la puissance de l'ennemi; et ne l'a-t-il pas fait d'une manière bien meilleure que pour Israël? Son bras est puissant, sa main droite est élevée, quel que soit leur état. Les cieux et la terre sont à lui, bien que, jusqu'à la venue de Christ, nous ne puissions dire encore: «Possesseur du ciel et de la terre». La justice et le jugement sont les attributs inséparables de son trône. La grâce et la vérité l'annoncent lorsqu'il s'avance. Cette expression est magnifique. Dieu a un trône, un trône avec le caractère duquel toutes choses doivent s'accorder.

Mais lorsqu'il sort pour agir, la tendre miséricorde et la bonté marchent devant lui; et la vérité fidèle annoncera à son peuple sa présence, lorsqu'il s'avancera. Il agit en grâce et en fidélité, parce que sa volonté est à l'oeuvre et que sa nature est amour. Cependant son trône maintient toujours la justice et le jugement (*). Combien la chose n'a-t-elle pas été visiblement réalisée en Christ! En Israël elle le sera aux derniers jours, mais même alors elle ne pourra l'être que par Lui. Cette connaissance de Dieu donne le sentiment de la bénédiction au milieu de l'affliction: «Oh! que bienheureux est le peuple qui sait ce que c'est que de jeter le cri de réjouissance! Ils marcheront, ô Eternel! à la clarté de ta face; ils s'égaieront tout le jour en ton nom, et se glorifieront de ta justice; parce que tu es la gloire de leur force, et c'est par ta faveur que notre corne s'élèvera». Tout cela est réalisé dans le coeur au milieu des afflictions, en sorte que le fidèle peut être «comme attristé, mais toujours joyeux;» et recevoir ainsi une douce bénédiction. Les tribulations et les difficultés ne font qu'accroître cette bénédiction pour le fidèle, car elles lui font sentir le prix de la fidélité et de la faveur de Dieu, et comprendre que rien ne peut le séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur. La révélation de la faveur divine à l'âme remplit de douceur le sentier de l'affliction. Ainsi Christ lui-même fut un homme de douleurs, et cependant il pouvait dire: «Afin qu'ils aient ma joie accomplie en eux-mêmes».

1 Lisez au verset 14: «La justice et le jugement sont la base de ton trône». (Ed.)

Le Psaume insiste ensuite sur la sûreté des promesses en Christ. Les fondements de cette sûreté sont: la grâce, la fidélité, le caractère du trône divin et des agissements divins, l'accomplissement passé de la rédemption, enfin le titre de Dieu et la puissance par laquelle il a brisé le pouvoir hostile du mal; — tout cela nous est donné à connaître par l'Esprit, comme étant l'amour du Père, par le Fils, et nous amène, au milieu de toutes les épreuves, à goûter véritablement de coeur, par la foi, la lumière de la présence de Dieu selon toute la faveur qu'il nous montre en Christ. Dans ce Psaume ces choses sont naturellement exprimées selon le point de vue juif; mais Christ se manifeste à nous comme il ne le fait pas au monde. Le Père et le Fils viennent faire leur demeure chez nous. La joie est déjà notre part; nous comptons sur une entière et finale délivrance.

Psaume 90

Le Psaume 90 nous présente, d'une manière spéciale, le cri d'Israël demandant grâce et désirent ardemment le rétablissement aux derniers jours après sa longue affliction; mais nous trouvons ici des principes dont nous désirons, selon notre habitude, faire l'application pratique. Ce Psaume considère deux points dans le gouvernement de Dieu: la discipline proprement dite, et la grâce qui satisfait à tout. Ces deux points sont fondés sur une autre vérité: Dieu est le seul Dieu immuable; il est le même aujourd'hui, il est le même avant que ce monde, auquel la discipline se rattache, fût créé; le temps qui nous semble si long, n'est rien pour Lui; de plus, il est l'habitation de son peuple, son repos, sa demeure, son asile assuré, quels qu'aient été ses égarements. Quant au premier homme, d'un seul mot il le met de côté et le rétablit. Ils sont comme l'herbe qui croît et qui se flétrit. Mais bien que cela soit vrai, lorsque nous comparons ensemble Dieu et l'homme, la foi saisit et les voies et les desseins de Dieu dans son activité envers son peuple, dans laquelle Israël ne trouve que la colère, parce qu'il ne connaît pas encore la réconciliation, tandis que nous savons qu'elle est amour, ce qui du reste ne change en rien le fait de cette activité, quand il s'agit de nous en faire l'application.

Premièrement, quant à ses voies, il est dit (verset 11): «Selon ta crainte, ta grande colère». Sa colère n'est pas arbitraire, mais elle est selon la propre nature et le caractère de Dieu. Le craindre, c'est le connaître en vérité, en sorte que l'on applique ce qu'il est au saint jugement de tout ce qui se trouve dans l'âme, afin que rien ne lui déplaie et n'altère la communion avec lui. Or la colère comme discipline, c'est-à-dire le déplaisir de Dieu manifesté dans son gouvernement, est l'expression de ce saint jugement en présence de l'état de l'âme, quand on n'a pas surveillé ce dernier ou que la propre volonté le caractérisait. Ce jugement justifie le caractère de Dieu à l'égard de ce qui, en nous, est opposé à ce caractère. La foi, l'enseignement divin, nous montrent que «sa colère est selon sa crainte». Mais lorsque notre volonté se soumet, notre faiblesse, loin de produire la terreur, ne sera qu'un motif de plus pour invoquer Dieu. Or Dieu reconnaît cette faiblesse; il considère de quoi nous sommes faits, se souvenant que nous ne sommes que poudre. Mais, du moment que nous sentons notre néant et que nous appliquons notre coeur à la sagesse, dont le commencement est la crainte de Jéhovah, Dieu n'est plus obligé d'aggraver cette crainte, en soumettant notre volonté et en corrigeant notre négligence: le coeur prend courage, il devient hardi. Ce n'est pas du

raisonnement, mais par la grâce la confiance est rétablie, et le coeur dit: «Jéhovah! retourne-toi; jusques à quand?» (verset 13).

Ces mots, nous l'avons déjà dit souvent, sont le langage de la foi. Dieu se propose de bénir son peuple, et finalement il le bénira; c'est pourquoi, lorsqu'il est dans l'angoisse, sa foi peut dire: Jusques à quand? Le moi n'est point de la foi et la crainte de Dieu doit être produite, mais là où se trouve la foi, elle s'élève de nouveau jusqu'à la certitude de la grâce qu'elle connaît, et dit: Jusques à quand? Remarquez-le, il y a connaissance de la grâce. Les fidèles ne disent pas: «Viens», mais: «Retourne»; non pas comme si Dieu les avait abandonnés (quoique, selon ses voies, la chose soit vraie pour Israël, puisque l'Eternel cache sa face de la maison de Jacob, Esaïe 8: 17), mais nous attendons qu'il se retourne, c'est-à-dire qu'il nous soit donné de jouir de sa faveur et des grâces présentes que nous connaissons. Alors l'âme s'épanouit dans une entière confiance. La foi sait que la pensée de Dieu est de bénir, de donner, par sa faveur, la joie et l'allégresse à son peuple. Elle sait qu'il prend ses délices en son peuple, elle y compte: «Rassasie-nous chaque matin» (verset 14). Quelle parole hardie vis-à-vis de Dieu! Mais c'est de la confiance maintenant; l'âme est restaurée et a retrouvé la jouissance de l'amour, dans lequel Dieu lui-même se réjouit. Cet état est envisagé aussi comme étant durable: «Nous nous réjouirons», disent-ils, «et nous serons joyeux tout le long de nos jours». Pourquoi l'âme n'attendrait-elle pas cela du Dieu de bonté? Pour Israël la chose a peut-être un caractère plutôt extérieur; elle reste vraie pour nous spirituellement. Le fidèle regarde à un Dieu qui épargne, qui tient compte de l'affliction de son peuple, quoiqu'il ait été forcé de l'infliger. Au chapitre 40 d'Esaïe, verset 2, le désir que le fidèle exprime ici, nous est présenté d'une manière admirable et touchante. «Parlez à Jérusalem selon son coeur, et lui criez que son temps marqué est accompli... qu'elle a reçu de la main de l'Eternel le double pour tous ses péchés». Le coeur de l'Eternel a estimé que le châtiment nécessaire était double, lorsqu'il le comparait aux péchés de Jérusalem; car la réponse à la foi va toujours au delà de ce que celle-ci a demandé. (Voyez les prières et les réponses du Psaume 132).

Mais la foi, qui regarde aux pensées et aux desseins de Dieu, lorsqu'il bénit, ne s'arrête pas aux bénédictions dont le but est de restaurer ou d'épargner. Dieu, dans son amour, a un but à l'accomplissement duquel il travaille; aussi les fidèles ne disent-ils pas seulement: «Rassasie-nous de ta bonté», mais: «Que ton oeuvre paraisse à tes serviteurs». L'oeuvre de Dieu même amènera la bénédiction; aussi, combien cette dernière sera-t-elle parfaite, lorsqu'elle sera manifestée pour l'honneur et la joie de son peuple!

Il en est de même pour nous; nos âmes ne cherchent pas seulement la grâce qui nous restaure; elles cherchent ensuite l'oeuvre positive de Dieu qui produit la bénédiction, en nous amenant encore plus près de Lui. Il ne s'agit donc jamais pour l'âme du simple relèvement, mais d'être rendue plus capable d'apprécier Dieu, un Dieu qui lui est plus complètement révélé. Cependant nous attendons encore le résultat dans la pleine manifestation de la gloire, lorsque nous connaîtrons comme nous avons été connus. Ce verset 16, qui parle des «enfants», se rapporte littéralement à Israël pendant le millénium, mais nous attendons

l'accomplissement parfait de l'oeuvre de Dieu pour nous en résurrection et en gloire, et notre introduction dans la gloire pour y habiter éternellement.

A cette pensée s'en ajoute une autre, bien précieuse aussi: «Et que la beauté (*) de l'Eternel notre Dieu soit sur nous» (verset 17). Ici les Juifs fidèles ne pouvaient guère dans leurs pensées aller au delà du don manifeste de la bénédiction, dispensée par la main de Dieu, et qui les caractérisait comme appartenant à l'Eternel. Mais pour nous, quelle plénitude de bénédiction! Ne serons-nous pas dans la gloire de Christ lui-même? tels que Lui, parés à sa ressemblance, introduits devant notre Dieu et Père, dans le lieu des parfaites délices? Toutefois les bénédictions présentes sont aussi notre part, car nous pouvons être sous le régime de la grâce, «comme des arbres d'aloès que l'Eternel a plantés»; ce qui avait lieu pour Israël lorsqu'il habitait sous ses tentes. (Nombres 24: 6). Or l'Eglise aussi devrait donner, aux yeux des anges, le spectacle de la grâce, de l'ordre et de la beauté, et chaque croyant individuellement devrait être la manifestation de la vie de Jésus. Dans ce cas aussi, les oeuvres de nos mains, sous la faveur divine, sont affermies pour nous.

1 Traduction du verset 17: «Et que la beauté de Jéhovah, notre Dieu, soit sur nous, et affermis pour nous l'oeuvre de nos mains, oui affermis l'oeuvre de nos mains». (Ed.)

Psaume 91

J'ai fait remarquer autre part la structure de ce magnifique Psaume et je n'ai pas beaucoup à en dire ici, car il définit les noms sous lesquels Dieu s'est manifesté, ainsi que les effets spécifiques de la foi, allant même jusqu'aux choses directement applicables à Christ; c'est pourquoi aussi le principe général ne peut être déduit de ce Psaume ou y être rapporté avec autant de justesse. Ce serait réduire à quelque chose de vague ce qui est à dessein spécifique. Ce Psaume déclare que Jéhovah, comme tel, est Dieu, en sorte que celui qui reconnaît ce nom, se trouve sous les soins d'El-Schaddaï (du Tout-Puissant), pour un accomplissement spécial de promesses terrestres selon les voies de Dieu. Telle n'est pas notre position; celui qui agirait d'après cela se tromperait, quand même une foi générale, et la confiance du coeur fondée sur ce principe, seraient certainement bénies. Ce Psaume ne parle pas des châtiments d'un Père, auxquels se rattache le gouvernement de Dieu.

Ici, aucun mal n'approche de la tente de ceux qui se confient en Jéhovah. Voilà ce qui était pour Asaph un sujet d'étonnement jusqu'à ce qu'il fût entré au sanctuaire du Dieu fort: il voyait les méchants prospérer, tandis que son châtiment revenait tous les matins. Or le résultat certain du fait que l'on reconnaît Jéhovah, c'est d'être abrité de tout mal, lorsque le gouvernement de Dieu intervient. Malgré ce qui vient d'être dit, nous apprenons à connaître ici quelques-uns des caractères de la confiance. Il faut plus que connaître un Dieu Tout-Puissant, qui est au-dessus de toutes choses: il faut connaître le lieu secret où l'on trouve Dieu se révélant lui-même en vérité. La vraie foi connaît ce lieu, et s'y entretient avec Dieu selon la révélation qu'elle a reçue de son nom. Pour nous, ce nom est celui de Christ comme Seigneur et du Père. Ainsi la foi trouve son refuge et sa haute retraite dans la confession de son nom, et, de plus, elle s'y confie: c'est une grande chose, car ni puissance du mal, ni sujet d'angoisse,

n'ont le pouvoir d'inquiéter l'âme, si, regardant au Seigneur, on se confie en Lui. La foi reçoit ici la promesse d'une sollicitude protectrice toujours vigilante, et cela reste vrai en dépit de tous les maux extérieurs, qui pourraient survenir. Nous en avons un exemple en [Luc 21: 16-18](#), où le Seigneur dit qu'on ferait mourir quelques-uns d'entre eux, mais que pas un cheveu de leur tête ne périrait; ils étaient tous comptés. La puissance providentielle est tout entière aux mains de Dieu. La foi s'identifie avec les intérêts du peuple de Dieu (verset 9); mais, ce qui a gouverné le coeur, c'est le propre nom du Seigneur, et le vrai nom de Dieu lui est connu; c'est-à-dire, je le répète, la vraie révélation de Dieu lui-même, connue par l'enseignement divin. Pour nous c'est Christ, et le Père en lui. La foi invoque le Seigneur (verset 15). Ce n'est pas seulement une confiance passive, qui a aussi sa place marquée; c'est une foi qui, parce qu'elle se confie en Dieu, aime à converser avec lui et à lui faire part de ses besoins. La présence de Dieu est là pour la foi, ainsi que l'exercice de sa puissance qui s'y rattache, et la chose dans sa véritable application, est aussi vraie maintenant qu'alors, et que pour l'avenir. Sans doute, le chemin est différent, parce que le but, qui est d'introduire un état céleste, est différent. Ce chemin apporte la bénédiction présente, non sans des persécutions, et il reçoit l'assurance d'un salut éternel et céleste.

Psaume 92

Ce Psaume est un chant de louange pour la délivrance finale d'Israël et, comme pour le Psaume précédent, le nom millénial de Jéhovah en est la clef, tandis que les Psaumes suivants traitent de la réintroduction du Fils unique sur la scène. Nous trouvons ici un principe à noter: L'élévation des méchants a pour résultat final leur destruction. L'homme qui n'est pas instruit par Dieu ne voit pas cela; mais la foi discerne les ennemis du Seigneur dans ses adversaires et dans la puissance du mal qui s'élève, qui l'opprime et obscurcit son horizon. Mais aussi la foi a confiance, quoiqu'elle soit plus éprouvée qu'un autre, car cette puissance du mal lui est très pénible. Si le chrétien doit être entièrement étranger à tout désir personnel de vengeance (et nous avons à nous garder d'un tel sentiment), ne peut-il pas se réjouir en pensant que la terre sera délivrée de la puissance des méchants? Certainement, car il est dit: «Réjouissez-vous, vous les saints, et les apôtres et les prophètes!» (Apocalypse 18: 20). La foi donne un sens très vif du mal, parce que c'est le mal et qu'il est hostile à Dieu, à la bonté, à la vérité; C'est pourquoi elle se réjouit du juste jugement du Seigneur. Mais c'est comme étant l'oeuvre du Seigneur, l'ouvrage de ses mains, qu'elle s'en réjouit, et en cela consiste la perfection. En outre le jugement annonce que le Seigneur est *droit* (verset 15). Il faut, dans l'intervalle, que la foi attende avec patience. Les Psaumes suivants expriment et célèbrent l'arrivée du jugement.

Psaume 93

Nous trouvons dans ce Psaume quelques principes très importants. La puissance, bien qu'elle s'exerce maintenant pour le triomphe du bien, n'est pas une puissance nouvelle. Le trône du Seigneur est établi dès les âges; Lui-même est de toute éternité (verset 2). Nulle invasion du mal n'a pu toucher cela ni l'affaiblir. Cette invasion avait eu lieu. La fureur et la volonté de l'homme s'étaient élevées comme des vagues tumultueuses; mais en vain; l'Eternel

qui est dans les lieux élevés est plus puissant. Dieu laisse libre cours à cette rébellion de l'homme; mais, tant que dure la patience, la puissance de l'Ancien des jours est cachée à l'incrédulité, en sorte que l'homme s'imagine avoir tout dans sa main. Mais lorsque le péché s'élève de manière à l'atteindre, Lui, et à provoquer son action, un seul instant suffit pour accomplir les conseils de Dieu en puissance par la destruction des méchants.

Ce n'est pas tout. La foi a quelque chose sur quoi elle s'appuie: les témoignages de Dieu qui sont fort certains (verset 5). On peut compter sur la parole de Dieu comme sur lui-même, non seulement pour la délivrance finale, mais pour être guidés le long du sentier des difficultés. Ce n'est pas tout encore; il y a un caractère qui est une sauvegarde contre l'erreur, et un moyen de discerner et de juger le vrai chemin: «La sainteté convient à ta maison». Oh! combien ces deux principes nous encouragent et illuminent notre route! Combien ils nous fortifient dans la certitude qu'il s'agit de la propre nature de Dieu, et qu'il ne peut en être autrement. Ainsi les témoignages de Dieu et la sainteté de Dieu affermissent et assurent le coeur quant à ce qui est de Dieu. Si les fortes vagues s'élèvent, la puissance de Dieu mettra tout à sa place par le jugement.

J'ai fort peu à dire sur les Psaumes 93 à 101, par rapport à mon sujet actuel, quoiqu'ils soient très frappants. En effet, ils ne traitent pas des exercices du coeur au temps de l'épreuve, mais ils parlent de la puissance, intervenant pour mettre fin à ce temps-là. Ils sont caractérisés par ce début: «L'Éternel règne, — la terre habitable est affermie» (verset 1). Je n'aurai donc que quelques remarques à faire: et d'abord, le résultat de toute cette patience de Dieu en gouvernement, c'est que l'homme s'élève contre Lui comme les flots de la mer; mais Dieu est plus puissant que l'homme. Sa puissance met fin à tout cela.

Deux grandes vérités accompagnent celle-ci les témoignages de Dieu sont fort certains, et nous pouvons compter à travers tout sur sa Parole. Elle révèle sa nature, son conseil, son caractère. Elle montre les principes selon lesquels il agira — point de paix pour le méchant, mais une certitude infaillible des conseils et de la puissance divines. L'homme peut être comme l'herbe, le péché s'élever comme les fortes vagues de la mer, mais la parole de Jéhovah demeure éternellement, de même que celui qui fait sa volonté. Aussi dans tous les temps nous pouvons prendre cette parole pour règle, quelque sombre que tout paraisse, quelque puissant que soit le mal. Que ce soit Israël ou l'Eglise, l'apostasie ou une profession sans réalité, la persécution ou la prospérité qui séduit, Sa parole est véritable, elle est un guide sûr, répondant à la nature et au caractère de Celui auquel, en définitive, appartient tout pouvoir. Et s'il fût un temps où Celui auquel appartenait tout pouvoir était compté parmi les malfaiteurs, il était néanmoins conduit par cette parole; il s'y soumit, il l'accomplit, et après tout «le jugement retournera à la justice» (Psaumes 94: 15). Nous avons vu jusqu'ici tout ce qui se rapporte au gouvernement actuel et au déploiement futur de la puissance publique de Dieu, au royaume et à la patience, puis au royaume et à la gloire du Seigneur. Mais il y a une seconde chose: Jéhovah a une maison, une demeure. Prenez-la comme son habitation céleste, ou comme son temple où tout parle de sa gloire, ou bien, comme ce qui le remplace, comme l'Eglise, son habitation par l'Esprit; dans tous les cas, une seule chose essentielle la caractérise, parce

qu'elle est son habitation. La sainteté convient à sa maison pour toujours (*), la séparation pour Dieu, selon sa propre nature.

(*) Litt.: La sainteté convient à ta maison pour de longs jours.

Ces deux points, la parole de Dieu et la sainteté de sa nature, guident le fidèle dans toutes les circonstances, jusqu'à ce que la puissance intervienne pour le soutenir; parce qu'à travers tous les soulèvements de la puissance du mal, il compte sur Dieu. Dieu, dans sa grâce, a communiqué sa pensée aux hommes, a parlé. Advienne que pourra, sa Parole demeure certaine. Cela est inhérent à sa nature et dépend de sa puissance comme Dieu. S'il parle, il doit, pour ainsi dire, à sa nature d'accomplir. Je ne peux pas croire qu'il soit Dieu, il ne serait pas Dieu, si, lorsqu'il a parlé, sa parole restait sans effet. «Il a dit, et ne le fera-t-il point? il a parlé et ne le ratifiera-t-il point?» (Nombres 23: 19). S'il est Dieu, la vérité et la puissance pour accomplir ne peuvent manquer, sinon il n'est pas Dieu. Ce serait chez lui de l'ignorance, ou quelqu'autre aurait la puissance de l'empêcher d'agir. Ses témoignages sont fort certains. Au milieu du mal c'est une immense, une parfaite consolation, un recours parfait.

Mais l'autre point est tout aussi important, et a autant de droits sur la conscience. S'il est Dieu, la sainteté est nécessaire en tout cas. Ni la vérité la plus élevée, ni la certitude entièrement digne de confiance de la parole divine, ne changeront cette nécessité. Elle met l'homme subjectivement à sa place. Il pourra s'enorgueillir de la vérité, se vanter de la certitude des promesses, comme si Dieu s'était lié lui-même vis-à-vis de l'homme, mais il faut que Dieu soit conséquent avec lui-même; ce qui n'est pas saint, ne peut nullement être de Lui. Il est suprême, et tout doit se rapporter à Lui, tout doit lui être consacré dans sa présence, et, pour autant qu'il est révélé, tout doit correspondre à ce qu'il est. Ainsi l'homme est tenu en échec et la vraie connaissance de Dieu est donnée. Ce n'est pas une sainteté sans la Parole, ni la connaissance ou l'assurance sans la sainteté. L'Esprit de vérité est l'Esprit Saint; l'Esprit Saint est l'Esprit de vérité.

Notez encore que ces témoignages viennent de Dieu, qu'ils sont la déclaration positive de sa pensée et de sa volonté (non pas une connaissance de Dieu, que l'homme se vante d'atteindre par sa volonté, ni la prétention de l'homme à savoir ce que Dieu doit être, quoique la conscience enseignée par la tradition, souvent pervertie par elle, puisse bien en avoir une certaine conception), ce sont les témoignages positifs de Dieu, de sorte que l'homme doit s'y soumettre tout en étant soutenu par eux. Il ne s'agit ni des raisonnements de l'homme, ni de la conscience de l'homme, mais des témoignages de Dieu, de la révélation active de Dieu par lui-même, de l'émission de sa Parole. Ces témoignages sont reçus simplement par la foi, et comme tels l'âme s'y soumet. Cette soumission caractérise l'âme qui reconnaît Dieu. La puissance viendra en son temps et mettra publiquement tout à sa place. Dans l'intervalle la foi s'appuie sur les témoignages, sur la révélation de Dieu qui soumet l'âme et qui la soutient

Mais, en outre, Dieu a une habitation, une maison. Ceci, comme je l'ai remarqué autre part, est l'un des fruits immenses de la rédemption. Dieu *n'habitait* ni avec l'innocence, ni avec les fidèles; ni avec Adam avant sa chute, ni avec Abraham. L'innocence caractérisait le premier,

et la foi, le sentier béni du second. Dieu les *visitait*, montrant à l'un et à l'autre sa condescendance et sa bonté, soit que cette visite fût rendue inutile, soit qu'elle apportât la grâce de Dieu. Mais, lors de la rédemption d'Israël, nous trouvons que Jéhovah avait fait sortir son peuple du pays d'Égypte, afin de pouvoir habiter au milieu d'eux (Exode 29: 45, 46). Ce n'est pas l'innocence qui convient à la maison de Dieu, mais une consécration absolue à Lui, suivant sa nature, lorsque le bien et le mal sont connus. Ce caractère et cette nature se trouvent dans le ciel, mais là, il n'y aura plus besoin de témoignages. L'homme possède la connaissance du bien et du mal, mais dans un état de séparation de Dieu et dans le péché. Mais lorsque Dieu a racheté l'homme pour Lui-même, l'a purifié et délivré, alors il habite avec l'homme, dans l'homme, — en Israël, selon la révélation partielle de lui-même qu'il avait faite alors; dans le fidèle maintenant, par son Esprit, et dans l'Église; et cela pour l'éternité, car maintenant cette habitation a lieu selon ce qu'il est en lui-même, pleinement révélé en Christ, et par sa mort. Elle est donc fondée sur un témoignage; car il faut que Dieu se révèle lui-même, et sa rédemption, et ses voies, et ce qu'il est. Ainsi, le Saint Esprit est donné en conséquence de l'exaltation de Christ, après l'accomplissement de la rédemption, et, de fait, en vertu de la réception, par la foi, du témoignage de Dieu. Lorsque Dieu est connu (et non pas seulement la vérité), alors on a la conscience de ce qui lui convient; on trouve ses délices dans Son nom, selon sa propre nature, et cela fournit la preuve non seulement que la vérité est connue, mais avec la vérité Dieu lui-même, — car Christ est la vérité et l'Esprit est la vérité. C'est pourquoi, du moment qu'Israël est racheté, il est parlé de la sainteté de Dieu, et non pas auparavant, car Dieu allait habiter au milieu d'eux après les avoir amenés à lui. Le monde sera établi par la puissance; mais il s'agit ici de la consécration à Dieu par le témoignage, et de sa propre présence en vertu de la rédemption. Il ne s'agit pas ici de la magnificence et de l'ordre de sa maison (comme nous les trouvons au Psaume 101), mais de l'habitation de ses délices, et de sa nature. (Comparez Psaumes 132: 13, 14).

Psaume 94

Ce Psaume est l'expression de l'attente du jugement et de la vengeance qui mettra le monde en ordre. Mais nous y trouvons aussi la discipline et les consolations du Seigneur, soutenant l'âme dans l'intervalle; et nous allons nous en occuper un moment. Le triomphe des méchants est, pour celui qui croit en Dieu, une pensée pénible et accablante; la puissance du mal est évidente; voilà ce qui affecte maintenant aussi le cœur du fidèle, non pas dans un sens prophétique, mais dans un sens moral. L'aveuglement et l'orgueil de l'homme éloigné de Dieu, pèse sur celui qui, en vertu de la connaissance qu'il a de Dieu, voit que le jour du méchant approche. Nous trouvons aussi la perception distincte que l'on est le peuple de Dieu, dont la faiblesse et l'affliction ne font que fournir l'occasion de l'opprimer. Tels sont les deux motifs évidents, pour juger que cela ne peut pas durer toujours. Celui qui a formé l'oeil voit certainement tout cela. Les pensées de l'homme ne sont que vanité. Deux choses donc sont le fondement de la pensée du fidèle: l'intérêt de Dieu pour son peuple et Sa bonté qui n'oubliera ni le pauvre opprimé, ni le fait même de l'orgueil des méchants.

Mais une autre pensée est introduite: Dieu juge le mal, mais il commence par sa propre maison. Dans les voies qui font souffrir son peuple, on peut reconnaître la main de Dieu aussi bien que celle de l'homme. Le coeur du fidèle s'attache à cette pensée: «Oh! que bienheureux est l'homme que tu châties, ô Jéhovah!» (verset 12). Nous trouvons ici «l'interprète, un d'entre mille», dont il est parlé au livre de Job (Job 33: 2, 3). Dieu, par le châtement, nous enseigne les vérités de sa loi. Dieu, par tout ce courant du mal qui a la haute main, brise la volonté, enseigne la dépendance, sépare non seulement le coeur mais l'esprit, du monde où ce mal règne. Comment pourrait-il y avoir une union avec un monde où l'on voit cette puissance du mal, devant laquelle on recule moralement? L'homme pense qu'il peut traverser le monde à l'amiable, sans participer au mal, mais quoi donc, si le monde lui-même est mauvais, et qu'on le sente tel? Ainsi la méchanceté qui s'élève, qui rejette Dieu, devient son propre remède pour le coeur de celui qui reconnaît Dieu; elle exerce le coeur, le purifie, le transporte hors de la sphère où sa propre volonté est active, lorsque, peut-être, sans en avoir l'intention, mais de fait pratiquement, il cherchait une issue pour la nature. La vie divine lui ayant donné les pensées de Dieu, le coeur rencontre un monde qui ne veut rien de Dieu, et qui s'élève contre Lui: mais en tout cela le fidèle trouve la main de Dieu.

Il y a plus encore: nous trouvons ici, outre la discipline de sa main, l'enseignement intérieur direct par sa Parole qui le révèle Lui-même. Ainsi le mal orgueilleux a pour effet, non seulement de repousser le coeur, mais aussi, lorsque ce dernier est soumis et qu'il a goûté que le Seigneur est bon, de le pousser dans les bras d'un Dieu connu en grâce et par la révélation de Lui-même, de ses voies et de ses desseins. Ainsi la grâce produit elle-même son effet dans le coeur. Le coeur renouvelé est introduit dans sa propre sphère et apprend à connaître non seulement le caractère nécessaire de Dieu, comme aimant le bien et haïssant le mal, mais encore ses propres voies, le développement de sa grâce et de sa vérité, sa sainteté dans la sphère dans laquelle il révèle ce qu'il est pour ceux qui le connaissent. Ceci est un repos de coeur pour le fidèle, un repos de l'esprit qui cherche le bien et y trouve ses délices. Si le fidèle cherchait à combattre le mal (bien qu'il doive y avoir activité dans le service, selon la volonté de Dieu), si, dis-je, il cherchait à combattre le mal dans le monde (quelque autorisé qu'il soit à désirer que cela ait lieu et à compter sur Dieu pour qu'il triomphe à la fin), il n'y aurait que découragement et accablement; mais lorsque la puissance du mal est arrivée à maturité, l'âme est obligée de prendre sa place là où Dieu et ses voies sont directement révélés, et là, près de l'autel de Dieu (car le culte est produit), elle trouve le repos *jusqu'à ce que...* car elle attend encore que le mal soit ôté, que le pauvre et le misérable soient délivrés, mais elle attend avec patience, apprenant la pensée de Dieu, et elle y trouve son repos, le repos dans ce qui est éternel. Elle participera à l'activité pour le bien, partout où il y a une porte ouverte, mais elle a son repos dans ce qui est proprement de Dieu. L'établissement du bien en puissance aura lieu, cela est certain. Dieu est la sûreté même dans ses voies. Il ne rejettera pas son peuple. Il ne veut pas que le mal domine à toujours.

Il s'agit ici, naturellement, de l'intervention en jugement sur la terre, du jugement retournant à la justice; la puissance et le bien allant ensemble, et non pas la puissance et le

mal. Nous possédons des choses meilleures: une révélation céleste pour des fils, une position céleste, et la maison de notre Père devant nous; mais le principe est le même. Le jugement qui était autrefois dans les mains des souverains sacrificateurs et de Pilate, tandis que la justice et la vérité se trouvaient dans la personne bénie de Jésus, retournera aux mains de Celui qui fut jadis le pauvre et l'opprimé; le jugement retournera à la justice. Et si nous qui prenons notre croix, sommes heureux de souffrir, afin de régner avec Lui, il reste vrai que les pensées et les voies, les conseils et la fidélité de Dieu seront accomplis. La grâce céleste et la gloire céleste, avec le repos qui nous reste, seront ajoutées à notre repos d'esprit actuel; mais la justice aussi, puisqu'elle est céleste, aura domination, avec une bénédiction éternelle pour nous qui avons une part avec Celui qui a souffert. L'impossibilité que le mal continue à exercer sa puissance si seulement le Seigneur se montre, est exprimée d'une manière frappante au verset 20.

Remarquez que la puissance du mal est profondément sentie (versets 16, 17). Qu'il en soit ainsi! Cela peut montrer notre faiblesse parfois, mais il est bon qu'elle soit montrée, si la foi est là. Le coeur ne devrait pas s'accoutumer à la puissance du mal; il ne le fera pas s'il est avec Dieu; il y sera sensible, il s'en étonnera, et il dépendra de la restauration divine pour le rencontrer en pensée. C'est ce que Christ a réalisé, mais en perfection, car il n'y avait pas de faute dans ses pensées. Il s'étonnait de leur incrédulité (Marc 6: 6); il les regarda tout à l'entour avec colère, étant attristé de l'endurcissement de leurs coeurs (Marc 3: 5); il a dit: «Jusques à quand serai-je avec vous? jusques à quand vous supporterai-je?» (Marc 9: 19). Puis, non moins prompt de coeur dans l'activité du bien quand il s'agissait d'un besoin, il pouvait dire: «Maintenant mon âme est troublée; et que dirai-je? Père, délivre-moi de cette heure», et puis encore, le voilà, parfait en soumission et en obéissance, avec le seul désir de glorifier son Père, afin que son Père pût se glorifier lui-même — parfait en toutes choses (Jean 12: 27). Et nous, hélas! si nous ne sommes aidés quelquefois, prompts à loger dans le silence (verset 17), nous aurions bientôt, pour ainsi dire, abandonné la partie, là où Christ, notre Sauveur béni, a senti toutes choses infiniment plus que nous et fut parfait en tout. Mais lorsque, dans le sentiment de notre tendance à faillir, ou bien dans la réalité d'un danger présent, nous nous tournons vers Dieu, son secours est là. C'est une grande grâce. L'instruction est donc pour le repos de l'esprit, mais nous trouvons soutien et secours dans nos voies (versets 12-18). David se fortifiait en Dieu, et dans ce cas qui pourrait faillir? Celui qui est plus puissant que tous, Celui dont la puissance s'accomplit dans l'infirmité, est là pour aider; il est là dans une personne éprouvée, dans un témoin de sa bonté, à l'exemple duquel nous pouvons voir que, même si nous n'avions jamais manqué, nous étions toutefois en danger (verset 18).

Maintenant une autre scène s'ouvre, car Dieu pense à tout pour nous. Si nos esprits travaillent, combien de questions se présentent à nous dans la confusion, dans le labyrinthe du mélange entre le bien et le mal! (verset 19). L'esprit qui jouit de la bonté de Dieu peut éviter cela, et il fait bien, mais la racine et la source de toutes ces questions sont dans les coeurs des hommes et la puissance du mal qui nous entoure les suscite. Ce n'est pas seulement de l'égoïsme, quoique le moi soit toujours le centre de toutes ces questions, mais

quand l'esprit est affligé par le mal, on a une multitude de pensées. Certes, je ne dis pas que ce soit bien, c'est le fruit de notre éloignement de Dieu, par lequel le mal est entré dans le monde de Dieu, et de fait, c'est être nous-mêmes au milieu de ce mal. Mais lorsque le coeur et l'esprit vont au delà du mal, ayant la connaissance du bien et du mal, la révélation, quand l'esprit travaille, augmente encore la difficulté et la multitude des pensées, parce que l'esprit voit plus clairement le bien. Pourquoi ce mal, et d'où vient-il? L'esprit voit un autre monde de la puissance de Dieu. Pourquoi donc celui-ci? Il considère un monde qui est au delà et ramène dans celui-ci, sans pouvoir les y réaliser, les pensées de ce monde-là. Il voit la bonté et la puissance et habite pourtant au milieu de l'affliction et du mal. Ces pensées peuvent avoir, et ont souvent un caractère égoïste. C'est alors un principe bas, mais, quoiqu'il en soit, ces pensées ont toujours l'homme pour centre, sont toujours mauvaises, ne sont autre chose que «la multitude de *nos* pensées». Christ seul a fait exception, lui qui, parfait en amour et en sainteté, a introduit en perfection dans son esprit et dans sa personne, un autre monde dans celui-ci. Mais Dieu a compassion. Je me réfugie en lui par la foi. Cela console et réjouit mon âme. Les spéculations de nos pensées, quand nous connaissons le bien et le mal, soit par l'affliction personnelle, soit par l'activité de l'esprit, ce qui est pire, nous lancent dans ce qui n'est pas l'infini réel, dans l'infini de la spéculation sur ce qui devrait être, ou dans des reproches à Dieu sur ce qu'il est. Tout cela se montre parfois sous l'apparence plus humble de l'étonnement; on reconnaît que cela est trop difficile pour nous; mais c'est un esprit limité, un esprit qui se meut dans la sphère de ce monde, n'ayant, hors de cette sphère, aucunes facultés naturelles, et entrant dans ses pensées et ses spéculations, en relation avec l'infini, avec le bien et le mal. Il a une multitude de pensées, mais pas de repos possible. Dans son état actuel, il n'appartient pas à la sphère dans laquelle il s'est engagé.

De là procède, soit dit en passant, la forme que l'infidélité revêt habituellement de nos jours; ce qu'on nomme le positivisme ou le réalisme. On dit: «Je sais ce que je vois et ce que j'éprouve, peut-être avec les quelques petites conclusions que j'en tire»; et l'on prétend s'arrêter là. En réalité on s'y arrête pas, car on prétend nier tout ce qui est au delà. Cela est évidemment faux, car si l'on ne connaît que ce que l'homme peut connaître de lui-même, on ne peut nier ce qui est au delà, pas plus qu'on ne peut l'affirmer: C'est donc un principe sans consistance; mais il est faux encore sous un autre point de vue. L'esprit n'a aucune certitude, mais il a une multitude de pensées qui dépassent la sphère des facultés naturelles de l'homme, et peuvent décider de ce qui appartient à ces facultés. Il y a une multitude de pensées au dedans de nous. Nous sommes incompetents pour arriver à une conclusion, néanmoins il y a des pensées, suggérées par une chose ou par l'autre, mais le coeur ne trouve point de réponse. Tel est le cas, lorsqu'il n'y a pas incrédulité, mais seulement l'activité naturelle du coeur humain. Il n'y aura point de réponse jusqu'à ce que le jugement vienne, jusqu'à ce que «le jugement retourne à la justice».

Dans ce Psaume, l'exercice d'âme dont nous parlons se rapporte plus entièrement au gouvernement de ce monde. A ces pensées, le christianisme, la révélation d'un autre monde, a ajouté mille autres pensées qui surgissent lorsque l'esprit de l'homme travaille. Mais il y a

un refuge, une ressource; ce n'est pas de donner à l'esprit l'explication de toutes choses et de le maintenir ainsi dans la folle et inique prétention de juger Dieu; mais c'est d'introduire dans l'âme le bien positif qui est en Dieu; en sorte qu'elle ait la certitude de posséder la bénédiction et la vérité, malgré la multitude des pensées dont elle est incapable de trouver la solution. La conscience est droite quand elle est mise en exercice et qu'elle juge le moi. Mais lorsque, avec notre connaissance affaiblie et obscurcie du bien et du mal, en la nommant conscience, nous prétendons juger Dieu, cette prétention est de faire de notre ignorance et de notre état moral tel quel, la mesure de ce qui est parfait, alors que nous connaissons tout imparfaitement, et Dieu pas du tout. En effet, dans cet état, les hommes se forment un jugement qu'eux-mêmes doivent ensuite reconnaître comme tel.

C'est évidemment juger de tout un système de choses, lorsque, en réalité, nous n'en avons devant nous qu'un bout obscur. Mon raisonnement, ayant pour point de départ un état de choses rempli de mal, je ne puis juger de rien. Dieu n'a pas encore mis les choses en ordre, et je ne suis nullement compétent pour juger même comment cela aura lieu; mais Dieu a introduit le bien, le bien parfait, Lui-même, au milieu du mal. Il m'a fait découvrir le mal en moi, il m'a fait me juger moi-même; avantage moral immense. Seuls, ceux qui se sont jugés ainsi sont droits et sans fraude quant à l'état de leur âme. C'est la conscience honnête et droite, et cela me fait trouver une ressource dans la grâce, une parfaite connaissance de son amour (en Israël, une connaissance relative par le moyen de Ses voies). Alors, dans les détails des exercices subséquents, destinés à produire la connaissance de soi-même et à purifier l'âme, ayant connu l'amour parfait, je puis y avoir recours, et j'ai aussi ce que cet amour m'a révélé et donné, la grâce et la vérité; et cela non pas seulement dans leur révélation extérieure, quelque autorité qu'elles possèdent, mais dans mon âme par le Saint Esprit. «Celui qui croit au Fils de Dieu, a le témoignage au dedans de lui-même» (1 Jean 5: 10). «Ce que l'oeil n'a pas vu, et que l'oreille n'a pas ouï, et qui n'est pas monté au coeur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment, mais Dieu nous l'a révélé par son Esprit» (1 Corinthiens 2: 9, 10). Et encore: «Nous nous glorifions en Dieu» (Romains 5: 11). Mais de plus, Dieu agit directement par son Esprit. Son amour est versé dans nos coeurs; nous pouvons compter sur sa fidélité dans cet amour; mais la communion directe avec Lui-même nous élève à une espèce de joie, à une source de joie que les difficultés ni l'affliction ne peuvent troubler. Rien ne nous sépare de son amour; nous sommes plus que vainqueurs dans ce monde; nous avons les joies d'un autre monde, des consolations divines à travers les épreuves que nous avons à porter, et en présence du mal qui nous assiège: la puissance du mal nous pousse vers notre retraite, vers notre joie en Celui qui reste toujours le même, et que nous apprenons à mieux connaître. Le jugement mettra fin à la scène dans laquelle il me faut être affligé.

Psaumes 95-101

Je ne m'arrête pas sur ces Psaumes, parce qu'ils parlent de la venue même du Seigneur en jugement, et ne traitent pas des exercices du coeur qui attend cette venue. Le Psaume 95 appelle les Juifs, et le Psaume 96, les Gentils, à être prêts pour aller à sa rencontre; au Psaume 97, il arrive dans les nuées; au Psaume 98, il a accompli la délivrance; au Psaume 99, il a établi

son siège à Jérusalem entre les chérubins. Le Psaume 100 appelle les gentils à partager la joie d'Israël et à rendre culte. Le Psaume 101 nous donne les principes d'après lesquels le roi de Jéhovah gouvernera la terre.

Psaume 102

Le Psaume 102 est l'un des plus profondément intéressants de tout le livre, mais je bornerai mes remarques à ce qui suit. Ce Psaume s'applique spécialement au Seigneur Jésus, quelles que puissent être les circonstances ou l'affliction individuelle qui ont fourni l'occasion de le composer. La citation qui en est faite au premier chapitre de l'épître aux Hébreux ne laisse aucun doute à ce sujet, et lui donne une profondeur d'intérêt qu'à peine un autre Psaume peut égaler. Il montre comment la nature divine, éternelle du Seigneur, résout la difficulté d'un Messie qui a été retranché, alors que Sion doit être restaurée plus tard. Mais ceci donne une profondeur et un caractère tout particuliers à la douleur poignante de ses afflictions. Ce n'est pas un résultat glorieux en bénédiction, la conséquence d'une oeuvre unique dans sa nature et dans sa valeur, ce n'est pas non plus le jugement qui suit le rejet du Messie, mais c'est la vérité éternelle de la nature divine du Seigneur, rencontrant la réalité de ses afflictions, même jusqu'à la mort. C'est donc principalement Sa personne qui est l'objet spécial de ce Psaume et qui lui donne un intérêt particulier. Mais, quoique nous y trouvions la sécurité des enfants de ses serviteurs, il ne nous offre pas proprement d'instruction sur le gouvernement de Dieu, lors même que le fondement de tout cela soit en grâce. Les Psaumes suivants (103-106) qui terminent ce livre, ne nous apportent pas non plus beaucoup d'enseignement sur ce sujet. L'Esprit considère ce que Dieu est toujours pour la foi, mais en rapport avec la délivrance future, introduite par la venue du Seigneur.

Toutefois la puissance du bien qui sera manifestée en mettant toutes choses en ordre, et que la foi considère comme prête à intervenir, est réalisée, par cette foi, comme appartenant à Celui qu'elle connaît déjà. Ainsi la foi se repose sur cette puissance comme étant le caractère de Dieu; elle se repose sur Dieu comme portant ce caractère de puissance, quoique les résultats de cette dernière ne soient pas encore produits, et elle revêt les choses présentes de cette connaissance de Dieu, bien que le mal soit encore ici-bas. La foi considère le monde comme le déploiement de la puissance et de la sagesse, sous un gouvernement de bonté, Dieu étant connu, quoique le mal ne soit pas encore finalement aboli, et que les résultats de la bonté ne soient pas encore produits. Mais Celui qui gouverne est bon. Or cela est connu par ceux qui ont péché contre Lui, connu pour eux-mêmes et en eux-mêmes; et c'est cette connaissance de Dieu qui rend l'âme capable de voir la sagesse et la bonté en toutes choses, quoique les effets du péché soient encore présents.

Ce principe est très important: je parle de discerner Dieu et le bien au milieu de la scène de péché dans laquelle nous vivons. Il est vrai qu'un Juif pieux qui n'aurait pas vu Jésus rejeté, qui ne connaîtrait pas la croix, ne pourrait connaître le mal comme nous; cependant il le connaîtrait en partie; et la foi qui attend une délivrance finale, non encore venue, introduit Dieu, ainsi connu, sur la scène que la foi devra traverser. Dieu qui, au milieu du mal, n'a rien laissé échapper de sa main, Dieu a souverainement ordonné toutes choses au milieu de ce

mal, quoique ce dernier ne vienne pas de Lui; dans le jugement, il s'est souvenu de la miséricorde. Et lorsque l'esclavage de la corruption entra dans ce monde, Lui qui avait fait toutes choses très bonnes, a tenu les rênes et a tout ordonné très sagement, malgré tous les témoignages qui puissent rester du mal, de la misère et de la mort. Nous sommes sous leur esclavage jusqu'à ce que nous soyons divinement délivrés, mais Dieu n'a jamais été sous cette servitude, il n'y sera jamais. Il veut que nous sachions que toute la création soupire et que, dès qu'Il régnera, la délivrance viendra; mais que le Créateur qui fit toutes choses très bonnes, gouverne et conduit tout maintenant. «Ses compassions sont au-dessus de toutes ses oeuvres» (Psaumes 145: 9). Maintenant la foi regarde au delà du mal qu'elle ressent, elle ne désire pas y être insensible, mais ses yeux s'attachent sur Celui qui est au-dessus du mal et qui peut introduire sa bonté, même au milieu de la scène actuelle. Elle discerne le rôle qu'Il y joue, et reconnaît même ce rôle comme étant supérieur à tout le mal. Il ne s'agit pas ici de jouissance naturelle de la création (quoique toutes les créatures comme telles soient bonnes et aimables), car cette jouissance peut être une complète déception à l'égard de soi-même, et un aveuglement complet à l'égard du mal; mais c'est la foi atteignant la bonté par-dessus le mal, et introduisant cette bonté dans la jouissance qu'elle a de Dieu dans la créature.

Je le répète: Israël ne pourrait pas connaître le péché comme nous le connaissons; mais, d'un autre côté, il ne pourrait pas avoir connu la rédemption effectuée et la réconciliation future comme nous, qui pouvons ainsi introduire Dieu maintenant d'une manière plus complète. Tel est le caractère général des Psaumes 103, 104 et 105. Ils contemplent, mais par la foi, la délivrance finale d'Israël; et ils considèrent la création, non pas dans sa perfection abstraite, mais Dieu en elle; et voient, en outre, l'histoire d'Israël comme une série de chutes, mais la miséricorde et la bonté de Dieu qui s'élèvent au-dessus.

Psaume 103

C'est ainsi que le Psaume 103 reconnaît le pardon et la guérison, espère, par la foi, en la délivrance et en la grâce qui sont réservées à Israël, et connaît Dieu selon cette grâce et cette délivrance, tout en voyant dans l'intervalle sa patience et sa bonté appliquées à son gouvernement. Il est tardif à la colère et abondant en grâce. S'agit-il du péché, nous savons sur quel fondement parfait tout est établi, mais notre Psaume célèbre l'effet de cette oeuvre dans le gouvernement d'Israël; toutefois pour tous les temps, Dieu est connu selon cette connaissance qu'il a donnée de Lui à la croix. C'est pourquoi il ne s'agit pas ici d'une bonté vague, avec laquelle on cherche à se tromper soi-même, mais le mal est reconnu tandis que Dieu est connu dans sa bonté. Voilà ce qui devrait caractériser nos voies et nos pensées. Non pas qu'il ne nous faille pas avoir à faire avec le mal, car si nous regardons au-dessous de la surface, nous le rencontrons partout: mais je devrais m'en être occupé de telle manière avec Dieu, que je ramène Dieu avec moi, selon le caractère dans lequel je l'ai trouvé, c'est-à-dire comme étant au-dessus de tout mal. Mes pieds devraient être chaussés de la préparation de l'Evangile de paix.

Psaume 104

Le Psaume 104 envisage la création sous le même aspect. Le dernier verset montre le jugement qui nettoie le monde du mal, et la puissance souveraine de Dieu est reconnue. Mais l'esprit est capable d'introduire la bonté au milieu de tout ce qu'il voit. Toutefois ce Psaume ne va pas au delà d'une création en chute.

Psaume 105

Le Psaume 105 récapitule les voies spéciales de Dieu envers Israël aux temps passés. La délivrance actuelle par le moyen du jugement se trouve aussi mentionnée ici, mais elle est considérée comme étant Sa fidélité à sa promesse et à sa grâce. Ici, la manifestation présente de la bonté réveille le souvenir de toutes les voies de Dieu. Tel il est, tel il a toujours été.

Psaume 106

Le Psaume 106 considère l'autre côté du tableau, et montre les voies de l'homme qui, au milieu de toutes les interventions de Dieu en bonté, après la première joie de la délivrance, est retourné à sa propre méchanceté et à ses voies impies. Cependant l'oreille de Dieu restait toujours ouverte, Il s'est souvenu de sa promesse, il s'est repenti selon la multitude de ses gratuités, de manière à produire finalement la louange et les actions de grâces à son nom. Le Psaume précédent nous a montré ce que Dieu était dans ses propres voies, celui-ci montre qu'il est finalement au-dessus du mal, en accomplissant sa miséricorde et ses promesses, après que les hommes s'étaient montrés ce qu'ils sont. Dieu est bon en Lui-même, Dieu est bon au milieu du mal, non pas comme permettant le mal, mais comme se faisant connaître par ses propres voies de miséricorde! Or, Dieu étant ainsi connu par le coeur, ce dernier passe au milieu des circonstances présentes selon cette connaissance qu'il a de Lui. Mais pour faire cela avec conséquence et constamment, il faut non seulement que le coeur connaisse Dieu, mais qu'il vive habituellement avec Lui. Ainsi se termine le quatrième Livre des Psaumes.

Livre 5

Psaume 107

Le dernier livre des Psaumes nous présente, outre les nombreux cantiques de louanges qu'il contient, toutes les circonstances morales d'Israël, lors de son retour à la bénédiction. Le premier de ces Psaumes imprime son caractère au livre tout entier. Il considère les fidèles comme rassemblés et de retour, tout en retraçant les scènes diverses qu'ils peuvent avoir traversées, même depuis leur entrée dans le pays, et montrant les voies de Dieu qui se sont exercées là envers eux. C'est la description d'angoisses et d'épreuves, au milieu desquelles les misérables ont crié à l'Eternel qui a répondu et qui est intervenu en faveur de l'âme exercée et ballottée par l'orage; aussi les hommes sont-ils exhortés à reconnaître et à louer l'Eternel.

Au premier plan nous rencontrons cette précieuse vérité: «Sa bonté demeure à jamais».

L'amour et la bonté immuables de Dieu sont célébrés tout le long de l'histoire d'Israël, depuis la première chute, évidente et démontrée, de ce peuple. L'homme a manqué, la grâce de Dieu envers son peuple ne manque jamais. Les rachetés et ceux qu'il a rassemblés sont appelés à rendre témoignage de cette vérité. Etrangers et pèlerins, sans lieu de repos, sans patrie, assaillis par la soif et la faim, leur âme défaillant au dedans d'eux, ils ont crié à l'Eternel qui les a conduits par le droit chemin là où leurs pieds et leur coeur ont trouvé du repos.

Deux caractères sont attribués à l'âme qui se trouve dans cette condition (verset 9): Elle est altérée et affamée. C'est le désir et le besoin, mais tous deux apportés devant le Seigneur, et voilà la miséricorde. Il ne s'agit pas ici de saints désirs, mais c'est Dieu répondant aux besoins. L'âme fatiguée et épuisée a des besoins, mais ceux-ci se changent en un cri vers le Seigneur. Certainement la miséricorde se trouve par devers lui. Il en serait ainsi, quand même l'affliction et la détresse seraient le châtiment des affligés et le fruit de leur rébellion; mais ici, quand le coeur se tourne vers le Seigneur, la grâce le rencontre et la délivrance en est la suite. Les portes d'airain, les verrous de fer qui retenaient ces hommes captifs, sont brisés, alors que l'iniquité et la folie par lesquelles ils avaient abandonné le Seigneur avaient amené tout cela sur eux. Il envoie sa parole afin de les guérir et ainsi de les délivrer. Lorsque les hommes, aventureux, bravant les dangers, étaient à bout de ressources au milieu de la mer tempétueuse qui ne leur offrait pas où prendre pied, le Seigneur intervient en leur faveur, apaise les flots, et les conduit au port qu'ils désiraient (verset 30). Dans l'endroit même de l'habitation de son peuple, dans l'endroit des promesses, son gouvernement direct intervient. Par le jugement, les fleuves sont réduits en déserts, la terre fertile en terre salée; mais il réduit le désert en des étangs d'eaux; il juge l'iniquité et fait miséricorde à l'âme en détresse; il rassasie les affamés qui comptent sur lui. Mais insoucieux et enorgueillis dans cette position même, il faut qu'ils soient humiliés. Il répand le mépris sur les princes, mais il met en sûreté en un lieu élevé le pauvre, hors de l'affliction (verset 40). Ce n'est pas l'ordre d'un monde béni de Dieu, dans lequel il n'y a pas de mal; c'est le gouvernement de Dieu là où le mal se trouve; d'un Dieu qui domine le mal pour accomplir les desseins de son propre gouvernement, pour rabaisser la fierté de l'homme, pour consoler et encourager les pauvres en esprit qui regardent à lui, ne se confiant ni dans l'orgueil ni dans la force de l'homme, et ne voulant se reposer que sur le Seigneur. Même dans tous les chemins où leur volonté, et jusqu'à leurs péchés, les ont conduits, du moment qu'on regarde à lui, on rencontre sa grâce et sa bonté.

Dieu s'occupe ainsi du coeur, employant l'état des choses et les voies de l'homme comme moyens pour se faire connaître lui-même à l'âme. Les hommes droits voient cela et s'en réjouissent. Oh! que cela est vrai! et combien plus encore lorsqu'on verra le fruit de la bonté du Seigneur envers l'humble coeur dans l'attente, qui avait placé sa confiance en Lui! A la fin le mal sera anéanti, mais dans l'intervalle, pendant le voyage, le Seigneur nous rencontre et nous console, justifiant ainsi le chemin d'un humble coeur; et quiconque est sage et prend garde à ces choses, verra, comprendra les bontés de l'Eternel; elles rempliront son coeur de joie et d'allégresse, malgré l'activité, les prétentions, les succès apparents de la volonté de l'homme. Que le Seigneur nous enseigne à marcher humblement et sans bruit devant lui,

laissant à sa bonne main le soin des résultats. C'est difficile parfois, mais sage toujours. Il est pénible sans doute de voir prospérer le méchant et l'iniquité; le monde est rempli de mal; mais Dieu travaille au milieu de cet état de choses et ses voies produiront enfin la bénédiction, ainsi que le fruit de sa bonté et de sa juste puissance.

Psaume 108

Ce Psaume ne me fournira qu'une ou deux courtes remarques, mais sur un sujet d'une grande beauté. Nous trouvons ici une grande confiance, et, comme toujours, de la miséricorde pour l'âme qui se connaît elle-même et qui se présente en vérité devant Dieu. Mais le moyen de sa délivrance et de sa bénédiction, c'est que Dieu soit exalté. Cette exaltation sera donc nécessairement sainte et juste. «O Dieu! élève-toi sur les cieux, et que ta gloire soit sur toute la terre, afin que ceux que tu aimes soient délivrés» (versets 5, 6). C'est une pensée bénie, et une vérité que la foi doit saisir maintenant, même dans le temps de l'épreuve, que notre bénédiction et la gloire de Dieu ne font qu'un tout; seulement il nous faut mettre sa gloire en première ligne. C'est le principe même de l'intégrité de l'âme, et la bénédiction la plus élevée. «Celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé», dit le Seigneur, «celui-là est vrai, et il n'y a point d'injustice en lui» (Jean 7: 18). Et autre part encore: «Que dirai-je? Père, délivre-moi de cette heure... Père, glorifie ton nom» (Jean 12: 27). Puis viennent ces paroles: «Moi, si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi-même» (Jean 12: 32). Ainsi, au milieu de l'épreuve, et même du mal, la foi identifie la gloire de Dieu avec son peuple. «Les Cananéens l'entendront... Que feras-tu à ton grand nom?» (Josué 7: 9).

Par la même raison le mal ne peut pas être épargné quand nous sommes au milieu du peuple de Dieu, et lorsque Dieu a été publiquement déshonoré, cette injonction en est la conséquence: «Que chacun de vous tue son frère, son ami et son voisin» (Exode 32: 27). En un mot, la foi identifie la gloire et l'exaltation de Dieu avec son peuple, mais elle donne à Dieu le premier rang. Dans notre Psaume, c'est en bénédiction, aussi nous y trouvons cette remarquable réponse de Dieu: «Je me réjouirai» (verset 7). Il trouve sa joie et ses délices dans la bénédiction de son peuple. Il se réjouit en leur faisant du bien, en délivrant ses bien-aimés, en usant de sa puissance pour écarter le mal qui les oppressait, et pour les mettre en possession de ce qui leur appartient comme don de sa grâce. Quelle que soit la force de leurs adversaires, il accomplira la bénédiction des siens. La ville munie ne peut pas tenir devant lui. Et quand même, par leur propre faute, son secours leur avait été refusé (Israël, comme nous le savons, avait été rejeté pour longtemps), lorsque viendra le temps déterminé pour la bénédiction des humbles, il déploiera la puissance nécessaire pour tout accomplir. Il donne la force à son peuple, et son propre pouvoir les délivre. Ils ont appris que sa puissance seule a de la valeur et de l'efficace.

Psaume 109

Ce Psaume nous présente le jugement de Juda, et celui des Juifs, compagnons de l'antichrist aux derniers jours: si l'enseignement qu'il renferme ne traite pas beaucoup d'expériences, nous y trouvons cependant un témoignage de la plus grande solennité. Et

d'abord le motif pour être secouru: «Agis avec moi en ta gratuité! pour l'amour de ton nom, et parce que ta miséricorde est tendre, délivre-moi» (verset 21). La nature et la gloire de Dieu sont à la source de toutes ses voies, et lorsque le coeur s'est emparé de cette vérité, il voit la délivrance comme réponse, car Dieu ne peut être en désaccord avec lui-même.

Mais, pour trouver cette réponse, il faut que le coeur soit amené à une condition qui corresponde à ce nom, c'est-à-dire à l'humilité, au jugement du mal en nous, et ainsi à l'intégrité et à la dépendance. Il se peut que Dieu nous éprouve à fond pour manifester le brisement de la volonté et le produire, et pour que le coeur, entièrement soumis, s'en remette à lui de toutes choses. Quant à Christ, toutes ces épreuves n'eurent pour résultat que de faire ressortir son entière perfection; en nous, elles produisent l'intégrité et la dépendance. En lui, toute cette affliction venait absolument de la main de Dieu, c'est-à-dire qu'elle ne trouvait aucun motif en lui-même. Or ce privilège de recevoir tout de sa main nous est aussi accordé par grâce, et même si nous avons donné occasion à l'affliction par notre propre volonté ou par le mal, Dieu s'en sert en discipline; puis, lorsqu'il a accompli son oeuvre, il établit ses saints dans la bénédiction, à la confusion des adversaires, forcés ainsi de reconnaître sa main, alors que, triomphants dans le mal, ils ne pensaient qu'à triompher du juste. Mais, contre leur attente, ils se sont rencontrés avec Dieu, car l'affliction faisait partie de ses voies envers son peuple; et ce gouvernement de Dieu peut continuer ainsi à notre égard, parce que la rédemption est complète. Cette affliction, dans le cas de Christ, n'était que la pure haine de l'homme contre le bien parfait, et il la subissait pour nous. «Pour son amour ils ont été ses ennemis» (verset 4). Mais ces hommes qui aiment le mal sont «continuellement devant l'Eternel» (verset 15) le moment de manifester cela lui appartient pour nous, ce sera lorsque son oeuvre pour subjuguier notre volonté, et nous enseigner une sainte dépendance sera complète; cela eut lieu en Christ, lorsque sa dépendance ayant été pleinement manifestée, Dieu fut pleinement glorifié.

Psaume 110

Je n'ai qu'une remarque à faire sur ce Psaume qui traite de la glorification du Christ à la droite de Dieu. Le dernier verset nous montre la perfection du Seigneur dans cet esprit de dépendance qui a caractérisé sa course terrestre, et c'est aussi le chemin où ceux qui marchent dans le nouvel homme ont à le suivre. Heureux des rafraîchissements que Dieu fournit, n'en ayant pas d'autres, et les recevant comme nous les trouvons, c'est-à-dire comme Dieu lui-même les donne le long du chemin, — tel est l'esprit de l'humble dépendance.

Psaume 111

Dans la plupart des Psaumes de ce dernier livre, il est tellement question de l'intervention du jugement et de la puissance, que les instructions en vue des épreuves du voyage sont un peu reportées à l'arrière plan. C'est ce que nous trouvons dans ce Psaume-ci. Il entonne, par anticipation sans doute, son Alléluia sur les oeuvres de Dieu. Seulement il faut remarquer que ces oeuvres de délivrance sont toujours conformes à la vérité du caractère de Dieu, qu'elles sont fondées sur cette vérité et la confirment. Les oeuvres de ses mains sont vérité et

jugement. En elles tous ses commandements sont démontrés sûrs et véritables. Ils restent debout à perpétuité et pour toujours, étant faits avec vérité et droiture (versets 7, 8). Aussi, pour jouir du fruit de ses oeuvres, il nous faut marcher selon les voies du Seigneur, comptant sur la certitude de sa promesse, et, s'il tarde, nous attendre à lui. Mais, comme nous l'avons toujours vu, dans ses oeuvres sont trouvées et senties la miséricorde et la compassion envers nous. Notre délivrance est le fruit de la bonté souveraine. C'est pourquoi la crainte de Jéhovah est le commencement de la sagesse; l'obéissance nous conduit à l'intelligence. Etant dans le chemin de Dieu, la lumière c'est la vérité dans ce chemin, c'est d'être en accord avec ce dernier.

Vous ne pouvez séparer la vraie connaissance des choses divines d'avec la piété. La nouvelle nature pieuse, obéissante, qui par grâce dépend de Dieu, peut seule désirer ou comprendre ces choses. «Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra de la doctrine si elle est de Dieu» (Jean 7: 17). C'est pourquoi, dans le chemin de l'obéissance, on trouve toujours davantage, à mesure qu'on réalise la lumière en étant soumis à Dieu et dépendant de lui, car la lumière et le chemin de la nouvelle nature ne sont qu'un; aussi est-il dit: «La vérité selon qu'elle est en Jésus, c'est-à-dire d'avoir dépouillé le vieil homme, et d'avoir revêtu le nouvel homme, créé selon Dieu en justice et sainteté de la vérité» (Ephésiens 4: 21-24), et encore: «Nous sommes renouvelés en connaissance selon l'image de Celui qui nous a créés» (Colossiens 3: 10). Dans ce chemin, nous avons à marcher par la foi, jusqu'à ce que la puissance intervienne. Pour Israël, ce chemin de l'obéissance avait plutôt un caractère légal, mais le principe reste toujours vrai, parce que la vraie connaissance est la connaissance de Dieu. Il est impossible de séparer la vraie connaissance d'un état qui reconnaît Dieu pour ce qu'il est, c'est-à-dire de l'obéissance et de la dépendance.

Psaume 112

J'omets intentionnellement les promesses de bénédiction temporelle; elles s'appliquent directement au peuple et au système juifs, et si ces derniers Psaumes en font une mention spéciale, c'est qu'ils nous présentent la bénédiction comme venant d'être introduite par le jugement. Néanmoins nous y trouvons quelques principes dignes d'attention, car ces Psaumes insistent en particulier sur la sagesse qui consiste à agir dans l'obéissance à travers le chemin de l'épreuve. Il y avait bien des raisons, et il y en a toujours, pour dire que la fidélité était tout simplement une folie et la ruine pour les fidèles; mais Dieu les avertit, et le chemin de la sagesse consiste à l'écouter. Les résultats de ce chemin demeurent, alors que les méchants disparaissent. La génération des hommes droits sera bénie. Sa justice demeure à perpétuité. Sans doute les ténèbres semblent envelopper le juste, mais là même, la lumière se lève pour lui. Il nous faut apprendre à nous confier en Dieu: la bénédiction est assurée à celui qui obéit. Mais cette marche avec Dieu, la paix du coeur et l'intelligence de la bonté, rendent l'âme miséricordieuse, pleine de compassion pour d'autres, et en même temps intègre à leur égard. La recherche de soi-même n'est pas le principe qui gouverne le fidèle. Il est miséricordieux, libéral, il n'y a pas chez lui la promptitude de la propre volonté. Il conduit et maintient ses affaires dans la crainte de Dieu; il n'use pas de légèreté, en sorte que son «oui» soit «non».

Guidé par Dieu dans ses entreprises, il poursuit son chemin jusqu'au bout, parce que telle est la volonté du Seigneur, et il le fait avec la force et la fermeté que donne la conscience d'accomplir cette volonté. Or cela est important pour le chemin des saints, car c'est un témoignage que Dieu s'y trouve et que sa pensée est le guide de notre marche. Dieu demeure; celui qui fait la volonté de Dieu demeure aussi.

De plus, lorsque la puissance du mal est à l'oeuvre, le croyant n'est pas ébranlé. Au milieu d'exercices de coeur, et du mal moral, il était avec Dieu. Sa volonté était pour le fidèle la chose unique, essentielle. Il regardait à Lui comme à celui dont la volonté a tout ordonné, et considérait Dieu lui-même comme son tout. Il lui suffisait que Dieu fût satisfait. En tant que motifs, les circonstances avaient perdu leur influence sur lui, et Dieu avait, pour ainsi dire, pris leur place dans son coeur et dans son esprit. Aussi quand les difficultés s'élèvent, elles rencontrent un coeur qui connaît Dieu et se confie en Lui: «Son coeur est ferme, s'assurant en l'Eternel» (verset 7).

Psaume 113

Un seul principe se présente à nous dans ce Psaume, mais il ne peut nous être rappelé trop souvent, car nous avons une tendance constante à l'oublier. Dieu choisit des choses faibles, afin qu'il soit évident que le bien et la bénédiction proviennent de sa puissance et de son amour. Dieu se sert de moyens; mais quand l'homme parle de moyens il n'entend généralement pas par là cette dépendance du coeur qui s'en remet à Dieu, la prière, la Parole, etc., mais plutôt l'appuie que l'on cherche dans l'influence et la force de l'homme. Cela est très mal. Souvenons-nous bien que Dieu choisit les choses folles de ce monde pour confondre les sages, et les choses faibles, et celles qui ne sont pas, pour annuler celles qui sont, afin que nulle chair ne se glorifie devant Dieu! S'il en était autrement, la bénédiction ne serait pas une bénédiction divine. Mais dans cette puissance divine nous trouvons la grâce et pouvons compter sur elle. «Il habite aux lieux très hauts, mais il s'abaisse pour regarder les choses qui sont aux cieux et en la terre. Il relève l'affligé de la poudre, et retire le pauvre de dessus le fumier pour le faire asseoir avec les principaux, avec les principaux de son peuple; il fait habiter dans une maison la femme stérile, la rendant mère d'enfants et joyeuse». Telles sont les voies de Dieu; le coeur y trouve ses délices. A lui la puissance et la bonté, mais quelle leçon que celle-là au milieu du monde et pour le coeur de l'homme!

Psaume 114

On trouve dans ce beau petit Psaume la même pensée sur la puissance de Dieu que dans le Psaume précédent. «Il a changé la pierre très dure en une source d'eaux». Sa présence fait trembler cette terre qui l'avait oublié, mais sa puissance et sa grâce apportent à son peuple dans le désert, le rafraîchissement et la vie qu'elles font sortir de ce qui est aux yeux de l'homme sans espoir et tout à fait contraire. La dépendance et la confiance en Lui, tel est le paisible chemin de la foi.

Psaume 115

Le premier principe que nous rencontrons ici, principe simple mais puissant, est exprimé par ces mots: «Non point à nous, ô Eternel! non point à nous, mais à ton nom, donne gloire»; c'est-à-dire que l'âme donne à la gloire du Seigneur le premier rang; et c'est ce que Christ a réalisé en perfection. Mais le principe que l'on trouve ensuite, c'est la relation qui existe entre cette gloire et le peuple de Dieu. Le premier principe donne la pureté de motifs, le second le courage et l'espérance de la foi. Remarquez en outre une chose particulièrement précieuse: le nom de Dieu, c'est-à-dire la révélation de son caractère, est spécialement approprié aux bénédictions de son peuple. Il avait parlé pour donner la promesse, mais, pour leur part, ils ont manqué de se l'approprier dans le chemin de la justice. Toutefois Dieu a promis, et c'est ici que son nom est introduit en rapport avec son gouvernement en grâce: «A ton nom donne gloire, pour l'amour de ta miséricorde», qui est une partie de son nom; «pour l'amour de ta vérité», voilà l'autre partie. Or c'est en ceci que se montre sa gloire: s'il n'avait pas le premier de ces caractères, le second ne pourrait être maintenu. Un jugement juste aurait retranché les coupables, mais alors, où aurait été l'accomplissement de sa promesse? Mais la miséricorde se glorifie vis-à-vis du jugement (Jacques 2: 13). Ce que Dieu est dans sa nature — il est *amour* — se manifeste et se fait connaître dans ses voies de grâce envers les errants, voies qui les conduisent sans doute à la repentance, mais afin qu'ils soient en mesure de jouir de leurs relations avec Dieu d'une manière qui convienne moralement à ces relations; ensuite il accomplit sa promesse selon sa vérité. Mais la gloire divine va en premier rang et l'âme y compte.

Dieu s'était fait le Dieu de son peuple pour manifester ses voies. «Pourquoi diraient les nations: Où est maintenant leur Dieu?» (verset 2). Telle avait été anciennement la parole de Moïse et de Josué quand ils plaidaient avec Dieu. De plus, cela est dit en contraste avec les idoles des païens. Lorsque c'est la gloire de Dieu qui est recherchée en premier lieu par la foi, la conséquence en est non seulement que le peuple est béni selon cette gloire, mais que le coeur des fidèles reçoit par là l'intelligence et la perception de cette gloire en elle-même. C'est une grande bénédiction. Ils se réjouissent sans doute du salut, mais ils se réjouissent en Dieu. Pour que leur salut soit complètement manifesté il faut que Dieu se montre en jugement. Il n'en est pas de même quand il s'agit de *notre* bénédiction, car il nous a donné des choses célestes, là où est sa propre demeure, se révélant à nous dans ce qu'il est en lui-même, et non pas seulement comme ce qu'il est dans ses voies. Car nous pouvons remarquer ici comment cette terre est la sphère, et cette vie présente l'énergie dans laquelle Dieu est connu et confessé. «Ce ne sont pas les morts qui célébreront l'Eternel»; «il a donné la terre aux fils des hommes»; tandis que *nous* nous réjouissons d'être morts et d'avoir, avec Christ, notre place en résurrection dans les lieux célestes. Nous ne pouvons assez insister là-dessus, quoique l'on trouve dans ces Psaumes de l'instruction quant aux voies de Dieu sur la terre. Dans les derniers Psaumes spécialement, c'est le gouvernement terrestre qui est en vue, parce que le jugement final est sur le point d'intervenir. Quelle bénédiction pour nous de posséder le ciel au lieu de cette perspective, et d'avoir notre Dieu, tel qu'il est, c'est-à-dire comme notre Père!

Psaume 116

Ce Psaume nous montre les supplications du fidèle exaucées, aussi y est-il peu question du gouvernement de Dieu. L'âme est délivrée, après avoir été plongée dans les angoisses de la mort. Nous trouvons ici l'histoire du résidu de la fin, histoire dans laquelle le Seigneur est entré en grâce d'une manière si merveilleuse, quoiqu'il ne soit pas le sujet de cette prophétie, comme on le voit d'après la citation qu'en fait l'Apôtre (verset 10; conf. 2 Corinthiens 4: 13), citation applicable à tous ceux qui souffrent de la même manière. La délivrance a trait à ce monde-ci. Ce Psaume a pour pensée fondamentale la grâce et la fidélité de Jéhovah dans l'acte de délivrer. Ce qui caractérise le fidèle, c'est la simplicité, qualité précieuse, mais, pour quelques-uns, difficile à réaliser. Elle est produite chez ceux qui s'en rapportent en simplicité de coeur aux pensées de Dieu et vivent en elles, puis s'attendent à Celui qui accomplit toujours ses propres pensées et qui se souvient de ceux qui se confient en lui. L'esprit opposé à celui-là, c'est l'activité des pensées de l'homme, auxquelles viennent se mêler sa volonté et ses projets. Ces derniers s'évanouissent et l'on est désappointé. L'esprit d'humilité ne pense pas autant; il reçoit les pensées de Dieu, et ces pensées ont un caractère moral. Il demeure en elles; il obéit, il s'attend à Dieu. Tel était Eliézer au chapitre 24 de la Genèse.

La délivrance divine survenant comme une faveur et comme une réponse au cri de l'âme, est pleine de douceur. On éprouve la fidélité de Dieu à l'égard de notre état et de notre attente. Aussi la bénédiction reçue, plutôt que de produire simplement la *jouissance* de la bénédiction, a-t-elle pour fruit la reconnaissance et ces mots: «J'aime l'Eternel». Alors l'âme entre plus avant dans la jouissance de ce qu'elle possède. Elle sent que le Seigneur a agi miséricordieusement. Elle retourne en son repos, sa foi ayant été en activité auparavant. Elle avait cru, elle avait parlé comme se confiant en Dieu, mais elle avait été fort affligée; maintenant elle trouve le Dieu en qui elle s'est confiée, comme source de joie et de bénédiction, et non pas, remarquez-le, la bénédiction comme source de joie. Au temps de l'épreuve, l'âme se tournait vers Dieu et non vers la consolation; c'est encore lui qu'elle cherche maintenant, au temps de la joie. Le Seigneur lui-même est devant l'âme, source pour elle de tout bien.

Remarquez encore, dans ce Psaume, la conviction que tous les hommes ont entièrement failli. Il ne faut pas traduire proprement: «Je disais en ma précipitation» (verset 11), mais: «dans ma détresse», c'est-à-dire sous la pression de l'anxiété qui pousse l'homme à fuir en toute hâte. Cette détresse donnait la conscience que l'on ne pouvait nullement se fier à l'homme. Sans doute, ce n'était ni la simple foi, ni un jugement sain, mais il y a des moments où Dieu nous fait sentir que nous ne pouvons nous reposer sur l'homme et que Lui seul nous reste. Nous recevons souvent des consolations par les hommes. Paul dit: «Dieu qui console ceux qui sont abattus, m'a consolé par l'arrivée de Tite», mais nous ne devons pas nous fier à l'homme; aussi y a-t-il des moments où nous devons nous écrier: «Tout homme est menteur», en nous en remettant entièrement au Seigneur. Je n'ai pas besoin de faire remarquer combien il en fut ainsi pour Christ; et cependant il pouvait, en grâce, dire à ses disciples: «Vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans mes tentations». Mais il y eut une heure où il dut dire

et sentir ces paroles: «L'un d'entre vous me trahira», et: «Vous serez tous scandalisés en moi cette nuit», et: «Vous me laisserez seul». Cela mettait en lumière sa perfection, et nous y apprenons à nous appuyer sur le Seigneur seul, sans que cette connaissance de l'homme diminue en rien chez nous la confiance et l'ouverture de coeur, mais enseignés que nous sommes à ne dépendre que de Dieu. Une joie sans obstacle viendra ensuite, mais maintenant, dans toutes nos difficultés, le Seigneur pense à nous.

Psaume 117

La conscience de la grâce et de la faveur divines élargit le coeur. Alors qu'il était sous la loi, le peuple d'Israël n'avait jamais pensé à inviter les nations à la louange; il le fait quand la grâce lui a apporté la bénédiction. Le sentiment de ce que Dieu est pour nous, la jouissance reconnaissante des choses que nous possédons comme étant de Dieu, ouvrent, par la connaissance que nous avons de lui, nos bouches et nos coeurs pour la louange. Cette jouissance nous engage à inviter d'autres encore pour qu'ils jouissent de sa bonté. On trouve ici, dans la connaissance de l'amour, une assimilation à la nature divine et à sa prérogative; seulement *nous* connaissons l'amour, lorsque nous apprenons comment il s'exerce envers nous-mêmes.

Psaume 118

Ici nous sommes de nouveau sur le terrain de la bénédiction finale; aussi, quand il s'agit dans ce Psaume du gouvernement de Dieu au milieu de l'épreuve, il n'y est fait allusion qu'au passé. Nous assistons à la reconnaissance par Israël, des voies de Dieu, et de la personne de Christ, après que la bénédiction a été introduite; ils célèbrent cette grâce de Jéhovah qui a dépassé en durée toutes leurs voies, cette bonté qui demeure éternellement. Je ne fais que noter ici l'aspect sous lequel les circonstances de ce Psaume peuvent nous être appliquées en tout temps. Dieu est pour son peuple, pour les siens; mais les hommes, peut-être tous les hommes, sont contre eux. Il n'y a qu'à se confier au Seigneur, et la victoire reste à la foi. Mais au milieu de circonstances où le gouvernement de Dieu est à l'oeuvre pour corriger le mal, Satan cherche et trouve sa part. Combien cela fut vrai, lorsqu'il conduisit tous les hommes contre Christ! Ai-je besoin de dire combien cela se réalisera aux derniers jours de la puissance de l'Antichrist? Mais, comme nous le montre le livre de Job, il en est de même dans les divers châtiments de Dieu. Le mal dans la conscience, ou même le mal inconscient dans le coeur, donne prise à Satan, souvent une prise terrible sur l'âme, même quand cette âme est intègre. On ne trouve du repos que dans le jugement de soi-même et dans la confession de ce qui a donné prise à l'ennemi. Ce dernier voudrait nous faire tomber ainsi, mais, comme dans le cas de Job, derrière tous ces châtiments la main de Dieu peut être vue. «L'Eternel m'a châtié sévèrement, mais il ne m'a point livré à la mort» (verset 18). Oui, car l'Eternel voulait bénir. Un seul a pu dire: «Le chef du monde vient, et il n'a rien en moi» (Jean 14: 30); mais, pour ce qui nous concerne, tout est amour et bénédiction, pour que nous arrivions à nous connaître nous-mêmes, et que nous jouissions de sa bénédiction (comparez Deutéronome 8), et qu'enfin nous reconnaissions pleinement ce que Christ est dans les conseils de Dieu selon sa

victoire et selon sa gloire. Il nous faut être exercés; il faut que le sol soit labouré par la charrue et par la herse, mais ce travail a pour résultat: «C'est ici la journée que l'Eternel a faite» (verset 24). Sans doute il s'agit ici de la bénédiction finale de la terre lors de l'apparition de Christ, mais le même principe se réalise pour l'âme, chaque fois que par l'épreuve elle est amenée à être manifestée et purifiée devant Dieu. Les portes de la justice qui introduisent dans la joie de la communion sont ouvertes. Nous reconnaissons comme étant l'oeuvre du Seigneur la grâce à laquelle nous n'avons aucun droit, et tout est lumière. Il est évident que ce Psaume ne s'applique directement qu'au résidu, mais je cherche à relier cette grande manifestation du gouvernement de Dieu, aux détails dans lesquels ce gouvernement s'applique à nous.

Psaume 119

(Aleph 1-8).

Ici nous trouvons exprimé l'effet de la loi écrite dans le coeur d'Israël, lorsque ce peuple, après avoir erré longtemps loin des sentiers de Dieu, affligera son âme sous les conséquences de sa faute. Ce Psaume est l'un de ceux qui prononcent la béatitude.

Nous allons examiner quelques-uns des éléments de cette oeuvre dans le coeur. La béatitude est prononcée sur ceux qui sont «intègres dans la voie». Le monde est plein de souillure. Il n'y a qu'un seul chemin *dans* le monde (le nôtre est *hors* du monde, et nous sommes étrangers et pèlerins à la suite d'un Christ monté en haut), mais *un seul* qui puisse être sans souillure, et c'est la loi de Dieu. Il ne s'agit pas ici de ce qui est céleste, formé au dedans de nous, des affections portées aux choses qui sont en haut, d'une marche selon la puissance de l'Esprit; sans doute des fruits sont produits par là, qu'aucune loi divine ne condamnera; mais il s'agit d'un chemin entièrement formé par la volonté de Dieu, exprimée par Lui pour la marche de l'homme au milieu de ce monde. Ils «marchent en la loi de Jéhovah»; ils trouvent leur bonheur dans ce qui est droit, dans ce que le péché ni le monde n'ont souillé, dans ce qui consiste à marcher en la loi. C'est une règle parfaite, selon Dieu, pour un homme vivant dans ce monde. Mais le coeur va plus loin que cela; il regarde à la source. Dieu a témoigné sa volonté; il a montré qu'il voulait que l'homme y marchât et le coeur recherche cette volonté, non seulement parce qu'elle est sans souillure et parfaite, mais parce que ce sont «ses témoignages».

A cela se rattache le désir qui a Dieu lui-même pour objet. Ils «le cherchent de tout leur coeur» (verset 2). Tel est le caractère général des effets de la loi écrite dans le coeur. L'effet pratique est évident: ils «ne font point d'iniquité». Non seulement le coeur est mis en ordre, moralement dans l'intégrité, mais le mal relatif, l'iniquité n'est pas commise. Au lieu de faire leur propre volonté, gonflés du sentiment de leur importance vis-à-vis de Dieu, ils «marchent dans ses voies» (verset 3). L'autorité de Dieu est reconnue dans le coeur, on s'empresse de s'y soumettre, et les désirs du coeur se portent vers elle.

«Oh! que mes voies soient dirigées, pour que je garde tes statuts» (verset 5). Il ne s'agit plus seulement de la connaissance des voies de Dieu, ou de ce que le coeur approuve au dedans de lui-même, mais du désir que tout le cours présent de la vie soit ordonné de manière

à garder les statuts de l'Eternel, qu'il ne soit pas dirigé vers la satisfaction de notre volonté, ou bien que notre volonté ne soit pas simplement inclinée vers celle de Dieu. Ici le fidèle sent sa dépendance quant au cours tout entier de sa vie et exprime le désir qu'il soit dirigé. La conscience et le discernement spirituel vont ensemble. La honte ne découle pas de la désapprobation de l'homme, mais du fait d'une conscience en désaccord avec la volonté révélée de Dieu. Or ce chemin est unique dans sa perfection. Tout ce qui est en dehors de lui n'est pas parfait, mais est du monde qui est une abomination pour Dieu. Il faut que, du vouloir, du coeur et de la marche, nous soyons dans ce chemin, ou que nous soyons dehors, et alors nous serons confus, si, du reste, notre coeur est de franche volonté. Si mon esprit et mon âme ont discerné moralement l'excellence du chemin de Dieu, ma conscience me rend honteux lorsque je suis en quelque manière hors de ce chemin. Le coeur qui est en règle prend garde à «tous les commandements» de Dieu. Or quand cela a lieu, non seulement la conscience est à l'aise et paisible, mais le coeur est mis en liberté. «Je te célébrerai avec droiture de coeur quand j'aurai appris les ordonnances de ta justice» (verset 7). Dieu est connu par ses voies, et le coeur restauré et ayant appris Ses pensées (non plus ses commandements, mais ses jugements), est capable de le célébrer non seulement pour Ses bienfaits, mais parce qu'il est en association avec Dieu lui-même.

Un autre élément de cet état (verset 8) est la pleine volonté et la résolution du coeur d'obéir à ce que Dieu a ordonné et établi, et de le garder; de garder ce qui a pour soi l'autorité de Dieu, et non pas simplement ce qui est moralement bien ou mal. Mais c'était un temps où Israël s'était éloigné de l'Eternel; c'est pourquoi nous trouvons ici une invocation spéciale à Dieu pour qu'il ne les délaisse pas entièrement. Nous voyons ainsi que la *forme* de ce Psaume ne peut s'appliquer au chrétien. Ce dernier ne s'attend jamais à être complètement délaissé, et il ne pourrait s'appliquer ce passage que lorsque, dans une marche particulière, il a la conscience d'avoir suivi sa propre volonté. Mais le principe général est pour nous une source abondante d'enseignements, car il s'agit de ce qui est produit dans le coeur quant à sa disposition morale.

(Beth 9-16).

Mais il est encore d'autres points d'une importance pratique. La tendance de l'énergie humaine, comme telle, est de suivre sa propre volonté. C'est maintenant une chose naturelle, mais il en était autrement avant la chute. Alors l'homme jouissait, rendait grâces et bénissait; il suivait tout naturellement le chemin, chemin très simple, prescrit par Dieu. Maintenant, par une première défiance à l'égard de Dieu, la propre volonté a été introduite. Or ici nous trouvons un contraste d'une importance capitale entre l'obéissance chrétienne et la loi. La loi s'adresse, comme telle, à l'homme responsable ici-bas, sans introduire la question d'une nouvelle nature et sans même la supposer, quoiqu'elle nous fasse découvrir le besoin de cette nature nouvelle, lorsque nous reconnaissons que la loi est spirituelle. La loi suppose une volonté et des convoitises qui doivent être tenues en bride et comprimées. L'Ancien Testament ne parle pas de chair et d'esprit, mais d'hommes responsables et de leurs voies. L'obéissance chrétienne est comme celle de Christ; la volonté de Dieu est non seulement la

règle, mais aussi le motif de l'activité. «Je viens pour faire ta volonté!» il va sans dire que cette volonté sera aussi une règle pour nous guider. Christ étant notre vie, l'obéissance en nous est le fruit d'une nouvelle nature. Nous ne trouvons pas dans l'Ancien Testament ces mots: «Il ne peut pécher, parce qu'il est né de Dieu». Ce n'est pas que, sous l'ancienne alliance, il n'y eût pas chez les âmes renouvelées le désir d'obéir; tel était le cas, en effet, et il ne pouvait en être autrement; mais la relation entre les hommes et Dieu reposait sur une loi en dehors d'eux-mêmes, pour gouverner leurs voies en tant qu'hommes dans la chair, et non pas sur une nouvelle nature connue, basée sur les résultats de la rédemption, nature dont le seul mobile était la volonté de Dieu. Les prophètes ont parlé de Christ comme ayant ce caractère (voyez Psaumes 40), et les docteurs d'Israël auraient dû connaître ces choses; pour entrer dans leurs futurs privilèges, il fallait qu'ils fussent nés d'eau et de l'Esprit (cf. Ezéchiel 36). Mais l'obéissance sous la loi était une règle s'appliquant à des hommes qui avaient une volonté dont les manifestations devaient être jugées par la loi, et non pas à des hommes avec une nature dont le seul mobile était la volonté de Dieu, nature basée de telle sorte sur la puissance de la rédemption, qu'elle a le droit de tenir pour mort le vieil homme, mis à découvert, après que Dieu l'a déclaré mort par Christ. Aussi les héritiers ne différaient-ils sous la loi en rien des esclaves, quand il s'agissait de faire ceci ou cela, quoique leur volonté pût différer.

Ce qui était donc en question, c'étaient les voies et non la *nature*, alors même que le coeur était renouvelé sous la loi. C'est pourquoi le jeune homme, chez lequel on trouve l'énergie de la volonté devait «purifier sa voie» (verset 9). Les convoitises tendaient à conduire ailleurs sa volonté; comment trouverait-il le moyen de maintenir ses voies pures devant Dieu? Par la vigilance, par la crainte de Dieu selon la parole de Dieu, et non par sa volonté. La parole de Dieu! Qu'il est précieux de l'avoir, au milieu d'un monde de ténèbres et de propre volonté, pour conduire nos pas dans un chemin qui réponde à la pensée de Dieu! Le coeur est mis en règle par elle. Ce n'est pas, il est vrai, la douce jouissance de l'amour dans une âme réconciliée, l'amour versé dans nos coeurs par le Saint Esprit qui nous a été donné, mais, ce qui est d'une importance vitale, c'est le coeur mis en règle en la présence de Dieu. Cela suppose un homme éloigné de Dieu, mais intègre quant à ses désirs. Toutefois la position du chrétien est autre. Il est réconcilié, il a des affections paisibles dans une relation parfaite, chose inconnue sous la loi; et tous ses désirs sont pour Celui qui l'a aimé, tel qu'il le connaît et le voit dans la gloire; il ne le cherche plus, il le connaît. Ici (verset 10) il le «recherche de tout son coeur»; il n'y a pas de fraude; c'est un coeur vrai qui désire Dieu. Alors ce coeur vrai, auquel les commandements de Dieu sont précieux, parce qu'ils lui font connaître Sa volonté, demande à l'Eternel qu'il ne le laisse point égarer loin d'eux. Il a confiance en la bonté de Dieu, car, lorsqu'on le cherche en vérité, il y a toujours en quelque mesure le sentiment de Sa bonté. Le désir qui se porte vers lui et le sentiment de sa bonté, ces deux choses distinguent la conversion du travail d'une conscience effrayée.

Nous trouvons ensuite un autre principe. Le coeur qui cherche Dieu de cette manière, avec le désir de faire sa volonté, ne cherche pas seulement d'être en règle quant à sa conduite extérieure, lorsque l'occasion s'en présente, mais il garde la parole au centre, pour ainsi dire,

et à la source de son activité (verset 11). Il la serre en lui-même, comme ce qu'il aime; «car de lui procèdent les sources de la vie» (Proverbes 4: 23). Combien grande est la place que la Parole occupe ici! Remarquez aussi que l'appréciation de notre conduite par les hommes disparaît. Tout se passe entre Dieu et l'âme, et c'est là l'intégrité du coeur. Il ne s'agit pas d'un oeil simple qui n'a qu'un objet, mais la simplicité consiste ici à chercher de tout son coeur. C'est l'intégrité qui, en vertu du désir qui porte l'âme vers Dieu, voit dans Sa volonté ce qui gouverne les sources de la vie. Ce principe est important et précieux. La parole serrée dans le coeur nous garde de pécher contre lui.

Mais l'âme va plus loin (verset 12). Elle reconnaît que Jéhovah lui-même est béni, tel qu'il est connu dans ses voies, dans sa bonté, dans sa grâce qui demeure éternellement. Au milieu de ses tribulations, c'est là que le coeur renouvelé trouve sa ressource et son repos. «O Jéhovah, tu es béni!» Cela pousse le coeur à s'occuper de ce que l'Eternel a décrété et ordonné, et à y chercher l'enseignement divin. Regarder à Dieu donne du courage ainsi que la conscience de l'intégrité et de la fidélité; il en est toujours ainsi quand le coeur est droit. Quelque humble que l'on soit, quand on marche dans l'intégrité on en a conscience devant Dieu. On verra de la faiblesse et de l'infirmité dans ses voies, des manquements dont on jugera la cause; mais, vis-à-vis de Dieu, l'on aura la conscience de n'avoir aucune fraude et d'être pur dans ses intentions. «Je fais une chose»; «pour moi vivre c'est Christ». Cela n'entrave pas l'humilité; quoique, en fin de compte, quand nous aurions fait toutes les choses qui nous ont été commandées, nous serions encore des serviteurs inutiles, nous sentons l'entière dépendance de la grâce et la force divine pour vouloir et pour faire, et cette dépendance est notre devoir et notre bonheur; mais nous avons la joyeuse assurance, auprès de Dieu et de sa part, que notre coeur est intègre.

Le service (verset 13) découle de la confiance en Dieu jointe à la connaissance de la bénédiction qui est en lui, et à l'appréciation de ce qu'il a donné. Au Psaume 40, Christ exprime cela en perfection; ici l'esprit du fidèle est le même. L'intelligence des choses divines selon leur puissance et la valeur, qu'elles ont pour nous, nous engage à les déclarer, et par là nous glorifions Dieu. L'amour envers d'autres peut accompagner cette déclaration, mais, c'est un autre point. Nous devons à Dieu de déclarer ce qu'il est. La louange diffère de cette déclaration en ce que le sentiment de ce qu'il est s'adresse à lui-même. La perfection se trouve là où il est pleinement connu, en sorte qu'il n'est pas nécessaire de le déclarer à d'autres. En vertu de cette connaissance, tous ensemble l'adorent d'un même coeur. Alors nous ne réservons rien: «J'ai raconté de mes lèvres *toutes* les ordonnances de sa bouche». Nous sommes remplis de ce que Dieu est, de son excellence, et nous l'exprimons. Nous pouvons avoir à nous retenir pour le bien des autres, mais nous estimons Dieu suffisamment pour l'annoncer dans sa plénitude. Les témoignages de Dieu deviennent la richesse de nos âmes (verset 14). La possession du ciel modifie cela en quelque manière, cependant le chemin des témoignages de Dieu nous prépare ici-bas une joie morale, comme les richesses préparent de la joie aux hommes de ce monde. Mais à côté de l'activité extérieure du devoir, il y a une vie intérieure qui s'occupe de ces choses. Quelle nourriture, combien de choses à digérer, à apprendre, dans

les témoignages de Dieu! Nous les méditons (verset 15); nous y trouvons la pensée de Dieu, l'intention du Saint Esprit. Ainsi l'âme est rassasiée de joie, mais les voies de Dieu sont considérées avec respect comme autorité pour notre coeur, et ce dernier s'en occupe aussi. Non seulement les témoignages de Dieu réjouissent l'âme, mais il y a aussi l'activité du nouvel homme. Il y prend plaisir (verset 16), il en fait son occupation; il y cherche sa jouissance et les garde en sa mémoire, (hélas! combien cela nous manque!) ce qui est la vraie preuve d'affection.

(Guimel 17-24)

Avec la troisième division, un nouveau principe est introduit. Cette division a trait littéralement aux afflictions d'Israël dans les derniers jours, mais en principe elle s'applique à tous les temps, c'est-à-dire aux afflictions et aux épreuves qui accompagnent la piété. Dans un monde où elle est étrangère l'âme s'attend à la miséricorde de Celui qui est au dessus de tout. Pour garder la loi, elle a besoin de cette miséricorde. Sans doute elle peut être fortifiée de telle manière qu'elle aille courageusement au-devant du martyre, mais en général elle implore la miséricorde pour être rendue capable de marcher. Le fidèle la proclame, comme serviteur de l'Eternel, et compte être gardé par elle afin de marcher en vérité. C'est un des grands éléments du retour de l'âme à Dieu. Par ce fait, Dieu a désormais sa vraie place et l'autorité qui lui appartient. Quelle que soit la grandeur du mal qu'il permet (voyez Psaumes 94), Dieu, notre Dieu est au-dessus de tout, et, de plus, la bonté lui appartient nécessairement toujours (verset 17).

Mais il y a plus: l'âme qui connaît Dieu de cette manière désire connaître Sa pensée, non pas seulement comme règle de conduite, mais afin de «voir des merveilles dans sa loi» (verset 18). Or tout cela nous donne la conscience d'être des étrangers en la terre (verset 19). Un Dieu bon, dont nous sommes les serviteurs, et un monde méchant, font de l'homme «un étranger»; et combien plus encore nous le sommes par Christ! Nous avons besoin des commandements de Dieu qui font moralement nos délices, mais nous chrétiens, nous y ajoutons la plénitude de Christ. «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde». «Sanctifie-les par ta vérité; ta Parole est la vérité». Ici le coeur est entièrement absorbé et rempli par l'objet de son désir: «Mon âme est brisée par le désir» (verset 20), car la nouvelle nature trouve une jouissance infinie dans la plénitude des révélations de Dieu. Mais la jouissance de la Parole donne une juste estimation de ce qu'est l'homme dans le monde, l'homme «orgueilleux», agissant selon sa propre volonté et s'exaltant lui-même (verset 21). Il peut paraître réussir en jetant son défi à Dieu; mais il est sous une malédiction; il s'égare du seul vrai chemin de l'homme, le chemin de Dieu. L'exaltation de la volonté humaine a pour conséquence nécessaire la malédiction, car nous sommes ainsi éloignés de Dieu, en rébellion contre lui, et toute activité de la volonté humaine a ce même caractère. Mais la piété ne fait pas seulement de nous des étrangers (position affligeante pour le coeur), elle nous attire de cruelles moqueries (verset 22), car l'homme orgueilleux ne tolère pas la soumission à Dieu, qui est pour lui une chose méprisable. Le déiste s'exalte lui-même; l'homme ne méprise pas cela, car la volonté propre y est en jeu; mais en présence de Dieu il faut que l'homme se soumette, et

c'est ce que les hommes volontaires méprisent, bien que leur coeur souvent ne les laisse pas tranquilles. Le fidèle, tout en souffrant patiemment, souhaite d'être délivré de ces choses; il désire que Dieu revendique ses droits, qu'il ne supporte pas que les siens soient écrasés par le mal. Mais, en attendant, le coeur peut se retirer dans ce qui fait ses délices; il médite sur les statuts de Dieu (verset 23), abrité là de l'orgueil de l'homme. Les témoignages divins sont ses plaisirs et aussi ses conseillers (verset 24).

(Daleth 25-32)

Celui qui cherche à marcher dans les voies de Dieu aura souvent à traverser de mauvais jours, jours où la puissance du mal a le dessus et exerce sa pression sur l'esprit du fidèle. Ce qui caractérise alors la fidélité, c'est que le coeur ne se détourne pas vers un chemin plus facile ou vers d'autres consolations, mais compte sur Dieu pour qu'il le relève selon sa Parole (verset 25). Là est le coeur du fidèle; il préfère l'affliction avec la Parole plutôt que d'abandonner celle-ci, mais il a appris à se fier en Dieu et compte être secouru au milieu de l'affliction, selon cette révélation qu'il a faite de lui-même; or on peut compter sur Lui pour ce secours. Le coeur avait été vrai à l'égard de Dieu; il savait non seulement que Celui-ci connaissait toutes ses voies, mais il avait encore le désir d'être sincère devant sa face et se confiait en Dieu même en de telles circonstances: il lui avait déclaré au long ses voies (verset 26).

Cette intégrité du coeur au temps de la tribulation, quand on n'a pas encore la joie de la délivrance de Dieu, est très importante. On est capable de dire: «Quand mon esprit défaillait au dedans de moi, tu connaissais mon sentier» (Psaumes 142: 3). Toutefois il y a confiance dans le résultat, en sorte que l'âme s'attache aux voies de Dieu, et le coeur qui compte sur sa fidélité est certain de pouvoir annoncer bientôt ses merveilles, s'il est conduit par lui dans une marche fidèle (verset 27). L'âme n'avait pas seulement pris une place abaissée et humiliée, n'ayant aucun courage quant aux choses extérieures, mais elle sentait aussi sa faiblesse intérieure: elle s'était fondue de tristesse (verset 28). Cependant la force qu'elle attend est selon la parole de Dieu. Elle ne cherche pas autre chose. Elle demande que les voies de mensonge qui l'entourent, soient éloignées de son propre coeur (verset 29). Ces voies étaient pour elle une cause d'abattement, mais il vaut mieux être abattu par le mal que de trouver son plaisir en y marchant. Une foi plus énergique pourrait élever l'âme au-dessus du mal; il est bon toutefois d'avoir le sentiment du mal et de la dépendance. Le fidèle s'était engagé délibérément dans ce chemin; il connaissait toutes les difficultés, mais il avait choisi la voie de la fidélité (verset 30). «Seigneur, vers qui irions-nous?» Combien simple dès lors est notre chemin! L'âme était demeurée ferme, et une autre chose en découle: elle voit que ses joies et ses douleurs sont en la main de Dieu. Dût-elle rougir de honte (verset 31), cela viendrait de Lui, mais comment aurait-il la pensée de nous rendre honteux, parce que nous gardons ses propres témoignages? «Rougir de honte» ne signifie pas ici: porter l'opprobre sous les moqueries des hommes, mais: être couvert de honte comme ayant à venir en jugement. Après tout (verset 32), on ne court librement dans la voie de Dieu, que lorsque le coeur est mis au large et jouit en liberté de la joie de sa présence.

(He 33-40)

Les versets dont nous venons de parler, expriment le désir de comprendre la voie des commandements de Dieu, afin que le coeur reçoive de l'enseignement au milieu de l'affliction; tandis qu'ici il est plutôt question de garder et d'observer ces commandements dans le chemin de Dieu. Dans les trois divisions précédentes, il s'agissait des résolutions du coeur; nous trouvons ici la demande d'être enseigné de Dieu, car le coeur, intègre dans ses résolutions, se tourne alors vers lui, en premier lieu, peut-être, à cause de ses afflictions, mais ensuite pour être guidé et pour dépendre de lui. Quand notre volonté est droite, nous avons encore besoin de son enseignement (verset 33), de l'intelligence qui vient de lui (verset 34), et aussi de son aide (verset 35). «Fais-moi marcher». Le coeur désire être incliné au bien, mais l'avarice, cette racine de tout mal, le détourne; il en est de même de la vanité, seulement cette dernière nous entoure et ne constitue pas l'inclination du coeur proprement dite, mais plutôt la distraction qui éloigne le coeur de la présence de Dieu pour l'occuper de folies. Aussi le fidèle demande-t-il à être doué d'énergie et de vie pour chercher de coeur et avec un oeil simple le Seigneur et sa volonté (versets 36, 37). Il désire aussi que la Parole soit confirmée à son âme, et cela peut avoir lieu intérieurement par le Saint Esprit qui lui donne de la puissance, ou même par les voies de Dieu selon cette Parole. Le coeur suit Dieu et lui obéit sans hésitation, mais il désire être fortifié et confirmé dans cette voie. L'opprobre qu'il craint (verset 39) a lieu quand Dieu permet que les siens soient humiliés pour la justice, sans intervenir pour les protéger ou les en délivrer. C'est comme s'il abandonnait son serviteur aux moqueries de l'ennemi auquel tout réussit, ou du moins, comme s'il laissait le fidèle dans un état tel que ses adversaires doivent triompher de lui. Christ a dit aussi: «L'opprobre m'a rompu le coeur;» et le monde pouvait dire: «Il s'est confié en Dieu; qu'il le délivre maintenant».

Mais après tout, les choses ordonnées de Dieu, dans lesquelles le fidèle avait à marcher, étaient bonnes (verset 39). Pourquoi serait-il abandonné à l'opprobre qu'il craignait? Son coeur était en règle; il était affectionné aux commandements de Dieu, et comptait sur le Seigneur pour être vivifié et doué de l'énergie d'une volonté renouvelée, pour être gardé de toute distraction par la fidélité divine, c'est-à-dire par un Dieu qui est en accord parfait avec sa propre bonté et sa propre faveur sur lesquelles nous pouvons compter. «Fais-moi revivre dans la justice». Cette demande suppose une connaissance croissante de Dieu, en sorte que nous pouvons compter sur lui, et il en est de même des appels du fidèle à être secouru, et enseigné. La droiture et l'intégrité mènent à la confiance en lui pour être conduits dans le chemin de la justice, chemin, nous en avons la certitude, qu'il doit aimer. La communion avec lui, par grâce, donne cette confiance; mais les derniers mots du verset 40 dénotent une intimité de foi plus profonde, qui compte sur ce que Dieu est nécessairement.

(Vau 41-48)

Remarquez ici que nulle part la pensée ne surgit de regarder à autre chose qu'à Dieu, au milieu de la difficulté ou de l'épreuve. Le fidèle cherche aide pour garder la loi, il cherche la délivrance de l'épreuve qui lui est survenue à cause de sa fidélité, mais il n'a pas la moindre idée de chercher du secours autre part; la chose ne se présente pas même à sa pensée; et

c'est la vraie intégrité du coeur. Il cherche Dieu en vérité, sa volonté, Dieu en grâce, Dieu lui-même comme objet, mais il ne cherche que Dieu, rien hors de lui, rien à part de lui. Il s'attend à ses miséricordes, et cela doit être; à la délivrance qu'il accorde, et cela selon sa parole; car Dieu s'est parfaitement révélé et il nous suffit parfaitement. Quelle réponse il y a dans sa délivrance, à l'ennemi qui nous charge d'opprobre! Sa parole qu'il nous avait envoyée a trouvé dans le coeur la confiance aussi bien que l'obéissance (versets 41, 42).

Ce point est important; il ne s'agit pas seulement de l'autorité de la Parole, mais nous avons «scellé que Dieu est vrai» (Jean 3: 33); nous recevons cette Parole comme celle de Dieu, et Dieu, nous le savons, doit être vrai, car nous le connaissons. L'âme est intéressée à la vérité de la Parole; elle l'a reçue comme étant de Dieu et venant de lui; elle en a fait ses délices, y a mis sa confiance, l'a tenue en face des méchants comme ce qu'elle avait reçu de Dieu, comme ce qui était aussi parfait que lui et le révélait; elle l'a identifiée, pour ainsi dire, avec Dieu. Aussi, quand il y avait délivrance selon cette Parole (et le coeur ne voulait pas la chercher autrement), c'était la réponse même que le fidèle désirait faire à ceux qui le chargeaient d'opprobre. La Parole de Dieu a une place immense dans le coeur: elle est ce qui révèle Dieu: non seulement elle fait cela, mais elle est ce qui le fait (Jean 5: 39). Si Dieu avait abandonné le fidèle, comme la crainte le portait à le penser, la Parole aurait été «arrachée de sa bouche». Toutefois il n'exprime pas ici un doute quant à la vérité de la Parole; il ne met nullement en question si elle est le témoignage de Dieu; mais il craint qu'il ne lui soit plus permis de l'accréditer par la foi. Cela le préoccupe, parce qu'il a la connaissance de la valeur de cette Parole. Telle a été l'épreuve de Christ et la perfection de la croix: s'agissait-il là de son désir, il disait: «Comment donc seraient accomplies les Ecritures?» (Matthieu 26: 46). S'agissait-il de sa confiance, il s'exprimait ainsi: «Toutefois tu es le Saint» (Psaumes 22: 3).

Dans notre Psaume, le fidèle s'est attendu aux jugements (*) de Dieu, à ce que Dieu agisse selon ce qui est sorti de sa bouche, selon la révélation qu'il a faite de lui-même dans sa Parole et il a été ainsi rendu capable de garder cette Parole pour toujours et à perpétuité. Il en sera ainsi d'Israël lorsqu'il sera délivré de l'opresseur à la fin, la loi ayant été écrite dans son coeur. Dans sa vie, Christ n'a reçu aucune des promesses, mais une gloire plus élevée l'attendait comme homme, en réponse à une fidélité plus haute, infinie envers Dieu, fidélité à révéler la nature de Dieu, à en être la preuve, lorsque lui était abandonné, au seul moment où Christ pût l'être, c'est-à-dire à cause du péché. Israël marchera au large lorsque les *jugements* de Dieu seront accomplis, car son désir était d'être libre pour les garder dans le bonheur et dans la joie.

(*) Partout «ordonnances» dans notre version.

Par grâce, nous pouvons l'apprendre aussi en certaines occasions, mais notre chemin est plus élevé que cela: il consiste à suivre Christ et à souffrir avec lui. Le fidèle, lui, a été encouragé par ces pensées la Parole a pris pour lui sa valeur et Dieu sa place, pour ainsi dire, quoiqu'invisible; il parle de ses témoignages devant les rois et ne rougit point de honte (verset 46). Tel est le caractère de la foi: elle a le sentiment de l'importance du témoignage de Dieu et en est remplie. Elle donne aux hommes leur place, et le respect qui leur est dû, mais Dieu

remplit et gouverne la pensée, sans effort et, pour ainsi dire, naturellement. Les commandements de Dieu deviennent ainsi les délices du coeur, au lieu d'exercer une pression sur la conscience (verset 47). On les confesse ouvertement et l'on s'y voue; telle est, je suppose, la signification «d'élever ses mains» (verset 48). C'est un aveu solennel, une affirmation du coeur. Le fidèle ne les a pas seulement aimés, mais il déclare ouvertement qu'il reconnaît leur vérité et leur autorité; il dit: Voilà ce que je reconnais. Et comme il reconnaît ouvertement la confiance en ses commandements, il s'en entretient, il les médite pour sa propre joie (verset 48).

(Zain 49-56)

Le fidèle a compté sur la parole de Dieu; Dieu l'a enseigné en faisant que son âme s'y attendit; elle attend maintenant que Dieu ajoute son amen à sa Parole, comme elle-même l'a fait de son côté par grâce (verset 49). Cette confiance de foi en la parole de Dieu avait été sa consolation dans son affliction. Elle y trouvait ce qui rendait son espérance ferme et inébranlable, et ce qui apportait à l'âme la fidélité et le témoignage de Dieu, Dieu lui-même comme espérance, lorsque le fidèle était entouré de circonstances adverses et n'avait rien sur quoi il pût s'appuyer. Or c'est là sa vraie consolation dans l'affliction; mais il compte sur Dieu pour qu'il accomplisse sa Parole; il sait que Dieu ne peut faire autrement. La Parole elle-même avait fait revivre l'âme pour en attendre l'accomplissement. Cette obéissance humble et patiente qui accepte l'opprobre avec soumission, avait été pour les orgueilleux un sujet d'outrages et de moqueries, mais la foi en la Parole avait empêché l'âme de chanceler (verset 51); elle était restée ferme dans l'affliction. Elle se souvenait des voies de Dieu, telles qu'elles avaient été d'ancienneté, lorsque son bras avait été étendu. Ce qui la rendait obéissante lui inspirait aussi la confiance, c'est-à-dire qu'elle regardait à Dieu, et cela conservait leur clarté à la vision et à la mémoire de la foi. L'âme comptait sur la fidélité de Dieu et se souvenait de ses jugements, car le gouvernement de Dieu comprend ces deux choses. Les voies d'ancienneté sont la pensée constante d'Israël dans les Psaumes et nous pouvons aussi y penser à l'occasion, quoique notre espérance soit autre part, semblable à celle de Christ, en faveur duquel rien ne se réalisa, lorsqu'il eut été entièrement mis à l'épreuve; mais la meilleure part, la résurrection, fut la réponse pour nous.

Cependant la pensée des jugements de Dieu rend solennelle la contemplation de leur résultat pour les méchants qui courent volontairement à leur rencontre. Toutefois ce passage nous présente encore autre chose que la fin des méchants. La méchanceté elle-même donne à l'âme du fidèle un sentiment de tristesse poignante. L'âme séjourne en Mésec (Psaumes 120: 5), et ce qu'elle voit autour d'elle la remplit de douleur, car son bonheur est dans la fraîche atmosphère de la sainte volonté divine. L'haleine empestée et fétide du péché n'est pour elle qu'angoisse et souffrance; elle voit le péché, non seulement comme tel et dans son caractère intrinsèque, mais dans l'orgueil de sa perversité. En dépit de cela elle connaît la joie: les statuts de l'Eternel sont le sujet de ses cantiques dans la demeure de son pèlerinage (verset 54).

Comme cela est vrai! Comme le coeur, oppressé par le mal qui l'entoure, est soulagé et rafraîchi par la Parole et les témoignages de Dieu lui-même! Ses statuts sont le sujet de nos cantiques dans la maison de notre pèlerinage; et l'isolement dans lequel se trouve le coeur au milieu d'un monde méchant (car il veut et doit être isolé, s'il est fidèle, quelque douce que soit la communion pendant le voyage) sera compensé par le nom du Seigneur (par le nom de Jéhovah pour le résidu, et pour nous par celui de Christ et du Père en lui). Et lorsque nous sommes seuls avec nos pensées (verset 55), elles sont remplies de leurs noms; tout est paix et les résolutions du coeur, dans l'obéissance et la communion, sont établies et affermies. Or tel est le fruit de l'obéissance, car la sainteté et la communion — le sentiment de la présence de Dieu — sont le fruit de l'obéissance. L'épître aux Romains (6: 22) dit: «Vous avez votre fruit en sainteté, et pour fin la vie éternelle». L'obéissance signifie ici l'observation diligente des préceptes divins, chose qu'il ne faut pas oublier.

(Chet 57-64)

Cette division du Psaume nous présente plutôt les affections en rapport avec la Parole écrite dans le coeur: «Jéhovah est ma portion» (verset 57) (*). Le coeur le possède, lui, comme source de joie et de bénédiction. A cela se joint nécessairement la résolution du coeur envers Dieu: «*J'ai dit*». Il est impossible de considérer le Seigneur comme sa portion sans avoir le dessein de faire sa volonté, autrement ce ne serait pas le reconnaître. Et cela implique aussi nécessairement le désir de sa faveur (**), puisqu'il est Dieu. Toutefois la Parole qui a éveillé ce désir et cette confiance a sa place ici, car d'une part, elle certifie la grâce, et de l'autre, elle révèle les principes sur lesquels la faveur et la grâce reposent. Nous trouvons le même désir au verset 59, non pas simplement l'obéissance (quoique ce désir la produise), mais la méditation du coeur: «*J'ai fait le compte de mes voies;*» ce sont les exercices intérieurs du coeur, chose nécessaire et importante pour nous, — «et j'ai dirigé mes pieds vers tes témoignages».

(*) (Verset 57). «Jéhovah est ma portion! j'ai dit que je garderais tes paroles.» Ou: «Jéhovah! j'ai dit que ma portion était de garder...» (Trad.)

(**) (Verset 58). «J'ai cherché de tout mon coeur la faveur de ta face.» (Trad.)

Il se peut que nous obéissions instinctivement, presque indifféremment, avec une bonne intention, sans doute, mais de manière à montrer que le coeur n'est pas avec Dieu, qu'il n'est pas exercé, ni désireux de lui plaire, et c'est la preuve, même si notre chemin n'est pas mauvais, d'un bien pauvre état d'âme. Mais le fidèle, qui est en bon état devant Dieu, repasse le but de ses voies, leur direction, dans quelle mesure elles répondent au but vers lequel nous conduit la lumière qui nous est donnée, et, si notre but correspond à cette lumière, dans quelle mesure nous y répondons en le poursuivant sérieusement en pratique, et en réalisant son caractère. Car nous pouvons être extérieurement sans reproche, aimables même en apparence, mais infidèles à l'appel de Dieu. Dans ce cas, il nous faut, cela va sans dire, retourner aux témoignages de Dieu, qui sont capables de rendre «l'homme de Dieu accompli, et parfaitement accompli pour toute bonne oeuvre.» (2 Timothée 3: 17). Nous voyons

comment la source de tout cela, c'est d'avoir le Seigneur pour notre portion; mais il faut que nous ayons un coeur qui fasse le compte de ses voies.

Or cela nous rend diligents lorsque notre coeur est en règle. Nous ne prenons alors conseil ni de la chair, ni du sang, n'ayant en vue que la faveur de Dieu et le but qui nous est assigné: «Je me suis hâté, je n'ai point différé à garder tes commandements» (verset 60). Il est à peine besoin de dire combien cela est caractéristique et de toute importance. Ce sont les prémices essentiels, c'est le ressort d'une vie de fidélité envers Dieu, comme nous le voyons d'une manière remarquable chez l'apôtre Paul. On trouvera, dans ce chemin la souffrance, l'opposition des instruments de Satan, de ceux qui haïssent le Seigneur, mais la vie intérieure reste ferme et bien dirigée, et n'a pas d'indécision quant à l'appréciation du chemin à suivre: «Je n'ai point oublié ta loi» (verset 61). On peut être occupé de résistance et du mal, en sorte que l'état du coeur, quoiqu'il s'oppose aux méchants, soit formé par ces choses. Dans ce cas, c'est combattre la chair par la chair; tandis que le caractère du chemin de celui qui regarde au Seigneur, au milieu de la scène d'iniquité qu'il traverse, est formé par la parole de Dieu que le coeur n'a pas oubliée, et cela conduit à reconnaître que c'est Dieu qui s'occupe de ces choses. On s'attend à la perfection des voies de Dieu à l'égard du mal.

C'est une consolation; car un esprit intègre voudrait parfois s'élever avec indignation contre le mal qui se manifeste publiquement; mais la colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu (Jacques 1: 20). Il est souvent difficile à un esprit actif et énergique de prendre une position d'humilité et de ne pas faire descendre le feu du ciel, ou de ne pas vouloir frapper de son épée, lorsque Christ et sa vérité sont attaqués et insultés, mais lorsque nous regardons en haut, nous avons des cantiques pour l'heure de minuit (verset 62). Un coeur simple, conduit par le Seigneur dans ses voies, possède des sources de joie qui le raniment et le réveillent dans les mauvais jours et lorsqu'il est seul avec Dieu. La tristesse l'entoure, mais la joie est avec lui. Il se lève, il vibre de louange; il est non seulement consolé dans l'affliction, mais délivré des liens du mal, et actif dans la louange de Celui qu'il connaît et qui est sa portion. Car le jugement et la délivrance arriveront selon sa parole et le coeur s'élevant à Dieu s'en remet dès lors à lui pour les accomplir. Mais si nous sommes et devons être seuls, lorsqu'il s'agit de foi et non pas de communion, et que le Seigneur est notre portion, nous sommes, d'autre part, les compagnons de ceux qui le craignent et qui marchent dans ses voies (verset 63). Ici le fidèle peut regarder autour de lui et voir la bonté de Dieu malgré tout le mal qui pesait sur l'âme. Il en est toujours ainsi; le mal s'élève comme les flots en courroux, mais le Seigneur est toujours au-dessus du mal; et lorsque le coeur réalise cela par la foi, et que la volonté est soumise à l'égard de toutes ces choses, si l'âme avait été *autrefois* consolée par la pensée des jugements de Dieu, elle trouve *maintenant* les preuves constantes de sa grâce, et cherche en paix à être conduite dans ses voies. Ainsi se termine cette partie intéressante de l'expérience de l'âme sous l'influence de la parole de Dieu.

(Teth 65-72)

Avec le sentiment des bénédictions qui viennent de Dieu, le coeur le considérant désormais comme sa portion, et la volonté étant brisée, nous trouvons maintenant la

conscience que l'on est son serviteur. Mais dans sa perfection immuable, la Parole, le grand sujet de ce Psaume, a toujours sa place. La Parole est le chemin de Jéhovah selon sa bonté; elle nous donne l'assurance de cette bonté en nous le révélant lui-même ainsi que ses voies, et elle est le guide de notre chemin. C'est une chose très précieuse, car cette Parole nous enseigne que nous pouvons et comment nous pouvons compter sur elle. Ici (verset 67), c'est par l'expérience que le fidèle a pu l'apprendre; il avait été affligé; il peut maintenant se rendre compte du pourquoi; mais telle qu'a été la parole de Jéhovah, telles ont été ses voies. Nous aussi, et c'est d'un prix inestimable, nous pouvons compter sur elle en tout temps; nous pouvons avoir encore davantage; mais nous *avons* cela. Maintenant le fidèle désire posséder le discernement, fruit de l'enseignement divin; il demande le bon sens et la connaissance que Dieu donne, car il a mis son sceau aux commandements de Dieu, le mot: «ajouter foi» étant ici ajouter l'amen de son coeur. Comme lui, nous aussi nous pouvons avoir pleine confiance que nous serons guidés en cela. Sa volonté avait été brisée; l'affliction était survenue; auparavant la volonté avait eu son cours, on avait oublié Dieu, suivi son propre chemin. Maintenant on comprend le but de l'affliction et l'obéissance est produite.

Quelle grâce dans les voies de Dieu envers nous, bien que ses voies en gouvernement soient selon sa justice et qu'il reste en toute occasion nécessairement juste! Car parfois, quand nous nous sommes éloignés de lui, il brise le coeur par sa faveur, comme lui seul sait le faire. Aussi voyons-nous le coeur humilié et soumis connaître Dieu selon sa bonté: «Tu es bon et bienfaisant» (verset 68). Il recherche les voies de Dieu: Maintenant, dit-il, «enseigne-moi tes statuts»; c'est là cette bonté qu'il désire. Il est beau de considérer comment la volonté est brisée et le coeur mis en règle. L'orgueil d'adversaires impies est sous les yeux du fidèle; ils forgent des mensonges contre lui, et cela est naturel, puisqu'il a abandonné leurs voies et l'orgueil de sa propre volonté, mais l'expérience lui a donné la décision du coeur. C'était assez de s'être égaré; maintenant il s'attache avec décision à ce qu'il possède, et la différence morale est grande. D'un côté, la propre volonté et le moi et peut-être le succès; de l'autre, un coeur qui trouve ses délices dans la loi de Jéhovah, de celui auquel nous appartenons, dans la volonté de Jésus Christ en toutes choses.

Mais on trouve encore autre chose qu'une volonté brisée et le retour à Dieu: par la grâce infinie il y a, dans cette expérience, un progrès positif. Le brisement de la volonté met les éléments du coeur en contact direct avec la Parole. Le moi est jugé selon les différentes formes qu'il revêt au dedans de nous; on discerne ce qu'est la chair dans ses voies, quelque trompeuses qu'en soient les apparences. Ainsi le coeur, délivré du moi, reçoit l'enseignement, et, la lumière de la Parole le pénétrant et l'exerçant, il apprend à en connaître la portée et la puissance; car, bien qu'elle soit, ou plutôt parce qu'elle est la parole de Dieu, elle s'adresse et s'adapte au coeur de l'homme, mais elle ne l'atteint, de manière à être comprise, que lorsque la volonté est brisée et la conscience réveillée. Voyez la parabole du semeur et le quatrième chapitre de l'évangile de Jean. Mais alors la loi sortie de la bouche de Dieu (verset 72), l'expression de sa pensée et de sa volonté parfaites, de sa volonté à notre égard, cette loi nous

est plus précieuse que toutes choses. Nous vivons par elle et nous vivons d'elle; elle fait nos délices, comme venant de lui et comme répondant parfaitement à nos besoins.

(Jod 73-80)

L'âme s'adresse maintenant à Dieu, comme dépendant de lui pour l'existence même de l'homme, afin d'être dirigée sûrement et guidée par lui. Cette pensée est exprimée par l'apôtre Pierre quand il dit: «Remettant leurs âmes, en faisant le bien, à un fidèle Créateur» (1 Pierre 4: 19). Seul le coeur qui le connaît en grâce peut faire cela; sinon nous cherchons notre propre volonté dans la résistance à la sienne. Mais du moment que nous le connaissons, c'est dans *tout* ce qu'il est, selon la vérité de sa nature en grâce; ainsi notre connaissance de Dieu s'élargit et nous pouvons l'appliquer à tout. Elle justifie ainsi le désir fondé sur elle. Ici (verset 73), cette connaissance s'applique à l'enseignement de la Parole, parce que l'âme marche et doit marcher dans l'ancienne création. Mais nous pouvons aussi, comme étant actuellement ici-bas, compter sur la vérité de la nature de Dieu, lorsque, comme je l'ai dit plus haut, nous le connaissons; et nous pouvons compter sur lui de cette manière, parce qu'ainsi, dans le sens le plus complet et le plus absolu, s'exprime notre dépendance de lui, aussi bien que le désir d'un coeur renouvelé. Je n'existe que par toi: fais-moi donc marcher sous ta conduite et dans les dispositions de coeur que tu donnes.

Celui qui m'a fait peut me donner de l'intelligence. Mais cette confiance en Dieu devient un lien commun, formé chez d'autres par la même disposition du coeur, qui trouve son plaisir à voir Dieu reconnu et honoré, et est affectionné à ceux qui font de même au milieu d'un monde méchant (verset 74). Ils deviennent compagnons, comme il est dit: «Ceux qui craignent l'Eternel ont parlé l'un à l'autre» (Malachie 3: 16), et comme nous le voyons aussi dans cette délicieuse peinture du résidu caché, au commencement de Luc.

Un autre trait de cette oeuvre divine dans l'âme, c'est que, ayant une vraie connaissance de Dieu, elle arrive à le justifier dans ses voies, quelque pénibles qu'elles lui soient. Le coeur reconnaît de deux manières que ses jugements sont justes (verset 75). D'abord ce sont ses jugements, et nous savons ce qu'il est. Il ne peut agir qu'avec justice, et de plus, avec justice à notre égard; il est fidèle envers nous en grâce. Mais, en second lieu, nous reconnaissons moralement la justesse de ses jugements. Dieu ne peut tolérer le mal, et surtout quand il s'agit de son peuple. Pour leur bien, il ne le peut pas. Ainsi le bien et le mal sont connus et jugés, et l'on comprend que la sollicitude de Dieu pour les siens l'oblige à surveiller leurs voies. Mais la certitude que le châtement vient de Dieu, tout en produisant la soumission, donne aussi le désir de sa faveur, lorsque la soumission est complète. Sans doute on souhaite du soulagement; mais un coeur humilié, avec le désir naturel d'être soulagé, cherche dans cet allègement à sa souffrance et non pas dans la propre volonté, la faveur divine, la consolation de la part de Dieu. «Je te prie, que ta miséricorde me console» (verset 76). «Dieu qui console ceux qui sont abaissés», dit l'apôtre (2 Corinthiens 7: 6), et cette consolation dépend de la fidèle parole de Dieu. Le croyant compte sur cette miséricorde, s'y attend, et il a raison.

Désirer simplement d'être soulagé, n'est pas autre chose que la propre volonté, et pourrait devenir, si ce désir nous était accordé, le moyen d'afflictions nouvelles; mais une volonté soumise et brisée dans le châtement, a raison de désirer qu'il lui soit fait miséricorde. Le croyant connaît ce caractère du Dieu de miséricorde (verset 77); il désire que Dieu l'exerce si possible; il peut, dans ce cas, mettre en avant son intégrité, car ce désir est légitime lorsque la soumission est complète et quand on sent que la bonté est en Dieu. Aussi dit-il ici: «Car ta loi est tout mon plaisir», et le jugement, ajoute-t-il, est la portion des orgueilleux. (verset 78). Il a le sentiment que la volonté orgueilleuse est la cause du jugement. Pendant la période actuelle de la grâce, le chrétien désire que cette volonté de l'homme puisse être changée. Il sait néanmoins que «la foi n'est pas de tous» (2 Thessaloniens 3: 2). Ici, le désir que les orgueilleux soient rendus honteux est selon le caractère d'un Dieu juste. Le fidèle se tient à part et médite la volonté révélée de Dieu. Mais il ne cherche pas seulement la faveur de Dieu; il demande que ceux qui craignent Dieu reviennent vers celui qui est affligé (verset 79) Les rapports avec eux ont un caractère spécial. Ce n'est pas qu'il les recherche, bien que la chose soit bonne; mais on trouve ici cette énergie de confiance en Dieu qui fait qu'on ne cherche que Lui, qu'on ne s'appuie pas sur d'autres, mais qu'on trouve plaisir à leur association. Ce n'est pas que le fidèle ne soit pas le compagnon de ceux qui craignent Dieu (verset 63), mais ici il ne cherche sa consolation qu'en Dieu. Il en est de même pour les amis de Job qui revinrent à lui lorsque le témoignage de Dieu fut avec lui. Seulement, quelles que soient les consolations données, le désir du fidèle est d'être maintenu dans l'intégrité (verset 80). Il ne lui vient pas à la pensée de pouvoir être béni en dehors du chemin de la parole de Dieu. De cette manière le serviteur de Dieu ne sera pas rendu honteux.

(Caph 81-88)

Ces versets vont encore plus loin. La pression de la puissance du mal est plus grande, le cri du fidèle plus pressant, mais sa confiance en la Parole est complète. Cette précieuse révélation de Dieu, de sa volonté et de sa faveur (choses dans lesquelles il ne peut mentir), maintient le coeur à travers tout. Quelle bénédiction d'avoir une révélation de lui, aussi sûre que lui-même! Ensuite le fidèle présente deux motifs pour être exaucé: d'abord l'extrémité de sa détresse: il est desséché comme une outre à la fumée (verset 83), mais il n'a point oublié les statuts de l'Éternel. En second lieu, il était une pauvre créature, d'une existence éphémère; il était temps, s'il devait jouir de la bonté de Dieu, que celui-ci étendit sa main pour le secourir. Or l'affliction qu'il traversait était d'une part le produit de l'orgueil de l'homme, de l'autre, elle n'était pas selon la Parole que Dieu avait confirmée et reconnue (verset 85). Toutefois cette parole tout entière n'était que fidélité, et la persécution était injuste (verset 86) et avait atteint ses dernières limites. Le fidèle était presque consumé dans le pays, dans le lieu même de la promesse et de la puissance de Dieu; mais il n'avait point abandonné Ses commandements. Il s'attend aussi à la miséricorde comme moyen de vivification pour lui-même (verset 88). La consolation venant du dehors ne lui suffit pas; il désire que son âme elle-même soit restaurée, et qu'il puisse ainsi garder fermement, avec bon courage et confiance, le témoignage de la

bouche de Dieu. Ainsi l'affliction et la détresse deviennent, quand le coeur est intègre, une raison que nous présentons à Dieu pour être exaucés.

(Lamed 89-96)

Un autre aspect de la Parole est maintenant placé devant l'âme. Cette Parole est devant Dieu, dans le ciel même; elle y est établie pour toujours. Là où Dieu est, elle demeure avec le caractère qui lui est propre, comme étant l'expression du propos arrêté de Dieu. Mais, quoique son conseil soit arrêté dans le ciel, c'est hors du ciel qu'il a agi. Sa fidélité, sa manière invariable de s'en tenir à ce qu'il a dit et à ce qu'il est, restent les mêmes à travers les générations changeantes des hommes. Aussi, quand nous avons sa Parole, nous pouvons y compter aussi sûrement que sur ce qui est dans le ciel; elle ne change pas davantage que Dieu lui-même. Il a établi la terre et elle demeure ferme (verset 90). Tout subsiste comme Dieu l'a ordonné, car, autre vérité importante, toutes les choses qui existent sont au service de Dieu (verset 91). Si même il leur a donné des lois déterminées, pourquoi n'en sortent-elles pas? Parce qu'elles dépendent de lui: «Toutes choses le servent». Or l'âme trouve sa force dans cette Parole. Ici, nous trouvons une obéissance morale volontaire dans un coeur renouvelé; lorsque toutes les circonstances étaient contraires, il aurait été difficile de tenir bon, si le côté moral de la loi n'avait exercé sa puissance sur l'âme (verset 92). Dieu semblait être en dehors des circonstances, mais le plaisir que le coeur trouvait à la loi de Dieu le faisait tenir ferme.

Comme chrétiens, nous avons, je le pense, quelque chose de plus, quoique ceci mérite notre attention comme témoignage d'un coeur renouvelé, et par conséquent s'applique à nous. Nous nous glorifions dans les tribulations, sachant ce qu'elles produisent en nous, et l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs par le Saint Esprit qui nous a été donné, amour qui nous est témoigné par le don de son Fils. «Toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu» (Romains 8: 28). Combien, dans le sens le plus élevé, Christ fut attaché à la volonté de Dieu au milieu des circonstances les plus contraires — même en face de la colère! Cette puissance de la Parole pour soutenir le coeur dans l'affliction, pour restaurer la force du nouvel homme et vivifier l'homme intérieur, affermit le coeur dans la conscience de la valeur divine de cette Parole (verset 93). Et ceci nous amène à Dieu avec la conscience que nous sommes siens (verset 94). Je ne dis pas que cela produise en nous cette pensée, mais cela conduit nos coeurs à en avoir conscience et, par conséquent, à regarder vers Celui qui est fidèle pour sauver et délivrer.

Comme toujours, dans ce Psaume, cela a lieu dans la conscience de notre intégrité: «J'ai recherché tes commandements» (verset 94). Cette intégrité est nécessaire; si elle manque, la confiance est affaiblie, quoique Dieu puisse faire grâce.

Nous voyons ici l'âme mise continuellement en présence de ses ennemis qui l'oppriment; il en sera ainsi du résidu d'Israël aux derniers jours. Dans un sens, il en est toujours de même pour nous, mais cela s'applique plus particulièrement aux mauvais jours. «Les méchants m'ont attendu pour me faire périr» (verset 95). Mais l'âme attend en paix, attentive aux témoignages de Dieu. Ils lui donnent la paix et la rendent capable de remettre tout à Dieu.

Une autre cause de tristesse pour l'âme est la ruine générale (verset 96). Non que l'intégrité n'existe pas, mais, dans son accablement, le coeur serait disposé à le croire. Car il n'y a pas d'accomplissement (telle est la force du mot) de la volonté de Dieu, même dans ceux qui entreprennent d'y marcher (*). Mais si le coeur se tourne vers la Parole, l'effet en est bien différent. Cette ruine même, quoiqu'elle ne puisse être justifiée, nous amène à voir combien le commandement de Dieu est parfait, complet, d'une grande étendue; combien il touche à toutes les circonstances de l'homme, à tout ce qui tient aux relations entre Dieu et sa créature, à toutes ses relations morales.

(*) Litt.: «J'ai vu la fin de toute perfection» ou accomplissement. (Trad.)

(Mem 97-104)

Ces versets nous montrent l'affection que le fidèle a pour la loi et la valeur qu'il y attache, connaissant cette valeur par expérience. Il aime la loi de Dieu en elle-même. Elle lui est donnée de Dieu comme la révélation de sa volonté. Il en fait l'objet de sa méditation tout le jour (verset 97), non pour le fruit qu'il en retire, ou la sagesse dont elle le pare, vis-à-vis des autres, mais il l'aime pour elle-même. C'est ce qui caractérise le nouvel homme. Or l'effet de la loi lorsqu'elle est aimée pour elle-même, est de rendre l'homme plus sage que ses ennemis, quelque subtils et rusés qu'ils puissent être (verset 98). Il y a un sentier que l'oeil du vautour ne connaît point — «sages quant au bien, et simples quant au mal» (Romains 16: 19) — sentier qui surmonte et déjoue les adversaires de Dieu et du juste. Ils ne peuvent se former aucune appréciation des principes de ceux qui craignent Dieu, si ces derniers restent attachés à ces principes et conséquents avec eux. «Tes commandements sont toujours avec moi» (verset 98). Telle est la sagesse divine, sagesse sans intermédiaire, en sorte qu'elle donne le discernement (car, parfaite sous tous les rapports, elle agit sur l'âme et la forme), ce que ne peut aucun enseignement humain, quelque pieux qu'il puisse être. Celui-ci peut être fort utile en tant qu'il est tiré de la Parole ou qu'il y mène; mais même lorsqu'il s'agit du don le plus élevé, rien de ce qu'on peut apprendre par ce moyen ne fait partie du trésor de la foi dans l'âme, tant qu'elle ne l'a pas appris dans la Parole. Cela peut intéresser l'esprit et le coeur, mais pour le posséder, il faut l'avoir appris avec Dieu. «Ils seront tous enseignés de Dieu» (Jean 6: 45).

Rien n'enseigne comme la parole de Dieu, recherchée et sondée dans une soumission sainte et reçue avec la simplicité d'un petit enfant. Elle nous donne alors l'intelligence, — la sagesse divine, — pour notre esprit et notre marche; et ainsi, quand les préceptes de Dieu sont observés, elle nous donne plus de sagesse que n'en apporte l'expérience humaine (versets 99, 100). Elle devient un mobile positif; nous la préférons aux mauvaises voies que nous quittons toutes pour la seule qui soit celle de Dieu, parce que c'est en celle-là que le coeur a appris à trouver ses délices (verset 101). Nous voyons aussi combien l'âme est ici en relation directe avec Dieu en grâce, et combien la conscience qu'elle est de Dieu, donne de l'autorité à Sa parole. «Je ne me suis point détourné de tes arrêts, car c'est toi qui m'as enseigné» (verset 102). Ceci est d'un grand poids pour l'âme, lorsque la puissance de la parole de Dieu a été réalisée. Ce qui est enseigné par l'homme pourra être abandonné pour l'homme; mais ce qui est enseigné par Dieu, nous ne pourrions jamais l'abandonner pour Dieu; pour qui

d'autre le laisserions-nous? Cet enseignement engage l'âme par la foi et par l'autorité divine. Il vient de Dieu et mène à lui. Maintenant l'âme revient à la pensée de la douceur de la Parole (verset 103). Ces communications divines sont ses délices. Elles ne sont pas seulement un devoir, quoiqu'il soit reconnu aussi, mais elles sont plus douces que le miel à la bouche. C'est par les préceptes de Dieu que le coeur est formé et qu'il apprend à discerner le mal d'avec le bien. Il ne s'en tient pas à l'obéissance à une loi, mais le discernement moral se développe dans le coeur et dans la volonté. Le coeur étant attaché à la parole de Dieu, par le fait de l'habitude, les sens sont exercés à discerner le bien et le mal, et l'on déteste tout mauvais chemin.

(Nun 105-112)

Il est remarquable de voir à combien de choses la Parole s'applique. Dans la dernière section, le coeur et les affections s'occupaient de la Parole pour elle-même, comme conduisant à la sagesse. Maintenant elle nous est montrée comme un guide pour notre chemin, à travers le monde dans lequel nous marchons — ce qui est un but bien différent du premier. «Elle est une lampe à mon pied, et une lumière à mon sentier» (verset 105). Elle est le moyen de produire une marche droite, non seulement parce qu'elle place le coeur dans la droiture, mais parce qu'elle jette la lumière sur ce monde, et non seulement sur ce monde tel qu'il est, mais aussi sur notre chemin qui le traverse. De même aussi Christ ne se borne pas à faire ressortir par sa justice pratique ce qu'est le monde, mais il donne à celui qui le suit la lumière de la vie. La Parole montre le chemin de la loi (pour nous le chemin de la vie divine) à travers le monde. Mais le caractère d'obéissance ne se perd jamais. Ici il prend la forme juive, cela va sans dire: «J'ai juré, et je le tiendrai, de garder les jugements de ta justice» (verset 106).

Cependant je crois que nous trouvons ici une estimation morale bien marquée du caractère de ces jugements en contraste avec l'homme et le monde. Il n'est point parlé ici de témoignages; ceux-là sont pour le fidèle; mais «tes justes jugements» indiquent le contraste entre les voies de Dieu et celles de l'homme.

Ensuite (verset 107) le fidèle considère les épreuves au milieu desquelles doit passer son chemin. L'affliction est regardée ici simplement comme une affliction, non comme venant de la main de Dieu. Le croyant avait eu à l'apprendre sous ce dernier caractère, sa volonté étant brisée (voyez versets 67, 71, 75), ce qui détruisait toute force humaine (versets 81-83). Le verset 107, au contraire, nous présente l'affliction dans un chemin qui est éclairé par la Parole, et le fidèle cherche, pour y marcher, la force et la vigueur que la Parole donne à l'âme. Le désir du coeur n'est pas ici la délivrance, quelque douce qu'elle puisse être, mais que les oblations volontaires de sa bouche soient acceptées, parce qu'il se tourne vers Dieu dans ce chemin de justice où, gardé par Dieu et possédant ses pensées, il peut lui offrir des louanges volontaires. Ces dernières n'avaient point été interrompues par l'affliction (verset 108). Il avait été extrêmement affligé, il avait erré; mais, marchant maintenant dans la droiture du coeur, il désire que les louanges qui en sortent, fruits de la puissance de la Parole, soient acceptées. Ceci est juste, mais ce n'est pas la joie du salut actuel. La conscience d'avoir erré se montre ici

partout, quoique le coeur soit rétabli. La Parole a de l'empire sur ses voies; il sent qu'elle est une lumière sur le chemin où il vient d'entrer, et quoiqu'il soit encore, dans un certain sens, sous les conséquences de son ancienne marche, son coeur redressé peut éclater en louanges; pourront-elles être acceptées? Son désir est qu'elles le soient et certainement elles le seront.

L'humilité de ce désir est juste, comme le désir lui-même est le fruit de la grâce. Ce n'est pas la louange pleine de simplicité d'une âme en relation connue avec Dieu, louange qui coule sans hésitation, comme fruit naturel et nécessaire de la bénédiction; au contraire, tout en louant, il désire être enseigné dans les voies de Dieu, en contraste avec le mal. La décision du coeur caractérise alors sa marche. Son affliction et son danger étaient grands, son âme vivait continuellement dans l'angoisse, mais cela ne change pas sa détermination, il n'oublie pas la loi de Dieu. Le danger ne l'absorbait pas au point de la lui faire perdre de vue. Ceci est une preuve bénie de la puissance qu'ont les liens établis, par la grâce, entre nous et Dieu; et combien, lorsque la foi est exercée, ce que nous connaissons de Dieu est supérieur à la puissance de Satan et aux plus grands effets des circonstances! En dépit d'eux, l'âme garde la mémoire de ce que Dieu lui donne. L'astuce et les ruses subtiles étaient semées sur son passage; pour un esprit droit cela est éprouvant et pénible, mais ses pieds restent dans le bon chemin. Des obstacles y avaient été placés pour jeter le fidèle dans le découragement, mais la Parole exerçait son influence sur l'homme intérieur. Le secret de ceci, c'est qu'il avait pris les témoignages de Dieu pour sa portion à jamais (verset 111). Ce n'était pas une jouissance présente, sentiment qui peut exercer une influence immédiate sur l'esprit et se perdre en un instant, mais c'était l'estimation donnée de Dieu, de la vérité bonne et divine contenue dans ces témoignages. Aussi, quand cette pensée est réellement retenue par grâce, elle demeure et n'est point affectée par les circonstances. Les terreurs et les ruses de l'ennemi poussent l'âme à s'attacher plus solidement à la vérité de Dieu et à tout ce qui vient de lui. Ses témoignages ont été et seront la jouissance du coeur. Seulement nous disons encore davantage: «Rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur». L'obéissance, dans sa pratique continuelle, était le but du coeur — c'était un engagement à perpétuité. Ainsi en est-il de nous. Cependant nous dirons plutôt: «Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin» (Jean 13: 1). Or ceci nous engage aussi à une obéissance perpétuelle, qui doit être notre élément et le seul état qui nous convienne comme hommes.

(Samech 113-120)

La section suivante est d'un caractère simple. L'âme rend compte de son propre état, puis s'attend à l'intervention de Dieu selon la Parole (verset 116); elle espère la voir, mais en même temps elle appréhende les jugements de Dieu sur les désobéissants: «J'ai eu en haine les pensées diverses, mais j'ai aimé ta loi» (verset 113). Je suppose qu'il entend par là les pensées et les raisonnements de l'entendement humain, mais il aime la parole de Dieu. Ainsi l'âme se détourne des raisonnements vers Dieu. Dieu seul est son asile et son bouclier; elle espère dans sa Parole (verset 114). Puis, regardant du côté des hommes, elle se retire d'avec les méchants

(verset 115); son parti est pris, elle s'attend à être soutenue jusqu'à la fin, et à n'être pas désappointée dans cette espérance fondée sur la Parole.

Mais le désir du fidèle a plus de précision encore; c'est-à-dire qu'il regarde au Seigneur afin qu'il le soutienne dans le chemin, et alors il sera en sûreté. Il n'a pas seulement besoin d'être gardé, mais d'être tenu moralement dans la droiture; il a besoin de la grâce et de la force de Dieu pour le soutenir. Autrement l'ennemi aurait l'avantage sur lui; mais, gardé ainsi, il obéira constamment aux commandements de Dieu (verset 117). Mais il voit ses jugements sur ceux qui se sont éloignés de ses commandements. Ce par quoi ils avaient cherché à séduire les hommes se trouve n'être que vanité et vide (verset 118). La tromperie est, vis-à-vis des hommes, de la fausseté, c'est-à-dire ce qui est vain et faux en soi-même. Dieu rejette les méchants (verset 119), et les traite comme n'étant que néant, comme de l'écume, et cela encourage le fidèle dans les témoignages de Dieu, dont il a gardé les voies en dépit du méchant qui les raillait. Mais il est rempli de frayeur, d'une juste frayeur à la vue de ces jugements. *Nous serons au-dessus d'eux, gardés hors de l'heure de la tentation qui viendra sur toute la terre, mais nous sommes encouragés par la Parole et par le jugement même à regarder à Celui dont il émane, et il en est toujours ainsi dans ce Psaume. Rien ne peut être plus naturel, ni mieux à sa place que cette juste frayeur. L'expression de l'apôtre (combien l'Écriture est toujours parfaite!) en vue de jugements plus profonds, quoique extérieurement moins terribles, montre que, lors même que lui n'y serait pas directement engagé du tout, il n'y était point insensible. Il dit: «Connaissant donc combien le Seigneur doit être craint, nous persuadons les hommes» (2 Corinthiens 5: 11).*

Cette crainte n'éveillait en lui que l'amour (car Lui-même ne viendrait point en jugement), mais il en connaissait la solennité et la terreur. Cette pensée agissait en puissance sanctifiante en le manifestant actuellement à Dieu, mais lorsqu'il passait à travers ce jugement, quoique sans en être atteint, la crainte était juste. C'est ainsi que, «par la foi, Noé étant averti divinement des choses qui ne se voyaient pas encore, craignit, et bâtit une arche pour la conservation de sa maison» (Hébreux 11: 7).

(Hajin 121-128)

Il y a trois points dans cette section. Le croyant est en pleine présence de la puissance du mal, et il regarde à Jéhovah lui-même. L'énergie du mal, dans son caractère moral, l'attache toujours davantage à la parole de Dieu et à ses témoignages. Tel est l'effet de la proximité de Dieu, parce que sa présence guide le cœur libre et confiant, et maintient le sentiment de la valeur des choses contenues dans la parole de Dieu. Je pense qu'il y a progrès ici.

Au verset 82, il dit: «Quand me consoleras-tu?» Ici il n'en est pas de même, quoiqu'il recherche sérieusement la faveur de Jéhovah. Il en appelle à la protection de Dieu sur le principe de la justice; avec cela, il me semble que, lors même qu'il éprouve un ardent désir de délivrance, il y compte plus à cause de la Parole de la justice de Dieu, qu'à cause de la fidélité à sa promesse de le délivrer, comme le montre le verset 123. Il sent que, lorsqu'il sera délivré, son cœur sera en liberté pour obéir. Mais il demandait encore plus que la délivrance et faisait

encore mieux que de mesurer celle-ci au mal sous lequel il gémissait. Son coeur était venu à Dieu et il désirait être traité selon sa miséricorde.

Ceci est aussi un progrès et montre, je le crois, la conscience d'une intégrité sur laquelle Dieu a mis son sceau dans le coeur. Lorsque nous sommes dans les souffrances sous la main de Dieu en châtement, nous cherchons la miséricorde pour être délivrés: c'est le désir de sa faveur et la grâce qui nous y portent. Mais sa délivrance dépend de Lui - elle est imméritée. L'oppression de la puissance du mal est méritée et la délivrance est une preuve suffisante de la miséricorde. Mais lorsque cette épreuve a eu son effet, lorsque le coeur purifié est rendu capable de penser davantage à Dieu, à sa sainteté, à sa volonté, moins à l'affliction et au mal extérieur sous lequel il ne plie plus — en un mot, lorsque le coeur est rétabli moralement — (or la place que Dieu y occupe, en contraste avec la place qu'y prend l'affliction, est la pierre de touche de ce rétablissement moral), il mesure par Dieu ce qu'il cherche, car il est, pour ainsi dire, rentré dans sa connaissance intérieurement révélée. A cause de cela nous voyons, dans ce qui suit, le fruit de cette réconciliation avec Dieu, ou de ce retour à lui. Le coeur rentré dans l'intégrité dit: «Je suis ton serviteur» (verset 125). Nous n'avons pas encore rencontré ceci. Nous avons vu de saints désirs, de la confiance, une confession sincère et l'expression générale: «Tu as agi fidèlement envers ton serviteur» (verset 65; cf. 49 et 76). Mais ceci est autre chose. Le fidèle se présente directement à Dieu comme étant dans cette relation et cette position. «Je suis ton serviteur». C'est la soumission parfaite de quelqu'un qui a cette position, sachant, comme cela est vrai, que Dieu l'y reconnaît. C'est beaucoup dire. Quel fondement pour demander à Dieu l'intelligence nécessaire pour le servir! Quelle chose sérieuse, en effet, que des êtres tels que nous soient appelés à servir Dieu d'une manière qui lui convienne! Sans nul doute, il y a un grand encouragement à pouvoir dire: «Je suis ton serviteur». Il en est ainsi dans la parabole des talents, où la confiance en Celui qui les avait rendus capables de le servir était pour les serviteurs le ressort du service. Mais là tout était heureux et en règle, tandis qu'ici, dans ce Psaume, l'âme arrive seulement à dire: «Je suis ton serviteur», après de longs châtements pour ses errements.

Le verset 126 nous montre la confiance qui s'accroît, et qui prend le langage béni de quelqu'un qui est libre devant Dieu. La loi de Dieu est précieuse à Dieu lui-même; pas un iota n'en passera sans être accompli. Lorsque le croyant a appris à regarder en dehors de lui, le mépris général de la loi ne fait que l'enhardir auprès de Dieu. Il est temps pour toi d'agir: «ils ont aboli ta loi» (verset 126). Quel principe que celui-ci! L'autorité de Dieu doit toujours être maintenue; en sorte que le comble du mal donne l'assurance de la délivrance. Cela rend la loi de Dieu excessivement précieuse à l'âme. L'amour pour la loi (ici elle est l'expression de la volonté de Dieu) grandit avec l'agrandissement de la puissance du mal. Nous sentons davantage combien elle est précieuse, sûre, combien elle procède de Dieu; et ce qui rend l'intervention de Dieu précieuse contre la puissance du mal, rend sa parole précieuse aussi contre le *développement* de ce mal. Ceci est éprouvé de deux manières: d'abord les commandements de Dieu sont aimés au-dessus de tout ce que l'homme apprécie, ensuite il y a décision dans notre jugement moral. Tous les commandements de Dieu sont estimés comme

absolument droits (verset 128) et comme étant l'ensemble de ce qui est bon, et toute voie de mensonge est haïe. La distinction entre le bien et le mal se fait uniquement par la Parole.

(Pe 129-136)

L'âme en est arrivée maintenant au point d'estimer la valeur de la loi en elle-même, après y avoir obéi et en avoir compris l'excellence. C'est de l'intelligence. «Tes témoignages sont des choses merveilleuses, c'est pourquoi mon âme les a gardés». Les paroles de Dieu, entrant dans le coeur, donnent la lumière; elles donnent de l'intelligence même aux simples (versets 129, 130). Ainsi, elles deviennent pour le coeur le sujet d'un sérieux désir; l'âme est occupée de leur excellence. Elles produisent une soif; elles n'ont pas encore rempli le coeur, quoiqu'elles aient engendré le désir. Il peut y avoir intelligence, obéissance quant à la voie que nous suivons ici-bas, faim et soif de justice, une appropriation morale au besoin et à sa satisfaction; mais ce désir ne sera pleinement satisfait que lors de l'accomplissement des promesses, et lorsque Dieu prendra sa place, lui qui révèle sa pensée par ses témoignages. Ainsi en est-il de nous, quoique d'une manière plus élevée, car Christ lui-même et les choses célestes sont le but de nos désirs.

Ce que le fidèle demande ici, c'est la grâce pour diriger ses pas, et pour le délivrer de l'oppression (versets 133, 134). On voit qu'il est au milieu du mal et cherche la face de Dieu pour être éclairé et enseigné (verset 135). Il éprouve une profonde tristesse, parce que la loi n'est point observée. Mais cela semble découler plutôt du sentiment de l'excellence de la loi, que de l'amour pour les personnes qui ont failli.

(Tsade 137-144)

Mais la justice de la loi de Dieu et la clef qu'elle nous donne de ses voies, mènent à la connaissance de ce qu'est Jéhovah qui la donna. «Tu es juste, ô Eternel! et droit en tes jugements» (verset 137). C'est la manière dont Jéhovah agit dans un cas donné, ou la décision morale qu'il exprime à ce sujet. Il a ordonné ses témoignages suivant la justice et la fidélité (verset 138). C'est ce qui les caractérise. Le mépris des paroles de Jéhovah avait excité le zèle du fidèle, de manière à le consumer (verset 139); il devenait comme un combattant sérieux en collision avec le mal dans sa puissance, comme Christ dans le temple. Mais quel que soit le mal autour de lui, il y a un repos et une consolation pour le coeur, lorsque la parole de Dieu est connue et aimée. «Ta parole est souverainement raffinée» (verset 140); plus vous la mettez à l'épreuve, plus elle se montre être la pureté même; le coeur l'aime comme son refuge et sa joie. Elle donne de la grandeur et du courage à l'âme. Il se peut qu'on soit petit et méprisé, cependant on a le courage de garder les préceptes de Dieu, en dépit de la puissance du monde ou de son mépris (verset 141), car ce sont les paroles de Dieu - ce que Dieu est lorsqu'il juge le mal et le bien; il est éternel. Sa justice est éternelle, sa loi, vérité (verset 142).

Il n'est pas question ici de la vérité qui vint avec la grâce par Jésus Christ. Mais en présence de toutes les choses de la terre, qui ne sont que mensonge, la loi est la vérité, la vraie religion, la pensée de Dieu sur toute chose, en contraste avec les pensées de l'homme et tout ce qu'il prétend être. Et Dieu établira à jamais son jugement révélé dans la loi (Cf. Esaïe 42: 3). La *loi*

n'est pas la révélation absolue de Dieu, tel qu'il est; nous avons cette révélation en Christ. Mais elle est la révélation du jugement de Dieu quant à l'homme, quant au bien et au mal; ce jugement sera établi à toujours. Le jugement exécuté sera ratifié. Ceux qui ont péché contre la loi seront jugés par la loi; exactement comme ceux qui auront entendu la parole de Christ, seront jugés par elle. La puissance du mal jettera la tribulation sur le résidu; mais il aura pour consolation les commandements qui seront pour lui les délices de l'homme intérieur. Il en est de même pour nous dans toutes les affections, au mauvais jour, et cela d'une manière plus élevée. Maintenant il en arrive au point que nous avons déjà touché: «Tes témoignages sont éternellement justes» (verset 144). Ils viennent de Dieu, ils sont sa volonté et sa pensée à l'égard de l'homme; et celles-ci seront établies à jamais. Ce que le croyant doit rechercher, c'est de l'intelligence. Alors il vivra, guidé dans le chemin où l'on trouve la vie, où on la trouve, alors même que les méchants sont retranchés; et jamais ici-bas autant qu'alors. Ceci est vrai du gouvernement de Dieu envers nous et même de Christ: «Comme j'ai gardé les commandements de mon Père et je demeure dans son amour» (Jean 15: 10). Quant à la vie, elle était *en* lui, mais nous l'avons par lui, ainsi que tous ceux qui vivent; mais cela ne fut mis en lumière que par l'évangile. Ce qui était présenté alors comme le chemin gouvernemental de la vie et le sera littéralement aussi à la fin, est le chemin gouvernemental de bénédiction pour nous ici-bas.

(Koph 145-152)

Ici l'âme exprime à Dieu le sentiment de sa dépendance. Ceci est un point important. Nous sommes dépendants, nous savons que nous le sommes, mais nous restons ainsi sans chercher du secours. Cela montre véritablement un manque d'intérêt à ce pour quoi nous sommes dépendants, et un manque de confiance en l'amour fidèle de Dieu. S'il en était autrement, nous crierions à Lui. «Si tu connaissais le don de Dieu et celui qui te dit: Donne-moi à boire, tu lui eusses demandé, et il t'eût donné» (Jean 4: 10). Ici, il crie de tout son coeur et déclare sa ferme intention d'obéir aux statuts de Jéhovah.

Ensuite il cherche la délivrance, afin que, par son moyen, il puisse sans empêchement et d'un coeur bien disposé, garder ses ordonnances (verset 146). Il y avait du zèle dans ce cri, car le coeur dirigé par la Parole avait confiance en elle, - cependant le zèle ne s'applique pas seulement à la délivrance, mais aussi au désir de méditer la parole même de Jéhovah. Certainement la délivrance était recherchée, mais la Parole elle-même était aimée. Tout cela se lie nécessairement dans l'âme. La délivrance, c'est d'être avec Dieu à l'abri de ceux qui transgressent sa loi, des oppresseurs rebelles. La méditation de la loi (c'est aussi être avec Dieu), et la parole qui nous donne espérance, ce sont les témoignages dont nous faisons nos délices. De plus, le fidèle s'attendait à ce que Jéhovah le fit revivre selon sa miséricorde, — il en est ainsi pour nous dans la détresse, — mais avec le désir que l'oeuvre de la puissance fût accomplie en lui; il s'attendait à recevoir la vie selon la pensée de Dieu (c'est-à-dire avec une nature et des désirs conformes à la pensée de Dieu. Le fidèle ne parle point comme étant mort, mais il parle d'une vivification morale). Nous savons qu'il nous faut une vie nouvelle.

Le sentiment de la puissance actuelle du mal pesait sur l'âme du fidèle. Jéhovah seul était le refuge où il pût se retirer. Ceci est très beau, la seule vraie ressource qui repose sur un principe parfait. «J'ai attendu patiemment l'Eternel» (Psaumes 40: 1). C'est une soumission parfaite à sa volonté; aucune délivrance n'est recherchée avant que sa volonté ne la donne; mais la foi savait que Jéhovah était près, et que le chemin était uni. Tous ses commandements étaient le seul chemin véritable de sécurité, le seul chemin selon Dieu. Les témoignages de Jéhovah étaient fondés pour toujours (verset 152); ils ne pouvaient changer et seront justifiés. Seulement, il faut que Dieu intervienne, et telle est ici la demande et le cri de l'âme. Ces versets sont un appel à être délivré. Pour être véritable et venir de Dieu, cette délivrance doit être selon sa Parole, elle doit confirmer à jamais la vérité de cette Parole dans ses témoignages moraux et comme fondement de l'espérance.

(Resch 153-160)

L'âme de celui qui ouvre son coeur à Dieu est maintenant beaucoup plus en présence de ses persécuteurs et de ses ennemis, de la délivrance de Dieu et du besoin de son secours, qu'elle ne l'était au commencement. Là, en effet, le coeur avait plus en vue ce que la loi était pour lui. Il en est toujours ainsi. Christ a commencé avec la parole de bénédiction; à la fin il est en présence des ennemis et demande la délivrance. Paul commence aussi par présenter la bénédiction, puis à la fin de sa carrière il souffre la persécution et l'abandon. Il en est toujours ainsi lorsqu'on persévère dans le bien, parce que le témoignage de Dieu sous toutes ses faces et la fidélité attirent l'opposition, et que la place de la Parole dans le monde (non dans nos propres coeurs) se fait sentir plus distinctement. Malgré cela le coeur ne ressent aucune incertitude. On a besoin de salut, c'est-à-dire de délivrance actuelle, mais cette délivrance est loin des méchants (verset 155). Quand il y a droiture de coeur et de marche, l'affliction est une raison pour supplier Dieu.

Avec la délivrance, l'âme demande aussi d'être vivifiée; elle recherche la puissance pratique d'une vie selon la Parole et les jugements révélés de Dieu. On recherche la justice en liberté et en puissance, lorsqu'elle est aimée dans le coeur. On recherche la sécurité extérieure dans la Parole, mais aussi la puissance intérieure, tout en pensant aux tendres miséricordes de Jéhovah; on cherche encore à être vivifié selon les jugements de Dieu. Le sentiment de la bonté de Dieu nous porte toujours à désirer sa volonté. Lorsque nous pensons avec délices à la pureté et à la bénédiction de la Parole, nous pensons à Sa bonté comme au moyen de nous vivifier. Sa Parole est si précieuse! nous regardons à la grâce pour nous former complètement d'après elle. La vérité et la perpétuité caractérisent cette Parole (verset 160).

(Scin 161-168)

Dans cette partie du Psaume, l'âme va un peu plus loin. Le coeur est dans la crainte en présence de la parole de Dieu; c'est un sentiment selon Lui (verset 161). Elle se présente avec l'autorité de Dieu; et néanmoins il se réjouit en elle, comme un homme qui aurait trouvé un grand butin (verset 162). La connexion de ces deux choses caractérise la pleine compréhension de la Parole. Elle est de Dieu, — chose solennelle, — l'âme tremble, est-il dit, à sa Parole (Esaïe

66: 2, 5). Elle vient à nous avec une autorité divine, absolue; mais comme elle est la Parole de Dieu et que nous avons une nouvelle nature, et sommes enseignés de Dieu, nous nous réjouissons d'une manière indicible en ce qui est de lui, en ce qui le révèle. La loi est reçue comme la vérité elle-même, c'est-à-dire comme seule mesure de ce qui est bien, et cette mesure s'applique indifféremment à tout, soit au bien, soit au mal. Le fidèle hait et il aime; il hait le mensonge, il aime la loi; il n'aime pas seulement ce qui est juste, mais ce qui en est l'expression selon l'autorité de Dieu (verset 163). Tout ceci engendre la louange, parce que le coeur s'élève jusqu'à la source de toutes ces choses (verset 164).

Non seulement nous possédons ce qui est bon, mais nous l'avons de Dieu. L'âme le loue selon ses relations avec lui. Ce sont les voies de Jéhovah avec son peuple. Mais la volonté exprimée de Dieu possède encore un autre pouvoir, lorsqu'elle est reçue réellement; le coeur est en paix (verset 165). Il connaît une communication parfaite de Dieu dont il est satisfait, et, s'il se confie en Dieu, les circonstances ne peuvent le faire broncher, parce qu'il possède la pensée de Dieu qu'aucune circonstance ne peut affecter. Rien ne peut donc le renverser. Je possède ce qui est parfait, de la part de Dieu, j'en connais la perfection, et j'en jouis avec une nature nouvelle. Tout cela ne peut être ébranlé par rien d'extérieur.

Outre l'obéissance, nous trouvons ici un autre élément d'une marche selon Dieu. «Toutes mes voies sont devant toi» (verset 168). Cela mène naturellement à l'obéissance, mais le coeur et la conscience sont entièrement devant Dieu. C'est un principe des plus importants. Paul dit: «Nous sommes manifestés à Dieu;» seulement il va plus loin. Il regardait au jugement final et complet des hommes, et en vue de cela il connaissait la justice de Dieu. Ce n'étaient pas seulement ses voies devant Dieu, quant à son gouvernement terrestre. Il était manifesté lui-même, comme les hommes le seraient, devant le tribunal de Christ, — qui jugera parfaitement comme Fils de l'homme, manifestant le coeur tout entier avec ses pensées les plus secrètes.

(Tau 169-176)

Lorsque les hommes se sont égarés, les cris et les supplications viennent en premier lieu, la louange et le témoignage ensuite. Cependant le cri et la supplication sont selon Dieu, lors même qu'ils sont produits par le besoin. Le croyant cherche la sagesse, l'intelligence, non pas précisément celle de la Parole elle-même, mais celle qui est selon cette Parole. C'est là cette sagesse en discernement que possèdent ceux qui sont instruits dans la parole de Dieu. Ils pénètrent clairement ce qui est devant eux. Sans doute c'est la pensée de Dieu et sa volonté qu'ils discernent, mais ils les discernent dans les circonstances. Ils ne marchent pas comme des fous, mais comme des sages. La Parole a formé leur jugement. Ensuite l'âme désire être exaucée et délivrée. Cependant la volonté révélée de Dieu reste toujours ses délices. Elle louera Dieu lorsqu'il le lui aura réellement enseigné. La reconnaissance vient en premier lieu, puisque notre part est toujours de recevoir d'abord de Dieu, ensuite nous avons la liberté d'en parler à d'autres (versets 171-172).

Ce principe est important. Aucun témoignage, aucune prédication, aucun enseignement, même lorsque le sujet en est parfaitement légitime, n'est véritablement un bon enseignement

lorsque l'âme n'a pas été d'abord nourrie pour elle-même. Il nous faut boire nous-mêmes, afin que des sources d'eau vive puissent découler de nous. Toute autre chose en effet dessèche l'âme. «Afin que tes progrès soient évidents parmi tous,» dit l'apôtre. L'enseignement n'est frais, bon, puissant, que quand il a été d'abord la part de l'âme avec Dieu. L'aide de la main de Dieu (verset 173), le souhait de Son salut (verset 174), n'est pas uniquement le désir d'être délivré. Si l'on ne cherche que cela, c'est chercher la délivrance par un chemin de traverse et non pas dans le chemin de Dieu. Mais lorsque le coeur vit dans les préceptes de Dieu, il ne recherche que la délivrance de Dieu. Tel fut le Christ: «J'ai attendu patiemment l'Eternel.» C'était la soumission à la volonté de Dieu. Dieu ne pouvait intervenir avant que sa volonté fût accomplie, de manière à ce que sa gloire fût établie dans son intervention — avant que ses conseils fussent accomplis et que le jugement parfait fût produit par son intervention. L'âme avait appris au moyen de la souffrance à désirer la seule délivrance selon Dieu. Là était la perfection de Christ. Sous ce rapport, tel doit être aussi notre sentier dans l'intégrité de notre soumission. Alors l'âme loue Dieu, Dieu lui-même dans ses voies, et ses arrêts lui sont en aide (verset 175). C'est un principe de grande bénédiction et d'une grande perfection. Cependant, bien qu'il ait été amené jusque-là, ou plus exactement parce qu'il en est venu là, le peuple (et à l'occasion nous aussi) reconnaît qu'il a été «égaré comme la brebis perdue,» car dans tout ce Psaume la condition du peuple est qu'ils avaient été égarés, mais qu'enfin la loi est écrite dans leurs coeurs, au moins en tant que désir. Le résidu humble et repentant (et nous, je le répète, lorsque nous nous sommes éloignés de Dieu) désire que Dieu les recherche, car ils sont droits de coeur, attentifs à ses commandements.

Telle est la clef de tout ce Psaume: Israël s'était égaré, mais il a dans le coeur le désir et l'amour de la loi de Dieu; sa condition et ses circonstances ne sont pas encore rétablies par la délivrance de Jéhovah, mais son coeur est rétabli, en sorte que Dieu peut intervenir, sa Parole et sa délivrance étant leur désir, et cette Parole étant le fondement de leur espérance. Dans le relèvement de toute âme, nous voyons un procédé analogue, spécialement lorsque cette âme est sous le châtiment. On ne cherche pas la consolation sans relèvement, lorsqu'on est droit de coeur. Seulement, si nous connaissons le Seigneur, nous nous tenons en lui, comme étant notre justice. Israël ne pouvait pas parler de cela comme d'une chose établie, comme d'une position connue; il ne s'attendait à posséder ce privilège, que lorsqu'il aurait obtenu la délivrance; la prophétie avait annoncé que Jéhovah serait leur justice. Quelque vrai et miséricordieux que cela soit pour eux, notre place est infiniment plus élevée.

Je termine ici ces notes courantes sur le Psaume 119, et je sens vivement combien elles sont restées au-dessous du sujet. Mais je sens aussi chaque jour davantage que, quoique cela soit vrai et puisse s'appliquer au gouvernement de nos coeurs, nous nous trouvons ici fort loin du terrain chrétien. Rien ne rend la chose plus sensible que les Psaumes. Ni le Père, ni la justice divine n'y sont connus, ni cette classe entière de sentiments précieux et saints qui en découlent pour nous. Puissions-nous nous souvenir que nous sommes des chrétiens!

Psaume 120

Ces Psaumes des degrés (120-134) traitent tous des circonstances du résidu restauré, mais non encore délivré; nous chercherons ici à pénétrer leur portée morale. Le premier Psaume déclare l'état du résidu et sa ressource. «J'ai invoqué l'Éternel en ma grande détresse, et il m'a exaucé» (verset 1). Il parle du caractère du mal; c'est la tromperie et la puissance hostile. Il était pénible pour le cœur d'avoir toujours à les rencontrer. Mais telle était la position du fidèle; il habitait au milieu du mal; c'était là sa souffrance et sa détresse. Lorsqu'il cherche la paix, eux sont pour la guerre. C'est là l'esprit et le caractère du chrétien au milieu de la puissance du mal, qui se montre telle lorsqu'elle est provoquée par la présence du bien. Cependant le jugement tombera sur la langue trompeuse. Ce Psaume est la simple expression de l'affliction d'une âme qui aime la paix, qui la procure et se trouve en présence de la tromperie inique de l'homme. Sa ressource est d'en appeler à Dieu, qui entend.

Psaume 121

Où l'âne doit-elle se tourner? vers les montagnes? (comparez Jérémie 3: 23). Le secours se trouvera dans l'Éternel. Je crois que le sens du passage est: Dois-je regarder vers les montagnes? Mon secours est en Jéhovah, et Jéhovah me gardera sûrement; il ne sommeille ni ne dort. La pensée capitale est celle-ci: Eloigne de moi toute espérance fausse et vaine, et place devant moi le seul véritable objet et la seule vraie ressource sur laquelle on puisse compter, afin de tenir tout mal à l'écart. Seulement nous devons remarquer que maintenant l'application littérale de ce Psaume ne peut être faite. Christ a été compté parmi les transgresseurs, et nous devons poursuivre notre route sans attendre une délivrance absolue; cependant nous sommes assurés que tous les cheveux de notre tête sont comptés. Dieu ne retire pas maintenant ses yeux de dessus le juste, mais, en somme, nous ne nous attendons pas à être réservés pour cette terre, comme le Juif le sera de droit s'il marche dans le sentier de la fidélité. Cependant notre Père veille sur nous avec une vigilance incessante. Nous pouvons reposer en paix sous l'ombre de ses ailes. L'instruction que nous pouvons tirer de ce Psaume est que, au milieu de tout mal, nous devons regarder seulement au Seigneur.

Psaume 122

La maison de Dieu, c'est-à-dire sa présence et son adoration dans le lieu de son repos, est notre désir (pour nous c'est le ciel). Mais l'amour pour ce lieu où Dieu habite est accompagné du sentiment que sa présence et l'adoration des saints sont liées ensemble en bénédiction. Cette demeure nous est chère, non seulement pour l'amour du Seigneur, centre de tout, mais pour l'amour de tous les saints, de nos frères et de nos compagnons. Ce n'est pas notre premier objet, mais c'est le premier cercle autour du vrai centre, c'est l'amour pour tous les saints. Nous aimons le ciel, mais nous l'aimons parce qu'il est la demeure de Celui avec qui nous avons à faire — c'est la maison de notre Père. Si le ciel m'est cher, c'est précisément parce qu'il y habite. Nous désirons même le bien de l'Église maintenant pour la même raison. Nous prenons notre place dans les lieux célestes; ils sont glorieux et saints, et nous en jouissons; mais la maison de Dieu en est le centre pour nos cœurs.

Psaume 123

Le coeur s'attend à Dieu pour la délivrance. Ainsi en est-il de nous. Nous sommes opprésés par la présence de la puissance du mal. Nous nous attendons continuellement à Dieu pour qu'il envoie le Sauveur bien-aimé qui ôtera tout ce mal. Le mépris des orgueilleux cessera, et tout sera complètement changé pour le repos de nos âmes.

Psaume 124

Dieu *seul* garde son peuple. Le grand point de tous ces Psaumes est de regarder à lui seul. Et c'est là notre portion tout le long du chemin, et tout particulièrement dans ces derniers jours. Tous les autres refuges donneront, d'une manière ou de l'autre, une direction fautive à l'âme, l'entraîneront dans un faux chemin, la rendront moins sainte dans ses motifs, moins pure et moins sage dans sa marche. Dieu peut faire usage de chaque chose, parce que son motif pour nous bénir est toujours en Lui-même et qu'il dispose de toutes choses; tandis que nous sommes formés dans nos coeurs par les objets que nous avons devant les yeux, et que nous nous conformons nécessairement à ce que nous avons pris pour appui.

Psaume 125

Or la confiance dans le Seigneur est parfaitement sûre. Une main divine et puissante nous garantit. Nous savons, d'après plusieurs passages de l'Écriture, que le Seigneur peut trouver bon de nous laisser souffrir, mais pas un cheveu de notre tête ne périra. Quand son temps sera venu, la verge de la méchanceté ne reposera pas sur le lot des justes. Il peut nous laisser souffrir pour notre Dieu ou pour l'amour de son Nom; mais, même alors, ce n'est pas selon la volonté et la puissance du méchant, mais selon sa propre volonté. Seulement cela suppose que l'on marche dans ses voies.

Psaume 126

Nous trouvons ici une restauration partielle qui nous fait espérer la pleine bénédiction. Dieu peut avoir délivré l'âme de l'éloignement et de l'affliction des jours mauvais, où elle s'était égarée et détournée, sans cependant qu'il l'ait tout à fait restaurée. Dieu intervient en bonté lorsqu'il y a repentance, nous encourage, nous apporte des bénédictions que nous n'aurions jamais osé espérer, rétablit l'âme dans le lieu de la bénédiction et manifeste sa faveur dans une certaine mesure, de manière à ce que nous sentions avec grande joie qu'il est pour nous. Cependant ce n'est point le courant paisible de sa faveur en communion avec lui, comme s'il n'y avait rien que sa faveur, goûtée naturellement dans la place où nous sommes. Il en fut ainsi de Jacob à Péniel; Dieu le bénit, mais ne voulut point révéler son Nom — il bénissait, sans se révéler lui-même. L'âme reçoit cette bénédiction de Dieu, et, dans cette mesure, trouve sa faveur; mais ce n'est pas la communion; elle ne reçoit pas non plus la communication de ce qu'il est, de manière à être capable, étant envoyée de sa part dans ce monde, d'y être un de ses témoins. C'est là notre véritable place. Sans aucun doute, c'est une grande grâce d'être bénis et restaurés lorsque nous nous étions éloignés de lui, mais notre lot est d'être paisiblement en communion où Dieu nous a placés avec lui-même, étant ainsi des

vaisseaux de sa révélation de lui-même à d'autres hommes. Notre Psaume exprime cela sous une forme juive.

Mais il y a encore un autre principe. Dans un monde où règne la puissance du mal, le temps des semailles, pendant lequel, en possession de la Parole, nous combattons le mal, est un temps de larmes. «Je leur ai donné ta parole et le monde les a haïs» (Jean 17: 14). Le christianisme a été semé dans les larmes du Fils de Dieu. C'est le fruit du travail de son âme qu'il verra en ce jour-là. Ainsi, dans chaque service (et nous devons nous y attendre) où il doit y avoir une bénédiction réelle, nous rencontrerons la tristesse produite par l'opposition du monde, et même dans l'Eglise, l'affliction plus grande encore des épreuves, des manquements et des fautes, là où nous voudrions voir Christ pleinement représenté. Mais en allant en avant avec la précieuse Parole nous pouvons être certains de rapporter nos gerbes.

Psaume 127

Ce Psaume nous dit que Dieu seul donne l'accroissement. Tout travail, toute fatigue, sont inutiles à moins que Dieu lui-même ne soit là pour agir et bénir; comme le peuple avait dit de Jonathan: «Il a opéré aujourd'hui avec Dieu». Ainsi les efforts diligents des méchants n'aboutissent à rien et, béni soit son Nom, il donne le repos et la paix à ses bien-aimés sans la fatigue et le travail par lesquels les hommes de ce monde cherchent en vain la paix et le repos.

Psaume 128

Mais si la bénédiction du Seigneur seule peut nous garder ou nous donner le succès, ceux qui craignent l'Eternel peuvent compter sur elle. Cela n'exclut pas la persécution, ni la discipline et l'exercice de la foi; mais lorsque nous marchons dans la crainte de Dieu, même dans ces épreuves, nous sommes dans le chemin de la paix. «Qui est-ce qui vous fera du mal, si vous êtes devenus les imitateurs de celui qui est bon?» (1 Pierre 3: 13). Cela ne signifie pas que nous aurons une prospérité qui consiste à satisfaire nos convoitises, mais la jouissance paisible ici-bas de la faveur divine. Mais il y a une joie au-dessus de toutes les autres, — et ce Psaume en parle comme étant alors le fruit de la piété, — c'est de voir le peuple de Dieu et son habitation dans la prospérité et dans la paix, bénis de Dieu d'une manière manifeste. C'est, pour ce monde, le désir le plus élevé, le plus constant du cœur. La bénédiction découlera sur nous de l'habitation de Dieu, qui est le lieu de la foi sur la terre, avant que le temple final de gloire soit bâti et que nous voyions la bénédiction reposer sur lui.

Les détails naturellement en sont juifs; ils présentent des bénédictions extérieures, la promesse d'une bénédiction finale qui remplacera la tribulation; et la foi s'appuie sur cette promesse aux jours mauvais et dans le temps de la détresse. Heureux d'en recevoir quelque anticipation maintenant dans l'Eglise de Dieu (car ce détail de la demeure de Dieu s'applique maintenant à l'Eglise), nous savons que la paix sera parfaite lorsque Dieu aura accompli ses conseils. Nous regardons d'avance à cette paix, et nous sommes certains de l'atteindre, car il veut la bénédiction de l'Eglise. Sion est le lieu de la foi; ce n'est pas le temple de Morija, mais c'est là où David a placé l'arche lorsqu'il l'eût ramenée. Le Seigneur est reconnu là. Ainsi en

est-il de nous; nous avons déjà la bénédiction au lieu où la grâce se déploie en puissance; nous aurons un repos parfait.

Psaume 129

L'âme regarde en arrière et découvre les voies fidèles de Dieu tout le long de la route — précieuse pensée! Combien il est doux de se retourner, pour voir, pendant que nous étions obligés de marcher par la foi et lorsqu'il nous semblait qu'il ne regardait pas, qu'au contraire l'oeil du Seigneur veillait sans cesse sur nous et ordonnait toutes choses! C'est l'intégrité qui nous rend capables de faire cela. Il est vrai que celui qui pouvait dire: «Les jours des années de mon pèlerinage ont été courts et mauvais» (Genèse 47: 9), put aussi dire: «L'ange qui m'a garanti de tout mal» (43: 16). Et il est précieux de voir Sa fidélité, même lorsque nous avons manqué, lorsque notre injustice recommande la justice de Dieu. Cependant c'est encore autre chose, quand, dans le sentier de Dieu, à travers des difficultés et des épreuves (peut-être aussi des doutes et des craintes quant à la réussite de notre service et à la réalisation de ce qui nous a été confié), nous pouvons reconnaître partout la bonne main de Dieu. Ici le chagrin et l'épreuve sont considérés comme étant l'hostilité des ennemis de Dieu contre son peuple, mais leur inimitié est déjouée. Dieu, même en châtiant, s'est montré fidèle, et maintenant il manifeste sa justice, sa fidélité à ses propres voies et à ses promesses. Il répond à l'attente et à la confiance qu'il a lui-même produites. Il a coupé les cordes des méchants. Nous aussi, nous pouvons nous y attendre. Il châtie, si cela est nécessaire, quoiqu'il n'afflige pas volontiers; mais il répondra à l'attente de la foi; il veut délivrer, il veut bénir, et l'attente des orgueilleux sera comme l'herbe des toits.

Psaume 130

Le Psaume précédent considère l'affliction et les souffrances de ceux qui sont au Seigneur, et le plaisir des méchants à les opprimer; ce Psaume-ci parle du châtiment et du mal, auxquels j'ai fait allusion en commentant le Psaume 129. Ce qui caractérise ici les souffrances de l'âme, ce n'est pas l'oppression du méchant, mais la conscience du péché devant Dieu. L'oppression est injuste, elle est le plaisir du méchant; mais, bien qu'après avoir été restaurés nous puissions reconnaître cela, cependant notre relèvement vient de Dieu quand nous regardons à sa miséricorde. Malgré ce que nous avons mérité, et tout en le reconnaissant, nous attendons sa délivrance avec des coeurs qui ont le sentiment de leur péché. Car ici ce n'est pas le pardon dans le sens de justification, quoiqu'il s'y rattache, mais en gouvernement. Il est question d'un Dieu qui tient compte de l'iniquité, et il ne s'agit pas de l'oppression, quoique cette dernière soit la verge extérieure de la main de Dieu qui amène l'âme à reconnaître son péché. Mais elle invoque le Seigneur. Ce n'est pas à l'oppresseur qu'elle s'adresse pour obtenir du relâche; car ce serait le caractère de l'apostasie, d'accepter la puissance du mal, de faire un compromis avec elle. L'âme est dans les lieux profonds, mais intègre; elle en cherche la cause dans son péché; elle crie au Seigneur par la foi, comme à Celui qui pardonne; elle s'attend à ce que le Seigneur intervienne lorsqu'il lui plaira, en sorte que sa délivrance aussi bien que sa faveur soient justes, et elle se confie en sa parole. «Israël, attends-

toi à l'Eternel» (verset 7), telle est sa conclusion, et cela glorifie son caractère comme étant au-dessus du mal, et le glorifie lui-même comme étant bon; et tant que la délivrance n'a pas ce caractère on ne la recherche pas. «L'Eternel est miséricordieux, et il y a rédemption en abondance par devers lui pour l'âme qui a péché». Ainsi la vérité est dans le coeur, le véritable caractère de Dieu est connu, ainsi que sa puissance active en complète délivrance. Combien cela ne vaut-il pas mieux que de faire un compromis avec le mal!

Psaume 131

Ce Psaume nous donne un autre caractère de l'âme restaurée; elle est en règle avec Dieu. Elle ne s'enfle point, elle ne raisonne pas. Elle marche humblement comme un enfant sevré et attend la délivrance: elle espère en l'Eternel. L'activité de l'esprit quant à ce qui devrait être, et pour arranger les choses qui sont en réalité dans la main de Dieu, ne peut aller de pair avec la vraie espérance en Lui, dans l'humilité de coeur. Or c'est là souvent une grande épreuve pour notre foi, lorsque nous sommes témoins de la puissance du mal.

Psaume 132

Ce Psaume est important, car il nous montre la position qu'occupent tous ces Psaumes des degrés. Nous avons ici, en effet, la maison, comme dans les Psaumes 122 et 127, dont le premier semble se rapporter au temple, sans que, selon moi, il soit encore accepté et construit par Dieu, comme dans le Psaume 127. Le résidu se réjouit à la pensée d'aller à la maison et à Jérusalem, et orne cette maison des pensées de la foi, car le Seigneur ne l'a pas encore bâtie. Tous les chants des degrés sont l'expression des pensées et des sentiments des saints entre leur restauration extérieure, lorsque le raisin mûrissant sera encore dans sa fleur (Esaïe 18), et l'entière restauration pour la jouissance des bénédictions du Seigneur, lorsque leurs ennemis auront été retranchés par le jugement. C'est la position du résidu, telle qu'Esaïe 18 la décrit; mais nous avons en outre Sion et David — l'intervention de la puissance en grâce, liant les coeurs du résidu avec Jéhovah, comme une chose présente, et donnant le témoignage actuel que sa miséricorde demeure à jamais. Car David plaça l'arche sur le mont de Sion, et ce cantique fut chanté pour la première fois, lorsque l'arche eut été délivrée de la main des Philistins et rapportée de la maison d'Obed-Edom. Israël responsable avait failli, et Dieu avait livré sa force en captivité et son ornement entre les mains de l'ennemi (Psaumes 78: 61). Enfin l'arche fut ramenée, et la grâce souveraine, pour l'amour de son Nom (premièrement par un prophète, et ensuite réellement par la puissance en grâce, par un roi), agit alors en faveur d'Israël et donna un nouveau lien, un nouveau fondement de relation, par la présence de l'arche sur le mont de Sion. Ce n'était pas le temple, le lieu de paix et de prospérités assurées, mais c'était une relation avec Dieu renouvelée pour la foi, David en étant le centre. Le fils de David, le vrai Salomon, devait donner plus tard la pleine bénédiction; car, après tout, ce n'est pas David qui bâtit la maison. Ici donc le lieu du repos est dans le coeur et en espérance, et ce que nous avons, c'est la personne sur laquelle la bénédiction est fondée (comparez 2 Samuel 7 et 1 Chroniques 17).

David nous est présenté comme la véritable racine des dispensations, comme caractérisant la bénédiction dans sa personne, mais la maison de Dieu est le sujet principal: des pavillons pour le puissant de Jacob. Il ne s'agit donc pas non plus des bénédictions du désert. Ce n'est pas: «Lève-toi, Jéhovah, et tes ennemis seront dispersés», et: «Retourne, ô Eternel, aux mille milliers d'Israël» (Nombres 10: 35, 36); mais c'est: «Lève-toi, ô Eternel! pour venir en ton repos, toi et l'arche de ta force» (verset 8). C'est Sion qui est le repos de Dieu à perpétuité. C'est elle qu'il a choisie; là il fera germer une corne à David. La personne du fils de David, la grâce royale en Sion, voilà ce qui caractérise la bénédiction. Quelle que soit la maison qui est bâtie, c'est David et son affliction qui sont rappelés, non pas Salomon, le fils typique de David, et sa maison. En réalité la foi de Salomon fut, personnellement, en tout point inférieure. Il alla à Gabaon, non pas à Sion; au tabernacle vide, et non pas à l'arche, si ce n'est plus tard. Le coeur de David était attaché à la maison, et il devait en être ainsi. Mais Dieu bâtit une maison à David, comme il le lui dit. C'est la grâce personnelle de Christ qui est le centre de tout, et la foi formait le véritable lien avec Dieu, alors que la bénédiction extérieure n'était pas encore introduite en paix.

Quelle bénédiction pour le résidu d'alors; et c'est en principe notre cas maintenant, surtout dans ces derniers jours! Son tabernacle et son marchepied sont plus que son temple. C'est pourquoi, dans l'épître aux Hébreux, le tabernacle, non pas le temple, est pris comme figure et comme ombre (mais non comme véritable image) des bénédictions de la foi. Cependant nous *désirons* le repos de Dieu, c'est-à-dire qu'il se repose, et ainsi nous adorons dans sa maison.

Etudions un peu les détails de ce qui nous est présenté. La réponse de Dieu va en toutes choses au delà de notre désir. Il y a trois requêtes. La première est que Jéhovah entre dans son repos, et que ses sacrificateurs soient revêtus de justice. C'est ce qui convient pour eux; c'est le désir du juste. «L'Eternel juste aime la justice. Sa face regarde l'homme droit» (Psaumes 11: 7). Combien souvent ils avaient manqué de droiture! La seconde requête est que la faveur et la bénédiction de Jéhovah puissent être telles que les fidèles chantent de joie. La troisième est que, pour l'amour de David, Jéhovah ne repousse pas la face de son Oint. Quant à David, il y a une promesse positive et une promesse conditionnelle, Puis voici la réponse: Sion sera Son repos à perpétuité; il l'a préférée et choisie; ses sacrificateurs seront revêtus de délivrance, ses bien-aimés chanteront avec des transports. La corne de David germera; son diadème fleurira sur lui, le vrai David, le Fils de David, le Bien-aimé! Et maintenant remarquez les principes. Les afflictions de la foi sont le vrai chemin de la bénédiction. Un lieu de repos pour Dieu, voilà le désir de la nouvelle nature; car le péché, le désordre seulement, a troublé ce repos; et remarquez que c'est le repos qui a sa place dans ses relations avec ses créatures, car il se repose toujours en lui-même; mais il doit se reposer en sainteté et en amour, dans l'état des créatures avec lesquelles il a affaire, et qui sera alors selon ses intentions, selon son amour. Voilà ce que le coeur désire. C'est le *repos de Dieu*, et le coeur ne se reposera qu'alors. Mais ce repos a un caractère différent, selon la manière dont Dieu s'est révélé en Israël: c'est l'accomplissement de l'alliance promise et la gloire

gouvernementale; pour nous, c'est la maison de notre Père, le repos de Dieu selon sa propre nature, saints et irrépréhensibles devant lui en amour, et en gloire. Cela a lieu dans le Bien-aimé, le vrai David, l'Oint, le Christ; assurant la bénédiction en lui, avec lui, et comme lui, et lui donnant son vrai caractère.

Remarquez, toutefois, que la simplicité de la foi, sa propre énergie, ne s'appuyant point sur le passé qui est ruiné ou qui doit être oublié, mais sur ce qui est devant nous comme objet de la foi, sur notre entière dépendance, sur la conduite divine, — cette simplicité de foi, opérée par Dieu lui-même, nous conduit dans le lieu que Dieu a choisi et préféré. David conduisit l'arche en Sion, mais Dieu avait choisi Sion, l'avait désirée pour son habitation. En nous, cela est identifié avec la nouvelle création, étant faits participants de la nature divine. C'est en elle que la foi vit, agit et juge; elle est dans le croyant une nature nouvelle, vivant de Christ comme de son objet et de sa nourriture, et elle apprend à connaître en lui le lieu du repos de Dieu. Car David et Sion sont réellement identifiés, chacun à sa manière, l'un avec l'autre. Ainsi donc notre nouvelle nature, le désir de Dieu, l'élection de Dieu, le repos de Dieu et Christ lui-même, tous coïncident. Mais le lieu de la gloire de Christ, qui est le repos de Dieu, où il demeure, Dieu le reconnaît comme lui appartenant pour toujours: «C'est ici mon repos à perpétuité», et la foi regarde toutes choses comme liées à ce repos: les sacrificateurs de Dieu, les saints de Dieu, — «tes sacrificateurs, tes saints». Mais Dieu, de son côté, prenant Christ pour lieu de repos de Sa gloire, et contemplant Sion, le lieu de sa demeure, de son repos, de son habitation (pour nous c'est l'Eglise qui est son habitation, son tabernacle, Jérusalem, sa sainte cité), Dieu, dis-je, s'étant ainsi associé avec elle (comparez Ephésiens 3: 21; Apocalypse 21: 3), regarde les sacrificateurs et les saints comme les sacrificateurs et les saints de Sion, montrant ainsi tout spécialement ses délices en elle, son identification avec elle. *Alors* c'est lui qui établira la gloire de la corne de David, la gloire de la puissance de son Bien-aimé et son règne. Or le sujet du Psaume (tandis que David est le fondement, sa gloire éternelle le résultat) c'est Sion — pour nous l'Eglise, la Jérusalem céleste. C'est là son repos, sa demeure éternelle, son désir, le lieu qu'il a choisi. Et s'il glorifie pleinement son Oint, ainsi qu'il veut et doit le faire, c'est là qu'il le fera. Quoique son Nom fleurisse en lui-même (car sa personne doit être le fondement et le centre de la gloire), cependant ce Nom demeurera dans la cité de la grâce et de la gloire. Les sacrificateurs, les saints de Sion, auront le salut et une abondance de joie. On ne pourrait dire de Sion: son David et son Christ, — ce serait hors de place; mais la dignité de Christ est notre gloire personnelle; cette dignité demeure là, dans le lieu auquel elle est associée; et tout le reste peut être considéré comme appartenant à ce lieu. La gloire est à lui, le lieu de cette gloire est la cité choisie de Dieu — pour nous c'est l'Eglise, la Jérusalem céleste.

Psaume 133

Ici encore nous trouvons la bénédiction et l'unité, mais d'après l'analogie d'Aaron; le bord de son vêtement a part à l'onction de la tête, et un seul Esprit produit l'unité, selon laquelle (Ephésiens 4: 3) les saints doivent demeurer ensemble. La bénédiction aussi se trouve là. La rosée abondante de Hermon, c'est-à-dire abondante comme sur la montagne de Hermon, descend sur la montagne de Sion. Cette communion est riche en bénédiction d'en haut,

comme le rafraîchissement désiré d'une rosée abondante tombe sur les coteaux d'éternité. Car Jéhovah a ordonné la bénédiction en Sion. L'onction du Seigneur, le Saint Esprit, et le rafraîchissement abondant des bénédictions célestes, accompagneront l'unité d'Israël en Sion. Combien cela a été plus profondément réalisé pour l'Eglise, lorsque l'onction du Saint Esprit et sa pleine administration de grâce, par la Parole qui révélait les choses célestes, ont enrichi l'unité en Christ, que cet Esprit avait formée! Hélas! où est-elle maintenant? Cependant elle reste notre privilège.

Psaume 134

Ces Psaumes des degrés se terminent par un appel à bénir Jéhovah. C'est dans le sanctuaire que les saints doivent adorer. D'autre part, la bénédiction est prononcée de Sion sur celui qui a traversé l'affliction et l'a supportée. Ce sont les bénédictions de Melchisédec, seulement elles sont dans le sanctuaire de Jéhovah, et sortent de Sion où sa grâce a établi la puissance pour bénir. Ce Psaume est l'expression complète, le couronnement du résultat de ceux qui précèdent; on y trouve ces deux points: les fidèles capables de bénir Jéhovah dans son propre sanctuaire, et l'homme pieux béni de Sion, désolée depuis si longtemps, mais où Jéhovah demeure désormais. La cité sur laquelle Jésus a pu pleurer, dont les serviteurs de Jéhovah n'ont pas oublié la poussière, est maintenant le siège du sanctuaire de Jéhovah, et, qui plus est, le siège de sa présence. Pour nous, cela ne sera accompli en plénitude que lorsque nous serons dans la maison du Père. Mais alors, quoique la louange sans doute retentisse sans cesse, nous n'aurons pas besoin de faire appel à d'autres pour adorer. Nous sommes rois et sacrificateurs, et, comme tels, en effet, nous bénissons maintenant en esprit; bien plus encore, comme des enfants chéris, saints et bien-aimés. C'est dans le lieu très-saint, où le sacrificateur juif ne pouvait pas entrer pour adorer, même en figure, que nous sommes en réalité, et que nous bénissons Celui dans la présence et la lumière duquel nous nous trouvons. Nous ne pourrions donc pas dire «toutes les nuits», car «il n'y aura plus de nuit;» mais, ici-bas, nous louons maintenant en esprit disant: «La nuit est fort avancée». Et, quant à nos âmes, «les ténèbres s'en vont, et la vraie lumière luit déjà». Mais c'est dans le lieu très-saint que nous bénissons, dans la propre présence de Dieu, et par conséquent dans le ciel. Nous pouvons bien dire qu'il nous a fait entrer en un lieu fertile. (Psaume 66: 12). Et, tandis qu'alors sur la terre ce sera Jéhovah, le Créateur, qui bénira du lieu choisi de la grâce en puissance, pour nous, maintenant, c'est Celui qui donne la vie éternelle et dans la connaissance duquel nous la possédons, qui nous bénit, comme introduits en possession de cette vie, dans le lieu même où elle est connue sans nuages, et où ce qu'il est comme puissance et source de cette vie est pleinement manifesté. Connaître le Père et Jésus Christ qu'il a envoyé, c'est la vie éternelle. Le Père a la vie en lui-même et, dans le Fils, l'homme ici-bas possède la vie. Il était la vie avec le Père avant que le monde fût. Nous l'avons en lui, et là-haut, en accord avec cette vie, avec ce dont elle jouit, nous posséderons en Dieu la plénitude de ce qui fait nos délices, comme un être saint jouit de la sainteté, comme un être aimant jouit de l'amour. Il est pour nous le Dieu de l'amour rédempteur, le Père et le Fils, non pas simplement le créateur du ciel et de la terre. Telle est notre place. Nous en jouissons maintenant par l'Esprit Saint, mais seulement dans

des vases de terre. Toutefois nous sommes appelés à être «saints et irrépréhensibles devant lui en amour», enfants du Père, et notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. L'accomplissement des promesses en grâce est une grande chose, la jouissance de la communion est une chose plus grande encore. Les Psaumes des degrés sont la marche d'Israël en avant dans le pays, hors de l'affliction, et par l'affliction, jusqu'à la pleine bénédiction en Sion qui en est le couronnement et le résultat, Jéhovah habitant là.

Psaume 135

Ce Psaume nous décrit moins la louange des sacrificateurs que la louange plus générale d'Israël; c'est pourquoi aussi il nous parle de la place occupée par le peuple devant Dieu. Ils sont dans les parvis de Dieu comme son peuple, le louant, car il est bon, et c'est une chose agréable. Nous le louons comme sacrificateurs dans le sanctuaire. Mais nous le louons aussi sur la terre dans le sentiment de sa bonté, et cette louange est agréable. Son Nom nous est connu, c'est-à-dire la révélation qu'il a donnée de lui-même, de manière à se faire connaître à nous. Mais il y a plus: nous chantons, comme nous faisons tout le reste, en qualité d'élus de Dieu, saints et bien aimés — immense privilège! Non seulement Dieu est bon; il l'est dans sa nature; mais nous sommes les objets spéciaux de sa faveur et de ses délices, et, lorsque nous connaissons cette vérité, elle est pour nous une source immense de jouissance. Comme peuple de Dieu nous le savons, et pour nous-mêmes comme faisant partie de ce peuple; mais, quand nous nous en faisons l'application personnelle, nous trouvons des délices divines à savoir que nous sommes le trésor particulier de Dieu, les objets personnels de son bon plaisir, et cela, non en vertu d'une élection nationale, mais selon sa propre nature. Il est clair que cette relation est pour nous le produit de la pure grâce de Dieu; et c'est ce qui lui donne son prix. La foi reconnaît ce fait comme vrai et s'y repose; c'est une doctrine de l'Écriture; la foi la saisit; mais c'est une immense bénédiction de la réaliser dans nos relations avec Dieu. Mais nous savons, en outre, qu'il est grand, et, quoique nous le connaissions comme Père, nous le connaissons et réalisons sa présence comme étant excessivement grand, et nos cœurs y prennent leurs délices. Notre Seigneur est au-dessus de tout. Ceci est plus général pour nous que pour Israël qui pouvait parler d'autres dieux, mais la suprématie de Dieu et le fait qu'il est seul Dieu restent vrais pour le cœur. Il est souverain dans ses actions partout, et c'est une consolation pour nous pendant que nous traversons en faiblesse un monde de méchanceté. Il dispose de toutes choses, il a frappé la puissance du mal et fait sortir son peuple. Il l'a amené dans un héritage céleste d'où les puissances des ténèbres sont exclues. Ceci est vrai pour nous maintenant, comme dans Ephésiens 4 et Colossiens 2, quoique nous ne possédions pas encore l'héritage. Nous comptons pleinement sur le résultat final, et nous l'anticipons quoique ignorant le jour et l'heure.

Quant à Israël, cela nous est présenté ici dans un passage remarquable. Au verset 13, la mention de son nom et de sa mémoire qui est d'âge en âge, nous reporte à la promesse primitive en Exode 3: 15, par laquelle Dieu se manifesta à Moïse comme Celui qui recevait Israël en grâce pour toujours. Ensuite (verset 14), nous avons la même déclaration prophétique qu'en Deutéronome 32: 36, de ce qu'il ferait lorsqu'Israël serait complètement

tombé: il jugerait son peuple et se repentirait à l'égard de ses serviteurs. Les idoles ne sont rien. C'est dans le lieu du repos royal que la louange se fait entendre, dans Jérusalem où Jéhovah demeure. Ainsi en est-il de nous. L'Eglise, et même le saint individuellement, sait qu'il est l'habitation céleste de Dieu, l'Epouse, et maintenant que nous demeurons en lui, et lui en nous, comme nous le savons par l'Esprit, et collectivement aussi, nous sommes édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit. Mais cette habitation est une chose nouvelle, céleste; elle porte le caractère de ce qui est céleste, de ce qui demeure éternellement.

Psaume 136

Ce Psaume célèbre un principe important en rapport avec Sion, lieu de la grâce souveraine en puissance: c'est que notre partage — la louange et les actions de grâces — dépend du fait que sa bonté demeure éternellement. Icabod avait été écrit sur Israël. L'arche, où le sang devait être placé au jour de l'expiation, afin qu'Israël pût se tenir devant Dieu, cette arche fut prise et même perdue quant à ce qui concernait Israël. Mais la bonté de Dieu demeure éternellement, et David, aussitôt qu'il a placé l'arche en Sion, y établit aussi ce cantique célébrant Jéhovah seul Dieu, le Créateur, Celui qui fait des merveilles en faveur de son peuple. Pour nous aussi sa bonté demeure éternellement. Christ et l'amour du Père gardent notre bénédiction de toutes manières et nous conservent pour elle. Mais tandis que la gloire nous attend et qu'il nous affermira jusqu'à la fin, nous possédons ce en quoi il nous affermit, c'est-à-dire la vie éternelle en qualité d'enfants de Dieu. Nous avons la vie et nous le savons; nous ne possédons rien encore de l'héritage, mais nous en sommes assurés et nous sommes gardés en vue de lui. Dans ce désert nous avons occasion de répéter sans cesse: «Sa bonté demeure à toujours». Mais ce n'est qu'en chemin que nous pouvons le dire, parce que nous possédons la vie éternelle. Seulement, lorsqu'une âme, s'étant éloignée de lui, a été restaurée, elle peut dire en se l'appliquant spécialement: «Sa miséricorde demeure à toujours».

Psaume 137

Il y a une double application de ce Psaume à nos âmes. Rien ne peut nous faire oublier la Jérusalem céleste, la cité dont Dieu et l'Agneau sont le temple. Toute la gloire du monde n'est rien, comparée avec cette demeure céleste. Mais l'Eglise sur la terre, qui plus tard sera cette demeure en gloire, occupe nos coeurs. Nous la voyons désolée, ses murs renversés, ses enfants dispersés ou menés en captivité; malgré cela le coeur du fidèle y reste attaché. La gloire extérieure et mondaine de Babylone ne peut détruire l'attachement et l'amour du coeur pour l'Eglise, telle que Dieu l'a fondée sur la terre. Le chrétien anticipe même avec joie le jugement de ceux qui l'ont corrompue, mais il ne peut avoir ce sentiment-là envers les individus pris isolément, — ce serait de la vengeance, — il n'est permis que quand il s'agit de la puissance du mal, considérée dans son ensemble.

Psaume 138

La durée éternelle de la miséricorde de Dieu apporte au coeur la précieuse intelligence de plusieurs autres vérités qui lui révèlent le caractère de Dieu, et lui rendent chère et certaine la Parole qui révèle ce caractère, en sorte que le fidèle est rempli de louanges. C'est un élément de toute importance; il ne s'agit pas ici d'actions de grâces à cause d'une bénédiction, ni même de reconnaissance pour ce qu'on désire, alors que le principal courant du coeur est autre part qu'auprès de Dieu; mais il s'agit d'avoir appris à connaître Dieu d'une telle manière que le coeur en est rempli de louanges, que le coeur entier le désire. Il en sera de même pour Israël au dernier jour. Cela s'apprend graduellement par le dépouillement du moi, ou en des temps de profonde affliction, lorsque le secours nous manque et qu'ainsi la propre volonté est brisée intérieurement. Il en résulte que l'âme, connaissant Dieu de cette manière, le bénit en face de toute la puissance prétentieuse de ce monde, puissance qui semblait enrichir et rendre heureux ceux qui s'appuyaient sur elle. Nous le louons de tout notre coeur, nous le louons en présence des dieux (verset 1). Tout ce qui est au dedans et tout ce qui est hors de nous, a cédé la place à Dieu, connu et révélé dans sa Parole.

La bonté et la vérité sont les grands traits par lesquels il est connu, exactement comme la grâce (mot plus étendu) et la vérité sont venues par Jésus Christ qui est la Parole vivante. C'est en lui qu'elles sont venues et c'est en lui que nous connaissons leur plénitude et leur perfection. Dans notre Psaume, la bonté et la vérité sont connues par l'expérience; c'est l'amour dans la création et dans les circonstances, non pas la grâce infinie et parfaite en elle-même. Ici Dieu avait ratifié sa parole. Sa fidélité s'était magnifiée elle-même et avait montré au croyant combien il avait raison de se confier en Dieu, lorsque tout semblait contraire. Mais cela impliquait aussi sa bonté qui prend soin de nous et sa persévérance à nous aimer, malgré nos manquements. Sa Parole nous enseignait à nous confier en lui, elle était dans sa nature un appel à cette confiance; elle nous révélait dans ce but sa bonté envers les pécheurs, mais elle nous exhortait aussi à nous attendre à lui, à nous confier en lui, quoiqu'elle nous eût mis dans une position d'humiliation, éloignés en apparence de tout ce que nous désirions, et laissés en butte à la puissance du mal pour éprouver notre foi. Il en fut ainsi de Christ et de ceux qui le suivaient.

Mais voici un autre point. Le fidèle, guidé par cette Parole, et dirigé par elle dans ses pensées, cria, fut exaucé, et, avant que la réponse publique lui fût accordée en Puissance, Dieu le fortifia en puissance dans son âme. Combien cela est vrai du chrétien, de Christ lui-même! Et nous avons ainsi l'assurance que tous, un jour, devront reconnaître cette puissance en laquelle nous nous sommes confiés au temps de l'obscurité. Nous avons eu la pensée de Dieu, en suivant Jésus; nous avons accompli la volonté de Dieu par sa puissance, avant que cette même puissance intervînt pour délivrer et pour exécuter publiquement cette volonté. Alors tout genou, forcément, se ploiera devant Celui devant lequel les nôtres se sont ployés joyeusement. Ceux qui reconnaîtront franchement sa puissance dans ce jour-là (et ce sont ceux dont il est parlé ici) loueront et béniront son Nom.

Ainsi la Parole révélait Dieu comme objet de confiance, ensuite sa fidélité vient ratifier toutes les choses dans lesquelles il avait appris au coeur à se confier. La Parole offrait ces deux choses: elle révélait Dieu et donnait à l'espérance les choses dans lesquelles cette Parole aurait son accomplissement. Mais alors se révèle un autre caractère de cette bonté. Le Seigneur, quoique haut élevé, a égard aux humbles. Il est trop élevé pour avoir égard à l'exaltation de l'homme. Si nous regardons du ciel, tout paraît égal, de niveau, sur la terre, mais il y a des grands et des humbles ici-bas, et Dieu s'occupe des humbles. L'affliction aussi vient sur celui qui est fidèle, mais la bonté et la promesse lui font trouver une issue selon la Parole. Un dernier point: Dieu veut achever ce qui nous concerne, ratifier en bénédiction en nous et pour nous tout ce qui était dans son coeur, tout ce qu'il avait révélé dans sa Parole en relation et en communion avec lui-même. Au-dessus de tout, à travers toutes les difficultés et par delà toutes choses, sa bonté demeure éternellement.

Psaume 139

Or cela ne peut avoir lieu sans que tout ce que nous sommes soit sondé à fond et c'est une grande grâce quand il y a confiance en lui; car celui qui seul peut le faire, et qui le fait selon sa propre perfection, nous sonde pour nous purifier de tout ce qui est incompatible avec lui-même, avec ses pensées, et par conséquent avec notre bonheur, qu'on ne trouve qu'en communion avec lui.

Je ne crois pas que ce Psaume aille au delà de la création, de l'oeuvre de Dieu qu'Il connaît parfaitement, quoiqu'il puisse s'y trouver une allusion bien connue à l'Eglise. C'est la conscience amenée à apprendre que Dieu sait parfaitement tout ce qui est en nous. Toute chose est découverte à ses yeux; actuellement il voit tout — mais, plus que cela, il sonde tout. Même offensé par nous, il est avec nous dans toutes nos voies, et cela produit du malaise. Adam innocent ne pouvait en avoir l'idée. Il n'y avait point en lui d'acte de réflexion pour juger sa conduite et, par conséquent, aucune idée de ce que Dieu avait à considérer. Il pouvait jouir et bénir. Mais là où il y a une connaissance du bien et du mal, un acte de réflexion sur ce qui se passe dans nos coeurs, l'oeil de Dieu qui en atteint les replis, qui connaît tout, nous inquiète, met mal à l'aise la conscience troublée. Dieu est partout, et aussi dans chaque recoin de mon coeur; les ténèbres et la lumière n'y changent rien. Ce fait nous inquiète même maintenant dans notre état naturel; car la crainte, la crainte morale est entrée, et fait désormais partie de notre nature. Cependant lorsque Dieu est connu, il y a confiance, et ici l'intégrité du coeur donne confiance. Dans ce Psaume, nous ne trouvons pas la confiance paisible d'une rédemption connue, ou d'une vie dans une nature dont Christ est lui-même la plénitude; mais nous trouvons l'état du coeur qui donne confiance, parce que cet état est l'intégrité de la nouvelle nature. Or cette connaissance de Dieu, qui sonde la conscience, est considérée ici *comme résultat* de la puissance créatrice.

Nous sommes l'ouvrage de ses mains. Ici nous voyons l'homme comme tel, et la terre de laquelle il a été façonné au commencement est considérée comme le ventre qui l'a enfanté. Dieu nous a formés; que ce soit dans le ventre de la poussière ou de notre mère, il nous a tirés d'un lieu où, avant notre existence, nous n'étions rien. Ce même Dieu a toujours pensé à nous

tout le long de la route, et la confiance a été acquise, une confiance qui atteint jusqu'à la connaissance et à la puissance créatrices de Dieu. S'il voit dans les ténèbres, il nous garde dans les ténèbres. Lorsque nous nous réveillons, et il en sera de même en la résurrection, nous sommes avec lui. Il connaît nos pensées, mais il pense à nous lorsque nous ne le savons pas. Ainsi, si Dieu connaît toutes nos pensées longtemps avant que les siennes nous deviennent précieuses, l'abolition du mal est pour nous une attente certaine, comme aussi l'annonce du jugement sur les ennemis du Seigneur que nous haïssons pour cette cause.

Les chrétiens ne désirent pas la ruine des méchants comme âmes, ni Dieu non plus; mais, en tant que méchants, ennemis du Seigneur, on désire qu'ils soient écartés par le jugement — on les abhorre comme ennemis du Seigneur, et l'on se réjouit qu'ils soient retranchés pour ne plus corrompre et détruire la terre. Mais si le désir de leur jugement est selon la sainteté et la justice, non selon notre propre volonté, nous désirerons aussi que le mal en nous-mêmes soit complètement sondé et manifesté. C'est la haine du mal, lorsque nous sommes sous l'oeil d'un Dieu dont le regard pénètre toutes choses.

Mais il est excessivement beau de voir cette intégrité du coeur amené dans la pleine lumière de la présence de Dieu, devant laquelle on tremblait autrefois parce qu'elle sondait toutes choses. Maintenant ce même coeur désire être sondé et connu de Dieu, pour être débarrassé du mal qu'il hait. Remarquez encore que la simple intégrité sans Dieu ne suffit pas pour découvrir le mal. L'homme naturel, honnête, peut se servir de sa conscience, mais comme l'oeil naturel a besoin de la lumière pour sonder les objets, nous avons besoin de la présence de Celui qui est lumière. Celui qui avait gardé les commandements depuis sa jeunesse pour sa propre conscience, se retira devant ce qui sondait son coeur et ses motifs. Ainsi, *même* si nous *désirons* connaître le mal de nos coeurs, nous introduisons Dieu dans cette oeuvre, et nous le cherchons afin qu'il travaille à cet effet; sinon il n'y a pas d'intégrité.

Psaume 140

Ce Psaume enseigne, au milieu de la malice incessante et des ruses du méchant, à s'appuyer entièrement sur le Seigneur. Le fidèle ne peut rivaliser avec le monde en ruse et en complots, mais il y en a un au-dessus de tous qui connaît la fin depuis le commencement, — nous devons regarder à lui. Considérez le caractère du peuple de Dieu en présence de cette méchanceté; ils sont les affligés, les pauvres, justes et intègres, et ils peuvent compter sur le Seigneur contre le méchant et contre l'inique. Jéhovah est reconnu comme leur Dieu. Ainsi nous reconnaissons Dieu pleinement comme nôtre, dans la révélation du Père et de Jésus notre Seigneur. Il est reconnu comme tel en face du monde.

Psaume 141

Ce Psaume désire la délivrance, mais plutôt encore la droiture du coeur au milieu de l'épreuve. Il désire d'être avec Dieu, près de lui, afin que Dieu s'approche de lui. Le coeur est avec Dieu — intègre vis-à-vis de lui. Son premier désir n'est pas: «délivre,» mais «prête l'oreille à ma voix;» afin que sa requête soit comme le parfum, l'élévation de ses mains comme l'oblation du soir. De plus il désire, et combien cela est nécessaire, que dans la calamité Dieu

veille mettre une garde à sa bouche et veiller sur la porte de ses lèvres. En principe, nous pouvons être vrais et tenir fermement le parti du Seigneur; mais combien un seul mot impatient ou prétentieux, un mot de reproche, peut ternir le témoignage, donner prise à l'ennemi et, dans cette mesure, mettre l'âme mal avec Dieu,

Aucun point n'est plus important que celui-ci pour le fidèle. Celui qui peut tenir sa langue en bride est un homme parfait. Il prend garde de n'être en aucune façon entraîné dans les sentiers ou dans la société du méchant. Ce dont il a besoin, c'est de rester dans l'intégrité. S'il est nécessaire que le juste soit battu, il s'en réjouira comme d'une huile d'onction excellente, et il honorera, comme un ami, le juste qui en agit ainsi envers lui. La grâce accompagne cela. Si les calamités tombent sur ceux qui sont extérieurement le peuple de Dieu (car c'est de ceux-là qu'il est parlé dans ce Psaume), sur ceux qui ont été les ennemis de celui qui essayait de marcher pieusement et de se garder du mal, le cœur du juste pleurera sur eux; il ne se réjouit, ni ne triomphe sur eux; sa requête monte à Dieu pour eux. Il attend le renversement de ceux qui avaient pouvoir sur le peuple; il les voit battus par l'ennemi en sorte que leur orgueil soit abaissé pour leur bien, et qu'ils écoutent les paroles du juste; et lui, il connaît la douceur de ces paroles, quelles que soient les peines qu'il traverse. La détresse était profonde, le mal dominait, mais son regard était fixé sur Dieu.

Nous trouvons encore ici que l'objet des désirs du fidèle, c'est la proximité de son âme avec Dieu. «Ne laisse pas mon âme sans ressources» (verset 8). C'est une marque certaine d'un cœur renouvelé. Ainsi, le brigand sur la croix ne songe pas même à ses souffrances, mais il demande à Christ de se souvenir de lui dans son royaume. C'est un tableau frappant d'intégrité de cœur, dans une âme qui, ayant été éloignée de Dieu, est moralement restaurée, bien qu'elle soit encore sous l'épreuve.

Psaume 142

Ici le fidèle exprime une détresse extrême; tout refuge lui manque — aucun homme ne s'inquiète de son âme. Il crie à Jéhovah de sa voix. Comme nous l'avons vu, c'est plus que de se confier en Lui. Dieu est connu selon la révélation de lui-même, et ainsi nous regardons au Seigneur et à l'amour d'un Père. Mais en criant de la voix à Dieu, il y a confession de son Nom; le fidèle reconnaît pleinement sa dépendance et se confie dans le Seigneur. Au lieu d'être inquiet, son cœur peut s'ouvrir devant le Seigneur et lui présenter ses requêtes. C'est un signe certain de confiance lorsque nous lui communiquons nos peines — c'est une grande chose que de les laisser à Dieu. Mais ici nous trouvons une autre consolation; le fidèle est dans le chemin de Dieu. Et de là découle un sentiment d'une immense importance dans les temps d'épreuve, c'est que Dieu sait, reconnaît, et observe de son regard pour l'approuver, le chemin de l'homme fidèle. C'est une source de force et de consolation. Cela suppose de la foi; il nous suffit de réaliser que notre chemin plaît à Dieu. L'esprit peut être accablé sous le poids de l'inimitié et de l'abandon, mais l'âme est en paix, se reposant sur l'approbation de Dieu.

Psaume 143

Je ne mentionne pas ici le désir du jugement, nous en avons déjà souvent parlé comme ayant trait à la dispensation judaïque. Dans ce Psaume, nous voyons une âme fléchissant sous l'angoisse, mais cependant, en principe, une âme en règle avec Dieu; une âme châtiée pour le péché, quoique entourée d'hostilité, mais amenée à être intègre devant Dieu. Elle désire le pardon, afin de ne pas être sous le jugement de la part de Dieu et afin que Dieu soit son libérateur; le fidèle désire cela comme appartenant de coeur à Dieu et étant son serviteur. Le coeur est brisé par l'affliction, mais se confie en Dieu et cherche Son chemin. Il transporte, pour ainsi dire, ses maux de la part de Dieu sur les adversaires, s'associant avec Dieu et demandant qu'il le reconnaisse et défende sa cause contre la puissance du mal dont il s'était servi comme d'une verge. Nous faisons nous-mêmes cette expérience, lorsque nous avons souffert de la malignité de nos ennemis, mais par notre propre faute. Lorsque le coeur est vrai avec Dieu et qu'il s'est complètement soumis, qu'il est restauré, acceptant le châtiment de son iniquité au lieu de s'excuser, il peut alors demander à Dieu d'intervenir en sa faveur contre la méchanceté, mais ceci n'arrive que lorsqu'il a mis la gloire de Dieu au-dessus du moi. L'âme alors s'attache à la jouissance de la bonté de Dieu avec un esprit soumis et adouci, ses motifs (non pas seulement ses voies) sont purifiés, ce qui est le vrai but de la discipline, et elle trouve ainsi la puissance de la communion qui est en relation directe avec nos motifs et l'état de notre coeur.

Les liens du coeur avec Dieu sont fortifiés et parce qu'il en est ainsi nous cherchons sa volonté. «Ton Esprit,» dit-il, «est bon». Le coeur vit dans le sentiment de ce que l'Esprit opère en nous; son influence sur le coeur est bonne. L'âme a trouvé où est le bien. L'accord est établi entre le coeur et les choses de l'Esprit, cet accord est senti et l'âme y trouve de vraies délices. Alors nous disons, comme au Psaume 147, que la louange est bonne; elle est bienséante, agréable, on sent qu'elle est agréable, agréable, parce qu'elle est juste. De plus, nous avons la conscience de la faveur divine qui repose sur nous. Mais en même temps l'âme désire en jouir là où tout sera en harmonie avec cette faveur; là où son exercice et ses fruits seront naturels, car le fidèle est encore au milieu de la souillure des ennemis. Pour nous, cela n'aura lieu que dans le ciel. Par l'épreuve le coeur est sanctifié pour Dieu, par grâce, et confesse en intégrité qu'il ne peut pas soutenir le jugement et s'attend à la faveur et à la délivrance divines.

Psaume 144

Je n'ai qu'une remarque à faire ici. Tous ces exercices nous font connaître ce qu'est l'homme et toute la portée du bien et du mal. Lorsque nous connaissons l'homme, que nous le voyons, que nous le jugeons, et qu'il est cependant délivré, nous avons alors une connaissance de toute la scène qui fait ressortir la patience de Dieu, sa bonté et ses voies, et rend toutes ces choses parfaites à nos yeux. «L'homme est semblable à la vanité» (verset 4), mais nous chantons un nouveau cantique; heureux le peuple auquel il en est ainsi! Nous avons naturellement une connaissance beaucoup plus profonde de toutes ces choses qui ont été établies par un seul acte à la croix, et nous nous tenons pour morts et vivants à Dieu par lui

qui est ressuscité. C'est une nouvelle création et nous sommes enfants du Père. Cependant chacun ne l'apprend pas comme Paul et, dans chaque cas particulier, il faut l'apprendre par expérience. Un esprit simple, saisi par Christ, et qui ne prend pas conseil de la chair ni du sang, l'apprend plus facilement, et marche dans la puissance de la nouvelle création, mais hélas! combien de chrétiens aiment à être Juifs et vivent seulement pour mourir à la fin, n'apprenant la mort que de cette manière, au lieu de mourir d'abord pour vivre ensuite comme vivants à Dieu, passant pour ainsi dire en Christ selon la puissance de cette vie, soit qu'ils veillent, soit qu'ils dorment.

Psaume 145

Ce cantique regarde en arrière et montre l'âme (car je ne parle pas ici de dispensation: sous cet aspect c'est l'Esprit de Christ montrant ce qui se passe au millénium) racontant avec louanges et actions de grâces les oeuvres et les voies de Dieu, qu'elle considère dans le passé, et célébrant la grandeur de Dieu. Dans ces voies, le caractère de Dieu s'est entièrement manifesté, et l'âme a appris cette leçon bénie et connaît ce qu'il est. Voyez les versets 8, 9, 14-20. C'est une grande bénédiction. Tout ce que nous avons traversé nous exerce, brise notre volonté, nous fait connaître ce que nous sommes, et, par cette préparation de nos coeurs, nous apprenons ce que Dieu est. Israël avait appris à se connaître dans le désert, mais ici ils apprennent à connaître Dieu, s'ils ont des coeurs pour comprendre: premièrement ce qu'il est, et ensuite de quelle manière il se montre à d'autres. Ce n'est pas seulement sa grandeur: elle a été démontrée en faisant tout concourir à ses propres fins; mais il est plein de grâce, de bonté, rempli d'amour pour les autres et plein de compassion. Il est lent à la colère, — peut-être le coeur s'en est-il plaint quelquefois quand nous étions dans l'épreuve, mais elle *nous* était nécessaire, — et grand en bonté. Oui, souvent nous sommes des Jonas, quoique nous ayons, et que nous ayons eu besoin d'autant de compassion que Ninive. Mais que n'aurions-nous pas perdu sans parler de nous être perdus nous-mêmes, si notre Dieu n'avait pas été tout cela? Tel est le Dieu auquel nous avons à faire et lorsque nous sommes délivrés, nous nous réjouissons en lui, tel qu'il est. Par la foi, sans doute, nous nous réjouissons qu'il soit tel, mais il faut que nos volontés soient brisées, que nos coeurs soient intègres dans leurs désirs, leurs pensées, dans tout leur état, pour qu'ils puissent se réjouir pleinement en Dieu, qui supporte si longtemps le mal que nous haïssons et les méchants qui contrecarrent notre désir de faire le bien, désir auquel se mêle peut-être notre volonté, quand elle revêt sa forme la plus subtile. «Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés» (Luc 9: 55).

«Car je ne suis pas venu afin de juger le monde, mais afin de sauver le monde» (Jean 12: 47). Il était la manifestation de Dieu en amour et en long support, et nous devons marcher dans l'amour comme lui a marché, s'offrant lui-même à Dieu, ne cherchant en rien sa propre volonté, s'en remettant à Celui qui juge justement.

Finalement, dans la paix, nous nous réjouissons de tout notre coeur en Dieu comme tel. C'est sa nature, son caractère, d'être bon envers tous, ses compassions étant au-dessus de toutes ses oeuvres. (Comparer les épîtres de Pierre, l'apôtre du gouvernement de Dieu et de ses jugements, par exemple: 2 Pierre 3: 9, l'épître qui applique le jugement au méchant. Il est

aussi le fidèle Créateur, 1 Pierre 4: 9. On voit dans ce passage, comme autre part, que les épîtres de Pierre traitent du gouvernement de Dieu comme les Psaumes, sauf qu'elles introduisent la rédemption).

Premièrement donc, nous trouvons la compassion. Le Seigneur est occupé des besoins des hommes, de tous ceux qui s'en vont tomber (c'est la faiblesse), de tous ceux qui sont courbés (c'est l'oppression). Puis, comme il dit en Jonas: Même de «beaucoup de bétail». C'est lui qui prend soin de l'homme et des animaux. De plus, il y a un caractère moral et des relations dans lesquelles il a affaire avec l'homme. Il est juste en toutes ses voies, il tient compte de tout ce qui est dû à autrui et aussi à lui-même. Il pense aux autres, car cela fait aussi partie de sa justice et il y a un dessein plein de grâce, sans aucun mal, dans ses oeuvres. Son oreille est ouverte au cri de ceux qui le cherchent. Il accomplit le souhait de *ceux qui le craignent*. Il garde ceux qui l'aiment; ainsi il s'intéresse à chaque besoin et tient compte de toutes nos voies. Nous voyons donc que les exercices de nos coeurs nous amènent à le connaître.

Les Psaumes suivants sont les alléluias d'un peuple délivré. On peut toutefois y trouver quelques principes des voies de Dieu en général, parce que Dieu dans la délivrance a montré à qui il pensait et comment il avait soin de nous.

Psaume 146

Nous trouvons ici cette sagesse qui consiste à se confier dans le Seigneur qui endure tout, qui vit à toujours. Ne vous confiez pas en l'homme, dit le Psalmiste; son esprit sort, tous ses desseins périssent. Il n'en est pas ainsi de Dieu. Non seulement il a la puissance, mais il est fidèle, il garde la vérité pour toujours. De plus sa tendre miséricorde est à l'oeuvre pour le bien-être des affligés. L'opprimé, l'affamé, les prisonniers sont devant ses yeux, les objets de sa sollicitude et de sa puissance; il ouvre les yeux des aveugles, redresse ceux qui sont courbés. Tout cela est une consolation pour le coeur de ceux qui sont dans la souffrance, dans l'épreuve, qui sont opprimés. Mais de plus, il aime les justes, en sorte que, quoiqu'il leur arrive, ils peuvent se confier en lui. Il garde et soulage l'étranger dont le coeur peut souffrir loin de sa patrie, l'orphelin ou la veuve dont les soutiens naturels ont été enlevés. Le coeur du juste a une confiance assurée, le coeur de ceux qui sont courbés, de ceux qui sont privés de soutiens terrestres, a la main fidèle d'un Dieu qui a soin d'eux, parce qu'ils sont dans de telles circonstances. Voilà ce que Dieu est toujours.

Psaume 147

Le grand principe de tous ces Psaumes, c'est que le seul vrai Dieu, le Créateur, Celui qui a soin de toutes les créatures, est spécialement connu comme le Dieu de son peuple, est connu comme juste, plein de compassion et de bonté, par son peuple qu'il a délivré. Ses voies et son caractère se sont manifestés à ceux qui ont été délivrés; mais il est le Dieu d'Israël, tandis que *nous* disons: Notre Père, ou: Le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ.

Tout ceci est largement développé dans ce Psaume; nous y trouvons le motif pour se confier en lui dans chaque épreuve, mais aussi pour le chercher et marcher dans la justice pratique, car il prend plaisir en ceux qui le craignent. Il est encore question d'une autre bénédiction qui appartient à son peuple, et à nous aussi, c'est-à-dire sa Parole. C'est la première des bénédictions. Il a donné sa Parole à son peuple, il n'en a pas fait de même pour les autres nations. Il y a ici une différence entre nous et Israël. En soi-même cela est vrai pour tous deux; mais le Juif était renfermé dans son propre système. Le temple était un lieu de refuge pour toutes les nations, mais, même pour les Juifs, il n'y avait aucun accès jusqu'à Dieu, aucune connaissance de lui par la révélation de lui-même. La loi leur enseignait ce que l'homme devait être, les voies de Dieu leur enseignaient bien des leçons, s'ils voulaient les apprendre comme ils le font ici; mais le chemin du lieu très-saint n'était pas manifesté, et le témoignage que Dieu est amour n'avait pas encore été donné. Ils étaient enseignés par ses voies sur la terre, mais ils ne le connaissaient pas dans le ciel; ils ne le connaîtront pas même dans le millénium comme nous le connaissons, quoique sa grâce et sa rédemption leur deviennent plus claires alors; tandis que nous le connaissons comme lumière et comme amour. Nous serons alors dans la maison du Père. C'est pourquoi, tandis que nous avons la Parole qui nous révèle Celui qui s'est sanctifié lui-même, comme homme dans le ciel, à part du monde, nous avons aussi connu l'amour de Dieu se révélant dans la puissance de la vie éternelle. Nous connaissons le Père dans le Fils, et ainsi Dieu comme amour; et, de plus, nous sommes en lui et lui en nous. Nous avons par conséquent un ministère de l'évangile, et chacun de nous est un témoin de l'amour divin et de la justice céleste. Nous n'avons point de sacrificature ici-bas, sauf ce que nous sommes tous, mais nous entrons avec hardiesse dans le lieu très-saint, notre souverain sacrificateur y étant pour toujours. La Parole est dans ce sens autre chose pour nous que pour les Juifs, quoiqu'elle soit toujours la parole de Dieu. Nous avons la Parole pour d'autres, parce qu'elle est la véritable connaissance de Dieu lui-même en grâce, une parole céleste.

Quelques autres éléments de sa bonté sont mentionnés dans ce Psaume, quoique le contenu général en soit le même. Il *guérit* ceux qui sont brisés de cœur, et il bande leurs plaies. Il n'a pas seulement de tendres compassions en grâce, mais un remède, et de plus en plus il établit sûrement, il renforce les barres des portes de la cité de Dieu, et bénit au milieu d'elle ses enfants. Ainsi nous avons dans ce Psaume un déploiement plus complet, plus riche de la grâce. Le principe général est le même: les voies de Dieu révélant ce qu'il est dans sa bonté et son juste gouvernement, et la connaissance de Dieu par le moyen de ses statuts et de ses jugements; mais non pas la révélation de lui-même et l'introduction dans sa présence tel qu'il est, ni la connaissance de son caractère de Père. C'en est plutôt le contraste (voyez Ephésiens 1: 3-5, où nous trouvons la position du chrétien, comme aux versets 19-23, notre relation avec Christ; comparez encore chapitre 5: 25-30).

Psaume 148

Une remarque suffira pour noter le caractère de ce Psaume. Toute la création est appelée à louer Dieu, mais avec le mot additionnel: «Il élève la corne de son peuple». C'est plus que la

délivrance et la miséricorde. Il exalte Israël dans la création comme le peuple de sa faveur sur la terre. Il est le sujet de louanges de ses saints, du peuple qui est près de lui — pensée bénie! mais bien plus encore pour nous qui serons près de lui, sans voile, dans sa maison et en sa présence. Israël est près du Créateur comme son peuple sur la terre; mais nous, avec Dieu notre Père dans le ciel, semblables au Seigneur Jésus, son Fils unique. Dans ce Psaume, comme dans le suivant, il n'est pas parlé de délivrance, parce qu'ils indiquent un progrès: d'abord la miséricorde et la délivrance, ainsi que la faveur divine sur le juste éprouvé au milieu de Sion, puis la corne de son peuple élevée; Israël, un peuple qui est près de lui; et maintenant viennent la joie et le triomphe.

Psaume 149

Dieu prend plaisir en ses bien-aimés, et ils sont son arme contre ses ennemis; les louanges du Dieu fort sont dans leurs bouches, dans leurs mains une épée à deux tranchants, pour exécuter le jugement qui est écrit. Nous voyons aussitôt que nous sommes sur le terrain juif du jugement dans ce monde. Il y a du bonheur, même pour le chrétien, à voir le mal aboli par la puissance: «O ciel! réjouis-toi sur elle, et vous les saints, et les apôtres, et les prophètes». Mais cela n'a lieu pour l'Eglise que lorsqu'elle est sur le terrain prophétique et non pas sur son propre terrain. C'est pourquoi aussi, le Père n'est pas mentionné dans l'Apocalypse plus que dans les Psaumes. Lorsqu'il est question de relation avec le Père, elle se manifeste en amour, et cette différence que nous avons notée si souvent, est aussi distincte, aussi simple que possible pour un cœur spirituel; elle est de toute importance pour rendre les Psaumes intelligibles et pour placer le christianisme sur son terrain propre et véritable. Le chrétien n'est pas un Juif; Dieu ne se révèle pas à lui sous le nom de Jéhovah, mais sous celui de Père, comme Christ l'établit d'une manière si frappante.

Psaume 150

Ce Psaume donne la pleine louange à Jéhovah de deux manières: dans le sanctuaire et dans la forteresse de sa force (*), car ses voies qui viennent du firmament de sa puissance ont toujours été d'accord avec le sanctuaire d'où il gouvernait Israël, et elles confirmaient la révélation qu'il avait faite de lui-même dans le sanctuaire. Il en est de même pour nous: il fait concourir toutes choses ensemble au bien de ceux qui l'aiment, mais c'est en accord avec la place céleste à laquelle ils appartiennent et vers laquelle il les conduit. Christ est maintenant dans la forteresse de sa puissance. Il est loué pour ses actes, loué pour sa grandeur qu'il a manifestée dans ses actes. Jéhovah est l'objet de la louange — Jéhovah le Dieu d'Israël, mais aussi Jéhovah le Créateur et le Conservateur de toutes choses — le juste Juge. Mais ici c'est Jéhovah, *Dieu* dans son sanctuaire. Nous aussi, après tout ce que nous avons reçu dans un sens plus élevé qu'Israël, nous nous glorifions dans les tribulations et finalement en Dieu lui-même — non pas dans ce que nous avons reçu. On ne trouve pas ici, comme auparavant: «Louez notre Dieu,» mais le Psaume s'élève plus haut: «Louez Dieu dans son sanctuaire». Le sentiment profond de ce qu'est Dieu s'élève au delà de la relation dans laquelle nous sommes, quoique ce soit aussi pour nous une relation avec lui dans le sens le plus élevé. L'amour de

notre Père, de Celui qui est notre Père et le Père de Christ, est doux, mais nous nous réjouissons en Dieu. Loué soit son Nom!

(*) Il faut traduire le verset 1: «Louez Jéhovah! Louez Dieu dans son sanctuaire! Louez-le dans la forteresse (le firmament) de sa force!». *(Ed.)*

L'appel de l'épouse - Genèse 24

ME 1875 page 276

Nous vivons dans un temps où tout est mis en question, du moins tout ce qui est de Dieu, et en méditant ce chapitre, je suis heureux d'avoir l'occasion de vous présenter la vérité de Dieu dans une portion de sa Parole qui, tout en ayant été l'objet d'attaques toutes particulières, fournit un témoignage aussi simple que positif de la pensée, de la sagesse et de la bonté de Celui qui a dicté cette Parole pour notre instruction.

Il ne faut pas chercher dans ce chapitre la révélation de l'Eglise de Dieu: on n'y trouve rien ici qui nous dise l'union des Juifs et des Gentils en un seul corps. Mais lorsque plus tard le mystère est manifesté, ceux qui sondent les Ecritures peuvent admirer comment Dieu en avait préparé la place et le type, lors même qu'Il n'en avait pas encore révélé le caractère. Il n'en est pas ainsi non plus seulement dans cette partie des Ecritures prise isolément; car il y a une liaison bien positive entre elle et ce qui la précède, et ce qui la suit. Et s'il en est vraiment ainsi, n'avons-nous pas là un beau témoignage du caractère absolu de l'inspiration! Quelques personnes voudraient nous faire considérer les Ecritures comme contenant la Parole de Dieu, mais n'étant pas elles-mêmes cette Parole: un exemple pris au milieu du livre, nous montrera Dieu lui-même dans chaque mot.

La portion des Ecritures sur laquelle j'attire maintenant votre attention, commence au chapitre 22 de la Genèse. Ce chapitre n'est pas un point de départ arbitraire; car il est introduit ainsi: «Et il arriva après ces choses, que Dieu éprouva Abraham». Il s'agit, on le voit, d'une nouvelle série de divins tableaux de la vérité. Le père est appelé à sacrifier son fils. — Epreuve sans pareille! Il doit l'offrir en holocauste sur la montagne de Morija. Le fils reste sous la sentence de mort jusqu'au troisième jour; puis, lorsque l'obéissance est démontrée pleine et parfaite, la main armée du couteau étant étendue pour égorger le fils, cette main est arrêtée, et un bélier, retenu par ses cornes à un buisson, est substitué au fils. Ainsi Dieu se pourvut d'un agneau pour l'holocauste, car aucun type ne peut atteindre à la hauteur ou descendre à la profondeur de cette vérité, que le Fils de Dieu est l'Agneau de Dieu. — Où est le chrétien qui ne sache pas que Dieu nous fournit ici un type du sacrifice du Fils de Dieu? Tous ceux qui croient aux Ecritures et admettent la concordance qu'il y a entre le Nouveau Testament et l'Ancien, ne peuvent que reconnaître ce type, que le Saint Esprit confirme de son sceau par des traits évidents pour tous. L'ordre même dans lequel les choses nous sont présentées est instructif. Plusieurs, nous le savons, se contentent de voir l'amour de Dieu dans le sacrifice dont Dieu s'est pourvu, le bélier substitué étant le type de Celui qui est mort pour nos péchés.

Mais le Nouveau Testament ne s'en tient pas là, comme eux. Au chapitre 11 de l'épître aux Hébreux, nous lisons qu'Abraham «offrit son fils unique, à l'égard duquel il lui avait été dit: «En Isaac te sera appelé une semence», — ayant estimé que Dieu pouvait le ressusciter même d'entre les morts; d'où aussi, en figure, il le reçut», nous donnant à entendre ainsi que

le chapitre 22 de la Genèse nous présente un type, non seulement de la mort de Christ, mais encore de sa résurrection.

Mais le Nouveau Testament nous fournit une autre allusion à cette scène mémorable, là où, dans l'épître aux Galates, au chapitre 3, l'apôtre insiste sur la «semence», en contraste avec «les semences». Cette citation de la Genèse présente souvent beaucoup de difficulté, même aux croyants. Ils ne mettent pas en doute ce que l'apôtre affirme, mais ils sentent qu'ils ne comprennent pas ce qu'il veut dire. Ils savent que le mot «semence» peut dans toutes les langues s'appliquer à plusieurs, aussi bien qu'à un seul, et ainsi le sens du passage leur échappe. Paul doit avoir raison, ils en sont convaincus; mais ce qu'il veut dire, ils ne le comprennent pas, et la difficulté les entraîne facilement à aller plus loin et à juger la parole qui est au-dessus de leur portée. Ils feraient mieux de se tourner vers Dieu et de sonder la Parole de sa grâce.

Je crois que l'apôtre veut dire ceci: L'ange de l'Eternel cria des cieux une première fois à Abraham (Genèse 22: 11) et arrêta le couteau (figure de la mort) levé sur Isaac: puis, Dieu ayant montré le bélier à Abraham qui l'offre en holocauste, alors l'ange de l'Eternel cria des cieux une seconde fois, disant: «J'ai juré par moi-même, dit l'Eternel; parce que tu as fait cette chose-ci, et que tu n'as point épargné ton fils, ton unique, certainement je te bénirai et je multiplierai très abondamment ta postérité comme les étoiles des cieux et comme le sable qui est sur le bord de la mer; et ta postérité possédera la porte de ses ennemis...» (Genèse 22: 15-17). Plus d'un lecteur superficiel trouve ce passage difficile à comprendre. Il trouve étrange que l'apôtre mette une telle importance à «la semence» comme ne parlant que d'un seul, puisque le texte semble parler d'une postérité nombreuse; mais lisez plus loin: «Et toutes les nations de la terre seront bénies en *ta semence*». Ici nous arrivons au point traité dans l'épître aux Galates. Dieu place deux sortes de bénédictions devant nous; non seulement deux mesures, mais deux ordres de bénédiction. La bénédiction promise à une nombreuse postérité vient d'abord, et ici, où le nombre est lié à la semence, jusqu'à: «ils posséderont la porte de leurs ennemis», la bénédiction a un caractère essentiellement juif. Certainement Dieu accomplira tout cela un jour: il veut bénir aussi bien que délivrer son peuple terrestre. Il maintiendra le gouvernement divin du monde en Israël; il rétablira toutes choses, quand Satan aura tout gâté. Son propos est d'arracher de la main du destructeur l'apparente victoire qu'il a remportée; et quand Son peuple sera tombé aussi bas qu'il peut tomber, alors Dieu interviendra, et Il relèvera son peuple et le mettra au faite de toutes les bénédictions et de toutes les gloires de la terre. Les écrits des prophètes sont pleins de ce sujet; mais le premier de tous les livres de la Bible témoigne déjà de ce que Dieu fera, et cela en rapport avec le sacrifice d'Isaac comme type.

Mais il y a autre chose encore. L'Apôtre, au chapitre 3 de l'épître aux Galates, appuie sur «la semence», Dieu parlant d'*un seul*. En rapport avec cette semence, il nous montre une autre sorte de bénédiction que celle dont nous venons de parler. L'ennemi essayait de faire passer au judaïsme les croyants d'entre les Galates (en principe, je n'ai pas besoin de le dire, et pas de fait), en insistant sur la circoncision comme moyen de s'assurer la bénédiction. Les Galates

étaient ainsi exposés au danger de perdre ce que le christianisme a de plus précieux. L'Apôtre essaie de les ramener à la vérité en leur montrant que, lorsque Dieu parle «d'une semence» (sans dire qu'elle sera nombreuse), c'est aux Gentils que la bénédiction est promise, non pas aux Juifs distinctivement. Il applique ce mot de «semence» à Christ ressuscité, disant: «Et en ta semence» (sans faire mention ici d'un nombre comme du sable de la mer ou des étoiles du ciel) «toutes les nations de la terre seront bénies». Ce n'est pas des Juifs possédant la porte de leurs ennemis qu'il s'agit ici, mais des nations «qui seront bénies»: la possession de «la porte des ennemis» est promise à la nombreuse postérité; la bénédiction des nations est en rapport avec «la semence», qui est Christ. Je le répète c'est là le grand point dans le verset 16 du chapitre 3 de l'épître aux Galates. Notre bénédiction n'est pas avec Christ comme Messie sur la terre, mais avec Celui qui a été crucifié et qui est ressuscité d'entre les morts; c'est une bénédiction d'un caractère tout nouveau, ayant sa place de l'autre côté de la mort avec le Seigneur Jésus ressuscité, «ta semence, qui est Christ». Ainsi nous devenons la semence d'Abraham, non par la circoncision, qui a lieu de ce côté-ci de la mort, mais par la foi en Celui qui est mort et qui est ressuscité. C'est la fin complète, devant Dieu, de l'homme dans la chair, et l'introduction d'un nouvel homme, en Christ ressuscité, dans lequel il n'y a ni Juif, ni gentil: et la foi s'en tient à ce qui est *devant Dieu*.

Une autre difficulté s'élève ici pour plusieurs: *Sara meurt* dans le chapitre 23. Pour que le type s'accordât avec une doctrine trop répandue dans la chrétienté, Sara aurait dû être désormais pleine de vie et de santé; et certainement, si l'homme et les pensées de l'homme avaient prévalu, c'est ainsi que le type nous aurait été présenté, car la plupart des théologiens envisagent ce sujet de cette manière. Mais, selon les Ecritures, Sara meurt. Ce n'est pas Agar, l'ancienne alliance selon la chair, qui disparaît, mais c'est la mère de la Semence promise. Que signifie donc cette mort? Si nous devons voir, dans le chapitre 22 de la Genèse, la préfiguration de la mort et de la résurrection du Seigneur et du propos de Dieu de bénir les Gentils, en Christ, d'une bénédiction toute autre que celle qui est promise à Israël, je le répète, quelle est la signification de la mort de Sara dans ce moment-là?

Le livre des Actes nous le dira clairement, Après le don du Saint Esprit, les apôtres présentèrent le Seigneur Jésus à Israël comme peuple, s'adressant aux «hommes Israélites», et leur donnant l'assurance, fondée sur la vérité de Dieu, que, s'ils se repentaient et recevaient Celui qu'ils avaient mis à mort et qui était maintenant ressuscité par la grande puissance de Dieu, toutes les promesses que Dieu leur avait faites recevraient leur accomplissement. «Le Dieu d'Abraham, et d'Isaac, et de Jacob, le Dieu de nos pères», lisons-nous au chapitre 3, «a glorifié son serviteur Jésus, que vous avez livré et que vous avez renié devant Pilate, lorsqu'il avait décidé de le relâcher. Mais vous, vous avez renié le Saint et le Juste, et vous avez demandé qu'on vous accordât un meurtrier; et vous avez mis à mort le Prince de la vie, lequel Dieu a ressuscité d'entre les morts ce dont nous sommes témoins». Et plus loin: «Mais Dieu a ainsi accompli ce qu'il avait prédit par la bouche de tous les prophètes, savoir que le Christ devait souffrir. Repentez-vous donc et vous convertissez, pour que vos péchés soient effacés; en sorte que viennent des temps de rafraîchissement de devant la présence du Seigneur, et

qu'il envoie Jésus Christ, qui vous a été préordonné, et lequel il faut que le ciel reçoive, jusqu'aux temps du rétablissement de toutes les choses dont Dieu a parlé par la bouche de ses saints prophètes de tout temps».

N'est-il pas bien clair ici, que Dieu, par la bouche de son serviteur, offre à Israël d'accomplir tout ce qui lui avait été promis? Mais Israël a refusé l'offre; et la conséquence de ce refus a été que l'offre a été complètement retirée pour un temps. *Sara meurt*. La présentation de l'alliance de la promesse cesse d'avoir lieu; nous n'entendons plus Dieu s'adresser à Israël en disant, comme nous lisons au chapitre 3 des Actes: «Vous êtes, vous, les fils des prophètes et de l'alliance que Dieu a établie avec nos pères, disant à Abraham: Et en ta semence seront bénies toutes les familles de la terre. A vous, premièrement, Dieu, ayant suscité son serviteur, l'a envoyé pour vous bénir, en détournant chacun de vous de vos méchancetés». Dieu fit l'offre; mais l'offre fut rejetée, et dès lors la parole du Seigneur n'est plus adressée de cette même manière à Israël, et il ne lui est plus fait d'ouvertures sur le même terrain. *Sara meurt*. Ce n'est pas que Sara ne doive pas ressusciter; et aussi sûrement qu'elle ressuscitera, aussi sûrement reparaitra, avec le retour du Fils de l'homme, l'alliance de la grâce pour les deux maisons d'Israël.

Mais que lisons-nous à la suite de tout cela? Un apôtre extraordinaire est appelé et un terrain nouveau est établi; non, c'est trop peu d'appeler ainsi ce grand changement! — Le mystère, qui était resté caché dès les siècles et les générations, est révélé par un nouvel instrument choisi pour cela. Saul de Tarse devient le témoin caractéristique, non pas de la mère de la Semence de la promesse, non pas de l'accomplissement de ce que Dieu s'est engagé, depuis le commencement, à faire pour la postérité d'Abraham, mais il vient révéler le mystère qu'une Epouse est appelée et tirée de ce monde, et formée et préparée pour l'Epoux ressuscité. L'apôtre Paul devient le ministre spécial et typique de l'Eglise. Ainsi l'Ancien et le Nouveau Testament s'accordent parfaitement entre eux.

Le chapitre 24 de la Genèse, introduit précisément ainsi une scène tout à fait nouvelle qui confirme de la manière la plus significative ce que nous venons de dire. «Or Abraham», est-il dit, «devint vieux et fort avancé en âge; et l'Eternel avait béni Abraham en toutes choses. Et Abraham dit au plus ancien des serviteurs de sa maison, qui avait le gouvernement de tout ce qui lui appartenait: Mets, je te prie, ta main sous ma cuisse, et je te ferai jurer par l'Eternel, le Dieu des cieux et le Dieu de la terre, que tu ne prendras point de femme pour mon fils d'entre les filles des Cananéens parmi lesquels j'habite; mais tu t'en iras en mon pays et vers mes parents, et tu y prendras une femme pour mon fils Isaac».

Les Cananéens, comme chacun le sait, étaient les futurs ennemis du peuple élu; ils étaient déjà dans le pays comme instruments de Satan pour en exclure, si possible, ou au moins, pour combattre et corrompre ceux que Dieu avait appelés. Ils nous présentent en figure, selon Ephésiens 6, nos ennemis «les dominateurs des ténèbres de ce siècle, la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes», ceux contre lesquels nous avons à combattre. Ce n'est donc évidemment pas parmi les démons et les anges déchus que Dieu choisit une

compagne pour son Fils: c'est du monde que la grâce souveraine tire et prépare une épouse pour Christ.

Voici le commandement du père à son serviteur qui avait le gouvernement de tout ce qui lui appartenait: «Tu iras en mon pays et vers mes parents, et tu y prendras une femme pour mon fils Isaac».

Le serviteur entrevoit des difficultés, il a des craintes: «Peut-être que la femme ne voudra point me suivre en ce pays. Me faudra-t-il nécessairement ramener ton fils au pays d'où tu es sorti?» Et Abraham lui dit: «Garde-toi bien d'y ramener mon fils. L'Eternel, le Dieu des cieux, qui m'a pris de la maison de mon père et du pays de ma parenté, et qui m'a parlé et juré, en disant: Je donnerai à ta postérité ce pays-ci, enverra lui-même son ange devant toi; et tu prendras de là une femme pour mon fils. Que si la femme ne veut point te suivre, tu seras quitte de ce serment que je te fais faire. Quoiqu'il en soit, ne ramène point là mon fils» (versets 5, 6). Il n'est aucun point sur lequel l'Ecriture insiste davantage, dans ce chapitre, que celui-ci: Isaac, le fils ressuscité, doit rester exclusivement en Canaan; il ne doit en sortir sous aucun prétexte.

Il en a été autrement dans d'autres cas. Abraham lui-même a été appelé de la Mésopotamie, Dieu l'en faisant sortir; et c'est de là qu'il a amené sa femme. Plus tard, Jacob quitte Canaan et s'en va bien loin, et épouse Léa et Rachel; puis il revient en Canaan et descend en Egypte. Mais pour Isaac, pendant que le serviteur va en Mésopotamie choisir et chercher l'épouse, lui, doit rester dans le lieu qui est le type bien connu du ciel: pendant tout ce temps du moins, l'époux demeure en Canaan exclusivement. De même, le Fils du Père n'a aucune relation avec le monde pendant que l'Epouse est appelée et préparée; on ne le voit que dans le ciel, à la droite de Dieu. Ce fait est aussi positif quant à Christ, dans la doctrine du Nouveau Testament, que l'est le commandement d'Abraham quant à Isaac dans le type de la Genèse. C'est un privilège immense que d'être bénis avec Christ, — d'être bénis non seulement par Lui, mais avec Lui, et non seulement avec Lui, mais avec Lui dans le ciel, en la présence de Dieu! Telle est notre bénédiction à nous qui sommes dans le lieu d'où il a été ignominieusement rejeté; et telle est notre bénédiction *en* Lui maintenant, pendant qu'il est à la droite de Dieu.

N'est-ce pas cette place céleste de Christ, que l'Esprit de Dieu fait ressortir avec tant de soin dans le chapitre que nous avons sous les yeux? «Peut-être que la femme ne voudra pas me suivre en ce pays; me faudra-t-il nécessairement ramener ton fils au pays d'où tu es sorti?» Abraham lui dit: «Garde-toi bien d'y ramener mon fils». Pendant l'appel et la formation de l'Eglise, Christ ne soutient aucune relation directe avec la terre; il est simplement la Tête glorifiée dans les cieux. Avant cela, il était descendu sur la terre; et c'est ici-bas, sur la terre seulement, en Celui qui a été élevé de la terre sur la croix, que la grande oeuvre de la rédemption a pu être accomplie; par le Fils, que le Père n'a pas épargné, mais qu'il a livré pour nous tous. C'est sur la terre que l'homme a péché, et c'est sur la terre que le péché doit être jugé; mais c'est dans le ciel et seulement dans le ciel, qu'on voit Christ en relation avec l'Epouse. C'est du ciel que le Saint Esprit descend; c'est pour le banquet des noces de l'Agneau

dans le ciel que l'Épouse est préparée, et c'est pendant que l'Époux ressuscité est dans le ciel, qu'elle est en voie de formation sur la terre, avant qu'il vienne pour prendre les saints à Lui et les présenter dans le ciel.

Beaucoup de questions difficiles sont éclaircies et vidées par ce qui précède, des questions dont les chrétiens surtout se préoccupent, le monde ne s'y intéressant guère et appelant tout cela du fanatisme. C'est pourquoi Satan cherche tant à nous faire perdre notre union avec Christ, la Tête céleste, car, si notre force et notre joie dépendent de la manière dont nous comprenons notre vraie relation avec Christ et dont nous jouissons de celle de Christ avec nous, les efforts de l'ennemi tendent à séparer, autant que possible, Christ et l'Église. Le travail incessant de l'Esprit de Dieu, au contraire, est de placer et de soutenir le croyant (non seulement le croyant individuellement, mais l'Église) dans le sentiment vivant et présent d'une union «corporative» avec Christ, Dieu s'attendant de notre part à une conduite basée sur cette union. Comment notre marche serait-elle ce qu'elle doit être, si nous ne connaissons pas la position et les relations dont elle découle? L'affection, l'intimité d'union, et l'obéissance, qui sont les devoirs de l'épouse, sont inséparables de sa place d'épouse; dans une relation différente, elles seraient déplacées et seraient le plus grossier péché. Si l'épouse ne vit et ne se conduit pas ainsi, elle manque complètement à ses devoirs: la connaissance de la relation est la base des devoirs.

Au milieu de la scène qui nous occupe dans ce moment et qu'un Juif, et même quelques chrétiens, pourraient considérer comme un simple tableau de vie domestique, l'Esprit de Dieu nous donne l'esquisse typique de notre appel et de notre relation avec Christ, relation qui est d'une importance capitale pour nos âmes maintenant, et qui est d'autant plus douce que nous voyons, par la Genèse, comment elle était dès les premiers temps devant Dieu, et que nous savons d'ailleurs, par le Nouveau Testament, qu'elle était dans les conseils de Dieu en Christ, avant que le monde fût. La Genèse nous en fournit ici l'ombre, et, ce qui me paraît d'un grand prix, nous la montre en rapport avec le système de la promesse et, avant tout, avec le sacrifice du Fils de Dieu.

Mais nous avons à remarquer d'autres traits importants qui complètent cette esquisse et qui siéent à une pareille scène. Je voudrais d'abord insister encore sur cette grande vérité, qu'ici déjà, nous voyons que l'Église est fondée sur l'œuvre accomplie de Christ, non pas seulement sur la mort de Christ, mais aussi sur sa résurrection. Ici le «fils» est ressuscité, et apparaît dans une place toute nouvelle, et c'est Christ que nous y découvrons sous la figure d'Isaac, Isaac recouvert d'entre les morts, pour ainsi dire, et qui demeure exclusivement en Canaan, le type connu du ciel. Quand nous nous reportons à l'histoire précédente d'Abraham, ou à ce que nous lisons plus loin de l'histoire de Jacob, de Joseph, ou de tel autre patriarche, cette restriction solennelle relative à Isaac nous paraît d'autant plus remarquable. Nous voyons quelle tendance il y avait à ce que les traits de famille se répétassent de père en fils, et ce trait spécial à Isaac en est rendu plus frappant encore, surtout lorsque nous comprenons sa complète signification en Christ, notre Tête céleste et notre Époux, déjà maintenant! Isaac a seul cette place typique. Aucun autre des patriarches ne nous est présenté comme lui, en

Canaan, en rapport avec l'appel de Rebecca. Si Dieu voulait représenter un Epoux exclusivement céleste, comment aurait-il pu le faire d'une manière plus puissante? Isaac ne doit quitter Canaan sous aucun prétexte, quelles que soient les difficultés qu'il puisse y avoir à lui amener l'épouse.

Nous avons déjà remarqué que l'Esprit de Dieu place la même vérité ouvertement devant nous dans les Epîtres du Nouveau Testament, et aussi, en substance, dans la dernière partie de l'évangile de Jean, où l'apôtre montre Christ, nous plaçant dans la même position que Lui dans le ciel. Cependant, dans l'Ancien Testament, Christ est souvent présenté comme Celui qui doit régner sur Israël béni et restauré dans son pays, comme Celui qui jugera et gouvernera toutes les nations. Et ainsi, infailliblement il régnera, car l'Ecriture ne peut pas être anéantie; et si la Parole de Dieu pouvait faillir quant à la terre, comment pourrions-nous nous y fier pour les choses du ciel? Les Psaumes et les prophètes sont pleins de glorieuses visions pour ce jour où le Messie, une fois humilié, dominera depuis une mer jusqu'à l'autre, et établira sur la terre les jours du ciel. C'est pourquoi les saints d'autrefois, quoiqu'ils ne soient pas sans avoir vu de loin et salué les choses du ciel (nous le savons par l'épître aux Hébreux), considéraient avec raison la terre comme la sphère future de bénédiction manifestée, si ce n'est même la terre exclusivement. Sans aucun doute Christ demandera, et Dieu lui donnera «les nations pour son héritage, et pour sa possession les bouts de la terre». Mais ce jour où Christ les demandera et où il les obtiendra, ce jour par conséquent du jugement des vivants (Psaumes 2: 8, 9) est en contraste avec le moment actuel (Jean 17) où Christ ne demande pas le monde, comme il le fera alors, mais nous veut, nous, tandis qu'Il est dans le ciel. C'est Lui qui est le vrai Isaac, imprimant ainsi un caractère céleste à des âmes sur la terre ne leur donnant pas seulement une destination céleste pour le temps à venir, mais leur imprimant en outre déjà maintenant, ici-bas, son céleste sceau de sa part et en commun avec Lui, en sorte qu'elles savent qu'elles sont à Lui qui est dans le ciel, quoiqu'elles soient encore sur la terre.

Le temps aussi était venu pour cette merveilleuse manifestation de foi. Le Seigneur Jésus était descendu dans les profondeurs de l'expiation. Il avait été rejeté par les Juifs, et Dieu, pour le moment, avait rejeté ceux-ci et retiré la bénédiction directe de la terre, comme telle, car cette bénédiction dépend de leur réception qui sera pour le monde comme une vie d'entre les morts (*). C'est pourquoi ce n'est pas sur la terre, qui a rejeté le Juste, que la justice nous est présentée maintenant, mais dans le ciel, où Dieu a glorifié le Saint que l'homme a méprisé et renié; et ceux qui le reçoivent sont faits «justice de Dieu» en Lui. Ainsi la grâce présente de Dieu est plus riche que toutes les promesses; car Dieu ne s'est jamais limité à une promesse. La pensée en effet serait-elle admissible que Dieu pût être limité ou que sa grâce pût s'épuiser?

(*) Romains 11: 15.

Le grand fait pour nous, en face de Satan qui a conduit le monde à mettre Jésus à mort, est que ce Jésus, après avoir souffert pour nos péchés, a été ressuscité et placé dans la gloire céleste, et que Dieu appelle et tire de ce monde des âmes, pour être non seulement bénies

avec Christ, mais pour être unies par son Esprit en un corps, «le corps de Christ», — et tout cela pendant que Christ est dans le ciel et que nous sommes ici-bas.

Telle est votre position vis-à-vis de Christ, si vraiment vous possédez maintenant, en vous, l'Esprit de Christ. Vous êtes membres de son corps, chair de sa chair, os de ses os (*), quelles que soient vos propres pensées et quoique les hommes aient pu vous dire. «Tel qu'est le Céleste, tels sont aussi les célestes». Si vous croyez en Lui, ne craignez pas de le confesser, ne doutez pas de votre bénédiction en Lui, et n'ayez pas honte de Lui, en quelque manière que ce soit.

(*) Ephésiens 5: 22-32.

Qu'il est triste d'avoir à insister ainsi sur une vérité dont l'Eglise devrait pleinement jouir! Qu'il est humiliant d'avoir à rappeler maintenant aux enfants de Dieu tout ce que Dieu leur a donné dans sa grâce, tout ce qui leur appartient, mais qu'ils ont, hélas! oublié. Ce n'est pas nous qui avons à choisir la nature de nos relations avec Christ, c'est Dieu qui en décide. J'ai entendu dire à quelqu'un qui croyait être humble en le disant: «Je n'ose pas demander d'être un fils de Dieu, je suis content d'être son serviteur». Hélas! de tels sentiments sont de l'incrédulité et non de l'humilité. Nous ne devons pas nous mesurer nous-mêmes par nous-mêmes ou par d'autres: nous devons comprendre que Christ a tout souffert, afin que Dieu puisse nous bénir en conséquence, et selon ses conseils divins, pour la gloire de son Fils, nous unir à Lui dans une position qui est le fruit de la rédemption et selon la gloire de Celui qui l'a accomplie.

Christ donc, est-il maintenant «le Céleste?» — Tel qu'est le Céleste, tels sont aussi les célestes» (*). Et s'il y a des célestes qui sont-ils? Ce ne sont pas les anges: les bons anges ne quittent pas leur position, et les mauvais anges ont encore à être jugés. La grâce agit dans toute sa plénitude, et les derniers que la nature supposerait devoir être choisis, sont justement ceux auxquels Dieu daigne accorder ses plus riches bénédictions.

(*) 1 Corinthiens 15: 48.

Telle est la vraie position du chrétien et de l'Eglise, et elle ne dépend pas du peu que nous pourrions avoir fait pour le nom de Jésus. Notre délivrance et nos relations avec Christ viennent de *Lui* seul et sont *son* oeuvre; elles ne sont pas l'oeuvre de ceux qui les reçoivent par la grâce de Dieu.

Mes frères, je ne dis pas que vous ne connaissiez pas votre position céleste, individuellement, ou dans votre association avec tous les saints, et que vous ne compreniez pas votre responsabilité à ces deux égards comme «temple de Dieu» (*). Je dis seulement qu'il faut que vous saisissiez et compreniez votre position et vos relations avant que vous puissiez manifester l'affection qui leur convient, ou marcher d'une manière qui y soit conforme. De qui attendre une conduite filiale, sinon d'un enfant qui connaît son père? Le même principe est vrai dans la sphère de Christ et de l'Eglise. C'est la position et la dignité de l'homme, non de la femme, qui déterminent celles de la femme. Christ a été sur la terre, et il y sera de nouveau; mais maintenant il est dans le ciel, et c'est là seulement que nous le connaissons. Si même

nous l'avions connu autrement, nous ne le connaissons plus que là maintenant. Comme pour Rebecca, notre relation à nous aussi, est établie, et elle l'est par le Christ, qui nous a baptisés pour être un seul corps par le Saint Esprit envoyé du ciel. La croix a rendu cela possible, ayant ôté le péché par le jugement qui l'a condamné une fois pour toutes, — non pas par la patience et le support (quoique Dieu ait dans un temps usé de patience quant au péché), mais maintenant en justice; car la grâce règne par la justice, le péché ayant été jugé, et jugé comme il ne le sera jamais en enfer ni ne pourra jamais l'être de nouveau. La foi croit Dieu et se soumet à sa justice, et elle reçoit par Christ et avec cette portion céleste: croyant au Seigneur Jésus, nous sommes unis à Lui. L'Homme de douleurs, maintenant dans le ciel, a été donné pour Tête sur toutes choses à l'Eglise qui est son corps (**). Il a dû d'abord passer par la mort, car «à moins que le grain de froment ne tombe en terre et ne meure, il demeure seul: mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit» (***) .

(*) 1 Corinthiens 6: 19; 3: 16, 17; 2 Corinthiens 6: 11 et suivants; Ephésiens 2: 19-22. - (**) Ephésiens 1: 22. — (***) Jean 12: 24.

La Parole de Dieu nous montre d'une manière parfaitement certaine, que ce n'est qu'après la rédemption que le Seigneur Jésus devient, à la droite de Dieu, la Tête de son corps, qui est maintenant formé sur la terre par l'Esprit. Il n'y avait rien de pareil quand Jésus était sur la terre; il n'était à aucun égard la Tête du corps avant d'avoir pris sa place en haut dans le ciel; le corps ne pouvait pas même avoir un commencement d'existence, avant que Christ fût dans le ciel comme Tête, pour que le Saint Esprit envoyé du ciel pût nous unir à Lui; car ce n'est ni une conscience réveillée, ni même la foi, qui *unissent*, mais seulement l'Esprit qui nous est donné en outre comme croyants. Je le répète: je crois d'une foi personnelle, individuellement; et cela est de la plus haute importance et d'une grande valeur pour l'âme de chacun. Si la conscience n'est pas tranquille, les affections divines n'ont pas leur cours libre et normal, et il était dans les voies de Dieu et selon la sagesse de Dieu, de vider toutes les questions avant de nous unir à Christ par l'Esprit.

Remarquez ici qu'il faut distinguer entre la nouvelle naissance et le baptême de l'Esprit. C'est comme *pêcheurs* que nous sommes vivifiés, mais c'est comme *saints* que nous recevons l'Esprit, soit individuellement, soit pour l'union. Aucune incrédulité des croyants ne peut renvoyer cette bénédiction jusqu'au moment où nous serons dans le ciel; au contraire, d'après la Parole de Dieu, qui seule est infaillible, nous la possédons dès ici-bas, quoique nous en perdions maintenant le pouvoir pratique, la jouissance, et le témoignage, si nous n'y croyons pas. Nous faisons partie du corps de Christ *maintenant*. Aucune doctrine de l'Ecriture n'enseigne que nous devenions membres de son corps dans le ciel. Puisqu'il s'agit de Christ et de son oeuvre révélée par l'Esprit envoyé du ciel, il n'y a rien de trop excellent pour l'Eglise dans le coeur de Dieu, qui glorifie Christ et nous bénit en Lui. Tous les saints, dans tous les temps, sont appelés à souffrir, les chrétiens en particulier, non seulement pour la justice, mais pour Christ; et c'est ce que l'on n'aime pas.

L'incrédulité aime à rester dans le paisible et commode juste milieu du bon sens commun; elle a peur des extrêmes, parce qu'elle dédaigne Christ. Elle cherche le bien-être et les

honneurs ici-bas, et espère être reçue au ciel et y obtenir pardon et miséricorde. Ce n'est pas là le christianisme: c'est le rétablissement d'un demi-judaïsme, qui détruit la vraie position et le témoignage de l'Eglise. La vérité peut être présentée quelquefois crûment, ou d'une manière peu exacte et relâchée, et Satan peut ainsi la rendre ridicule pour l'homme naturel et rebutante pour tout homme spirituel. Celui qui cherche la gloire de Dieu ne peut que le déplorer et le reconnaître, non le justifier; mais nous ne pouvons pas rabaisser la vérité ni la rendre agréable au monde ou aux chrétiens qui cherchent à marcher avec le monde. Tout ce qui est selon Dieu doit découler de la foi: la foi du saint (je ne dis pas de l'âme qui vient à Dieu) est formée par son objet, qui est Christ, maintenant dans la gloire, Christ à qui le saint est uni et par lequel il est transformé de plus en plus en la même image, par l'Esprit du Seigneur, de gloire en gloire. Il va sans dire que jusqu'à ce qu'une âme ait fléchi devant Dieu dans le sentiment de son péché et qu'elle ait trouvé la rédemption par le sang de Christ, c'est une folie et même un mal de parler d'autres et célestes privilèges; mais quand tous les besoins de la conscience devant Dieu sont satisfaits par la foi, l'Esprit scelle le croyant qui est fait un avec Christ dans le ciel.

Chacun peut apprendre par les Ecritures que sans foi il n'y a pas d'union; mais que la foi, en elle-même, n'unit jamais. Les Ecritures ne donnent nulle part l'idée qu'une personne soit unie à Christ par la foi; mais quand une personne croit, elle est faite un avec Christ par le Saint Esprit, qui descend maintenant à prendre la place de serviteur des conseils du Père, pour la gloire de son Fils bien-aimé. Comme le Fils était devenu serviteur pour faire la volonté du Père ici-bas, ainsi maintenant l'Esprit est occupé à glorifier Christ en communion avec les pensées et l'amour du Père. Il fallait pour cela que Christ fût d'abord élevé au ciel après avoir parfaitement achevé son oeuvre, et qu'il eût envoyé de là le Consolateur, pour être avec nous et en nous pour toujours.

Eliézer, le serviteur, nous présente un beau fruit de l'Esprit dans la foi par laquelle il agit, — et qui se manifeste par la prière selon Dieu: «Alors le serviteur prit dix chameaux d'entre les chameaux de son maître, et s'en alla; car il avait tout le bien de son maître en son pouvoir. Il partit donc, et s'en alla en Mésopotamie, à la ville de Nacor. Et il fit reposer les chameaux sur leurs genoux hors de la ville, près d'un puits d'eau, sur le soir, au temps que sortent celles qui vont puiser de l'eau. Et il dit: O Eternel, Dieu de mon seigneur Abraham, fais que j'aie une heureuse rencontre aujourd'hui, et sois favorable à mon seigneur Abraham. Voici, je me tiendrai près de la fontaine d'eau, et les filles des gens de la ville sortiront pour puiser de l'eau. Fais donc que la jeune fille à laquelle je dirai: Baisse, je te prie, ta cruche, afin que je boive; et qui me répondra: Bois, et même je donnerai à boire à tes chameaux, soit celle que tu as destinée à ton serviteur Isaac; et je connaîtrai à cela que tu as été favorable à mon seigneur. — Et il arriva qu'avant qu'il eût achevé de parler, voici, Rebecca, fille de Béthuel, fils de Milca, femme de Nacor, frère d'Abraham, sortait ayant sa cruche sur son épaule».

N'est-ce pas là vraiment prier par le Saint Esprit? C'est la prière faite, non seulement pour obtenir une chose, mais pour obtenir cette chose parce qu'elle est pour la gloire du Fils et dans la pensée du Père pour nous la donner. Cette prière du serviteur d'Abraham me paraît être,

dans tout l'Ancien Testament, la plus vivante anticipation de ce que c'est que de demander au Père au nom de Christ, et de recevoir ce que nous demandons ainsi. Je parle de l'esprit de la chose.

Croyez-vous que ce soit un hasard que ces passages se trouvent ici? Quel contraste il y a entre cette prière d'Elihézer et le vœu de Jacob au chapitre 28 de ce même livre de la Genèse ou son cri de détresse au chapitre 32! Il n'y a, je ne crois pas trop dire, aucun autre chapitre de la Genèse, où il soit autant question de la prière que dans celui-ci. Et pourquoi? N'est-ce pas parce que maintenant, pendant l'appel de l'Épouse, la marche par la foi nous est présentée en figure par Celui qui demeure et qui opère en nous? Certainement Dieu n'attend pas moins de confiance et de constante dépendance de la part de ceux qui portent le nom de Christ. Il va sans dire que de tout temps, depuis que Dieu s'est occupé de l'homme, tous ceux-là ont prié qui ont en la foi et nous le voyons en Abraham, et en d'autres; mais nous ne trouvons nulle part ailleurs, je le pense, dans ce même livre, un type comme celui qui nous est présenté ici sur ce point.

Il y a un autre trait encore: le Saint Esprit est descendu du ciel d'une manière qui n'avait pas été auparavant. Aussi sûrement que le Fils est descendu en personne sur la terre pour y devenir chair, aussi sûrement l'Esprit est venu maintenant, pour demeurer en nous et avec nous. Le Saint Esprit était venu d'abord pour demeurer dans le Fils; il avait scellé, et sans du sang, Celui qui était le Saint de Dieu. Mais comment pouvions-nous, nous qui étions pécheurs, avoir son Esprit en nous? Comment pouvions-nous devenir les vases du Saint Esprit de Dieu? Uniquement en vertu du sacrifice parfait de Christ qui nous a rendus parfaits. Après ce sacrifice, et non avant le Saint Esprit est descendu pour habiter dans ceux qui avaient été, de misérables pécheurs; et il peut demeurer en nous pour toujours maintenant, en vertu du sang qui nous purifie de tout péché. Ceci ne parle-t-il pas à nos cœurs d'une manière bien puissante, frères bien-aimés? C'est une chose si solennelle pour tous les chrétiens! Nous avons besoin de cultiver cet esprit de foi et de prière qui, seul, nous garde pratiquement dans la présence de Dieu où toute chair est jugée, sachant aussi que Dieu nous entend, et que nous recevons de Lui les choses que nous lui demandons.

Mais ce n'est pas tout. Le même serviteur qui représente le pouvoir de l'Esprit agissant dans l'homme maintenant, montre aussi la merveilleuse fidélité avec laquelle Dieu, non seulement le guide, mais prépare et arrange tout pour lui, exactement comme au commencement du chapitre Abraham ne reconnaît, pas Dieu seulement comme l'Éternel Dieu, mais comme «le Dieu des cieux et le Dieu de la terre». Le chrétien de même, et plus encore, devrait sentir ainsi, selon la grandeur infinie des révélations de la gloire du Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ. C'est pourquoi, au chapitre 4 de l'épître aux Ephésiens, il nous est présenté comme étant «au-dessus de tout», et «partout», et «en nous tous». Ce n'est pas seulement que nous soyons placés par la grâce dans la plus grande proximité de Lui, mais, quelque méprisés et rejetés que nous puissions être pour l'amour de Christ, nous sommes placés, et nous devrions le comprendre, comme enfants dans cette intimité qui nous permet de parler à Celui qui tient toutes choses entre ses mains. Comme le serviteur «prit une bague

d'or, du poids d'un demi-sicle et deux bracelets pour mettre sur ses mains, pesant dix sicles d'or» (versets 22-30), ainsi à chacun de nous la grâce est donnée selon la mesure du don de Christ. (Comparez Ephésiens 4: 7-16).

Puis, le coeur du serviteur est aussi amené à l'adoration. «Et cet homme s'inclina et se prosterna devant l'Eternel et dit: Béni soit l'Eternel, le Dieu de mon seigneur Abraham, qui n'a point cessé d'exercer sa gratuité et sa vérité envers mon seigneur; et lorsque j'étais en chemin, l'Eternel m'a conduit en la maison des frères de mon seigneur». La bénédiction d'Elihézer était sans doute plutôt un hommage qu'un culte dans le sens chrétien du mot; autrement dit, il s'agissait de quelque chose d'individuel, non pas des louanges des enfants de Dieu, ou de l'assemblée. Cependant l'acte d'Elihézer est la figure du culte. Avez-vous jamais remarqué qu'il y a beaucoup plus de ce genre d'hommage ou d'adoration, dans ce chapitre que dans tous les autres du livre de la Genèse? Pourquoi en est-il ainsi? N'est-ce pas parce que Dieu a maintenant préparé le chemin pour les vrais adorateurs? Dieu s'est maintenant révélé en amour et en vérité, dans le Christ, dans le Fils. Il ne se fait plus chercher comme en tâtonnant, si en quelque sorte nous pourrions le trouver; le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ nous a amenés à Lui; son Père et notre Père, son Dieu et notre Dieu (*), n'étant pas seulement descendu en Lui jusqu'à nous sur la terre, mais en Lui qui est mort et qui est ressuscité et qui est à la droite de Dieu, nous ayant amenés dans le ciel pour que nous soyons devant Lui, sans tache, agréables dans le Bien-aimé. Comment pourrions-nous ne pas l'adorer?

(*) Jean 20: 17.

Dès qu'une âme prend la vraie place du chrétien et de l'Eglise, cette âme devient un adorateur en Esprit et en vérité. Dieu est révélé dans sa grâce, la rédemption est accomplie, le voile est déchiré, et nous avons accès auprès du Père maintenant comme des fils, et nous avons Dieu demeurant en nous. L'Esprit de Dieu ne pouvait qu'amener les enfants de Dieu à adorer. C'est pourquoi la première épître aux Corinthiens leur parle de chanter avec l'esprit; et pourtant nous savons quel était l'état des Corinthiens; et les épîtres aux Ephésiens et aux Colossiens leur disent de «s'exhorter l'un l'autre par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels», «chantant et psalmodiant de votre coeur au Seigneur». Tout cela suppose une relation qui ne peut pas ne pas s'exprimer par des louanges et des bénédictions qui montent vers Dieu; et quel privilège pour nous que de pouvoir être ainsi tournés vers Dieu, au lieu de nous occuper de nous-mêmes, quoique cette occupation puisse, hélas! être nécessaire et ait sa place dans la vie du chrétien. Il y a un temps convenable pour tout, même pour une humiliation générale aussi, et c'est une chose dangereuse pour un chrétien que de ne pas se juger lui-même, en faisant souvent, en toute humilité, l'examen de ses voies. Mais, quoiqu'il y ait en nous qui demande à être jugé, ne laissons jamais s'éteindre ou se troubler dans nos âmes la louange de notre Dieu et de l'Agneau, et rendons sans cesse à notre Dieu et Père le culte que nous lui devons. C'est pourquoi nous lisons: «Que chacun s'éprouve soi-même, et qu'ainsi il mange du pain et boive de la coupe» (1 Corinthiens 11: 28).

Dans l'histoire qui nous occupe ici, nous voyons parfaitement, autant du moins qu'un type peut nous le montrer, le sentiment de ce que Dieu est et de ce qu'il a donné, remplissant le

coeur d'Elihézer: il s'incline et se prosterne chaque fois que Dieu lui montre sa grâce. (Comparez versets 48, 52).

Remarquez encore comment l'appel de l'épouse se lie à la venue du Seigneur. On demande à Rebecca: «Veux-tu aller avec cet homme?» Il aurait été dans la nature humaine qu'elle désirât rester quelques jours de plus, «au moins dix». Mais l'épouse, qui pourtant n'a entendu qu'un message auquel elle a cru, a déjà son coeur tourné vers Isaac, comme celui du chrétien est tourné vers Christ: «Lequel, quoique vous ne l'ayez pas vu, vous aimez, et, croyant en Lui, quoique maintenant vous ne le voyiez pas, etc.» (1 Pierre 1: 8). Frère, mère, maison, famille, patrie, tout parle en vain! Et le serviteur fut fidèle à sa mission d'amour qui était de ramener l'épouse en Canaan. — C'est le modèle parfait de l'Esprit opérant dans le nouvel homme, et faisant de Christ l'unique et seul objet d'attention pour lui. «Non que j'aie déjà reçu le prix, ou que je sois déjà parvenu à la perfection, mais je poursuis, cherchant à le saisir; vu aussi que j'ai été saisi par le Christ Jésus. Frères, pour moi, je ne pense pas moi-même l'avoir saisi; mais je fais une chose: oubliant les choses qui sont derrière, et tendant avec effort vers celles qui sont devant, je cours droit au but pour le prix de l'appel céleste de Dieu dans le Christ Jésus» (Philippiens 3: 12-14). Le serviteur ne se laisse distraire par rien; il n'a qu'une chose à faire. «Ne me retardez point, puisque l'Eternel a fait prospérer mon voyage; renvoyez-moi, afin que je m'en aille à mon seigneur». Personne ne parle de «résignation» à propos du départ. Est-ce *son* coeur seulement qui désire nous amener chez nous, vers Lui? Son amour, quand il est vraiment connu, éveille dans le coeur un amour vrai, comme ici nous entendons répondre simplement: «J'irai». L'Esprit et l'Epouse ne disent qu'une chose: «Viens, Seigneur Jésus, viens!» (Apocalypse 22: 16-20). Pouvez-vous le dire, bien-aimés frères? Il vient; «veux-tu aller vers Lui?»

Isaac vient à la rencontre de Rebecca; et elle, qui a tout laissé derrière elle, est «sortie» pour rencontrer l'époux, se voilant parce qu'elle n'appartient pas au monde mais à lui seul. A mesure que le moment approche, elle en réalise davantage par l'Esprit la bénédiction.

Que Dieu veuille, par son Esprit, nous faire comprendre la vérité de ce que Christ est pour nous! L'incrédulité essaie toujours d'être ce qu'elle n'est pas; comme croyants, nous ne pouvons jamais exagérer ce que la grâce nous a donné en Christ, tant sont grandes les bénédictions dont chaque saint de Dieu est béni en Christ maintenant, bien que, jusqu'ici, nous n'ayons que la Parole et l'Esprit de Dieu, méprisés tous deux par la chair, et auxquels, à l'un comme à l'autre, elle résiste.

Sondez la Parole de Dieu, et examinez jusqu'à quel point notre position s'accorde avec la vérité qui nous est présentée dans le beau chapitre que nous avons médité ensemble. L'un des objets principaux des épîtres du Nouveau Testament, est de nous révéler ce dont nous avons l'ombre dans le type de l'appel de l'épouse, qui traverse le désert sous la conduite d'Elihézer, pour s'en aller vers l'Epoux en Canaan, — l'Eglise fiancée à Christ.

Tout ce qu'on estime grand et dont on se glorifie au milieu des hommes, tout ce que jusqu'ici vous avez pu croire bon et utile, ne vous paraîtra, à la lumière de la Parole de Dieu,

qu'un empêchement à manifester Christ, — Christ notre vie! Si une chose de la terre vous occupe, elle est évidemment étrangère à l'Esprit de Dieu qui glorifie Christ «Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu. Pensez aux choses qui sont en haut, et non pas à celles qui sont sur la terre» (Colossiens 3: 1, 2). Puissiez-vous comprendre que votre seule et vraie occupation doit être maintenant de rendre témoignage à Christ rejeté de la terre, mais céleste, et qui va revenir! Que cette vérité, qui est de Dieu et non pas de l'homme, pénètre dans vos âmes et y opère.

Epreuvez tout ce que vous avez entendu et retenez ce qui est bon.

Le chrétien n'est jamais libre d'oublier, dans aucune occasion, sa vraie position, et ceci est aussi vrai pour ce qui concerne l'assemblée que pour ce qui regarde le chrétien individuellement. En est-il ainsi pour vous, à ce double égard? Si vous savez ce que c'est que d'être «céleste» dans vos affections et dans vos voies, vous ne pourrez rester attaché à une dénomination qui a ses pensées aux choses de la terre. En fait, une dénomination quelconque renie, comme telle, la réalité actuelle du corps et de l'épouse de Christ sur la terre, et le complet dévouement à Christ et l'attente continuelle de sa venue, qui en sont la conséquence pour ceux qui ne sont pas du monde comme Lui n'est pas du monde. Une dénomination est une société volontaire ou un système établi par une autorité mondaine, et quelle qu'elle soit, elle ne peut, par la nature même des choses, ni exprimer, ni même comprendre le corps de Christ qui est un seul corps. Si nous sommes à Lui, nous le sommes par le Saint Esprit qui nous a faits *un* avec Lui, comme les objets de son amour et pour sa gloire, nous séparant en même temps du monde qui l'a crucifié. — «Crois-tu *ceci?*»

Que notre Dieu bénisse sa vérité pour l'amour de Christ!

L'Eglise comme elle était au commencement et son état actuel - Darby J.N.

ME 1875 page 381

Nous pouvons considérer l'Eglise sous deux points de vue. Premièrement, elle est l'ensemble des enfants de Dieu, formés en un seul corps, unis par la puissance du Saint Esprit au Christ Jésus, l'homme glorifié, monté au ciel. En second lieu, elle est la maison ou l'habitation de Dieu par l'Esprit.

Le Sauveur s'est donné lui-même, non seulement pour sauver parfaitement ceux qui croient en Lui, mais aussi pour rassembler en un les enfants de Dieu dispersés. Christ a parfaitement accompli l'oeuvre de la rédemption; ayant offert un seul sacrifice pour les péchés, Il s'est assis à la droite de Dieu. — «Car par une seule offrande il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés». Le Saint Esprit nous en rend témoignage en disant: «Je ne me souviendrai plus de leurs péchés ni de leurs iniquités». L'amour de Dieu nous a donné Jésus; la justice de Dieu est pleinement satisfaite par son sacrifice, et Il est assis à la droite de Dieu, témoignage constant que l'oeuvre de la rédemption est accomplie, que nous sommes acceptés en Lui et que nous posséderons la gloire à laquelle nous sommes appelés. Conformément à sa promesse, Jésus nous a envoyé du ciel le Saint Esprit, le Consolateur. Ce dernier demeure en nous qui croyons en Jésus, et nous a scellés pour le jour de la rédemption, c'est-à-dire pour la glorification de nos corps. Le même Esprit est encore les arrhes de notre héritage.

Toutes ces choses pourraient être vraies, lors même qu'il n'y aurait pas une Eglise sur la terre. Il y a des individus sauvés, il y a des enfants de Dieu héritiers de la gloire du ciel; mais être unis à Christ, membres de sa chair et de ses os, c'est une autre chose; et c'est autre chose encore d'être l'habitation de Dieu par l'Esprit. Nous parlerons de ces derniers points.

Il est très clairement montré dans les Saintes Ecritures que l'Eglise est le corps de Christ. Non seulement nous sommes sauvés par Christ, mais nous sommes en Christ et Christ en nous. Le vrai chrétien qui jouit de ses privilèges, sait par le moyen du Saint Esprit qu'il est en Christ et Christ en lui. «Dans ces jours-là», dit le Seigneur: «vous connaîtrez que je suis dans le Père, et vous en moi, et moi en vous». Dans ce jour, c'est-à-dire dans le jour où vous aurez reçu l'Esprit saint envoyé du ciel. Celui qui est uni au Seigneur est un même Esprit.

Ainsi, nous sommes en Christ et membres de son corps. Cette doctrine est développée dans l'épître aux Ephésiens, chapitres 1-3. Qu'y a-t-il de plus clair que cette parole: «Il l'a donné pour être chef sur toutes choses à l'Eglise qui est son corps». Remarquez que ce fait merveilleux commença, ou fut trouvé existant, aussitôt après que le Christ eût été glorifié dans le ciel, bien que tout ce qui est contenu dans ces versets ne soit pas encore accompli. Dieu, dit l'Apôtre, nous a ressuscités ensemble avec Lui, nous a fait asseoir en Lui dans les lieux

célestes — non pas encore *avec* Lui, mais «*en* Lui». Et au chapitre 3: «Lequel [mystère] en d'autres générations n'a pas été donné à connaître aux fils des hommes, comme il a été maintenant révélé à ses saints apôtres et prophètes par l'Esprit: savoir, que les nations seraient cohéritières et d'un même corps et coparticipantes de sa promesse dans le Christ Jésus par l'Évangile;... afin que la sagesse si diverse de Dieu soit maintenant donnée à connaître aux principautés et aux autorités, dans les lieux célestes, par l'assemblée».

Ici donc, l'Église est formée sur la terre par le Saint Esprit descendu du ciel après que Christ a été glorifié. Elle est unie à Christ, sa tête céleste, et tous les vrais croyants sont ses membres par le même Esprit. Cette précieuse vérité est exprimée par d'autres passages; par exemple, dans l'épître aux Romains, chapitre 12: «Car comme, dans un seul corps, nous avons plusieurs membres, et que tous les membres n'ont pas la même fonction, ainsi nous qui sommes plusieurs, sommes un seul corps en Christ, et chacun individuellement membres l'un de l'autre».

Il n'est pas nécessaire de citer d'autres textes nous appellerons seulement l'attention de nos lecteurs sur le chapitre 12 de la 1^{re} épître aux Corinthiens. Il est clair comme le jour, que l'Apôtre parle ici de l'Église sur la terre, non d'une Église future dans le ciel, et pas davantage d'églises dispersées dans le monde, mais de l'Église comme d'un tout, représentée toutefois par l'église de Corinthe. C'est pourquoi il est dit au commencement de l'épître: «A l'assemblée de Dieu qui est à Corinthe, aux sanctifiés dans le Christ Jésus, saints appelés, avec tous ceux qui en tous lieux invoquent le nom de notre Seigneur Jésus Christ, et leur Seigneur et le nôtre». La totalité de l'Église est clairement indiquée par ces mots: «Et Dieu a placé les uns dans l'Assemblée: — d'abord des apôtres, en second lieu des prophètes, en troisième lieu des docteurs, ensuite des miracles, puis des dons de grâce de guérisons». Il est évident que les apôtres n'étaient pas dans une église particulière et que les dons de guérisons ne pouvaient s'exercer dans le ciel. C'est bien l'Église universelle sur la terre; cette Église est le corps de Christ et les vrais croyants en sont les membres. Elle est une par le baptême du Saint Esprit. «Car de même que le corps est un et qu'il a plusieurs membres, mais que tous les membres du corps, quoiqu'ils soient plusieurs, sont un seul corps, ainsi aussi est le Christ» (verset 12). Puis après avoir dit que chacun de ces membres travaille selon sa propre fonction dans le corps, il ajoute (verset 27): «Or vous êtes le corps de Christ, et ses membres chacun en particulier». Souvenez-vous que ceci a lieu en suite du baptême du Saint Esprit descendu du ciel. Par conséquent, ce corps existe sur la terre et embrasse tous les chrétiens là où ils sont; ils ont reçu le Saint Esprit, par lequel ils sont les membres de Christ et membres les uns des autres. Combien cette unité est belle! Si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui; et si un membre est honoré, tous les membres s'en réjouissent avec lui.

La Parole nous enseigne que les dons sont membres de tout le corps et qu'ils appartiennent au corps tout entier. Les apôtres, les prophètes, les docteurs, sont dans l'Église, et non dans une église particulière. Il en résulte que ces dons donnés par le Saint Esprit sont exercés dans toute l'Église, là où le membre qui les possède se trouve, parce qu'il est membre du corps. Si Apollos enseigne à Ephèse, il enseigne à Corinthe, et dans chaque localité où il

pourra se trouver. L'Eglise est donc le corps de Christ, uni à Lui qui est Sa tête dans le ciel. Nous devenons membres de ce corps par le Saint Esprit habitant en nous, et tous les chrétiens sont membres les uns des autres. Cette Eglise, qui sera tantôt consommée dans le ciel, est formée maintenant sur la terre par le Saint Esprit envoyé du ciel, qui habite avec nous, et par lequel tous les vrais croyants sont baptisés en un seul corps. Comme membres d'un seul corps, les dons sont exercés dans l'Eglise entière.

Il y a encore, comme nous l'avons dit, un autre caractère de l'Eglise de Dieu sur la terre; elle y est l'habitation de Dieu. Il est intéressant de remarquer qu'il n'en était pas ainsi avant le fait de la rédemption. Dieu n'habitait pas avec Adam, même lorsqu'il était encore innocent, ni avec Abraham, mais Il visitait avec condescendance le premier homme dans le paradis, puis ensuite le père des croyants; néanmoins Il n'a jamais habité avec eux, tandis que, dès qu'Israël fut retiré d'Egypte, Dieu commença à habiter au milieu de son peuple. Aussitôt que la construction du tabernacle est révélée et réglée, Dieu dit: «J'habiterai au milieu des enfants d'Israël, et je leur serai Dieu. Et ils sauront que je suis l'Eternel leur Dieu qui les ai tirés du pays d'Egypte pour habiter au milieu d'eux. Je suis l'Eternel, leur Dieu» (Exode 29: 45, 46). Après avoir délivré son peuple, Dieu habite au milieu de lui, et la présence de Dieu est son plus grand privilège.

La présence du Saint Esprit est ce qui caractérise les vrais croyants en Christ. «Votre corps est le temple du Saint Esprit» (1 Corinthiens 6: 19). «Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est pas de Lui».

Les chrétiens, collectivement, sont le temple de Dieu, et l'Esprit de Dieu habite en eux (1 Corinthiens 3: 16). — Sans parler du chrétien individuellement, je dirai que l'Eglise sur la terre est l'habitation de Dieu par l'Esprit. Quel précieux privilège! La présence de Dieu Lui-même, source de joie, de force, de sagesse pour son peuple! Nous avons en même temps une très grande responsabilité quant à la manière dont nous traitons un pareil hôte. Je citerai quelques passages pour prouver cette vérité. «Ainsi donc, vous n'êtes plus étrangers, ni forains, mais vous êtes concitoyens des saints, et gens de la maison de Dieu, ayant été édifiés sur le fondement des apôtres et prophètes, Jésus Christ lui-même étant la maîtresse pierre du coin, en qui tout l'édifice, bien ajusté ensemble, croît pour être un temple saint dans le Seigneur, en qui, vous aussi, vous êtes édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit» (Ephésiens 2: 19-22).

Nous voyons ici que, cet édifice étant déjà commencé sur la terre, l'intention de Dieu est d'avoir un temple, composé de tous ceux qui croient, après que Dieu a aboli le mur de clôture qui excluait les Gentils: et cet édifice croît, jusqu'à ce que tous les chrétiens soient réunis dans la gloire. En attendant, les croyants sur la terre forment le tabernacle de Dieu, son habitation par l'Esprit qui demeure au milieu de l'Eglise.

En 1 Timothée 3: 14, 15, l'Apôtre dit: «Je t'écris ces choses, espérant me rendre bientôt auprès de toi; mais si je tarde, — afin que tu saches comment il faut se conduire dans la maison de Dieu, qui est l'assemblée du Dieu vivant, la colonne et le soutien de la vérité». — D'après

ces mots, nous voyons que les chrétiens sur la terre sont la maison du Dieu vivant, et que cette épître enseigne à Timothée comment il doit se conduire dans cette maison. Nous voyons aussi que le chrétien est responsable de maintenir la vérité dans le monde. L'Eglise n'a pas à enseigner, mais les apôtres enseignent, les docteurs enseignent, et le chrétien maintient la vérité en y étant fidèle. L'Eglise est le témoin de la vérité dans le monde. Ceux qui cherchent la vérité ne la cherchent pas chez les païens, les Juifs ou les mahométans, mais dans l'Eglise chrétienne. Celle-ci n'est pas une autorité pour la vérité, c'est la Parole qui est l'autorité. L'Eglise est le vaisseau qui contient la vérité; et là où la vérité n'est pas, il n'y a pas d'Eglise. L'Eglise est le corps de Christ, et ce dernier en est la tête dans le ciel (*). Telle est la maison de Dieu sur la terre. Lorsque L'Eglise sera complète, elle rejoindra Christ dans le ciel, revêtue de la même gloire que son Epoux.

(*) Ceci est une preuve incontestable que le pape ne peut être la tête de l'Eglise, puisque Christ en est la tête; un corps ne peut avoir deux têtes.

Il est nécessaire, avant de parler de l'état de l'Eglise telle qu'elle était au commencement, de faire remarquer une différence qui se trouve dans la Parole de Dieu, quant à la maison. Le Seigneur dit: «sur ce roc je bâtirai mon Eglise». C'est Christ lui-même qui bâtit son Eglise; par conséquent les portes du hadès ne prévaudront point contre elle (*). Ici, ce n'est pas l'homme qui bâtit, mais Christ. C'est pourquoi l'apôtre Pierre, lorsqu'il parle de la maison spirituelle, ne dit rien des ouvriers: «Vous approchant comme d'une pierre vivante... vous-mêmes aussi, comme des pierres vivantes, êtes édifiés une maison spirituelle, une sainte sacrificature» (1 Pierre 2). C'est là l'oeuvre de la grâce dans le coeur de l'individu, par laquelle l'homme s'approche de Christ. A l'appui de cela, il est dit en outre dans les Actes que «le Seigneur ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés». Cette oeuvre ne pouvait faillir, étant l'oeuvre de Dieu, efficace pour l'éternité, et manifestée dans le temps. Nous lisons encore dans l'épître aux Ephésiens, chapitre 2: «édifiés sur le fondement des apôtres et prophètes, Jésus Christ lui-même étant la maîtresse pierre du coin, en qui tout l'édifice, bien ajusté ensemble, croît pour être un temple saint dans le Seigneur». Cet édifice qui s'accroît, peut être manifesté aux yeux des hommes; mais, si l'effet de cette oeuvre de grâce efficace n'est pas manifesté dans son unité extérieure devant les yeux des hommes, Dieu ne manquera pas pour cela de faire son oeuvre, en rassemblant Ses enfants pour la vie éternelle. Les âmes viennent à Christ et sont édifiées sur Lui.

(*) On observera qu'il n'y a pas de clefs pour l'Eglise. On ne bâtit pas avec des clefs, les clefs sont pour le royaume.

Les apôtres Jean et Paul, et plus particulièrement le dernier, parlent de l'unité manifestée devant les hommes, en témoignage aux hommes de la puissance de l'Esprit. Nous lisons en Jean 17: «Or je ne fais pas seulement des demandes pour ceux-ci, mais aussi pour ceux qui croient en moi par leur parole; afin que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi; afin qu'eux aussi soient un en nous, afin que le monde croie que c'est toi qui m'as envoyé». Ici, l'unité des enfants de Dieu est un témoignage envers le monde de ce que Dieu a envoyé Jésus afin que le monde croie. Ensuite de cette vérité, il est évident que le devoir des

enfants de Dieu est de s'y conformer. Chacun reconnaît combien l'état contraire est une arme dans la main des ennemis de cette même vérité.

Le caractère de la maison et la doctrine de la responsabilité des hommes sont encore plus clairement enseignés dans d'autres passages de la Parole de Dieu. Paul dit: «Vous êtes l'édifice de Dieu. Selon la grâce de Dieu qui m'a été donnée, comme un sage architecte, j'ai posé le fondement, et un autre édifie dessus; mais que chacun considère comment il édifie dessus». Ici, c'est l'homme qui construit. La maison de Dieu est manifestée sur la terre. L'Eglise est l'édifice de Dieu, mais nous n'avons pas là l'oeuvre de Dieu seulement, c'est-à-dire ceux qui viennent à Dieu attirés par l'Esprit Saint, mais l'effet de l'oeuvre des hommes, qui souvent ont bâti avec du bois, du foin, du chaume, etc.

Les hommes ont confondu la maison extérieure, bâtie par les hommes, avec l'oeuvre de Christ qui peut être identique avec celle des hommes, mais peut aussi s'en écarter largement. De faux docteurs attribuent tous les privilèges du corps de Christ à la grande maison, composée de toutes sortes d'iniquités et d'hommes corrompus. Cette fatale erreur ne détruit pas la responsabilité des hommes en ce qui regarde la maison de Dieu, Son habitation par le Saint Esprit; comme aussi cette responsabilité n'est pas détruite par rapport à l'unité de l'Esprit, en un seul corps sur la terre.

Il me paraît important de signaler cette différence, parce qu'elle jette du jour sur les questions actuelles. Mais poursuivons notre sujet. Quel était l'état de l'Eglise au commencement à Jérusalem? Nous voyons que la puissance du Saint Esprit y était merveilleusement manifestée. «Et tous les croyants étaient en un même lieu, et ils avaient toutes choses communes, et ils vendaient leurs possessions et leurs biens, et les distribuaient à tous, selon que chacun pouvait en avoir besoin. Et tous les jours, ils persévéraient d'un commun accord dans le temple, et, rompant le pain dans leurs maisons, ils prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de coeur, louant Dieu et ayant la faveur de tout le peuple. Et le Seigneur ajoutait tous les jours [à l'assemblée] ceux qui devaient être sauvés». Et au chapitre 4: «La multitude de ceux qui avaient cru était un coeur et une âme; et nul ne disait d'aucune des choses qu'il possédait, qu'elle fût à lui, mais toutes choses étaient communes entre eux. Et les apôtres rendaient avec une grande puissance le témoignage de la résurrection du Seigneur Jésus; et une grande grâce était sur eux tous. Car il n'y avait parmi eux aucune personne nécessiteuse; car tous ceux qui possédaient des champs ou des maisons, les vendaient, et apportaient le prix des choses vendues, et le mettaient aux pieds des apôtres, et il était distribué à chacun, selon que l'un ou l'autre pouvait en avoir besoin» (Actes des Apôtres 4: 22-35). Quelle magnifique description de l'effet de la puissance de l'Esprit dans leurs coeurs, effet qui ne disparut que trop tôt et pour toujours; mais les chrétiens doivent chercher à réaliser cet état autant qu'il leur est possible.

La méchanceté du coeur de l'homme se montra promptement: Ananias et Sapphira, puis les murmures des Grecs envers les Hébreux, parce que leurs veuves étaient négligées dans les distributions journalières, manifestèrent que le péché du coeur de l'homme joint à l'oeuvre du diable, agissait déjà dans le sein de l'Eglise. Mais, dans le même temps, le Saint Esprit était

dans l'Eglise, y agissait, et suffisait pour ôter le mal et le changer en bien; l'Eglise était une, connue du monde, et l'on pouvait dire alors, que les apôtres, ayant été mis dehors, retournaient auprès des leurs. Une seule Eglise, remplie du Saint Esprit, rendait témoignage au salut de Dieu et à Sa présence sur la terre et Dieu ajoutait à cette Eglise ceux qui étaient sauvés. Cette Eglise fut dispersée par la persécution, hormis les apôtres qui demeurèrent à Jérusalem. Dieu suscite alors Paul pour être son messager auprès des Gentils. Il commence à édifier l'Eglise parmi les Gentils et enseigne qu'en elle il n'y a ni Juifs, ni Gentils, mais que tous sont un et le même corps en Christ. Non seulement l'existence de l'Eglise parmi les Gentils est proclamée, mais de plus la doctrine de l'Eglise, de son unité, de l'union des Juifs et des Gentils en un corps, est mise en exécution. Elle a été l'objet du conseil de Dieu dès avant la fondation du monde, cachée en Dieu; mystère caché dès les âges en Dieu, afin de montrer aux principautés et aux puissances dans les lieux célestes, par l'Eglise, la sagesse variée de Dieu: qui n'avait pas été donnée à connaître dans d'autres âges parmi les fils des hommes comme elle a été maintenant révélée à ses saints apôtres et prophètes (*) par l'Esprit. C'est ainsi qu'il est dit aux Colossiens (1: 26): «Le mystère qui avait été caché dès les siècles et dès les générations, mais qui a été maintenant manifesté à ses saints».

(*) Il faut observer que l'Apôtre parle seulement des prophètes du Nouveau Testament.

Les chrétiens étaient tous connus, admis publiquement dans l'Eglise, Gentils aussi bien que Juifs. L'unité était manifestée. Tous les saints étaient membres d'un seul corps, du corps de Christ; l'unité du corps était reconnue, elle était une vérité fondamentale du christianisme. Dans chaque localité, il y avait une manifestation de cette unité de l'Eglise de Dieu sur la terre; si bien qu'une épître de Paul adressée à l'église de Dieu à Corinthe, arrivait à une seule assemblée; et l'Apôtre pouvait ajouter ensuite: «avec tous ceux qui en tout lieu invoquent le nom de notre Seigneur Jésus Christ, et leur Seigneur et le nôtre»; néanmoins, si nous parlons spécialement de ceux qui étaient à Corinthe, il dit: «Vous êtes le corps de Christ, et ses membres chacun en particulier». Si un chrétien, membre du corps de Christ, allait d'Ephèse à Corinthe, il était nécessairement aussi membre du corps de Christ dans cette dernière assemblée. Les chrétiens ne sont pas membres d'une assemblée, mais de Christ. L'oeil, l'oreille, le pied ou quelque autre membre que ce soit qui était à Corinthe, l'était aussi à Ephèse. En un mot nous ne trouvons pas l'idée de membre *d'une* église, mais de membres de Christ.

Le ministère, tel qu'il est présenté dans la Parole, est aussi une preuve de la même vérité. Les dons, source du ministère, donnés par le Saint Esprit, étaient dans l'Eglise (1 Corinthiens 12: 8-12, 28). Ceux qui les possédaient étaient membres du corps. Si Apollos était docteur à Corinthe, il était aussi bien docteur à Ephèse. S'il était l'oeil, l'oreille, ou tel autre membre du corps de Christ à Ephèse, il l'était encore à Corinthe. Rien n'est plus clairement exprimé que ce qui est dit sur ce sujet dans 1 Corinthiens 12: un corps, plusieurs membres; l'Eglise une, et en elle les dons que le Saint Esprit a donnés — dons qui étaient exercés dans chaque localité quel que fût celui qui les possédât. Le chapitre 4 de l'épître aux Ephésiens contient la même vérité. Lorsque Christ est monté en haut, Il «a donné des dons aux hommes... et a donné les

uns pour être apôtres; quelques-uns prophètes; d'autres évangélistes; d'autres pasteurs et docteurs; en vue de la perfection des saints, pour l'oeuvre du service, pour l'édification du corps de Christ; jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature de la plénitude du Christ; afin que nous ne soyons plus de petits enfants, ballottés et emportés çà et là par tous vents de doctrine dans la tromperie des hommes, dans leur habileté à user de voies détournées pour égarer; mais que, étant vrais dans l'amour, nous croissions en toutes choses jusqu'à Lui qui est le chef, le Christ; duquel tout le corps bien ajusté et lié ensemble par chaque jointure du fournissement, produit, selon l'opération de chaque partie dans sa mesure, l'accroissement du corps pour l'édification de lui-même en amour».

Cette unité et la libre activité des membres, étaient réalisées au temps des apôtres. Chaque don était pleinement reconnu comme étant suffisant pour accomplir l'oeuvre du Seigneur, et était librement exercé. Les apôtres travaillaient comme apôtres, et de même ceux qui avaient été dispersés à l'occasion de la première persécution, travaillaient dans l'oeuvre suivant la mesure de leurs dons. C'est ainsi que les apôtres enseignaient (1 Pierre 4: 10, 11; 1 Corinthiens 14: 26, 29); c'est ainsi que les chrétiens enseignaient. Le diable cherchait à détruire cette unité, mais il n'y parvint pas aussi longtemps que les apôtres vécurent. Il employait le Judaïsme pour atteindre ce but; mais le Saint Esprit conserva l'unité, comme nous le lisons dans Actes 15. Le diable chercha à créer des sectes au moyen de la philosophie (1 Corinthiens 2), et de ces deux choses ensemble (Colossiens 2); tous ses efforts furent vains. Le Saint Esprit agissait au milieu de l'Eglise, ainsi que la sagesse donnée aux apôtres pour maintenir l'unité et la vérité de l'Eglise contre la puissance de l'ennemi. Plus on lit les Actes et les épîtres, plus on voit cette unité et cette vérité. L'union de ces deux choses ne peut avoir son effet que par l'action du Saint Esprit. La liberté individuelle n'est pas l'union; et l'union entre les hommes ne laisse pas à l'individu sa pleine liberté. Lorsque le Saint Esprit gouverne, il unit nécessairement les frères entre eux et agit en chacun d'eux suivant le but qu'il s'est proposé à lui-même en les unissant, c'est-à-dire, suivant son propre but. C'est ainsi que le Saint Esprit rassemble tous les saints en un corps, et agit en chacun d'eux d'après sa volonté, les conduisant dans le service du Seigneur pour la gloire de Dieu et l'édification du corps.

Telle était l'Eglise! Qu'est-elle à cette heure, et où existe-t-elle? Elle sera consommée dans le ciel, d'accord; mais où la trouver maintenant sur la terre? Les membres du corps de Christ sont dispersés; plusieurs sont cachés dans le monde, d'autres sont au milieu de la corruption religieuse; il s'en trouve soit dans une secte, soit dans une autre, et toutes sont en rivalité pour attirer ceux qui sont sauvés. Plusieurs, grâce à Dieu, cherchent l'unité; mais qui est-ce qui l'a trouvée? Il ne suffit pas de dire, que par le même Esprit, nous avons été baptisés en un seul corps: «Afin qu'ils soient un...» dit le Seigneur, «et que le monde croie que c'est toi qui m'as envoyé».

Nous ne sommes pas un; l'unité du corps n'est pas manifestée. Au commencement elle était clairement manifestée, et, dans chaque ville, cette unité était évidente aux yeux du monde. Tous les chrétiens marchaient partout comme étant la seule Eglise. Celui qui était

membre de Christ dans une localité, l'était aussi dans une autre, et celui qui avait une lettre de recommandation était reçu partout, puisqu'il n'y avait qu'une assemblée.

La cène était le signe extérieur de l'unité. «Nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps, car nous participons tous à un seul et même pain» (1 Corinthiens 10: 17). Le témoignage que l'Eglise rend aujourd'hui est plutôt celui-ci: que le Saint Esprit, sa puissance et sa grâce, ne peut surmonter les causes de divisions. La plus grande portion de ce que l'on nomme l'Eglise est le siège de la corruption la plus grossière et la majorité de ceux qui se vantent de sa lumière sont des incrédules. Grecs, Romains, Luthériens, Réformés, ne prennent pas la cène ensemble; ils se condamnent les uns les autres. La lumière des enfants de Dieu qui se trouvent dans des sectes diverses, est mise sous le boisseau; et ceux qui sont séparés de ces corps, parce qu'ils ne peuvent supporter cette corruption, sont divisés en cent parties qui ne veulent pas prendre la cène ensemble. Ni les uns, ni les autres, ne prétendent être l'Eglise de Dieu, mais ils disent qu'elle est devenue invisible. Quelle est donc la valeur d'une lumière invisible? Néanmoins il n'y a ni humiliation, ni confession, en reconnaissant que la lumière est devenue invisible. L'unité, en tant que manifestation, est détruite. L'Eglise, qui une fois était belle, unie, céleste, a perdu son caractère; elle est cachée parmi le monde; les chrétiens eux-mêmes sont mondains, pleins de convoitises, avides de richesses, d'honneurs, de pouvoir, semblables aux enfants de ce siècle. Ils sont une épître, dans laquelle nul ne peut lire un seul mot de Christ (*). La plus grande partie de ce qui porte le nom de chrétien est infidèle ou forme la secte de l'ennemi, et les vrais chrétiens sont perdus au milieu de la multitude. Où trouverons-nous un seul pain, l'emblème du corps? Où est la puissance de l'Esprit qui unit les chrétiens en un seul corps? Qui peut nier que les chrétiens aient été tels? Et ne sont-ils pas coupables de n'être plus ce qu'ils furent? Pouvons-nous trouver bon que l'on soit dans un état tout différent de celui dans lequel l'Eglise était au commencement, et que la Parole réclame de nous? Nous devrions être profondément affligés d'un état tel que celui de l'Eglise dans le monde, parce qu'il ne répond en rien au cœur et à l'amour de Christ. Les hommes se contentent d'avoir l'assurance de leur salut éternel.

(*) Il n'est pas dit que nous devons être une épître de Christ, mais: «vous êtes l'épître de Christ».

Cherchons-nous ce que la Parole dit sur ce point? Nous trouvons en Romains 11, d'une manière générale, ce qui concerne chaque économie ou dispensation, les voies de Dieu envers les Juifs et envers les branches d'entre les Gentils qui ont été substituées aux Juifs: «Considère donc la bonté et la sévérité de Dieu; la sévérité envers ceux qui sont tombés; la bonté de Dieu envers toi, si tu persévères dans cette bonté; puisque autrement, toi aussi tu seras coupé». N'est-ce pas une chose bien sérieuse, que le peuple de Dieu sur la terre soit retranché? Certainement les fidèles sont et seront gardés; car Dieu ne manque jamais à sa fidélité; mais tous les systèmes que Dieu a établis sur la terre et dans lesquels Il se glorifie peuvent être jugés et retranchés. La gloire de Dieu, sa présence visible et réelle, était à Jérusalem, son trône était entre les chérubins. Lors de la captivité à Babylone, sa présence abandonna Jérusalem, et Sa gloire ainsi que sa présence ne furent plus dans le temple, au milieu du peuple. Bien que sa longue patience envers eux ait duré jusqu'au temps où Christ fut rejeté, Dieu les a

retranchés, quant à ce qui concerne l'alliance. Le résidu devint des chrétiens, mais tout le système fut terminé par le jugement. Le système chrétien aura la même issue, s'il ne persévère pas dans la bonté de Dieu; et il n'y a pas persévéré. C'est pourquoi, bien que j'aie la ferme conviction que tout vrai chrétien sera préservé et enlevé au ciel, en ce qui concerne le témoignage de l'Eglise sur la terre, cette maison de Dieu par l'Esprit, il n'existera plus. Pierre avait dit: «Le temps est venu où le jugement commence par la maison de Dieu»; et du temps de Paul, le mystère d'iniquité se mettait en train et devait continuer jusqu'à ce que l'homme de péché fut là. Déjà du temps de l'Apôtre, chacun cherchait son propre intérêt et non celui de Christ. L'Apôtre nous dit encore, qu'après son départ il entrerait dans l'Eglise des loups dévorants qui n'épargneraient pas le troupeau; il dit que, dans les derniers jours, il surviendrait des temps fâcheux, les hommes ayant la forme de la piété mais en ayant renié la puissance; les méchants et les imposteurs allant de mal en pis, séduisant et étant séduits; et que finalement l'apostasie aurait lieu.

Tout cela constitue-t-il la persévérance dans la grâce de Dieu? Cette infidélité est-elle chose inconnue dans l'histoire de l'homme? Dieu a toujours commencé par placer ses créatures dans une bonne position, mais la créature a invariablement abandonné la position dans laquelle Dieu l'avait mise, y étant devenue infidèle. Dieu, après un long support, ne rétablit jamais dans la position de laquelle on est déchu. Il n'appartient pas à ses voies de restaurer une chose qui a été gâtée: mais il la retranche, pour introduire quelque chose de tout à fait nouveau, bien meilleur que ce qui avait été auparavant. Adam est tombé, et Dieu veut que le second Adam soit le Seigneur du ciel. Dieu a donné la loi à Israël, qui fit le veau d'or avant que Moïse fut redescendu de la montagne; et Dieu veut écrire la loi dans le coeur de son peuple. Dieu a établi la sacrificature d'Aaron, et ses fils offrent immédiatement un feu étranger; dès lors Aaron ne put plus entrer dans le lieu très saint dans ses vêtements de gloire et de beauté. Dieu a fait asseoir le fils de David sur le trône de Jéhovah, mais l'idolâtrie ayant été introduite par lui, le royaume est divisé et le trône du monde donné par Dieu à Nébucadnetzar, qui fait une statue d'or et jette les fidèles dans la fournaise ardente. En toute occasion l'homme est infidèle; et Dieu, après l'avoir longtemps supporté, intervient en jugement, et au système précédent en substitue un meilleur.

Il est intéressant d'observer comment toutes les choses qui ont failli, sont rétablies d'une manière plus excellente dans le second homme. L'homme sera exalté en Christ, la loi écrite dans le coeur des Juifs, la sacrificature exercée par Jésus Christ. Il est le fils de David qui régnera sur la maison d'Israël; il gouvernera les nations.

Il en est de même en ce qui concerne l'Eglise; elle a été infidèle, elle n'a pas maintenu la gloire de Dieu qui lui avait été confiée; à cause de cela, comme système, elle sera retranchée de la terre; l'ordre de choses établi par Dieu prendra fin par le jugement; les fidèles monteront au ciel dans une condition beaucoup meilleure, pour être rendus conformes à l'image du Fils de Dieu, et le royaume du Seigneur sera établi sur la terre. Toutes ces choses seront un admirable témoignage de la fidélité de Dieu, qui accomplira tous ses conseils en dépit de l'infidélité de l'homme. Mais est-ce que cela anéantit la responsabilité de l'homme? Comment

Dieu jugerait-il le monde, dit l'Apôtre? Nos coeurs ne sentent-ils pas que nous avons traîné la gloire de Dieu dans la poussière? Le mal a commencé dès le temps des apôtres; chacun y a ajouté sa part; l'iniquité des siècles est accumulée sur nous; bientôt la maison de Dieu sera jugée, le sang de tous les justes a été redemandé à la nation juive, et Babylone aussi sera trouvée coupable du sang de tous les saints.

Il est vrai que nous serons enlevés au ciel mais avec cela ne devons-nous pas mener deuil sur la ruine de la maison de Dieu? Oui; sans doute: elle était une, témoignage magnifique de la gloire de son Chef par la puissance du Saint Esprit, unie, céleste, faisant par là connaître au monde l'effet de la puissance du Saint Esprit, qui mettait l'homme au-dessus de tout motif humain, faisait disparaître les distinctions et les diversités, amenait les croyants de toutes contrées et de toutes classes à être une seule famille, un seul corps, une Eglise; témoignage puissant de la présence de Dieu sur la terre au milieu des hommes.

On objecte que nous ne sommes pas responsables des péchés de nos prédécesseurs. Ne sommes-nous pas responsables de l'état dans lequel nous sommes trouvés? Les Néhémie, les Daniel, se sont-ils excusés des péchés du peuple? N'ont-ils pas plutôt mené deuil pour le misérable état du peuple de Dieu, comme y appartenant eux-mêmes? Si nous n'étions pas responsables, pourquoi Dieu nous mettrait-il de côté, pourquoi jugerait-il, et détruirait-il tout le système? Pourquoi dirait-il: «Je viens à toi et j'ôterai ta lampe de son lieu, à moins que tu ne te repentes». Pourquoi juge-t-il Thyatire, la remplaçant par le royaume? Pourquoi dit-il: «Je te vomirai de ma bouche?» Je crois que les sept églises nous donnent l'histoire de l'Eglise, du commencement à la fin; en tout cas nous y trouvons la responsabilité des chrétiens quant à l'état de l'Eglise. On dira peut-être que ce ne sont que les églises locales qui sont responsables, et non l'Eglise universelle. Ce qui est certain, c'est que Dieu retranchera l'Eglise, comme système établi sur la terre.

Afin de démontrer que la responsabilité continue du commencement à la fin, lisons dans l'épître de Jude: «Certains hommes se sont glissés parmi les fidèles, inscrits jadis à l'avance pour ce jugement». Ils s'étaient déjà glissés parmi eux, et «Enoch aussi, le septième homme depuis Adam, a prophétisé de ceux-ci en disant: Voici le Seigneur est venu au milieu de ses saintes myriades, pour exécuter le jugement contre tous». Ainsi, ceux qui du temps de Jude s'étaient glissés, amenaient le jugement sur les professants profanes du christianisme. Nous avons dans cette épître les trois caractères de l'iniquité et leurs progrès. En Caïn, il n'y a que l'iniquité purement humaine; en Balaam, l'iniquité ecclésiastique; dans Coré, la rébellion — et ils périssent. Dans le champ, où le Seigneur avait semé la bonne semence, l'ennemi, pendant que les hommes dormaient, a semé l'ivraie. Il est très vrai que le bon grain est recueilli dans le grenier; néanmoins la négligence des serviteurs a laissé à l'ennemi l'occasion de gâter l'oeuvre du maître. Pouvons-nous être indifférents à l'état de l'Eglise bien-aimée du Seigneur, indifférents aux divisions que le Seigneur a interdites (*)? Non, humilions-nous, chers frères, confessons notre faute et délaissions-la. Marchons fidèlement chacun pour sa part, et efforçons-nous de retrouver l'unité de l'Eglise et le témoignage de Dieu. Purifions-nous de tout mal et de toute iniquité. S'il est possible de nous rassembler au nom du Seigneur, ce sera une

grande bénédiction; mais il est essentiel que cela se fasse dans l'unité de l'Eglise de Dieu et dans la vraie liberté de l'Esprit.

(*) Dans la première épître à Timothée, nous avons l'ordre de l'Eglise, de la maison de Dieu; dans la seconde la règle à suivre quand l'Eglise est en désordre. Notre Dieu a pourvu à toutes les difficultés, pour que nous puissions être fidèles et exempts de toute iniquité.

Si la maison de Dieu est encore sur la terre et que le Saint Esprit y habite, n'est-il pas contristé par l'état de l'Eglise? Et s'il habite en nous, nos coeurs ne sont-ils pas affligés et humiliés par le déshonneur qui est fait à Christ, et par la destruction du témoignage que le Saint Esprit descendu du ciel est venu rendre dans l'unité de l'Eglise de Dieu?

Celui qui comparera l'état de l'Eglise, tel qu'il nous est décrit dans le Nouveau Testament, avec son état actuel, aura le coeur profondément attristé en voyant la gloire de l'Eglise traînée dans la poussière et l'Ennemi triomphant au milieu de la confusion du peuple de Dieu.

Résumons-nous. Christ a confié sa gloire sur la terre à l'Eglise. Elle était le dépositaire de cette gloire. C'est en elle que le monde aurait dû voir cette gloire se déployer par la puissance du Saint Esprit, témoignage de la victoire de Christ sur Satan, sur la mort et sur tous les ennemis qu'il a emmenés captifs, triomphant d'eux en la croix. L'Eglise a-t-elle gardé ce dépôt et maintenu la gloire de Christ sur la terre? Si tel n'a pas été le cas, dites-moi, chrétiens, l'Eglise n'en est-elle pas responsable? Le serviteur auquel le maître a confié le soin de sa maison (Matthieu 24), est-il responsable ou non de l'état de la maison de son maître? On dira peut-être que le mauvais serviteur est l'image de l'église extérieure qui est corrompue et n'est pas réellement l'Eglise, et que quant à soi, on n'en fait nullement partie. Je répondrai que dans la parabole, le serviteur est seul et la question est: Ce serviteur-là est-il fidèle ou non? Il peut être vrai que vous vous soyez séparé de l'iniquité qui remplit la maison de Dieu et vous avez bien fait; mais votre coeur n'est-il pas humilié de l'état dans lequel se trouve cette maison? Le Seigneur a versé des larmes sur Jérusalem et n'en aurons-nous point pour ce qui est encore plus cher à son coeur? C'est ici que la gloire du Seigneur a été foulée aux pieds. Disons-nous que nous n'en sommes pas responsables? Ses serviteurs le sont. Quand même, guidé par la Parole, j'ai pu me mettre à part de cette iniquité qui corrompt la maison de Dieu, je dois encore comme serviteur de Christ, m'identifier à Sa gloire et aux manifestations de cette gloire envers le monde. C'est en cela que la foi se montre: non pas seulement en croyant que Dieu et Christ sont en possession de la gloire, mais en identifiant cette gloire avec son peuple. (Esaïe 32: 11, 12; Nombres 14: 13, 19; 2 Corinthiens 1: 20). En premier lieu, Dieu a confié sa gloire à l'homme qui est responsable de demeurer dans cette position et d'y être fidèle, sans abandonner son premier état par la suite, Dieu établira sa propre gloire, d'après Ses conseils. Mais, avant tout, l'homme est responsable là où Dieu l'a placé. Nous avons été placés dans l'Eglise de Dieu, dans Sa maison sur la terre, là où Sa gloire habite. Cette Eglise, où est-elle?

Le grand souper - Luc 14: 15-33 (Darby J.N.)

ME 1875 page 421

Le Seigneur nous donne la parabole du Grand Souper en réponse à ces paroles de l'un des convives, qui était à table avec Lui dans la maison d'un des principaux pharisiens, et qui avait dit: «Bienheureux celui qui mangera du pain dans le royaume de Dieu!» Il nous présente, sous la figure du grand Souper, la grandeur de ce que Dieu a préparé pour nous, et les richesses de son amour; et c'est un point bien important pour une âme, que de comprendre et de saisir, en quelque mesure au moins, l'infinie bonté de Dieu, et ce que son coeur a préparé pour nous.

Dieu avait un *dessein* d'amour: il voulait nous introduire dans un lieu de félicité merveilleuse. Or il a déjà *accompli* ce dessein par Celui qui seul pouvait l'accomplir. Tout ce qui reste à faire pour nous, c'est de prendre possession de ce que Dieu a préparé pour nous, et d'en jouir.

Dieu avait dit autrefois à Moïse: «Retire mon peuple hors d'Egypte et introduis-le dans le pays de Canaan». Dieu avait un dessein à l'égard d'Israël; et en dépit de toutes les difficultés de tous les dangers du chemin, de toutes les infidélités du peuple, il a accompli ce dessein: il a tiré Israël hors d'Egypte, et l'a introduit dans le pays de Canaan. Il en est de même pour nous. Dieu ne nous appelle pas seulement hors du monde, mais il veut aussi nous faire entrer dans un lieu de bénédiction; il veut nous faire jouir d'une maison que le Père a préparée pour nous et à laquelle il nous appelle, — d'une fête à laquelle son amour nous a invités.

Avez-vous compris quelque chose de cet amour de Dieu et de ses desseins? Il ne s'agit pas seulement de «manger du pain dans le royaume de Dieu». Un homme, est-il dit, fit un «grand Souper», et Dieu nous montre dans le chapitre suivant comment il y amène ceux qui y ont part. Dans ce 15^e chapitre, le Seigneur nous parle du coeur du Père, de toutes ses pensées envers nous. En avez-vous compris quelque chose? Il ne s'agit pas de ce que le prodigue pouvait ressentir, mais le Seigneur nous révèle les sentiments du Père et la réception qu'il a réservée au prodigue. Dieu dit: Je suis un Père qui te recevra si tu te retournes vers moi, et mon coeur se réjouira en toi. Le Fils de Dieu, lui seul, pouvait nous parler du coeur du Père, lui qui seul le connaissait, — et il nous l'a fait connaître. Lui était le seul aussi qui ait jamais connu l'énormité de notre péché contre Dieu, du péché qui nous a séparés de Dieu; et il l'a porté. Moi, je ne puis, ni mesurer mon péché, ni satisfaire à la responsabilité qu'il fait peser sur moi; mais Lui l'a mesuré, et il a satisfait à ma responsabilité. Lui aussi connaissait ce qu'aucun autre homme n'a jamais connu, l'amour qui est dans le coeur du Père; et cet amour il nous l'a fait connaître.

Dieu donc a des desseins, il fait une fête. Mais avant de parler de cette fête, telle qu'elle nous est présentée dans la parabole du Grand Souper, je voudrais vous dire quelques mots sur le fils prodigue. Il est d'abord reçu et couvert de baisers, ensuite vêtu, ensuite fêté! Ici nous apprenons ce qu'est le coeur du Père. Qui nous l'aurait fait connaître? La philosophie peut-

elle nous l'apprendre? La race des philosophes de nos jours est la plus misérable de toutes, parce que, empruntant au Livre de Dieu, ils en renient l'auteur. Quant aux philosophes d'autrefois, ils n'ont jamais été au-delà de la simple philanthropie, parce qu'ils n'avaient pas ce Livre pour leur révéler l'amour. L'amour prend son plaisir dans celui qu'il sert. Nous le voyons ici dans ce qui nous est dit du Père. D'abord il a compassion du prodigue, il court au-devant de lui, il se jette à son cou et le couvre de baisers. Un baiser est l'expression de l'affection, de la part de celui qui le donne. C'est le coeur de Dieu, dont Satan a fait douter l'homme dans le jardin d'Eden, qui est révélé en premier lieu. L'impression produite par la première rencontre d'une âme avec Dieu, c'est ce que l'Écriture appelle «un baiser», quoique la grâce eût déjà travaillé dans cette âme. Ensuite vient la robe: «Apportez dehors la plus belle robe et l'en revêtez». La robe, c'est ce qui rend l'homme propre à entrer dans la maison. La *grâce* est allée au devant de lui, la *justice* l'introduit: c'est un nouvel homme dans la maison; car remarquez que dès que le prodigue est revêtu, il se trouve dans la maison du Père, quoiqu'il fût «encore loin» quand le Père l'avait rencontré et avait dit d'apporter la robe. Le Père dit: «*Apportez dehors* la plus belle robe». Vous ne dites pas: «*Apportez dehors*», quand vous êtes dans la maison; mais il faut que vous soyez dehors pour dire: «*Apportez dehors*». Dieu nous a amenés *dans* la maison; il nous a rendus «capables de participer au lot des saints dans la lumière». Il n'y a pas un vrai chrétien sur la terre qui ne soit propre pour le ciel; mais il n'y en a pas un seul qui soit parfaitement propre pour la terre: le seul Homme parfaitement propre pour la terre, c'était le Seigneur Jésus qui était «le Fils de l'Homme qui est dans le ciel». Nous sommes laissés ici-bas — des hommes *célestes* sur la terre; et ce n'est que lorsque nous avons été amenés dans le ciel que nous pouvons comprendre ce que c'est que d'être propre pour la terre. Quelle place merveilleuse que celle qui nous a été faite!

Le grand Souper, remarquez-le bien, la chose est de toute importance, n'est pas plus une fête à *venir* que la maison du Père du chapitre 15, n'est un ciel à *venir*. — C'est ce qui nous est présenté en figure dans l'Ancien Testament par «le saint des saints», ou «le lieu très saint». Vous ne pouvez rendre culte à Dieu que là; c'est de ce lieu-là qu'il nous a ouvert le chemin; c'est dans ce lieu-là qu'il nous a donné une place *maintenant*. Je dis: *maintenant*, — non pas, plus tard. Nous avons été approchés maintenant, et introduits par Dieu, devant Lui, dans une position qui est entièrement au-delà de la nature.

N'est-ce pas ce que nous dit l'Apôtre au chapitre 2 de la première épître aux Corinthiens? «Nous parlons la sagesse de Dieu en mystère, la sagesse cachée, laquelle Dieu avait préordonnée avant les siècles pour notre gloire; qu'aucun des chefs de ce siècle n'a connue (car s'ils l'eussent connue, ils n'eussent pas crucifié le Seigneur de gloire), — mais selon qu'il est écrit: «Ce que l'oeil n'a pas vu, et que l'oreille n'a pas ouï, et qui n'est pas monté au coeur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment», — mais Dieu nous l'a révélée par son Esprit; car l'Esprit sonde toutes choses, même les choses profondes de Dieu». Le but de l'Apôtre, ici, était de montrer aux Corinthiens qu'ils étaient au-dessus de la nature. Un homme qui agit au-dessous de sa nature est un monstre. Mais nous sommes ici *au-dessus* de la nature; nous sommes à un niveau plus élevé que celui qui est le notre naturellement, comme un

homme à cheval est élevé au-dessus de son propre niveau et de sa propre puissance. Si vous me dites: Voyez ces belles choses! Quelle joie pour l'oeil de les contempler! C'est vrai, et il n'y a rien de mauvais à un oeil cependant «l'oeil n'a pas vu». Si vous dites: Ecoutez ces sons si doux! Votre oreille a-t-elle jamais entendu quelque chose de plus charmant? L'oreille en est toute réjouie! C'est vrai encore; et il n'y a rien de mauvais à une oreille; cependant «l'oreille n'a pas entendu». Si vous dites: Voyez ces sentiments du coeur si beaux, si vifs, si délicats! C'est vrai encore; le coeur sent merveilleusement; toutefois l'Apôtre dit: «Ce qui n'est pas monté au coeur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment!» C'est ce que nous trouvons en Esaïe: une chose, dit le prophète, que l'homme n'a jamais ouïe, ni entendue, ni imaginée.

Eh bien, maintenant, je vous le demande: Qu'est-ce que le ciel? Vous n'en savez rien, dites-vous peut-être. Vous pensez que c'est quelque chose de très grand, de très glorieux; mais vous ne savez pas à quoi il ressemble. Vous n'avez donc pas dépassé Esaïe, puisque le ciel est une chose inconnue pour vous; car «ce que Dieu a préparé», n'est pas une chose cachée pour nous: «Dieu nous l'a révélée par son Esprit». C'est là le *grand Souper*; mais aucune de nos facultés naturelles ne peut y entrer.

C'est un point d'une immense importance pour le coeur, que d'entrer dans cette salle de festin. Et comme Dieu, quand il était venu délivrer les enfants d'Israël hors d'Egypte, leur avait parlé du bon et spacieux pays dans lequel il allait les introduire; ainsi maintenant, Dieu nous dit par son Apôtre, à nous qu'il a rachetés, que toutes ces bonnes choses qu'il a préparées pour les siens, il nous les a révélées par son Esprit. Si vous dites: Nous croyons bien que nous entrerons dans ce lieu de félicité quand le moment sera venu, vous témoignez vous-mêmes que vous n'y avez pas encore trouvé votre place *maintenant*. Le Juif ne pouvait jamais approcher du propitiatoire, qui restait caché derrière le voile; il ne pouvait pas entrer dans le lieu très saint; — mais maintenant, le voile ayant été déchiré, la première chose que le pécheur rencontre, c'est le propitiatoire, et «par le sang de Jésus, par le chemin nouveau et vivant qu'il nous a consacré à travers le voile, c'est-à-dire sa chair, *nous avons une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints*» (ou: «*le lieu très saint*») (Hébreux 10: 19, 20).

Etes-vous jamais entré dans les lieux saints? Votre coeur s'est-il jamais trouvé au milieu de cette scène merveilleuse? Le chemin qui y mène, c'est «le chemin nouveau et vivant qu'il nous a consacré à travers le voile, c'est-à-dire sa chair». Et puis, une fois entré, vous mangez du «blé du pays», vous vous nourrissez de Christ assis à la droite du Père dans la gloire. Est-ce là ce que vous faites, ou bien, toutes ces choses sont-elles seulement à venir pour vous? Votre association avec Lui, là où il est, est-elle seulement à venir? Il est d'une immense importance de savoir que nous sommes unis à Lui *maintenant*. C'est ce qui nous rendra supérieurs à toutes choses. Au Psaume 73, nous voyons le prophète abattu, troublé, dans la perplexité; il ne pouvait pas comprendre les voies de Dieu; mais quand il est entré dans le sanctuaire, *alors* il comprend; tout lui apparaît sous un jour différent: son trouble et son amertume prennent fin.

Quelle différence dans les choses, même naturelles, selon le point de vue duquel on les contemple. L'Apôtre dit: «Qui des hommes connaît les choses de l'homme, si ce n'est l'esprit

de l'homme qui est en lui? Ainsi personne ne connaît les choses de Dieu non plus, si ce n'est l'Esprit de Dieu. Mais nous, *nous avons reçu*, non l'esprit du monde, mais *l'Esprit qui est de Dieu*, afin que nous connaissions les choses qui nous sont librement données par Dieu» (1 Corinthiens 2: 11, 12). Dieu, on le voit, a introduit une nouvelle puissance: il nous a révélé ces choses, et nous a donné la capacité pour les comprendre. Il dit: Je puis vous donner une place avec Christ devant moi, et vous en faire jouir par le Saint Esprit; déjà tout est *prêt*, venez au souper. Vous n'avez peut-être jamais joui de ce dont je parle? Eh bien, il est bon que vous le sentiez. Mais, quoiqu'il en soit, Dieu dit: «Venez, car déjà tout est prêt». Ce n'est pas à vous de préparer quoi que ce soit.

Satan a ses artifices pour empêcher les âmes d'entrer et de prendre part à ce Souper. Il vous laissera traverser ce monde assez tranquillement, si vous ne cherchez pas à atteindre le point le plus élevé, le *sommet* de l'échelle; mais si c'est le sommet que vous cherchez, il usera de toutes ses ressources pour déjouer votre dessein. Ce n'est pas ce sur quoi vos pieds s'appuient qui vous fait monter plus haut, c'est ce que vos mains peuvent saisir. C'est pourquoi Satan dirige ses traits de ce côté, afin que vous ne puissiez pas faire de progrès. Il vise au point le plus élevé de vérité que vous avez saisi, et c'est ce point que chacun lâchera en premier lieu, quand il commencera à déchoir à quelque égard que ce soit. Toute l'Écriture nous montre que Satan a toujours visé à la vérité la plus haute dont on faisait profession à quelque époque que ce soit. Ainsi, maintenant il y a dans la chrétienté un grand et insidieux moyen par lequel on tient les âmes loin du Souper: On persuade aux chrétiens qu'ils auront leur place dans le ciel quand ils mourront. On les trompe ainsi; car, s'il est vrai que je *serai* dans le ciel quand je mourrai, si je suis chrétien, il est vrai aussi que, quant à ma position, je *suis* dans le ciel maintenant. Mais si vous dites que vous *entrerez* dans le ciel quand vous mourrez, vous déclarez vous-même que vous *n'avez pas encore* votre place dans le ciel *maintenant* et que c'est à la terre que vous appartenez encore. Voilà l'artifice de Satan: Il repousse le ciel en arrière et le place dans l'avenir, et il vous présente la terre comme le lieu de votre habitation. «Le vin est rouge», et quand vous le regardez il vous trompe (Proverbes 23: 31, 32).

Dites-moi: «Croyez-vous qu'il y ait un Esprit de Dieu? Et si l'Esprit est, d'où vient-il, et qu'est-ce qu'il vous révèle? Où est Jésus? Dans le ciel, dites-vous. — N'êtes-vous jamais entré là? Ne vous approchez-vous jamais de Lui? Le Saint Esprit me met nécessairement en rapport avec Christ là où il est *maintenant*. Par l'Esprit, je suis introduit dans les «lieux célestes», et de ces «lieux célestes» je descends sur la terre, pour y agir comme un homme céleste. Christ me communique d'en haut la puissance pour que je marche ainsi, et que toute ma conduite manifeste *Sa* vie, et soit pour la gloire de Dieu. Si je suis chrétien, je suis un homme céleste sur la terre «Tel qu'est le Céleste, tels sont les célestes» et s'il s'agit de la marche qui me convient, je ne dois rien faire d'autre, que traverser la scène comme Christ y a passé, et non pas simplement en homme.

Lorsque vous dites que nous entrerons dans le ciel plus tard, vous renvoyez le ciel jusqu'à votre mort. N'y êtes-vous donc jamais entré? N'y demeurez-vous jamais? Mais vous confondez le ciel avec la vie éternelle. La vie éternelle, que j'ai maintenant par la foi en Christ, me rend

capable de jouir des choses de Dieu; et cette vie, je la possède cachée avec Christ en Dieu, en sorte que, en Christ, je suis introduit dans une scène nouvelle où je puis manger «du blé du pays», là où est la perfection, le repos, le bonheur, Christ lui-même. Je demeure là où je puis jouir de Lui; et «contemplant à face découverte la gloire du Seigneur», je suis «transformé en la même image de gloire en gloire comme par le Seigneur en Esprit».

Que personne ici ne dise que c'est trop, Dieu dans sa grâce est entré sur la scène, et par la croix il a mis fin à l'histoire de l'homme dans la chair; et maintenant, par l'Esprit, il m'associe à son Fils qui est assis à la droite de sa majesté dans les cieux. Christ gagne mon coeur dans l'humiliation; il le satisfait dans la gloire. Un coeur gagné n'est pas nécessairement un coeur *satisfait*; mais je pense que, si un coeur est réellement gagné par Christ, il ne sera jamais satisfait sans Lui; il lui faut Celui qui l'a gagné. L'absence ne rend pas le coeur «plus heureux», elle nous fait seulement découvrir ce que nous avons gagné dans la présence.

La pensée de Dieu est de nous amener à la meilleure, à la plus glorieuse place. «La reine de Séba fut toute ravie en elle-même», émerveillée qu'elle était de toute la gloire de Salomon et de sa cour. Paul fut ravi dans le troisième ciel; si c'était dans le corps, ou hors du corps, il ne savait, Dieu le savait; il savait ce que c'était que d'être en extase. Mais vous, avez-vous jamais été perdu dans les choses de Christ? Avez-vous jamais été «hors de vous-même», ravi en esprit? Pensez-vous que si ceux qui croient étaient hors d'eux-mêmes pour Dieu, ils seraient si enveloppés et absorbés par les choses d'ici-bas? Sans doute, j'ai des devoirs et je dois travailler ici-bas; mais tout ce que je fais, je dois le faire comme un homme qui sort du ciel d'auprès de Dieu pour servir Christ. Il y a une très grande différence entre travailler dans un atelier hors de chez soi, et travailler chez soi. Avez-vous jamais entrevu un rayon du ciel? Si vous avez vu un rayon de sa gloire, il a rejeté la terre dans l'ombre. Plus vous examinez de près les choses de l'homme, plus vous découvrez leurs défauts: un microscope vous montrera les produits les plus délicats de l'industrie humaine sous un aspect qui vous étonnera. Mais, pour les choses de Dieu, quelles qu'elles soient, plus vous les examinerez, plus elles vous paraîtront admirables et merveilleusement arrangées. Or, Dieu nous a donné une place dans sa propre demeure, dans le ciel, mais l'homme n'a jamais su la saisir. Que de saints, sans aller plus loin, qui n'ont pas saisi la puissance qui peut les tenir séparés du monde. Et il ne s'agit pas seulement de sortir d'Egypte, mais il faut «entrer et posséder le pays».

Vous dites: Qui de nous refuserait le grand Souper? Mais le Seigneur dit: «*Ils commencèrent tous unanimement à s'excuser*».

Remarquez ici que ce n'est pas le *péché* qui refuse le Souper, mais la *nature*. La nature a trouvé quelque chose qui la satisfait. Il n'y a de péché, en soi-même, dans aucune des choses par lesquelles les conviés s'excusent les uns après les autres, et refusent l'invitation. Il n'y a aucun mal à posséder un champ, et il n'y a rien qui plaise plus à l'homme que de posséder une pièce de terre. N'est-il pas écrit: «Il a donné la terre aux fils des hommes?» Il n'y a donc en soi-même aucun mal dans la terre, ni dans la possession de la terre, mais c'est la nature; et la nature ne comprend rien au grand Souper. Il n'y a pas davantage de mal à avoir acheté cinq couples de boeufs, et à les essayer, quoique l'homme ait fait ainsi un pas en avant: il a d'abord

la terre, et puis il veut la cultiver. Le troisième des conviés a épousé une femme; c'est un autre pas en avant: l'homme veut s'établir et se rendre heureux chez lui. Il n'y a pas de *mal* à épouser une femme, comme il n'y a pas de mal à avoir un champ, ou à acheter des boeufs. Mais tous unanimement s'excusèrent et refusèrent le Souper. Ce qui constituait le mal, ce n'étaient pas les choses elles-mêmes, mais c'était la place qu'elles occupaient dans le coeur, en sorte que tous méprisèrent Dieu et son Souper.

Alors le Seigneur se tourne vers les pauvres du troupeau, et il envoie dans les rues, dans les ruelles, pour amener les pauvres, les estropiés, les boiteux, les aveugles d'Israël; et puis, car il y a encore de la place, il envoie dans les chemins et le long des haies — vers les gentils, — et il dit: «Contrains-les d'entrer, afin que ma maison soit remplie»; car «aucun de ces hommes qui ont été conviés ne goûtera de mon Souper».

Le Seigneur, se tournant alors vers les foules, montre l'impuissance de la nature et la nécessité de tout sacrifier pour Christ, afin que, dans la nouvelle et glorieuse relation dans laquelle la grâce nous a introduits en Christ, tout, selon la volonté de Dieu, soit en accord avec notre nouvelle position. La grâce que je trouve en Christ, élève et gouverne toutes ces relations terrestres et fait que je glorifie Christ en elles.

L'amour qui est seulement l'amour naturel, est sûr de faillir quand Dieu le met à l'épreuve. Une mère aime son enfant; mais une mère même, quand son enfant est irrité ou de mauvaise humeur, sera ennuyée et se fâchera. Il faut que la grâce élève et gouverne vos relations naturelles, autrement vous ne serez jamais capable «d'achever la tour», ou «d'aller à la rencontre de l'ennemi». Il faut une puissance qui dépasse la nature et qui soit supérieure à toutes ses relations. «Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père, et sa mère, et sa femme, et ses enfants, et ses frères, et ses soeurs, et même aussi sa propre vie, il ne peut être mon disciple».

Le Seigneur, à l'entrée du chemin, montre les difficultés. Il faut que l'âme pèse si elle peut bâtir la tour pour résister aux attaques, et si l'armée avec laquelle elle s'avance pourra combattre l'ennemi et vaincre. La nature et l'obéissance légale sont impuissantes; il faut avoir Christ devant soi; il faut *suivre Christ*.

Le Seigneur ne me sort pas de la position dans laquelle je me trouvais quand il m'a appelé, mais il veut que j'y glorifie Christ, comme son serviteur. La croix de Christ m'affranchit, quand je la porte partout dans mon corps, et que, portant ma croix et me renonçant moi-même, je vais après Lui, comme son esclave sur la terre. Les chrétiens pensent souvent que, s'ils ne font quelque grande oeuvre, ils ne servent pas le Seigneur. On les entend dire aussi que Marie avait choisi la *meilleure* part comme s'il y avait *deux* bonnes parts; il n'y a jamais eu qu'une bonne part et Marie avait choisi «*la bonne* part». L'autre part était de l'invention du coeur de Marthe, et non pas de Christ. Marthe jugeait d'après ses propres sentiments, qu'un voyageur fatigué avait besoin d'être réconforté; elle suivait plus ses propres pensées, qu'elle n'avait étudié celles du Seigneur. Mais Marie connaissait le coeur de Jésus, et ainsi elle se tenait assise à ses pieds et écoutait sa parole. C'est là ce qui manque tant dans le service des saints maintenant;

c'est de là que vient pour nous la difficulté de répondre à ce que Paul dit de la manière dont il faut que nous marchions et que nous plaisons à Dieu (*). Il faut que nous ayons communion avec la pensée de Christ et que nous sachions ce que Lui nous appelle à faire, en sorte que nous ne marchions pas selon nos propres pensées. Ce à quoi nous devons nous appliquer, c'est, «soit présents soit absents, à Lui être agréables» (**).

(*) Voyez 1 Thessaloniens 4: 1. — (*) 2 Corinthiens 5: 9.

En terminant, je dirai que plus vous vous placez haut, plus l'homme vous apparaîtra tel qu'il est. Quelque connaissance qu'on puisse avoir des choses de Dieu, quelque familiarisé qu'on puisse être avec elles, on ne se connaît pas jusqu'à ce qu'on soit entré dans le saint des saints, dans la présence même de Dieu. Alors on dit comme Job: «Maintenant mon oeil t'a vu, c'est pourquoi j'ai horreur de moi». Et l'Eternel bénit le dernier état de Job plus que le premier. (Voyez Job 42: 5, 6, 12).

Que le Seigneur donne à chacun de ses bien-aimés de se sentir pressé à poursuivre la course, car à chacun de nous il dit comme à Paul: «*Aie bon courage*», et comme à Josué: «*Lève-toi et possède le pays*».

Les églises et l'Eglise (Darby J.N.)

ME 1875 page 441

Vous me demandez: «Ne trouve-t-on pas des églises dans l'Ecriture» Je réponds: Certainement; mais, qu'est-ce que des églises? — L'effet de cette question est de mettre au jour l'état de nos pensées. La plus grande partie des chrétiens pensera immédiatement à ce qu'on appelle des églises dans le monde religieux, et généralement peut-être dans la chrétienté. Ils penseront à l'église presbytérienne, ou libre, ou baptiste; à l'église de Rome ou à telle autre. Une personne qui vit habituellement dans l'esprit de l'Ecriture, pensera à Corinthe ou à quelque autre église nommée dans la Parole. Les faits existants dans la chrétienté, ainsi que les pensées qui y ont cours, sont-ils différents des faits que nous trouvons dans l'Ecriture, ou des pensées formées par elle? Enquérons-nous de ces choses avec un cœur dégagé de préventions, et si nous trouvons l'état actuel bien éloigné de l'état scripturaire, soit en principe, soit en pratique — si nous trouvons, qu'au lieu de la puissance de l'Esprit et de l'Unité, tout est en ruines, en dépit d'une belle apparence selon la chair, menons deuil alors et crions au Seigneur. Il viendra à notre secours.

Qu'était-ce que les églises dans les temps scripturaires? Le mot église signifie simplement assemblée, ou, d'après l'usage local de la langue grecque, une assemblée de personnes privilégiées, de citoyens. Toute la multitude des croyants, réunis en un par le Saint Esprit, formait l'Assemblée ou l'Eglise; c'était l'Assemblée de Dieu; seulement ceux qui étaient à Rome ou à Corinthe ne pouvaient pas, cela va sans dire, se réunir à Jérusalem. De là vient qu'il y avait des assemblées en divers lieux, formant chacune, dans sa localité, l'assemblée de Dieu de cet endroit.

Mais, avant de parler des assemblées locales, il nous faut examiner brièvement l'Assemblée considérée comme un tout dans l'Ecriture. Elle est envisagée en premier lieu comme l'habitation de Dieu; en second lieu comme le corps de Christ.

Dans un sens, l'Eglise n'est pas encore formée, ni complète. Tout ce qui sera uni à Christ dans sa gloire en fait partie. «Je bâtirai mon Eglise», dit Jésus, «et les portes du hadès ne prévaudront point contre elle». Cela sera infailliblement accompli, et Pierre y fait évidemment allusion quand il dit: «Duquel vous approchant comme d'une pierre vivante,... vous-mêmes aussi, comme des pierres vivantes, êtes édifiés pour être une maison spirituelle» (1 Pierre 2: 4, 5). Il est dit aussi (Ephésiens 2: 21): «En qui tout l'édifice, bien ajusté ensemble, croit pour être un temple saint dans le Seigneur». La chose n'est pas encore achevée, mais se continue; et quoique premièrement l'Eglise fût un corps manifeste et public, «le Seigneur ajoutant tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés» (Actes des Apôtres 2: 47), cette Assemblée est devenue ce qu'on appelle maintenant l'Eglise invisible. Elle est invisible, bien que, si elle a dû être la lumière du monde, il soit difficile d'apprécier la valeur d'une lumière invisible. S'il est reconnu qu'elle soit tombée depuis longtemps dans la corruption et l'iniquité,

vrai caractère de Babylone, il est évident qu'elle n'a point été la lumière du monde. Les saints persécutés, — car Dieu a certainement toujours eu un peuple, — ont rendu témoignage, mais le corps publiquement reconnu n'a été que ténèbres, et non pas lumière dans le monde.

Il est encore parlé de l'Assemblée de Dieu d'une autre manière. C'est toujours la maison, une habitation de Dieu, mais elle est établie par l'instrumentalité de l'homme et sous sa responsabilité. «Comme un sage architecte», dit Paul, «j'ai posé le fondement, mais que chacun prenne garde comment il édifie dessus». Voilà l'instrumentalité humaine et la responsabilité de l'homme. Il y avait, sur la terre, un vaste corps qui était la maison de Dieu ou son temple. Le Saint Esprit, descendu le jour de la Pentecôte, y faisait sa demeure. (1 Corinthiens 3). «Vous êtes édifiés ensemble pour être l'habitation de Dieu par l'Esprit» (Ephésiens 2: 22). Ce n'était pas le corps dans lequel il ne peut y avoir ni foin, ni bois, ni chaume, choses qui seront brûlées. La vérité dont nous venons de parler est infiniment intéressante et précieuse; j'entends cette habitation de Dieu ici-bas, dans sa maison, préparée pour Lui, d'après sa volonté. Dieu n'a jamais demeuré avec Adam innocent, Il le visitait; pas davantage avec Abraham, qu'Il visitait aussi et bénissait particulièrement; mais, du moment qu'Israël fut retiré hors d'Egypte, Dieu vint et demeura avec lui. L'habitation de Dieu avec les hommes est le fruit de la rédemption. (Voyez Exode 29: 46). La vraie rédemption a été accomplie, et Dieu s'est formé une habitation pour Lui-même où Il demeure par l'Esprit. Il en est de même pour l'individu (1 Corinthiens 6), mais je parle maintenant de l'Assemblée, de la maison du Dieu vivant. Elle est à présent, sur la terre, l'habitation de Dieu par l'Esprit. Il demeure et marche au milieu de nous. Nous sommes l'édifice de Dieu. L'homme peut avoir édifié du bois, du foin, du chaume, mais Dieu n'a pas encore exécuté le jugement pour retrancher la maison de devant Lui; cependant c'est par elle que commencera le jugement.

L'Assemblée est aussi le corps de Christ (Ephésiens 1: 23). C'est par un seul Esprit que nous sommes baptisés en un seul corps. Celui-ci ne sera finalement complet que dans le ciel; mais il est établi sur la terre; car le baptême du Saint Esprit est sa descente ici-bas le jour de la Pentecôte. (Actes des Apôtres 1: 5; 1 Corinthiens 12: 13). Nous trouvons, en outre, dans le même chapitre, qu'Il a mis dans l'Eglise premièrement des apôtres, secondement des prophètes, en troisième lieu des docteurs, ensuite des miracles, des dons de guérison;... il est clair que tout cela est sur la terre. Remarquez aussi, que ces dons sont placés ici-bas dans l'Eglise entière, tous, quels qu'ils soient, membres d'un seul et même corps. C'est ainsi que l'Eglise ou l'Assemblée est décrite dans l'Ecriture.

Qu'étaient-ce donc que les églises ou assemblées, sinon des églises locales? L'Apôtre pouvait écrire: «A l'Eglise de Dieu qui est à Corinthe». Elle représentait l'unité tout entière du corps dans cet endroit. «Vous êtes le corps de Christ et ses membres chacun en particulier». Il ne pouvait y avoir dans le même endroit deux corps de Christ pour le représenter. Lorsqu'il s'agit de la Galatie qui était une grande province, il est dit: les églises de Galatie. A Thessalonique, ville de Macédoine, nous avons l'assemblée des Thessaloniens. Il en est de même quant aux sept églises; Jean écrit à l'assemblée. Ainsi partout, en quelque lieu que ce fût, où était l'assemblée de Dieu on pouvait s'adresser directement à elle en cette qualité. Au

chapitre 20 des Actes, Paul appelle les anciens de l'assemblée. Ils étaient établis par le Saint Esprit comme surveillants au milieu du troupeau de Dieu. Tite est laissé en Crète pour établir des anciens dans chaque ville. Nous avons (Actes des Apôtres 11: 22) l'assemblée qui est à Jérusalem, bien qu'elle fût excessivement nombreuse. En Actes 13, nous trouvons l'assemblée qui était à Antioche. Paul (Actes des Apôtres 14: 21-23) retourne à Lystre, Derbe et Iconie, et leur choisit des anciens dans chaque assemblée. Toute l'Écriture nous fait voir clairement qu'il y avait une seule assemblée dans un lieu, et qu'elle était l'assemblée de Dieu. Ils n'avaient pas d'édifices nommés églises, le Tout-Puissant n'habitait pas dans des temples faits par la main des hommes; ils se rassemblaient dans des maisons quand ils le pouvaient; mais le tout formait une assemblée, l'assemblée de Dieu dans ce lieu, et les anciens étaient anciens dans ce tout comme étant un seul corps.

L'assemblée locale représentait l'Assemblée de Dieu tout entière, comme 1 Corinthiens nous le montre. La position des chrétiens qui la composaient, était celle de membres de Christ, de tout le corps de Christ. Selon l'Écriture, on n'est membre que du corps de Christ; où est un oeil, une main, etc. Le ministère était en relation directe avec cette pensée. Lorsque Christ est monté au ciel, il a donné des dons aux hommes, des apôtres, des prophètes (ceux-ci étaient les dons fondamentaux: Ephésiens 2); — puis des évangélistes, des pasteurs, des docteurs, qui étaient placés dans l'Église, dans l'Assemblée tout entière. (1 Corinthiens 12).

Si un homme était docteur à Ephèse, il l'était aussi à Corinthe. De même, pour les dons miraculeux, un homme parlait en langue là où il était; son don n'appartenait à aucune assemblée particulière, mais ce membre, ou ce don, était donné à tout le corps sur la terre, au moyen du même Esprit (1 Corinthiens 12) par lequel un homme devenait un serviteur de Christ. En 1 Corinthiens 12, nous voyons le Saint Esprit distribuant les dons sur la terre, tels qu'ils existaient alors. En Ephésiens 4, ils sont donnés d'en haut par Christ, et il n'est fait mention que de ceux qui sont en vue de la perfection des saints, pour l'édification du corps de Christ, jusqu'à ce que nous parvenions tous à la mesure de la stature de la plénitude du Christ. Ce sont là les talents avec lesquels l'homme devait trafiquer, s'il connaissait le maître, et parce qu'il avait reçu ces talents. «Suivant que chacun a reçu quelque don, employez-le les uns pour les autres comme bons dispensateurs de la grâce variée de Dieu» (1 Pierre 4: 10). Des règles sont données dans l'Écriture quant à la manière d'exercer ces dons. Les femmes devaient se taire dans les assemblées. Mais mon dessein, en ce moment, est de faire voir que c'était comme appartenant à toute l'Assemblée de Dieu, en tout lieu, que ceux qui possédaient ces dons devaient les exercer. Les anciens étaient des charges locales et non des dons, mais leur aptitude à enseigner était une qualité désirable, toutefois tous ne la possédaient pas. (1 Timothée 5: 17). Les anciens étaient anciens de l'assemblée de Dieu dans un endroit déterminé. Les dons devaient s'exercer comme appartenant à tout le corps, et selon la règle scripturaire, là où se trouvait le membre doué.

Le résultat de l'examen que nous avons fait de l'Écriture est que dans chaque ville où il y avait des chrétiens, il y avait une seule assemblée de Dieu; que les chrétiens étaient membres du corps de Christ, l'Écriture ne reconnaissant pas que l'on soit membre d'autre chose. Enfin,

les dons, membres et serviteurs de Christ, par l'opération du Saint Esprit, s'exerçaient, d'après les règles données par l'Écriture, dans toute l'Église, qui était une seule Assemblée de Dieu, dans le monde entier. L'ancien était une charge locale, pour laquelle la personne était choisie et établie par l'Apôtre ou par son délégué. Les anciens exerçaient leur office dans la seule assemblée de Dieu, qui se trouvait dans l'endroit où le Saint Esprit les avait établis surveillants. (Actes des Apôtres 14: 23; Tite; Actes des Apôtres 20: 17, 28). L'ancien n'était point un don, quoiqu'un don fût désirable pour rendre son service plus efficace, mais la principale chose requise était d'avoir les qualités qui rendaient l'ancien propre à être surveillant.

Il n'existe pas trace de cela dans ce que les hommes appellent actuellement églises. Grâce à Dieu, ils ne peuvent empêcher le Seigneur de faire son oeuvre, ni de susciter des ouvriers qui travaillent au bien de ses élus, suivant sa souveraine direction; mais les hommes ont organisé des églises, chacun selon sa fantaisie; ils ont oublié l'Église de Dieu et la Parole de Dieu, bien que quelques-uns reconnaissent une Église invisible que la fidélité du Seigneur maintiendra. Cela, ils le laissent à ses soins, et chacun arrange l'Église visible comme il lui semble bon.

Du moment que l'Église, comme corps publiquement manifesté dans le monde, fut tombée dans le papisme (ou dans la corruption grecque avec laquelle nous avons moins à faire en Occident); tout était en ruines selon la prédiction de l'Apôtre. Lors de la réformation, les gouvernements civils établirent des églises nationales, car personne ne pensait à l'Église de Dieu; et, pendant quelque temps, on ne toléra pas autre chose. Ensuite, la liberté religieuse commença à devenir plus commune; mais, l'idée de ce qu'est l'Église de Dieu étant absente, on organisa des églises, unies d'après un système imaginé par l'homme, ou bien indépendantes les unes des autres, mais que l'homme arrangeait et organisait. La notion de l'Unité du corps, le fait qu'on n'est membre que du corps de Christ, la vérité que le Saint Esprit est sur la terre, que les dons sont donnés par Christ et apportent avec eux la responsabilité de leur exercice; — tout cela était complètement oublié et mis de côté. Il ne restait rien de la vérité scripturaire initiale au sujet de l'Église et de la présence du Saint Esprit.

Le corps épiscopal différait en ce sens qu'il prétendait remonter aux origines par la succession, et constituait les gens membres de Christ par le baptême d'eau, réverie dont on ne peut trouver vestige dans l'Écriture. C'est par un seul Esprit que nous sommes baptisés en un seul corps. On est baptisé d'eau pour la mort de Christ. Mais, laissant de côté les prétentions et les erreurs épiscopales, nous trouvons que le système actuel est celui d'assemblées formées par les hommes sur quelque principe qu'ils ont adopté, avec un homme choisi par eux et mis à leur tête. On devient membre de cette église ou assemblée ainsi formée, et l'on vote comme tel au milieu d'elle. Que ces personnes soient membres de Christ ou non, ce qui les caractérise, c'est qu'elles sont membres de cette assemblée particulière. Dans la plupart des églises, le vote ne crée pas de divisions, c'est la majorité qui décide. Le Saint Esprit n'entre point en question. Toute l'action, du commencement à la fin, vient de l'homme. Que les presbytériens aient divers conseils d'église, qu'il y ait un élément aristocratique dans leur organisation; que chez les congrégationalistes, les décisions soient

prises par chaque corps séparément et par le vote des membres des assemblées; — le tout est un arrangement humain, formé et conduit par l'homme; un homme est membre d'un corps que l'homme a organisé, et il agit en conséquence. L'état actuel des choses, c'est une église ou une assemblée dont sont membres un certain nombre de personnes, ayant à leur tête une autre personne qui a fait des études pour le ministère. C'est le troupeau ou l'église de Monsieur tel et tel; il est payé tant par an; il peut ou non être converti, mais il est consacré; peut-être est-il un évangéliste, il sera mis à la place d'un pasteur; peut-être est-il un pasteur, il devra prêcher au monde. Toutefois, s'il ne réussit pas, on lui donne sa démission, le plus souvent directement, parfois d'une manière indirecte. Toute la constitution de L'Eglise de Dieu, sa constitution divine, est ignorée on lui a substitué la constitution de l'homme. On ignore l'ordre du Saint Esprit et sa puissance, ou l'on n'y croit pas du tout.

L'Ecriture ne connaît ni membre d'une église, ni pasteur d'un troupeau à lui particulier, ni assemblée volontaire formée d'après ses propres principes à elle. Rien de semblable dans la Parole y si ce n'est les divisions qui commençaient à se produire parmi les Corinthiens, et que l'Apôtre qualifie de charnelles. Il y avait une chose telle que l'Eglise de Dieu; il n'y avait pas les églises des hommes. Si Paul adressait aujourd'hui une épître à l'église de Dieu à ***, personne ne saurait à qui la remettre, car un tel corps n'existe pas.

Les églises ont supplanté l'Eglise de Dieu. L'opération de l'Esprit de Dieu est mise de côté. L'Esprit donnait les évangélistes, des serviteurs de Christ pour le monde; il donnait les pasteurs et docteurs (non pas ceux qu'un troupeau a choisis, ou qui ont *leur* troupeau), pour exercer leurs dons en quelque lieu que Dieu les conduisit. Ils enseignaient à Ephèse dans l'assemblée de Dieu, quand ils s'y trouvaient; à Corinthe quand ils s'y trouvaient. Partout où Dieu les envoyait, ils agissaient suivant le don qui leur avait été confié d'en haut; ils trafiquaient avec leur talent parce que le maître les en avait chargés. Suivant que chacun avait reçu quelque don, il l'employait comme bon dispensateur de la grâce variée de Dieu; s'il exhortait, il s'appliquait à l'exhortation; s'il enseignait, à l'enseignement, et cela, dans l'Assemblée de Dieu comme un tout.

L'homme a fait des organisations, mais il a totalement mis de côté, dans la mesure de ses arrangements à lui, l'ordre et les arrangements de Dieu quant à l'Assemblée. C'est ainsi que, pour avoir des églises, on a mis de côté l'Eglise, l'Assemblée de Dieu. C'est ainsi que les hommes ont remplacé, par des ministres de leur choix, l'Esprit qui répartit ses dons à divers membres, et qu'ils ont négligé la Parole dans laquelle l'ordre de Dieu est révélé. L'Eglise, l'Esprit et la Parole, sont mis de côté par ce qu'on appelle l'ordre, à savoir l'arrangement et l'organisation des hommes.

On nous dit qu'il doit en être ainsi. Bien plutôt, c'est la foi qui manque pour confier au Seigneur le soin de gouverner et de bénir sa propre maison d'après l'ordre qu'il a établi; et néanmoins la vraie bénédiction ne peut provenir que de Son opération par l'Esprit qu'il a envoyé du ciel. Quel est l'effet de tout cela? Il serait peu charitable (et je n'ai pas la moindre envie de le faire) d'exposer ici les tristes conséquences qui en sont souvent le résultat. Elles sont bien connues, même du monde. Mon but est de démontrer que le système est

antiscrituraire, et qu'il nie le Saint Esprit et la vraie Eglise de Dieu. D'ailleurs, il est évident qu'une personne choisie et payée par une assemblée, dont ordinairement la moitié au moins est inconvertie, et qui a pour objet principal l'augmentation du nombre, de l'influence, et l'appui des gens riches, — que cette personne, dis-je, devra nécessairement chercher à plaire à ceux qu'elle sert, et s'accommoder à son auditoire. Or, l'Apôtre dit: «Si je cherchais à plaire aux hommes, je ne serais pas le serviteur de Jésus Christ».

Quant au résultat pratique, j'en appelle à toute personne pieuse et consciencieuse, familière avec l'état de choses actuel. De toute part, j'entends leurs plaintes, mais elles ne songent pas que c'est l'effet naturel et nécessaire du système. Le «ministère» n'est plus l'exercice du don donné par le Seigneur, mais c'est l'éducation et la consécration d'une personne pour une profession, en sorte que, bien souvent, elle n'est pas même convertie. La vraie Eglise de Dieu, établie sur la terre (1 Corinthiens 12), est méconnue aussi bien que les vraies églises, qui sont les assemblées de Dieu en chaque lieu. En revanche, les hommes font des églises, suivant leur propre notion de ce qui est bien, et ils sont membres de leurs églises, au lieu d'être considéré, comme membres du corps de Christ. Le membre inconverti d'une église a tous les droits et le pouvoir d'un membre converti de Christ.

L'influence des richesses l'emporte sur l'Esprit de Dieu; une majorité décide des cas et non pas la direction de l'Esprit. Si une majorité avait décidé à Corinthe, quel en eût été l'effet? Dans tout le système, l'homme, la volonté de l'homme, l'organisation humaine, ont pris la place de l'Esprit et de la Parole de Dieu, et de ce que Dieu avait organisé Lui-même, selon les déclarations de cette Parole.

On m'objecte: «N'y avait il donc pas des églises alors?» Je réponds: Certainement, et c'est ce qui démontre le caractère antiscrituraire de ce qui existe. Qu'on me montre dans l'Ecriture une chose telle qu'un corps séparé et distinct, dont on est membre et que l'on appelle aujourd'hui une église. Tout cela est antiscrituraire et met de côté ce qu'on trouve dans l'Ecriture, pour établir quelque autre chose.

Je ne traite pas de plusieurs sujets collatéraux, tels que l'état de ruine de l'Eglise comme un tout, la venue du Seigneur, etc., désirant m'en tenir à cette question. L'ordre de choses actuel est-il scripturaire ou antiscrituraire? Que des hommes qui ont bu du vin vieux en veuillent aussitôt du nouveau, je conçois que cela soit peu probable; mais heureux celui qui suit la Parole et reconnaît le Saint Esprit, fût-il même seul à le faire. La parole du Seigneur demeure éternellement; il en est de même de celui qui fait Sa volonté. Les chapitres 3 et 4 de la seconde épître à Timothée, indiquent clairement quel est l'état de l'Eglise et le chemin du croyant aux derniers jours; tandis que la première épître nous présente les détails extérieurs de l'Eglise à son début, ordonnés par les soins apostoliques.

L'assurance

ME 1875 page 461

Il n'y a rien qui honore Dieu davantage et qui donne autant de repos au coeur, et de puissance pour la marche et pour le service, que l'assurance envers Dieu. L'assurance est l'effet de la foi; mais elle dépend de deux choses, d'une vraie connaissance de Dieu, et d'un coeur qui ne nous condamne pas; autrement dit, elle dépend de ce que Dieu est en premier lieu, et en second lieu, de ce que nous faisons.

Le fondement de l'assurance, c'est ce que Dieu est dans sa nature et dans son caractère. On ne peut pas se confier en Lui à moins qu'on ne le connaisse, et on ne peut pas le connaître véritablement sans qu'on se confie en Lui. Une connaissance partielle de Dieu produit la crainte et la servitude; une pleine connaissance de Lui donne au coeur du repos et le place dans la liberté. Mais, pour conserver cette assurance envers Dieu qui découle de sa connaissance, il faut que la conscience soit bonne et que notre coeur ne nous condamne pas. Quelque vraie et réelle que puisse être notre connaissance de Dieu, si notre coeur nous condamne, notre assurance est ébranlée. D'un autre côté, quelque bonne que puisse être la conscience, quelque peu de chose que le coeur ait le sentiment d'avoir à se reprocher, il n'y a de vraie assurance envers Dieu, que là où Dieu est connu et où il est connu non seulement par l'ouïe des oreilles, mais, comme il l'a été de Job, par l'oeil de la foi, selon cette parole: «*Maintenant mon oeil t'a vu*» (Job 42: 5).

Il me semble qu'on peut distinguer trois formes d'assurance: l'assurance *de foi*, l'assurance *de communion*, et l'assurance *d'approbation*. Comme saints, c'est notre privilège de les connaître toutes les trois, et d'en jouir. La première nous appartient comme croyants; la seconde, comme enfants, comme saints; la troisième, comme serviteurs de Dieu.

La première forme de l'assurance est, comme je viens de le dire, le privilège commun de tous ceux qui croient; c'est l'assurance *de foi*: «Ayant été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ» (Romains 5: 1). La glorieuse et bienheureuse nouvelle de la grâce de Dieu en Christ, apporte à celui qui croit la paix avec Dieu, et le repos devant Lui. La croix de Christ lui a appris que «Dieu est pour nous» (Romains 8: 31 et suivants). L'amour de Dieu, versé dans le coeur par le Saint Esprit, fait taire tous les doutes et répond à toutes les questions qui peuvent s'élever dans le coeur de l'homme. L'amour parfait de Dieu chasse la crainte (1 Jean 4: 17, 18), et l'âme sauvée se repose avec bonheur dans la connaissance de ce Dieu qui livra Jésus pour nos offenses et qui le ressuscita pour notre justification. (Romains 4: 12). Cette assurance de foi est établie uniquement sur le fondement de ce que Dieu est, et de ce qu'il a fait par Christ. Celui qui croit, n'ayant point de confiance dans la chair, a «son coeur ferme, s'assurant en l'Eternel». Dieu étant l'objet de la foi et l'assurance de la foi, rien ne peut ébranler celle-ci. La terre peut être ébranlée, et le ciel, mais Dieu jamais, ni par conséquent l'âme qui se repose sur Dieu. «C'est pourquoi, recevant

un royaume inébranlable, retenons la grâce par laquelle nous servions Dieu, d'une manière qui lui soit agréable avec révérence et avec crainte» (Hébreux 12: 28).

Mais, tandis que l'assurance de foi est ferme et inébranlable, étant fondée sur ce que Dieu est, et sur le caractère sous lequel il s'est révélé dans l'évangile de sa grâce, l'assurance *de communion* est sur un autre principe. Tout ce qui trouble la communion, troublera cette assurance. «Bien-aimés, si notre coeur ne nous condamne pas, nous avons de l'assurance envers Dieu» (1 Jean 3: 21). C'est là le fondement de notre assurance, et nous devons bénir Dieu de ce qu'il en est ainsi. Il veut que les siens soient participants de sa sainteté et que ses enfants soient ses imitateurs. «Notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ». Le fait même de notre relation avec Dieu comme enfants vis-à-vis d'un Père, rend nécessaire cette communion en pensée, en parole et en action. «Si notre coeur nous condamne, Dieu est plus grand que notre coeur, et il sait toutes choses» (1 Jean 3: 18-20). Je ne puis rien trouver en moi, que Lui n'ait déjà vu, et je ne puis rien connaître qu'il ne sache déjà, et il sait même toutes choses. Dieu ne dit pas que Lui nous condamne, mais que ce pourquoi notre coeur nous condamne, Lui le sait déjà. C'est là sa manière de faire appel à nos coeurs et de nous faire sentir notre responsabilité; c'est la manière de «notre Dieu qui donne à tous libéralement et qui ne fait pas de reproches». Si nous avons compris l'inconséquence de telle ou telle chose avec ce qui nous convient, combien davantage Lui le sait-il? Si nos coeurs insensibles et égoïstes condamnent quelque chose, combien plus Lui ne doit-il pas le faire, Lui qui en connaît tout le fond et la portée, Lui qui en connaît à la fois la source et la fin inévitable, si on tolère la chose au lieu de la juger? Rien n'est plus commun chez les chrétiens que le manque de cette assurance de communion. Elle fait défaut souvent là où dans une certaine mesure la confiance de foi existe. La parole de Naaman: «L'Eternel veuille pardonner ceci à ton serviteur»; celle de David: «Que nous tombions entre les mains de l'Eternel, car ses compassions sont en grand nombre»; celle de Job: «Voilà, qu'il me tue, je ne laisserai pas d'espérer en Lui» — nous montrent des choses tolérées et accomplies, que le coeur et Dieu, l'un comme l'autre, condamnent; et tout en nous montrant la foi qui demeure ferme, nous font voir la communion ébranlée et le châtement anticipé. Sous une révélation plus pleine et plus glorieuse, beaucoup d'enfants de Dieu, dans les coeurs desquels a relui la connaissance de sa gloire en la face de Jésus Christ, sont, hélas, dans cet état. On peut même dire que plus Dieu est connu, plus le coeur est susceptible d'inconséquence, et plus la responsabilité est grande de persévérer dans une marche qui y réponde. «Bien-aimés, si notre coeur ne nous condamne pas, nous avons assurance envers Dieu».

Y a-t-il sur la terre quelque chose qui soit digne qu'on lui sacrifiât cette assurance de communion? — la communion avec Dieu, ce privilège le plus glorieux, cette joie la plus profonde que l'on puisse goûter ici-bas, ce privilège dont tout ce que la terre peut donner ne pourrait pour un moment compenser la perte! Nous avons besoin que nos coeurs soient honnêtes et vrais, capables de discerner et voulant rejeter les choses que le coeur condamne et que Dieu, qui est plus grand que nos coeurs, *sait* déjà. Combien de chrétiens qui marchent dans une obscurité et une distance habituelles, quant à la communion, faute d'avoir cinq

minutes de vraie communication avec Dieu au sujet de quelque péché qui les obsède ou de quelque vanité, qu'ils n'ont pas assez de coeur ou de dévouement pour juger? Ils gémissent peut-être sur leur pauvre état, et le confessent peut-être en parole, mais la racine du mal n'étant ni avouée, ni jugée, la conscience et le coeur s'habituent peu à peu à l'obscurité et l'acceptent comme un état normal. Combien de chrétiens attendent ainsi le jugement, plutôt que la gloire. Ils ne doutent peut-être pas de leur salut, ils ne doutent pas que le Seigneur ne les amène à la fin dans sa demeure, mais ils ne savent pas et craignent grandement ce qui peut leur arriver en chemin; et tout cela à cause de quelque misérable et coupable chose que le coeur condamne et qu'il sait que Dieu ne peut pas ne pas juger tôt ou tard.

L'assurance de communion, d'après ce que nous venons de voir, peut exister en une sorte de manière *négative*: je n'ai conscience de rien contre moi et mon coeur ne me condamne pas. Ainsi, je puis me reposer et me réjouir dans le sentiment de l'amour du Père, et je puis me «glorifier en Dieu par notre Seigneur Jésus Christ, par lequel nous avons maintenant obtenu la réconciliation». Mais le saint qui est droit de coeur ne se contente pas d'un état négatif de communion; il lui faut quelque chose de positif; il désire, non seulement qu'il n'y ait rien à condamner en lui, mais qu'il y ait quelque chose à *approuver*. Nous sommes amenés ainsi à la troisième forme d'assurance dont j'ai parlé; l'assurance *d'approbation*, la confiance qui découle du sentiment que nous plaisons à Dieu dans notre marche et dans nos voies. Tout chrétien dans sa marche, ou tout serviteur dans son service, ne marche pas ou ne sert pas dans l'assurance que Dieu prend plaisir à ses voies ou à son travail, que ce qui l'occupe n'est pas sa propre affaire ou ses propres intérêts, mais l'affaire de Celui qui l'a envoyé. Christ pouvait dire: «Je fais *toujours* les choses qui lui plaisent»; mais le serviteur fidèle peut dire dans le même esprit: «O mon Dieu! souviens-toi de moi en bien selon tout ce que j'ai fait pour ce peuple» (*), et: «Je sais qui j'ai cru, et je suis persuadé...» Ces paroles ne furent pas prononcées autrefois par Néhémie et plus tard par Paul avec hésitation, et celui-ci pouvait faire taire ceux qui le critiquaient, en leur disant: «Les choses que je me propose, me les proposé-je selon la chair...?» (**)

(*) Néhémie 5: 19. — (**) 2 Corinthiens 1: 47.

Notre service ne devrait pas être une sorte d'affaire de hasard comme elle l'est pour un grand nombre, une chose qu'on entreprend sans direction claire ni objet positif et dans laquelle, par conséquent, le formalisme, l'imitation, et la dissipation religieuse ont une si large place. L'assurance devrait aussi distinctement caractériser nos pas pour le service, que nos coeurs pour la paix; et il en serait ainsi si nous étions plus absolument dépouillés de notre «moi» et de toute préoccupation du jugement des hommes, soit dans un sens, soit dans un autre.

Il n'est point nécessaire que nous attendions jusqu'à ce jour-là «où chacun recevra sa louange de la part de Dieu», pour avoir la parole d'approbation du Maître, car le serviteur qui connaît la pensée de son Maître, peut la recevoir et en jouir *maintenant*.

Que le Seigneur nous garde de toute incertitude dans nos esprits! Qu'il nous préserve de permettre pour un seul moment qu'un nuage demeure entre nos âmes et Lui, dont «la joie est notre force !» (*)

(*) Néhémie 8: 10.

Matthieu 3: 13 et 4: 11

ME 1875 page 468

«Et Jésus, ayant été baptisé, monta aussitôt, s'éloignant de l'eau; et voici, les cieux lui furent ouverts, et il vit l'Esprit de Dieu descendant et venant sur lui comme une colombe. Et voici une voix qui venait des cieux, disant: Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir».

Quelle scène merveilleuse! Les âmes dans lesquelles Dieu, par la voix de Jean-Baptiste, opérait par son Esprit, se rassemblaient pour son baptême, confessant leurs péchés. Le premier fruit de l'oeuvre de Dieu, — l'opération de l'Esprit en elles, — les amenait là. Elles se placent devant Dieu dans la vérité de leur état, d'un état de complète ruine. Alors Jésus vient, lui, l'homme parfait, et il se place au milieu d'eux; et la Trinité se présente à nous pour la première fois dans ses gloires: le Père faisant entendre dans ce moment-là sa voix d'approbation et de pleine satisfaction en la personne du Fils et en la position qu'il prend, et le Saint Esprit descendant comme une colombe et demeurant sur lui, le Fils, qui vient s'identifier avec ceux qui reconnaissent leurs péchés et l'état de ruine de tout ce qui les entourait.

N'en est-il pas de même jusqu'à ce jour? Partout où se trouve un pécheur convaincu de péché, ou un saint au coeur brisé à cause de quelque chute, confessant ses péchés, là il y a «la vérité au-dedans du coeur», et Jésus Christ qui est le même, hier, aujourd'hui, et éternellement, dit toujours: Vous faites la seule bonne chose, le premier pas de retour vers Dieu, et je suis avec vous. Il montre au *pécheur* la vertu de son sang une fois versé, qui donne une conscience parfaite, sans crainte, en la présence de Dieu; et au *saint*, il fait application de l'eau du bassin, et du linge dont il se ceint (voyez Jean 13), avec toute leur profonde et bienheureuse signification, pour sa parfaite restauration à la communion du Père et à la joie de sa présence. Le ciel s'est ouvert sur cet homme parfait, le Fils bien-aimé de Dieu, et Dieu s'est montré dans la gloire de la Trinité, lorsqu'il a pris cette place. Alors Jésus est mené au désert par l'Esprit, pour être tenté par le diable, et là, au lieu d'user de sa puissance divine pour renverser l'ennemi (ce qui n'eût été ni un exemple, ni un encouragement pour nous), comme un homme dépendant et obéissant, il se retire et se met à couvert sous la suffisance de la Parole; il place la plante de ses pieds sur le terrain que Dieu avait préparé pour la foi, pour un temps de chute et de ruine. La seule ressource, c'est la Parole; il se tient dans la dépendance; il se confie en Dieu, n'ayant pas besoin de le mettre à l'épreuve, mais s'attendant à Lui et comptant sur Lui dans le chemin de l'obéissance; il ne veut rien recevoir que de Lui; il le sert Lui seul. Ainsi il surmonte Satan, il en est le vainqueur. Lui, le Fils de Dieu, Dieu béni éternellement sur toutes choses, Lui, le Messie qui eût pu se prévaloir des promesses qui lui appartenaient, Lui, le Fils de l'homme qui avait droit à tout ce que les conseils de Dieu destinaient à l'homme, il refuse d'user de sa divine puissance et de se prévaloir d'aucun de ses

droits, pour être simplement l'homme dépendant et obéissant; et il est vainqueur de Satan, démontrant la pleine suffisance de la parole écrite pour celui qui la garde, et usant d'elle pour y trouver la liberté d'agir selon le propos de son coeur et pour ne dépendre que de l'autorité de Dieu seul. Il devient ainsi un exemple pour nous, qui, par grâce, dans la même position, et avec les mêmes ressources, sommes appelés à rencontrer le même ennemi, mais un ennemi qu'il a déjà vaincu et dont il a brisé la puissance. Quel encouragement pour nous!

Le ciel s'est ouvert, et puis Satan a été vaincu et maintenant des anges viennent et servent un homme, Lui qui est leur créateur! — Un tressaillement de joie ne traverse-t-il pas votre coeur, parce que vous êtes un homme, et non un ange? Votre coeur si faible, si étroit, à vous qui excelliez autrefois en méchanceté, le servira-t-il moins que ses anges qui excellent en puissance? Non, — mais bien plus; car ces êtres sans jalousie n'eurent jamais, ni n'auront jamais la capacité comme vous d'apprécier un amour tel que le sien. Ils ne lui causèrent jamais une peine ou une angoisse; mais vous et moi, nous lui avons coûté l'agonie de la croix. Cela ne nous fait-il pas honte de nous-mêmes? mais non d'être un homme; car d'un homme en Christ, — ce que nous sommes, vous et moi et quiconque croit, — il est écrit: «D'un tel homme je me glorifierai» (2 Corinthiens 12: 5).

Un bien-aimé docteur donna un jour la prescription suivante à l'un de ses patients: Souvenez-vous que pour qu'il y eût «un homme en Christ», il a fallu que Christ fût brisé, mais que pour que Christ soit vu dans un homme, il faut que le vase soit brisé. — Comme homme en Christ, vous êtes propre pour le ciel; c'est la part de tout croyant; mais afin d'être propre pour la terre, il faut que la vie de Christ brille dans le vase, et il faut pour cela «porter, toujours partout, dans le corps, la mort de Jésus». La mort ou la mise à mort du Seigneur Jésus appliquée à la chair, tient celle-ci assujettie. Quand la croix est appliquée à chaque fibre de la nature du vieil homme, Adam, la *volonté* n'a plus de place, et la vie de Christ est manifestée en vous, en sorte que d'autres la voient. La mort agit en vous, la vie en eux. (2 Corinthiens 4: 7-12).

Vous ne voyez jamais Christ en vous, car vous pourriez prendre plaisir en vous-même, et cela ne vaut jamais rien. Mais pour que la nature soit tenue à sa place et que la vie de Christ luise dans votre corps mortel, il faut une puissance active, la puissance du Saint Esprit, agissant dans un vase dépendant.

Pour faire mieux comprendre ce qui précède, je ferai remarquer que l'Écriture nous parle de deux sceaux: il y a notre sceau, et puis le sceau de Dieu. «Celui qui a reçu son témoignage, a scellé que Dieu est vrai» (Jean 3: 33). Quand nous recevons le témoignage de Dieu, et ce témoignage est maintenant l'évangile de notre salut, *nous* mettons notre sceau sur la vérité du témoignage; selon le langage des hommes de loi, nous scellons de notre sceau que Dieu, selon son propre amour, a donné son Fils bien-aimé afin qu'il souffrît l'affreuse mort de la croix pour des êtres tels que vous ou moi. Mais, dans les versets 13 et 14 du chapitre 1 de l'épître aux Ephésiens, il est question d'un autre sceau: «Auquel aussi ayant cru, vous avez été scellés du Saint Esprit de la promesse, qui est les arrhes de notre héritage, pour la rédemption de la possession acquise, à la louange de sa gloire». Ici, c'est Dieu qui met son sceau sur nous;

non pas sur nous dans nos péchés, comme si Dieu pouvait nous sceller dans le péché, ou dans les doutes et dans la crainte, car Dieu mettrait ainsi sa sanction sur ces choses; mais Dieu met son sceau sur nous qui avons cru l'Évangile du salut, sur nous ses *saints*; il fait habiter son Esprit en nous, le Saint Esprit devenant le témoin en nous de la valeur de l'oeuvre de la rédemption, de la vérité du témoignage auquel nous avons mis déjà *notre* sceau. Le Saint Esprit ne devient pas notre titre au ciel et à la gloire, comme si l'oeuvre de Christ était insuffisante, mais il vient, le témoin de la valeur de cette oeuvre. Ainsi, nous ne sommes pas seulement faits participants de la nature divine avec ses nouvelles capacités, ses nouvelles affections et ses nouveaux désirs, mais le Saint Esprit, qui n'est pas moins Dieu que le Père et le Fils, demeure maintenant dans notre corps en vertu de la rédemption, opérant dans cette nouvelle nature que nous avons reçue, nous faisant jouir des relations dans lesquelles elle nous a placés; en même temps qu'il est en nous la puissance pour mortifier les actions du corps, nos membres qui sont sur la terre, et pour accomplir nos nouveaux désirs afin que nous soyons témoins de Christ, au milieu des ténèbres de ce monde. «Parce que vous êtes fils» — non pas pour vous rendre fils, — «Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans nos coeurs, criant: Abba, Père» (Galates 4: 6). Il nous a donné le sentiment de notre adoption, et nous a placés dans la liberté, car «là où est l'Esprit du Seigneur il y a la liberté». Puis ce même Esprit est aussi la puissance pour le témoignage, comme nous lisons en Jean 7: 38: «Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive découleront de son ventre. Or il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en lui; car l'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié».

Le Seigneur veut montrer à d'autres, *par nous*, comment il a usé de miséricorde envers nous, et quelles grandes choses il nous a faites. Mais qui est suffisant pour ces choses? Au lieu de nous excuser en prétextant notre faiblesse et les difficultés qui nous entourent, glorifions-nous plutôt dans notre infirmité, cessons de parler de difficultés, et comptons sur Lui pour accomplir ce qui est impossible à une simple créature. Ce n'est que lorsque nous renions avec dégoût notre odieux *moi* et que nous nous en détournons, que le Père peut faire de nous les témoins de l'humilité et de la débounereté de son Christ, en sorte qu'il soit vu de nouveau en nous par un monde qui le rejetterait une seconde fois s'il en avait l'occasion, et que, même «aux principautés et aux autorités dans les lieux célestes la sagesse si diverse de Dieu soit maintenant donnée à connaître par l'assemblée» (Éphésiens 3: 10).

Dans ce sentier ne nous laissons jamais décevoir par un modèle ou une mesure qui irait à la moralité du premier homme; Dieu n'a jamais donné de modèle qui fût à la portée du premier homme. Adam, innocent, n'avait rien à atteindre, il avait simplement à jouir de ce que Dieu avait créé et lui avait donné. Mais vous et moi, nous devons poursuivre, chercher à atteindre Christ dans la gloire, ne jamais cesser de tendre avec effort vers ce prix de l'appel céleste, et en attendant trouver Dieu suffisant pour nous dans une scène où la chair, le monde, et le diable, sont des amis jurés, mais où Lui dit: «Ayez bon courage, *moi* j'ai vaincu».

«Ne vous inquiétez de rien». Dieu dit «*de rien*», c'est pourquoi quand vous placerez tous vos soucis et vos requêtes dans la main de Dieu, Dieu mettra sa paix dans votre coeur. On est

soulagé ainsi, et encouragé, quelle que soit la chose qui puisse troubler; et puis, nous sommes libres de nous occuper dans nos pensées de toutes les choses qui sont vraies, vénérables, justes, pures, aimables, des choses qui répondent au désir de la nouvelle nature, en sorte que le Dieu de paix soit avec nous et que notre joie soit accomplie. C'est pourquoi l'Apôtre dit: «Je puis toutes choses par Christ qui me fortifie». — La *volonté* qui n'abdique jamais, étant brisée, est soumise, et nous pouvons, non seulement lire cette précieuse parole: «Rendant toujours grâces pour toutes choses», mais nous y joindre aussi par la foi, par le coeur; parce que si à un pauvre pèlerin, il faut Dieu, c'est aussi un tel pauvre pèlerin, un vase de terre, qu'il faut à Dieu pour en faire un vase de sa grâce et de sa force.